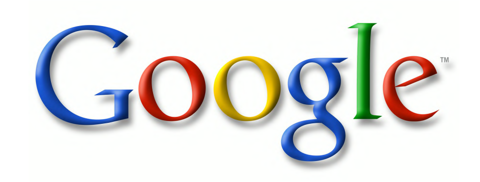
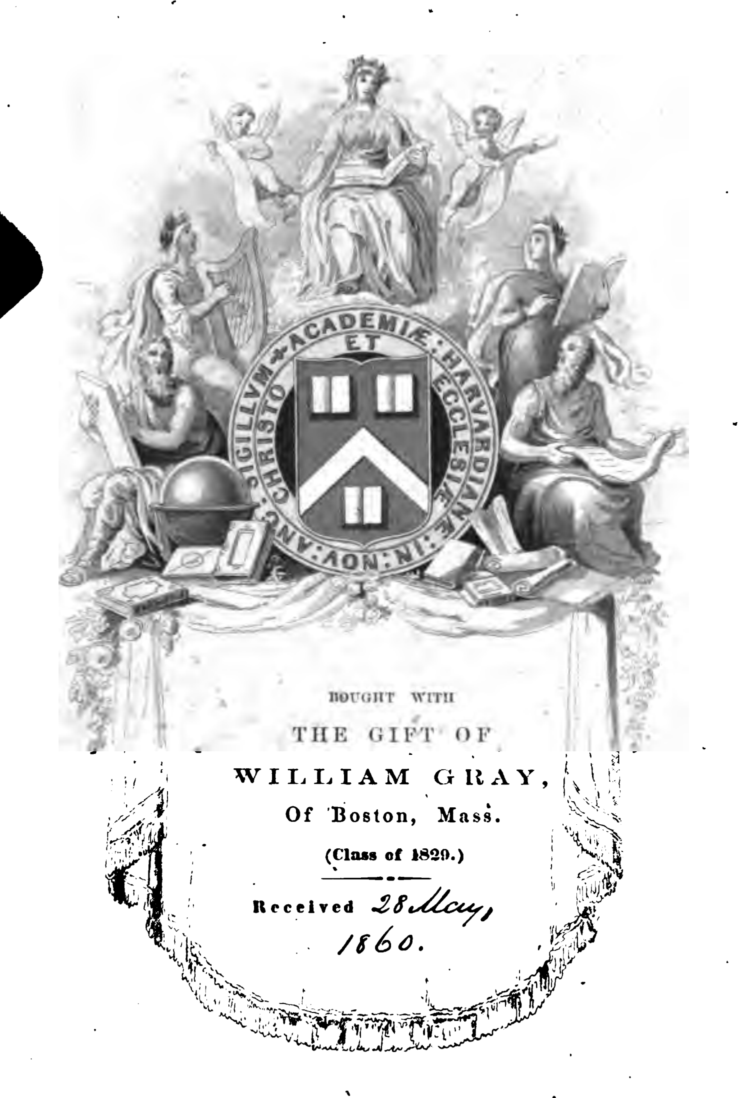
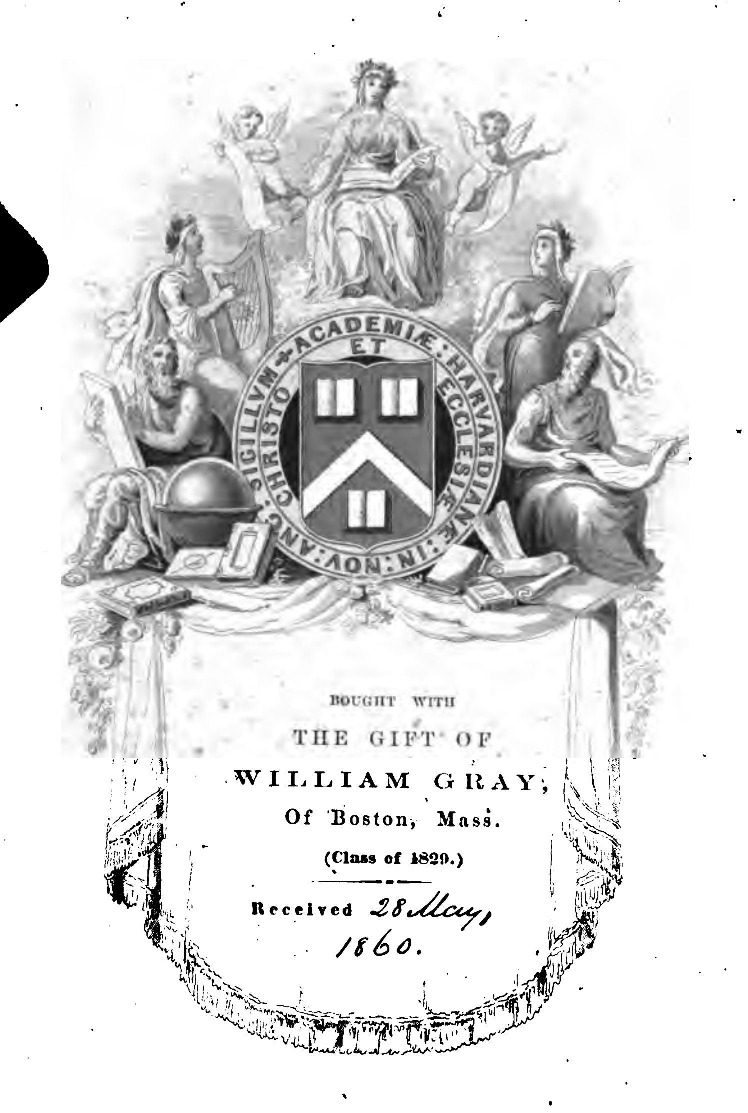





SIGILLVM ACADEMIÆ HARVARDIANÆ IN NOV: ANG:
CHRISTO ET ECCLESIÆ
BOUGHT WITH
THE GIFT OF
WILLIAM GRAY,
Of Boston, Mass.
(Class of 1829.)
Received 28 May, 1860.


SIGILLVM ACADEMIÆ HARVARDIANÆ IN NOV: ANG:
CHRISTO ET ECCLESIÆ
BOUGHT WITH
THE GIFT OF
WILLIAM GRAY,
Of Boston, Mass.
(Class of 1829.)
Received 28 May, 1860.

ÉTUDES SUR LA RÉFORME.

HISTOIRE

DE

LÉON X ET DE SON SIÈCLE.

Poitiers. — Imp. de A. DUPRÉ.

HISTOIRE

DE LÉON X

ET

DE SON SIÈCLE

Jean Marie Vincent

PAR M. AUDIN

> Quidquid ex eo amavimus, quidquid mirati sumus, manet mansurumque est in animis hominum, in æternitate temporum, famâ rerum.
>
> CORN. TACIT., *Agricola.*

TROISIÈME ÉDITION

Revue, corrigée et augmentée.

TOME SECOND.

PARIS,

L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE CHRISTINE, 3.

1850.

1860, May 28.

HISTOIRE

DE LÉON X ET DE SON SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

CONCILE DE LATRAN. — 1513 et suiv.

Ouverture du concile de Latran par Léon X. — Carvajal et Saint-Severin y comparaissent, souscrivent une formule de rétractation et sont solennellement absous. — Léon X fait grâce à Ferreri, secrétaire du conciliabule de Pise. — Réformes entreprises par Léon X. — Réforme du haut clergé, réforme des prêtres et des moines. — Décret du concile sur l'éducation cléricale et sur les prédicateurs. — Combien sont peu fondées les plaintes que l'Allemagne fit entendre contre Rome, par l'organe de Hutten. — Idée sommaire des principaux actes du concile de Latran, et nécessité de les étudier pour répondre aux accusations du protestantisme.

Nous nous rappelons qu'au moment où Jules II travaillait à l'accomplissement des glorieux projets qu'il avait conçus en ceignant la tiare, quelques prélats osèrent se révolter contre le saint-siége, mettre au ban de la chrétienté le courageux pontife, l'accuser de simonie, et provoquer son interdiction dans le conciliabule de Pise. A cette comédie sacrilége, jouée par des cardinaux indignes de la robe rouge qu'ils portaient, le pape répondit en convoquant le concile de Latran, où bientôt se réunirent à la voix de leur pasteur les évêques des diverses parties du monde. Le schisme, sans asile en Italie, fut obligé de se transporter en France, hué en chemin par les populations catholiques, et sifflé jusque par les enfants. Jules II mourut, comme il avait vécu, sans peur et sans reproche, et, sur le lit où il

allait rendre sa belle âme à Dieu, il pardonna à ceux qui avaient trahi le vicaire du Christ, mais en exigeant qu'ils se réconciliassent avec l'Église, mère de miséricorde, mais aussi mère de justice (1).

A son avénement au pontificat, Léon X donna l'ordre qu'on lui préparât des appartements dans le palais de Latran, afin qu'il pût assister en tout temps aux délibérations de l'assemblée. Le 6 avril 1513, il ouvrit en personne la sixième session du concile. Après qu'on eut chanté le *Veni Creator*, le pape, se levant, adressa aux Pères du concile une allocution touchante. Il les conjurait au nom de Dieu, de sa mère, des saints apôtres, et de toute la milice céleste, de travailler sans relâche au rétablissement de la paix entre les princes chrétiens, et leur déclarait sa ferme intention de les tenir réunis jusqu'à ce que cette belle œuvre fût terminée (2). Les princes, un moment dissidents, s'étaient empressés d'adhérer au concile de Latran : Louis XII venait de le reconnaître (3). L'Église était ramenée à l'union.

On sait qu'après l'ascension de Jésus-Christ les apôtres se rassemblèrent à Jérusalem, et qu'à la suite de leurs délibérations ils rédigèrent un décret conçu en ces termes : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous ;* c'est là l'origine de ces grandes assises où, sous la présidence du successeur de Pierre ou de ses légats, l'Église veille sur le dogme, et règle la discipline chrétienne.

(1) De Basilicâ et Patriarchio lateranensi, auctore Raspono, Romæ, 1656, in-folio, p. 175.

(2) Later. Concil. sub Leone X celeb., p. 73. — Roscoë, t. II, p. 217. — Raynaldus, Ann. eccl. ad ann. 1513.

(3) Estant tout à fait vaincu par les importunités de sa femme et par les remonstrances de ses sujets qu'elle suscitoit de tous côtés, le roi renonça à son concile de Pise. — Mézeray, Histoire de France, t. IV, an 1513.

Le concile se forme en congrégations particulières, en congrégations générales, en sessions générales. Dans les congrégations particulières, les Pères sont en soutane et en manteau violet; dans les congrégations générales, en rochet et en camail; dans les sessions générales, en chape et en mitre.

« Ce sont les congrégations qui rédigent les décrets que doit publier le concile. L'ouverture du concile a quelque chose de solennel. On voit les Pères en chape et en mitre s'avancer processionnellement vers l'église où doit se tenir le concile. Le président marche le dernier. Au pied de l'autel il ôte sa chape, prend la chasuble, et commence la messe. Au moment de la communion, les Pères vont deux à deux à l'autel et communient aussitôt après le célébrant. La messe achevée, après la prière pour l'Église et le pape, le célébrant bénit le concile. La session commence. Les Pères sont assis, un secrétaire monte en chaire et lit le décret d'ouverture du concile. Les suffrages sont recueillis, et on déclare le concile ouvert. La cérémonie se termine par la profession de foi, la prestation du serment de chaque Père et la bénédiction pontificale. Dans les congrégations générales, au centre de la salle est un trône sur lequel repose le livre des Évangiles (1). »

Deux hommes manquèrent à l'ouverture du concile présidé par Léon X : c'étaient les cardinaux Carvajal et Saint-Severin, qui, munis d'un sauf-conduit de Sa Sainteté, étaient partis pour Rome afin de se réconcilier avec l'Église. Leur repentir étaient aussi sincère que leur schisme

(1) Origines et Raison de la liturgie catholique, par M. l'abbé Pascal, p. 414-416. — Gaetano Moroni, Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica.

avait été éclatant (1). Ils venaient en suppliants demander pardon au chef de la chrétienté du scandale qu'ils avaient donné récemment au monde, et se soumettre, en enfants dociles, à toutes les peines canoniques que voudrait leur infliger le successeur du grand pontife qu'ils avaient si méchamment contristé. Le cardinal de Sion, Mathieu Schinner, qui depuis six ans, à la tête de ses montagnards suisses, cherchait sans la trouver l'occasion de mourir pour l'Église, eût voulu qu'on fermât les portes de la sainte cité à des prélats qui avaient trahi le Christ et son vicaire. Il rappelait à Léon X les paroles de Jules II étendu sur son lit de mort, et qui, comme chrétien, avait pardonné aux cardinaux schismatiques, mais, comme prince, avait demandé qu'on les repoussât, s'ils s'en approchaient jamais, d'une ville qu'ils ne devaient plus souiller de leur présence (2). Mais Léon X avait ouvert ses bras à ces exilés qu'un « zéphyr céleste, disait-il, ramenait au repentir (3). » Toutefois il voulait une expiation : « En ce jour, ajoutait-il, la miséricorde embrassera sa sœur la justice. » Il choisit donc la salle du concile pour théâtre de la réconciliation des pécheurs avec leur sainte mère, et de leur châtiment exemplaire.

Dépouillés par le maître des cérémonies des marques de leur dignité (4), de cette barrette que Saint-Severin étalait

(1) Fabroni, Vita Leonis X, p. 64 et seq. — Guicciardini, Storia d'Italia, lib. XI, vol. II.

(2) Nec ad urbis ingressum admitterentur, cùm urbs Roma, quantùm ipse existimet, polluta esset in eorum admissione. — Pâris de Grassis, t. III, p. 984.

(3) Aurâ zephyri cœlestis afflati ad veram pœnitentiam revertentes.— Epist. Maximiliano Romanorum imperatori designato.

(4) Et jussi eos ut violacea aut nigra bireta haberent..... Similiterque jussi capucium deponerent quo super spathulis ad collum tegebantur. — Pâris de Grassis, t. IV, p. 47.

à tous les regards, à la bataille de Ravenne, devant les rangs français (1), de cette robe rouge que Carvajal portait si orgueilleusement lorsqu'à Pise et à Lyon il insultait aux cheveux blancs de Jules II, les deux coupables, introduits dans la salle du concile par Pâris de Grassis, fléchirent le genou, courbèrent respectueusement la tête, et, après quelques instants passés dans cette attitude, se relevèrent tous deux. Alors Carvajal s'adressant à Sa Sainteté : — Très-saint-père, lui dit-il, pardonnez-nous nos offenses; ayez pitié de nous, de nos larmes, de notre repentir; n'ayez pas égard à la multitude de nos iniquités, qui surpassent en nombre les grains de sable de la mer.

Il se fit un moment de silence; tous les yeux étaient fixés sur les suppliants.

— L'Église est une bonne mère, dit le pape en laissant tomber un doux regard sur les deux prélats; elle pardonne à ceux qui reviennent à elle; mais l'Église ne voudrait pas, par une charité coupable, exciter le pécheur à faillir de nouveau. Afin donc que vous ne puissiez vous glorifier de vos iniquités, j'ai voulu vous châtier.

Alors, au milieu d'un silence lugubre, chaque spectateur retenant son haleine pour entendre la sentence, le pape procéda par une série d'interrogations que nos deux pécheurs étaient obligés d'écouter sans mot dire, car il n'y avait pas pour eux de réponse possible (2).

— N'avez-vous pas, demandait le pape d'un ton de voix sévère, contristé par votre ingratitude votre maître, votre bienfaiteur, votre père, votre juge, Jules II de glorieuse mémoire?

(1) Vasari, Ragionamento terzo, giornata seconda, p. 1372.
(2) Raynaldus, Ann. Eccl. ad ann. 1513.

— N'avez-vous pas osé, à Pise, méchants que vous étiez, exciter le peuple à désobéir à votre sainte mère, l'Église apostolique?

— N'avez-vous pas affiché sur les murs de la maison de Dieu une sentence de déchéance contre le vicaire du Christ? Répondez, et prononcez vous-mêmes votre sentence (1).

Les coupables confus baissaient la tête.

— Eh bien! reprit le pape, voici une cédule que vous allez signer; si vous promettez de la souscrire, vous obtiendrez miséricorde du saint-siége apostolique. Tenez, lisez.

Carvajal prit la formule, la lut rapidement à voix basse, et fit signe, en portant la main à son cœur, qu'il adhérait pleinement à ce qu'elle prescrivait.

— Lisez tout haut, dit le pape.

— Très-saint-père, je ne puis, parce que je suis enroué, reprit Carvajal (2).

— Vous ne pouvez pas, ajouta le pape avec un léger sourire, parce que vous avez un mauvais estomac; il ne faut pas d'hésitation : vous êtes libres; si vous voulez souscrire franchement cette formule, dites-le, sinon vous pourrez en liberté retourner à Florence, d'où vous êtes venus munis de notre sauf-conduit.

Saint-Severin prit alors la confession des mains de son complice, et la lut en vrai capitaine, comme une proclamation qu'il aurait adressée aux soldats qu'il guidait à Ravenne. Elle renfermait le désaveu complet de tous les actes dont ils s'étaient rendus l'un et l'autre coupables envers

(1) Dicite ergo vos ipsi de vobismetipsis sententiam. — Pâris de Grassis, l. c.

(2) Non possum clariùs loqui quia raucus sum. Papa apertâ voce dixit : Non potestis clariùs loqui quia non habetis bonum stomachum. — Pâris de Grassis, t. IV, p. 47.

l'autorité du saint-siége. Cela fait, ils prirent une plume, signèrent la formule, se jetèrent à genoux, et reçurent l'absolution du pape.

Léon descendit de son trône; ce n'était plus un juge, mais un père. Il s'approcha de Carvajal, et lui prenant les mains : — Maintenant, vous êtes mon frère et mon père, lui dit-il, puisque vous avez fait ma volonté; vous êtes la brebis perdue de l'Évangile qui a été retrouvée : réjouissons-nous dans le Seigneur (1).

Il accueillit avec les mêmes paroles de douceur, le même serrement de main, le cardinal Saint-Severin ; et les deux coupables, avec les insignes de leur dignité, leur place désignée au concile, retrouvèrent la paix de la conscience, l'amitié du pontife et l'estime des membres du sacré collége; une seule pénitence canonique leur était imposée : c'était de jeûner au moins une fois par mois pendant toute leur vie (2). Deux prélats qui avaient opiné pour des mesures de rigueur contre les schismatiques ne voulurent point assister à cette scène de réconciliation. L'un, le cardinal d'York, obéissait probablement aux ordres de son maître, Henri d'Angleterre, qui ne comprenait pas alors une révolte contre le saint-siége; l'autre, le cardinal de Sion, en voulait surtout aux rebelles qui avaient fait cause commune avec les Français, qu'il haïssait comme les montagnards d'Uri haïssaient autrefois les soldats de Gessler.

Il y avait bien encore d'autres coupables, mais obscurs, si on les compare aux cardinaux : c'était, entre autres, Zacharie Ferreri, qui avait servi de secrétaire aux Pères du

(1) Tu nunc es frater meus et pater meus quia voluntatem meam fecisti, et tu es tanquam illa ovis quæ in Evangelio perierat et inventa est. Itaque gratulemur et exultemus in Domino. — Pâris de Grassis, t. IV, p. 47.

(2) Novaes, Elementi della storia di sommi pontefici, t. VI, p. 167.

conciliabule, et quelquefois même de domestique, en affichant furtivement leurs décisions sur les murs d'une église. Ferreri, poëte, pleura sa faute et demanda pardon à Léon X en prose et en vers. Le pape lui rendit jusqu'au nom de docteur dont il s'était servi dans l'intérêt du schisme, et qu'il avait placé en grosses lettres sur le titre de quelques écrits contre Jules II (1).

Jamais souverain ne sut moins que Léon X garder le secret d'une belle action dont il n'était pas l'auteur. A peine les cardinaux avaient-ils obtenu leur pardon, qu'il se hâta d'annoncer à l'empereur le repentir des coupables, dans une lettre que nous ne chercherons pas à reproduire, car le sentiment est, comme la grâce, intraduisible (2).

En attendant le concile poursuivait ses travaux sous la suprême inspiration du pape.

Le temps va venir où l'Allemagne brisera violemment le lien spirituel qui l'unit à Rome depuis tant de siècles. Nous l'entendrons, pour justifier sa révolte, alléguer je ne sais quelles ténèbres où languissait le clergé italien. Elle parlera d'une dégradation intellectuelle et morale qu'elle exagérera singulièrement, et qui fournira à son poëte lauréat Ulrich de Hutten des images plus poétiques que fidèles (3). Ulrich cependant était en Italie en 1514; il devait connaître les

(1) Raynald., ad ann. 1513. — Leon. X Brev., t. v, p. 10.

(2) Itaque cùm per me ipse nihil æque unquam optavissem quàm in Dei sponsæ vultu eam notam cicatricemque aboleri, te hortatore libentius atque proclivius in eam cogitationem incubui, ut eos viros quos commemoravi, abalienatos dudum à repub. desciscentesque ad veritatis fontem rectâ redeuntes viâ, amicè paternèque exciperem. — Maximiliano Romanorum imperatori designato. — P. Bembi Ep., lib. III, ep. 22.

(3) Au moment où Ulrich de Hutten s'emportait contre le clergé italien, il gagnait une maladie qui le conduisait lentement au tombeau, et qu'il enseignait à guérir dans son livre : *De guaiaci medicinâ et morbo gallico.*

tentatives de la papauté pour l'amélioration des mœurs cléricales. Depuis bien des années Rome poursuit une réforme sacerdotale ; ce mot ne lui fait pas peur : elle l'a prononcé sous Nicolas V, sous Sixte IV, sous Innocent VIII, sous Jules II. Mais réformer ce n'est pas briser, c'est au contraire créer une seconde fois. Est-ce que Léon X ne vient pas de proclamer en plein concile la nécessité d'une rénovation morale qui non-seulement atteindra l'Italie, mais la république chrétienne tout entière? Au sein du concile un comité a été nommé qui doit chercher les moyens non pas seulement de corriger les mœurs du clergé, mais de les ramener à la pureté des vieux temps (1). Ulrich de Hutten ne connaît donc pas les actes du concile de Latran ?

Au milieu de toutes les tempêtes qui menaçaient à la fois la double souveraineté du pape, Jules II ne cessait de s'occuper des besoins de l'Église. Si Dieu l'eût laissé vivre, il aurait entrepris, ainsi qu'il le disait, la réforme du clergé : son successeur n'avait garde de laisser périr une aussi sainte pensée.

A l'exemple d'Alexandre III, Léon veut désormais qu'on n'élève au sacerdoce que des hommes d'un âge mûr, de mœurs exemplaires, et qui aient étudié longtemps sur les bancs de l'école (2).

Il défend qu'on agite, comme c'était la coutume à Florence, de vaines questions sur la nature de l'âme : l'âme est immortelle. Il défend d'enseigner qu'il n'y a qu'une âme ré-

(1) Cupientes quatenus nobis ex alto permittitur ea jam nimiùm invalentia mala corrigere ac pleraque in pristinam sacrorum canonum observantiam reducere. — Sessio nona, Bulla reformationis.

(2) Ut ætas, morum gravitas ac litterarum scientia in personis promovendis, in episcopos ac abbates diligenter inquirantur. — Sessio nona, Bulla reformationis curiæ.

pandue dans le monde (1), ainsi qu'on le faisait dans quelques universités d'Italie ; à chaque homme, quand il naît, Dieu donne une âme qui ne peut jamais périr (2). Cette science qu'il aime à glorifier et qu'on appelle la maîtresse des sciences, la théologie, a trop été négligée jusqu'à ce jour : il faut qu'elle refleurisse. Bannie soit cette philosophie platonicienne qui l'a séduit lui-même ! Désormais qui voudra se livrer au ministère des autels devra connaître les Pères et les canons. Encore cette science, toute belle qu'elle est, ne lui suffirait-elle pas pour mériter d'entrer dans les ordres sacrés, si sa vie n'est exemplaire. Il faut qu'une fois dans le saint ministère, le prêtre vive dans la chasteté et la piété ; il faut non-seulement qu'il s'abstienne de faire le mal, mais qu'on ne puisse le soupçonner de pouvoir le commettre ; il faut qu'il soit comme une lampe allumée devant les hommes et qu'il honore Dieu par ses œuvres (3).

Voilà pour le prêtre ; mais, s'il s'agit d'un dignitaire de l'Église, combien le pape est plus exigeant !

Il veut que la demeure du cardinal soit comme un port, un hospice ouvert à tous les gens de bien, à tous les hommes doctes, à tous les nobles indigents, à toute personne de bonne vie (4).

La table du prélat doit être simple, frugale, modeste ; dans sa maison ne régneront ni le luxe ni l'avarice ; ses do-

(1) Damnamus et reprobamus omnes asserentes animam unicam esse in cunctis hominibus. — Sessio octava.

(2) Cùm pro corporum quibus infunditur multitudine singulariter multiplicabilis et multiplicata, et multiplicanda sit. — Sessio octava.

(3) Ita sobriè, castè ac piè vivat, ut non solùm a malo, sed ab omni etiam specie mali abstinens coram hominibus luceat, Deumque imprimis operibus honorificet. — Sessio nona, de Cardinalibus.

(4) Cùm domus cardinalium patens hospitium portusque ac refugium proborum et doctorum maximè virorum et pauperum nobilium, honestarumque personarum esse debeat. — Sessio nona, de Cardinalibus.

mestiques seront peu nombreux ; il aura toujours l'œil levé sur eux ; il punira leurs déréglements, il récompensera leur bonne conduite (1).

S'il a des prêtres à son service, ces prêtres seront traités comme des hôtes honorables (2).

Vient-on frapper à sa porte, il regardera le client, et refusera, s'il vient solliciter des places et des honneurs, d'être son avocat à la cour ; s'il demande justice, au contraire, il intercédera pour lui. Il faut qu'il soit toujours prêt à plaider la cause du pauvre et de l'orphelin (3).

S'il a des parents dans le besoin, la justice exige qu'il vienne à leur secours, mais jamais aux dépens de l'Église (4).

L'évêque doit résider dans son diocèse, et, s'il en a commis l'administration temporaire à des hommes d'une conduite éprouvée, le visiter au moins une fois chaque année, afin d'étudier les besoins de son Église et les mœurs de son clergé (5).

En mourant il n'oubliera jamais que sa fille bien-aimée, l'Église qu'il administrait, a droit aux témoignages de sa reconnaissance.

Pas de vaine pompe à son enterrement : le bien qu'il laisse appartient aux pauvres ; ses héritiers ne pourront dépenser au delà de 1,500 florins pour la cérémonie funèbre (6).

Il faut lire chaque ligne de ce décret pontifical sur le cardinalat, pour voir avec quel soin Léon X descend jusqu'aux moindres détails qui touchent à la vie intime des prélats dans leur palais, avec leurs domestiques, avec leurs parents,

(1) Sessio nona, de Cardinalibus.
(2) Ne in villa descendant ministeria. — *Ibid.*
(3) Sessio nona.
(4) Sessio nona.
(5) Sessio nona.
(6) Sessio nona.

avec leurs clients, à l'église, dans leur diocèse, à table même.

Ainsi donc ce n'était pas une réforme qui n'atteignît que le pauvre prêtre dans son église que demandait le pape, mais une réforme qui s'étendît jusqu'au prêtre en robe rouge ou violette : « Le champ du Seigneur, disait-il en 1514 (1), a besoin d'être remué de fond en comble, pour porter de nouveaux fruits. »

Il faut l'entendre joignant sa voix à celle de l'Allemagne et de la France, et confessant que chaque jour des plaintes arrivent de toutes les parties du monde chrétien sur les extorsions de la chancellerie romaine (2) : Hutten est plus amer, mais non pas plus exigeant. Ce que le pape demande en ce jour, ce qu'il demande bien haut, afin qu'on l'entende au delà des Alpes, des Pyrénées, par delà les mers, c'est que désormais le fisc s'amende (3), qu'il cesse de pressurer ceux qui ont recours à lui, qu'il redevienne ce qu'il était dans les premiers temps de l'Église (4).

Mais, pour arriver à cette pureté des temps anciens, il faut que le néophyte qu'on destine aux autels reçoive une éducation sévère, chaste et religieuse.

A Florence, à Rome et dans toute l'Italie, on croyait, à la Renaissance, avoir assez fait pour la culture de l'intelli-

(1) Nostra firma intentio et dispositio universalem reformationem, tanquam utilem et necessariam, ad Domini agri purgationem et culturam omnino prosequi et perficere. — Sessio septima.

(2) Graves in dies querelæ contra officialium Romanæ curiæ abscissum et extorsiones ad nos deferuntur ex diversis orbis partibus. — Sessio septima.

(3) In exigendis taxis, emolumentis, regalibus et proventibus. — Sessio septima.

(4) Juxta primævas officiorum institutiones seu antiquas consuetudines. — Sessio sept.

gence, quand on avait appris à un écolier à lire Virgile ou Théocrite, à connaître les dieux d'Ovide, à traduire les Songes de Platon. Léon X ne veut pas que l'âme se contente désormais de cette nourriture toute sensuelle. Il faut qu'elle sache qu'elle a été créée de Dieu pour l'aimer et le servir; qu'elle pratique la loi du Christ, qu'elle chante à l'église nos saintes hymnes, qu'elle psalmodie à vêpres nos psaumes du prophète-roi; que chaque soir elle lise les faits et gestes de ces héros chrétiens que l'Église inscrivit parmi ses docteurs, ses martyrs et ses anachorètes. Il veut que l'enfant sache par cœur le Décalogue, les commandements de Dieu, les articles du symbole, son catéchisme enfin, et que, sous la conduite de leurs maîtres, les élèves, laïques ou clercs, entendent la messe, les vêpres, le sermon, et emploient le dimanche et les jours de fête à célébrer le Seigneur (1).

On n'a pas assez étudié les actes du concile de Latran. Qu'on ouvre le beau livre où Rinaldi les a reproduits, et l'on verra combien les plaintes de Hutten étaient injustes! Il disait à Wittemberg, en 1518, que la papauté refusait d'écouter les gémissements de l'Église d'Allemagne; il nous trompait. Voyez-la donc cette papauté représentée par Léon X; quel zèle elle fait éclater au palais de Latran pour la gloire du catholicisme! Ici, c'est le pape qui demande que les votes des Pères soient secrets, afin qu'ils puissent en toute liberté exposer leurs griefs, formuler leurs plaintes, proposer leurs réformes; ailleurs, c'est l'abolition des taxes trop onéreuses de la chancellerie romaine qu'il provoque spontanément; plus loin, c'est l'envoi de légats aux princes

(1) Verùm etiam docere teneantur ea quæ ad religionem pertinent, ut sunt præcepta divina, articuli fidei, sacri hymni et psalmi, ac sanctorum vitæ. — Reformationes curiæ et aliorum.

étrangers, hérauts de paix, qu'il arrête avec le concile. Voici une page de ce grand livre où le pape exige que les cardinaux et les abbés rétablissent à leurs frais les autels que la guerre civile a renversés. En voici une autre où chaque prélat est imposé, suivant ses revenus, pour subvenir aux frais de cette glorieuse croisade que le saint-siége prêche depuis plus d'un siècle contre les Turcs. Lisez donc ces belles lignes : « Princes, donnez-vous le baiser de paix ; vous n'avez qu'un ennemi à combattre, l'Ottoman qui menace la chrétienté. » Prêtres du Seigneur, ceci s'adresse à vous ; écoutez bien : « Désormais personne n'entrera dans le saint ministère, s'il n'a fait un cours de théologie. » Tournez la page ; Erasme ne se moquera plus, s'il revient en Italie, de l'ignorance des moines mendiants : aucun d'eux ne pourra prêcher la parole divine, s'il ne remplit ces conditions dont le juge ecclésiastique doit répondre sur le salut de son âme : âge mûr, probité, doctrine, prudence, mœurs exemplaires (1). — Ces sages règlements s'adressent à l'Eglise tout entière : il faut que les évêques des provinces chrétiennes veillent à l'exécution des décrets de Latran, et que, réunis en conciles provinciaux ou en synodes au moins tous les trois ans, ils s'occupent de l'amélioration des mœurs de leurs diocésains, et de la décision des cas de conscience controversés (2). Mais qu'ils n'oublient pas ces belles paroles de l'Ecriture : Employez pour guérir les plaies des pécheurs

(1) Ut nullus tam clericus sæcularis quàm cujuscumque etiam mendicantium ordinis regularis, aut quivis alius ad quem facultas prædicandi, tàm de jure quàm de privilegio aut aliàs pertinet, ad hujus modi officium exercendum admittatur, nisi priùs per superiorem suum respectivè diligenter examinatus (in quâ re conscientiam ipsius superioris oneramus) ac morum honestate, ætate, doctrinâ, probitate, prudentiâ et vitæ exemplaritate ad illud aptus et idoneus reperiatur.— Sessio undecima.

(2) Sessio decima.

l'huile et le vin, à l'instar du Samaritain, afin qu'on ne vous dise pas avec Jérémie : Est-ce qu'il n'y a plus de résine en Galaad? est-ce qu'il n'y a plus ailleurs de médecin (1)?

A l'époque de la renaissance, quand la philosophie de Platon passa de la Grèce en Italie, presque tous les esprits étudièrent l'astrologie : l'école de Florence, représentée par Benivieni, Marsile Ficin et des chanoines de Santa Maria del Fiore, l'enseignait publiquement dans ses vers; le prédicateur la prêchait même en expliquant dans la chaire l'évangile du dimanche. A Rome, le moine prédisait la fin du monde, qu'il lisait dans les astres. Léon X, au nom de la religion, proteste contre ces superstitions, et défend d'effrayer l'imagination des fidèles par des peintures tirées d'un monde imaginaire. Machiavel avait dit en parlant des Florentins : Ce ne sont pas des enfants, et ils croient pourtant aux prédictions de Savonarole. Le pape ne voulut pas que le prêtre répétât en chaire le rôle du dominicain. Il avait vu quel parti l'incrédulité pouvait tirer de ces révélations surnaturelles que certaines âmes voulaient s'attribuer, et il défendit, de toute l'autorité de sa parole, confirmée encore par l'assentiment du sacré concile, à quiconque enseignait en chaire, dans un cloître ou dans un livre, de prédire des événements dont Dieu seul s'était réservé le secret. L'autorité suprême avait besoin de protester contre des superstitions qui étaient protégées comme autant de vérités, non-seulement dans quelques universités italiennes, mais jusque dans les couvents de l'Allemagne. C'est ainsi qu'à Spanheim, sur les bords du Rhin, l'abbé, dont l'orthodoxie

(1) Salutifero olei et vini medicamine ad instar Samaritani in Evangelio sollicitam operam impendamus, ne nobis illud Jeremiæ objiciatur : Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non alibi? —Sess. VIII. — Labbe et Cossart, Coll. Conciliorum, con. Lat., p. 187, t. XIV, Parisiis, in-folio.

n'était pas plus douteuse que la science, Tritheim, vénéré de Jules II, avait publié le secret de se mettre, à l'aide des esprits célestes, en communication avec une personne absente (1). Non pas que le pape nie que Dieu ne se révèle à des créatures privilégiées et que ces créatures ne puissent prédire l'avenir; il l'a dit, il le croit, et le déclare formellement; mais il veut qu'on éprouve ces âmes qui annoncent les futurs contingents, et que les révélations que l'Esprit-Saint peut leur communiquer soient soumises à celui à qui Dieu dit par la bouche de son Christ : « Vous êtes Pierre, etc. (2). »

Nous avons vu ailleurs que, dans son fol enthousiasme pour cette littérature païenne dont les humanistes de la Renaissance poursuivaient la glorification, le savant avait renoncé trop souvent à la langue de nos Écritures, en parlant de notre Dieu, du Christ, de sa mère, des anges : il lui semblait que lorsqu'il avait appliqué au Sauveur des hommes une épithète tirée d'Homère ou de Virgile, la puissance céleste devait apparaître aux regards dans un limbe plus lumineux. Malheureux travers dont le théologien lui-même ne sut pas toujours se préserver ! Il fallait une leçon à ces adorateurs fanatiques de l'antiquité : elle leur fut donnée par

(1) Steganographia : hoc est ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa. Darmstadii, 1621; publié à Lyon en 1531.

(2) Mandantes omnibus..... ut evangelicam veritatem et sanctam scripturam, juxta declarationem, interpretationem et ampliationem doctorum, quos ecclesia vel usus diuturnus approbavit, legendosque hactenus recepit, et in posterum recipiet, prædicent et explanent; nec quidquam ejus proprio sensui contrarium aut dissonum adjiciant, sed illis semper insistant quæ ab ipsius sacræ scripturæ verbis et præfatorum doctorum interpretationibus rite et sanè intellectis, non discordant, tempus quoque præfixum futurorum malorum, vel antichristi adventum, aut certum diem judicii prædicare, vel asserere nequaquam præsumant.

le concile de Latran. C'est la langue de l'Évangile qu'il parle constamment; c'est à la source de nos livres saints qu'il va s'inspirer; les images qu'il emploie sont tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Une seule fois, à la dixième session, un vieillard au beau langage, l'archevêque de Patras, délaissa l'humble prose pour chanter en vers la reine des anges; mais sa poétique invocation ne renferme aucune expression que le casuiste le plus sévère oserait blâmer (1). Il s'excuse si candidement, lui pauvre septuagénaire « dont le luth ne rend plus que des sons plaintifs, » de son appel aux Muses pour célébrer Marie, qu'il serait bien difficile de ne pas lui pardonner.

Un moine augustin, dont nous dirons bientôt le voyage en Italie, de retour en Allemagne, raconte des prodiges qu'il n'a pas vus et qu'il ne pouvait voir assurément. Nous ne parlons pas du haut clergé romain magnifiquement représenté à l'époque où Luther voyageait, et dont il dénigre l'intelligence, aux grands éclats de rire de ses disciples buveurs de bière, qui croient à l'ignorance de cardinaux tels que Caraffa, Frégose, Piccolomini. Nous ne dirons rien de ces 6,000 crânes d'enfants nouveau-nés qu'on a trouvés dans le cimetière d'un cloître dont il n'a pas donné le nom (2). Il ne s'agit ici que de ce Christ qu'il a la prétention d'avoir révélé au monde chrétien qui l'avait oublié depuis longtemps (3). Mais Luther ne connaît donc pas les actes de ce

(1) Omnium splendor, decus et perenne
Virginum lumen, genitrix Superni,
Gloria humani generis Maria
Unica nostri;
Sola tu virgo dominaris astris;
Sola tu terræ, maris atque cœli
Lumen, inceptis faveas, rogamus,
Inclyta nostris. Sessio decima.

(2) Tisch-Reden, p. 464; Eisleben, 1566.

(3) Unser Evangelium hat, Gott Lob, viel grosses Gutes geschafft;

concile de Latran où à chaque page le sang de l'Homme-Dieu est glorifié, invoqué, adoré? Ouvrons-les, et vous verrez le pape, les archevêques, les évêques, les prélats, les abbés, s'incliner à ce nom, et répéter ces belles paroles de l'Apôtre : « Il n'est d'autre fondement que celui qui a été posé, et ce fondement c'est Jésus-Christ. » 1 Cor., ch. III, v. XI. Il a visité l'Italie tout récemment, et il n'a pas vu les symboles nombreux de la foi romaine au Christ rédempteur sculptés ou peints sur les murailles des églises : ces calices suspendus sur presque toutes les chaires de prédicateur; ces croix élevées à presque chaque coin de rue; ces bons pasteurs placés sur la façade des maisons, et emportant sur leurs épaules les brebis égarées; tous ces hymnes en pierre, en marbre, en bois, qui chantent le sang du Golgotha! Raphaël venait de peindre le miracle de Bolsena, et Luther ne l'a pas vu! Qui donc lui a dit qu'on ne croyait pas à Rome au sang du Christ? Une épigramme peut-être qu'il emporte dans son bréviaire.

A Naples et à Florence, il est une secte poétique qui des anciens écrivains n'a étudié que les satiriques. Elle formule, quand elle parle latin, un arrêt historique en deux ïambes. Ce n'est pas à des têtes obscures qu'elle s'attaque, mais à tout ce qui a fait du bruit dans ce monde : tiare, diadème, toge, hermine. Elle se prend avec une sorte de volupté à tout ce qui se distingue du vulgaire par la naissance, la réputation, la fortune ou les dignités. A cette époque, chaque jour se produit une gloire nouvelle; nul ne veut aider à l'autre à faire son chemin; un succès littéraire est une offense pour qui ne l'a point obtenu, et une épigramme le châtiment infligé ordinairement au coupable. Ce qu'il y a de

es hat zuvor Niemand gewusst, was das Evangelium, was Christus..., was ein Christ, was Kreuz sey. — Luthers Werke. Jen., t. V, fol. 306, Nuremb., t. VII, f. 288.

malheureux, c'est que l'histoire, quand elle a voulu citer à son tribunal quelque royauté intellectuelle ou mondaine, est allée puiser dans cette urne de calomnies pour écrire son jugement. Il y a des poëtes comme Pontano qui font l'épitaphe d'une femme vingt ans avant qu'elle soit descendue dans la tombe (1). Il y a des historiens qui ramassent l'anachronisme et s'en servent pour frapper cette femme. Vous en verrez d'autres accuser un chanoine tel que Politien, qui a prêché un carême (2) dans l'église de Santa Maria del Fiore, « de n'avoir jamais lu l'Écriture; » et des hommes graves à l'instar de Mélanchthon enregistreront cette facétie comme une vérité révélée (3). Reuchlin, Ulrich de Hutten, Luther, Érasme, R. Agricola, en traversant l'Italie, recueillaient ces contes, et, de retour dans leur patrie, les répétaient à leurs amis et les reproduisaient dans leurs écrits. Un jour on était tout étonné de voir l'épigramme encadrée dans un tableau de la société italienne : le peuple prenait le livre, jurait sur la parole écrite, et la boutade devenait de l'histoire.

La papauté devait empêcher les désordres de la presse, et c'est ce qu'elle fit, comme nous le verrons bientôt.

Cette parole dont elle voulait, avec raison, enchaîner la licence, ne s'attaquait qu'à l'intelligence, tandis que l'usure tarissait dans sa source la vie matérielle du peuple; c'était une plaie sociale, entretenue par les guerres civiles, que Léon X voulait fermer. L'ouvrier réduit à la misère était obligé de recourir au juif, le lombard de ce temps-là, dont la pitié homicide tuait lentement le pauvre qui venait

(1) Roscoë, t. I, p. 366.

(2) Melanchthon ait semel solùm sacras litteras legisse dixissequc nullum se tempus pejus collocasse. — Vossius, de Poet. latinis, p. 80.

(3) Angel. Pol. epist. X, lib. IV, ad Joannem Gottium Ragusanum.

l'implorer. L'établissement des monts-de-piété est une pensée toute catholique, que Léon fit adopter au concile de Latran.

CHAPITRE II.

LE CONCILE DE LATRAN. — LES MONTS-DE-PIÉTÉ. — 1513 ET SUIV.

L'usure, au moyen âge, est exercée par les juifs. — Le frère Barnabé, moine récollet, a la première idée des monts-de-piété. — Il est secondé plus tard par un religieux du même ordre, Bernardin de Feltre. — Succès des prédications du moine, qui meurt en odeur de sainteté. — Cajetan, dominicain, attaque les monts comme usuraires; vive polémique qu'il excite. — Léon X y met fin en approuvant ces établissements.

L'usure est reine au moyen âge. En vain Dante place-t-il aux enfers (1), dans le même sépulcre de feu, l'habitant de Gomorrhe et l'habitant de Cahours (2), c'est-à-dire l'impudique et l'usurier; l'usurier rit de la sentence du poëte et continue son infâme trafic. La voix de l'Église est impuissante comme celle du Florentin. L'Italie reste donc en proie à la rapacité des juifs qui prêtent à d'énormes intérêts, et en plein soleil font le métier que certains hommes d'armes en Allemagne pratiquaient à l'entrée d'une forêt, lorsque la nuit était venue.

Un pauvre moine récollet, nommé Barnabé, sentit son cœur ému à la vue de ces populations pressurées par les Israélites, et il résolut de venir au secours de ses frères. Il

(1) E però lo minor giron suggella
Del segno suo e Soddoma, e Caorsa.
Inferno, Cant. XI, v. 49-50.

(2) Ces usuriers négociants, établis en Angleterre et en Italie, tiraient leur nom, suivant Ducange, de Cadurcum (Cahors), ville du Languedoc. Depping et Artaud prétendent que les Cahoursins étaient originaires de Caours, ville du Piémont, à peu de distance de Pignerol.

monte donc en chaire, à Pérouse, vers le milieu du quinzième siècle, et, après avoir jeté ses saintes colères à la face des lombards, des cahoursins, des juifs, tous ces mots étaient synonymes, il propose de faire dans la ville une quête générale dont le produit serait employé à fonder une banque qui viendrait en aide aux indigents. Sans doute que Dieu mit ce jour-là dans la voix du moine quelque chose d'entraînant, car il était à peine descendu de chaire, que la ville répondait à l'appel de l'orateur, apportait des bijoux, des pierres précieuses, de l'or, de l'argent en abondance pour former les premiers fonds de cette charitable institution dont une robe de bure avait eu l'heureuse idée (1).

Alors l'ouvrier ne fut plus obligé de s'adresser au juif dans un moment de détresse. Quand il n'avait pas de quoi se nourrir ou nourrir sa famille, il venait avec ce qu'il trouvait de plus précieux dans son ménage, son gobelet d'argent, son anneau des fiançailles, ses vêtements du dimanche, et il recevait en échange une somme d'argent qu'il était obligé de rendre dans un court délai, mais sans autre intérêt qu'une somme minime, quelques liards au plus, pour les frais de l'administration. On donna à cette banque le nom de mont-de-piété, c'est-à-dire de masse, parce que les fonds de la banque ne consistaient pas toujours en argent, mais souvent en grains, en épices et en denrées de diverses sortes (2).

Bientôt d'autres villes d'Italie suivirent l'exemple de Pérouse; Savone, une des premières, eut son mont-de-piété; le saint-siége encourageait dans ses bulles l'institution du frère Barnabé. Il fallait organiser ces établissements

(1) Des Monts-de-piété et des banques de prêt sur nantissement, en France, en Belgique, en Italie, en Allemagne, par A. Blaize. Paris, 1843, in-8o, p. 83-84.

(2) Martin Aspilcueta, de Usuris, no 59.

de charité : on n'a que des notions imparfaites sur les éléments constitutifs des premières banques de providence en Italie. A Mantoue, le mont-de-piété était administré par douze directeurs : quatre religieux, deux nobles, deux jurisconsultes ou médecins, deux marchands et deux bourgeois. Ainsi l'élément populaire prédominait dans une fondation créée en faveur du prolétaire. Comme l'idée en appartenait au cloître, les moines, presque partout, étaient nommés directeurs à vie de l'établissement, tandis que les laïques n'en faisaient partie que pendant deux ans (1).

La chaire chrétienne ne cessait d'exciter le zèle des populations en faveur des monts. Les récollets opéraient de véritables miracles ; on eût dit le temps des croisades revenu : les dames se dépouillaient de leur parure pour fonder de nouvelles banques; l'or des Israélites dormait intact dans leurs coffres-forts. La charité, aussi ingénieuse qu'ardente, s'était constituée banquière des ouvriers; elle prêtait aux malheureux travailleurs, et presque toujours sans intérêt. Les juifs, maudits par toutes les classes de la société, quittaient l'Italie et allaient porter ailleurs leur industrie ruineuse. Dans cette ligue contre les Israélites, un récollet du nom de Bernardin Thomitano, né à Feltre en 1433, se distingua surtout par ses succès (2). Le peuple le suivait en foule et écoutait dans le ravissement ses imprécations contre des hommes qu'il appelait des vendeurs de larmes. Partout où le moine mettait le pied, un mont-de-piété s'organisait. Il en fonda à Parme, à Montefiore, à Assise, à Rimini, à Montagnana, à Chieti, à Narni, à Lucques. S'il trouvait, comme à Campo san Piero, un juif qui re-

(1) Wadding, Annal. Minorum, t. VII.

(2) A. Blaize, p. 86. — De la Farelle, Du progrès social au profit des classes populaires non indigentes, t. II, p. 21 et suivantes. Paris 1839, in-8°.

fusât de faire l'aumône aux chrétiens, il le chassait de la ville.

« Toutes les entreprises, toutes les occupations du peuple israélite étaient l'objet des poursuites du moine, dit M. Depping (1). Les habitants de Sienne avaient fait venir depuis quelque temps un médecin juif dont la réputation était probablement bien établie ; ils lui avaient assigné un salaire pour qu'il eût soin de leur santé. Bernardin de Feltre ne cessa de décrier le médecin ; il prêchait que c'était une impiété que d'avoir recours à l'art des juifs ; il rappelait tous les contes répandus chez le peuple sur la haine que les juifs portaient aux chrétiens ; il racontait qu'un médecin juif d'Avignon, étant sur le point de mourir, s'était souvenu avec délices d'avoir fait mourir par des drogues des milliers de chrétiens. »

Le moine avait dessein de parcourir les villes d'Italie. En vain les juifs, pour arrêter la marche de ce rédempteur populaire, essayaient-ils de soulever des orages sur son passage : le frère marchait, dédaignant les menaces et les avances des lombards. Au moment où il allait entrer triomphalement à Aquila, une députation de juifs se présente la prière à la bouche, demandant au missionnaire, comme une grâce dont on conserverait à jamais le souvenir, de ne pas monter en chaire ou de ne pas prêcher contre les usuriers ; mais le moine pousse la porte de l'église, s'agenouille au pied des autels, prie ; puis, du haut de la chaire, appelle la colère des habitants sur ces âmes vendues au démon de l'usure, et qui font métier de pressurer le peuple du Seigneur. Le soir, Aquila avait son mont-de-piété, et l'Israélite était obligé de fuir une ville où il aurait été lapidé.

Il est vrai que ces usuriers étaient sans pitié pour les

(1) Histoire des Juifs.

chrétiens. A Parme, ils tenaient vingt-deux bureaux où ils prêtaient à 20 p. 0/0; le succès de la parole du moine s'explique donc facilement. En passant à Padoue, Bernardin de Feltre renversa toutes ces maisons de prêt, entretenues à l'aide des larmes du peuple, et la ville vit bientôt s'élever, grâce à la piété de quelques hommes riches, une banque où le pauvre put venir emprunter, sur nantissement, au taux de 2 p. 0/0.

L'usure eut un moment de répit à la mort du frère Bernardin, en 1494. Jamais religieux ne fut aussi amèrement pleuré; le peuple le regardait comme un envoyé céleste. Trois mille enfants, vêtus de robes blanches, symbole de cette vie si pure que le frère avait menée sur cette terre, assistaient à ses funérailles, portant chacun un gonfanon où étaient brodés le nom de Jésus et l'image d'un mont-de-piété (1). C'est au nom de Jésus, que le frère invoquait au commencement et à la fin de ses sermons (il en prêcha trois mille six cents) (2), qu'il dut ces grands triomphes oratoires dont son ordre est à juste titre si fier. Et pourtant Dieu ne lui avait accordé aucun de ces dons extérieurs qui séduisent la multitude; il était si petit, qu'à peine son buste dépassait d'un pied le banc de la chaire évangélique; mais ce corpuscule ressemblait, comme dit le poëte, à ces petits jardins tout remplis de pommiers aux doux fruits (3).

Nul jusqu'alors n'avait su faire parler avec tant d'éloquence la misère populaire, porter à Dieu avec des accents plus déchirants les larmes du pauvre, faire gémir plus sym-

(1) Wadding, Annales Minorum, t. VII, p. 343. Lugduni, 1648, in-folio.

(2) Tres millia et sexcentæ loquuntur ejus conciones. — Wadding, épitaphe du frère.

(3) Nec tibi displiceat quòd sis tibi corpore parvus;
Hortulus iste brevis mitia poma gerit.

pathiquement la voix de la veuve ou de l'orphelin. Et puis ce grand prédicateur menait la vie d'un ascète : il couchait sur la paille ou sur la pierre, jeûnait plusieurs fois la semaine, ne buvait que de l'eau, et restait quelquefois pendant plus d'une heure plongé dans les extases de la prière. A peine était-il décédé, que le peuple l'invoquait comme un saint, et que Dieu, par divers miracles (1), signalait à la reconnaissance des hommes les vertus de son serviteur. Le philosophe peut expliquer naturellement, nier, s'il le veut, les cures opérées par le simple attouchement de cette robe de bure que le frère avait si glorieusement portée; il accordera sans doute à Bernardin le titre de bienfaiteur de l'humanité, et, sans rougir, saluera cette image du mont-de-piété que les enfants portaient aux funérailles du moine : glorieux symbole auquel ses frères préfèrent avec raison l'auréole dont son front reluit au ciel, « comme un arc lumineux qui se détache à travers les nuages de gloire mondaine dont on voulut l'entourer sur cette terre. (2). »

A peu près à cette époque, un moine se présenta pour renverser l'œuvre de Bernardin, et les juifs durent se réjouir du secours inespéré que l'éloquence venait leur apporter ; il appartenait à cet ordre des dominicains qui, suivant l'expression de Mélanchthon, s'était volontairement emprisonné dans la discipline de la primitive Église (3). Cajetan était à la fois un subtil argumentateur, un théologien rompu aux disputes de l'école, un casuiste érudit, un écrivain chaleureux, surtout un prêtre de vive foi et de mœurs exemplaires.

(1) Zach. Boverius, Annales Minorum Capucinorum. Lugd. 1632, in-fol., t. I, p. 30.

(2) Tanquam arcus refulgens inter nebulas gloriæ, miraculis clarus. — Zach. Boverius, *ibid.*

(3) Exorti sunt Dominicani qui cùm prophanos mores detestarentur... se quasi disciplinæ carceribus incluserunt. De Vitâ Lutheri.

Il ne cherchait pas, comme on le pense bien, à venir en aide aux usuriers; c'est l'usure au contraire qu'il poursuivait dans l'institution des monts-de-piété. Rigide Thomiste, il désapprouvait le prêt à intérêt, quelque forme qu'il revêtît, et accusait formellement les fondateurs de ces banques de désobéissance aux commandements de Dieu (1) et de l'Église. Au fond, les deux moines plaidaient la même cause, celle du pauvre, l'un en attaquant comme usuraire, l'autre en défendant comme charitable la banque populaire. La querelle dura longtemps. Les ordres s'en mêlèrent : celui de Saint-Dominique se signala par sa polémique toute théologique ; celui des capucins ou des frères mineurs, par une notion plus profonde des besoins de la société. Dans cet antagonisme des couvents, l'attitude de la papauté resta ce qu'elle devait être : la papauté se tut et écouta. Cependant Sixte IV (2), en 1484, à Savone, et, vingt-deux ans plus tard, Jules II, s'étaient formellement prononcés en faveur des monts-de-piété. Dans sa sagesse infinie, la papauté, si le dogme eût été mis en cause, aurait imposé silence à qui l'aurait attaqué ; mais elle ne voyait dans cette institution qu'une œuvre humaine dont il était permis à un simple religieux de contester l'efficacité, même quand Rome l'avait prise sous sa protection. C'est, nous le pensons, un bel exemple de tolérance politique que Jules II nous donne en laissant attaquer, brutalement quelquefois, les monts qu'un

(1) Tractatus de Monte pietatis, in quindecim capita divisus, t. II, Op. omn. Thomæ à Vio Cajetani. Augustæ Taurinorum, 1581, in-folio.

(2) On lit dans la salle du conseil à Savone :

Impia quam coluit proles judaïca sedem
Hanc jussit Sixtus papa subesse piam.
Fœnus in hoc dudum cives sorbebat egenos,
Quos pietatis opus nunc juvat ære pio.

moine dominicain appelle ironiquement des monts d'impiété, et que Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI ont approuvés et protégés. Celui qui se distingua dans cette polémique est justement l'un des orateurs de Jules II, Cajetan, qui, au sortir de la chapelle pontificale, où il a prouvé si éloquemment l'immortalité de l'âme (1), va bientôt, en véritable aristotélicien, accabler de ses arguments, pris dans la Bible, une institution que le pape a voulu lui-même fonder à Bologne; afin, dit la bulle, « que la charité des fidèles qui formaient ces pieux établissements pût procurer aux pauvres des secours abondants, et prévenir les maux qui provenaient des usures dont les juifs fatiguaient les Bolonais (2). »

Ce qui ne nous surprend pas davantage, c'est que la plupart des arguments qu'un économiste moderne, M. Arthur Beugnot, a résumés contre les monts-de-piété (3), se trouvent dans l'écrit du dominicain. Au point de vue purement moral, le père niait que les monts fussent une institution de bienfaisance.

La papauté résolut de terminer des disputes qui troublaient les consciences : les questions sur le prêt, en divisant les ordres religieux, jetaient dans les couvents des germes d'inquiétude qui menaçaient le repos de ces saintes retraites. Léon X voulait la paix ; le concile de Latran s'occupa donc, à la demande du pape, des monts-de-piété. Les Pères auxquels la question avait été déférée étaient connus par leur savoir et leur charité. L'examen fut patient et profond ; les livres nombreux des adversaires et des apologistes de ces

(1) Opera omnia Thomæ à Vio Cajetani, t. II.

(2) Bulle donnée à Bologne en 1506.

(3) Voyez : Des banques de piété sur gage et de leurs inconvénients, mémoire de M. Beugnot, couronné en 1823 par l'Académie du Gard; — l'Économie politique chrétienne, par M. de Villeneuve; — Du progrès social, par M. de la Farelle.

maisons de prêt furent étudiés et comparés, et, quand il ne resta plus aucune objection sérieuse à résoudre, l'autorité parla.

Après une brève exposition de la dispute, Léon X reconnaît qu'un vif amour de la justice, un zèle éclairé pour la vérité, une charité ardente envers le prochain, ont animé ceux qui soutenaient ou combattaient les monts-de-piété; mais il déclare qu'il est temps, dans l'intérêt de la religion, de mettre fin à des débats qui compromettent la paix du monde chrétien. Celui à qui le Christ commit le soin des âmes, le gardien des intérêts du pauvre, le consolateur de tout ce qui souffre, défend de poursuivre comme usuraires des établissements institués et approuvés par l'autorité du saint-siége apostolique, où l'on perçoit de l'emprunteur une somme modique pour couvrir les dépenses indispensables à leur gestion. Il les approuve comme de véritables institutions de charité qu'il est utile de protéger et de répandre (1).

Après qu'on eut fait lecture du décret, le pape se tourna, suivant la coutume, vers les Pères du concile, pour leur demander s'ils approuvaient « ce qui était contenu dans la cédule. » Un seul des Pères se leva et refusa son approbation, parce qu'il savait par expérience, disait-il, que les monts sont plus nuisibles qu'utiles. C'était Jérémie, arche-

(1) Sacro approbante concilio declaramus et definimus montes pietatis per respublicas institutos, et auctoritate sedis apostolicæ hactenus probatos et confirmatos, in quibus pro eorum impensis et indemnitate aliquid moderatum ad solas ministrorum impensas et aliorum rerum et illorum conservationem pertinentium, pro eorum indemnitate duntaxat ultra sortem absque lucro eorum montium accipitur, neque speciem mali præferre, neque ullo pacto improbari; quinimo meritorium esse et laudari et probari debere tale mutuum. — Sessio x.

vêque de Trani (1). Sa protestation fut enregistrée dans les actes du concile.

Alors tout ce bruit de paroles qui, du couvent et de la chaire, avait passé dans l'école et jusque dans l'intérieur de la famille, s'éteignit comme par enchantement : la papauté avait parlé. Cajetan se tut, et avec lui tous ceux qui s'étaient ligués évangéliquement contre les monts-de-piété. Mais l'autorité souveraine ne condamnait pas leurs livres, qui continuèrent d'être réimprimés et de circuler jusque dans les États du saint-siége. On imposait silence à la parole vivante, mais on laissait subsister la lettre muette, quand cette lettre ne s'attaquait pas au dogme. La papauté n'a jamais fait la guerre aux idées, à moins cependant, comme nous allons le voir, que l'idée, en se reproduisant par la presse, ne compromît la société.

(1) An placerent paternitatibus suis contenta in hâc cedulâ. Jeremia arch. Tranensis dixit non placere, quia didicit per experientiam quòd præfati montes sunt plus damnosi quàm utiles.

CHAPITRE III.

LE CONCILE DE LATRAN. — LA PRESSE.

Les manuscrits au moyen âge. — Difficultés de la science. — Susceptibilité et orgueil de l'humaniste. — Quelques exemples de querelles littéraires de la Renaissance. — Politien et Mabile, Galeotto et Merula. — La presse ne respecte rien; elle attaque jusqu'à la royauté, que Pontano joue dans un de ses dialogues. — Réflexions sur cette polémique. — On ne saurait nier les services rendus à l'imprimerie par la papauté. — Ce que de' Bussi fit à Rome pour les ouvriers typographes. — Plaintes élevées de toutes parts contre les abus de la presse. — Dangers dont elle menace la société. — Le concile de Latran prend des mesures pour que le repos de la chrétienté ne soit pas troublé; mesures religieuses et sociales. — Décret de Léon X.

C'est un rude métier, au moyen âge, que celui des lettres; l'apprentissage en est aussi long que difficile. L'imprimerie, qui vient de naître en Allemagne, ne reproduit que lentement encore les chefs-d'œuvre de l'antiquité; il faut donc chercher dans les manuscrits les procédés syntaxiques des langues anciennes. Or, c'est déjà une étude fastidieuse que d'apprendre à déchiffrer cette écriture monacale, hérissée de signes dont le religieux avait emporté le secret; puis ces manuscrits sont aussi rares que coûteux.

En 1300, la bibliothèque d'Oxford était enfermée tout entière dans un coffre que le chapitre de l'église de Sainte-Marie tenait sous clef (1); celle de Paris, au commencement du XIVe siècle, ne possédait que trois écrivains classiques : Cicéron, Ovide et Lucain (2). Louis, électeur palatin, en

(1) Warton, Dissert., t. II.
(2) Warton, *ibid.*

1421, léguait comme un trésor à l'université de Heidelberg sa bibliothèque, composée de cent cinquante-deux volumes, dont trente-neuf sur la théologie, douze sur le droit canon, quarante-cinq sur la médecine et six sur la philosophie (1).

On comprend le haut prix qu'on devait mettre aux manuscrits. Beccatelli de Palerme, pour acheter un Tite-Live de la main de Poggio, fut obligé de vendre une terre patrimoniale (2). Jean Manzini se moque d'un savant nommé Andreolo de Ochis, qui, pour accroître ses richesses bibliographiques, disait sérieusement qu'il vendrait sa maison et sa femme (3). Richard de Bary, chancelier d'Angleterre sous Édouard III, donna à l'abbé de Saint-Alban cinquante livres d'argent pour trente à quarante volumes (4).

Jugez de la douleur d'un pauvre enfant qui voit passer dans les mains d'un banquier des livres dont ses épargnes d'une année ne payeraient pas un feuillet! Les Fugger d'Augsbourg, dont Luther a plus d'une fois maudit l'opulence, possédaient une bibliothèque où, suivant Wolf, les manuscrits brillaient en aussi grand nombre que les étoiles au ciel. Malheureusement ils les prêtaient, comme leur argent, à gros intérêt : il fallait être un prince de la science pour pénétrer dans leur bibliothèque, et au moins un duc pour entrer dans leur comptoir. Ils enfermaient sous clef le pain des intelligences! En vain on frapperait à leur porte, ils n'en donneraient pas une miette. Quelquefois il arrive qu'une âme qui a scandalisé le monde par ses débordements a besoin de ferventes prières; alors, au moment de mourir, elle fait don à quelque abbaye d'un manuscrit orné de lettres

(1) Schmidt, Histoire des Allemands, in-8o, t. v, p. 530.
(2) Baillet, Jugement des Savants, t. i, p. 546.
(3) Blume, Iter Italicum, Berlin, 1824, in-8o, t. i, p. 38-39.
(4) Hallam, Histoire de la litt., etc., in-8o, t. iv, p. 341.

d'or. L'héritier se présente à la grille du monastère, le trésor du défunt à la main : les pères, au son des cloches, viennent recevoir le manuscrit comme ils recevraient un monarque, et l'emportent processionnellement dans leur bibliothèque. Sans ces moines, dont la réforme s'est si souvent moquée, le monde serait resté plongé bien longtemps encore dans les ténèbres, et peut-être que Luther lui-même, qui les immola si cruellement à la risée publique dans ses *Propos de table*, n'aurait pas trouvé à Erfurt cette Bible latine dont la vue remplit ses yeux de larmes (1).

Mais les Fugger allemands et italiens se sont laissés attendrir, et ont eu pitié du pauvre Lazare qui, assis dans leur bibliothèque, en dévore de l'œil tous les trésors; les frères du couvent, plus charitables encore, ont fait copier pour lui des pages entières d'un *codex* inédit de l'Iliade. Ne croyez pas que l'épreuve à laquelle est soumise toute intelligence qui veut entrer en communion avec l'antiquité soit terminée; la science ressemble au paradis de Dante : pour y arriver il faut traverser plusieurs cercles. D'abord les dictionnaires existent à peine : qu'on juge du désespoir, de la souffrance de cet enfant qui, à force d'étude, est parvenu à déchiffrer les signes et peut-être le sens d'une page du poëme, et qui se voit arrêté tout à coup par un vocable dont la racine est une énigme pour lui. S'il habite Florence, il ira consulter sans doute quelques-uns des doctes chanoines de la cathédrale qui ont traversé heureusement tous ces limbes où il se trouve emprisonné; mais demain, en tournant le second feuillet de son manuscrit, il retombera dans les mêmes ténèbres, et il aura besoin pour en sortir du même ange libérateur. Que de mots ainsi dont il lui faudra, par des travaux de jour et de nuit, conquérir le sens caché! Ce

(1) Luther's Tisch-Reden.

n'est pas seulement l'intelligence qui sera chez lui tourmentée : esprit et matière souffriront également ; trop heureux s'il ne laisse pas son âme et son corps à cet autre sphinx qu'on nomme la science. Combien nous sommes heureux aujourd'hui ! Qu'un mot arrête un écolier du XIXe siècle ; assis sur son banc, il trouve à ses côtés un maître muet, mais docile, complaisant, jamais embarrassé ni colère, qui lui donne non-seulement les mille acceptions d'une expression, mais souvent le sens d'une phrase tout entière.

Presque pas de grammaires non plus où l'élève autrefois pût étudier les règles d'une langue. Otez le rudiment et le lexique, auxiliaires indispensables de quiconque veut connaître les secrets d'un idiome mort ou perdu, qui donc aujourd'hui serait assez courageux pour en affronter les insurmontables difficultés ? L'écolier, au moyen âge, ressemble assez au voyageur qui s'essayerait sans guide sur les glaciers de la Suisse. Et cependant l'enfant ne perd pas courage : comme le poëte d'Ausone, il n'attend pas que l'hirondelle vienne frapper aux vitres de sa chambrette ; il se lève avec le soleil, et, le poëme antique sous les yeux, il empare, il note, il assemble, il sépare ; et un beau jour, après des labeurs inouïs, il parvient à se rendre maître de son auteur. Il sait la valeur de tous les mots enfermés dans un chant du Rapsode, et ce chant, c'est Homère tout entier. Entendre une langue, à cette époque, ce n'est pas en lire couramment les signes ; c'est, au besoin, les reproduire. Et voilà le lauréat qui, lui aussi, se met à chanter en grec et en latin. Ainsi faisaient Ficin, Pic de la Mirandole, Benivieni, Politien, Pontano, Sadolet, Bembo. Mais tout n'est pas fini.

Pour être quelque chose dans le monde de l'humaniste, il faut y représenter une triple vie, comme on dit alors, c'est-à-dire penser, converser, écrire en grec, en latin et en

hébreux; et à ces trois langues ajouter des notions sur la physique d'Aristote, la philosophie de Platon, la cabale judaïque, la scolastique et les livres saints.

Et maintenant ne pardonnerons-nous pas un peu de gloriole à ce laborieux ouvrier, qui, comme la fourmi, a formé grain à grain ses provisions de toute la vie? S'il est riche à son tour, il ne doit rien à personne; sa fortune est bien acquise, et il a droit d'en être fier : malheur donc à qui oserait y toucher! Tout ce qu'il acquiert devient or : qu'on n'essaye pas de dénigrer ou de ravir ses trésors, il ne souffre pas plus la médisance que le vol. Il a l'épigramme, le dialogue, l'épître, pour châtier ses adversaires ou ses spoliateurs, qu'ils portent tiare, diadème, hermine ou épée. Dante plongeait ses ennemis dans les flammes éternelles; le savant de la Renaissance n'attend pas l'autre vie pour les tourmenter.

Nous connaissons Politien, cet écrivain aux mœurs élégantes de la cour du Magnifique. Il semble qu'un poëte qui cherche pour s'inspirer les solitudes de Careggi, dont l'habitation rurale à Fiesole est enlacée dans des haies de chèvrefeuille et d'aubépine, qui au retour des champs apporte dans sa demeure de Florence toutes sortes de fleurs odorantes, si parfois il lui arrive de se fâcher, n'aura que de belles colères : nous allons voir.

Sa gloire, et peut-être plus encore l'amitié que lui portait Laurent, blessait au cœur une foule de rivaux qui, voulant à tout prix faire du scandale, se jetaient sur lui comme autant de frelons. Le plus acharné de ces insectes se nomme Mabile, Mabilius. D'abord Angiolo ne veut pas démentir le nom qu'il porte; il souffre en silence : sa patience est prise pour de la peur; les bourdonnements continuent et les morsures aussi. Alors l'ange du ciel devient un véritable démon. Luther lui-même, nous le confessons

sincèrement, avec son prodigieux talent pour la caricature, n'a jamais fait un moine semblable à l'être créé par Politien, et nous doutons que Dieu ait lui-même réuni dans un seul individu les difformités physiques imaginées par le rhéteur : « Ses cheveux crasseux distillent l'oing; sa tête est la demeure de vers cadavériques; sa barbe est rongée par les teignes, et d'autres insectes qui y prennent leurs ébats; ses narines sont couvertes d'une forêt de poils qui étendent sur le menton du malheureux (1) leurs filaments polypeux... » Nous n'avons pas la prétention de reproduire, dans tous ses détails, la peinture de Politien.

Nous voudrions pour l'honneur du rhéteur que l'épigramme fût restée inédite; mais il s'en fait gloire comme de l'une de ses plus belles sylves, et la montre à tous ceux qui se rassemblent chez son protecteur. Laurent en rit comme tous les autres.

Nous pensions que Mabile allait se cacher : il se montre et cherche à se venger; non point en calomniant cette belle figure que le ciel avait donnée à Politien, mais en le transformant en geai qui vole les plumes du paon, en plagiaire éhonté qui s'approprie la version latine d'Hérodien, composée par Tiphernas (2); sa fiction au reste valait peut-être

(1) Quòd vestes oleo geris perunctas
Mucco et pulvere sordidas, Mabili;
Quòd lardum madido fluit capillo,
Pleno furfuribusque, vermibusque,
Et cadaveribus pedunculorum;
Quòd fuligine squalet atra barba,
Quam rodunt tineæ, pulexque saltans;
Quòd muccosa tibi seges pilorum
Extat naribus usque polyposis...
His te ex omnibus esse quis poetam,
Vatem, fatidicum neget, Mabili?
Ang. Pol. Op., t. III, Lugd., 1534, in-8o, p. 284.

(2) Quanquam æmuli eam translationem uti nos à Leone accepi-

mieux que celle de son rival, car elle obtint un grand crédit dans le monde littéraire.

Après l'image physique vient le portrait moral de Mabile, et ici Politien parle une langue qu'on n'aurait point osé employer aux soupers de Trimalcion. Si Boileau avait lu l'épigramme, il aurait compris que le latin lui-même peut offenser l'oreille (1). Nous se savons pas si Mabile continua sa polémique avec Politien : de nos jours ce n'est pas avec de l'encre que se laveraient de semblables outrages (2).

Et ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que la calomnie ne se tait pas même quand l'humaniste n'est plus ; elle est là, assistant aux derniers moments du moribond, le suivant à l'église, au cimetière, et mêlant ses invectives obscènes aux chants des prêtres, aux prières des fidèles, aux pleurs de toute une ville ; puis, quand une pelletée de terre a été jetée sur la bière du défunt, elle cherche et trouve un imprimeur qui consent à salir un blanc papier de Venise de cette boue fétide. Arrive la postérité, qui, feuilletant le livre, juge le mort d'après l'arrêt posthume qu'a formulé une colère sacrilége.

Encore si ces haines entre lettrés avaient été provoquées

mus, Gregorii Tiphernatis fuisse dicerent quòd passim inducto fuco et falsis nævorum coloribus interlita, alieni styli habitum mentiretur.— Paul. Jov. Elog.

(1) Nous ne citerons que le début de cette pièce étrange :

Hæres relictus à parente sordido,
Ille impudicus, temulentus aleo,
Spurcus, lutosus, pedicosus, hispidus,
Pannosus, unctus, horridus, caprimulgus,
Edax, ineptus, insolens Mabilius,
Uno expatravit patrimonium die,
Gulâ helluante...

(2) On peut voir dans le Menagiana, t. IV, p. 122, Paris 1715, in-12, une épigramme d'André Dati sur Politien, d'une insigne licence, et qu'il est impossible de reproduire ici.

par quelque grave offense! Mais, à cette époque de vanités fiévreuses, un mot suffit pour allumer une guerre qui coûte aux deux adversaires des flots d'une encre corrosive. Filelfe reprend son élève d'avoir imprimé *Turcos* au lieu de *Turcas;* l'élève s'emporte et se met à écrire contre son maître deux sanglantes épîtres (1).

Galeotto Marzio avait publié, en 1468, un traité *de Homine*, œuvre de moraliste et de médecin. Merula, professeur à Milan, lit le livre, et se permet de discuter certaines doctrines de l'auteur. Galeotto veut défendre son ouvrage, et prodigue à son critique toutes ces épithètes dont un portefaix napolitain s'amuse, dans un moment de mauvaise humeur, à gratifier un voyageur qui l'a mal payé. Galeotto voudrait que le Zoïle, pour l'honneur des lettres, expirât sous le bâton (2).

Ce n'est pas seulement l'humaniste qui est immolé ainsi impitoyablement aux railleries de la foule : chacun son tour; après le lettré, le roi.

A Naples existait une académie célèbre, dont Gioviano Pontano était le directeur. C'était un esprit distingué que Pontano, qui ressemblait sous plus d'un rapport à Politien. Grammairien, philosophe, historien, orateur et poëte, il était infatué de ses talents divers, et d'humeur guerroyante. On connaissait son penchant à batailler, et rarement on essayait de l'attaquer en face; seulement on disait tout bas, car à Naples comme à Florence on aimait à mentir, qu'il avait dérobé au mont Cassin quelques ouvrages de Cicéron, dont il s'était approprié le style et les idées (3); mais personne n'eût osé signer de son nom une semblable calomnie.

(1) Tiraboschi, Storia della Let. It., t. VI, p. 727.

(2) Tiraboschi, l. c., t. VI, p. 383.—Ap. Zeno, Dissert. Voss., vol. II, p. 83. — Roscoë, Vie de Laurent de Médicis, t. II, p. 89 et suiv.

(3) Vossius, de Hist. lat., l. III, c. 8.

Pontano gardait sa colère et ses vers jusqu'au moment où l'envie prendrait un corps et une âme ; enfin, nous ne savons plus quel malheureux Gaulois eut le courage de crier au plagiat. Nous nous attendions à quelque virulente épigramme, mais cette fois Pontano laisse l'individu pour attaquer la nation. Sait-on ce qu'il fait des Français dans son dialogue intitulé *Charon ?* — Des gargotiers, des gâte-sauces, des ménétriers, des ivrognes. Pyrichalcus, un des personnages du dialogue, demande à Mercure si l'on ne ferait pas bien de leur planter un clou dans la tête ; à quoi Mercure répond : le Gaulois n'a pas de cervelle (1).

Lors des querelles de Naples avec le saint-siége, notre gallophobe avait rendu à Ferdinand I[er] des services dont il s'exagérait l'importance. Ferdinand l'en récompensa magnifiquement en le choisissant pour secrétaire ; Pontano n'était pas satisfait. On dit qu'il sollicitait un titre de baron (2), ce qui nous paraît d'autant plus probable qu'il s'était toujours moqué de la noblesse ; ou, suivant un autre historien, une pension sa vie durant (3), ce que nous croirions volontiers, car dans ses écrits il avait fait constamment profession d'un fier dédain pour l'argent. Comme il ne voyait venir ni le parchemin ni les florins, il se mit en colère et résolut de se venger.

Pontano excelle dans ces petits drames connus sous le nom de dialogues, et que la réforme, qui n'a rien trouvé, n'inventa pas dans ses querelles avec Rome, mais dont elle

(1) Hi Galli sunt fartores, caupones, coci, tibicines, aleones, ebriosi omnes ac stolidi. — *Pyrichalcus :* Si rectè memini guttur his compingendum, clavus cerebro figendus est. — *Mercurius :* Atqui nullum est Gallis cerebrum. — Joannis Pontani Dialogi, Florentiæ, per hæredes Ph. Junctæ, anno D. 1580, in-8°, p. 7, *Charon.*

(2) Nuovo dizionario istorico, Bassano, 1796, t. xv, p. 272.

(3) Il P. Roberto da Sarno della congreg. dell' Oratorio, Vita Pontani.

prit à l'Italie et l'idée et souvent même l'expression. Évidemment Ulrich de Hutten s'est inspiré de Pontano dans cette comédie à deux ou trois personnages qu'il écrivit pour décrier Jules II. Si l'on voulait bien, on trouverait dans le lauréat de Maximilien plus d'une plaisanterie sur la luxure des moines et la gourmandise des cardinaux, que Pontano se permettait pour rire et qu'Ulrich imprimait sérieusement.

Pontano, donc, imagine une allégorie, qu'il appelle l'*Ane*, où figurent un voyageur, un courrier et un aubergiste (1), trois hommes des grandes routes qui se mettent l'un après l'autre à célébrer les douceurs de la paix (1481), que le monde italien doit aux talents de l'écrivain.

Il faut entendre les bruyantes exclamations de l'aubergiste, qui voit déjà les routes de Naples peuplées d'une foule de pèlerins et de pèlerines d'une vertu plus que douteuse, s'arrêtant dans la salle à manger de son hôtellerie pour y dépenser leur argent (2) !

Mais où est donc Pontano? Dans son écurie, où il s'amuse, à soixante ans, à panser, à étriller, à caresser son âne. Le voilà qui paraît et entame avec son jardinier, lui favori des Muses, une dissertation sur l'art de la greffe; puis arrive le héros de la comédie satirique, accoutré comme le coursier du *calesso* napolitain un jour de fête : la fleur à l'oreille, sur le dos une couverture de soie, à la bouche un frein doré, le long de l'épine dorsale des rênes dorées également (3).

Alors commence le drame, où Pontano joue le rôle d'un

(1) Caupo, viator, tabellarius.

(2) *Caupo.* O me beatum, aderunt frequentes lenonum puellæ, aderunt earum sectatores, novitii satellites. — J. Pontani Opera, Basil., 1538, t. II, p. 327.

(3) Sericis instratus ornamentis, aurato freno, auratis habenis. — Ib., p. 329.

palefrenier. Il s'agit d'étriller l'animal : le pauvre poëte s'y prend, comme à l'ordinaire, par la queue d'abord, qu'il est obligé de lâcher, parce que son âne ne respecte rien, pas même l'odorat du poëte ; il lui tient la tête, l'animal veut le mordre ; il essaye de passer la main sur le dos de la monture, qui se met à ruer. Puis vient la morale : Bien fou qui veut laver la tête d'un âne, car il y perdra et sa peine et son savon (1). L'âne, c'est Ferdinand.

Telle est la fable trouvée par Pontano : elle ne brille pas par l'invention, et, sans quelques détails qui rappellent le trait caustique d'Aristophane, elle serait oubliée depuis longtemps. Après l'avoir lue, on est tenté de s'appitoyer sur le sort du diplomate, sauveur de son pays, et dont les services ont été si mal récompensés. Malheureusement pour la mémoire de l'écrivain, l'histoire est là qui raconte tout ce que la noble maison d'Aragon fit pour Pontano (2). Or l'ingrat, c'est le poëte, qui, au lieu de fuir avec ses maîtres lors de la conquête de Naples par les Français, va saluer Charles VIII du titre de libérateur. Quand les Français ont été chassés du royaume, le poëte reparaît pour se venger de sa trahison, en représentant les vaincus, dans son dialogue de Charon, comme des hommes sans cervelle ni courage (3).

Ce Charon est un dialogue où Pontano a semé l'esprit à pleines mains ; malheureusement il a dû l'écrire dans quelque lupanar napolitain. On trouve dans cette satire une scène où des ombres d'évêques, de cardinaux, de prêtres, de moines, viennent se confesser à Charon avec une effronterie

(1) Asino caput qui lavant, ii operam cum sapone amittunt. — P. 338.

(2) Ma lo stesso non diè gran pruove in sè stesso di quella riconoscenza che desiderava in altri. — Tiraboschi, t. VI, p. 952. — Guicc., Stor. d'Ital., lib. II.

(3) Ap. Zeno, Diss. Voss., t. II, p. 172, ec. — Francescantonio Soria, Storici napol., t. II, p. 490.

de termes qui fait monter la rougeur au front (1). Il est probable que Luther aura connu, lors de son séjour à Rome, quelques fragments de ce dialogue. Le moine a pris au sérieux tout le dévergondage du Napolitain, et la réforme a fait comme Luther, sans prendre garde que Pontano n'est là qu'un artiste qui cherche jusque dans son expression à calquer l'antique. Ainsi ont fait Bibbiena dans sa Calandra, et Machiavel dans sa Clizia.

Qui ne voit que c'est le monde païen que le poëte met en scène? Horace avec Lalagé, Anacréon avec Bathylle, Martial avec la Rome des Césars. C'est une étude, et non point un tableau de mœurs qu'il veut donner, et dont il a raison de tirer vanité, parce qu'alors la forme est toute l'œuvre. Ne nous montrent-ils pas à chaque page de leurs écrits, ces idolâtres de l'antiquité, que leurs invectives ne sont qu'un jeu d'esprit renouvelé des anciens? Politien, par exemple, avant ses querelles avec Merula, trace du professeur un portrait séduisant; à l'entendre, c'est un homme docte, dont les leçons serviront à polir les mœurs de la cité, et qui doit par ses livres immortaliser le nom de celui qui la gouverne (2). Et, quelques jours après, Merula, qui s'avise de douter de la latinité de quelques expressions de Politien, n'est plus qu'un ignorant cherchant à faire du bruit par de honteux penchants. Pontano, qui s'amusait à loger la sottise sous le capuchon monacal, métamorphose, dans son dialogue de Charon, chaque frère en aristotélicien capable,

(1) Supra æquum mordax, vel eo quòd non homines modo sibi notos, sed gentium et urbium quoque omnium mores acerbâ scribendi libertate perstringeret, sicuti ex variis dialogis, Charonteque præsertim intemperanter ostendit. — Paul. Jovius, Elog. vir. doct.

(2) Georgium habes Merulam hominem doctissimum qui non solùm docendo politiores quotidie tuos cives reddit, verùm scribendo quoque res tuas gestas æternitati commendat. — Lib. XI, Ep. I, Ludovico Sforttiæ, vicecomiti.

quand il argumente, de changer Charon en âne (1). Voilà un moine qui ne ressemble pas à celui d'Ulrich de Hutten. Est-ce que ce cardinal chassant son maître d'hôtel, qui n'a pas osé donner soixante écus d'or d'un poisson, ne descend pas en droite ligne de Lucullus?

Vers la fin du xvᵉ siècle, un mal, que Fracastor a chanté dans un beau poëme, exerçait d'affreux ravages en Italie. Hutten, qui croyait échapper aux atteintes de l'affection à l'aide du bois de gaïac, alla bientôt mourir dans une petite île du lac de Constance, victime d'un remède dont il avait trop célébré les vertus. D'où venait ce mal? de Naples, de la France, ou de l'Amérique? C'est ce qu'il est difficile de dire, même aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il arriva fort à propos pour fournir de nouvelles images au satiriqne, qui n'en trouvait plus malheureusement dans les hôpitaux des Grecs ou des Romains. Un poëte comme Molza meurt-il d'une fièvre lente, la fièvre prend le nom de la lèpre hideuse, et bien longtemps après qu'il a cessé de chanter et de vivre, on voit un écrivain de quelque talent imaginer un drame où il introduit Colomb, Fernand Cortez, Magellan, Vasco de Gama, Améric Vespuce, qui se vantent chacun d'avoir découvert quelque portion du Nouveau-Monde, et demandent qu'Apollon les couronne. Le chancelier du dieu s'apprête à minuter pour chacun d'eux un brevet d'immortalité, quand survient Molza, « la tête pelée, le menton rasé, le nez déchiré, le visage purulent, qui, s'adressant aux juges du tribunal (c'étaient des femmes), s'écrie : « Point de couronne! Voilà les glorieux trophées du monde dont ils se disputent la découverte (2). »

(1) Nihil est quod argumentando non consequantur, imò quod non extorqueant, et scin quomodo ut velis nolis assentiendum sit eorum dictis, facile hoc pacto efficiare e Charonte asinus. — Pont., l. c., p. 99.

(2) Comparve Mario Molza, poeta di molto grido, ma per non haver

On voit le danger qu'il y aurait à juger les mœurs d'un homme d'après une épigramme même aussi ingénieusement encadrée que celle de Boccalini! Un jour l'évêque de Fossombrone, Giov. Guidiccione, inquiet de Molza, écrit à son ami Tolomei : « Donnez-moi donc des nouvelles de Molza, j'en suis en peine; on me dit qu'il est malade d'une fièvre aiguë : voudrait-il nous faire tort de son âme pour en enrichir le ciel? » Ce n'est pas le seul éloge des vertus de ce prétendu lépreux que vous trouverez dans les historiens contemporains (1). Comment croire que Laurent le Magnifique, cet homme de mœurs élégantes, donnât chaque soir le bras, pour aller à l'une de ses maisons de campagne, à Politien, s'il eût ressemblé au poëte inventé par Dati? que le duc de Milan Sforce invitât à sa table un professeur qui aurait représenté tous les vices décrits par le rhéteur florentin? Non! le lettré du XV[e] siècle ne doit pas être jugé d'après de folles épigrammes; l'épigramme a pu servir des vengeances, mais la vengeance est aveugle et menteuse. Blâmons sévèrement ce rire dont on accueillait, à la table de Laurent, des facéties obscènes qu'on a voulu depuis faire passer pour des peintures du monde italien. Laurent donnait un mauvais exemple en les écoutant. Quand Léon X, cardinal d'abord, fut élu pape, il comprit qu'il lui fallait imposer silence à des poëtes qui remuaient les « boues de toutes les

nel capo e nella barba pelo alcuno, fatto molto difforme, oltre che più mostruoso lo rendeva l'esser senza il naso, pieno di gomme, e di croste, e di doglie, il quale col dito mostrando le sue piaghe, con alta voce : queste, disse (o sire) che qui vedete nella mia faccia sono i nuovi mondi, i nuovi riti et i nuovi costumi de gl' Indiani... Con queste gioie, delle quali tutta mi vedete bollata la faccia et impiagata la persona, questi temerarii hanno abbellito, et arricchito il mondo. — Boccalini, Ragguagli di Parnasso, cent. II, c. XC.

(1) Datemi novelle del Molza (a Tolomei), ch' io lo desidero fuor di misura, cioè se egli vuol fare povero il mondo, e ricchi i cieli con la sua anima, perchè intendo che egli è infermo d'una acuta febbre.

voluptés (1).» Si la papauté ne songea pas plus tôt à réprimer les égarements de la presse, c'est que l'imprimerie était à ses yeux une seconde lumière descendue du ciel, et qu'elle n'osait toucher à rien de ce qui venait de Dieu.

Étudions en passant ce qu'elle avait fait en faveur de la presse.

En 1466, deux Allemands qui connaissaient le secret de Gutenberg, Conrad Sweinheim et Arnold Pannartz transportèrent à Rome leur imprimerie de Subbiaco, où tout récemment ils avaient donné une édition de *Lactance* (2). Paul II régnait alors. Jean-André de' Bussi, évêque d'Aleria (3), se déclara leur protecteur. Conrad et Arnold établirent leurs ateliers dans la maison des frères Pierre et François de Maximis, à l'aide des secours que leur fit obtenir de' Bussi. Leurs presses furent bientôt en état de fonctionner; mais il leur manquait un correcteur habile : l'évêque s'offrit et fut accepté (4). A partir de 1466 jusqu'en 1472, nos Allemands publièrent un assez grand nombre d'ouvrages latins : d'abord la Grammaire de Donat, puis les Épîtres familières de Cicéron. L'évêque préparait la copie, revoyait les épreuves, faisait l'office de prote, et attachait à chaque ouvrage une préface ou bien une épître dédicatoire, de beau style latin, qu'il faut lire parce qu'on y trouve quelques détails curieux. Dans la dédicace des Lettres de saint Jérôme à Paul II, l'évêque remercie Sa Sainteté de la

(1) Feces utriusque veneris, disait Politien en parlant de Panormita. — Cité par M. Chasles dans un excellent article sous le titre de : Un autre dix-huitième siècle. Revue de Paris, 1843, mars.

(2) Angeli M. card. Quirini... liber singularis de optimorum scriptorum editionibus quæ Romæ primùm prodierunt post divinum typographiæ inventum. Lindaugiæ, 1761, in-4o, p. 49.

(3) Calusio, I Piemontesi illustri, t. II, p. 381.

(4) Joannes Andreas præsul Aleriensis, qui in ipsorum librariâ tabernâ corrector esse non dedignatus est. — Mentel, de verâ Typ. origine. Par., 1650, in-4o, p. 11.

protection qu'elle a bien voulu accorder à ce bel art de l'imprimerie, « qui, en multipliant les chefs-d'œuvre de l'antique littérature, en a tellement abaissé les prix! qu'un ouvrage qui coûtait autrefois cent écus d'or en vaut à peine vingt, et bien imprimé encore, et purgé de ces fautes grossières qui le déshonoraient quand il était à l'état de manuscrit (1). »

Ailleurs, il nous apprend qu'il a mis neuf ans à revoir l'édition de l'Histoire naturelle de Pline (1472); et il en faudrait, ajoute-t-il avec une bonhomie charmante, au moins quatre-vingt-dix (2).

Ses protégés n'étaient pas heureux! Leurs livres, dont on vantait la correction, ne se vendaient guère, et leurs vastes magasins s'emplissaient de jour en jour de rames de papier. Conrad et Arnold eurent recours à ce bon évêque, qui se mit à leur rédiger une supplique qu'il se chargea de mettre, au mois de mars 1472, sous les yeux de Sixte IV, car Paul II était mort.

« Très-saint-père, disaient les malheureux typographes (3), nous avons imprimé, pendant notre séjour à Rome,

(1) Tuis certè temporibus ad reliquas Dei gratias hoc etiam felicitatis orbi christiano accessit munus ut pauperimi quippe parvâ pecuniâ Bibliothecas possint redimere. An parva tuæ Sanctitatis gloria ut quæ volumina vix centum aureis emi poterant aliis temporibus, viginti hodie ac minoris bene exarata et non mendosissimè facta redimantur? — Quirini, p. 109.

(2) In nonum annum premi non potuit emendatio, ne futura quidem exacta post nonagesimum; p. 179.

(3) Impressi sunt, beatissime pater, nostro studio libri, qui in subjectis suo ordine tibi recensebuntur : Donati pro puerulis, ut inde principium sumamus, unde inprimendi initium sumpsimus, numero trecenti, Lactantii Firmini volum. 825; Epistol. familiarium Ciceronis, volumina 550..... Ingens sumptus ad victum necessarius, cessantibus emptoribus, ferri amplius à nobis nequit, et ementes non esse, nullum est gravius testimonium quàm quòd domus nostra statis magna plena est quaternionum : tua incredibilis mansuetudo subveniat nobis de aliquo officio, unde possimus nos et nostros alere. — Ang. Quirini liber singularis, etc., p. 54.

un grand nombre d'ouvrages dont nous allons vous rappeler les titres dans l'ordre de leur publication : Donat, notre premier livre, à l'usage de l'enfance, tiré à 300 exemplaires; Lactance, tiré à 825; les Épîtres familières de Cicéron, tirées à 550, etc. Désormais il nous est impossible de subvenir aux dépenses énormes de notre établissement si les acheteurs nous manquent; notre maison, bien vaste pourtant, est encombrée de piles de ballots, c'est la meilleure preuve que nous ne vendons pas. Que votre inépuisable charité vienne à notre aide, afin que nous puissions vivre et faire vivre les nôtres (1). »

N'est-il pas admirable, ce de' Bussi, qui, après avoir étudié sous Victorin de Feltre, vient à Rome et tombe dans une si affreuse indigence, qu'il n'a pas de quoi se faire faire la barbe (2)? Nommé évêque d'Aleria (en Corse) par Paul II, il aime tant les livres, que, pour les répandre, il fait le métier de prote. « Malheureux métier, qui consiste, dit-il, non pas à chercher des perles dans le fumier, mais du fumier parmi les perles. » Quand il a passé tout un jour à user ses yeux à ces révisions de textes en diverses langues,

(1) Voici l'ordre des impressions qu'ils firent jusqu'au mois de mars 1472, avec le nombre d'exemplaires qu'ils tirèrent de chaque auteur. Donat 300 exemplaires, Lactance 825, Epit. fam. de Cicéron 550, Ep. à Attic. 275, Roderic de Zamora 300, St Aug., la Cité de Dieu, 825, les Epîtres de saint Jérôme 1100, Cicéron, de l'Orateur 550, les ouv. ph. du même 550, Apulée 275, Aul.-Gelle 275, Jul. César 275, la Défense de Platon 300, Virgile 550, Tite-Live 275, Strabon 275, Lucain 275, Pline 300, Suétone 275, Serm. de saint Léon 275, Quintilien 275, la Chaîne d'or de saint Thomas 550, Ep. de saint Cyprien 275, la Sainte Bible 575, Sil. Italicus 275, Orais. de Cicéron, 275, Ovide 550, Nicolas de Lyra ou la glose ordinaire 1100 exempl. — Origine de l'Imp. de Paris, par Chevillier, in-4o. Paris, 1694, p. 199.

(2) Ante Auli Gellii ed an. 1469. — De' Bussi mourut à Rome en 1475. — Mazzuchelli, Scritt. It., t. I, parte II, p. 702, a donné l'épitaphe de l'évêque.

il écrit la nuit une longue préface pour chacun des ouvrages dont il est l'éditeur : une préface en latin de Cicéron ; un véritable livre quelquefois ; puis, avant de se mettre au lit, il rédige un placet qu'il adressera, dans l'intérêt de ses enfants, c'est le nom qu'il donne à ses ouvriers et aux deux maîtres, Sweinheim et Pannartz, tantôt au pape, quand il saura que Sa Sainteté est en fonds, tantôt à quelque riche cardinal, si les pauvres ont tari l'épargne pontificale. En France, comme ailleurs, nous avons donné de belles couronnes à l'inventeur de l'imprimerie, pas assez belles encore ; mais nous avons trop souvent oublié les protecteurs de la typographie naissante, bienfaiteurs aussi de l'humanité. Gloire donc à de' Bussi, ce savant d'une patience angélique, qui passa neuf ans à préparer une édition de Pline l'Ancien, autant de temps peut-être que l'écrivain en avait mis à composer son ouvrage !

Sixte IV lut l'épître de l'évêque, son bibliothécaire à cette époque, et vint au secours des Allemands ; mais la papauté était bien pauvre ; elle ne pouvait donner que cent écus au traducteur du *de Animalibus* d'Aristote, Théodore Gaza, qui, de dépit, jetait l'argent dans le Tibre. De son côté, le siècle était assez indifférent à l'invention de Gutenberg. Les lettrés romains auraient tenu dans ce petit cabinet où de' Bussi corrigeait ses épreuves. Il fallut qu'Arnold et Conrad attendissent des temps plus heureux. Qui leur eût dit qu'un seul exemplaire de chaque ouvrage qu'ils avaient publié suffirait un jour pour acheter la plus belle maison de Rome, les aurait étrangement surpris !

Ces livres se répandaient, et, avec eux, la lumière ; et, il faut le dire aussi, la satire à la manière de Martial, l'ode libertine, imitée de celle d'Horace, la peinture cynique qu'on devait retrouver dans Pétrone, le paganisme avec toutes ses licences. A toute force, on voulait ressembler aux dieux

d'Homère. La papauté n'était pas la seule à déplorer l'abus que la presse faisait du plus beau présent que l'homme ait reçu de Dieu. Vital de Thèbes, professeur de droit, se plaignait, en 1500, de l'audace de ces typographes qui, alléchés par l'appât d'un gain honteux, ne rougissaient pas de publier des ouvrages où « l'auteur parle une langue qu'on n'avait pas même entendue dans les lupercales antiques (1). » Et Gerson disait en chaire qu'il ne voudrait pas plus prier pour Jean de Mung que pour Judas; s'il n'était pas certain que l'auteur du roman de la Rose eût fait pénitence avant de mourir (2).

Dans une lettre à Merula, Barbaro Ermolao, dénonçait comme un malheur ces publications frivoles, qui détournaient le public de la lecture des bons écrivains, et demandait qu'aucune page ne fût désormais publiée sans l'approbation de juges compétents (3).

Berthold, archevêque de Mayence en 1486, avertissait les fidèles de se tenir en garde contre ces livres irréligieux et libertins, traduits du latin en allemand, et qu'on répandait parmi le peuple (4).

Alexandre VI, en 1501, signalait les pamphlets publiés à Cologne, à Mayence, à Trèves, et défendait d'imprimer aucun écrit s'il n'avait été revêtu de l'approbation du supérieur ecclésiastique.

A Florence, Léon X avait pu juger de la dangereuse puissance de la parole écrite ou imprimée, quand un scribe

(1) Est enim videre nonnullos qui turpis lucri gratiâ non erubescunt imprimere quosdam libros tantæ spurcitiæ atque obscœnitatis, ut ne quidem in fœdorum numinum sacris admitterentur. — Préface du vol. des Décret., imp. par Gering et Rembolt.

(2) Etsi scirem ipsum Joân. Mung non egisse pœnitentiam, non potiùs rogarem pro eo quàm pro Judâ. — 4e dim. de l'Avent.

(3) Beckmann, Hist. des Inv., t. III, p. 98.

(4) Beckmann, d'après le codex diplomat. de Guden.

recueillait, pour soulever la multitude, tantôt contre les Médicis, tantôt contre Alexandre VI, les improvisations de Savonarole. Si la loi religieuse eût obligé le moine de déférer toute espèce d'écrit qu'il voulait imprimer à son juge naturel, l'archevêque, qui sait? Jérôme ne serait peut-être pas monté sur le bûcher. Que de fois nous avons été attristés en découvrant des recueils formés de pensées diverses; des pamphlets sous forme de feuilles volantes, sans nom d'imprimeur, et qu'un sténographe infidèle a publiés sous le nom du grand orateur. N'est-il pas probable que l'autorité épiscopale, si elle avait été consultée, eût refusé de les approuver? Aurait-elle laissé circuler ces légendes plus ridicules que pieuses, où Jean-François Pic fait opérer de si grands miracles au prieur de St-Marc?

Bossuet a dit : que la véritable simplicité de la doctrine chrétienne consiste principalement et essentiellement à toujours se déterminer en ce qui regarde la foi par ce fait évident : Hier on croyait ainsi, donc, encore aujourd'hui, il faut croire de même (1). Il est certain que, dans les premiers temps de l'Église, tout chrétien était obligé de soumettre ses écrits à l'approbation du souverain pontife. Saint Augustin, saint Honorat, saint Julien, saint Césaire, grandes lumières du catholicisme, ont reconnu la loi et s'y sont soumis. Nicolas la consacra en ces termes dans le canon 5e des canons romains : « C'est par décret des pontifes de Rome que tout écrit est approuvé ou condamné (2). »

Telle fut la législation de l'Église jusqu'à l'époque de l'invention de l'imprimerie. Alors, seulement, on essaya de

(1) Lettre à Leibnitz, 28 août.

(2) Romanorum pontificum decreto cæterorum opuscula tractatorum approbantur vel reprobantur. *Voyez* Baronius, an. 490, no 21 à 47.— Albizzi (card.), de Inconst. in fid. CCXXX, no 135. — Braschius, de Libert. eccl., t. III, c. 26, no 13.

s'y soustraire : Léon X voulut la faire revivre. L'Eglise était rassemblée au concile de Latran, convoqué par Jules II. Le pape publia sur la presse ce décret célèbre que nous citerons en entier :

« § 1. Parmi les sollicitudes qui nous pressent, une des plus vives et des plus constantes est de pouvoir ramener dans la voie de la vérité ceux qui en sont éloignés, et de les gager à Dieu, avec le secours de sa grâce. C'est là, sans contredit, l'objet de nos plus sincères désirs, de nos affections les plus tendres, de notre vigilance la plus empressée (1).

» Or, nous avons appris par des plaintes élevées de toutes parts que l'art de l'imprimerie, dont l'invention s'est toujours perfectionnée de nos jours, grâce à la faveur divine, quoique très-propre, par le grand nombre de livres qu'il met, sans beaucoup de frais, à la disposition de tout le monde, à exercer les esprits dans les lettres et les sciences, et à former des érudits dans toutes sortes de langues, dont nous aimons à voir la sainte Église romaine abonder, parce qu'ils sont capables de convertir les infidèles, de les instruire et de les réunir par la doctrine chrétienne à l'assemblée des fidèles, devenait pourtant une source d'abus par la téméraire entreprise des maîtres de cet art ; que dans toutes les parties du monde ces maîtres ne craignent pas d'imprimer, traduits en latin du grec, de l'hébreux, de l'arabe, du chaldéen, ou nouvellement composés en latin et en langue vulgaire, des livres contenant des erreurs même dans la foi, des dogmes pernicieux et contraires à la religion chrétienne, des attaques contre la réputation des personnes même les plus élevées en dignité, et que la lecture de tels livres, loin d'édifier, enfantait les

(1) Nous nous servons de la traduction donnée par l'Invariable, 6e liv., 1831.

plus grands égarements dans la foi et les mœurs, faisait naître une foule de scandales et menaçait le monde de plus grands encore.

» § 2. C'est pourquoi, afin qu'un art si heureusement inventé pour la gloire de Dieu, l'accroissement de la foi et la propagation des sciences utiles, ne soit pas perverti en un usage contraire et ne devienne pas un obstacle au salut pour les fidèles du Christ, nous avons jugé qu'il fallait tourner notre sollicitude du côté de l'impression des livres, pour qu'à l'avenir les épines ne croissent pas avec le bon grain, et que le poison ne vienne pas se mêler au remède. Voulant donc pourvoir à temps au mal pour que l'art de l'imprimerie prospère avec d'autant plus de bonheur qu'on apportera dans la suite plus de vigilance et qu'on prendra plus de précaution, de l'avis du sacré collége, nous statuons et ordonnons que, dans la suite et dans tous les temps futurs, personne n'ose imprimer ou faire imprimer un livre quelconque dans notre ville, dans quelque cité ou diocèse que ce soit, qu'il n'ait été examiné avec soin, approuvé et signé, à Rome, par notre vicaire, et dans les diocèses, par l'évêque ou tout autre délégué par lui, et ayant la science compétente des matières traitées dans l'ouvrage, sous peine d'excommunication. »

Le décret du concile de Latran est une grande mesure d'ordre, sociale et religieuse. Depuis vingt ans, le duché de Milan a passé sous la domination de maîtres divers; les grands vassaux du saint-siége, abattus un moment, se sont bientôt relevés; Venise a trahi chacun de ses alliés; la Suisse est divisée en deux camps, la plaine et la montagne : la plaine obéit à la France, et la montagne à l'Église; Gênes a relevé et abattu cinq à six drapeaux; Naples a suivi ou délaissé Rome; l'Empire n'est jamais resté fidèle au même parti : laissez la presse libre, et chacun de ces États s'en

servira pour récriminer contre le passé, excuser sa politique, attaquer ses maîtres, ses vainqueurs ou ses alliés, et continuer dans des livres une lutte qu'on croyait finie faute de combattants. Alors la paix du continent italien et du monde chrétien sera de nouveau compromise.

En Italie, où tout sentiment devient une passion, si la presse reste libre, il faut s'attendre à voir se renouveler ces combats à la manière des héros de Pontano, où la parole humaine se traîne dans la fange. Fille de la lumière incréée, la papauté ne pouvait consentir à cette dégradation de l'intelligence. Au moment même où elle était obligée, dans l'intérêt de la famille chrétienne, de prendre des mesures de répression contre la licence de la presse, elle publiait, sous la direction de Béroalde, l'œuvre de l'un des plus grands historiens de l'antiquité, Tacite, dont la plume avait courageusement flétri les scandales de la vie impériale ; puis elle rassemblait les chefs-d'œuvre des littératures grecque et romaine dans le palais du Vatican, dont elle ouvrait les portes à tous les hommes d'étude ; enfin elle érigeait, car c'est une véritable création, ce collége de la Sapience, que toutes les universités allaient prendre pour modèle, et où elle appelait ce que l'Italie possédait de plus éminent dans les lettres et dans les sciences.

CHAPITRE IV.

LA VATICANE — TACITE. — MANUSCRITS. — 1514-1515.

La sacristie sert d'abord de bibliothèque à nos églises. — Premières bibliothèques catholiques. — Soins des papes pour la conservation des manuscrits. — Nicolas V est le créateur de la Vaticane. — Inghirami est nommé conservateur de cette bibliothèque par Jules II. — Béroalde lui succède sous Léon X. — Recherche des manuscrits. — Léon X achète des moines de Corbie quelques livres inédits de Tacite. — Il veut publier une édition des œuvres de cet historien, et en confie le soin à son bibliothécaire. — Un imprimeur de Milan veut contrefaire le Tacite. — Léon X charge un grand nombre d'humanistes d'aller à la découverte des livres anciens. — Ses libéralités envers les savants. — Musurus, Lascaris, Alde Manuce.

La sacristie servit d'abord de bibliothèque à nos églises. L'évêque pensait avec raison que les actes de notre foi ne pouvaient reposer plus sûrement qu'à côté des vases sacrés destinés à la célébration des saints mystères (1). Justinien appelle la sacristie le trésor de nos chartes (2). Le Skeuophylax, ou Keimeliarque dont il parle, gardait à la fois et les diptyques et les registres ou livres de l'évêque (3). Plus tard on comprit la nécessité d'affecter un local particulier aux livres du culte. Au cinquième siècle, l'évêque Paulin, en bâtissant une église à Nola, réservait dans l'édifice une salle spécialement destinée aux archives chrétiennes (4). Quand le nombre des manuscrits se fut accru, alors vint

(1) Mabillon, de Re diplomaticâ, I, 2, 8. — Fontanini, Vindiciæ. I, c. 2, 4. — Friedrich Blume, Iter Italicum, t. I, p. 4.

(2) Nov. 74, c. 4, § 2. Ἐν τοῖς τῆς αὐτῆς ἁγιωτάτης ἐκκλησίας ἀρχείοις, τουτέστιν ἐν τῷ εὐαγεῖ κειμηλιοφυλακίῳ.

(3) Thomassin., de Benef., I. 2, p. 103, no 14.

(4) Paulini Ep. 12, ad Severum.

l'idée toute naturelle d'en confier la garde à quelque personne de confiance : le conservateur catholique au sixième siècle porte le nom de *scriniarius* (1) ou de *chartularius*. Au septième siècle, nous trouvons à Constantinople un chartophylax attaché au service du patriarche. Ce cartophylax n'est autre que le bibliothécaire du pape à Rome, qui dans les anciens temps est appelé tantôt *cancellarius*, tantôt *notarius* (2).

Toutefois la sacristie garda longtemps le dépôt des titres de notre foi dans des armoires de chêne dont un prêtre seul devait avoir la clef. A côté des manuscrits des Évangiles étaient placés des traités élémentaires destinés à l'instruction des jeunes lévites. En Italie, chaque jour après la grand'messe, un prêtre ouvrait l'armoire, en tirait une grammaire, et expliquait aux enfants de chœur rassemblés autour de lui les règles de la syntaxe latine (3).

La première notion certaine que nous ayons de l'existence de bibliothèques ecclésiastiques ayant quelque importance est tirée d'une lettre de Jérôme à Pammachius, en 394 (4). Plus tard nous voyons saint Augustin doter l'église d'Hippone d'une collection précieuse d'ouvrages (5). Mais longtemps avant lui le pape Antère (238) formait, au rapport

(1) Assemani., Bib. Vat. cod. mss. 1756. — Apud Romanos illi qui libros sacros servant scriniarii nuncupantur.— Isid., Orig. xx, 9.

(2) Thomass., de Benef.

(3) Concil. Vasense, II, as 529, c. 1. (Concil. Gall. collectio), 1789, f. P. I, p. 955. — Secundùm consuetudinem quam per totam Italiam satis salubriter teneri cognovimus, juniores rectores... erudire contendant. — Thom. II, 1, p. 88, no 10.

(4) Revolve omnium quos supra memoravi commentarios, et ecclesiarum bibliothecis fruere, et magis concito gradu ad optata cœptaque pervenies. — Hier. Ep. 52. Op. t. IV, ep. 31, ed. Paris, 1706.

(5) Aur. August. de Hæresibus, ad Quodvult deum... c. 87, Op. t. VIII, p. 20, ed. 1700. — Possidii, Vita Augustini, c. 31, in Aug. op. t. X, p. 188.

d'Anastase, dans une des églises de Rome, une bibliothèque agiographique. A l'époque de saint Grégoire le Grand, Rome était si riche en livres, que les princes et les évêques de la chrétienté s'adressaient au pape pour obtenir des œuvres ascétiques ou littéraires (1).

Un moment les papes sont les commissionnaires littéraires du monde catholique. On écrit des Gaules à saint Grégoire : Très-saint-père, envoyez-nous les Gestes de saint Irénée (2), dont nous avons le plus grand besoin; et d'Alexandrie : Expédiez-nous le Martyrologe d'Eusèbe (3). Saint Amand, évêque de Tongres, demande des livres à Martin Ier (4); l'évêque de Saragosse a besoin des livres de la morale de saint Grégoire (5); Pépin s'adresse au souverain pontife pour solliciter quelques manuscrits grecs dont il veut faire don à l'abbaye de Saint-Denis (6); l'abbé de Ferrière (Lupus) écrit à Benoît III pour lui demander les Commentaires de saint Jérôme sur Jérémie, l'Orateur de Cicéron, les Commentaires de Donat sur Térence (7), en promettant, si Sa Sainteté obtempère à sa demande, de restituer fidèlement les ouvrages. Les papes prêtaient; mais il arriva que les églises oublièrent de renvoyer exactement les manuscrits; les papes alors ne laissèrent plus sortir un seul livre de Rome.

On pourrait regarder Nicolas V comme le créateur de la Vaticane. Vespasiano y comptait, de son temps, plus de

(1) Greg. M. præf. ad lib. XI Homiliarum.
(2) De eo verò quod ecclesiæ concedendum, ex antiquâ consuetudine deposcitis. — Greg. M. Ep. IX, 50.
(3) Greg. M. Ep. IX, 50.
(4) Bar. Ann. ad an. 649.
(5) Bar. *ibid.*
(6) Cenni, Codex Carol., vol. I, p. 148.
(7) Muratori, Antiq., t. III, p. 835.

cinq mille manuscrits grecs ou latins (1). Le pape avait nommé conservateur de cette bibliothèque Jean Tortelli, célèbre grammairien (2). On sait qu'il entretenait un grand nombre de savants dont l'unique occupation était de parcourir la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la Grèce, afin d'y chercher des manuscrits (3). Calixte III, Pie II et Paul II ajoutèrent de nouveaux trésors à ceux que Nicolas V avait si heureusement découverts. François Filelfe disait à Calixte III : « Si vous voulez vivre dans la mémoire des hommes, imitez l'exemple de votre prédécesseur, Nicolas V ; aimez comme lui les livres et les savants (4). » Paul II, passionné pour les manuscrits, les prêtait trop facilement aux humanistes, et oubliait de les redemander, double tort que lui reproche un de ses contemporains (5).

On sait que Sixte IV eut le premier l'idée d'ouvrir la Vaticane au public romain. Il avait choisi pour son bibliothécaire Jean-André de' Bussi. A l'évêque d'Aleria, le protecteur de Sweinheim et de Pannartz, succéda Platina, puis Aristotile Manfredi, Cristoforo Persona et Jean Laurent le Vénitien, tous homme de science. Alexandre VI confia cette charge d'abord à deux Espagnols, Jérôme et Jean Fonsalida; ensuite à Julien de Volterre, archevêque de Raguse, qui l'exerçait encore en 1510 (6).

(1) Muratori, Script. rer. It., vol. xxv, p. 282.

(2) Tiraboschi, t. vi, p. 143.

(3) Jean Tortelli, en tête de son traité d'orthographe, imprimé à Venise en 1471.

(4) Filelfo, ep. i, lib. 13.

(5) Novi ego quòd suorum codicum largissimus semper fuit, alienorum verò verecundissimus postulator, nec non suorum commodatorum lentissimus repetitor. —Ab. Marini, degli archiatri pontefici, t. ii, p. 179.

(6) Ab. Marini, degli archiatri pont., t. ii, p. 228. — Script. rer. Ital., vol. xxiii, p. 175. — Tiraboschi, t. vi, p. 145 et suiv. — Assemani, præf. ad vol. i Cat. cod. mss. bib. Vat.

Inghirami venait de mourir, laissant vacante la place de bibliothécaire du Vatican, que lui avait conférée Jules II. C'était un littérateur d'une grande aménité de caractère, versé dans les langues anciennes, et connaissant surtout parfaitement le latin. Il n'eût tenu qu'à lui de faire plus de bruit, mais il préférait à la gloire le coin du feu en hiver; en été, une promenade aux jardins de Sadolet; le soir, après souper, une conversation avec quelques bons amis qu'il charmait par sa parole toujours douce et fleurie. Érasme le vit et l'aima, ravi, comme ceux qui avaient le bonheur de l'entendre (1), de tout ce qu'il jetait, en parlant, de traits inattendus, d'images pittoresques, de saillies spirituelles: causer était son talent. Il mourut jeune encore, d'une chute de cheval. Chose étonnante! on l'épargna après sa mort, comme on l'avait épargné de son vivant. Seulement, à cette époque de dénigrement systématique, la satire, qui ne veut pas perdre ses droits, lui reproche une obésité que le sépulcre put à peine enfermer (2). Elle ajoute, il est vrai, qu'en mourant il partagea entre ses héritiers l'as qu'il laissa pour toute fortune : c'était finir honorablement.

Le vieux Béroalde écrivait, après avoir écouté parler Béroalde, son neveu : « Vous verrez que de cette étincelle de science jaillira bientôt une lumière vive et radieuse; l'enfant donnera raison au proverbe: Il y a beaucoup d'écoliers qui valent mieux que leurs maîtres (3). »

(1) Ibidem cognovi et amavi Petrum Phædrum linguâ verius quàm calamo celebrem : mira enim in dicendo tum copia, tum autoritas. — Erasmi Ep., lib. XXIII, ep. 4.

(2) Is verò tumulum replevit unus,
Posteros monumenta ne sequantur.
Colocci Op. lat., p. 56.

(3) Video ex hàc doctrinarum scintillâ lucem maximam, fulgentissimamque maturissimè erupturam. — Notizie degli scrittori Bolognesi, raccolte da G. Fantuzzi, Bologna, 1722, in-4o.

Philippe Béroalde, que Léon X venait de nommer bibliothécaire de la Vaticane, était heureux comme un roi au milieu de tous ces beaux livres que les libéralités du pontife savaient y rassembler (1). A cette époque, il y avait des bibliophiles qui passaient leur vie à courir le monde pour y découvrir des manuscrits : Politien les nommait des chasseurs de livres. Nul comme Sabeo (Fausto) ne flairait d'aussi loin un ouvrage inédit. Léon X, qui connaissait l'humaniste, l'avait employé d'abord à fouiller les abbayes, les monastères, les presbytères, les bibliothèques des princes ou des particuliers. Le savant se mettait en route, parcourait à pied, le plus souvent, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Grèce; supportant, comme il le raconte poétiquement, la faim, la soif, la pluie, le soleil, la poussière, pour délivrer de l'esclavage (2) un écrivain antique qui, en recouvrant sa liberté, reprend l'usage de la parole, et vient remercier, en beaux vers, son libérateur. Ce que nous admirons chez ces hardis explorateurs est moins le bonheur que le désintéressement. Pas un qui, au retour de ses longues courses, garde pour lui un seul de ces volumes adorables qu'il a cependant si bien gagnés. Et que sa tentation doit être vive à la vue de manuscrits aux lettres rehaussées d'or, aux miniatures dont le temps n'a pu ternir les fraîches couleurs, aux mille fantaisies calligraphiques qui montent, descendent et s'enroulent sur de blanches marges, à la reliure chargée d'ara-

(1) Bembi Ep. fam., lib. III, ep. 3, 4, 5; lib. IV, ep. 4. — Mazzuchelli, Scritt. It., t. II, parte II, p. 1017.—Fantuzzi, Scritt. Bol., t. II, p. 136. — Lancellotti, Mem. della vita di Angiolo Colocci, p. 52. — Niceron, Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, t. XXV, p. 394.

(2) Ipse tuli pro te discrimina, damna, labores
Et varios casus, barbarie in mediâ,
Carcere ut eriperem, et vinclis, et funere libros.

— Ad Leonem X, Pont. Max. — Epigrammatum libri V, ad Henricum regem Galliæ, Romæ, 1556, in-8o.

besques dont Jean d'Udine lui-même, à l'aide du pinceau, n'aurait pu reproduire les caprices divins! Aucun d'eux ne succombe; on les voit qui reviennent à Rome, et déposent fidèlement aux pieds de Sa Sainteté des trésors dont ils se séparent les larmes aux yeux. Si vous saviez ce qu'ils leur ont coûté! Quelquefois le possesseur connaît le prix de la relique séculaire qu'il tient enfermée sous clef; il faut alors que l'humaniste emploie la diplomatie, la ruse, l'éloquence; qu'il prie, qu'il s'attendrisse, qu'il fasse parler tour à tour le mort et le vivant : le mort, dont le Turc, demain, enlèvera l'œuvre inédite au maître de la maison, ou qu'un héritier ignorant laissera manger aux vers, ou qu'une servante vendra peut-être à l'épicier; le vivant, c'est-à-dire le pape Léon X, qui attend avec impatience le volume pour le placer dans le palais du Vatican, le vêtir d'or et de soie, si l'âge et la poussière ont usé la reliure, le soustraire à la dent du temps en l'enfermant dans du cèdre (1), et le montrer, comme une merveille, aux rois de la terre qui passent à Rome. Au besoin, le diplomate a l'ordre de promettre au maître du livre des prières et des indulgences, et, si rien ne peut l'attendrir, de lui offrir de l'or à pleines mains (2).

(1) Vel fatto functos vitâ donastis, vel longo, ut aiunt, postliminio in Latium reduxistis. — Barb. ep. 1. — Quirini, Diatriba ad Epist. Fr. Barbar., p. 8 et seq.

(2) Citons les noms de quelques savants qui, au moyen âge et peu de temps avant la Renaissance, furent assez heureux pour découvrir de précieux manuscrits : — Pétrarque, à Liége, trouva deux discours de Cicéron (Petrarch. Senil. xv, 1, p. 148, éd. 1554); — Le Pogge (Poggio), à Constance, pendant la tenue du concile, Quintilien, Valerius Flaccus, etc. (Muratori, t. xx); — Niccolò Niccoli, en Allemagne, douze comédies de Plaute (Méhus, præfat. ad Vit. Amb., p. 40); — Grégoire Corrarus, en Allemagne, Salvien, de divinâ Providentiâ (Martène, Coll. ampl., vol. III, p. 838); — Taddeo Ugoletti, les Églogues de Calpurnius et de Nemesianus (Campani ep. IX); — Fra Giocondo, à Paris, les Lettres de Pline (Budæus ad fr. 2, § 24, O. J. (1, 2),

Le manuscrit de Tacite que possédait l'abbaye de Corbie, en Allemagne, fut acquis par Léon X au prix de 500 sequins. C'est que ce manuscrit était bien précieux ; tous ceux qu'on connaissait étaient incomplets. A celui dont s'était servi à Milan, en 1495, François Puteolano, pour imprimer les Annales, il manquait les cinq premiers livres de l'historien ; on venait de les retrouver dans un monastère de Westphalie, et les moines, qui savaient le trésor qu'ils possédaient, n'avaient voulu s'en dessaisir qu'à prix d'or même en faveur du pape : l'or avait été donné. Ajoutez que le Tacite de Milan était fautif, mal imprimé et sur mauvais papier. A cette époque où tant de morts ressuscitent, la joie de l'humaniste est souvent troublée en écoutant Horace ou Virgile sorti de la tombe parler une langue hérissée de solécismes. Un Milanais, typographe de son métier, mais artiste au suprême degré, va jusqu'à s'écrier que c'est un problème difficile à résoudre que de savoir si l'invention de l'imprimerie a fait aux lettres plus de mal que de bien (1).

p. 149, ed. 1563), in-8o ;— Inghirami, au couvent de Bobbio, dans le cloître fondé par Théodelinde, reine des Lombards, Rutilius Naumatianus, Heroicum Sulpitii carmen, Terentianus Maurus, de Litteris, syllabis et metris omnis generis, Adamantius Martyrius, de B. litterâ et mutâ V vocali, Probi Catholica, Cornelii Frontonis Elegantiæ, Prudentii Hymni. — Raphaël Volaterranus, Comment. urb. lib. IV, fol. 45, ed. 1530.

Ceux qui furent surtout heureux dans leurs recherches bibliographiques en Grèce sont : — Guarino de Vérone, qui chargea deux bâtiments de Mss. pour sa patrie, dont un arriva à bon port (Maffei, Verona ill., p. II, p. 134, in-8o) ; — Aurispa, qui de Sicile et de Constantinople expédia pour l'Italie plus de 200 Mss. (Méhus, Ep. Amb. Trav., l. XXIV, ep. 47, 53, 60, 61) ; — Filelfo, qui trouva entre autres quelques écrits de Plutarque (Tirab. vol. VI), etc.

(1) Dubitandum sit bonine an mali plus litterariæ rei hic novus scribendi modus attulerit. — Minut. Alex. ep. Bart. Calcho, 1495. — Hist. litterario-typographica Mediolanensis, auct. Josepho Antonio Saxio. Mediolani, 1745, in-fol. Proleg., p. CVIII.

L'historien, s'il faut en croire Minuziano qui l'affirme dans une spirituelle préface, quitta tout exprès l'Élysée (1), et vint à Milan pour dicter à l'imprimeur une lettre de remercîment à Ferretri. La lettre est écrite avec une recherche trop curieuse de mots pour qu'elle puisse être authentique. Tacite n'avait pas tant d'esprit. D'ailleurs Minuziano fait jouer au Romain un triste rôle : Tacite est métamorphosé en solliciteur, implorant la protection du sénateur milanais pour l'éditeur des Annales!

C'était un prélat, Ange Arcimbold, qui avait apporté au pape le manuscrit de Corbie. Dans cette chasse aux livres, des empereurs, des rois, des électeurs, des doges, étaient les pourvoyeurs de Léon X. Les commissaires ordinaires partaient de Rome munis de lettres de recommandation pour les princes dont ils devaient parcourir les États. Jean Heytmers de Zonvelben fut chargé de visiter l'Allemagne, le Danemark, l'île de Gothland. Le bruit courait à Rome qu'à Magdebourg, dans la bibliothèque des chanoines, se trouvait une partie des Décades de Tite-Live (2). Heytmers avait ordre d'en acheter à tout prix le manuscrit. Il devait être aidé dans cette négociation par l'électeur de Mayence, Albert, que Luther a depuis si fort maltraité. Le manuscrit était ailleurs. Heytmers avait également une lettre pour Christiern, roi de Danemark (3).

Augustin Beazzano, que Bembo avait fait connaître à Sa Sainteté (4), eut mission de parcourir les États de Venise; il

(1) Saxius, Proleg., etc., p. CIX.

(2) Bayle, Dict. hist., art. Léon X. — Roscoë, t. IV, p. 147.

(3) Nova Litteraria Maris Balthici et Septentrionis. Anno 1699. Lubecæ, in-4o, p. 347.

(4) Augustinum Beatianum familiarem meum et civem tuum, probum ipsum virum et ingenio doctrinâque præstantem, ad te mitto qui tibi mentem meam latius explicabit. Cui etiam mandavi, ut certos Græcorum libros quibus egeo, Venetiis perquireret. — Bemb., Ep. Leon. X, l. X, ep. 45. — Fabroni, Vita Leon. X, p. 201. — Tirab., t. VII, p. 1367.

emportait une lettre où le pape le recommandait à la bienveillance du doge Lorédan, qui lui fit ouvrir les bibliothèques de tous les couvents de Venise. Beazzano y trouva quelques beaux manuscrits grecs.

Au pape, il ne fallait pas seulement des livres et des manuscrits, mais des hommes, et il n'épargnait aucune dépense pour s'en procurer : presque toujours il était heureux. Il faut avouer qu'il eût été bien difficile de lui résister : cela arrivait pourtant. Il écrit à Nicolas Leoniceno :

« Vous savez si je vous estime, si je vous ai toujours aimé, si j'ai toujours fait grand cas de votre savoir. Bembo, mon secrétaire, qui vous chérit tendrement, et qui à Ferrare, adolescent, eut le bonheur, comme il s'en vante, de tremper ses lèvres aux eaux de cette philosophie dont vous possédez la source, à force de me parler de vous, me fait penser à vous offrir de nouveaux témoignages de mon attachement à votre personne. Il faut que vous me permettiez de faire quelque chose pour vos beaux talents acquis par tant d'étude. Parlez ; si mon amitié peut vous être utile, je vous l'offre de nouveau ; demandez, vous obtiendrez de moi tout ce que vous voudrez (1). »

Nous avons cherché longtemps dans la correspondance des princes une lettre qui valût ce petit billet, sans pouvoir la trouver : il n'y a qu'un homme au monde qui ait jamais écrit de ce style, c'est Henri IV.

Mais peut-être y a-t-il quelque chose de plus admirable que l'épître du pape ; c'est la modestie du savant, qui, content de boire aux sources abondantes de la philosophie antique, dont il détachait un *rivulet* pour ses deux élèves,

(1) Id te scire volui ut si quid esset in quo tibi usui et ornamento esse possit amor erga te meus, confideres te à me omnia quæ velles posse consequi. — Petri Bembi, Ep. Leonis X, lib. x, p. 347.

Sadolet et Bembo, reste enseveli dans son obscurité, et refuse sans faste les offres brillantes de la papauté. Ces beaux exemples de désintéressement ne sont pas rares à cette époque. Plus tard nous verrons un autre disciple de l'antique philosophie repousser toutes les avances que lui fera Léon X, et se complaire comme un autre Diogène dans son réduit, dont le soleil ne perce jamais l'obscurité.

Sait-on ce que l'un et l'autre refusaient? De belles et riches abbayes; car Léon était prodigue envers l'humaniste qu'il aimait; une villa aux environs de Rome; tous les trésors bibliographiques de la Vaticane, et un logement sur l'Esquilin, dans l'habitation que le pape avait empruntée au cardinal de Sion, absent (1), afin que, tout en étudiant, l'humaniste eût sous les yeux « de beaux jardins et de belles forêts (2). »

C'est sur ces hauteurs que J. Lascaris, appelé par Léon X, enseignait à de jeunes Grecs la langue hellénique (3). Quand notre expédition en Italie, si malheureuse du reste, ne nous aurait valu que la conquête de Lascaris, il faudrait s'en réjouir. C'est le plus beau trophée que Charles VIII remporta lorsqu'il descendit les Alpes. A Paris, Lascaris eut une chaire de grec comme à Florence; son premier, son plus noble écolier fut Budé. Le professeur, sous Louis XII, retourna en Italie, à Venise, où il enseigna le grec de 1509 à 1513.

Les jeunes gens auxquels il donnait des leçons sur l'Esquilin avaient été conduits de la Morée à Rome par Marc

(1) Fabroni, Vita Leon. X, p. 68.

(2) Ut ipse istic et pulcherrimarum ædium elegantiâ et hortorum amœnitate, et sylvâ viridissimâ suis cum libris oblectare sese possit. — Bembi Ep., l. XII, ep. 19.

(3) Budæi Ep. ap. Mettaire, Ann. typog., p. 107. — Hodius, de Græc. ill. 25. — Bœrner, de Doctis hom. græc., p. 199. — Pope-Blount, p. 494.

Musurus (Musuro), qui n'entendait pas seulement admirablement la langue grecque, mais parlait, au dire d'Érasme, le latin aussi bien que Théodore Gaza et Lascaris (1).

Léon X lui écrivait en 1513 :

« Comme j'ai le vif désir de faire revivre la langue et la littérature grecques, de nos jours presque éteintes, et d'encourager de tous mes efforts les belles-lettres; que je connais, du reste, votre savoir et votre goût, je vous prie de nous amener de la Grèce dix à douze jeunes gens doués d'heureuses dispositions, qui enseigneront à nos Latins les règles et la prononciation de la langue hellénique, et formeront comme un séminaire ouvert aux bonnes études. Lascaris, dont j'aime les vertus et la science, vous écrira à ce sujet plus amplement. Je compte, en cette occasion, sur votre dévoûment à ma personne (2). »

Musurus vint à Rome, apportant avec lui un exemplaire d'un Platon qu'Alde Manuce venait de publier, et dont il avait corrigé les épreuves; un poëme grec qu'il avait composé en l'honneur du pape, et une épître en prose de l'imprimeur à Sa Sainteté, mise en tête des œuvres du philosophe. Le Platon fut placé dans la bibliothèque de la Vaticane, Musurus bientôt récompensé par l'évêché de Malvoisie, et Alde Manuce honoré d'une bulle magnifique où le pape rappelait les services que le typographe avait rendus aux lettres. Il lui accordait le privilége de vendre et de publier les livres grecs et latins qu'il avait imprimés ou qu'il imprimerait plus tard, avec ces caractères italiques (3) dont il était l'inventeur, et « qui reproduisent, dit le pape, toute

(1) Erasm. Ep., lib. XXIII, ep. 5.

(2) Bembi Ep., lib. IV, ep. 8.

(3) Des priviléges pour l'emploi du petit italique avaient été accordés à Alde Manuce, le 17 décembre 1502, par Alexandre VI, et par Jules II le 27 septembre 1512.

l'élégance de l'écriture cursive. » Et afin que la cupidité ne vînt pas élever une concurrence nuisible, ruineuse peut-être pour l'imprimeur, le saint-père menaçait de l'excommunication quiconque violerait la défense du saint-siége (1). Seulement Léon X imposait une obligation à Manuce; c'était de vendre ses livres à bas prix; il s'en rapportait du reste à la probité bien connue du typographe (2).

Alde Manuce n'en manquait pas. Dans cette préface dont nous parlions, où l'imprimeur loue si finement le pape, il se représente, nouveau Sisyphe, roulant un rocher qu'il ne peut, malgré ses efforts, conduire jusqu'au sommet de la montagne : ce rocher, c'est le Platon qu'il a mis en vente, et qui, malgré tous les efforts de ses protes, laisse encore à désirer sous le rapport de la correction. Alde, vieilli dans le métier, succombe à la peine, peine incessante, et de jour et de nuit. Il voudrait racheter, au prix d'une pièce d'or, chaque faute qui s'est glissée dans une de ses éditions : mal sans remède; la faute est là, qui le poursuit comme un spectre et l'empêche de dormir (3).

(1) Ces priviléges ont été imprimés en tête du Perotti Cornucopiæ, 1513, in-folio.

(2) La plupart des volumes édités par Alde se vendaient de 2 à 6 *marcelli*. Le marcello était une monnaie vénitienne d'argent, ainsi nommée de Nicolas Marcello, doge de Venise en 1473. A la fin du quinzième siècle elle était du poids de 64 grains, et valait 10 sous courants ou la moitié d'une livre de Venise, 68 cent. de notre monnaie actuelle. Le ducato, *nummus aureus*, qui vers 1526 commença à être nommé *zecchino*, était en 1474 du poids de 69 grains $^{9}/_{11}$, et valait 12 marcelli $^{2}/_{3}$ ou 6 livres 4 sous de Venise. L'Aristote complet, qui était du prix de 11 ducats ou 136 marcelli et $^{2}/_{173}$, se payait en argent un prix égal à 92 fr., et en or un prix correspondant à 126 fr., différence occasionnée par les rapports alors moins éloignés entre la valeur relative de l'or et de l'argent. — Renouard, Annales de l'Imp. des Aldes, t. 1, p. 150, Paris, 1803.

(3) Quamobrem quotiescumque vel meâ, vel eorum incuriâ qui mecum corrigendis libris incumbunt, aliquo in libro parvus error com-

Léon X n'avait-il pas raison de vanter la probité du Vénitien? Il voulut le récompenser, d'abord en lui concédant le privilége dont nous venons de parler, puis en prescrivant au collége romain qu'il allait réorganiser de ne se servir que des livres classiques publiés par le savant typographe (1).

mittitur, et si *opere in magno fas est obrepere somnum* (non enim unius diei labor hic noster, sed multorum annorum, atque interim, nec mora nec requies); sic tamen doleo, ut si possem mutarem singula errata nummo aureo. — Aldi Pii Manutii ad Leonem X... Supplicatio : Platonis op. ex ed. Aldi 1513.

(1) On consultera encore sur l'origine des Mss. : — Philippi Labbei Nova Biblioth. Mss. librorum, Parisiis 1657, in-fol.; — Theophili Spizelii, Sacra illustrium arcana detecta, Augustæ Vindel. 1668, 8°, —Montfaucon, Biblioth. manuscriptorum nova; — Montfaucon, Diarium Italicum; — sur Alde Manuce : — Jac. Thomasii Dissert. de Plagio litterario, § 505, p. 227.

CHAPITRE V.

LE GYMNASE ROMAIN. — 1515.

Services rendus par Nicolas V à l'enseignement. — Léon X forme le projet d'agrandir le gymnase romain. — Règlements anciens introduits dans les universités italiennes. — Le pape appelle à Rome des professeurs illustres. — Parrasio, Bottigella, Démétrius Chalcondyle, Favorino, Scipion Fortiguerra. — Encouragements de toute sorte qu'il prodigue aux maîtres du gymnase. — Ses libéralités à leur égard. — Chaire spéciale qu'il affecte à l'enseignement de la botanique appliquée à la médecine, dans l'intérêt des pauvres.

Depuis un siècle, c'est-à-dire depuis le moment où les lettres commencèrent à donner quelque signe de vie en Italie, la papauté avait formé le projet de restituer à Rome ses colléges littéraires. Eugène IV fit jeter au milieu de la ville, près de l'église de Saint-Jacques-l'Apôtre, les fondements d'un gymnase, où des maîtres habiles devaient enseigner gratuitement les sciences humaines (1).

Nicolas V est une des gloires de son siècle. C'était aux lettres qu'il devait la tiare; il les honora magnifiquement. A Laurent Valla, qui lui avait offert sa traduction de Thucydide, il donna 500 écus d'or (2); à Giannozzo Manetti (3), pour des œuvres de théologie, une pension de 600 écus d'or; à Guarino, pour la traduction de Strabon, 1,500 écus d'or; à François Filelfe, qui voulait mettre en vers latins l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, il avait promis une belle maison à Rome, une ferme à la campagne, et 10,000

(1) Carlo Fea, Notizie intorno Raffaele, Roma, 1822, in-8°, p. 68.
(2) Antidot. 4, in Pogg.
(3) Vita Man. — Script. rer. It., vol. XX, p. 574.

écus d'or qu'il avait déposés chez un banquier et que le poëte devait toucher dès que sa version serait terminée (1). C'est à l'instigation de ce pontife que Diodore de Sicile, Xénophon, Polybe, Thucydide, Hérodote, Strabon, Aristote, Ptolémée, Platon, Théophraste et un grand nombre de Pères furent traduits en latin (2). Les lettres, sous le règne de ce prince, donnaient de la gloire et des richesses : aussi Rome était-elle remplie d'humanistes venus des quatre parties du monde (3). Quand on ouvre un livre écrit à cette époque, on est sûr d'y trouver le nom de Nicolas V. Poggio, Georges de Trébisonde, Léonard Bruni, Antoine Loschi, Barthélemy da Monte Pulciano, Jean Tortelli, Laurent Valla, Giannozzo Manetti, Nicolas Perotti, François Filelfe, Pierre-Candide Decembrio, Théodore Gaza, Jean Aurispa, ont célébré en vers et en prose la protection que ce grand homme accordait aux savants; mais nul ne lui a décerné un plus brillant hommage que le protestant Isaac Casaubon, qui le représente « levant l'étendard de la science au moment où elle paraissait à jamais ensevelie sous les ruines de Byzance, chassant les ténèbres qui menaçaient le monde, et faisant luire à Rome la lumière des arts et des lettres (4). »

Sous le règne de Pie II, des professeurs illustres occupèrent les diverses chaires du gymnase romain (5). Sixte IV,

(1) Tiraboschi, Stor. della lett. Ital., t. VI, p. 65.

(2) Poggio, préf. de Diodore de Sicile.

(3) Tutti gli uomini dotti vennono in corte di Roma, di loro propria volontà. —Vespasiano Fiorentino.

(4) Primus tum assiduis hortatibus, tum ingentibus etiam propositis præmiis, ad meliorem litteraturam è tenebris oblivionis in lucem revocandam homines stimulavit. — Cité par Tiraboschi, t. VII, p. 68.

(5) Multos litteratos, muneribus aulicis et beneficiis ecclesiasticis juvit; orantes et poemata recitantes libenter audivit, eorumque judicio qui aliquid sapere viderentur sua scripta commisit. — Caraffa, de Gymnasio romano, l. I, p. 196.

qui n'avait que 100 écus à donner au traducteur d'Aristote, Théodore Gaza, ne put dépenser qu'une modique somme à l'entretien de cette belle école. Plus heureux, Alexandre VI, cet habile administrateur qui, pendant son pontificat, eut pour principe de payer exactement la pension des docteurs, la solde du soldat, le salaire des ouvriers, agrandit et dota splendidement le gymnase (1).

Au milieu de ses sollicitudes guerrières, Jules II n'oublia pas l'œuvre de ses prédécesseurs, et bien loin de détourner, comme dit Roscoë, les revenus affectés par Alexandre VI à l'entretien de l'université, il donna l'ordre, dans sa bulle de 1512 (2), que certains revenus du Capitole fussent rigoureusement employés aux besoins du gymnase, et assigna 50 ducats d'or pour la célébration annuelle de la fête *dei Palilj*, ou de l'anniversaire de la fondation de Rome, le 21 avril (3).

(1) Nec vos Pieridum reboantia tecta silebo,
Hic ubi gymnasium mediâ spectatur in urbe;
Musarum Phœbique, ac Palladis artibus ingens
Eugenii quarti auspiciis et munere primum
Fundatum, cui Roma stipis dedit annua dona
Collecto magnis ex vectigalibus auro.
. . . .
Hæc loca Alexander Sextus renovavit et auxit,
Adjungens ædes spatio majore propinquas,
Amplaque porticibus designans atria magnis.
— And. Fulvius, de Antiq. urbis, ad Leo. X, lib. II.

(2) Carlo Fea, l. c., p. 69.

(3) Carlo Fea, l. c., p. 69. —

Sur l'université de *Bologne*, Muratori, Ant. Ital., t. III; Sarti de Profess. Bonon., t. I, pars I; — de *Vicence*, Ann. Camal., vol. IV; — de *Padoue*, Sarti, p. 11; — de *Pavie*, Comi, Philosophus archigym. Ticin. vindicatus, p. 137; — de *Naples*, Muratori, Script. rer. It., vol. VII; — de *Verceil*, Zaccaria, Iter Ital., pars I; Jac. Durandi, dell' antica condiz. di Vercelli; — de *Ferrare*, Borsetti, Histor. gymn. Ferra., pars I; — de *Modène*, Ughelli, Ital. sacra, vol. II, in ep. Mut.; — de *Reggio*, Nicc. Taccoli, Mem. st. di Reggio, t. III; — de *Parme*,

Léon V voulut que l'université romaine égalât en splendeur celles que l'Italie citait avec le plus d'orgueil : Pavie, Milan, Bologne, et que Rome régnât sur le monde entier par les lettres, comme elle régnait par les arts (1).

Middendorp, dans un livre savant (2), a donné quelques-uns des règlements que ce pape et ses prédécesseurs firent établir dans l'université romaine.

Le gymnase était sous le patronage de trois cardinaux de l'ordre des évêques, de l'ordre des prêtres et de l'ordre des diacres. Il y avait des recteurs et des réformateurs qui, après avoir consulté le pape, étaient chargés du choix des professeurs. Les réformateurs visitaient les classes deux fois par semaine; le recteur, une ou deux fois par mois, et toujours à des heures et à des jours inconnus.

Le recteur administrait les deniers et payait les professeurs et les *bidelli*.

Les bidelli (appariteurs) étaient des employés chargés de la police matérielle des classes; ils affichaient à la porte du gymnase le nom des professeurs, l'heure et le jour des leçons. On ne pouvait lire, expliquer au collége aucun ouvrage dont le titre n'eût été préalablement affiché, par le bidellus, sur les murs de l'école (3).

Dès le XIII[e] siècle, l'enseignement était libre et gratuit en Italie (4); il était même permis aux élèves de faire des

Muratori, Script., etc., t. IX; — de *Milan*, Giorg. Giulini, Mem. di Mil., t. VIII; — de *Sienne*, Gugl. della Valle, Lettere Sanesi, t. I.

(1) Ut urbs Roma ita in re litterariâ, sicuti et in cæteris rebus totius orbis caput esset. — Bulla Leon. X, 20 septembre 1514. — Caraffa, de Gymn. romano, p. 201, l. I. — Fabroni, Vita Leon. X, p. 71.

(2) Acad. celebrium universi terrarum orbis libri VIII, auctore Jacobo Middendorpio, 1602, 2 vol. in-12.

(3) ... Ne quis legere librum possit, nisi antea fuerit à bidello per scholas publicatus. — Facciolati, Syntagmata, p. 55.

(4) Libri, Histoire des sciences mathématiques en Italie, in-8o, t. II, p. 103.

cours, et on leur donnait, à cet effet, une salle et une chaire (1). Afin d'attirer les étrangers, on offrait aux étudiants des franchises et des privilèges. D'abord ils jouissaient de toute espèce de droit de cité ; ils n'étaient assujettis à aucune taxe et ne pouvaient être mis en prison (2). A Padoue, la commune était obligée de prêter de l'argent aux écoliers qui n'avaient pas de quoi étudier (3). Le professeur, entretenu par la ville, pouvait donner des leçons particulières, mais, s'il se faisait payer, il était sur-le-champ rayé du rôle de l'université (4). A Naples, au XIII[e] siècle, l'université avait de grands privilèges : le maître et les écoliers ne pouvaient être jugés que par un tribunal spécial, formé d'un président et de trois assesseurs (5). Les papes se distinguent, à cette époque, par la protection qu'ils accordent à l'étude des lettres. Au concile général qui se tint à Lyon, en 1245, Innocent IV veut que dans chaque cathédrale, dans chaque église possédant des revenus suffisants, l'évêque et le chapitre nomment un maître pour enseigner gratuitement la grammaire aux enfants pauvres, et qu'au maître soit concédé une prébende dont il jouira tout le temps qu'il exercera les fonctions de pédagogue (6). Renazzi a publié un document qui prouve qu'en 1319 les élèves en droit

(1) Quòd si quis eorum experiri duntaxat ingenium cuperet, scholæ quondam erant scholaribus ipsis libero jure assignatæ, ac sine salario. —Facciolati, Syntagmata, p. 28.

(2) Primùm quidem ut scholares omnes undecunque essent, civitatis jure gauderent, eorumque lites ut inter cives judicarentur; deinde ut immunes à vectigalibus essent, tum ne quis eorum aut in vincula conjici posset. — Facciolati, Fasti Gymnasii Patavini, t. I, p. 4 et 6. — Libri, l. c., p. 101, t. II.

(3) Tiraboschi, t. IV, p. 59.

(4) Facciolati, Syntagmata, p. 10.

(5) Capit. Regni tit. Privil. coll. Neap. Stud.

(6) Tiraboschi, t. IV, p. 69.

canon de l'université de Rome firent casser une élection et nommer le professeur qu'ils avaient choisi (1).

De même, dit un ancien programme universitaire, qu'il est dans la maison du Père céleste diverses demeures, *plurimæ mansiones*, ainsi dans chaque académie une hiérarchie scolaire : le docteur, le juriste, le professeur. Le docteur a le titre de *nobilissimus*, le juriste de *dominus* (2).

S'il est certain que contrister un docteur c'est contrister Dieu (3), il ne l'est pas moins, dit un autre écrivain, que le docteur qui remplit fidèlement les devoirs de sa charge, brillera comme une étoile dans l'éternité (4).

La même gloire est promise au professeur qui fait régulièrement ses leçons ; lui aussi a de graves obligations à remplir. Il ne faut pas qu'il se mêle de choses mondaines et que le marché public entende jamais prononcer son nom : c'est l'homme de la science, qu'il doit distribuer et ne jamais vendre. Sa leçon terminée, tout n'est pas fini pour lui ; il faut qu'il reste encore en chaire pour disputer, *causâ disputandi ;* pour répondre aux questions que peut lui adresser un écolier qui, à défaut d'obscurités dans un texte, en trouve peut-être ailleurs dont il attend la solution (5). Le professeur qui, sans motifs raisonnables, négligera de faire sa leçon, outre la responsabilité qu'il encourt devant Dieu, sera puni d'une amende et verra son nom affiché sur les murs de l'école.

(1) Et dicentium coram nobis quia nolebant alium doctorem nisi ipsum dominum Matthæum. — Renazzi, Storia della università di Roma, t. I, p. 261, 262.

(2) Benius, Juris privileg., p. 9.

(3) Qui doctorem veritatis contristat, ipsum Deum contristat, *ibid.*

(4) Doctores docentes æternitatem consequentur, et qui ad justitiam erudiunt homines fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates. — Socinus, cap. sup. speculo, de Magistris.

(5) Causâ disputandi clariusque discipulos instruendi, si quid eis circa rem litterariam obscurum ac difficile esset. — Middendorp, l. c., p. 109.

Le tableau de l'université de Rome en 1514 existe encore aujourd'hui, écrit sur vélin, en beaux caractères, orné des armes du pape et de figures allégoriques. La théologie y est représentée avec la double figure de Janus, comme Raphaël a peint la Prudence dans une des chambres du Vatican (1).

Léon X voulut qu'on enseignât, au collége romain, la théologie, le droit canon, le droit civil, la médecine, la philosophie, la botanique, la philosophie morale, la rhétorique, la grammaire, la langue grecque. Sur le tableau dont nous parlons, à côté du nom de chaque professeur, est indiquée la somme qu'il reçoit annuellement. Maître Lucas de Burgo a 120 florins pour enseigner les mathématiques; Varino, professeur de grec, 300 florins; maître Augustin de Sessa, professeur de philosophie, 300 florins. Ce sont les médecins qui sont le mieux rétribués : maître Archangelo de Sienne a 530 florins, et maître Scipion Lancelloti, 500 (2).

Nous savons, grâce à ce curieux document, qu'un professeur de grammaire, espèce d'instituteur primaire, gagnait 50 florins par an, et il y en avait treize, autant que Rome avait de quartiers. Le recteur touchait 100 ducats d'or; chacun des réformateurs, la même somme; le bidellus, 100 florins; enfin, le sonneur, 25 florins.

C'est le 3 novembre que les cours et les écoles s'ouvraient. Il y avait des leçons le matin, *de mane*, et le soir, *de sero*, même les jours de fête. Pandolf Wolfgang, qui professait le droit à Padoue, avait fait un grand bruit en

(1) Lettera dell' abate Gaetano Marini al chiarissimo Monsignor Giuseppe Muti Papazurri, già Casali, nella quale s'illustra il ruolo de' professori dell' archiginnasio Romano per l'anno 1514, p. 9. In Roma, presso Michele Puccinelli a Tor Sanguigna, 1797, in-4o.

(2) D'après Tiraboschi, des florins d'or; d'après d'autres historiens, des florins d'argent.

posant, dans une de ses leçons, cette question : « Est-il permis de lire, d'écrire, d'étudier les jours de fête (1)? » et il l'avait affirmativement résolue. La question était restée indécise; Léon, comme on voit, la trancha pour toujours.

Chaque science avait plusieurs maîtres ou lecteurs : la rhétorique était enseignée, le matin, par six professeurs; le soir, par cinq; les jours de fête, le matin, par trois; le soir, par quatre. Il n'y avait pas moins de onze professeurs de droit canon, de vingt professeurs de droit civil, de quinze professeurs de médecine (2), de cinq professeurs de philosophie morale. Dans sa bulle du 19 décembre 1513, *Apostolici regiminis*, Léon X recommandait aux élèves de s'adonner désormais aux études sérieuses, et de renoncer à cette philosophie mensongère nommée le platonisme, et à cette poésie païenne, qui n'étaient propres qu'à gâter l'âme (3). On voit si nous avions raison de vanter la sollicitude de ce pontife pour les saintes lettres. Le paganisme, qu'il eut le tort de trop aimer à Florence, il le flétrit à Rome, maintenant qu'il est pape.

Tous les professeurs choisis par Léon X étaient non-seulement des savants distingués, mais des hommes de vie exemplaire. Le pape, en les appelant à lui, leur disait qu'il en faisait des précepteurs de vertus et de bonnes mœurs, plus encore que de belles-lettres, et qu'il leur remettait la charge d'enseigner et de défendre la vérité, c'est-à-dire la religion du Christ, les libertés de l'Église, l'autorité du

(1) An diebus festis legere, studere, scribere liceat? — Bernardino Vitale imprima le livre à Venise en 1506. — Gaetano Marini, p. 7.

(2) Gaetano Marini, p. 7.

(3) Ut in his sanctis et utilibus professionibus sacerdotes Domini inveniant unde infestos philosophiæ et poesis radices purgare et sanare valeant.

saint-siége (1) : grande et noble mission, à laquelle nul d'entre eux ne faillit.

Voyons si ces maîtres méritaient la confiance du prince.

Nous connaissons Inghirami, un des habitués des jardins de Sadolet. Nommé professeur de rhétorique, il n'occupa que peu de temps cette chaire; Philippe Béroalde lui succéda.

Parrasio (Joannes Paulus Parisius), qui lisait le soir, attirait à Rome, comme autrefois à Milan, un grand nombre d'auditeurs : à Milan, Trivulce venait l'écouter, et s'en allait émerveillé de la belle prononciation du professeur (2).

Léon X, qui connaissait la réputation dont Parrasio jouissait en Italie, voulut l'attacher au gymnase et lui offrit 200 ducats par an : « Venez le plus vite que vous pourrez, lui disait-il, je vous recevrai cordialement. » La lettre était écrite en beau style, et la phrase merveilleusement cadencée (3), car le pape savait qu'il fallait flatter d'abord l'oreille exigeante du docteur. Parrasio laissa son auditoire de Milan, son écolier de cinquante ans, et vint à Rome, où bientôt ses leçons sur les Sylves de Stace (4) attirèrent une foule d'auditeurs (5). Il dut quitter une ville où il s'était fait d'implacables ennemis. Il paraît qu'il avait un penchant dé-

(1) Sciant non litterarum solùm, sed morum optimorum, virtutumque magistros se constitutos; nihil à christianâ religione doceant, etc. — Gaetano Marini, p. 11.

(2) Cunctos nostri seculi doctores erudito rerum omnium quæ explicabat apparatu ac unâ præsertim rotundæ pronunciationis gloriâ superavit. — Paul Jovius, El.

(3) Cùm id magnopere optem, ut romanus litterarum ludus à præstantissimis doctoribus exerceatur, etc. — Jano Parrhasio, Ep. Bembi, lib. IX, ep. 39.

(4) Ad cujus jucundam vocem undique concurrebatur. — Pier. Valer., de Litter. Infel., p. 25.

(5) Saxius, Hist. litt. typ. Med. — Gaetano Marini, l. c., p. 62.

cidé pour la médisance, et qu'il maniait l'épigramme avec une grande habileté. On ne l'épargna pas non plus, et le brillant professeur se changea, sous la plume de ses ennemis, en âne d'Arcadie. en scarabée fétide, et même en vipère au dard acéré. Il est probable que l'apparition de Trivulce aux leçons de Parrasio fut le seul motif des injures adressées au professeur.

A Rome, du moins, l'humaniste n'eut pas à craindre ces injures de mauvais goût. Léon X exerçait une heureuse influence jusque sur les mœurs littéraires de sa cour : elle était habitée par tout ce qu'il y avait de plus poli au monde, et Bembo, Sadolet, Bibbiena contribuaient, à l'école de leur maître, à relever l'état d'hommes de lettres, qui jusqu'alors n'avait été trop souvent qu'un métier. Le pape voulait que les sciences fissent vivre honorablement ceux qui les cultivaient. Parrasio, un peu fastueux de sa nature, recevait par an 200 écus d'or. Il avait, comme les autres professeurs, ses entrées au Vatican, sa place dans toutes les grandes cérémonies, quelquefois la visite inattendue du pontife, des présents à certains anniversaires, puis l'usage de tous les livres de la bibliothèque pontificale.

Le professeur tomba malade, perdit la santé et ne put plus monter en chaire; mais qu'avait-il besoin de s'inquiéter de l'avenir? Léon, dans un *de motu proprio*, lui assigna une pension de vingt ducats d'or par mois, réversible sur Théodora, la fille de Démétrius Chalcondyle, que le professeur avait épousée. Le bref, écrit par Sadolet, est lui-même un titre de gloire pour Parrasio (1).

(1) Virtus tua et utriusque linguæ eximia scientia fidesque sincera quam ad nos et sedem apostolicam geris, tuaque incurabilis valetudo, nos inducunt, ut te specialibus gratiis et favoribus prosequamur, atque tibi libenter et sponte concedamus quæ tibi statuique tuo opportuna et commoda esse dignoscimus.

Bottigella (Jérôme), qui ne professa le droit que peu de temps, avait la réputation d'un habile juriste. Il sortait de Pavie, où sa mémoire était citée comme un prodige. Il savait par cœur le livre XII du Digeste, une partie du Codex, le IVe livre des Décrétales, les Églogues de Virgile, le VIe livre de l'Énéide, Ovide, Valère-Maxime, le VIe livre de l'Histoire naturelle de Pline, et de sa chaire il jetait toutes sortes de superbes défis aux assistants, auxquels il était prêt à répondre, disait-il, sur le cycle entier des doctrines enfermées dans ces œuvres diverses. C'est assez dire qu'il était théologien, juriste, canoniste, philosophe, naturaliste, poëte, historien (1).

Camille Porzio, un des hôtes encore de Sadolet, professait la rhétorique, mais les jours de fête seulement, probablement à cause de cette fièvre qu'il avait gagnée au travail et qui devait le conduire si vite au tombeau. Il s'était fait aimer de ses élèves, qui pleurèrent en le perdant un ami plutôt qu'un maître. Valeriano (Bolzani), dans cette belle élégie qui a pour titre : Des malheurs des lettrés, a jeté des fleurs sur la tombe de son ami, qui mérita les éloges de Bembo et de Sadolet (2).

Léon X avait compris que, sans l'étude des Pères de l'Orient, le mouvement qu'il voulait imprimer aux sciences théologiques languirait nécessairement. Le gymnase romain eut donc trois professeurs de grec : Augustin Valdo, Basile Chalcondyle et Varino Favorino : chacun d'eux recevait par an trois cents florins d'or. Démétrius Chalcondyle, le père de Basile, n'en avait que 40, en 1463, à l'université de Padoue; et Musurus 140 en 1508 (3). Augustin Valdo, ou

(1) Mazzuchelli, Scrit. It., t. I, parte 1, p. 291. — Facciolati, Fasti Gym. Pat., t. I, p. 71. — Gaet. Marini, Archiatri., pont., t. II, p. 325.

(2) Epist. Bembi, ep. 23, lib. III. — Simone Fornari da Reggio, Sposizione sopra l'Orlando Furioso, p. 161.

(3) Facciolati, l. c., pars I, p. 54, 55.

Baldo de Padoue, ami de Bembo (1), parlait avec tant de pureté la langue grecque, que plus d'un Hellène, en l'écoutant, se trompait et croyait entendre un compatriote (2). Basile Chalcondyle promettait d'être une des gloires de la littérature grecque, quand la mort vint le surprendre au milieu de ses livres (3). Varino, ou Guarino, était élève de Politien (4), et passait pour l'un des plus grands humanistes de son siècle. En 1495, il enseignait à Florence les grammaires grecque et latine à soixante-cinq florins d'or par an (5).

En parcourant la liste des professeurs du gymnase romain, on est frappé des choix heureux de Léon X. Presque tous les maîtres ont fait leurs preuves dans les universités italiennes; tous ont étudié sous des hommes habiles; tous ont eu la passion des voyages; tous ont vu, comme le héros d'Homère, beaucoup d'hommes et beaucoup de cités. Il faut donc les acheter chèrement, car le pape ne marchande pas; il sait payer la gloire. S'ils résistent à ses offres, il a des tentations auxquelles ils succombent ordinairement; il leur écrit, comme à Leoniceno, une lettre bien tendre en quelques lignes, où le même mot je vous aime est répété à satiété; il faut bien que le professeur parte, et dise adieu à ses élèves, à sa patrie, à ses parents. S'obstine-t-il, alors le pape s'adresse à Sadolet, qui a sa vengeance toute prête: quelques bons bénéfices dont il tient la feuille. S'il cède, des honneurs de toute sorte l'attendent à Rome.

Scipion Fortiguerre de Pistoie, si connu sous le nom de

(1) Bemb. Ep., ad Beroald., Ann. 1505, l. IV, ep. 3.

(2) Quin etiam cùm græcum vestitum indueret, et Græcus ab omnibus dicebatur, et vulgò Græcus à cunctis dicebatur. — Scardeone, de claris civ. Pat., l. II.

(3) Paul Jov. Elog. vir. doct.

(4) Lili, Stor. di Camerino, p. 227.

(5) Fabroni, Hist. Ac. Pis., t. I, p. 163.

Carteromachus, est chargé de compléter l'éducation de Jules de Médicis, désigné par le pape pour remplir le siége vacant de Florence (1). Spagnuoli (le Mantouan), qui assistait au concile de Latran, va représenter dans divers États la cour de Rome. Ce n'est pas la première fois qu'il aura pris fantaisie au pape d'habiller un poëte en diplomate. Valeriano a donc tort de se plaindre du sort des gens de lettres. Poëte, lui aussi, il dut remplir par l'ordre du chef de l'Église diverses ambassades, et il s'en acquitta à la satisfaction de son maître. Favorino, dont nous parlions tout à l'heure, l'auteur du *Thesaurus Cornucopiæ et Horti Adonidis*, recueil alphabétique de règles grammaticales auquel Manuce avait travaillé (2), reçut d'abord de Léon X le titre de bibliothécaire, puis celui d'évêque de Nocera, dont il avait été nommé archidiacre par Jules II (3). La mitre était une juste récompense décernée aux travaux et aux vertus de l'humaniste, qui gouverna dignement son église. Quand Favorino avait dit l'âge d'un manuscrit, Bembo s'inclinait respectueusement; quand il avait prononcé sur une question littéraire, Sadolet se taisait; quand il recommandait un sujet à la bienveillance du saint-siége, Léon X faisait expédier le lendemain même le bref sollicité. C'est ainsi que Jean-Marie Varano reçut la couronne ducale quelques jours après que Favorino l'eût demandée au pontife. Le savant, à son tour, professait pour le pape une sorte de culte. Dans la préface de sa traduction latine des apophthegmes grecs recueillis par Jean Stobeo, et qu'il dédia à Sa Sainteté, ce n'est pas seulement son livre, ses livres

(1) Valerianus, de lit. Infel., p. 119-120. Amstd. 1647, in-12.

(2) Multa enim addidi, plurima immutavi, adjuvante interdum Urbano, divi Francisci fratre optimo. — Ald. in præfat. Thesauri Cornucopiæ, studiosis omnibus. — Maittaire, t. I, p. 246, note.

(3) Zeno, Gior. d'Ital., t. XIX, p. 108.

passés, ses livres à venir qu'il offre au pape, mais son corps et son âme (1).

Quand le prince ne peut donner des manuscrits, des statuettes, des tableaux, une mitre, un chapeau rouge, une couronne ducale, il fait cadeau à l'un de ses protégés, professeur à Rome, d'un terrain où bientôt s'élève une maison élégante sur le fronton de laquelle on lit :

Leonis X, Pont. Maxim. liberalitate,
Jacobus Brixianus Chirurgus,
Ædificavit (2).

Au gymnase romain étaient diverses chaires de médecine où montèrent des praticiens distingués, Barthélemy de Pise et Jérôme de Gubio, qui, brouillés un moment et divisés sur quelques points de doctrine, en appelèrent au jugement du monde savant (3).

Attentif au mouvement de la science médicale, et suivant l'exemple de ses ancêtres, Léon X fit venir à Rome les grandes célébrités qui brillaient en Italie. C'est ainsi qu'il s'attacha Bernardino Speroni (4), lecteur extraordinaire à l'université de Padoue, et Jérôme de Sessa, que Paul IV,

(1) ... Ut qui tibi jampridem meas operas meque totum dediderim, meaque studia accepta referam. — Zeno, Giorn. d'Ital., t. XIX, p. 110.

(2) Degli Archiatri Pontefici, vol. primo, nel quale sono i supplementi e le correzioni all' opera di Mandosio, p. 317-318, in Roma, in-4o, 1784, t. II.

(3) Bartholomæi Physici servi Papæ Apologia, vel quorundam à se dictorum et à Hieronymo de Eugubio concurrente suo impugnatorum defensio, sive purgatio. Romæ, per Stephanum Buttireti, anno 1519.

(4) Ob famæ celebritatem à Leone X Romam summo studio et amplissimo præmio ad ejus sanitatem tutandam accersitus, apud eum in summo honore fuit. — Ant. Riccoboni, Oration. vol. II ; Oratio in obitu Speronis Speronii, p. 48. — Agostino Beazzano, Lettere di diversi al Bembo. Venez. 1560, p. 126. — Scardeone, de Antiquit. urbis Patavii, p. 216.

plus tard, voulut inutilement décorer de la pourpre romaine, que le médecin refusa pour achever en paix son petit livre ascétique : Columba decora.

Dans le programme des cours du gymnase nous trouvons une chaire spécialement affectée à l'enseignement de la vertu des simples, ou de ce qu'on nommait la *medicina erbaria*. Cosme I[er] fut un des plus ardents protecteurs des sciences botaniques (1). Par ses ordres, des naturalistes parcoururent les montagnes de la Toscane, les campagnes de Rome, les collines de l'Etna et du Vésuve, cherchant partout à compléter la flore médicale de l'Étrurie. Non content de fonder pour la propagation des plantes sanitaires un jardin près du couvent de Saint-Marc, où plus d'une fois nous avons surpris en prière le frère Savonarole, il s'était mis à étudier le règne végétal avec tant de succès, qu'il consigna dans un livre écrit de sa main les propriétés de quelques-unes des plantes dont il avait expérimenté les vertus (2).

C'est une heureuse idée dont il faut remercier la papauté, que la fondation au collége de la Sapience d'une chaire de botanique appliquée à la médecine, la première dont s'honore l'Italie (3). Pendant que le professeur étudiait, dans l'intérêt de l'humanité, les vertus de ces plantes dont Dieu para nos champs, des officines s'élevaient à Rome, où le pauvre venait chercher des remèdes qu'on lui délivrait gratuitement. La papauté avait fait quelque chose de plus

(1) Gius. del Rosso, l'Osservatore Fiorentino, t. XI, p. 49-50, in-18.

(2) Razzi, dans les Vite de' santi beati dell' ordine de' Camaldoli, donne à de Sessa le titre de bienheureux.

(3) Facciolati dit, en parlant de Padoue : Primus in hoc gymnasio, atque adeo in Italiâ... publicè docuit de simplicibus Franciscus Bonafides, anno 1533. — Sia come ci voglia, remarque Gaetano Marini : nè Padova, nè Bologna potrà da ora in poi movere a Roma questione di primato in ciò. — Lettera, etc., p. 75.

admirable encore dans le treizième siècle. Quand ces gantelets de fer, ces grands seigneurs feudataires du Saint-Empire, opprimaient leurs vassaux, Rome chrétienne ne se contentait pas de s'interposer entre le maître et l'esclave; après avoir sauvé la liberté humaine, l'âme, c'est-à-dire, elle cherchait à guérir le corps; et l'un de ses pontifes, Jean XXI, écrivait, sous le nom de *Trésor des Pauvres*, un petit livre où l'artisan, l'ouvrier, l'homme du peuple, apprenaient, à l'aide de quelques recettes simples, faciles et peu coûteuses, à se délivrer des maladies dont Dieu les visite dans cette vie.

CHAPITRE VI.

MARIGNAN. — MATH. SCHINNER. — 1515.

Dans la prévision d'une invasion nouvelle des Français en Italie, Léon X cherche à gagner Venise. — Bembo échoue dans sa mission. — Mort de Louis XII. — François Ier forme le projet de reconquérir le Milanais. — Budé, envoyé à Rome, ne peut réussir à rallier Léon X à la politique du nouveau roi. — Le pape, au premier bruit de la marche des Français, se hâte de former avec l'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne une ligue défensive et offensive. — Mathieu Schinner. — Ses premières années. — Sa vie au camp. — Il marche avec les Suisses à la rencontre des Français. — Bataille de Marignan. — Défaite des Suisses. — François Ier s'empare de Milan.

Au moment où Léon X travaillait ainsi aux progrès de la civilisation, en dotant Rome d'une université qui n'avait pas eu de modèle en Italie, la paix du monde allait être encore une fois troublée. Nous avons laissé les Français sur le revers des Alpes, après la bataille de Novare, gagnant les montagnes du Dauphiné, et essayant de se rallier dans les plaines du Lyonnais. L'Italie délivrée, le pape avait profité de la détresse de Maximilien, réduit à la dure nécessité de ne pouvoir payer ses soldats, et, moyennant 40,000 ducats d'or, il venait d'acheter de l'empereur la ville et l'État de Modène : heureuse acquisition que Jules II recommandait sur son lit de mort (1). Parme et Plaisance, réunies à Reggio et à Modène, devaient être données par Léon X en apanage à son frère Julien, pendant que Laurent, fils de Pierre de Médicis, aurait régné sur la Toscane.

(1) Quemadmodum Julius II moriens faciendum esse monuerat. — Fabroni, Vita Leonis X, p. 83.

Les négociations avec l'empereur avaient été conduites si secrètement, qu'on ne les connut qu'après la signature du contrat. Désormais la Romagne était à l'abri d'un coup de main : avant de s'en rendre maître, il aurait fallu s'emparer de Reggio, de Parme et de Plaisance. Au besoin, l'armée pontificale pouvait se porter de Modène sur Lucques, sur Pise, sur Florence, et couper ainsi les communications de l'ennemi avec Milan et la Lombardie. Grâce à Mathieu Schinner, dévoué de corps et d'âme au saint-siége, les Suisses étaient tout prêts à barrer le chemin des Alpes aux Français, s'ils avaient envie d'envahir l'Italie. En politique habile, et dans la prévision d'une nouvelle expédition contre Milan, le pape entretenait les dispositions hostiles du roi de Naples et de l'empereur Maximilien contre Louis XII ; pourtant il ne rompait pas avec la France; seulement, à l'exemple de son bisaïeul Cosme, il cherchait à tirer parti du maintien de l'équilibre européen au profit de sa puissance temporelle. La paix lui permettait de l'agrandir, de l'étendre et de fonder l'indépendance du saint-siége. Un seul État en Italie s'obstinait à contrarier les combinaisons du pontife; c'était Venise, qui non-seulement refusait de se réconcilier avec l'empire et Naples, mais restait fidèle à la France : or Venise et la France réunies pouvaient être maîtresses du monde; il importait donc à Léon X de rompre cette alliance qui compromettait le salut des autres nations.

Jules II eût agi tout autrement que Léon X. Il aurait menacé de son courroux la république ; au besoin, il aurait pris cette épée qui allait si bien à ses mains, et Venise aurait eu peur, comme Mirandole, de la colère du pontife, et se serait décidée à se réconcilier avec les alliés de l'Église. Mais Léon X ne savait pas manier le glaive : la parole était l'arme dont il se servait dans ses négociations. Bembo fut

donc chargé de porter à Venise les propositions de Sa Sainteté.

Nous connaissons déjà le secrétaire pontifical, orateur disert, qui s'est pris de passion pour Cicéron, qui cadence ses phrases en vrai poëte, qui n'a souci que de ne jamais offenser l'oreille par des sons inharmonieux, et qui croit avoir séduit celui qui l'écoute quand il a pu lui faire entendre sa mélodie de périodes sonores. Dans son voyage de Rome à Venise, l'ambassadeur avait eu tout le temps de préparer la harangue qu'il se proposait de lire au sénat. Son thème officiel était l'avantage d'une alliance offensive et défensive de Venise avec Léon X. L'orateur broda sur cet argument de collége des phrases qui, dans l'enceinte du gymnase romain, où professait Béroalde le jeune, auraient été accueillies par des murmures d'admiration, car elles sentaient l'antique. Bembo dérobait à Cicéron ce que tout écolier aurait pu lui voler, la période ou la forme; mais la pensée ou la vie, il n'avait garde d'y toucher; c'eût été pour lui peine inutile que de l'essayer.

La harangue fut admirée des humanistes nombreux de Venise, mais elle fit peu d'impression sur les sénateurs (1), qui nourrissaient contre Rome de vieux préjugés apportés en partie de la Grèce par des Hellènes, ennemis de la suprématie du saint-siége. Nous nous rappelons Savonarole. Tous ces sermons éloquents mais passionnés, qu'il prononçait en chaire contre la cour de Rome, traversaient bien vite la Brenta, et, recueillis à Venise par quelque sénateur enthousiaste, étaient bientôt imprimés et jetés à profusion dans les universités italiennes. De sorte que si jamais l'envie vous prend de posséder les œuvres complètes du moine de

(1) Gaillard, Hist. de François Ier, Introd., in-8o, t. I, p. 111.

Saint-Marc, c'est à Venise et non point à Florence qu'il faudra les chercher. Le patricien vénitien de cette époque a beaucoup de traits de ressemblance avec notre parlementaire du dix-huitième siècle. Il a peur de l'ambition de la cour de Rome, et garde, dans un repos parfait de conscience, quelques places fortes que la république a volées à l'Église.

Le sénat ne répondit officiellement au discours de Bembo qu'au bout de quelques jours (1). Il s'épuisait dans sa réponse en protestations de dévoûment au saint-siége, mais il refusait de rompre avec le roi de France, auquel il communiquait la harangue de l'ambassadeur : déloyauté qu'il est bien difficile de justifier (2). Il est probable que si la mort ne fût venue le surprendre, Louis XII eût rompu subitement avec le pape. On dirait que Bembo craignit de reparaître au Vatican; car, au lieu de retourner auprès de Léon X, il chargea son ami Augustin Beazzano de porter à Rome la déclaration de la république vénitienne, pendant qu'il s'arrêtait à Pesaro, auprès d'Émilia Pia et d'Élisabeth, veuve de Guidubald de Montefeltro, duc d'Urbin, et qu'il oubliait dans la société de ces femmes (3) sa malencontreuse ambassade. Nous sommes sûr que Jules II ne se serait pas contenté de l'excuse imaginée par le négociateur : il n'aurait pas cru vraisemblablement à la maladie de Bembo.

Pendant que l'humaniste essayait vainement de rallier Venise à la politique pontificale, survenait un de ces événements qui déjouent toutes les combinaisons. Louis XII mourait en janvier 1515, réconcilié avec Rome, après avoir reconnu solennellement le concile de Latran, déploré le schisme qu'il avait favorisé, et promis d'abolir la pragmati-

(1) Bembi Opera, t. III, p. 492. — Roscoë, t. II, p. 330.
(2) Ligue de Cambrai, liv. IV, t. II, p. 375.
(3) Bembi Op., loc. cit.

que sanction, source de si graves désordres dans l'Église de France.

Le prince qui lui succédait, François d'Angoulême, était jeune, beau, bien fait, ami des lettres presque autant que des femmes, d'une vive imagination, d'un courage à toute épreuve, et avide de plaisirs et de gloire (1). On l'avait vu assister aux leçons d'Alciati, écoutant attentivement les poétiques paroles que le professeur italien jetait jusque dans l'enseignement du droit, et, ravi comme tout l'auditoire, attacher sa chaîne d'or au cou du maître, en signe d'admiration. De toutes les conquêtes de Charles VIII en Italie, il ne nous restait que quelques hommes, Lascaris entre autres, que le duc d'Angoulême, le roi futur, avait pris sous sa protection. En montant sur le trône, François Ier avait ajouté à tous ses titres celui de duc de Milan, que sa femme, madame Claude, comme héritière des droits de Louis XII, son père, lui avait transféré en échange du duché d'Anjou, que le monarque cédait à madame Renée, l'autre fille de Louis XII (2).

Les historiens de François Ier se plaisent à décrire la jeunesse de ce prince. On le voit prêter une oreille attentive aux exploits de nos soldats en Italie, aux récits du siége de Brescia, de la bataille de Ravenne, et pleurer quand Gaston de Foix meurt si glorieusement, regretté de ses ennemis eux-mêmes (3).

Le titre de duc de Milan, qu'il venait de prendre, indiquait assez qu'il se chargeait de venger Gaston. Aussi jeune

(1) Hist. de François Ier, par Gaillard, t. I, Int., p. 36, Paris, 1819, in-8o.

(2) Dumont, Corps diplomatique, t. IV, part. I, p. 177. — Lunig. Codex Ital. diplomaticus, p. 522. — Guicciard., St. d'It., t. II, lib. XII. — Pauli Jovii, Hist. sui temp., l. XV.

(3) Ligue de Cambrai, l. IV, t. II, p. 396.

que le duc de Nemours, il n'était ni moins brave, ni moins chevaleresque, et il eût donné volontiers sa couronne pour mourir aussi noblement que ce héros.

La conquête du Milanais fut décidée; mais il fallait que François cachât ses desseins aux puissances chrétiennes. En même temps qu'il organisait les préparatifs d'une nouvelle expédition en Italie, il leur faisait faire des ouvertures pour le rétablissement et le maintien de la paix (1).

Il voulut connaître les dispositions de la cour de Rome. Budé fut choisi pour ambassadeur auprès du saint-siége. Budé avait tout ce qui pouvait plaire à Léon X; il parlait le latin comme Bembo, le grec comme Chalcondyle; il savait sa Rome antique comme Pomponio Leto, et en belles manières il aurait pu le disputer à Bibbiena lui-même. Tout récemment il avait imprimé un traité sur les monnaies du Latium (2), œuvre d'antiquaire qui devait répandre son nom en Italie; et il travaillait à des commentaires sur la langue grecque, un de ces livres d'érudition qui demanderaient, ce semble, pour être composés, plusieurs siècles passés dans un couvent (3).

Budé fut accueilli du pape avec une extrême bienveillance; il vit les humanistes de Rome; il fut fêté par Sadolet, mais ne put déterminer le saint-siége à s'allier ouvertement à François I[er]. Le roi croyait au succès de son ambassadeur, et plus encore peut-être à la reconnaissance de Léon X, dont le cousin, le cardinal Jules, venait d'être récemment

(1) Léo, Hist. d'Italie, t. I, p. 559.

(2) De Asse et partibus ejus libri quinque Gulielmi Budæi Parisiensis, secretarii regis. Paris., in chalcographiâ Ascensianâ, ad Id. Martias, 1514, in-folio.

(3) Commentarii linguæ græcæ, à Gulielmo Budæo consiliario regio, supplicumque libellorum in Regiâ magistro. Paris., ex off. Roberti Stephani.

nommé archevêque de Narbonne (1). Il aimait les Médicis, et plus d'une fois il s'était montré disposé à servir les intérêts de cette maison. Il comprit, du reste, la politique du pape, qui refusait d'unir ses armes à celles de la France, et qui préférait, comme père commun des fidèles, garder le beau rôle de médiateur et d'arbitre dans les querelles qui pourraient survenir entre les puissances du continent. Comme prince temporel, Léon X avait aussi ses devoirs à remplir. Si, dans la lutte qui se préparait, le vainqueur voulait s'emparer des villes de Parme et de Plaisance, que Jules II avait réunies aux États de l'Église; rétablir les Bentivogli, qu'il avait chassés de Bologne; restituer au duc de Ferrare Modène et Reggio, qu'il lui avait enlevés; relever ces feudataires du saint-siége, qu'il avait abattus; l'ombre du grand pontife serait sortie de son tombeau pour dire à Léon qu'il devait défendre le patrimoine de saint Pierre, en recourant aux armes. François Ier fut plus heureux en Angleterre et à la cour du prince Charles de Bourgogne, petit-fils de l'empereur Maximilien (2). A Venise, les vieux sénateurs, qui avaient à peine écouté l'envoyé du pape, se décidèrent à renouveler l'alliance conclue avec Louis XII. A Gênes, Octavien Frégose, qui devait la vie peut-être à l'intervention de Léon X, promit aide et secours au roi de France.

L'attitude de Léon X n'avait rien de menaçant pour François Ier, qui continuait ses préparatifs d'invasion en Italie. L'armée qu'il rassemblait dans le Dauphiné, et qu'il destinait à envahir le Milanais, était magnifique, bien plus belle que celle qu'avait conduite le roi Louis XII. Elle comptait 3,000 lances françaises, 26,000 lansquenets des

(1) Sadolet., Ep. pont., no 36. — Roscoë, t. III, p. 7.
(2) Léo, Hist. d'Italie, t. I, p. 560.

Pays-Bas, 10,000 Gascons et Basques, 10,000 fantassins français, 1,500 hommes de cavalerie légère, 6 compagnies de reîtres italiens (1), et 72 pièces de canon de divers calibres. Les officiers avaient fait leurs preuves dans les dernières guerres. Nous connaissons déjà ce vieux Pierre de Navarre, immobile comme un roc au milieu des balles et des boulets, dont il n'a guère été respecté, et qui, ne pouvant trouver la mort sur le champ de bataille, tomba prisonnier dans les mains des Français à Ravenne. A l'avénement du duc d'Angoulême à la couronne, Navarre appartenait encore à Longueville, qui l'avait reçu de Louis XII, et qui en demandait 20,000 écus d'or, destinés à payer une partie de la rançon à laquelle le duc avait été taxé lui-même en Angleterre (2). Le roi d'Espagne marchandait, François I[er] les offrit; mais le capitaine voulait donner la préférence à son maître. Le roi continuait de marchander; François compta la somme (3), et, quitte désormais envers son souverain, Pierre de Navarre tendit la main au roi de France, auquel il jura fidélité. Sa parole valait tout l'or que Christophe Colomb avait trouvé en Amérique, et son nom plus que la rançon qu'on avait payée pour sa liberté. Ce nom était connu surtout parmi les Basques, qui, au premier appel de leur ancien

(1) Fr. Guicciardini, St. d'Ital., t. II, lib. XII. — Pauli Jovii, Hist. sui temp., lib. XV.

Une lance comprenait, indépendamment de l'homme d'armes, les cavaliers plus légèrement armés qui lui étaient attachés : en France, la lance fournie était de cinq à six chevaux; en Italie, la lance fut d'abord de deux chevaux, puis de trois. — Corio, p. 437. — Hallam, l'Europe au moyen âge, t. II, p. 163, note.

(2) Henri de Sponde, Continuation des Annales de Baronius, traduite en français par Pierre Coppin. Paris, in-folio, 1654, t. II, p. 751.

(3) Mémoires de Martin du Bellay, l. I, p. 47. — Anonimo Padovano, presso Muratori, Annali, ad ann. 1515. — Simonde Sismondi, Hist. des Rép. It., t. XIV, p. 356-357.

chef (1), descendirent de leurs montagnes, au nombre de près de 10,000, et vinrent se ranger sous son étendard. Les autres capitaines étaient tous des militaires renommés. Le duc Charles-Egmond de Gueldre commandait les lansquenets; Tavanes, cette terrible bande noire, la terreur de l'ennemi, auquel elle faisait rarement quartier; le duc de Suffolk, le comte de Wolf-Brandeck et Michel d'Oppenberg marchaient à l'avant-garde (2). La Trémoille et le maréchal de Lautrec étaient à la tête de la chevalerie; le duc d'Alençon conduisait l'arrière-garde. Infanterie, cavalerie, artillerie, se trouvèrent réunies à jour fixe à la lisière du Dauphiné, prêtes, au signal du prince, à s'ébranler pour envahir l'Italie, pendant qu'une flotille, qui portait 400 hommes d'armes et 5,000 fantassins, longerait les côtes de la Méditerranée et s'avancerait à pleines voiles sur Gênes.

Les moments étaient précieux. Mathieu Schinner, qui avait prêté sa maison de l'Esquilin à Léon X pour y loger les humanistes, était en ce moment en Suisse, occupé à surveiller les mouvements de l'armée française. Il avait conçu un projet hardi, dont il s'était hâté de faire part à l'empereur : c'était de se jeter en France avec tous ses montagnards, pourvu qu'il eût la promesse d'être soutenu dans cette fabuleuse irruption. Schinner était si sûr de lui et de ses Suisses, qu'il ne demandait que 3,000 chevaux pour appuyer son invasion. L'empereur les lui refusa (3).

Au premier bruit de la marche des Français, Léon X s'était empressé de conclure avec le roi d'Espagne et l'em-

(1) Franc. Belcarius Metensis episcopus, Rerum Gallicarum Commentarii. Lugduni, 1625, in-folio, p. 438.

(2) Mémoires de Fleuranges, liv. XVI. — Pauli Jovii, Hist. sui temporis, l. XV.

(3) Archives pour l'Histoire de la Suisse, publiées par M. Escher et J.-J. Hottinger, t. I, p. 23 et 24.

pereur d'Allemagne une ligue défensive et offensive. Les alliés faisaient de sérieux préparatifs de défense. Le péril était grand, pour le saint-siége surtout; car, maître de Milan, François I[er] voudrait nécessairement reprendre Parme et Plaisance, que Jules II avait enlevés aux Sforce (1). Il fallait sauver ces conquêtes. Léon X fut l'âme de la confédération italique, où le danger commun réunit bientôt, outre les monarques que nous venons de nommer, les ducs de Florence et de Milan (2). Le pape donna le commandement de ses troupes à Julien, son frère, après avoir béni les drapeaux et le bâton du général. Julien partit pour Milan, accompagné de la noblesse des deux grandes maisons romaines si longtemps ennemies du saint-siége, mais réconciliées avec l'Église depuis l'avénement de Léon X au trône, et qui allaient gaîment verser leur sang pour un maître qu'elles avaient fait trembler autrefois.

La confédération ne fut pas heureuse. Au premier bruit de la marche des Français, Milan se souleva et chassa Maximilien, vieux général, sous la tutelle des Suisses, que, dans sa pénurie affreuse, il était obligé de payer en fausse monnaie qu'il faisait frapper exprès pour mettre un terme à des murmures qui l'étourdissaient (3). Octavien Frégose, sans avoir encore aperçu du môle de Gênes les voiles françaises, se dépouilla de son hermine dogale, prit le titre de gouverneur de la cité au nom du duc de Milan, François I[er] (4), et ouvrit le port et les portes de la ville à Aymar de Prie, qui s'empara bientôt d'Alexandrie, de Tortone et d'Asti (5).

(1) Paul Jove, Vie de Léon X, en français. Paris, 1675, in-12, p. 260.
(2) Muratori, Ann. d'It., t. x, p. 113. — Roscoë, p. 19, t. iii.
(3) Archives d'Escher et Hottinger, p. 34.
(4) Fabroni, Vita Leonis X, p. 88.
(5) Ligue de Cambrai, l. iv, t. ii, p. 418. — Muratori, t. x, ad ann. 1515, p. 113.

Prosper Colonne, le capitaine le plus expérimenté de son temps, qui s'était vanté de prendre comme au trébuchet ces beaux oiseaux (1) qu'on nommait Français, tombait, au moment où il allait s'asseoir pour dîner, au pouvoir de ces oiseaux, qui étaient de la nature des aigles.

Car ils avaient franchi les Alpes comme s'ils eussent eu des ailes. Les Suisses nous attendaient, l'arme au poing, sur la route de Grenoble à Suse. Les autres chemins n'étaient praticables que pour l'ours des montagnes, hérissés et coupés qu'ils étaient de rochers, de torrents, de précipices, de neiges et de glaces. En moins de huit jours, les rochers étaient abattus, les précipices comblés, les torrents mis à sec, les neiges fondues, les glaciers abaissés, et nos 72 pièces de canon, avec leurs affûts, portées à dos d'homme, traversaient des solitudes où jamais le pied d'un homme ne s'était posé. On croit lire un récit des *Mille et une Nuits*. Tout à coup, quand il n'y a plus qu'un pas à faire pour entrer en Italie, dont on aperçoit déjà le ciel lumineux, un roc de plusieurs centaines de pieds se dresse devant les Français. Navarre, l'Espagnol, se charge de le reconnaître. Il aperçoit dans les flancs de la montagne une ligne bleuâtre qui la traverse en zigzag : cette ligne est trouée, remplie de poudre; le roc saute en l'air avec une explosion affreuse, et se partage en deux, laissant un libre passage aux assaillants : l'Italie était conquise (2).

(1) Come gli pipioni nella gabbia. — Brantôme. — Guicc., lib. XII.

(2) La marche des Français a été admirablement décrite par un historien contemporain.

Sequenti die in Barcelloniam vallem descensum. Ea ingentibus saxis et iniquissimis collibus interpositis impedita magnam rerum desperationem offerebat. Nam ligonibus dolabrisque proscindere saxeos colles, exæquare crepidines, et quum nullus per dirupta equorum usus foret, subjectis militum humeris tormenta transvehere necesse erat. Interdum ea magnis funibus ad scopulos et stipites arborum circumductis suspendebantur, et versatilibus machinis ergatarum et trochlearum

Prosper Colonne restait tranquille à Carmagnole, avec cinq cents hommes de toutes armes. Un détachement de l'armée française, après avoir traversé l'Argentière, longé la vallée de la Stura jusqu'à Rocca Sparviera, prend un sentier de mulets, entre dans la vallée de Grana, atteint Savigliano, et va se heurter contre Carmagnole. Colonne, averti par les coureurs du cardinal de Sion, se met en route pour rejoindre les Suisses à Pignerol. Entre lui et l'armée française est un fleuve qui nulle part n'est guéable : c'est le Pô. Il s'arrête donc un moment à Villefranche pour faire reposer ses soldats; là, après avoir posé des sentinelles aux portes de la ville, il se met à table avec ses officiers, quand tout à coup Bayard, la Palice, Imbercourt, d'Aubigny, qui avaient pénétré en Italie par Briançon et Sestrière, entrent dans la salle du festin et font prisonniers tous les convives. Le malheureux essaya de se justifier. « Que voulez-vous? » disait-il dans un mémoire qu'il publia; « j'en prends Dieu à témoin : le passage par où pouvaient pénétrer les Français était gardé par les Suisses; le seul fleuve qu'ils pouvaient traverser était gros de neiges récemment fondues : on prévient des hommes, on ne prévient pas des miracles (1). »

Quelque chose d'aussi merveilleux que cette expédition à la manière des oiseaux de proie, c'est la frayeur qui saisit chacun des alliés du saint-siége. Maximilien l'empereur laisse Raimond de Cardonne se morfondre à Vérone, dans

artificio de rupe ad rupem, intercedentibus profundissimis vallibus, cum summa admiratione totius exercitûs trahebantur. Nonnullis etiam in locis nudarum rupium latera, ubi via deerat, suppositis tibicinibus, interjectisque longuriis muniebant, et insuper injectis stratisque virgultorum fascibus, cespitibus ac glebis, pensiles vias transeuntibus curribus parabant. — Paul. Jov. Histor. sui temporis. Lutetiæ, in-fol., 1558, p. 169.

(1) Gaillard, Histoire de François Ier, t. I, p. 176.

l'attente de secours d'hommes qu'on lui promettait hier encore et qu'il n'obtiendra pas : Ferdinand le Catholique, qui avait trouvé trop chère, à vingt mille ducats, la rançon du capitaine Pierre de Navarre, qui faisait sauter les rochers à la manière d'Annibal, garde prudemment l'argent qu'il a promis aux Suisses ; Charles III, duc de Savoie, reçoit splendidement François Ier, et tâche de détacher les Suisses de la confédération ; les Suisses, mal payés, commencent à prêter l'oreille aux propositions du prince ; les contingents de Berne, de Biel, de Fribourg et de Soleure se mutinent et gagnent Arona, pendant que le reste des cantons fidèles marche sur Gallerate. Le pape seul faisait noblement son devoir : ses conseillers, Bibbiena entre autres, le pressaient de se rapprocher de François Ier, et d'abandonner volontairement Bologne, où les Bentivogli allaient chercher à rentrer, pendant que le duc de Ferrare profiterait de la conquête du Milanais pour recouvrer Modène et Reggio. Ils prétendaient qu'une résistance inutile compromettrait la sûreté des États de l'Église ; mais Jules, alors légat du saint-siége à Bologne, n'eut pas de peine à triompher de ces conseils pusillanimes, en montrant au pape le sort dont étaient menacés tant d'hommes généreux qui s'étaient compromis pour soutenir les intérêts de l'Église, si l'on abandonnait cette place, un des plus beaux joyaux de la couronne pontificale. Le pape écouta cet avis, et résolut d'attendre l'événement, sans céder une seule parcelle de cette terre acquise si noblement par Jules II, à moins qu'il n'y fût contraint par la force (1). La lutte, d'ailleurs, n'était pas finie ; les Suisses des petits

(1) Etiamsi honor noster vobis vilior esset, saltem certè charam puto tot nobilium fidelissimorumque hominum qui omnia sua devoverunt romano pontifici, ut patriam tyrannis liberent. — Epist. Julii Med. card. ad Pontif.; ap. Fabr. in Vitâ Leonis X, p. 90. — Roscoë, t. III, p. 24.

cantons d'Uri, d'Unterwald, de Schwytz et de Glaris s'avançaient à marches forcées sur Monza, pour couvrir Milan. Ils étaient au nombre de plus de trente mille, et avaient pour chef Mathieu Schinner, évêque de Sion, cardinal de la sainte Église, et légat en Lombardie sous Jules II. Ce seul homme valait une armée.

Depuis Mézerai jusqu'à M. Simonde Sismondi, les historiens qui ont raconté les expéditions des Français en Italie n'ont donné, dans leurs récits, qu'un rôle odieux à l'évêque de Sion, Mathieu Schinner : c'est dans les annales allemandes, italiennes et suisses qu'il faut étudier une des plus belles figures de la Renaissance. A Sion on chante, dans de vieilles ballades, les hauts faits de ce prélat, dont on montre le château en ruine, comme dans la vallée de l'Isère on arrête le voyageur pour lui faire voir l'habitation de Bayard. C'est des récits des historiens étrangers, de la correspondance de Pierre-Martyr d'Anghieria, des légendes valaisanes, des manuscrits de l'abbaye de Saint-Maurice, que nous nous sommes aidé pour connaître le rôle que ce prélat joua dans les événements militaires du seizième siècle. Est-ce notre faute si notre appréciation ne ressemble pas à celle d'historiens qui, esclaves d'un faux patriotisme, ne peuvent se résoudre à rendre justice à un ennemi, surtout quand cet ennemi porte une robe rouge ou violette? Nous ne partageons ni leurs antipathies ni leurs préjugés.

Mathieu Schinner naquit à Muhlibach, petit village valaisan, dans le dizain de Conches (1), de pauvres gens qui cultivaient la terre. En Suisse, au moyen âge, il y avait dans les grandes villes des écoles presque toujours tenues par des moines, où l'enfant pouvait aller apprendre à lire, et, s'il avait reçu du ciel d'heureuses dispositions, s'instruire

(1) Simler, Descriptio Vallesiæ, Lugd. Bat. 1633, in-12, p. 44.

dans les lettres humaines; mais la science ne lui était pas donnée gratuitement comme en Italie. La leçon finie, l'écolier, en Saxe, allait chanter sous la fenêtre des riches; presque toujours la fenêtre s'ouvrait, et une femme paraissait qui jetait un grœschen au petit mendiant : le pain que ce liard l'aidait à acheter s'appelait le pain du bon Dieu, *panis propter Deum*. On montre encore la maison de bois d'Eisenach, vieille de plusieurs siècles, et qu'habitait Cotta quand Martin Luther, fils de Hans Luther de Mœhra, vint chanter son cantique de Noël pour demander l'aumône : les grands l'avaient repoussé; la pauvre veuve lui sourit et lui donna quelques pièces de monnaie qu'il baisa dévotement. En Suisse, l'écolier chantait aussi, mais sur la place publique, quelque vieil air montagnard, puis il faisait le tour du cercle que sa voix avait formé, et, son bonnet à la main, mendiait, sans rougir, le pain du bon Dieu. Un jour, parmi les auditeurs de Mathieu de Muhlibach, se trouvait un vieillard qui, ravi de la figure de l'enfant, l'appela, l'interrogea, et, se tournant vers les assistants, leur dit : « Cet écolier sera votre évêque (1). » Il disait évêque comme nous aujourd'hui dirions empereur ou roi; car en Suisse l'évêque était le roi de la science, et par conséquent le monarque des intelligences.

Mathieu apprit donc à lire à Sion. De Sion nous le voyons passer à Zurich, et de Zurich à Côme, où, sous Théodore Lucino, il étudie les lettres (2). L'enfant ne mendiait plus; il avait, à force de travail et de succès, conquis le droit de s'asseoir sur les bancs de l'école ; à dix-sept ans il savait le

(1) Hic erit episcopus et princeps noster erit. — Ciacconius, Dicta et gesta summorum Pontificum, cum add. Aug. Oldoini. Romæ, in-folio, t. III, p. 295.

(2) Ciacconius, loc. cit., t. III. — P. Jovii, Matth. cardinalis Sedunensis Elogium, inséré dans la Descript. Vallesiæ de Simler, p. 353.

grec, l'italien et l'allemand. On assure qu'il avait peu de goût pour les poëtes profanes de l'antiquité ; il préférait Boèce à Virgile. Après l'Évangile, c'est le livre *de Consolatione* qu'il feuilletait le plus souvent. Il disait, dans un vague pressentiment d'avenir, qu'il aurait un jour plus besoin de philosophie que de poésie. C'était, du reste, une de ces âmes contemplatives, comme on en trouve dans les pays de montagnes, qui se plaisent sur les hauts lieux, auprès d'un torrent ou d'une avalanche, partout où la nature physique étale quelque horreur. Schinner, à peine entré dans les ordres, était appelé à desservir une petite cure dans un village, où sa piété, dit la chronique, jeta toutes sortes de bonnes odeurs. L'évêque de Sion voulut se l'attacher et le fit chanoine de la cathédrale. A Sion, la chronique encore nous le représente prêchant le matin et le soir la parole de Dieu, apaisant les discordes (1), priant et vivant dans la chasteté ; si bien que, l'évêque étant mort, il fut choisi par le peuple (2) pour administrer le diocèse : Jules II confirma l'élection.

La prédiction du vieillard s'était accomplie.

Avec son coup d'œil d'aigle, le pape avait bien vite deviné le prêtre valaisan. Nous nous rappelons le cri que Jules II avait jeté quand le sacré collége, à l'unanimité, lui donna la tiare : « Seigneur, délivrez-nous des Barbares. » Les Barbares, c'étaient ces Français que Charles VIII avait amenés en Italie. L'évêque de Sion comprit le sens de cette prière, et se mit à l'œuvre pour aider Sa Sainteté à chasser les Français : œuvre, selon lui, toute catholique d'abord, car

(1) Nam multus erat et efficax in componendis controversiis quæ inter cives atque finitimos intercederent, usque adeo rectè atque incorrupto judicio, ut nemo vel factiosus, eum ultro oblatum arbitrum rejiceret. — Paul. Jovius, l. c.

(2) Populus spectatum moribus per suffragia deligere et pontifici maximo mitrâ exornandum offerre consueverat. — Paul. Jovius, p. 353.

les Français en Italie, c'était la papauté captive; œuvre patriotique ensuite, car François Ier à Milan, la Suisse n'avait plus d'Alpes.

Or, comme chrétien et comme Suisse, Mathieu Schinner voulait la double indépendance de son pays et du saint-siége.

S'il eût vécu du temps de la domination autrichienne, il aurait prêté sur le Grutli le serment des trois libérateurs; il avait leur foi, leur courage, leur piété. Son Gessler, c'était François Ier. Pour en délivrer la Suisse, il aurait volontiers pris l'arc de Guillaume Tell. A défaut d'arbalète, il avait sous sa soutane un crucifix qu'il agitait au moment où le cor d'Uri sonnait la charge. Du haut du tertre, où la balle ennemie pouvait facilement l'atteindre, il jugeait des coups de lance que ses montagnards portaient aux Français. Ses soldats l'aimaient et l'admiraient; il savait les fasciner de la voix, de la parole et du regard. Il couchait sur la neige comme le dernier goujat; il escaladait les pics de glace comme un chasseur de chamois, et vivait au camp comme un ascète (1), jeûnant plusieurs fois la semaine, ne mangeant jamais de viande, ne buvant que de l'eau, disant son bréviaire le matin et le soir, et restant en prières des heures entières la veille d'une bataille.

Les historiens disent que jamais, depuis saint Bernard, parole sacerdotale n'avait été entraînante comme celle de l'évêque de Sion. A sa voix, Uri, Unterwald, Zug, Schwytz, c'est-à-dire les cantons en qui vit le souvenir du Grutli, s'ébranlent pour porter secours à l'Église menacée, guidés par Schinner, qui n'a pas plus peur du canon que des balles.

(1) Vir inter primos imperatores æque numerandus atque inter bonos pontifices. — Elogia S. R. E. Cardinalium, pietate, doctrinâ, legationibus ac rebus pro Ecclesiâ gestis, illustrium. Romæ, 1751, in-folio, p. 100.

On le trouve aux avant-postes, au centre, à l'arrière-garde, partout où il y a une lance à affronter, l'âme d'un soldat mourant à recommander à Dieu, un fuyard à ramener, un rocher à rouler sur l'ennemi. Winkelried n'était pas plus audacieux, l'ermite Nicolas de Flue plus confiant en Dieu, le soldat de Morat plus amoureux du sol natal.

Jules II devait récompenser tant de zèle pour le saint-siége : il nomma l'évêque de Sion cardinal du titre de Sancta Potentiana et légat en Lombardie (1).

C'était en 1512. Pâris de Grassis nous a donné quelques détails sur la cérémonie où l'évêque de Sion vint recevoir à Rome les insignes de légat.

Le pape était sur son trône. L'évêque, ayant à ses côtés deux cardinaux, s'avance, fléchit le genou et reçoit de la main du pontife une croix d'or (2).

« De par cette sainte croix, dit le pape au légat, marche, triomphe et règne : *in nomine Patris*, *et Filii*, *et Spiritûs sancti* (3). »

« — *Amen,* » répond l'évêque en baisant le pied, la main et la joue de Sa Sainteté. Quelques jours après il marchait, et, revêtu du signe dont on l'avait armé, il triomphait des Français à Novare, puis rentrait dans son diocèse pour chanter un *Te Deum* en action de grâces, prêt à reparaître si les ennemis repassaient les Alpes; mais il avait eu soin de les garnir de lances et de canons, se reposant du reste, pour dormir tranquille, sur ces pics de neiges et de glaces, seul chemin par où, cette fois, les Français pouvaient pénétrer en Italie.

Il aurait dû savoir à quel ennemi il avait affaire : les Fran-

(1) Ciacconius, loc. cit.
(2) Mss. du Vatican, t. III, p. 761, cité par Raynaldi.
(3) In hoc signo sanctissimæ crucis intende, prosperè procede et regna : in nomine Patris, etc. *Ibid.*

çais escaladèrent ces rochers. Ils n'étaient plus qu'à quelques journées de Milan, quand les Suisses, au nombre d'environ douze mille, appartenant en partie aux cantons de Fribourg et de Soleure, de Watteville à leur tête, prennent peur et gagnent le chemin d'Arona pour retourner dans leurs montagnes (1). Le cardinal accourt; il compte sur cette parole miraculeuse que Dieu lui donna; il se présente aux fuyards, les harangue et en ramène un bon nombre, tambour battant, jusqu'à Milan, où ses paysans des Waldstetten saluent son arrivée de leurs acclamations. Aussitôt, au son du tambourin, il rassemble ses soldats sur la place du Château, et là, dit le maréchal de Fleuranges, « fait faire un rond, et lui au milieu en une chaise, comme un renard qui prêche des poules, leur adresse un discours. » Le renard était un vrai lion : nous allons voir ce qu'étaient les poules dont parle le maréchal.

C'était le 13 septembre (1515), au soir. Quelques heures de jour restaient encore. Les Suisses, au signal de Mathieu Schinner, qui les précède en habits pontificaux, s'ébranlent et marchent sur San Donato, qu'occupait l'armée française.

De la position des confédérés, une digue élevée traversait de riantes prairies et conduisait au camp français, qui était assis au couchant, sur trois lignes séparées entre elles par des terre-pleins où l'armée était échelonnée. Le camp était adossé aux ruines d'un temple païen élevé par l'empereur Julien. Le roi était au centre, le duc d'Alençon à l'arrière-garde, le connétable de Bourbon au pied des débris antiques. La plaine où se déployait l'armée française s'étendait jusqu'au Tessin, entre une double ligne de collines légèrement ondulées et couvertes de maisons de plaisance. A droite du camp coulait le Lambro, qui arrosait de ses eaux une

(1) Mallet, Hist. des Suisses, p. 29, t. III.

partie de la plaine entrecoupée de bouquets de bois, d'arbres fruitiers et de plants de vignes que protégeaient des arbres séculaires; çà et là quelques habitations rurales variaient le paysage. De larges fossés avaient été creusés par Pierre de Navarre le long de la droite du camp, et remplis par le Lambro; soixante-quatorze pièces de gros calibre battaient toutes les avenues. Les boucliers des archers, placés sur le parapet dans toute la longueur du front et fortement liés entre eux, défiaient toute espèce d'attaque (1).

Le bourgmestre Rust conduisait l'aile droite des Suisses, composée des gens de Zurich, de Schaffhouse et de Coire; les bourgmestres de Lucerne et de Bâle menaient l'aile gauche. L'artillerie, composée de quatre coulevrines, était commandée par le capitaine Pontely, de Fribourg; l'arrière-garde obéissait à Werner Steiner, de Zug (2).

Werner Steiner va se heurter comme un furieux contre les retranchements ennemis, où il est reçu à grands coups de canon; il hésite, fléchit, et, écharpé par des décharges d'artillerie, va lâcher pied, quand, la lance au poing, survient notre évêque avec ses montagnards. Le combat recommence. Cette fois c'est la ligne ennemie qui se rompt; c'est l'artillerie de Pierre de Navarre dont le feu s'affaiblit; c'est le canon français, qui a traversé à bras d'hommes les Alpes helvétiques, dont s'empare ce bataillon d'enfants perdus qu'on reconnaît aux plumes blanches flottant sur leur tête (3). Le moment était critique, et si le roi ne fût accouru, prenant en flanc les Suisses, le renard aurait conduit ses poules dans l'église de San Donato, pour chanter un nouveau *Te Deum*. Animés par la voix du cardinal, qui au cri de France répond par le cri d'Uri, les montagnards résistent au choc, se

(1) Archives d'Escher et Hottinger, p. 155, 156.
(2) Léo, Hist. d'Italie, t. I, p. 564.
(3) Simonde Sismondi, Hist. des Français, t. XIX, p. 374.

servent de leurs courtes épées pour couper les jarrets de leurs adversaires, meurent et donnent la mort. Le carnage fut affreux : la nuit y mit fin. Les Français rentrèrent, sans être inquiétés, dans leurs retranchements; les Suisses couchèrent sur le champ de bataille, François Ier sur un affût de canon.

Mais la journée avait été belle pour les Suisses, qui s'étaient emparés d'une batterie française de huit pièces de canon qu'ils avaient aussitôt tournées contre l'ennemi; la première ligne, commandée par le connétable de Bourbon, avait été mise en déroute, et Bayard lui-même avait été obligé de reculer. Pendant toute l'action, Schinner n'avait pas un moment quitté les premiers rangs. La bataille finie, il s'était occupé d'envoyer des vivres et des munitions à ses montagnards, et, si on l'eût écouté, ses géants, c'est le nom qu'il donna cette nuit à ses soldats, seraient rentrés à Milan pour réparer leurs pertes; et peut-être qu'il eût triomphé de l'irrésolution des chefs, qu'il avait formés en conseil de guerre, si quelques boulets français, qui vinrent tomber sur le tertre où les Suisses délibéraient, n'eussent forcé le conseil à se séparer (1).

Au point du jour, les Suisses se réveillaient à la voix de Schinner, se jetaient à genoux pour faire à Dieu leur prière du matin, leur prière suprême peut-être, et écouter la harangue de leur chef. Guichardin, amoureux de l'antiquité, met dans la bouche de Schinner un discours dont la phrase se déploie et s'enroule comme celle de Tite-Live. Nous préférons le récit de Pierre-Martyr d'Anghieria, qui, n'étant qu'à quelques lieues du champ de bataille, a pu recueillir des fuyards les paroles du cardinal. Sa harangue est courte et sent Tacite ou Salluste, et beaucoup plus, il faut l'avouer,

(1) Léo, l. c., p. 564.

le soldat que le prêtre. « Compagnons, leur dit-il, rappelez-vous Novare. Là, vous étiez un contre dix, et vous avez mis en fuite les Français, et vous les avez chassés de l'Italie (1)! » Ils se relèvent en front de bandière, et, aux sons rauques du cor alpestre, marchent à l'ennemi tous à la fois, à travers les corps de leurs frères tués la veille, qui jonchaient le terrain. Le choc fut terrible. Rust, le Zurichois, donne tête baissée dans les rangs des lansquenets, qui, étourdis du coup, chancellent, se débandent, se rallient aussitôt, et de nouveau sont obligés de reculer. Les Suisses avancent, mais lentement, sous le feu d'une artillerie terrible qui les protége (2). Les lignes françaises, trouées de toutes parts, étaient gravement compromises, quand le roi en personne arrive à la tête de ses gendarmes, se jette au plus fort de la mêlée et ranime le courage des lansquenets, qui reviennent à la charge. La lutte renaît avec des chances variées; on crie victoire dans les deux camps : la victoire est encore incertaine; Suisses et Français agitent des drapeaux enlevés à l'ennemi, en signe d'allégresse. Si l'artillerie du duc de Bourbon fait de larges brèches dans les rangs des montagnards, l'épée des hommes d'Uri, de Zug et d'Unterwald est tachée glorieusement du sang français. Tout à coup, au plus fort de la mêlée, on entend crier : *San Marco! San Marco!* C'est d'Alviane qui arrive avec ses cavaliers, mais dont l'attaque est repoussée. Les deux ailes de l'armée française continuent le combat, mais mollement, et finissent par fléchir, laissant le centre aux prises avec l'ennemi, lorsque le gros de l'armée vénitienne survient pour prendre part à l'action : il y eut quelque hésitation parmi les Suisses (3). En ce moment,

(1) Petri Martyr. Ep., ep. 556.

(2) Simonde Sismondi, Hist. des Fr., t. XIX, p. 374.

(3) Ligue de Cambrai, liv. V, t. II, p. 498. — Planta, Histoire de la confédération helvétique, vol. II.

Trivulce fait rompre la digue du Lambrò, dont les flots inondent le terrain occupé par les montagnards, qui ont deux ennemis à combattre : les Français dont le feu redouble d'activité, car l'instant est décisif, et le sol trempé, glissant, qui se dérobe sous leurs pieds : il fallait céder. Les divers corps se réunissent, se rallient et, par un mouvement combiné, se retirent, mais l'arme au bras, la mine fière, les rangs serrés, dans un silence lugubre, emportant avec eux leurs caissons, leurs canons, leurs bagages, leurs blessés, leurs prisonniers, et douze belles bannières de lansquenets, trophées de la journée. Une seule enseigne leur manquait, mais qu'ils avaient perdue et qui n'avait point été enlevée : le taureau d'Uri. Le roi ne veut pas qu'on les inquiète dans leur retraite (1); mais les lansquenets se précipitent pour reprendre leurs drapeaux : peine inutile. Rodolphe et Dietig Salis font chèrement payer leur désobéissance à ces bandes indisciplinées (2).

Tel est le récit incomplet, décoloré de cette journée de Marignan, où périt la fleur de la noblesse française, et où 15,000 Suisses consentirent à mourir et non point à reculer. Les vaincus avaient pris le chemin de Milan. En route, la nuit, une des compagnies qui avaient le plus souffert s'arrêta, pour se reposer, dans une misérable grange. Le lendemain la grange était cernée par les chevau-légers des Vénitiens, et les Suisses sommés de se rendre à discrétion. — Les Suisses ne se rendent jamais, dit le commandant. — En ce cas, on vous brûlera. — Brûlez-nous! Et on les brûla.

A Milan, les Suisses tinrent conseil et parlèrent de paix. Schinner, cet autre Annibal, aima mieux s'exiler que de

(1) Léo, l. c., p. 565.

(2) Cesserunt tamen Helvetii, minimè tamen, ut scribitur, victi sed lassi præ inediâ et vigiliâ languidi, ducibus omnibus et sociis majori ex parte desideratis. — Pet. M. Ep., ep. 557.

traiter avec les Français. Il quitta donc Milan et se rendit à Inspruck.

A Rome, dans l'église de Santa Maria della Pietà, nous avons vu la tombe où reposent les restes de Schinner : c'était le soir, au soleil couchant. Seul dans cette demeure silencieuse, il nous sembla que le sépulcre s'ouvrait, et que le cardinal nous apparaissait, comme à Marignan, le glaive des évêques de Sion à la main, le front haut, le menton sillonné de rides noires et profondes, l'œil gauche à demi fermé, tel que nous le représentent ses images répandues dans le Valais (1).

Reste dans ce tombeau, ombre illustre, sans crainte d'outrage de quiconque comprendra l'époque où tu vivais, et cette loi des temps féodaux qui te forçait, comme tant d'autres archevêques allemands, à revêtir le casque. Qu'importe que des historiens passionnés aient tenté de flétrir ta mémoire; n'as-tu pas pour la protéger les louanges de Jules II, de Léon X, d'Adrien VI, qui célébrèrent tes vertus (2)? N'as-tu pas laissé parmi tes lettres ces lignes que t'adressait Érasme, qui ne flatta guère la pourpre : « Médicis est mort; je souhaite au saint-siége un homme qui vous ressemble; à dire vrai, en connaissez-vous un qui ressemble plus à Votre Éminence que Votre Éminence elle-même (3)? »

(1) Dans un des bas-reliefs, du tombeau de François Ier, le Primatice a représenté le cardinal de Sion à la tête des Suisses, précédé de son porte-croix. — Biogr. univ., art. Schinner.

(2) ... Neque enim de te tuis summis præstantissimisque virtutibus ullorum hominum artibus tantùm quidem partem detractum iri patiar. — Epist. Leon. X, Math. Card. Sed. Cal. nov. — Cùm perspecta nobis esset et virtus et prudentia tua, deque tuâ in me atque in rempublicam, in quam quidem plurima tua egregia præclaraque officia extiterunt, fide et cultu magnopere confiderem..... — Ciacconius, t. III, p. 294.

(3) Le cardinal voulait l'attirer à Rome; il lui promettait une pension de 500 ducats par an, et se chargeait des frais du voyage. Quin-

N'as-tu pas pour toi ces mots du roi chevalier, qui disait à Paul Jove : « Rude homme que ce Schinner, dont la parole m'a fait plus de mal que toutes les lances de ses montagnards (1) !

Les historiens de tous les partis s'accordent à célébrer le courage héroïque de François Ier dans cette terrible affaire. Pendant près de vingt-huit heures, il ne mangea ni ne dormit (2). Deux fois le sort de l'armée était compromis, quand le prince, monté sur son cheval de bataille, sans crainte des boulets ennemis, arrive pour arrêter les Suisses. Il portait à Marignan une cotte d'armes d'azur semée de fleurs-de-lis d'or et un casque orné d'escarboucles, afin, disait-il, qu'on le vît de plus loin. La bataille gagnée, il voulut recevoir l'accolade de Bayard. « Certes, ma bonne épée, » s'écria le guerrier après qu'il eut reçu le roi chevalier, « vous serez moult bien gardée et sur toutes autres honorée, et ne vous porterai jamais si ce n'est contre Turcs, Maures ou Sarrazins. » Quand François aperçut le connétable de Bourbon, il lui dit en riant : « Tu ne t'es épargné dans cette affaire non plus qu'un sanglier. » Il porta la main à son casque en

gentos ducatos quos tua benignitas mihi in singulos annos offert, jam mihi acceptos interpretor, non minus obnoxius quàm si recepissem.— Erasmus Rot., Matthæo Card. Sed. ep., l. xx, p. 726. Bas. Froben, in-folio, 1538.

Il lui écrivait en 1521 : Si visum est Deo pastorem suum (Leonem X) ad solidiorem felicitatem evocare, precor ut nobis contingat aliquis tui simillimus, si quis tamen tui similior esse potest quàm es ipse tui. — Ep. 13, l. xxi.

(1) Maximè verò ei gloriosum fuit Francisci Regis judicium, quum asseveraret, me audiente, aliquantò plùs sibi sumptûs atque periculi Sedunensis facundiæ indomitam vim quàm tot legionum ejus gentis cuspides attulisse. — P. Jov., p. 356.

(2) Et clari ducis et strenui militis officio eà nocte functus est Rex. Horas octo et viginti absque cibo et quiete dicitur consumpsisse; ab ocreà et crepidà usque ad clypeum armatus. — Pet. Mart. Ep., ep. 556.

signe de respect et d'admiration au moment où Trivulce venait pour le féliciter sur cette heureuse journée. Trivulce, qui s'était trouvé à dix-sept batailles rangées, disait que ce n'étaient que des jeux d'enfants auprès de celle de Marignan, vrai combat de géants.

Les lansquenets se battirent admirablement à Marignan ; « race barbare et corrompue, » dit un vieil historien, « dont le métier est de tailler, couper, voler, brûler, tuer, paillarder, blasphémer, faire des veuves et des orphelins ; garnements qui voleraient comme les mouches autour du diable, si le diable voulait les payer généreusement (1). »

Sur le champ de bataille de Marignan, encore teint de sang, le roi donna l'ordre de célébrer trois messes solennelles, où les vainqueurs assistèrent sous les armes : l'une en signe de joie, pour remercier Dieu de la protection qu'il accordait à la France; l'autre en signe de douleur, pour l'âme de tant de braves tombés si glorieusement; la troisième en signe d'espérance, pour le rétablissement de la paix. Une petite chapelle, où l'on aurait recueilli les restes des chefs de l'armée française, devait porter aux siècles à venir le témoignage de la piété du prince envers celui qui donne et ôte les couronnes, et de sa reconnaissance peur les soldats morts à ses côtés (2).

Les Suisses, après le départ du cardinal de Sion, sortirent de Milan, enseignes déployées et tambour battant, et rentrèrent, sans être inquiétés, dans leurs foyers (3). Ceux qui défendaient le château où s'était enfermé Maximilien étaient résolus à tenir jusqu'à la dernière extrémité; mais le prince, au premier bruit de l'artillerie de Pierre de Navarre, prit peur, et, malgré les représentations de son conseiller

(1) Chron. von Sebas. Frank, p. 217.
(2) Roscoë, t. III, p. 35-36.
(3) Archives d'Escher et Hottinger, p. 177.

Morone, voulut entrer en pourparler avec le vainqueur (1). Les conditions furent bientôt réglées ; Maximilien renonçait à la souveraineté de Milan en échange d'une pension annuelle de quelques milliers de florins et du titre de maître d'hôtel de Sa Majesté le roi de France (2). C'était faire bon marché de l'héritage des Sforce : l'ombre de Louis le More dut tressaillir dans sa tombe. Les Suisses résistaient encore ; il fallut, pour les contraindre à céder le château, un ordre signé de Maximilien, qui leur déclarait que, « malgré leur opposition, il avait, par la force de sa volonté souveraine, disposé du château et de sa personne ducale en faveur du roi très-chrétien (3). »

L'entrée de François Ier dans Milan fut magnifique ; on le complimenta en vers et en prose : la prose ne valait pas les vers. Il est vrai que ces vers étaient de Jean-Baptiste Egnazio, un des plus doctes humanistes de l'époque, et que Venise avait choisi pour féliciter Sa Majesté. Ce poëme, où l'auteur célèbre les exploits des Français, fut imprimé plus tard, dédié au chancelier Duprat, et valut à l'auteur le médaillon en or du monarque (4).

Un moment ces chants de joie cessèrent : Alviane venait de mourir à Ghedo le 1er octobre (1515). L'armée voulait transporter à Venise les restes de l'illustre capitaine ;

(1) Bernardi Aluni, de Bello veneto, lib. VI, in Grævii Thes., vol. V, part. III, p. 271.

La conduite de Morone a été diversement jugée. M. Bossi n'attribue la reddition du château qu'à la faiblesse de Maximilien ; M. Rosmini, dans sa *Vie de Trivulce*, semble accuser de trahison Morone. Il dit de cet homme d'État : che cangiava come s'usa anche de' giorni nostri, a seconda delle circonstanze, e dei tempi, maniera di pensare, e di scrivere.

(2) Archives, p. 187.

(3) Lunig, Cod. It. dipl., t. I, p. 523.

(4) Tiraboschi, St. della lett. It., t. VII, p. 1486. — Degli Agostini, Notizie di Batt. Egnazio, negli opus. di Calogerà, t. XXXIII, p. 65.

mais il aurait fallu que Marc-Antoine Colonne consentît à laisser passer le cadavre, et Théodore Trivulce, fils du maréchal de France, ne voulut pas qu'on demandât un libre passage pour le corps d'un homme qui, vivant, n'avait pas besoin de permission pour forcer les lignes ennemies. André Navagero fut chargé de l'oraison funèbre du général. Il en fait un vaillant homme d'armes, un soldat sans peur, quelque chose d'antique. Alviane se délassait, dans la culture des lettres, des travaux de la vie militaire (1). Il fonda à Pordenone une académie qui devint bientôt célèbre (2); il devina les talents poétiques de Jérôme Fracastor. L'Italie lui doit ce poëte, dont il protégea l'enfance. Pour nous, Fracastor vaut mieux que ses plus belles victoires. Alviane eût pu facilement faire sa fortune dans les guerres d'Italie; il préféra mourir pauvre et laisser à Venise le soin de donner du pain à la veuve et aux enfants d'un des plus célèbres capitaines de l'époque (3).

(1) Andreæ Naugerii patricii veneti oratio habita in funere Bartholomæi Liviani, insérée dans les Opera omnia Andreæ Naugerii. Patavii, 1718, in-4°, p. 3.

(2) Luigi Bossi, Ann. alla Vita di Leone X, t. III, p. 204-205.

(3) Paul. Jovii Hist., l. XV. — Paolo Paruta, l. III. — Guicc., l. XII. — Sismondi, Hist. des Rép. It., t. XIV.

Consulter Paul. Jovius, Hist. sui temporis, l. XV. — Simonde Sismondi, Hist. des Républ. Ital., t. XIV. — Guicciardini, lib. XII. — Fran. Belcarii, Rerum Gallicarum commentarii, lib. XV. — Martin du Bellay, Mémoires, liv. I. — Paolo Paruta, Stor. venez., lib. III. — Mémoires du cheval. Bayard, ch. XLIX. — Joseph. Marianæ de rebus Hisp., l. XXX. — Mémoires de L. de la Trémoille, ch. XVI. — De Fleuranges, l. XVI. — Lettre de François Ier à la duchesse d'Angoulême sur la bataille de Marignan, insérée dans Gaillard, t. I, p. 432. — Gaillard, Histoire de François Ier, t. I. — Brant., Hommes illust., art. Galiot, Imbercourt, etc.

CHAPITRE VII.

ALLIANCE AVEC LA FRANCE. — 1515.

Situation où se trouve le pape après la bataille de Marignan. — Il est forcé par les événements de se rapprocher des Français. — Canosse est chargé de traiter avec le vainqueur. — Entrevue à Londres d'Érasme et de Canosse. — Les négociations sont entamées, et Léon X obligé de subir les conditions imposées par François Ier. — Léon X part de Rome pour avoir une entrevue avec le roi. — Fêtes qu'on fait au pontife à Florence. — Entrevue à Bologne des deux souverains. — Pâris de Grassis. — Le chancelier Duprat.

La victoire de Marignan, on ne saurait se le dissimuler, ouvrait à François Ier les portes de Florence et de Bologne, c'est-à-dire qu'elle menaçait Léon X à Rome dans sa souveraineté temporelle, à Florence dans ses intérêts de famille. On se rappelle que les Médicis devaient leur rétablissement aux efforts combinés de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Espagne. L'un et l'autre étaient impuissants pour arrêter les progrès du vainqueur. Il n'eût tenu qu'à François Ier de réveiller en Toscane, contre d'anciens bannis, des ressentiments mal éteints que l'habileté de Julien n'avait pu entièrement assoupir (1). Savonarole conservait à Florence de nombreux partisans. Les Frateschi, ces démocrates de 1513, rêvaient une république basée sur celle dont le dominicain avait écrit la constitution. Machiavel croyait que le temps viendrait tôt ou tard où l'on pourrait arracher Florence aux Médicis. Les Médicis, maîtres du pouvoir, avaient habilement pardonné au conspirateur;

(1) Simonde Sismondi, t. xv, p. 386.

mais ils refusaient de l'employer. Machiavel, on ne le croirait pas s'il ne l'avait dit dans une lettre confidentielle (1), aurait consenti volontiers à remuer quelque chose dans l'État, ne fût-ce qu'une pierre (2); et il y en avait plus d'une à Florence, mais Julien ne voulut pas que le secrétaire de Soderini y mît la main. Redoutait-il l'esprit remuant du Florentin, ou méconnaissait-il les talents de l'écrivain? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. L'oubli ou la défiance paraissait une égale offense à l'âme de Machiavel. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qui se décorait du titre de patriote aurait sans doute ouvert la porte de Prato aux Français, fait sonner les cloches du campanile de Giotto en signe d'allégresse, et battu des mains sur le passage de François Ier, tout comme avaient fait Marsile Ficin et Savonarole, quand Charles VIII fit son entrée dans Florence. On ne trouverait pas dans l'histoire un peuple aussi mobile que le peuple florentin : il ne sait ni se gouverner ni gouverner les autres; il se dégoûte aussi vite de Michel Lando, le cardeur de laine, que de Côme de Médicis, le père de la patrie; il chasse et rappelle plusieurs fois les mêmes maîtres, et finit par se donner à Jésus-Christ, qu'on lui propose pour roi, mais dont l'élection, soumise au grand conseil, ne passe qu'à une assez faible majorité (3).

La situation du pape n'était pas sans danger : recourir

(1) Ang. Rodolfi, Pensieri intorno allo scopo di Nicolò Machiavelli, nel libro del Principe. Milano, 1808.

(2) Voyez le chapitre XIII de ce volume, ayant pour titre : *Les historiens.*

(3) Le monogramme du Christ fut placé au-dessous de l'entablement du vieux palais, avec cette inscription :

Christo regi suo domino dominantium,
Deo summo opt. max. liberatori,
Mariæque Virgini Reginæ dicavit
An. Sal. MDXXVII,
S. P. Q. F.

aux armes paraissait impossible ; Jules II lui-même ne l'aurait pas tenté. Restait la voie des négociations, qu'il allait essayer. Le vainqueur était plein de déférence pour le saint-siége. Jeune autant que brave, nous l'avons vu, quand le soleil se couche, à Marignan, se jeter à genoux sur le champ de bataille, et remercier le ciel du succès de la journée. Il connaissait Léon X ; il savait que ce prince prodiguait des encouragements aux lettres, aux sciences et aux arts. De retour de son ambassade à Rome, Budé avait dit à son royal maître tout ce qu'il avait trouvé dans le nouveau pontife d'aménité, de douceur, de piété, de savoir. Naturellement donc le monarque français était disposé à traiter favorablement Sa Sainteté. Il comprenait du reste à merveille que, pour pénétrer plus avant en Italie, il devait se garder de rompre avec le saint-siége, comme l'avait fait trop malheureusement son prédécesseur. Quant au pape, il est probable qu'il eût voulu rester fidèle à la politique de Jules II. S'il abandonnait ses alliés, s'il consentait à se rapprocher de la France, c'est que la nécessité l'y contraignait. D'un moment à l'autre le vainqueur pouvait donner l'ordre de jeter un pont de bateaux sur le Pô (1), traverser le fleuve, s'emparer de vive force de Parme et de Plaisance, et faire payer bien cher aux États de l'Église l'opiniâtreté de leur chef temporel. Il était évident toutefois que le cœur n'était pour rien dans ce rapprochement forcé. Les alliés du pape, c'étaient ceux de Jules II : l'empereur Maximilien, le roi catholique, surtout les Suisses, qui avaient donné à l'Église de véritables preuves de dévoûment. Une alliance contractée sous le canon de Marignan ne pouvait être durable. Aux yeux de Jules II, la France était l'ennemie naturelle de l'indépendance italienne. Or Léon X était de l'école de cet homme d'État.

(1) Roscoë, t. III, p. 38.

Quand viendra le moment où Léon X abandonnera François Ier pour renouer des négociations avec ses anciens alliés, nos historiens crieront à la trahison, sans prendre garde que la papauté ne pouvait pas plus oublier une fidélité qui ne s'était jamais démentie depuis le commencement des hostilités, que sympathiser avec une puissance qui, si souvent, avait troublé le repos de l'Italie. Depuis vingt ans la France inquiétait le saint-siége. Sous Alexandre VI, elle avait protégé et assisté les barons romains, sujets rebelles de l'Église; sous Jules II, elle ne s'était pas contentée d'accueillir les cardinaux schismatiques, elle avait affiché sur les murs de ses églises la déchéance du pontife, et flétri du nom de *simoniaque* l'homme que le sacré collége avait élu à l'unanimité. Elle ne cessait de gravir et de descendre les Alpes, et, dans ses défaites comme dans ses triomphes, de susciter de nouveaux ennemis à l'Italie. Brescia, Novare, Bologne, Milan, Rome elle-même, étaient remplies de ruines qu'elle laissait partout où elle passait. Si l'Allemagne avait reparu avec ses lansquenets en Italie, c'est la France qui les y avait appelés. Voilà les plaintes que Jules II ne cessa de faire entendre pendant toute la durée de son pontificat. Ce qu'il est bien important de faire remarquer, c'est que les papes n'ont point été la cause des luttes qui ont ensanglanté l'Italie, et qu'ils en ont été les victimes : ils n'ont pas allumé la guerre, ils voulaient l'éloigner à tout prix, et nous devons nous rappeler les conseils d'abord, puis les menaces, les prophéties enfin qu'Alexandre VI fit entendre à Charles VIII. Faisons de l'histoire et non pas du sentiment, et demandons s'il n'est pas vrai que Louis XII ait fait frapper une médaille où il prophétisait la chute de Babylone, c'est-à-dire de Rome; si les parlements français n'avaient pas poussé le monarque à briser avec le saint-siége; si François Ier ne songea pas à enlever de vive force,

s'il était nécessaire, Parme et Plaisance, que Jules II avait réunies aux États de l'Église? Que si les temps changent, si le cor d'Uri appelle de nouveau les montagnards suisses sous les drapeaux de Schinner, pour défendre celle qu'ils appellent leur mère; si un grand capitaine comme Charles-Quint vient offrir un jour son épée au saint-siége, comment Rome refuserait-elle de pareilles avances et de tels défenseurs? Avec les Français à Milan, le pape n'aurait pu rester maître à Rome, parce que de Milan ils pouvaient, comme Charles VIII, demander passage à travers le patrimoine de saint Pierre, pour réclamer ou conquérir Naples, et envahir la Sicile. On voit d'un coup d'œil combien l'occupation de Milan était grosse de périls pour l'Italie. Elle avait donné à François Ier la Méditerranée jusqu'au golfe de la Spezia, l'Adriatique et Venise, la Savoie et le Piémont, et une partie de la Suisse.

Il fallait arrêter le vainqueur : Léon X eut recours aux négociations; le diplomate pouvait être plus heureux que le guerrier. Léon X avait en France les sympathies de tous les humanistes; c'est un humaniste qu'il chargea des intérêts du saint-siége auprès de François Ier.

Louis Canosse, d'une noble famille de Vérone, représentait, dans les négociations qui s'ouvrirent bientôt à Milan, Léon X, dont il était le légat. C'était un homme adroit, délié, qui savait tourner une difficulté, par-dessus tout un causeur aimable; du reste, bon humaniste, et, au besoin, faisant d'excellents vers latins. Il avait su tromper l'œil si fin d'Erasme, ce qui annonçait un talent de diplomate.

Quand Érasme était allé chercher en Angleterre des fêtes et peut-être des florins, car il aimait assez l'argent, il avait fait connaissance à Londres d'André Ammonio de Lucques, qui lui-même cherchait fortune, et qui avait été

assez heureux pour plaire à Henri VIII, dont il était le secrétaire latin (1). Or, en 1510, Louis Canosse descendit incognito chez Ammonio. On disait qu'il venait en Angleterre pour sonder les dispositions de Henri VIII, et peut-être pour le décider à traiter avec la France. Un jour que le philosophe dînait chez le secrétaire de Sa Majesté, il aperçut près d'une cheminée, causant avec son ami, un homme de tournure assez commune, vêtu d'un vieil habit, les cheveux retroussés, le chapeau râpé, et qu'il prit pour l'un des poëtes faméliques dont l'Angleterre abondait à cette époque, ou plutôt pour quelque importun qu'Ammonio saurait bien vite éconduire. Il causa sans prendre garde à l'étranger; car le philosophe aimait beaucoup les beaux vêtements : l'étranger ne dit mot et n'écouta pas même. On se met à table; l'inconnu s'assied à côté du maître de la maison. Érasme, étonné, demande en grec la condition de ce convive. Ammonio répond, dans la même langue, que c'est un riche marchand de la Cité; à quoi notre philosophe dit en souriant qu'il en a toutes les allures. On continue de causer. « Est-il vrai, demande Érasme, très-curieux de son naturel, que Léon X ait envoyé secrètement un légat en Angleterre? — On le dit, répond Ammonio. — Le pape n'a pas besoin certainement de mes conseils, reprend Érasme; mais, s'il m'avait consulté, peut-être que je lui aurais donné un autre avis. — Ah ! et lequel lui auriez-vous donné? ajouta Ammonio. — Lequel! reprend Érasme; au lieu d'une paix entre les deux puissances, qui ne peut pas se traiter si vitement, et qui, du reste, a de graves inconvénients pour la discipline militaire, car elle affaiblit et

(1) C. Gesner et Bayle ont donné le catalogue des œuvres d'Ammonio, humaniste fort distingué et qui était nonce de Rome en Angleterre. — *Voir*, sur ce savant, Erasmi Ep., ep. 4, lib. XVII; ep. 5, lib. XXIII; ep. 24, lib. II.

éteint le courage, j'aurais proposé une belle et bonne trêve de trois ans, par exemple. — Pas trop mal, ajoute Ammonio ; mais, à vous dire vrai, je crois que le légat ne vient pas proposer autre chose. — Est-ce un cardinal, le légat? demande le philosophe. — Non, répond Ammonio, en regardant Canosse, mais il en a l'esprit. — C'est déjà quelque chose, reprend Érasme en souriant. Le marchand, qui n'avait rien dit jusqu'alors, hasarda d'abord quelques mots en italien, puis en latin. Érasme le regardait tout surpris; mais quel fut son étonnement quand, se tournant de son côté, l'étranger lui dit en style tout cicéronien : « Vraiment, je suis émerveillé qu'un homme comme vous consente à rester parmi des barbares, à moins que vous ne préfériez être seul ici plutôt que sans rival à Rome! » Érasme, flatté, fit le modeste et bégaya quelques excuses qui n'eurent pas l'air de convaincre l'étranger. Le lendemain il retournait chez Ammonio pour connaître le nom du personnage mystérieux. Ammonio le lui dit. Qu'on se peigne l'effroi du pauvre philosophe, qui tremblait en pensant qu'il aurait pu hasarder sur le ministre du pape et sur le pape lui-même quelque plaisanterie mordante, comme il aimait à en faire; et alors que seraient devenus ses projets de dédicace à Sa Sainteté (1)?

Voilà le négociateur dont Léon X avait fait choix (2). Canosse, aidé de Charles III, duc de Savoie (3), soutint les intérêts du pape avec autant de persévérance que de bonheur. Et d'abord il réussit à faire garantir aux Médicis l'autorité qu'ils exerçaient à Florence (4). C'était un véri-

(1) Eras. Ep. 1239, ep. 24, l. IV; ep. 12, l. XXVI. — De Burigni, Vie d'Érasme, t. I, p. 207.
(2) Roscoë, t. III, p. 39.
(3) Histoire universelle, traduite de l'anglais, in-4o.
(4) Belcarius, l. XIX, nos 21-22.

table succès pour le diplomate, car les Médicis, dans la querelle de François Ier avec le duc de Milan, s'étaient franchement déclarés pour Maximilien Sforce. Le plus beau triomphe peut-être que le légat obtint, c'est que les Bentivogli, ces ardents adversaires de Jules II, ne rentreraient pas dans Bologne, qui appartiendrait définitivement au saint-siége.

Il fallait une compensation à François Ier, qui se montrait exigeant. On convint, après de longs débats, que le pape rappellerait les troupes de l'Eglise au service de l'empereur contre les Vénitiens, et remettrait à Sa Majesté très-chrétienne les villes de Parme et de Plaisance (1). Le vainqueur ne s'oubliait pas.

Ces deux conditions étaient sévères. La première exaltait l'orgueil des Vénitiens; la seconde détruisait en partie la belle œuvre de Jules II; l'une affaiblissait les forces de l'allié du saint-siége; l'autre fixait les Français en Italie. Plus d'Alpes pour les étrangers.

Léon X refusa longtemps de ratifier le traité. La diète helvétique délibérait, à Zurich, sur la question de savoir si la Suisse ferait passer de nouveaux secours au duc de Milan (2) déchu. Mathieu Schinner, à Inspruck, pressait de nouvelles levées; l'empereur ne paraissait pas disposé à céder la Lombardie (3). On parlementa; on échangea des notes. A la fin, François, mécontent, menaça d'attaquer les États de l'Église, et d'envahir la Toscane. Léon X céda.

En apportant à Rome le traité qu'il venait de conclure avec François Ier (4), Canosse n'oublia pas de raconter au

(1) Gaillard, Histoire de François Ier, in-8o, t. I, p. 211.
(2) Roscoë, t. III, p. 39.
(3) Roscoë, t. III, p. 40.
(4) Fabroni, Vita Leon. X, p. 92.

pape la déférence, le respect, l'amour pour le saint-siége, que n'avait cessé de montrer le monarque dans tout le cours des négociations. Ce n'était pas un rôle que jouait le roi de France, car il aimait autant qu'il admirait le caractère de Léon X.

Le pape voulut remercier François Ier de ces témoignages de dévoûment, dans une lettre où il relève, avec un bonheur infini d'expressions, les belles qualités que le ciel avait départies au jeune prince. C'est de l'adresse, si l'on veut, mais qu'on ne saurait blâmer. S'il lui parle en termes indirects de la victoire de Marignan, c'est pour en attribuer la gloire à Dieu, et pour le conjurer d'utiliser ce triomphe au bonheur de la grande république chrétienne. La lettre finit par un souhait tout cordial : « Adieu! aimez-nous (1)! » Il y avait longtemps que les rois de France n'étaient accoutumés à un langage si plein d'affection : François Ier était bien fait pour le comprendre.

Ce prince avait plus d'une fois, pendant le cours des négociations, témoigné le désir de traiter directement avec Sa Sainteté. Léon X consentit avec joie à l'entrevue demandée. Depuis plus d'un siècle, Rome sollicitait l'abrogation de cette pragmatique sanction qui livrait l'élection épiscopale à de capricieuses et funestes influences. Léon X espérait qu'il l'obtiendrait de François Ier.

Brantôme a mis en relief, avec sa verve accoutumée de

(1) Tum spero fore ut hoc virtutum tuarum specimen, quod quidem in tam tenerâ ætate nobis das, cum iis operibus quas maximas atque amplissimas habes conjunctum et consociatum, universæ Reipublicæ christianæ magnum brevi adjumentum atque ornamentum afferat. — Francisco Gallorum regi, quinto cal. oct.— P. Bembi Ep. lib. XI, ep. 1. — *Voir* encore la lettre écrite au même prince, Ep. Bembi, ep. 2, lib. XI.

style, les périls que faisait courir à l'Église de France cette forme d'élection toute populaire.

« Le pis étoit, dit-il, quand les chapitres ou les couvents » ne pouvoient s'accorder en leur choix, le plus souvent » s'entre-battoient, se gourmoient à coups de poing, » venoient aux braquemarts, et s'entre-blessoient, voire » s'entre-tuoient... Ils élisoient, le plus souvent, celui qui » étoit le meilleur compagnon, qui aimoit plus les... les » chiens et les oiseaux, qui étoit le meilleur biberon; bref, » qui étoit le plus débauché... Aucuns élisoient quelque » simple bonhomme de moine, qui n'eust osé grouiller, ni » commander, faire autre chose, sinon ce qui leur plaisoit, » et le menaçoient s'il vouloit trop faire du galant et rogue » supérieur. D'autres élisoient, par pitié, quelque pauvre » hère de moine qui, en cachette, les déroboit, ou faisoit » bourse à part, ou mourir de faim ses religieux. Certains » évêques élevés et parvenus à ces grandes dignités, Dieu » sait quelle vie ils menoient, une vie toute dissolue; après » chiens, oiseaux, fêtes, banquets, confréries, noces et..., » dont ils en faisoient..... (1). »

Notre plume s'arrête, car les détails que donne ici l'historien sentent par trop le corps de garde : il dit tout ce qu'il sait, tout ce qui lui a été raconté, tout ce qu'il a vu peut-être.

Léon X, qui poursuivait dans le concile de Latran l'œuvre de la réformation sacerdotale commencée par Jules II, ne pouvait laisser subsister une forme d'élection qui livrait le sanctuaire à d'aussi graves désordres : l'Église est une monarchie, et non point un république.

L'entrevue devait avoir lieu à Bologne. François I[er] n'aurait pas voulu de Rome, où le pontife eût effacé le monar-

(1) Gaillard, Histoire de François I[er], t. III, p. 315, 316, note.

que ; le pape ne voulait pas de Florence, où le moindre trouble pouvait exposer la fidélité douteuse des républicains du jardin Ruccellaï.

C'est Pâris de Grassis (Paride de' Grassi), évêque de Pesaro, qui nous accompagnera dans ce voyage du pape de Rome à Bologne. Il était maître des cérémonies sous Jules II, qui, plus d'une fois, se permit de rire de la gravité doctorale que l'évêque mettait dans l'exercice de ses fonctions, et qui, plus d'une fois encore, osa lui désobéir. Pâris de Grassis avait trouvé dans Léon X un pape beaucoup plus docile, qui se prêtait avec une complaisance attentive aux exigences de l'étiquette, et qui se serait bien gardé de se brouiller avec son bon serviteur. Aussi l'évêque avait-il pour son souverain une admiration, un amour, un culte qu'il témoigne à chaque instant dans son *Diarium*. Ce diarium est un journal où Pâris enregistre les événements grands et petits qui se produisent autour de lui. Il fait une amère peinture de son prédécesseur Burchard, auquel il avait bien promis de ne pas ressembler, et il a tenu fort heureusement parole. C'est une belle âme, qui croit difficilement au mal, qui n'invente jamais, qui ne se cache pas derrière un paravent pour surprendre une confidence dont on fera bientôt un véritable roman ; à qui la médisance, la calomnie surtout paraissent inconnues, et dont tout le rôle se borne à raconter ce qu'il a vu, jamais ce qu'on lui a dit ; et ce qu'il a vu, à ses yeux revêt toujours une forme solennelle. C'est l'homme des petites choses, un autre Penni, qui, dans une cérémonie, son bâton à la main, met à ranger sur deux lignes mathématiques les membres du sacré collége toute la gravité que Jules II, son ancien maître, mettait à donner audience aux ambassadeurs de la république vénitienne ; écrivain, du reste, de petit style et aux longues phrases ; écolier de sixième fleurissant souvent sa

narration de barbarismes et de solécismes; évêque d'une régularité de mœurs parfaite; favori qui n'employa jamais son crédit qu'à faire du bien (1).

Le pape quitta Rome, dont il nomma gouverneur ou légat le cardinal Soderini, frère du gonfalonier, qu'il avait rappelé de l'exil (2). Il emmenait vingt cardinaux, plus de trente prélats, ses camériers, une partie de sa maison. Sienne, que devait traverser le cortége, eut peur de tout ce monde qu'il lui fallait héberger et nourrir, et dépêcha un courrier à Sa Sainteté pour la prier de prendre un autre chemin (3). Jules II aurait fort mal reçu sans doute un pareil message; Léon se contenta de changer de route. A Cortone, Jules Passerini traita magnifiquement le pape. Des députés florentins étaient venus pour lui présenter leurs hommages. Il arriva le 26 novembre à Marignolle (4), où il attendit, dans la maison de plaisance de Jacques Gianfiliazzi, que les préparatifs que Florence faisait pour recevoir le fils de Laurent le Magnifique, et qu'avaient interrompus les pluies, fussent entièrement achevés : heureuse visite, dont le propriétaire voulut éterniser le souvenir dans cette

(1) La relation par Pàris de Grassis de l'entrée de Léon X à Florence a été publiée par Dom. Moreni sous le titre de : *De ingressu summi pontif. Leonis X Florentiam*, descriptio Paridis de Grassis civis Bononiensis, Pisauriensis episcopi, ex Cod. Man. nunc primùm in lucem edita, et notis illustrata à Dominico Moroni, Academiæ Florentinæ, nec non Columbariæ socio. — Roscoë l'a placée à la fin de son 3e vol., App., sous le no CXXIX, et Fabroni, en partie, sous le no 44 de ses Adnotationes, p. 280 et suiv.

(2) Quia mos erat, absente pontifice, creare legatum qui ejus nomine res administraret; hoc munus mandavit Soderini cardinali. — Fabroni, p. 93.

(3) Fabroni, p. 94.

(4) Notizie istoriche dei contorni di Firenze, raccolte dall' abate Domenico Moreni, t. IV, p. 132.

inscription latine, placée sur la chambre à coucher de Sa Sainteté :

Dulcis et alta quies decimo pergrata Leoni
Hic fuit; hinc sacrum jam reor esse locum.

Gianfiliazzi et ses fils, doctes latinistes, fêtaient, dans Léon X, l'humaniste beaucoup plus encore que le souverain.

Florence s'était mise en frais pour recevoir son glorieux enfant. Les architectes, les peintres, les sculpteurs, les poëtes s'étaient présentés en foule, jaloux de témoigner leur reconnaissance au prince éclairé qui régnait à Rome. Les architectes abattirent quelques pans d'anciennes murailles, afin que le cortége papal pût se déployer dans toute sa magnificence; les humanistes imaginèrent toutes sortes de belles devises et d'inscriptions d'un style antique; les poëtes improvisèrent des canzoni en latin et en français, que des chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons devaient chanter sur le passage de Sa Sainteté.

Jacques di Sandro et Baccio da Montèlupo avaient sculpté sur un arc de triomphe divers traits d'histoire; Julien del Tasso avait élevé sur la place Saint-Félix un autre arc que surmontait la statue de Laurent le Magnifique. San Gallo, Baccio Bandinelli, François Granacci se signalèrent par de beaux travaux. Jacques Sansovino avait fait le dessin d'un portail érigé devant Santa Maria del Fiore, et sur lequel André del Sarto peignit en clair-obscur des sujets historiques (1). Depuis la mort de Savonarole, le paganisme a relevé la tête à Florence; il règne dans les lettres et dans les

(1) Vasari, Vita di Andrea del Sarto, t. I, Opere, p. 567. Firenze, 1832, 1838, in-8°.

arts. Cette belle école mystique qui venait des montagnes de l'Ombrie, et que le dominicain voulait introduire dans sa ville bien-aimée, n'a duré que quelques jours et s'est éteinte au souffle du naturalisme. Fra Bartolommeo, qui peut-être eût retardé le triomphe du sensualisme, va bientôt mourir. André del Sarto parlait aux yeux, séduisait les sens, et, au lieu de vierges tout idéales et tombées du ciel, peignait, sous le nom de Marie, des femmes dont l'original, reconnaissable à la première vue, habitait l'atelier du peintre. Toutes ces divinités, que Penni nous a décrites en racontant les cérémonies du couronnement de Léon X, se retrouvent sur le chemin que le pape parcourt depuis la porte de Saint-Pierre Gatolini jusqu'à l'église de Santa Maria del Fiore. Nous avons, de plus que dans le premier triomphe, un Hercule colossal que Baccio Bandinelli a élevé près des Loges, et un Romulus que Julien del Tasso a placé près du pont de la Sainte-Trinité.

Léon X se montrait joyeux de ces témoignages ingénieux d'amour. Il s'arrêtait pour écouter les chants improvisés en son honneur, pour lire les inscriptions latines dont chaque arc triomphal était décoré, pour admirer les inspirations des peintres, des sculpteurs, des architectes; pour contempler ces colonnes et ces obélisques, ces statues et ces trophées que Florence avait élevés à chaque pas. Quand il aperçut la statue de son père Laurent, il inclina la tête en signe de respect, et l'on vit couler ses larmes. Ses yeux (1) s'étaient arrêtés avec une émotion indicible sur ces mots que portait le piédestal de la statue : *Hic est filius meus dilectus* (2).

(1) E fu visto alquanto lagrimare. — Ex rel. anon. ap. P. arid. de Grassi, de ingressu Pont. Leonis X Florentiam, p. 9.

(2) L'anonyme, cité par de Grassis, a donné diverses inscriptions : —Leoni X laborum Victori.—Leoni X P. M., propter merita.—Leoni X Pont. Max., fidei cultori. — Spes ejus in Domino, Leo. pont. max. — Omne dulce in ore Leonis.

Le peuple, répandu dans les rues, sur des balcons improvisés, et jusque sur les toits, criait : *Palle! palle!* Le trésorier de Sa Sainteté jetait à la foule des pièces de monnaie. Le peuple aurait voulu, comme dans chaque grande cérémonie, saluer de salves d'artillerie le passage du cortége; mais Pâris de Grassis avait sagement fait interdire ces bruyantes démonstrations de joie.

Dans le récit qu'il nous a laissé de l'entrée de Léon X à Florence, on le voit, plus occupé que le héros de la fête lui-même, demander à Sa Sainteté la solution d'une foule de questions relatives au cérémonial, et à chacune desquelles il paraît que le pape répond avec sa grâce accoutumée. On avait oublié à Rome l'ombrelle antique qu'on portait au-dessus du souverain pontife. — Faut-il en commander une nouvelle, très-saint-père? Le pape incline la tête. « *Ita factum est*, » dit le maître des cérémonies. — Combien de torches devant le saint sacrement, porté sous un baldaquin par les chanoines de la cathédrale? Deux cents? — Même signe. « *Et fuit contentus.* » Combien de valises en avant du cortége? Cinquante au moins? — Deux cents, dit le pape. — Faudra-t-il faire préparer pour le pape et les cardinaux une collation dans la seconde église où Sa Sainté s'habillera? — Léon X répond qu'il faudra consulter à cet égard les cardinaux. Le pauvre évêque de Pesaro fut un moment bien tourmenté. Le gonfalonier ne voulait pas céder le pas aux cardinaux; le maître des cérémonies riait de cette prétention, que soutenaient énergiquement les prieurs. On fut obligé d'en appeler à Sa Sainteté, qui donna raison à de Grassis. Mais nos sénateurs s'obstinent et vont s'asseoir sur une estrade élevée à la porte de la cité, et, la toque sur la tête, regardent défiler les cardinaux qui vont au-devant du pontife. Le maître des cérémonies ne se déconcerte pas; il a sa vengeance toute prête. En passant, les cardinaux avertis tiennent les yeux baissés, évitant soigneusement

de regarder le balcon sénatorial; et le gonfalonier et les prieurs, raconte orgueilleusement de Grassis, en furent pour leur vanité punie (1).

Cependant le cortége était arrivé sur la place de la Cathédrale. A l'entrée de l'église, on avait construit une estrade qui s'étendait jusqu'au maître-autel. Le pape s'agenouilla, pria longtemps, bénit les assistants, et se retira dans le monastère de Santa Maria Novella. Le lendemain, après avoir prié dans l'église de l'Annonciade, il alla visiter le palais de ses pères et embrasser Julien son frère, qui n'avait plus que peu de temps à vivre. Il voulut, le premier dimanche de l'Avent, assister au saint sacrifice dans la chapelle des Médicis, dédiée à saint Laurent. L'office achevé, on le vit, les mains jointes, la tête baissée sur la poitrine, s'avancer silencieusement vers cette pierre qui recouvrait ce Laurent de Médicis, la gloire des lettres et de l'Italie, et pleurer au souvenir de ce père bien-aimé (2).

A Cortone, parmi les citoyens que Florence avait envoyés au-devant de Sa Sainteté, Léon X remarqua particulièrement un homme jeune encore, de belle mine, qu'il avait vu deux ans auparavant à Rome. Il se rappela que, sur le refus de Bernard Ruccellaï, qui n'avait pas voulu complimenter le pape sur son exaltation, Guichardin s'était chargé de cette mission, dont il s'était acquitté en véritable orateur. Il voulut le revoir à Florence, mais pour lui annoncer qu'il le nommait son avocat consistorial. C'était un belle conquête pour la papauté (3).

Les tribulations du maître des cérémonies n'étaient pas finies. A Bologne, au lieu de ces figures de Florentins épanouies,

(1) Et sic vexillifer, et priores remanserunt in suâ vanitate.

(2) Dumque genua submisit ante sepulcrum Patris, erratorum veniam illi à Deo precaturus, visus est illacrymari. — Fabroni, p. 95.

(3) Manni, El. di Guicciardini, Elog. Tos., t. II, in-fol., p. 306.

Léon X ne trouva que des visages tristes. Point d'arcs de triomphe, de statues, de colonnes, d'inscriptions, mais des rues nues et silencieuses. Si l'on entendait par de rares intervalles quelques cris, c'était les cris de : *Serra ! serra !* que poussaient des enfants par allusion aux armes des Bentivogli. Pâris de Grassis s'était approché de Sa Sainteté, le visage renversé, et haussant les épaules en signe de tristesse : — Laissez donc, lui dit le pape, il faut les remercier, ils m'ont fait rire (1).

Le pape arriva le 8 décembre à Bologne, et François Ier trois jours après. Les cardinaux attendaient le roi, à la porte de Saint-Félix, en robes rouges. Le cardinal de Saint-Georges, évêque d'Ostie, l'ami d'Érasme, la tête découverte, harangua Sa Majesté. Pâris de Grassis avait eu bien soin de lire ce discours, dont il vante le naturel et la simplicité. Le roi, également découvert, répondit en quelques mots remplis d'affection envers Sa Sainteté, dont il se disait le fils soumis ; envers le siége apostolique, qu'il aimait d'un amour filial ; envers les cardinaux, qu'il regardait comme des pères et des frères (2). Le discours achevé, les cardinaux vinrent, l'un après l'autre, donner au roi le baiser fraternel. Pâris de Grassis lui disait à voix basse le nom de chacun des prélats.

On entra dans Bologne, mais si confusément, que le maître des cérémonies en fut scandalisé : c'est à peine si on daignait l'écouter ; aussi combien il se plaint des officiers de la suite de Sa Majesté et des princes eux-mêmes, qui marchaient à l'aventure ! Toutes les cloches de la ville étaient en branle ; les trompettes sonnaient des fanfares ; les cors, les

(1) Respondit se gratias illis agere quòd ridendi materiem sibi dedissent. — Fabroni, p. 95.

(2) Respondit... se filium suæ sanctitatis, et sanctæ sedis apostolicæ obsequentem amicum et filium, cupidum omnium bonorum et commoditatum dominorum cardinalium, sicut patrum et fratrum suorum. — Parid. de Grassi Diarium.

tambourins mêlaient leurs bruits divers aux cris du peuple, que la pompe du cortége avait mis en joie. On avait préparé dans le palais un appartement magnifique pour Sa Majesté. Quatre cardinaux dînèrent à la table du roi. Le pape, revêtu de ses habits pontificaux, attendait le monarque dans la salle du consistoire, ce jour-là, si pleine qu'on craignit, un moment, qu'elle ne s'écroulât. Le roi marchait entre deux cardinaux, les plus anciens du sacré collége. La foule était si grande dans les appartements, qu'il resta longtemps comme emprisonné au milieu des flots mouvants des seigneurs italiens et français : il riait de sa mésaventure, tenant la main du maître des cérémonies, qu'il avait pris pour son introducteur. Pâris de Grassis, tout glorieux de cette marque royale de distinction, laisse échapper ici un mouvement de vanité bien pardonnable : « Le roi, dit-il, et *moi* (1) montâmes les marches du trône où le pape était assis. » Le roi s'agenouilla, baisa la mule du pape, qui lui prit la main et lui présenta la joue. François Ier adressa au pape quelques chaleureuses paroles, auxquelles Léon X répondit dans un style dont il avait seul le secret, et qui, au témoignage de l'évêque de Pesaro, ce jour-là parut encore plus beau que de coutume. Au signe du maître des cérémonies, le roi prit place à la droite de Sa Sainteté, sur un siége magnifique; son chancelier, Duprat, s'approcha et, la tête découverte, prononça le discours d'obédience.

A chaque formule d'hommage, l'évêque de Pesaro avait bien recommandé au roi de France de se découvrir, et le monarque se prêtait avec une docilité exemplaire aux prescriptions du cérémonial : le pape se montra moins exigeant que Pâris de Grassis, et pria François Ier de rester couvert.

Le discours du chancelier est un manifeste en l'honneur

(1) Rex et ego ascendimus ad osculum pedis, etc.

du saint-siége, dont l'orateur proclame les titres à l'amour non moins qu'à la reconnaissance du royaume de France. C'est en même temps une profession de foi du roi très-chrétien envers l'autorité du chef de l'Église. Il est beau d'entendre le vainqueur de Marignan s'écrier, par l'organe de son orateur officiel : « Très-saint-père, — l'armée du roi très-chrétien est à vous; disposez-en à votre gré : — les forces de la France sont à vous : — ses étendards sont les vôtres : — Léon, voici devant vous votre fils soumis, *tuus*, *è religione*, *tuus jure*, *tuus more majorum*, *tuus consuetudine*, *tuus fide*, *tuus voluntate.* » L'expression française ne rendrait qu'imparfaitement la valeur du mot latin. « Ce fils dévoué, ajoute-t-il, est prêt à défendre en toute occasion vos droits sacrés, et par la parole et par l'épée. » L'ombre de Jules II, qui sans doute assistait à cette entrevue, dut tressaillir de joie. Sadolet, lui, fut plus content du monarque que du chancelier, dont la parole manque souvent de cette belle simplicité qu'affectionnait le Modénais (1).

La harangue terminée, le roi s'inclina en signe d'assentiment, et Léon X lui répondit en termes pleins de bienveillance. Il n'avait pas pris pour modèle l'orateur français. Il fut simple, suivant sa coutume, doux, harmonieux, cher-

(1) Il y a dans l'œuvre du chancelier beaucoup de phrases où l'on sent le travail de l'écrivain, comme dans celle-ci, par exemple : « Nam quis, quæso, tantam dicendi vim, fiduciam, facultatemque præsumpserit, qui ubi majestatis tuæ, B. Pater, radios fulgoresque, reverendissimosque istos Patres, firmissimas Christianæ reipublicæ columnas cardinesque inspexerit ; non ei statim præ metu singultantia interruptaque verba excidant? lingua timore balbutiat? genua formidine titubent? cor palpitet? capilli rigeant? vultus palleat? pluribusque locis hiulcam et nimis fatiscentem orationem abrumpat? — Oratio habita Bononiæ coram Leone Pont. M. — Exempl. in Bibl. Vaticanâ. — Roscoë, t. III, p. 466.

chant par un soin peut-être trop curieux à éviter la rencontre de voyelles qui, en se heurtant l'une contre l'autre, font un bruit dont l'oreille est péniblement affectée. Sa Sainteté prit ensuite par la main François I[er], qu'elle conduisit jusqu'à l'appartement où elle devait quitter ses vêtements pontificaux. Le roi s'approcha de la fenêtre, où Léon X vint bientôt le retrouver. Pâris de Grassis ne perdait pas de vue les deux souverains : il connaissait Léon X, et il avait peur qu'il ne tombât innocemment dans quelque faute contre le cérémonial romain. Aussi, dans la crainte que le pape ne portât la main à son bonnet, comme l'avait fait Alexandre VI lors de son entrevue avec Charles VIII, il s'approcha tout doucement de Sa Sainteté, et lui dit à l'oreille de bien prendre garde que le vicaire de Jésus-Christ sur la terre ne devait aucune déférence, même à un empereur : « ce que Léon X observa fidèlement, ajoute l'évêque, du moins en ma présence (1). »

Le pape célébra le saint sacrifice en présence du roi, le 12 décembre, dans l'église de Sainte-Pétrone, où il se rendit processionnellement, précédé du monarque, qui marchait au milieu de ses officiers. Quand le pape s'avança vers son trône pour revêtir les habits pontificaux, le roi voulut faire la fonction de caudataire, malgré la vive opposition du pape. Au moment où le pontife-prêtre montait les degrés du maître-autel pour commencer la messe, on vit le roi s'agenouiller et répondre tout bas aux prières du célébrant. Il avait refusé le fauteuil qu'on lui avait préparé. Il resta debout jusqu'à l'élévation, et prosterné, les mains jointes, jusqu'à la communion.

La communion du célébrant, du diacre et du sous-diacre terminée, le pape demanda au roi s'il désirait s'approcher de la sainte table. Le roi répondit qu'il n'était pas en état de

(1) Bossi, Storia d'Italia, t. XVIII, p. 565-630.

grâce, mais que plusieurs de ses officiers souhaitaient vivement recevoir le corps de Jésus-Christ de la main de son vicaire sur la terre. Quarante d'entre eux s'avancèrent dévotement vers l'autel; et, comme il n'y avait que trente hosties dans le saint ciboire, il fallut en rompre dix pour satisfaire la dévotion des assistants. « Cependant, dit la relation, ce n'était que la moindre partie des courtisans qui auraient voulu communier de la main de Sa Sainteté. » Le roi fut obligé d'écarter la foule et de ne laisser arriver à la sainte table que les plus illustres de ses officiers. Un d'eux, qui ne pouvait pénétrer jusqu'au célébrant, s'écria : « Très-saint-père, je serais bien heureux de communier de votre main; mais puisque ce bonheur m'est refusé, et que je ne puis lui dire à l'oreille les péchés que j'ai commis, je confesse tout haut que j'ai combattu, et rudement, Jules II, et que je ne me suis guère inquiété des censures fulminées par Sa Sainteté. — Et moi, dit le roi, j'ai péché comme lui. — Et nous aussi, dirent plusieurs seigneurs. Pardon, très-saint-père. » Le pape leva la main et leur donna l'absolution. Le roi reprit la parole, et, avec une franchise peut-être trop militaire, dit tout haut : « Très-saint-père, ne soyez pas surpris que tous ces gens aient été ennemis du pape Jules; car c'était bien le plus grand de nos adversaires, et onc n'avons connu homme plus terrible dans les combats. A vrai dire, il eût été mieux capitaine d'une armée que pape de Rome (1). »

(1) Unus baro, *inquit Paris Grassius*, ad Pontificem exclamavit, dicens in suo vulgari gallico, quòd ex quo non potuit communicare de manu Papæ, et desiderabat, saltem volebat Papæ confiteri, et cùm non posset propriùs accedere, sic ut in aure Pontificis posset peccatum suum confiteri, altè dixit se confiteri, quòd contra Papam Julium quantùm potuisset etiam malo animo hostiliter præliatus esset, et suas censuras non curasset. Quod Rex audiens subdidit, et se quoque in eo peccato fuisse et esse. Post Regem multi barones idem dixerunt, et veniam

Le lendemain, le roi touchait un grand nombre de malades, après avoir communié dans l'église des Dominicains.

petierunt : adversùs quos omnes Papa apertam manum proferens, benedixit et absolvit. Quo facto, dixit Rex : Pater Sancte, non miremini si omnes isti sunt inimici Papæ Julii, quia ipse etiam fuit maximus inimicus noster, et non cognovimus nostro seculo terribiliorem hostem in bellis, quàm Papam Julium, qui in veritate fuit prudentissimus capitaneus, et meliùs fuisset imperator exercitûs, quàm Papa Romanus. — Fabron. Vita Leon. X, in Adnot. 44, p. 180.

CHAPITRE VIII.

CONCORDAT. — 1516.

La pragmatique sanction de Louis IX et de Charles VII. — Est modifiée dans un temps de schisme par les Pères de Bâle, — et repoussée par le saint-siége. — Abus qu'elle produit en France. — Louis XI veut l'abolir. — Elle est un moment rétablie par Louis XII. — Concordat qui abroge la pragmatique. — Esprit de cette constitution disciplinaire, qui éprouve en France de vives résistances. — Analyse de quelques-unes des dispositions du concordat. — Quel jugement on doit en porter. — Les deux monarques se séparent. — Retour à Rome de Léon X. — Mort de Julien de Médicis.

Léon X et François Ier avaient à traiter d'affaires sérieuses : de la question de Naples, — de la question des feudataires du saint-siége, — de la question de la pragmatique sanction (1).

Le roi de France, maître de Milan, voulait chasser les Espagnols de l'Italie et s'emparer du royaume de Naples. Comme il ne pouvait réussir ni dans l'un ni dans l'autre de ses projets sans l'assistance de Rome, il sollicitait l'intervention armée du pape. Pour Léon X, c'était vaincre que de gagner du temps. Il disait que Ferdinand était vieux, infirme, malade, et que la mort imminente de ce prince le délierait naturellement de ses engagements envers la maison d'Aragon, et qu'il aviserait alors si, dans l'intérêt de sa politique, il devait refuser ou accorder les secours dont la France avait besoin pour conquérir Naples. — Le roi comprit les raisons de Sa Sainteté, et la question fut réservée.

(1) Guicc., l. XII, vol. II. — Rymer, Fœdera, t. XIII. — Pauli Jovii Hist. sui temp., l. XVI. — Simonde Sismondi, t. XIV.

François Ier avait reçu des services du duc de Ferrare et du duc d'Urbin. Pour le duc de Ferrare, il demandait la restitution des places de Modène et de Reggio; pour le duc d'Urbin, le pardon du saint-siége (1).

Léon X, sans refuser positivement la restitution des deux places conquises par Jules II, exigeait qu'on lui remboursât les 40,000 ducats d'or qu'il avait donnés à l'empereur pour l'investiture de cette double souveraineté. Or, comme François Ier n'était pas en état de payer cette somme, c'était une question à traiter plus tard.

Le duc d'Urbin, neveu de Jules II, dont il avait commandé les armées, instrument docile des Français, sujet rebelle qui, après en avoir été requis, avait refusé de joindre ses troupes à celle de Sa Sainteté, semblait indigne d'intérêt comme de pitié. Le pape n'eut pas de peine à convaincre François Ier de la félonie du feudataire, qui dès lors fut abandonné.

Restait la question relative à la pragmatique sanction, dont le roi de France, et le pape plus encore, demandaient l'abrogation.

En droit ecclésiastique, on nomme pragmatique sanction un code ou recueil d'ordonnances qui règlent l'administration religieuse d'un royaume. En France, on connaissait deux pragmatiques, l'une de saint Louis, l'autre de Charles VII.

Avant d'entreprendre sa seconde croisade contre les infidèles, Louis IX voulut assurer pendant son absence le repos de l'Église gallicane. Dans une ordonnance célèbre, il régla les promotions, collations, provisions et dispositions des prélatures et des autres bénéfices et offices ecclésiastiques.

Quelques critiques doutent toutefois que la pragmatique qui porte le nom de Louis IX soit véritablement l'œuvre du

(1) Gaillard, Hist. de François Ier, t. I, in 8°, p. 214-215.

monarque ; il n'en est pas fait mention dans l'histoire des démêlés de Philippe le Bel avec Boniface VIII.

En 1438, au mois de Janvier, les Pères du concile de Bâle députèrent à Tours des ambassadeurs pour se plaindre à Charles VII de la conduite d'Eugène IV, qu'ils venaient de déclarer suspens. Le prince avait écouté leurs plaintes, et promis de s'occuper incessamment des affaires de l'Église. A Bourges, la même année, dans l'assemblée qu'il provoqua, se trouvèrent, outre le Dauphin et les princes du sang, vingt-cinq évêques, cinq archevêques, plusieurs Abbés, et beaucoup de députés des chapitres et des universités du royaume (1). Le roi présida l'assemblée, dont les séances s'ouvrirent le 1er mai. Les nonces d'Eugène, l'archevêque de Crète et l'évêque de Digne, et un docteur, y dénoncèrent la conduite des Pères de Bâle comme attentatoire au saint-siége, et prièrent le roi de reconnaître le concile de Ferrare, que le pape venait d'ouvrir, et de révoquer la sentence de suspense portée, le 25 janvier, à la trente et unième session, contre le légitime successeur de saint Pierre.

Les députés bâlois, l'évêque de Saint-Pons de Tomières, l'abbé de Vézelay, le docteur Thomas de Courcelles, l'archidiacre de Metz, Guillaume Hugues, et un chanoine de Lyon nommé Jean de Manze (2), demandèrent que les décrets publiés par les Pères de Bâle fussent reçus et observés en France; que le concile de Bâle fût tenu pour légitime; que le décret de suspense porté contre Eugène IV eût force de loi dans tout le royaume, et que défense fût faite aux sujets de Sa Majesté de se rendre à Ferrare.

Dix docteurs et prélats furent choisis pour examiner les décrets du concile de Bâle : l'examen dura jusqu'au

(1) Gaillard, l. c., t. III, p. 309.
(2) Fran. Pinsonii Hist. Pragm. Sanct., in-fol. Paris, 1666, p. 718.

7 juillet. Ce jour-là, le roi publia l'édit connu sous le nom de pragmatique sanction, œuvre modifiée des Pères du concile, née par conséquent dans le schisme; car les Pères avaient évidemment rompu l'unité. La pragmatique fut enregistrée au parlement de Paris le 13 juillet 1439.

Rome refusa constamment de l'approuver; le concile de Bâle n'en voulut pas non plus (1). « C'était, dit Pie II, une tache qui défigurait l'Église, un décret qu'aucun concile général n'avait porté, qu'aucun pape n'avait reçu; un principe de désordre dans la hiérarchie ecclésiastique; une confusion énorme des pouvoirs, où le laïque jugeait souverainement le prêtre, où la puissance spirituelle ne pouvait s'exercer que sous le bon plaisir de l'autorité séculière; c'était le parlement transformé en concile, le pape devenu le vassal de quelques juristes (2). »

Pie II, qui s'exprimait ainsi à l'assemblée de Mantoue, en 1459, avait raison. Brantôme a raconté ce qu'était l'Église de France sous le régime de cette convention : un schisme était inévitable, si Louis XI ne l'eût prévenu en renversant l'œuvre de son père (3).

Dans une lettre au pape, en date du 27 novembre 1461, Louis XI disait au pape : — « Nous avons reconnu, très-saint-père, que la pragmatique sanction est attentatoire à votre autorité, à celle du saint-siége; que, née dans un temps de schisme et de sédition, elle finirait par amener le renversement de l'ordre et des lois, puisqu'elle vous empêche d'exercer la souveraine puissance que Dieu vous a déférée. C'est par la pragmatique que la subordination est détruite, que les prélats de notre royaume élèvent un édifice

(1) Gaillard, l. c., t. III, p. 311.

(2) F. Berthier, Hist. de l'Église gallicane, t. XVII, in-4°, p. 32. Paris, 1749.

(3) Bergier, Dict. de théologie, article Pragmatique Sanction.

de licence, que l'unité qui doit lier tous les chefs chrétiens se trouve rompue. Nous vous reconnaissons, très-saint-père, pour le chef de l'Église, pour le grand prêtre, pour le pasteur du troupeau de Jésus-Christ, et nous voulons demeurer uni à votre personne et à la chaire de saint Pierre. Ainsi nous cassons dès à présent et nous détruisons la pragmatique sanction dans tous les pays de notre domination; nous voulons que le bienheureux apôtre saint Pierre, qui nous a toujours assisté, et vous, qui êtes son successeur, ayez dans ce royaume la même autorité pour les provisions de bénéfices qu'ont eue vos prédécesseurs Martin V et Eugène IV. Nous vous la rendons cette autorité; vous pouvez désormais l'exercer tout entière (1). »

Rome fit éclater sa joie : tout n'était pas fini pourtant; il fallait que l'abolition de la pragmatique fût revêtue des formes légales. Louis XI rendit une déclaration que de la Balue, évêque d'Angers, fut chargé de porter au parlement. Le parlement refusa de l'enregistrer. L'université avait encouragé la résistance des conseillers par un appel au concile général; les poëtes vinrent aussi, qui s'amusèrent à crier merci pour la pragmatique, dont ils n'avaient peut-être jamais lu une seule ligne. En 1479, Louis XI, qui croyait avoir à se plaindre de Rome, retira tout à coup la parole qu'il avait autrefois donnée au saint-siége, et voulut rétablir l'œuvre de Charles VII. A son avénement au trône, Louis XII confirma les dispositions principales de la pragmatique (2), dont plusieurs arrêts du parlement limitèrent l'autorité. Si ces disputes se fussent perpétuées, l'Église de France était menacée dans son repos, et le schisme introduit peut-être dans le sanctuaire.

(1) Franc. Berthier, l. c., t. XVII, p. 52-53.
(2) Pinsonii Hist. Pragm. Sanct., in-fol., p. 725-726.

Jules avait ouvert le concile de Latrau, où de sa pleine autorité il voulut étouffer ces ferments de discorde, sans cesse renaissants. Il fit donc lire dans la quatrième session, le 10 décembre 1512, les lettres de Louis XI pour la suppression de la pragmatique. L'avocat consistorial en requit en forme l'abolition ; un promoteur demanda que les fauteurs de cette constitution, rois ou sujets, pussent être cités au tribunal du concile dans le terme de soixante jours, pour faire entendre les raisons qu'ils avaient de soutenir un acte si contraire à l'autorité apostolique du saint-siége. Les Pères firent droit au réquisitoire, et décidèrent que l'acte de monition serait affiché à Milan, à Asti, à Pavie (1). Les procédures allaient commencer ; le royaume de France avait été mis en interdit. Louis XII compris le danger où il s'était jeté ; il songea sérieusement à se réconcilier avec le pape, en désavouant le conciliabule de Pise, et en promettant d'envoyer à Rome des prélats français pour prendre part aux actes du concile, et répondre sur le fait de la pragmatique. Seulement il demandait un délai, sous prétexte que les chemins n'étaient pas libres, à cause de la guerre. « Il eût sans doute tenu parole (2) à la paix, dit l'historien de François Ier, si la mort ne l'eût prévenu. »

Son successeur, François Ier, avait reçu la même sommation et avait répondu dans les mêmes termes ; il voulait donner satisfaction au saint-siége. Le pape et le roi, avant même l'entrevue de Bologne, étaient d'accord sur la nécessité d'abolir la pragmatique ; c'était une affaire trop grave pour être traitée dans le peu de jours qu'ils passèrent ensemble. En se séparant, ils laissèrent : le pape, les cardinaux d'Ancône et de Santi-Quatri ; le roi, le chancelier Duprat,

(1) Franc. Berthier, Hist de l'Ég. gall., t. XVII, p. 398.
(2) Gaillard, Histoire de François Ier, t. III, p. 317.

munis de pleins pouvoirs pour terminer les différends qui trop longtemps avaient divisé l'Église et la France (1).

François I[er] prit congé de Sa Sainteté le 15 décembre, emportant avec lui plusieurs grâces spirituelles et temporelles que lui accordait Léon X : la suppression des évêchés de Bourg et de Chambéry, nouveaux siéges élevés au détriment des églises de Lyon et de Grenoble ; l'antorisation de lever une décime sur tous les biens de l'Église de France ; l'abolition des censures que les prélats français avaient encourues sous Jules II ; le privilége de nommer, sa vie durant, aux évêchés et aux abbayes de la Bretagne, de la Provence et du Milanais. Le pape, en outre, fit présent au prince d'une croix enrichie de pierres précieuses, estimée 15,000 ducats, et contenant un fragment du bois de la vraie croix, « gros comme une noisette, dit la relation (2). »

Le chancelier Duprat travailla quelque temps à Bologne avec les commissaires du pape (3) à l'œuvre de discipline ecclésiastique qui parut sous le nom de *Concordat*, et fut publiée à Rome le 18 août 1517 avec l'approbation de Sa Sainteté.

Citons quelques-unes des dispositions les plus importantes de ce traité :

Les églises cathédrales et métropolitaines sont dépossédées, par les articles IV et X, du droit d'élection. En cas de vacance, et dans les six mois, le roi nomme un docteur, un licencié en droit ou en théologie, ayant toutes les qualités requises ; le pape confirme l'élection (4).

(1) Gaillard, l. c., t. III, p. 320.
(2) Franc. Berthier, Histoire de l'Église gall., t. XVII, p. 413-414.
(3) Pinsonii Hist. Pragm. Sanct., p. 727.
(4) Franc. Berthier, Hist. de l'Égl. gall., t. XVII, p. 435-442.

Même disposition pour les abbayes et les prieurés conventuels.

Dans chaque cathédrale, une prébende sera dévolue à un docteur, ou licencié, ou bachelier en théologie, qui fera preuve de dix ans d'étude dans une université. Ce prébendier, qui recevra le nom de théologal, sera obligé de faire des leçons au moins une fois la semaine, et pourra s'absenter du chœur sans rien perdre des émoluments attachés à la résidence personnelle (art. x).

La troisième partie des bénéfices, quels qu'ils soient, appartiendra désormais à ceux qui auront pris des grades dans l'université (art. xi et xii).

Le concordat détermine le temps des études : dix ans pour les docteurs et licenciés en théologie ; sept ans pour les docteurs et licenciés en droit et en médecine ; cinq ans pour les maîtres et licenciés ès arts ; six ans pour les simples bacheliers en théologie ; cinq ans pour les simples bacheliers en droit (art. xiii, xiv et xv).

On choisira pour la collation d'un bénéfice le gradué le plus ancien ou le plus titré dans la même faculté, ou qui aura pris des degrés dans une faculté supérieure. Le docteur l'emportera sur le simple licencié, le licencié sur le bachelier ; la théologie l'emportera sur le droit, le droit sur la médecine ; et, pour honorer particulièrement les saintes études, les bacheliers en théologie seront préférés aux licenciés des facultés inférieures (art. xvii).

Les cures des villes et des faubourgs ne seront conférées qu'à des gradués, ou à ceux qui auront étudié trois ans en théologie ou en droit, ou bien à des maîtres ès arts (articles xx et xxi).

Les clercs concubinaires seront punis par la soustraction de leurs bénéfices, et ensuite par la privation des bénéfices mêmes et par l'inhabileté aux saints ordres (art. xxix).

Telle est la substance de ce concordat auquel Léon X attacha son nom; œuvre de sagesse dont la papauté a droit de se glorifier. Le pape disait, en parlant de la pragmatique, qu'elle abandonnait l'Église de France aux brigues, aux violences, à la simonie. Cette accusation était fondée. « C'est une vérité incontestable que les élections canoniques rétablies par le concile de Bâle n'étaient qu'un mensonge. Dans chaque province, les seigneurs se rendaient maîtres au moins des principales dignités; ils avaient en quelque sorte des droits à la nomination, comme patrons des églises ou comme descendants des pieux fondateurs (1). »

On a eu tort de reprocher au concordat d'anéantir nos libertés. « Quelle part, dit ici un juge dont le témoignage ne saurait être suspect, quelle large part les souverains n'avaient-ils pas dans le système électoral? La pragmatique leur laissait la prière et les bons offices. Or les prières et les bons offices d'un roi sont de véritables ordres, et, s'il arrivait qu'on refusât d'écouter les unes et les autres, de quels funestes effets pareil refus n'était-il pas suivi!... Si vous jugez l'ancien mode disciplinaire sous le point de vue romain, vous ne sauriez refuser de convenir que la pragmatique laissait au pape le droit de réformer les abus qu'elle pouvait faire naître : quelle source par conséquent de discussions, de démêlés, de désordres de tous genres!... Reconnaissons donc que le concordat de Léon X rétablit la paix dans l'Église de France, qu'il a fait plus de bien au royaume que la pragmatique. Ne nous étonnons pas qu'il ait essuyé, dès sa naissance, tant de querelles. Le clergé ne put voir tranquillement qu'on le privât de son plus beau droit, celui d'élire ses pasteurs : il sentit vivement cette

(1) Essai sur Æneas Sylvius, par M. Verdière, in-8°. Paris, 1843, p. 81.

perte; il en appela au futur concile. Un changement si subit dans le gouvernement des églises étonnait tous les esprits; le temps seul pouvait les calmer (1). »

Le temps est venu depuis que M. de Marca écrivait ces lignes si sages; il a fait taire les plaintes du clergé, les doléances des parlements, les boutades des poëtes, car la poésie elle-même avait entrepris de donner tort à Léon X. Sans doute, c'est une belle et sainte coutume que l'élection des pasteurs par le clergé lui-même dans les temps de foi, de piété, de paix; mais quand les mœurs se corrompent, que les saintes études sont abandonnées, que les esprits sont agités, alors le scandale s'introduit facilement dans le sanctuaire. Ce n'est pas le plus digne qui souvent est élu, mais le plus riche; le pauvre, qui a de la science et de la vertu, se voit préférer l'homme opulent, qui n'a que des trésors souvent mal acquis. Qu'on jette les yeux sur l'Église gallicane, et qu'on nous dise si, depuis le concordat, elle n'a pas gagné en science, en moralité, en vertus et en lumières! Un moment, il y a de cela un demi-siècle, l'Église gallicane, l'Église concordataire fut mise à de terribles épreuves; ne triompha-t-elle pas de la prison et de l'échafaud? A la même époque à peu près, une autre Église, celle d'Allemagne, où l'élection capitulaire avait été conservée, fut tentée par son prince, Joseph II. Comment se tira-t-elle de cette épreuve? l'histoire le dit assez.

(1) Marca, Tractatus de Concord. Imp. et Sac., lib. VI, ch. IX, p. 888. Verùm si promotiones apostolicas, illinc capitulorum electiones conferas, fateberis profectò tantùm præstare Romanæ sedis ordinationem quantùm est primæ sedis collegium singularium capitulis ecclesiarum præstantius ac sublimius : quod etsi unum Romanus pontifex minus dignum presbyterio donavit, supra mille invenies rudes, ignaros, hebetes et prorsùs ineptos ab ordinariis esse promotos. — Æn. Sylvii Opera, p. 1048.

Et ce n'est pas seulement l'indépendance du clergé gallican que Rome préservait des atteintes signalées par tous les bons esprits, mais le prêtre, qu'elle arrachait à cette ignorance où trop longtemps il était resté plongé, en exigeant qu'il étudiât trois ans en théologie pour obtenir une cure, dix ans pour gagner le doctorat, six ans pour être simple bachelier. Si ces conditions avaient été remplies par ceux que les chapitres décorèrent du titre d'évêque, nous n'aurions pas vu, à Bâle, le cardinal d'Arles se faire apporter les reliques de la ville pour les mettre sur le siége des évêques absents; comme s'il n'eût pas dû savoir que J.-C. avait donné au pape et aux évêques, et non à des châsses de saints, le pouvoir de terminer des questions de foi : c'est la réflexion du docte Berthier (1); et sept évêques n'auraient pas consenti à déposer Eugène IV, quand les canons en demandent douze pour déposer un simple évêque, comme Nicolas de Cusa, un des nonces à la diète de Mayence, en 1444, l'observait justement (2).

(1) Berthier, l. c., t. XVI, p. 368.

(2) Le 25 juin 1439, les Pères de Bâle déposèrent le pape Eugène IV comme désobéissant, opiniâtre, rebelle, violateur des canons, scandaleux, parjure, hérétique, etc.; or ce décret était porté par une assemblée où l'on ne comptait que trente-neuf prélats, dont huit seulement étaient évêques, quand les canons en demandent douze pour la déposition d'un simple évêque. Saint Antonin dit que quelques-uns de ceux qui déposèrent Eugène avaient été privés de leurs dignités par ce pontife, à cause de leurs crimes. Eugène IV mourut en 1447, âgé de 64 ans : c'est un des grands papes dont s'honore l'Église. Il s'écriait, quelques heures avant de rendre son âme à Dieu : O Gabriel, qu'il eût été bien plus à propos pour toi de n'avoir été jamais ni cardinal, ni pape, mais d'avoir vécu dans ton monastère, occupé des exercices de ta règle! — Sa vie fut édifiante; il aimait les lettres, il avait le talent de la parole et la science des affaires. Il eut le bonheur et la gloire d'élever au cardinalat Bessarion, et honora de son amitié Théodore Gaza, Pléthon, Andronic de Thessalie, Nicolas Perroti, Valerio de Viterbe, Filelfe, etc. (Caraffa, de Gymnasio romano, p. 171). Cia-

Le grand reproche que le clergé gallican, l'université, les parlements, les lettrés, si l'on veut aussi, faisaient Léon X, c'est que sa bulle détruisait une œuvre disciplinaire depuis longtemps en vigueur dans l'Église de France. En cela, ils méconnaissaient évidemment les droits du saint-siége. N'est-il pas des circonstances où une dérogation aux règles communes devient une nécessité? Et qui décidera si ce temps est venu? Le prêtre, qui n'a pas la plénitude du sacerdoce, branche, dit Thomassin, de cet arbre divin dont l'évêque est le tronc (1)? L'évêque, dont la juridiction, bien que divine, ne peut s'exercer que sur la matière assignée par le souverain pontife, qui peut l'étendre ou la diminuer, comme le cardinal de Lorraine le proclamait au concile de Trente (2)? La primauté ayant été donnée à saint Pierre, afin d'ôter toute occasion de schisme, dit saint Jérôme (3), le pape seul a le droit de faire des lois qui obligent l'Église; mais ces lois, variables de leur nature, ne sauraient le lier au point qu'il ne puisse y déroger (4) pour de justes raisons dont seul il est le juge.

Léon X, après son entrevue avec François Ier, avait quitté Bologne et repris le chemin de Florence. C'était toujours avec une joie nouvelle qu'il revoyait sa ville natale et cette belle église de Santa-Maria del Fiore, où reposaient

conius (Chacon) a fait un beau portrait de ce pape : Vir aspectu insignis, et veneratione dignus, gravis in dicendo potiùs quàm eloquens, modicæ litteraturæ, multæ cognitionis, historiæ præsertim, liberalis in omnes, etc.

(1) De la Discipline de l'Église, p. I, ch. I, nos 9, 10, 13.

(2) Quare à Deo utique jurisdictionem provenire, sed exerceri in subjectâ materiâ aliis à pontifice destinatâ, quam idem conferre potest aut minuere. — Pall., Hist. con. Trid., l. XIX, cap. 6, no 3.

(3) Ut capite constituto, schismatis tolleretur occasio.

(4) De l'ancienne et de la nouvelle discipline de l'Église en France, par M. Richeaudeau, directeur du grand séminaire de Blois, in-8°. Avignon, 1842, p. 47.

les restes de tant de néoplatoniciens qu'enfant il avait si tendrement aimés, mais qu'il avait raison de délaisser désormais. Là était enterré, sous une dalle obscure, Marsile Ficin, auquel Léon X avait transféré, en 1487, le canonicat qu'il possédait dans cette église. En vain aurait-on cherché du regard la tombe qui enfermait les restes du glorieux réformateur de la philosophie de Platon : il dormait là comme un homme qui n'eût fait aucun bruit en ce monde, quand Florence, sur l'observation du pape, songea à réparer son oubli et son ingratitude. Quelques années plus tard, Marsile avait son monument funèbre dans une église où tant de gloires sont ensevelies (1). Léon X avait à payer une dette d'enfance à ce sanctuaire de sciences et de vertus. Il voulut que les chanoines eussent désormais le rang de protonotaires du saint-siége, et le droit d'en porter l'habit dans les cérémonies publiques (2).

Au moment où le pape entrait à Florence, les successeurs de Philippe Giunta, le grand imprimeur (3), préparaient une édition des œuvres de Jérôme Benivieni. Après avoir favorisé le platonisme, Jérôme devait terminer sa triple vie de philosophe, de poëte et d'artiste, par des Laudes à Marie (4), qui l'inspira plus heureusement que Platon. Ce

(1) En hospes hic est Marsilius sophiæ pater,
Platonicum qui dogma, culpâ temporum
Situ obrutum illustrans, et atticum decus
Servans, Latio dedit fores primus sacras,
Divinæ aperiens mentis actus, numine.
Vixit beatus ante Cosmi, munere
Laurique Medicis; nunc revixit publico.
S. P. A. F. Ann. MDXXI.

(2) Salvini Ind. cron. dei canonici Fior. — Mss. presso il Capitolo.

(3) De Florentinâ Junctarum Typographiâ, auctore Ant. M. Bandinio. Lucæ, 1791, vol. II.

(4) Laude in honore di Nostra Donna, p. 144.
Tu Maria, tu sol se' quella
Via ch' al ciel ciascun conduce;

retour à la vérité catholique par l'intercession de la Vierge est un phénomène qui se reproduit souvent dans la vie des néoplatoniciens de Florence. Nous l'avons déjà signalé en parlant de Politien.

De retour à Rome, Léon X reçut des plaintes des habitants de Sienne contre Borghèse Petrucci, gourverneur de la ville (1) : on l'accusait d'incapacité, de malversation, d'orgueil, de lâcheté. Borghèse servait mal les intérêts de l'Eglise : on l'avait vu tout récemment, quand le saint-siége avait besoin d'une coopération active, déserter son poste et s'enfuir. Il fallait à Léon X une âme dévouée. Raphaël Petrucci, évêque de Grosseto et commandant du château Saint-Ange, était un homme capable, déterminé et qui ne manquait pas de courage; il avait donné à Léon X des gages d'une constance à toute épreuve et d'un véritable dévoûment (2): Léon X lui confia le gouvernement de Sienne. Petrucci se mit en marche avec deux cents lances et deux mille hommes d'infanterie. Borghèse comptait sur quelques-uns de ses partisans, mais il fut abandonné dans le danger; il n'osa le braver et, la nuit, s'enfuit vers Naples, laissant la ville ouverte à Raphaël Petrucci, qui s'en empara sans coup férir. L'évêque de Grosseto, au lieu de

Tu se' porto, nave e stella ;
Tu ministra, guida e duce.
Chi non è da la tua luce
Scorto, in tenebre cammina;
Chi, Maria, da te declina,
Non sa dove il suo fin sia.

Voir ce qu'il dit sur Jésus : Laude ad Jesu, 145; Laude di Jesu, *ibid.*; De la Pazzia del Christiano et de' suoi effecti, 146; Del corpo di Christo, 146-147; Stanze in passione Domini, p. 151. — Opere di Hierony. Benivieni, Firenze per li heredi Di Philippo di Giunta, nell' anno del Signore 1519, nel Mese di Marzo, in-12. — *Voyez* Tiraboschi, l. c., t. VII, p. 827-828.

(1) Roscoë, t. III, p. 68.

(2) La Vie de Léon X, pape, par Paul Jove, p. 283-284.

l'amitié qu'il lui eût été si facile d'obtenir, ne gagna que la haine des habitants : malheureusement cette haine était méritée (1).

A peine arrivé à Rome, le pape reçut d'heureuses nouvelles de Florence : son frère Julien se rétablissait de jour en jour; les médecins n'avaient plus aucune crainte. Ce n'était pas la première fois que la science s'était flattée de triompher du mal. L'année précédente, Léon, qui croyait à un retour à la santé, écrivait à Julien :

« Vous savez bien que je n'ai rien au monde de plus cher que vous. Je vous en conjure donc, laissez là les affaires, et ne songez qu'à vous rétablir, et pour vous et pour moi. Persuadez-vous bien que je veille sur vos intérêts comme si vous étiez près de moi, toujours à mes côtés. Mon bon, mon tendre frère, si vous m'aimez, si vous croyez que je vous aime, courage; ne pensez qu'à une seule chose, à votre guérison (2). »

Les douces espérances dont Vespuccio avait si souvent flatté Léon X s'évanouirent bien vite. Les médecins reparurent près du lit du malade, silencieux et mornes : leur art était désormais impuissant; Julien ne pouvait être sauvé que par un miracle. Après de longues souffrances, supportées avec un courage tout chrétien, Julien mourut le 17 mars 1516, dans l'abbaye de Fiesole (3), n'ayant joui qu'un instant du bonheur que lui avait fait son frère bien-aimé, et emportant les regrets de Florence, qui pleura, à la mort de son premier magistrat, l'administrateur intègre, l'ami du peuple, le chrétien doux de cœur, le patriote pas-

(1) Fabroni, p. 115. — Hieron. Negri, Lettere de' Principi a' Principi.

(2) Petri Bembi Ep., lib. XI, ep. 4.

(3) Giuseppe del Rosso, l'Osservatore Fiorentino, t. II, p. 73.

sionné pour la gloire de son pays, le protecteur des lettres et des arts (1).

Sa vie avait été traversée par des souffrances et des chagrins de toutes sortes. Pour les adoucir, Dieu lui avait donné, comme à son père, un inépuisable trésor de philosophie chrétienne. Quand la douleur était trop vive, il avait, après la religion, les Muses pour les adoucir. Il chantait dans l'infortune, tout comme avait fait Pierre. Crescimbeni dit qu'il ne se laissa pas gâter par le mauvais goût du siècle, c'est-à-dire par le naturalisme païen (2). L'Arioste a célébré dans de beaux vers les vertus de Julien; Bembo l'a placé comme interlocuteur dans ses Asolani, et Michel-Ange a voulu travailler au tombeau qu'on lui fit élever dans la sacristie de Saint-Laurent (3).

(1) Roscoë, t. III, p. 70, note.
(2) Comm., vol. II, parte 2, lib. 6, p. 338.
(3) Capella de' Dopositi. — Del Rosso, l'Osservatore Florentino, t. II, p. 73.

CHAPITRE IX.

EXPÉDITION DE MAXIMILIEN. — GUERRE D'URBIN. — 1516.

Schinner rallume les haines contre la France. — L'empereur Maximilien prépare une nouvelle expédition en faveur du duc de Milan. — Il est sur le point de prendre la ville, quand les Suisses se révoltent dans son camp. — Maximilien s'enfuit. — Belle conduite de Léon X lors de la prise d'armes de l'empereur — Ses lettres à Schinner et à l'évêque Ennio. — Le pape garde fidèlement sa parole. — Révolte du duc d'Urbin. — Griefs du saint-siége contre ce prince. — Le pape lui fait la guerre et le dépouille de sa principauté. — Heureuses influences pour l'Italie de la conquête d'Urbin.

Après avoir licencié son armée, à l'exception de sept cents lances, de six mille lansquenets et de quatre mille Gascons et Biscayens, François Ier était parti pour la France, laissant le gouvernement du Milanais au connétable de Bourbon (1).

Schinner ne se décourageait pas : les revers, loin de l'abattre, le grandissaient. Après la funeste journée de Marignan, il avait quitté Milan, traversé les gorges du Tyrol et gagné la ville d'Inspruck, emmenant avec lui François Sforce. C'était le frère puîné du duc Maximilien, qui venait de s'enfermer dans le château de Milan, son dernier asile, son dernier patrimoine, et qu'il avait si mal défendu. Si le sort livrait le malheureux Maximilien au vainqueur, François restait pour soutenir la querelle et sauver les droits de

(1) Léo, Hist. d'Italie, t. I, p. 567.

sa maison (1). Schinner avait assisté à une restauration qui semblait beaucoup plus difficile que celle des Sforces : les Médicis n'étaient-ils pas rentrés à Florence après vingt ans d'exil? C'était dans les mains de l'empereur d'Allemagne un puissant auxiliaire que cet enfant conduit au camp impérial par l'évêque de Sion. Ferdinand le Catholique venait de mourir. Ce prince, auquel il est impossible de refuser quelques-unes des qualités qui font les grands rois (2), peu de temps avant sa mort, avait fait passer à Maximilien cent vingt mille florins pour l'aider à troubler la victoire des Français en Italie, pendant que Henri VIII, excité par Schinner et ému par les plaintes de François Sforce, envoyait dans le même but des subsides à l'empereur (3). Sous le titre de Philippique, Schinnèr avait imprimé depuis quelque temps à Londres un pamphlet où, tantôt s'inspirant de Démosthènes, et tantôt d'Aristophane, il disait au monarque de la Grande-Bretagne : « Il ne s'agit pas de couper, mais d'arracher les ongles à ces coqs (les Français) (4). » Henri VIII se laissait entraîner. Maximilien sembla secouer alors cette indolence que lui reprochent ses contemporains, et recouvrer l'ardeur qu'il montrait dans son jeune âge, quand, grimpé sur les rochers, il apercevait de loin le chamois que le brouillard de la montagne cachait à tous les regards, et qu'en véritable chasseur il marchait sur les pics comme sur un sol uni (5). Il comptait que Henri VIII ferait

(1) Gaillard, Hist. de François Ier, p. 204, t. I, in-8o.

(2) Joa. Marianæ Hist. de reb. Hisp. l. XXX, cap. XXVII.

(3) Simonde Sismondi, t. XV, p. 399.

(4) Gallorum ungues non resecandos sed penitus evellendos.—Oratio Philippica ad excitandos contra Galliam Britannos ; maximè verò ne de pace cum victis præmaturè agatur, sanctiori Anglorum consilio exhibita. Lond., Toland, 1707, in-8o.

(5) Ipse in editioribus rupibus conspicitur, ubi feras exagitabat, atque unde aliis spectando caligo oculis offendebatur, imperterritus ipse ceu

une irruption sur les côtes de France, comme il l'avait promis, tandis que les Impériaux attaqueraient le Milanais : le roi d'Angleterre faillit à sa parole.

Mais, grâces aux subsides de ses deux alliés, et peut-être plus encore à l'assistance du cardinal, l'empereur eut assez vite levé une belle armée : elle était forte de cinq mille chevaux fournis par ses États héréditaires, de dix mille fantassins espagnols et italiens, et de quinze mille Suisses recrutés dans les cantons qui n'avaient pas voulu faire leur paix avec la France (1).

C'est à la tête de ces troupes que Maximilien, au printemps de 1516, entra par Trente en Italie (2). Il eut tort de ne pas suivre les conseils de Schinner : cette soutane rouge en savait plus que le meilleur général de l'armée impériale. Le cardinal voulait que, sans s'arrêter en chemin, le prince marchât au pas de course sur Milan, dont il se serait infailliblement emparé, grâce à l'épouvante que cette apparition subite aurait jetée dans les esprits (3). L'empereur, en route, avait trouvé un petit château, Asola, qui voulut lui barrer le chemin. Le provéditeur Contarini, qui le défendait, répondit en homme de cœur à la sommation du prince, c'est-à-dire par le canon. Maximilien, pour châtier l'insolence du commandant vénitien, assiégea le château, mais inutilement : après quelques attaques infructueuses, il prit le parti de marcher sur Milan (4), poursuivant l'épée dans les reins Odet de Foix, seigneur de Lautrec, qui avait

per plana loca cursu ferebatur. — Ghilini, Expeditio italica Maxim., apud Freher, Scrip. Germ., t. III, p. 97.

(1) F. Guicciard., t. II, l. 12. — Paul. Jovius, l. XVI. — Mém. de Messire de Bellay, l. I. — Fr. Belcarii Comm., lib. XIV.

(2) Paolo Paruta, Hist. Ven., l. III.

(3) Simonde Sismondi, l. c., t. XIV, p. 402.

(4) Paolo Paruta, l. III. — F. Guicc., l. XII. — Simonde Sismondi, l. c., t. XIV.

tenté, avec quelques cavaliers, de disputer le passage de l'Adda aux Impériaux (1).

L'épouvante était dans Milan, qui se crut un moment perdu. Heureusement le vainqueur allait lentement; il s'amusait en chemin, et laissait ainsi le temps au connétable de Bourbon de mettre la ville en état de défense. Le capitaine bernois de Stein, ennemi du cardinal de Sion, arriva sur ces entrefaites avec six mille Suisses, et Milan passa bien vite du désespoir à la confiance : mais sa joie fut de courte durée ; car, au moment d'en venir aux mains avec les Impériaux qui bloquaient la ville, les Suisses refusèrent de combattre, et partirent l'arme au bras, licenciés par le connétable, qui leur avait fait promettre de ne pas se battre contre les Français.

A la nouvelle de cette défection, Maximilien se crut maître de Milan, et fit sommer les habitants de lui ouvrir leurs portes dans trois jours, les menaçant, en cas de refus, de détruire la ville de fond en comble, et sur les ruines de semer du sel, ainsi que l'avait fait autrefois Frédéric Barberousse (2).

Le gouverneur ne se laissa point intimider, et le blocus de Milan devint plus rigoureux. Cependant les Suisses à la solde de Maximilien étaient mal payés et murmuraient. Des murmures ils en vinrent aux menaces, et leur colonel Stapffer, un matin, alla trouver l'empereur, réclamant avec une insolence soldatesque l'arriéré de la solde qui leur était dû. En cas de refus, il déclarait qu'il irait avec ses gens rejoindre le connétable. L'empereur eut recours aux prières et à la colère; mais le colonel fut inflexible : pour

(1) Gaillard, t. I, p. 225. — Simonde Sismondi, t. XIV, p. 402. — Ligue de Cambrai, liv. 5, vol. II, p. 539. — Roscoë, t. III, p. 79.

(2) Gaillard, l. c., t. I, p. 227.

l'apaiser, il lui promit d'aller au quartier des Suisses, le soir, avec le cardinal de Sion (1).

Maximilien n'attend pas la nuit, et se hâte de remettre à Schinner seize mille écus, à compte d'une somme beaucoup plus forte qu'il va se procurer (2); puis il monte à cheval et part, avec une escorte de deux cents cavaliers, pour Trente, sans rien dire à son armée, qui se débande, lève le siége de Milan, et pille Lodi et Saint-Angelo, afin de se payer de ce que leur devait l'empereur (3).

Quelques historiens cherchent à expliquer la fuite de Maximilien par l'apparition des ombres de Charles, duc de Bourgogne, et de Léopold d'Autriche, qui, la nuit, auraient réveillé l'empereur de son sommeil pour l'avertir de se défier des Suisses (4).

Cette prise d'armes, tentée courageusement, on ne saurait en disconvenir, aurait demandé, pour réussir, une vigueur d'action dont Maximilien, malgré ses talents militaires (5), était incapable en ce moment. On a prétendu que le pape avait sourdement excité ce prince à descendre en Italie. L'histoire doit la vérité aux vivants comme aux morts. Le pape remplit toutes les conditions du traité qu'il avait conclu quelques mois auparavant avec François Ier. En cas d'attaque du Milanais, il avait offert à son allié cinq cents hommes d'armes et un corps de trois mille Suisses. Requis d'exécuter le traité, Léon X répondit qu'il n'était pas en état de fournir le contingent stipulé; mais, en compensation,

(1) Gaillard, l. c., t. I, p. 228.

(2) Paul. Jov., Vita Leon. X, l. III. — La ragione della sua partita non essere per altro che per andare a far provisione di denari per le paghe dell' esercito. — Paruta, l. c.

(3) G. von Fründsberg's Kriegsthaten, t. II, p. 24. — Paul. Jov., l. XVI. — Guicc., l. XII. — Simonde Sismondi, t. XIV, p. 405.

(4) Schmidt, Hist. des Allemands, Reims, 1786, in-8o, t. V, p. 475.

(5) Schmidt, loc. cit., t. V, p. 482.

il promit l'assistance d'un corps de troupes florentines qui se mit en marche pour Bologne, où il arriva quand l'empereur était en pleine déroute (1).

Il fit plus encore : au moment où les montagnards s'ébranlaient pour porter secours à l'Église, qui n'avait même pas besoin de les appeler à elle, Léon X écrivit à l'évêque de Sion une lettre que nous voudrions ne pas avoir trouvée dans le recueil de Bembo. A Dieu ne plaise que nous blâmions le pontife du respect qu'il montre pour la foi jurée, de ses généreux efforts pour conserver la paix, de son inébranlable obstination à garder un traité qu'il a signé, quelque dur qu'il soit pour la papauté; mais il nous semble qu'un serviteur comme Schinner a droit à de grands ménagements. Ce n'est pas assez de lui dire : « Aussitôt que vous aurez reçu ma lettre, renoncez à votre entreprise; demeurez tranquille, et ne cherchez pas à troubler la paix de vos montagnes (2); » le pape ajoute : « Il n'est rien qu'un homme sage et prudent doive plus éviter que de jeter le trouble dans une république où la paix va régner, et de pousser à la révolte un pays qui l'a vu naître; c'est mal servir les intérêts de la république chrétienne (3). » Un soldat tel que Schinner, qui s'estimerait heureux de mourir en défendant l'Église, si nous supposons qu'il ait failli par trop de zèle, méritait d'autres paroles que celles que lui adresse Léon X. Ne craignez rien pour Schinner : si le soldat a pu se sentir blessé jusqu'au cœur, le prêtre est là pour verser

(1) Simonde Sismondi, Hist. des Rép. Ital., t. XIV, p. 412.—Gaillard, Hist. de François Ier; p. 239-240. — Roscoë, t. III, p. 92.

(2) Quamobrem has ad te litteras statim duxi dandas, quibus te commonefacerem atque hortarer ab incepto desisteres ; quietique potiùs et tranquillitati, quàm bellorum et discordiarum fovendis initiis incendendisque animis tete dares.

(3) Quòd in eo universæ rei christianæ publicæ malè consulis. — Bembi Ep., ep. 29, l. XI, dat. XVI cal. Mart. Florentiæ.

du vin sur la plaie. L'évêque se tait, obéit, jette son cor d'Uri, dit adieu à ses montagnards jusqu'à ce que le moment arrive, et il viendra, où Léon X aura besoin du guerrier. Schinner, dans son repos studieux à Rome, n'aura point oublié son ancien métier. Nous le reverrons, les yeux inondés de larmes, chanter, comme le Siméon de nos livres saints : « Je puis mourir en paix. » C'est qu'avant de quitter cette vie, Parme et Plaisance seront rentrés dans le domaine de l'Église.

Nous avons lu dans Roscoë : « A cette époque, Léon X envoyait Ennio, évêque de Veruli, en qualité de légat près des cantons helvétiques, pour les engager à fournir des troupes aux ennemis de François Ier, qui ne l'ignorait pas (1). » Ainsi se vérifie ce mot profond du comte de Maistre : « Depuis trois siècles, l'histoire semble n'être qu'une grande conspiration contre la vérité (2). »

Or, sait-on ce que Léon X écrivait à Ennio? « Comme je vous l'ai dit, aussitôt après mon traité de bonne amitié signé avec François Ier, prenez bien garde, dans vos relations avec les Suisses, d'offenser directement ou indirectement Sa Majesté; je m'en rapporte à votre prudence. Vous savez qu'à la cour de ce prince on n'est pas entièrement revenu sur votre compte; il est donc bien important pour vous de ne prendre aucune part à ces diètes qu'on annonce en Suisse; tenez-vous à l'écart, et montrez ainsi que vous n'avez pas même la pensée de rien faire qui puisse déplaire au roi de France (3). »

(1) Roscoë, t. III, p. 93.

(2) Du Pape, in-12, p. 245, note 2e.

(3) Scripsi... ut Regis animum nullà in re procurationeve offenderes... quamobrem censeo à conventibus isthic publicè proximèque celebrandis prorsus abstineas, abdasque te potiùs in aliquem devium et privatum locum, ex quo exploratum illis sit te ne cogitare quidem

N'oublions pas que cette lettre fut écrite quelque temps avant l'expédition de Maximilien. Voilà, ce nous semble, un pape bien lavé du reproche de parjure. Qu'on écrive demain une nouvelle histoire de France, nous sommes sûrs d'y lire un chapitre qui aura pour titre : *Léon X fausse ses serments et trahit François Ier*.

Lors de l'invasion du Milanais, le pape, justement alarmé, dut compter, pour arrêter les Français, sur l'assistance du duc d'Urbin, qu'il avait sommé de venir, comme feudataire du saint-siége, se rallier sous l'étendard de l'Église (1). François de la Rovère obéit, mais mollement.

Quand les deux monarques se rencontrèrent à Bologne, François Ier essaya d'intervenir en faveur du duc d'Urbin ; mais la faute du feudataire avait eu de si funestes conséquences pour les confédérés, que le pape dut demeurer inflexible. Il invoquait la parôle que le roi avait donnée de ne prendre sous sa protection aucun sujet du saint-siége apostolique (2). Ce n'était pas la première fois que le duc d'Urbin encourait le blâme de son souverain. Sous Jules II, il s'était montré partisan des Français, et, chargé par le pape du rétablissement des Médicis à Florence, il avait refusé formellement de s'associer aux projets du pontife. Après la bataille de Ravenne, on l'avait vu s'acharner à la poursuite des troupes pontificales ; enfin, en pleine rue, il avait frappé d'un coup de stylet le cardinal de Pavie, François des Alidosi, assassinat dont il avait obtenu l'absolution, grâce à l'intervention du cardinal de Médicis (3).

quidpiam contra Regis voluntatem. Dat. prid. cal. martias 1516. Roma. — Ep. Bembi, ep. 34, lib. XI.

(1) Leoni, della Vita di Francesco Maria di Montefeltro della Rovere IV, duca d'Urbino, in Venezia, in-4o, p. 161.

(2) Della Zecca di Gubbio e delle geste de' Signori della Rovere, duchi di Urbino, dal prevosto Rinaldo Reposati, in Bologna, 1773, in-4o, t. II, p. 48.

(3) Reposati, p. 47. — Roscoë, t. III, p. 83.

Tels étaient les griefs du saint-siége contre le duc d'Urbin (1). Le souverain avait le droit de punir le vassal. Léon X, dans un monitoire où sont rappelées les plaintes de Rome contre le sujet désobéissant, le somma de comparaître devant le consistoire dans le terme de quelques semaines (2). Au lieu d'obéir, le duc eut recours à l'intervention de la duchesse Élisabeth, veuve du duc Guidubald, et dont Bembo a célébré les belles qualités. La duchesse eut plusieurs audiences du pape ; mais ses prières furent inutiles. Pendant qu'elle implorait le pardon du coupable, que faisait le duc d'Urbin? Au lieu de se soumettre, il jetait dans la citadelle de Pesaro une garnison de trois mille hommes dont le commandement était confié à un officier d'une fidélité et d'un courage à tout épreuve. Si le prince se fût présenté volontairement à Rome, il aurait été pardonné sans doute. Au sujet qui persistait dans sa révolte, Léon X devait un châtiment exemplaire : il l'excommunia, le déclara rebelle, et le priva de ses titres et de ses dignités. En même temps, les troupes pontificales, sous la conduite de Laurent de Médicis, envahissaient les États du duc d'Urbin, s'emparaient de sa capitale, puis de ses places fortes, presque sans coup férir, et en donnaient l'investiture au commandant de l'expédition. Cet acte de vigueur et de justice, trop rigoureux peut-être, reçut l'approbation en plein consistoire des membres du sacré collége. Un seul d'entre eux, Grimani, évêque d'Urbin, refusa de signer une sentence qui privait de ses États un prince dont la cour avait toujours été ouverte aux proscrits. Il reprochait à Léon X d'oublier l'hospitalité que l'ancien duc Guidubald avait autrefois si généreusement exercée envers Julien de Médicis.

(1) Reposati, p. 47.
(2) Guicc., St. d'It., t. II, liv. 12.—Raynald., ad ann. 1516, t. XIX, p. 219.

François de la Rovère supporta courageusement l'exil; il avait à ses côtés une femme bien capable d'en adoucir les rigueurs, la fille d'Isabelle de Gonzague, qui rappelait au monde toutes les vertus dont sa mère était ornée.

Les temps changèrent; les Urbinates, qui avaient accueilli Laurent de Médicis comme on accueille un prince nouveau, par amour du changement, s'en dégoûtèrent bien vite (1). François de la Rovère, qui ne tarda pas à connaître les dispositions des habitants, rêva la conquête d'Urbin (2). A cette époque, tout projet aventureux a des chances de fortune; dès qu'il est connu, on est sûr de voir accourir une foule de soldats mercenaires que le repos fatigue, et qui troqueraient une année de vie contre quelques heures de pillage.

Au premier appel, le duc vit arriver 3,000 Italiens, 1,500 cavaliers, et un chef expérimenté, Frédéric de Gonzague, seigneur de Bozzolo, ennemi juré de Laurent de Médicis (3). La marche de François de la Rovère fut une suite de triomphes (4). Il passa le Savio, sous les murs de Césène, sans que Laurent essayât de l'arrêter. Urbin n'était gardé que par une faible garnison, qui se rendit à la première sommation. Rosseto, le gouverneur, avait trahi.

Alors ce peuple, qui avait fait éclater sa joie lors de l'occupation de la ville par les troupes du pape, s'arme pour les chasser, et se met à pousser des *vivat* à la vue de son ancien maître. Il ne lui suffit pas d'insulter au vaincu, il veut l'hu-

(1) Ist. di Giov. Cambi, l. XXII, p. 107. — Scip. Ammirato, l. XXXIX, p. 322.

(2) Belcarius, l. c., l. XV, nos 39-41.

(3) Muratori, Annali d'Italia, vol. X. — Leoni, Vita di Franc. Maria, duca d'Urbino, lib. II.

(4) Simonde Sismondi, t. XIV, p. 423.

milier, et il frappe une médaille où, d'un côté, on voit la figure du pape régnant, avec l'exergue : *Leo*, *Ponti. Max. An. IIII*, et de l'autre, un ballon gonflé d'air, avec la devise de Sa Sainteté : *Vi et virtute* (1).

Ce fut un revers et une leçon pour Léon X, que la capitulation d'Urbin. Le pape perdait un duché important, et il apprenait à ses dépens combien peu il devait compter sur le connétable de Bourbon, dont le lieutenant Lautrec avait autorisé Frédéric de Gonzague à s'enrôler sous les ordres de la Rovère (2). Le pape, justement alarmé, requit l'assistance des princes chrétiens contre un sujet rebelle qui trouvait un appui jusque dans le camp des alliés du saint-siége. Roscoë a raison de dire que les plaintes d'un souverain tel que Léon X ne pouvaient être dédaignées par les monarques étrangers (3). Si la paix régnait en Europe, on le devait certainement aux efforts du pontife ; et d'ailleurs le pape, comme le remarque Voltaire, c'était l'opinion gouvernant le monde chrétien.

Chaque fois que la papauté craint quelque danger, c'est vers l'Angleterre qu'elle tourne les regards ; c'est de cette fille bien-aimée qu'elle attend, après Dieu, l'assistance la plus efficace. Entre le pape et le roi qui régnait alors sur la Grande-Bretagne, il existait un perpétuel échange de témoignages de dévoûment. Léon X demande à Henri VIII la liberté de Polydore Virgile, et l'humaniste sort aussitôt de prison (4). Henri VIII recommande à Sa Sainteté Richard Névyl, qui ne tarde pas à obtenir le titre sollicité par son

(1) Joannis Jacobi Luckii, Sylloge numismatum elegantiorum ab anno 1500, usque ad an. 1600, p. 37.

(2) Guicc., St. d'Ital., l. XIII.

(3) Roscoë, t. III, p. 101.

(4) Hortati sumus te pro tuâ in sanctam sedem atque nos reverentiâ, proque nostrâ in te paternâ dilectione et charitate, velles (Pol. Virgilium) liberum facere.

royal protecteur (1). Au premier bruit de la conquête d'Urbin par François de la Rovère, le pape écrivit à Henri VIII pour lui demander de prompts secours. Ce prince intervint sur-le-champ, par le ministère de ses ambassadeurs, auprès de ses alliés, qui eurent égard aux représentations du monarque. Le roi d'Espagne donna l'ordre au comte de Potenza (2) de se mettre en marche à la tête de quelques milliers de soldats pour renforcer l'armée pontificale, et François I[er] envoya de son côté trois cents lances à Sa Sainteté, et promit de la secourir contre tout feudataire révolté. Il est vrai qu'il mit plus tard un bien haut prix à cette intervention armée : il exigea, en échange, la restitution de Modène et de Reggio au duc de Ferrare, et avec tant d'insistance, qu'il finit par l'obtenir (3).

Cependant le pape travaillait à former une armée assez puissante pour réduire le sujet révolté ; elle se trouva forte bientôt de dix mille hommes d'armes, de quinze cents chevau-légers et de quinze mille fantassins (4). Le commandement en fut confié d'abord à Laurent de Médicis. Les deux armées se rencontrèrent, et les hostilités commencèrent au mois d'avril. Le château de S. Costanza (5) fut emporté par les troupes papales, qui vinrent camper sous les murs de Mondolfo, où Laurent reçut à la tête un coup de feu qui le mit hors de combat (6).

(1) Quare ad vestram sanctitatem nos convertimus in quâ et summæ benignitatis fontem et certissimas nostras spes semper invenimus, à quâ preces nostræ voti semper compotes redierunt. — Littera regis ad papam rogatoria. — Rymer, Fœd., t. XI, pars I, p. 104.

(2) Gaillard, Hist. de François I[er], t. I, p. 241.

(3) Muratori, Ann. d'It., t. X, p. 132. — Roscoë, t. III, p. 103. — Guicc., t. II, l. 13. — Ammirato, l. XXIX.

(4) Leoni, Vita di Fr. Maria, duca d'Urbino, lib. II.

(5) Roscoë, t. III, p. 107.

(6) Ist. di Giov. Cambi, l. XXII. — Jacopo Nardi, l. VI.

Il fut remplacé par le cardinal Bibbiena, qui arriva fort heureusement pour rétablir la discipline, que l'éloignement de Laurent avait gravement compromise. Si la Rovère eût surpris l'ennemi dans cette occasion, il en aurait eu bon marché; mais il crut détourner le danger qui menaçait Urbin en faisant tuer au milieu de son camp, à coups de pique, quatre officiers qu'il accusait de vouloir le livrer aux Médicis (1). Après cette odieuse exécution, il se jeta sur les terres de la Toscane, laissant ainsi ses États exposés aux ravages de l'ennemi. Bientôt il fut forcé de rebrousser chemin et de marcher sur Urbin. Il était trop tard; ce n'était plus seulement aux troupes pontificales qu'il avait affaire, mais aux rois d'Espagne et de France, qui n'étaient pas sans crainte sur leurs possessions en Italie. L'ordre fut donné aux troupes des deux nations de quitter l'armée de la Rovère et de regagner leurs garnisons. Le malheureux duc, ainsi abandonné, fut obligé de souscrire aux conditions que lui dicta son vainqueur. La plus dure de toutes fut l'abandon de ses domaines.

Le pape leva la sentence d'excommunication prononcée contre le duc et ses adhérents, défendit de rechercher aucun de ceux qui avaient aidé le prince dans sa révolte, laissa la jouissance de tous leurs biens à la duchesse sa femme et à la duchesse douairière, et permit enfin au vaincu d'emporter avec lui ses armes, ses effets mobiliers et la belle bibliothèque formée par Frédéric, son aïeul (2).

Ce fut un coup de fortune pour l'Italie que la conquête d'Urbin par les armes de Sa Sainteté. Désormais, tant que la papauté posséderait le duché, l'Italie n'avait plus à craindre d'être envahie par l'étranger. Si, comme autrefois

(1) Gaillard, l. c., t. I, p. 245.
(2) Roscoë, t. III, p. 111.

sous Charles VIII, il voulait la traverser pour s'emparer de Naples, elle avait dans les places fortes de S. Costanza; Mondolfo, Pesaro, Sinigaglia, San Leo, Majuolo, autant de forteresses pour arrêter l'ennemi ou l'inquiéter dans sa retraite. Ce qui manquait à ce malheureux pays, c'était l'unité, dont la papauté seule, à partir de Jules II, comprit toute l'importance. Avec ses vingt ou trente maîtres, elle ne pouvait avoir de volonté ; réunis au moment du danger dans une commune pensée de salut, tous ces souverains se détachaient un à un, à la première occasion, de la commune alliance, et l'indépendance nationale périssait faute d'un chef suprême. Avec Rome, telle que l'a rêvée Jules II, telle que la veut Léon X, l'Italie n'a plus à trembler pour ses libertés. En cas d'invasion, elle vient s'abriter derrière la papauté, qui, pour défendre la nationalité menacée, a pour armes l'épée et la croix. On accuse d'ambition l'un et l'autre de ces pontifes; qu'importe, si l'œuvre à laquelle ils travaillaient était dans les intérêts du pays? Mieux valait un pape qu'un roi, même de France, parce que le pape est le chef naturel de la famille italienne; que la France en Italie, c'est une nation dans une nation. Un écrivain dont l'opinion n'est pas suspecte, M. Libri avoue que l'asservissement de l'Italie devenait inévitable le jour où François Ier et Charles-Quint l'auraient choisie pour champ de bataille (1). Comment alors reprocher à la papauté ses généreux efforts pour en chasser l'étranger?

L'attention si puissamment excitée à Rome par la guerre d'Urbin fut un moment distraite par un complot auquel le pape échappa miraculeusement.

(1) Hist. des sciences mathématiques en Italie, in-8o, Paris, 1840 t. III, p. 3.

CHAPITRE X.

CONSPIRATION DES CARDINAUX. — 1516-1517.

Alphonse Petrucci conspire contre Léon X, et pour quel motif. — Il met dans ses intérêts un chirurgien nommé Vercelli. — Les projets de Petrucci sont connus; appelé à Rome, il est pris et arrêté au château Saint-Ange. — L'instruction commence. — Complices de Petrucci : Raphaël Riario, Adrien de Corneto, Soderini, de Sauli. — Petrucci et Vercelli sont condamnés à mort et exécutés. — Adrien de Corneto, Soderini, Sauli et Riario obtiennent leur pardon.

« Le scandale a ses hontes, ses influences salutaires et ses résultats fâcheux; c'est le coup de vent qui entraîne la branche morte et durcit la branche vivace (1). »

Il n'y a pas longtemps que nous entendions ces belles paroles, dont un professeur éloquent nous développait le mystère, en une de ses leçons sur le sommeil de Jésus dans la barque de Pierre. Nous aurions pu les choisir pour épigraphe de ce chapitre, car nous avons à raconter un douloureux scandale; un coup de vent aussi, qui entraînera une branche morte, mais qui durcira la branche vivace. Dans le sacré collége, nous allons trouver des homicides; mais, parmi les douze apôtres, ne se trouva-t-il pas un traître qui vendit le sang du juste?

Alphonse Petrucci, frère de Borghèse, chassé de Sienne, était un des jeunes cardinaux qui avaient contribué puissamment à l'élévation de Léon X au trône pontifical. Il descen-

(1) M. l'abbé Pavy, Cours d'histoire ecclésiastique professé à la faculté de théologie de Lyon.

dait de la noble famille de cet Altomonte (1) que le peuple, au xe siècle, avait élu gouverneur de la ville. Pierre, le premier qui fut investi de cette magistrature, véritable souveraineté, était une espèce de nain, qu'on désignait sous le nom de Petruccio (le petit Pierre) (2), sobriquet que garda sa postérité; car ce nain, au témoignage de tous les historiens, dans un corps exigu enfermait une âme d'un courage tout viril.

Alphonse croyait hériter du gouvernement de Sienne. Il ne cacha pas sa colère quand il apprit que Léon X l'avait donné à Raphaël Petrucci, évêque de Grosseto. Le cardinal aimait l'or: la confiscation des biens de Borghèse fut une mesure qu'il ne put pardonner à Sa Sainteté, quand il se rappelait surtout les services que sa maison avait rendus pendant des siècles à celle des Médicis. Vaniteux, emporté, d'une extrême intempérance de paroles, il disait à toute oreille qui voulait l'écouter ses griefs contre Sa Sainteté, dont il n'épargnait pas plus le caractère que la personne (3). Il parlait tout haut d'assassiner le pape. Un moment, il eut le projet de le frapper d'un poignard; mais la vue de sa robe rouge de cardinal l'arrêta (4), ou peut-être, s'il faut

(1) Laconico discorso della nobilissima famiglia Petrucci d'Altomonte di Siena, del dott. Filad. Mugnos. Napoli, 1674, in-8o.

(2) E perchè egli era di corpo e di statura alquanto piccolo, il chiamarono Petruccio, e questo nome diminutivo passò per cognome alla sua posterità. — Ib., p. 8.

(3) E era tanta la rabbia che non guardando i suoi evidenti pericoli, comunicò questa sua pazza opinione a molti cardinali suoi amici, etc.— Mugnos, p. 22.

(4) Paul Jove, p. 301. — Oldoinus, in Ciac., t. III, p. 299.

Y tanto era el odio y rancor que con el tenia que muchas veces salia de su posada con una daga so el manto, con determinacion de matarle a punaladas in consistorio. — Historia Pontifical y catholica compuesta por el dotor Gonçalo de Illescas, in-folio, in Barcelona, 4 vol., t. II, p. 158.

en croire un historien contemporain, la peur de ne pas réussir (1).

Nous avons dit ailleurs qu'avec le cardinal Jean était entré au conclave un chirurgien, Jacques de Brescia, dont le scalpel avait été plus d'une fois nécessaire au prélat (2). Devenu pape, Léon X, pour témoigner sa reconnaissance à l'habile opérateur, lui donna 1,000 ducats d'or, dont il acheta, à l'angle des rues Sixtine et Alexandrine, un petit terrain où nous avons vu qu'il fit bâtir une jolie maison (3). Jacques, au moment où nous parlons, était absent de Rome.

A Rome était un chirurgien d'une habileté consommée, nommé Baptiste Vercelli, à qui Petrucci s'adressa pour confier son homicide projet : le poison devait remplacer le poignard; un poison liquide qui, distillé adroitement sur les plaies du pontife, devait inévitablement le tuer. Par bonheur, le pape répugna à montrer à un autre qu'à son chirurgien habituel une infirmité qui pouvait le faire souffrir, mais qui n'avait rien de bien menaçant pour sa santé. Cette pudeur le sauva (4). Vercelli avait écouté l'horrible proposition du cardinal, et il avait, en toxicologie, une science telle, qu'il eût répondu de tuer en peu d'heures, à la manière de Locuste, l'auguste malade. Ce fut en vain que, pour décider Sa Sainteté, le camérier Jules le Blanc joignit ses prières à celles des cardinaux; Léon X fut inébranlable. Petrucci ne se décourageait pas : il réussit à présenter le chirurgien à Sa Sainteté. Vercelli n'était pas

(1) Guicc., l. c., lib. XIII.

(2) Ad scindendum apostema, et iste postquam intravit, ampliùs non exivit. — Mss. Vat., coll. Ottob., n° 10880.

(3) Mss. Vat., coll. Ottob., n° 10880.

(4) Salutari quâdam verecundià minimè se novo chirurgo aperiendum judicavit. — Fabroni, Vita Leon. X, p. 115.

seulement un habile praticien, il passait, à Rome, pour un esprit délié; ses ruses expirèrent devant la répugnance obstinée du pontife.

Le cardinal cependant, imprudent comme un enfant (1), se croyait sûr du succès, comptait les jours de son prince, en assignait le terme, et laissait échapper d'imprudentes paroles, qu'à Florence on commençait à recueillir. Il avait besoin d'un complice, qu'il trouva dans Ninio, son secrétaire. Ninio devait, si Vercelli manquait de cœur, exciter l'empoisonneur par l'appât de grandes récompenses. A Rome, les hommes ne furent pas plus discrets que les murs; ils parlèrent. Quelques-unes des lettres de Petrucci furent interceptées. Léon X, averti, ne put plus douter du complot (2).

Ninio, secrétaire du cardinal, est arrêté et mis à la question (3). On lui présente les lettres et l'alphabet en chiffres d'Alphonse : le malheureux, atterré, confesse la vérité.

Maintenant il s'agissait de s'emparer des coupables.

Vercelli était en ce moment à Florence, où il avait été subitement appelé pour traiter Goro de Pistoie, attaqué du mal napolitain. De peur qu'il ne quitte la ville, on l'amuse par de belles promesses d'argent, car il était avare. On veille sur lui du reste, il n'échappera pas.

Alphonse est mandé à Rome. La lettre qu'il reçoit au nom du pontife est conçue de façon à ne laisser dans l'esprit du cardinal aucun soupçon. On veut le consulter sur des affaires de famille, le rétablir peut-être dans son état primitif de fortune, lui rendre des biens confisqués. Qu'a-t-il à

(1) Era el cardinal Petruccio mancebo liviano, y de muy poca discrecion. — Gonçalo de Illescas., l. c., p. 156.

(2) Fabroni, l. c., p. 116.

(3) Laconico discorso.

craindre? il ne partira que muni d'un sauf-conduit. En vain quelques amis d'Alphonse lui donnent le sage conseil de se tenir sur ses gardes : il méprise ces avis, et se met en route pour Rome (1). A peine a-t-il mis le pied dans le palais pontifical, qu'il est arrêté et conduit, avec le cardinal de Sauli, au château Saint-Ange. L'ambassadeur d'Espagne, qui avait engagé sa parole et répondu de Petrucci, réclame en vain contre cette insulte au roi d'Espagne dans la personne de son ambassadeur (2). On lui répond qu'un empoisonneur est hors du droit des gens ; que l'empoisonnement est un crime en horreur à Dieu et aux hommes.

Vercelli, arrêté à Florence, fut conduit à Rome sous bonne escorte. La procédure commença. Léon X avait fait choix, pour suivre l'affaire, de cardinaux renommés par leur haute sagesse (3) : Remolini, Accolti et Farnèse. Mario Perusco, en qualité de procureur fiscal, fut chargé de l'interrogatoire des prévenus.

Le cardinal Alphonse fut mis à la question ; il se conduisit en lâche, et dénonça tous ses complices. Il avoua son crime, et confessa que son dessein était de délivrer Rome d'un tyran, et de donner la tiare aux vieux cardinal Riario (4). Il désigna comme ayant trempé dans le complot les cardinaux Riario, François Soderini, Adrien Corneto, et Bandinello de Sauli. On peut juger facilement de l'anxiété douloureuse de Sa Sainteté.

Raphaël Riario, qui était entré dans la conspiration

(1) Pâris de Grassis, Diar. ined. — Laconico discorso. — Roscoë, t. III, p. 115.

(2) Guicciard., St. d'It., t. II, lib. XIII. — Fabroni, p. 116.

(3) Causam commisit tribus cardinalibus æquitate spectatissimis. — Fabroni, p. 116.

(4) Paul Jove, la Vie de Léon X en français, p. 305.

des Pazzi contre les Médicis (1), était une créature de Sixte IX, qui l'avait nommé cardinal du titre de Saint-Georges. Il était riche et généreux. Pâris de Grassis lui donne de la prudence, du cœur, de l'élévation dans l'esprit (2).

Paul Jove ajoute que la maison de Riario était magnifique, sa table splendide et sa suite nombreuse; il s'était cru un moment, au dernier conclave, sûr de la tiare. Quand il vit qu'on avait élu un homme jeune encore, il ne put dissimuler sa mauvaise humeur (3).

Soderini, cardinal de Volterre, frère du gonfalonier, passait pour un humaniste habile. On lui reprochait du penchant à l'avarice, une humeur inconstante, un naturel dissimulé, une âme vénale (4).

Adrien de Corneto, cardinal du titre de Saint-Chrysogone, cultivait les lettres, et avec succès; c'était, au dire de Bacon, un homme d'une vaste érudition, d'une prudence consommée dans les affaires, fin et délié (5), mais entaché de superstition. Un astrologue avait prédit qu'à Léon X succéderait un cardinal de basse extraction, né dans une ville obscure, arrivé aux honneurs par son seul mérite, et d'une vaste science. Adrien s'appliquait la prophétie : il était né à Corneto, petite ville de la Toscane; ses parents étaient

(1) L'Osservatore Fiorentino, del cav. Giuseppe del Rosso, t. III, in-18, p. 93 et seq.

(2) Tam prudens, tam magnus, tam cordatus, etc.—Fabroni, p. 117.

(3) Paul Jove, p. 306-307.

(4) Erat ei ingenium grave, perspicax, optimisque litteris præclarè excultum, sed avaritiâ corruptus, fidem sæpe habuit venalem.

(5) Vir magnus fuit Adrianus et multâ eruditione, prudentiâ et in rebus civilibus dexteritate præditus. — Bacon., Hist. regni Henrici VII, in op. t. III, p. 500. — Roscoë, t. III, p. 121. — On trouvera dans les Carmin. illus. Poet. Ital., t. V, p. 397, diverses pièces de vers d'Adrien. Ce cardinal est auteur d'un livre plusieurs fois réimprimé sous ce titre : *De verâ Philosophiâ*.

presque réduits à l'indigence; il avait réussi dans ses études, et, sans brigue ni intrigue, s'était vu décoré de la pourpre romaine. L'astrologue avait dit jusqu'au nom du pape futur, qui s'appellerait Adrien. Le Flamand Adrien remplissait toutes les conditions indiquées par le devin : c'est lui qui devait succéder à Léon X. Quelques historiens révoquent en doute la culpabilité d'Adrien de Corneto, qui aurait été victime d'une noire calomnie.

De Sauli, comme Adrien, avait consulté les astrologues, qui lui avaient promis la tiare. C'était un des cardinaux qui s'étaient montrés les plus zélés pour servir les intérêts du cardinal Jean. Devenu pape, Médicis n'oublia pas de Sauli, qu'il admit dans son intimité: c'étaient d'autres faveurs qu'ambitionnait le prélat. Quand il vit que Jules de Médicis avait obtenu l'évêché de Marseille, sur lequel il comptait, il se répandit en reproches contre Léon X : il disait qu'il n'oublierait jamais une pareille injustice (1).

Lorsque le pape eut en main tous les fils de la conspiration, il résolut de tenir un consistoire et de révéler aux membres du sacré collége l'attentat auquel la Providence l'avait si miraculeusement arraché.

Le 23 mai 1517, tout était prêt, grâces aux soins de Pâris de Grassis, qui ne se doutait de rien. Les cardinaux arrivaient un à un et prenaient place à leur siége ordinaire. Le pape fit appeler le cardinal d'Ancône, avec lequel il s'entretint plus d'une heure. Le maître des cérémonies, étonné d'une si longue entrevue, se baissa, regarda par la serrure, et aperçut dans la chambre de Sa Sainteté le capitaine du palais et deux gardes armés. En ce moment, entrèrent au consistoire le cardinal de St-Georges et le cardinal Farnèse. Depuis quelques jours, on parlait d'une promotion nouvelle

(1) Fabroni, p. 119. — Roscoë, t. III, p. 122.

de cardinaux; Pâris crut qu'ils venaient conférer à ce sujet avec Sa Sainteté. Mais à peine Riario a-t-il mis le pied dans l'appartement pontifical, que Léon X en sort précipitamment, ferme la porte et ordonne brusquement au maître des cérémonies de faire évacuer le consistoire; Pâris obéit. Il avait deviné que le cardinal de Saint-Georges était arrêté; mais de quel méfait s'était-il rendu coupable? Le pape lui apprit que les deux cardinaux Petrucci et de Sauli avaient fait des aveux qui compromettaient le cardinal de Saint-Georges. « Nous ne pouvions comprendre, dit Pâris de Grassis, que Riario, dont nous connaissions la sagesse, eût trempé dans un semblable complot, et que, s'il était coupable, il n'eût pas pris la fuite (1). » C'est sous l'empire de ce doute que les prélats présents obtinrent que le cardinal ne fût pas transféré au château Saint-Ange, qu'il gardât les arrêts au palais, et plus tard qu'il fût pardonné.

Tout n'était pas fini, d'autres coupables restaient à découvrir. Le 3 juin, le pape convoqua un second consistoire où, après avoir rappelé les bienfaits insignes dont il avait comblé les cardinaux, il se plaignit de la noire ingratitude de ces princes de l'Eglise. Alors, élevant la voix, il dit : — Il y a ici deux cardinaux félons. Il ajouta, en se découvrant : — Au nom de cette image du Christ, je leur promets le pardon, s'ils veulent avouer leur crime (2); et du regard il désignait Adrien et Soderini, mais les coupables gardaient le silence. Accolti et Farnèse, pour mettre un terme à cette angoisse où les assistants étaient plongés, demandèrent

(1) Notic. des Mss. de la bibl. du Roi, t. II, p. 590 et suiv. Paris, 1787, in-4o. — Rymer, Fœd., t. VI, pars 1, p. 134.

(2) Cum convocâsset senatum, præsentes adesse dixit binos alios cardinales conjurationis socios; invocatoque Christi nomine, detectoque capite coram illius imagine, magnâ voce juravit se illis veniam daturum, si peccatum fassi essent. — Fabroni, p. 118.

que chaque cardinal interrogé confessât, sous la foi du serment et devant le Christ et son vicaire sur cette terre, s'il était ou non coupable : l'avis fut adopté. Soderini, quand vint son tour de jurer, hésita, balbutia ; mais, pressé plus vivement, il se jeta par terre, à genoux, et, les mains levées vers son juge, les yeux inondés de larmes, reconnut son crime et implora miséricorde (1). Léon X n'était pas satisfait : « Il en est encore un autre, dit-il ; au nom de Dieu, qu'il se nomme donc ! » Tous les yeux se portèrent à la fois sur Adrien de Corneto. Le cardinal, debout, regardait fièrement le pape ; mais cette assurance passa bien vite ; il pâlit à son tour, s'agenouilla, comme son complice, et confessa son crime. Tous deux avaient eu connaissance du complot, qu'ils n'avaient pas révélé.

Le pape garda la parole qu'il avait promise : les deux cardinaux Soderini et Adrien durent seulement payer au fisc une amende de vingt-cinq mille ducats. Les coupables satisfirent promptement à la sentence ; mais ni l'un ni l'autre n'eurent assez de confiance en Sa Sainteté pour rester à Rome : ils avaient appris cependant à connaître la magnanimité du pontife ; peut-être le remords les poussa-t-il à s'exiler (2). Le cardinal de Volterre se retira à Fondi, qu'il ne quitta qu'à la mort de Léon X. Adrien de Corneto, ne se fiant pas à la muse latine pour tromper les ennuis d'un exil volontaire, avait emporté des trésors qui tentèrent la cupidité de ses domestiques et causèrent sa mort (3). Collecteur des deniers du pape en Angleterre, il avait su captiver

(1) Fabroni, l. c., p. 118.

(2) Fugam arripuerunt vel propter criminis conscientiam.—Fabroni, p. 118.

(3) Constans tamen opinio est, eum insuto in interiorem thoracem auro oneratum, comitis famuli perfidiâ oppressum ; auroque subrepto, cadaver in solitarium aliquem locum abjectum occultari.—Val., de Lit. inf., l. I.

Henri VIII, qui lui conféra successivement les évêchés de Hertford et de Bath. Valeriano l'a placé dans cette poétique nécropole qu'il éleva aux illustrations littéraires.

Après la miséricorde, la justice. Le 20 juin, les cardinaux Petrucci, de Sauli et Riario furent solennellement dégradés. Le 22 juin, en présence du sacré collége, Bembo lut la sentence. Au consistoire la séance fut orageuse. La lecture de la procédure était à chaque instant interrompue par les cris des coupables, les reproches qu'ils se faisaient mutuellement, les plaintes qu'ils proféraient contre Léon X. La nuit suivante, Petrucci fut étranglé dans sa prison, et le lendemain, Vercelli et son secrétaire promenés par la ville (1) dans un tombereau, puis tenaillés et écartelés (2).

François Ier s'intéressait vivement à de Sauli. Le cardinal était originaire de Gênes, alors sous la protection de la France, et d'une famille que le roi estimait. Pendant l'instruction du procès, l'évêque de Bayeux, Canosse, intervint en faveur du prélat. La lettre qu'il écrivit à Jules de Médicis était pressante : il disait que la faute du malheureux prélat, quelque grande qu'elle pût être, ne l'était pas autant que la mansuétude de Sa Sainteté (3).

De Sauli, du reste, a trouvé des défenseurs d'une haute probité, Foglietta, Cabrera, Oldoini, qui croient à son innocence, et prétendent que son oreille fut seule coupable (4).

C'était assez de sang répandu; trop peut-être : le cœur

(1) Paul Jove, p. 311.

(2) Guicc., t. II, l. XIII. — Roscoë, t. III, p. 124.

(3) E che quando anco vi fosse qualche parte d'errore, pure che non fosse maggior di quello può essere la misericordia di Sua Santità. — Lettere de' principi, t. I, p. 12. — Roscoë, Appendix, t. III, p. 486.

(4) Quippe non voluntate sed auribus tantùm peccavit. — Oldoinus in Ciac., t. III, p. 293.

du pape souffrait; la peine de Sauli fut commuée en une prison perpétuelle, et la prison en une amende. Rendu si miraculeusement à la liberté, de Sauli voulut en personne remercier Sa Sainteté. Le pape, qui portait sur sa figure les traces d'une douleur profonde, aux protestations de dévoûment du cardinal, répondit par des paroles amères: « Bien! lui dit-il, en l'interrompant, fasse le ciel que vous ayez dans le cœur ce que vous avez sur les lèvres : si nous croyions à un repentir sincère, nous vous rendrions toutes nos bonnes grâces; mais nous avons bien peur que vous ne reveniez à votre premier vomissement (1). »

La réprimande était sévère; c'est qu'aussi le pape avait tant aimé de Sauli; c'est que de Sauli avait témoigné tant de respect filial à Sa Sainteté! Les hommes de cœur sont ainsi faits; ils peuvent être impunément offensés par un ennemi, par un être qui leur est indifférent; mais trahis par un ami, par un confident, et presque par un frère, c'est une ingratitude qu'ils ont de la peine à pardonner. Au moment où leur bouche va s'ouvrir pour murmurer une parole de réconciliation; que leurs bras sont prêts à étreindre le coupable; que leur poitrine bat violemment en signe d'émotion, leur œil craintif lit dans l'avenir une nouvelle trahison; et la chair, plus forte alors que l'esprit, murmure, comme elle fait chez Léon X : pourquoi s'en étonner?

Riario au moins ne devait rien au pape. A Florence, il s'était montré l'ardent ennemi des Médicis; c'était l'hôte habituel de la villa de Fiesole, où les Pazzi voulaient attirer Laurent pour le poignarder (2). Sa robe de cardinal fut presque souillée du sang du Magnifique. A Rome, au con-

(1) Sed dubitamus ne denuò ad vomitum redeatis aut redire cupiatis.
(2) Giuseppe del Rosse, l'Osservatore florentino, t. III, p. 100.

clave, il fut jusqu'au dernier moment du parti de ces prélats qui avaient juré de ne donner la tiare qu'à des cheveux blancs. Et quand Alph. Petrucci vint crier au peuple, après l'élection : *Vivant, vigeantque juniores !* il inclina la tête en signe de tristesse. Léon X pouvait user de représailles et se montrer impitoyable envers un homicide ; mais cette extrême justice eût passé pour une vengeance (1). Cinquante mille ducats, que Chigi, le riche marchand siennois dont Raphaël avait peint le palais de la rue Longara, promit de payer au fisc (2), parurent au pape une expiation suffisante ; il commua la peine. Le fils traita le vieillard ainsi que le père avait traité le jeune homme :

Quod fesso ætate senectæ
Tu facis, hoc juveni fecerat ante pater (3).

Quelques jours après, le juge et le coupable se trouvèrent dans le lieu saint. Le juge, qui disait la messe, interrompit le saint sacrifice, vint au-devant du meurtrier, et lui dit :

— Révérendissime seigneur, afin que votre domination n'ait d'inquiétude ni dans le cœur ni sur la figure, je vous apporte et vous donne la paix en face du corps et du sang de Jésus. Au nom de Dieu, je vous remets toute espèce d'offense dont vous auriez pu vous rendre coupable envers moi, et, pour prix, je vous demande, au nom de Notre-Seigneur, ici présent, de me remettre tout ressentiment que vous pourriez garder contre moi. » Et le pape, suffoqué de sanglots, tendit les bras à Raphaël et l'embrassa tendrement.

(1) Oldoinus, in Ciaconio, t. III, p. 299.
(2) Carlo Fea a placé la promesse souscrite par Chigi dans ses Notizie intorno Raffaele, p. 83-84.
(3) Ang. Colocci, Opera latina.

La branche morte est tombée; mais le tronc vit toujours : il va pousser de nouveaux rameaux (1).

(1) Nous donnons ici l'acte d'accusation contre les cardinaux, que Carlo Fea a tiré textuellement des archives du Consistoire (*v.* Notizie intorno Raffaele, p. 84-87).

Junius MDXVII. Anno quinto.

Romæ die lunæ XXII. lunæ mensis Junii MDXVII. fuit Consistorium, et expedita fuerunt infra scripta.

Sanctissimus Dominus Noster proposuit Rmis DD. Cardinalibus velle expedire negotium, et Causam processus facti contra Rmos DD. Raphaelem de Riario Episcopum Ostien., et Bendinellum tituli S. Mariæ in Transtiberim Presbyterum, ac Alphonsum S. Theodori Diaconum Cardinales propter quatuor crimina per eos contra Sanctitatem Suam, et Sedem Apostolicam perpetrata, quorum quodlibet erat crimen læsæ Majestatis, et privatione dignum; nam Bendinellus, et Alphonsus Cardinales cum primum Sua Sanctitas ad summi Apostolatus apicem divina providentia cooperante assumpta fuisset, fide, et jurejurando se astrinxerant, de eligendo communi consensu futurum Pontificem; et deinde eadem Sanctitate Sua in Sancta Sede sedente, tractarunt et convenerunt ac promisserunt eligere eumdem Raphaelem de Riario Episcopum Ostien., et Cardinalem in futurum Pontificem; idque eidem R. Ostien. communicarunt; cui promisserunt voces suas; ipsumque R. Cardinalem in eorum sententiam traxerunt : et ut eorum pessimum consilium ad optatum finem perducere celerius possent; iidem Bendinellus, et Alphonsus Cardinales cum quodam Magistro Baptista de Vercellis Medico Chirurgico tractarunt, eum ponere ad servitia Suæ Sanctitatis sub prætextu medendi ulceri Sanctitatis Suæ, quod in sede patitur, et inducendi eum medelis veneficis ad interimendam Sanctitatem Suam. Et quantum in eis fuit, cum favore etiam Camerariorum nonnullorum præfatæ Sanctitatis id sæpe, et sæpius procurarunt, et etiam omnia ex ordine eidem Raphaeli Episcopo Cardinali communicarunt, ipseque etiam id ratum habuit, et diversis temporibus super hoc consilium inierunt, et si potuissent, ad effectum perduxissent. Ac iidem Bendinellus et Alphonsus contra Bullam Monitorii pœnalis per Sanctitatem Suam contra iniquitatis filium Franciscum Mariam de Ruere, et illi adhærentes emanatam, sub qua etiam Reges, et Cardinales includebantur, eidem Francisco Mariæ adhæserunt, pœnas in ea contentas damnabiliter incurrendo, ac crimen læsæ Majestatis committendo; super cujus negotii, et causæ expeditione idem SSmus Dominus

Noster exquisivit vota RR. Dominorum Cardinalium in præfato Consistorio existentium, qui omnes (excepto Rmo D. Dominico de Grimanis Episcopo Poortuen. dicente, se non esse bene resolutum, et propterea non posse cum bona conscientia tunc votum dare) votum suum dederunt; omnesque concluserunt, supra dicta crimina per processum, qui totus coram SSmo Domino Nosiro, et Rmis Dominis Cardinalibus lectus fuit; in quo continebantur ipsorum Cardinalium detentorum confessiones plene, et clare probata fuisse : et propterea crimen læsæ Majestatis eos commisisse, quod etiam in Papam, sicut in Imperatorem committitur, ac per eumdem SSmum Dominum Nostrum eos puniri posse usque ad necem, et privari pileo, et cardinea dignitate, ac omnibus officiis, beneficiis, et bonis quibuscumque, et demum Sacerdotio abrogari, et Curiæ tradi Sæculari, quia pœna erat arbitraria quo ad Suam Sanctitatem. Poterat enim omnes pœnas imponere, ac etiam clementia, et misericordia uti, prout Sanctitati Suæ placebat. Qui Rmi Domini Cardinales præsentes eosdem nocentes, et criminosos humiliter Beatitudini suæ commendârunt. Quibus votis ab eisdem Cardinalibus requisitis, et ut præfertur datis, Advocatus fiscalis petiit ab eodem SSmo Domino Nostro contra Cardinales detentos justitiam ministrari, eosque juxta eorum demerita per definitivam sententiam condemnari. Procurator vero fiscalis petiit concludi in causa, et sententiam proferri. Ea propter SSmus Dominus Noster conclusit in causa; et deinde Secretario suo domestico mandavit, ut Sententiam ipsam legeret, cujus vigore condemnati fuerunt præfati Domini Cardinales, videlicet, D. Raphael de Riario Episcopus Ostien., Dominus Bendinellus de Saulis Presbyter, et Dominus Alphonsus Petrutius Diaconus Cardinales, ac galero, et dignitate cardinea, nec non omnibus Ecclesiis, beneficiis, officiis et bonis, quæ Fisco Apostolico applicata fuerunt, privari, et degradari; Curiæque seculari tradi mandabatur, prout in ea latius continetur. Ipseque Procurator fiscalis petiit, et requisivit omnes Notarios ibidem præsentes de hujusmodi sententia rogatos esse.

Deinde SSmus Dominus Noster fecit verbum de discessu ab Urbe Rmi Domini Cardinalis Adriani sine licentia Sanctitatis Suæ, quam etsi eum discessurum intelligeret, ut Rmis Dominis Commissariis deputatis pridie significaverat; tamen noluit ejus discessum, cum potuerit, impedire.

CHAPITRE XI.

NOMINATION DE CARDINAUX. — 1517.

Intention de Léon X en créant de nouveaux cardinaux. — *Égidius* de Viterbe. — Lettre que lui écrit Léon X. — Il refuse d'abord et est obligé d'accepter la pourpre. — *Adrien* d'Utrech. — Ses premières années à Louvain. — Son amour pour les pauvres. — Vertus qu'il fait briller quand il monte sur la chaire de Saint-Pierre. — *Thomas de Vio* (Cajetan) entre dans l'ordre des Dominicains. — Succès qu'il obtient à l'université et en chaire. — Ses mérites divers. — *Ponzetti* cultive les sciences et les saintes lettres. — Paul-Émile *Cesio* se distingue par sa charité. — Quelques mots sur les autres cardinaux. — Luther à Wittemberg, jugeant Rome et l'Italie.

Depuis longtemps Léon X avait conçu le projet d'augmenter le nombre des membres du sacré collége. Il voulait que le cardinalat romain offrît au monde catholique la réunion de tout ce que les nations chrétiennes avaient de plus éminent dans les lettres. La sainteté des mœurs devait se trouver unie, dans l'élu, aux lumières, et le savoir à l'expérience des affaires. C'est le mérite et la vertu qu'il allait honorer. De pauvres religieux vont donc échanger leur robe de bure contre la soutane de cardinal. Il sait que dans le silence des couvents vivent cachées à tous les regards, aux siens exceptés, des intelligences qu'il veut tirer de leur obscurité volontaire pour les produire au grand jour, et qu'il destine à servir l'Eglise par leurs talents, comme elles édifiaient le cloître par leurs vertus modestes.

Égidius de Viterbe.

Dans le couvent des Augustins, à Viterbe, vivait un

moine, né de pauvres cultivateurs, ancien élève de Mariano de Genazzano, qu'il devait surpasser en éloquence et en savoir (1). A cette époque, il n'est pas d'homme comme un pape pour découvrir le mérite, même quand il se cache dans la prison d'un cloître. Jules II tira notre moine, qui se nommait Égidius, de son monastère, et l'employa comme légat à Venise et à Naples (2). La chaire convenait mieux au cénobite que la cour (3). Il y monta donc pour remplir une œuvre toute catholique, pour prêcher une croisade contre ce Turc; qui ne pouvait laisser un seul jour de repos à la chrétienté. L'historien que nous avons sous les yeux compare la parole de l'orateur tantôt à un torrent qui entraîne l'auditeur, tantôt à une sirène qui séduit et endort les grands et le peuple, le docte et l'ignorant, l'homme et la femme, le vieillard et l'adolescent (4). Égidius était poëte, historien, philosophe, théologien, linguiste. Il savait l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin; et non-seulement il parlait admirablement dans une église; mais, dans un concile comme celui de Latran, il méritait que Sadolet le comparât à l'aurore (5). Ajoutez, pour connaître pleinement cette nature d'homme, qu'aussitôt sa tâche remplie, il allait bien vite se cacher dans sa solitude.

C'est dans ce couvent que le moine, alors général de son ordre, reçut de Rome une bien belle lettre.

« Je vois souvent ici Corneille Benigno, que j'aime beaucoup, et qui vous aime merveilleusement (mirabiliter), que

(1) Martène, Coll. ampl., t. VI, p. 3.
(2) Oldoinus, add. ad. Claconium, t. III, p. 395.
(3) Pontano, Dial. Egid., Op., pars IV, p. 166, Flor., 1520.
(4) ... Ejus eloquentiam verborum et sententiarum torrentem dixeris; cujusvis generis auditores doctos, indoctos, mares, fœminas, juvenes, senes, principes et plebeios mulcebat. — Oldoinus, ad Ciac.
(5) Clarissimum hujus sæculi tanquam obscurescentis lumen. — Epist. Pet. Bembo, Ep. fam. II, p. 8.

vous aimez aussi, et avec raison ; c'est un homme de mœurs et de lettres élégantes : je prends plaisir à l'écouter, car sa parole est grave, sage, toute romaine, en un mot. Comme il m'a dit qu'il allait bientôt vous revoir, en me demandant mes ordres, j'ai songé à vous écrire ; non pas en vérité par désœuvrement, je suis si peu souvent inoccupé, mais pour avoir le bonheur de lire une de vos lettres, comme vous m'en écrivez quelquefois. Ces lettres sentent la forêt, et l'ombre où elles sont écrites, et le charme des lieux que vous habitez (1). Je veux vous dire aujourd'hui que je me propose d'augmenter le nombre des membres de mon sénat : j'y ferai entrer quelques-uns de ceux que j'aime, d'autres que réclame l'état de l'Église : c'est une mesure que je vous soumets, et sur laquelle je vous demande votre avis. Le jour de la promotion n'est pas encore fixé ; quand il le sera, je vous le dirai (2). »

Cette lettre était signée du nom de Léon X. Tout autre que le bon augustin aurait deviné Sa Sainteté, qui s'expliquait si clairement du reste. Égidius ne la comprit pas. Il répondit en félicitant le pape sur la détermination qu'il venait de prendre.

Nouvelle lettre de Léon X. Mais cette fois le pape ne va pas chercher ces ombres qu'aimait tant Égidius ; il lui dit :

« Je vous avais écrit pour savoir si vous consentiez à entrer dans le collége des cardinaux ; vous ne me répondez pas, peut-être par modestie, vous en avez tant ; peut-être parce que vous n'avez pas grande envie de la dignité ; pudeur chez vous ou défaut d'ambition, je vous félicite, quand

(1) Olere enim mihi propemodum videntur sylvam illam tuam et æsculorum umbram quâ scribens tegeris et amœnitatem loci. — Ep. Leon. X, l. xv, ep. 35.

(2) Egidio Viterbiensi, Augustinianorum Eremitarum Magistro, 13 Cal. Quintil. Romæ. — Epist. Leon. X, l. xv, ep. 35.

tant de gens recherchent les honneurs avec un empressement qui va jusqu'à la folie. Votre silence n'a fait que me confirmer dans ma résolution. Il y a longtemps que je songe à vous faire cardinal, d'abord pour vous récompenser de trente années de travaux, ensuite afin que l'État mette à profit vos lumières. Du reste, je sais bien que vous honorerez le chapeau beaucoup plus qu'il ne vous honorera. Je veux donc aujourd'hui exécuter ce. que j'ai arrêté depuis longtemps : vous serez cardinal aux calendes du mois d'août; je vous dis le jour, afin que vous soyez à Rome, et que je puisse vous voir et vous embrasser (1). »

Il fallait se résigner et obéir au pape. Égidius quitta donc sa retraite, mais en pleurant cette épaisse forêt où il aimait à se promener après le repas de midi, ces bois pleins d'un silence si propice à la méditation, cette verdoyante solitude, que l'oiseau seul égayait sans le troubler : Thébaïde littéraire dont le pape a pris soin de célébrer lui-même les charmes, dans un style à donner du regret au bon moine qui la quittait (2).

(1) Oct. Cal. Quint. — Epist. Leonis X, ep. 38.

(2) An tu, cum hoc æstu in sylvam illam densam atque horridam te abdideris, in quâ frigus opacissimum vel meridianis horis sentias, putas fieri posse ut tibi non invideatur? Ego autem subinvideo cùm multa, tum illud, quod ais, tua te ad studia, tuasque litterulas avidissimè revertentem mirabiliter juvari istâ loci atque sylvæ taciturnitate et solitudine; in quâ nihil quod oculis videas, nihil tuis auribus obstrepet præter avicularum cantus.—Egidio, etc., Ep. Leon. X, lib. xv, p. 486-487.

On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont Andreas Victorellus dit avoir vu les Mss. à la bibliothèque Angelica à Rome. —Liber in tria priora capita Geneseos. — De Ecclesiæ incremento, qu'Ambrosius Celepinus a loué en ces termes : Quis librum de Ecclesiæ incremento à te conscriptum, et divinâ pontificis voce laudatum non admiratur? — Dialogorum liber. — Eglogæ sacræ tres, quarum secunda de otio, tertia de resurrectione Domini. — Dictionarium, sive liber Radicum. — Liber in Thaghin I, signa facta super litteras Hebraïcas latinitate

ADRIEN D'UTRECHT.

A Utrecht, un pauvre ouvrier, nommé Florent, tisserand ou brasseur de son métier (1), avait un fils, Adrien, qui dès son enfance montrait de grandes dispositions pour l'étude ; un véritable Flamand, un peu lourd, un peu épais, apprenant assez difficilement, mais n'oubliant jamais ce qu'il savait une fois. Ses maîtres en étaient enchantés et le citaient pour son amour du travail, pour son assiduité aux leçons et pour sa bonne humeur. Adrien ne perdait pas une heure de la journée. Quand il sortait de classe, il avait coutume d'entrer dans une église et de prier le bon Dieu. S'il rencontrait un pauvre en allant à l'école, il partageait avec lui le pain de son déjeuner.

Un prêtre se trouva qui prit en amitié l'écolier, et le fit entrer, à Louvain, au collége des *Portiens* (2), séminaire gratuit. Adrien faisait de rapides progrès; il étudia la philosophie, les mathématiques, le droit pontifical qui régissait alors un double monde, le latin, le grec et l'allemand.

Marguerite, la veuve de Charles le Hardi, comme on dit en Allemagne, le Téméraire suivant notre langage, gouvernait alors les Pays-Bas. C'était une femme qui aimait les lettres; son bonheur était d'aller à la recherche des écoliers studieux, qu'elle savait découvrir, surtout quand ils s'em-

donata, etc. *Voyez* And. Victorell. in Add. ad Ciacon., l. c., p. 397. — Paulus Jovius, in Musæo. — Oldoinus in Add. ad Ciac., l. c., p. 395, 399. — Chioccarelli, de Script. neapol., t. I, p. 67. — Marini Archiatri pontefic., t. I, p. 227 ; t. II, p. 345. — Tiraboschi, t. VII, p. 1589. — Gandolfi, de cc script. Aug. — Ossinger, Bibl. Scrip. Aug.

(1) Natus Batavus, patre Florentio aulæorum textore, aut cervisiæ coctore. — Sponde ad ann. 1522. — Oldoin. ad Ciac., t. III, p. 430.

(2) In collegio Portiorum.

prisonnaient, comme Adrien, dans une chambrette qui touchait les toits, et froide et malsaine. Une fois, en traversant la ville de Louvain, au milieu d'une nuit d'hiver, elle aperçut un point lumineux à l'une des fenêtres de l'université. Elle demanda à son chambellan qui pouvait veiller si tard et par un froid si rigoureux ; on lui dit que c'était Floritz, ou le petit Florent, le fils du tisserand ; et le lendemain Adrien recevait d'une main inconnue, du bois pour se chauffer et 300 florins pour acheter des livres. Plus tard, elle obtint pour son protégé une cure et enfin un canonicat.

Adrien bénissait le ciel et le nom de Marguerite, sa bienfaitrice. C'est à Louvain qu'il commença et acheva son docte livre *de Rebus Theologicis* (1), qu'un de ses amis lui vola et fit imprimer, sans que l'auteur, à ce qu'il paraît, eût pu revoir les épreuves.

La réputation d'Adrien était arrivée jusqu'à la cour de Maximilien Ier. Lorsque l'empereur voulut donner un précepteur à son enfant, il jeta les yeux sur le chanoine de l'église de Saint-Pierre à Louvain, lequel apprit à son élève les quatre langues du monde nouveau : l'italien, l'allemand, l'espagnol et le français. Charles-Quint n'oublia pas son professeur.

Adrien vivait, à Louvain, à l'écart, dans un monde qu'il s'était fait à lui, et, comme il l'aimait, formé de quelques auteurs antiques, grecs et latins, mais en prose ; car toute sa vie, même étant écolier, il avait méprisé les poëtes. Ses convives, quand il ne dînait pas seul, étaient d'anciens camarades de collége, quelque humaniste étranger voyageur de passage, où quelque pauvre qu'il avait trouvé en

(1) Commentarii de Rebus Theologicis in 4 sententiarum quæstiones, unà cum quæstionibus quas Quodlibetas vocant.

rentrant au logis. Il n'avait ni prôneurs ni courtisans, parce que personne à Louvain, non plus qu'à Tolède, plus tard, ne comprenait ce bon Flamand, qui n'avait jamais voulu quitter les modes du Brabant; qu'on voyait toujours seul à la promenade, un livre à la main; qui n'entendait rien aux arts, savait à peine le nom de Raphaël, et n'aurait pas donné une obole d'une statue de Phidias, à moins que ce ne fût pour la revendre, afin d'en distribuer le prix aux pauvres, et qui disait de Sadolet : Ce n'est qu'un poëte, et du Laocoon : Ce n'est qu'une idole (1).

Quand il avait trouvé une larme à sécher, il s'en revenait tout joyeux chez lui; il avait gagné sa journée. La mère de famille qui avait besoin d'un peu de bois en hiver pour se chauffer, d'une robe neuve pour sa fille qui devait faire sa première communion, ou d'un médecin pour son mari alité, n'était pas obligée de chercher longtemps : elle entrait dans la première église venue, et près du bénitier elle trouvait un pauvre auquel elle disait : Où demeure le docteur Florent? et le pauvre donnait l'adresse. La mère de famille montait un escalier de mince apparence, s'arrêtait à une toute petite porte de bois, tirait une petite ficelle qui traversait une planche de sapin enduite d'une couche de rouge, et Adrien, averti par le bruit de la sonnette, accourait et donnait ce qu'il avait, et, quand il n'avait plus rien, empruntait pour donner.

Ce fut un beau jour pour le monde catholique, que celui où Florent fut décoré de la pourpre romaine. Déjà il avait été élu évêque de Tolède, et en Espagne, comme en Flandre, on l'avait surnommé le père des pauvres.

Dieu avait ses vues sur Adrien. Cet écolier flamand, qui étudiait toute la nuit, qui n'avait jamais vu de sa vie l'Italie,

(1) Lettere de' Principi, t. I, p. 96. Venez. 1564.

qui aurait passé et repassé devant une statue de Praxitèle sans lever les yeux, qui appelait les artistes les voleurs du bien des pauvres, fut choisi pour succéder à Léon X. Il faut que le schisme soit confondu; il parlait hier du paganisme de la cour de Léon X : voilà un pape flamand qui, par un véritable miracle, à cette époque, ne comprend rien à l'art, un phénomène vivant de science et de charité; ses yeux s'ouvriront-ils? Le schisme ne veut rien voir.

Florent prit le nom d'Adrien VI. Alors Érasme écrivit au pape :

« Au milieu des acclamations de tout un peuple, des mille voix des trompettes, du tonnerre des canons, est-ce que je ne pourrais pas espérer que ma petite voix arrivera jusqu'à vos oreilles, et que vous vous rappellerez votre Érasme, un des disciples les plus assidus à vos doctes leçons de théologie, l'admirateur de vos vertus, et aujourd'hui une des toutes petites brebis de votre grand toupeau (1)? »

Le maître de la sainte science à Louvain n'avait point oublié Érasme (2). Pendant plus de trois ans, ce ne sont, de la part du pontife pour son compatriote, que de douces paroles, des conseils de miel, de tendres épanchements. Adrien voudrait que le philosophe se levât comme le géant de l'Écriture pour combattre le sanglier qui ravage la vigne du seigneur. Érasme a peur du sanglier, et, pour en finir avec le pape, il se compare à l'écrevisse. Il demande des ailes, que la papauté ne peut lui accorder; si bien qu'un jour le pauvre Adrien meurt de douleur de n'avoir pu donner la paix au monde chrétien. Que faut-il donc pour réconcilier des frères baptisés de la même eau, si Adrien a succombé dans cette tâche, après avoir mérité les éloges d'un

(1) Erasmi Epist.

(2) Erasmi Epist., l. III, ep. 3; l. XXIII, ep. 4. — De Burigni, Vie d'Érasme, t. I, p. 88, 221, 300, 396, 399.

moine qui dit du mal de tout ce qui porta la tiare? Pontife aux splendides vertus (1), c'est l'expression de l'un de tes ennemis, tu meurs parce que tu n'as pu accomplir l'œuvre de paix que tu poursuivais jusque dans tes songes ; tu meurs parce que Luther et les âmes qu'il a séduites n'ont pas voulu t'écouter, toi dont la parole était un écho de la voix de Dieu ; tu meurs parce que les ordres de l'Allemagne ont repoussé tes conseils ; tu meurs parce que ta fille bien-aimée, ton Église de Saxe, se débat dans l'impénitence ! Mais, en t'envolant vers le tribunal du Père de toute charité, une consolation te reste : c'est que tu n'as pas fait couler une larme, que tu n'as jamais su qu'aimer et pardonner. Jouis de ta gloire en voyant, à défaut d'artistes, ce cortége de paralytiques, de lépreux, d'aveugles qui t'accompagne vers ce petit tombeau modeste comme tes vertus. Au dernier jour, quand ta poussière se ranimera et que tu revêtiras un corps glorieux, tu prendras ton vol vers les cieux en tenant dans tes mains cette devise qu'un Allemand écrivit sur ta tombe : « *Il n'est pas de plus grand malheur que de commander aux autres* (2). »

Thomas de Vio (Cajetan).

« L'Église sait que de généreux exemples ont un grand pouvoir sur les âmes ; que la force et le courage se prisent surtout dans l'union des esprits et des cœurs ; et l'Église, éclairée par les plus pures lumières de l'Évangile, inspirée par Dieu même, n'a pas reculé devant une pensée qui atterre

(1) Quanquam enim audio de illo Hadriano quòd fuerit splendidæ ac laudatæ vitæ. — Luth., Adversus novum idolum et antiquum diabollum qui Misnæ exaltatus est.

(2) Hadrianus Sextus hìc situs est qui nihil sibi infelicius in vitâ duxit quàm quòd imperaret.

et confond l'esprit humain : devant la pensée d'associer des hommes pour le sacrifice, devant la pensée d'établir, non pas des associations passagères et momentanées, mais des associations durables et permanentes dont l'appât des sacrifices serait la souveraine et l'unique loi. Elle a voulu opposer aux terribles maladies qui minent la société des remèdes efficaces, en ouvrant au milieu de nous des sources intarissables de dévoûment et d'amour; elle a voulu que les âmes énervées, amollies par les joies de la terre, pussent venir se retremper dans ces fontaines sacrées ; en un mot, elle a institué les ordres religieux pour donner au monde la leçon et l'exemple des plus angéliques vertus (1). »

Voilà de belles paroles ; et ce n'est point un prêtre qui les a écrites, mais un homme du monde, une des gloires de la science, M. Augustin Cauchy.

Thomas de Vio, auquel Léon X donnait la pourpre romaine, appartenait à l'ordre de Saint-Dominique.

Sur les bords de la mer Tyrrhénienne, où Virgile place le tombeau de la nourrice d'Énée, est un petit bourg du nom antique de Cajeta. C'est là que naquit, en 1469, Cajetano, de l'illustre famille de Vio (2). Son père le destinait au monde. L'enfant, pour échapper aux séductions de cette vie, embrassa volontairement l'ordre des frères prêcheurs. Il fit sa théologie à Bologne. En 1491, il fut choisi à Padoue comme *lector artium*. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Italie (3). Le chapitre général de l'ordre s'était assemblé à Ferrare ; la province de Lombardie dé-

(1) Considérations sur les ordres religieux, br. in-8o, Paris, 1844, p. 23-24.

(2) Flores historiæ sacri collegii, S. R. E. cardinalium, à D. Lud. D. d'Attichy, Ep. Æduensi. Lut., 1600, t. III.

(3) Patavii lector artium positus circa 1491, maximam sibi famam quà lectionibus, quà scriptis editis comparavit. — Quétif et Echard, Script. ord. prædic., t. II, p. 14, in-fol.

signa Cajetan pour y soutenir, selon la coutume, une thèse de théologie. Il eut pour auditeurs, ce jour-là, le duc de Ferrare, le sénat et Jean Pic de la Mirandole (1).

Cajetan s'était pris d'une véritable passion pour saint Thomas d'Aquin, cet ange de l'école, trop peu connu de nos jours, qui a sondé, à la manière des Allemands, tous les mystères de la sainte science, et qui, pour les expliquer, ne s'est inspiré que de Dieu. Il le savait presque par cœur; aussi disait-on que si la Somme du théologien avait pu se perdre, elle se serait retrouvée dans le cerveau de son disciple. Il y a dans saint Thomas un enchaînement logique qui rappelle la méthode d'Aristote, et une imagination de poëte qui tient de Platon. Cajetan savait enchaîner un auditoire à l'aide de cette alliance des deux natures grecques; il parlait à la fois à la raison et au cœur. Ses succès aussi étaient immenses. Les cardinaux, les doyens d'églises, les séminaires, les universités, les grands et le peuple aimaient également à l'entendre (2). Cajetan fuyait toutes les gloires mondaines. La couronne qu'il demandait à Dieu était bien plus belle que celle que les hommes voulaient lui tresser. A Padoue, il se cacha pour échapper au triomphe qu'on allait lui décerner. Il avait vaincu ce jour-là Maurice et Trombetta devant un auditoire nombreux formé de maîtres et d'écoliers (3).

Alors, dit son biographe, c'était la coutume en Italie de disputer sur des matières toutes spirituelles, tournois où l'âme seule était appelée à combattre; tandis que dans l'antiquité païenne, c'était le corps qui entrait en lice (4). Caje-

(1) Joann. Baptis. Flavius Aquil., Poëma heroïcum de Caietano.

(2) Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique, par A. Touron, 6 vol. in-4o. Paris, 1747, t. IV, p. 1 à 26.

(3) Quétif et Echard, l. c., p. 14.

(4) Nempe ut in olympicis certaminibus priscæ ætatis homines de corporeis viribus periclitebantur, sic nostrâ tempestate, viri religiosi

tan parut dans d'autres luttes philosophiques, et toujours avec le même succès. Combien nous aimons mieux le voir dans la cathédrale de Pise, sans peur de la robe rouge que porte Carvajal, reprocher en pleine chaire aux cardinaux schismatiques leur désobéissance, les poursuivre de ses moqueries, les accabler sous les foudres de son éloquence, et les citer au tribunal de Dieu, s'ils ne se repentent et ne font pénitence (1)! C'est à Pise qu'il composa son Traité célèbre de l'autorité du pape et du concile, où il a défendu victorieusement la suprématie monarchique du souverain pontife.

L'Église ne pouvait oublier dans ses récompenses un de ses fils les plus illustres. Le cardinal Caraffa voulut voir Thomas de Vio; il le chargea des intérêts de l'ordre de Saint-Dominique. La vie de Cajetan change alors : ce n'est plus une existence littéraire dont les spéculations philosophiques remplissent les instants, mais une vie de cénobite occupée tout entière de soins religieux, et où le frère trouve moyen de faire admirer sa science, sa charité, son zèle évangélique, son amour pour la pauvreté. Des poëtes se rencontrent sur sa route, et se mettent à chanter ses vertus diverses :

Non opibus, gemmis aut fulvo ditior auro,
Sed modicis contentus erat fictilibus usus,

dit Flavio, qui en fait un Père de l'Église.

Un pape aussi allait se présenter sur le chemin du moine pour lui offrir la pourpre. Mais Jules II meurt trop tôt, et c'est Léon X, son successeur, qui se charge de ce grand acte de justice (2). Encore un mot : il y a une belle scène

in ejusmodi conventibus animos exercere, ac de moribus, de litteris, de scientiis certare consueverunt. — Oratio de Vitâ Thom. de Vio Cajetani, à J. Bapt. Flaviano Aquilano.

(1) Quétif et Echard, t. II, p. 15.

(2) Tiraboschi, St. della lett. It., t. VII, p. 283.

dans la vie de notre dominicain. Le connétable de Bourbon venait de s'emparer de Rome. Quand il ne resta plus un seul clou à arracher des murs du Colisée, ses soldats se répandirent dans la ville comme des furieux, dévalisant tous ceux qu'ils trouvaient sur leur chemin. Près du pont Saint-Ange, ils avaient saisi Cajetan, qu'ils menaçaient de tuer s'il ne se rachetait à prix d'or. Survient le pape Clément VII, qui crie aux meurtriers : « Arrêtez ! n'allez pas éteindre le flambeau de l'Église (1) ! » Les soldats, frappés de terreur comme s'ils avaient entendu la voix de Dieu, ont pitié du malheureux, l'aident à se relever, le conduisent à son couvent, et lui laissent la liberté moyennant cinq mille ducats, que lui prêtèrent des âmes généreuses, et que Cajetan rendit, en des temps plus heureux, sur les revenus de son évêché de Gaëte.

PONZETTI.

C'est un Florentin (2) qui a conquis tous ses grades dans l'état ecclésiastique à force de travail et de talents : d'abord un des sept de la chancellerie romaine, puis clerc de la chambre apostolique, puis chanoine, puis évêque de Melfi ou Malfatta, petite ville de la Pouille ; enfin cardinal du titre de Saint-Pancrace. En lui donnant la robe rouge, Léon X eut évidemment l'idée d'honorer la science philosophique, dont Ponzetti était une des gloires. Il était connu par des travaux importants et de diverses natures. Il avait dédié à

(1) Quare Clemens VII romanus pontifex dum Roma deprædaretur, et indignè à militibus Cajetanus tractaretur, ea pro Cajetano verba protulit : Cavete ne extinguatis lumen Ecclesiæ. — Oldoinus in Ciac., t. III., p. 393.

(2) Inclytæ nationis Florentinæ Familiæ supremâ romani pontificatus ac sacrâ cardinalatus dignitate illustratæ : opus per Ign. Ursulinum. Romæ, 1706.

Augustin Nifo ses trois livres sur les Poisons, écrit un Traité de physique, une Dissertation sur l'origine de l'âme. Dans son livre *de Physicâ*, il avait enseigné que l'âme ne peut comprendre sans le secours des sens : *Anima non intelligit sine sensibus*. On imprima que l'auteur niait la spiritualité de l'esprit. Ponzetti prit la plume et donna sa profession de foi dans son livre *de Philosophiâ naturali* (1).

Comme Benivieni son compatriote, Ponzetti cherchait l'horoscope d'un homme dans les signes célestes qui avaient présidé à sa naissance. Il croyait à la puissance de certains chiffres ; le nombre 7 lui semblait réunir les perfections de tous les autres.

Sept, disait-il, est formé de 2 et de 5 ; ou de 4 et de 3. S'il vient de 1, qui est impair, et de 6, qui est pair, il ne saurait procéder que de la source de tous les nombres ; car 6 est engendré et n'engendre pas.

S'il vient de 2 et de 5 : 2, dualité, sera le premier nombre, parce que l'unité n'est pas nombre, mais principe ; et 5 représentera les cinq causes des choses : Dieu, l'esprit, l'âme du monde, le ciel, les quatre éléments.

Vient-il de 3 et 4 : 4 sort de 1 et 3 ; 1, unité ou principe; 3, origine du premier cube impair.

Peut-être nous est-il permis aujourd'hui de rire de problèmes qui occupaient alors de graves esprits. L'astrologie avait fait refleurir la science des nombres; mais elle ne l'avait point inventée : l'antiquité la pratiquait. On sait les propriétés mystérieuses que Pythagore attachait à certains chiffres. Ponzetti était un des admirateurs du philosophe ; l'un et l'autre regardaient l'unité comme principe, origine et source de toutes choses ; mais Ponzetti ne trouvait

(1) De Philosophiâ naturali libri sex. Romæ, edente Jacobo Mazzochio, 1520.

pas dans le nombre 6 un nombre maudit. Cette croyance, du reste, à la puissance occulte de certains chiffres ne doit en rien nous prévenir contre la foi de l'adepte. Qui ne sait que saint Augustin partagea sur ce sujet quelques idées du philosophe grec ?

Paul-Émile de Cæsis.

Paul-Émile de Cæsis (Cesio), que Léon X décora de la pourpre romaine, était un habile juriste. Professeur de droit, il avait eu souvent occasion de recevoir la visite de gens du peuple, et dans ce contact obligé avec les pauvres il s'était pris pour leurs souffrances d'une ardente sympathie ; c'était l'homme de l'orphelin, de la veuve, de l'opprimé, de tout ce qui souffrait dans l'âme ou dans le corps. On le voit, après la mort de Léon X, administrer un grand nombre d'églises où il institue des quêtes dont le produit est destiné à secourir les indigents. Quand les revenus de son diocèse ne suffisent pas pour les soulager, il fouille dans sa cassette, entame ses revenus patrimoniaux, et fait comme Sadolet, l'évêque de Carpentras. Dieu, souvent aussi, lui envoie, comme au Modénais, de bons anges qui emplissent son bûcher et ses poches vides. Il disait gaîment : « Mieux vaut manquer du nécessaire que d'en laisser manquer les autres : eh bien ! si nous ne pouvons mener un train de prince, nous vivrons dans la pauvreté ; il faudra dire adieu à nos nombreuses robes, nous contenter de vêtements modestes, n'entretenir qu'une petite famille de serviteurs, et nous arranger de façon à ce que personne ne souffre (1). »

(1) Malle se carere, atque inopiâ opprimi quàm eas imminui. Si lautissimè agitare non potero, humillimus vivam ; non erunt tam multæ vestes ; contentus ero paucioribus ; alam minorem familiam ; omnia

Il avait établi dans ses divers diocèses de sages règlements. Il voulait que les prêtres, à certaines heures, vinssent à l'église pour chanter des hymnes à Dieu, qu'ils les récitassent avec respect et gravité. Il défendait de parler dans le saint lieu (1).

Devenu vieux, il habitait, au Quirinal, une petite maison qu'il préférait au plus beau palais de Rome. Son plaisir était, quand venait le soir, d'aller se promener sur ces hauteurs où s'élève la tour de Néron; là, quand il voyait venir à lui un hôte ancien de la cour de Léon X, il l'arrêtait, le faisait asseoir à ses côtés, et commençait un long récit sur les vertus du pontife. Un soir que la pluie tombait à torrents sans pouvoir interrompre ces hymnes de reconnaissance, les pieds du vieillard, malades depuis longtemps, furent atteints d'humidité. Cesio se mit au lit, saisi d'une fièvre qui le conduisit bientôt au tombeau. Il fut pleuré de tous ceux qu'il avait obligés, c'est-à-dire du monde romain tout entier (2).

Qu'on ne s'étonne pas de ces longues pages que nous consacrons à la biographie d'hommes dont le nom n'apparaîtra plus dans notre histoire; ce n'est pas ce nom, quelque grand qu'il soit, que nous voulons glorifier, mais le pontife seulement qui le mit en lumière.

Nous devons le voir, c'est moins les lettres que Léon X veut honorer que les vertus. Presque tous ces nouveaux cardinaux ont des titres à l'admiration du chrétien. Louons-les avec effusion, sans crainte qu'on nous accuse de flatterie. C'est le reproche que mériterait Fabroni quand il nous vante la gravité, la sagesse, la prudence consommée du Romain

faciam, priusquam ista (instituta) deserantur. — Oldoinus, in add. ad Ciac., t. III, p. 401.

(1) Oldoinus, in Ciac., t. III, p. 402.

(2) Obiit tanto luctu, et sui desiderio relicto, ut nihil supra fieri potuerit. — *Ibid.*

André della Valle ; — la science profonde du droit unie à l'austérité des mœurs de l'évêque de Côme, Scaramouche Trivulce ; — le génie consommé des affaires du Génois Jean-Baptiste Pallavicini ; — le zèle pour l'avancement des saintes lettres de Boniface Ferreri de Verceil, qui fit élever à ses frais un collége à Bologne, où il était légat ; — la piété exemplaire de Guillaume-Raymond de Vic, natif de Valence (1).

N'est-ce pas à Campeggio, dont Léon X récompensa magnifiquement la science, qu'Érasme écrivait, à propos d'une bague qu'il en avait reçue : « Le feu brillant de l'or sera l'éternel symbole de votre sagesse cardinaliste ; la lumière du diamant ne sera jamais qu'une pâle image de la gloire de votre nom (2). »

Citons encore d'autres savants, mais chrétiens surtout, que Léon X voulut récompenser.

C'est Nicolas Ridolfi, que Sadolet aimait, que Marc-Antoine Flaminio chanta dans ses vers, et auquel Bernard Rutillio dédia sa Vie des Jurisconsultes, qu'il terminait ainsi : *Vale, sæculi decus* (3) ;

C'est François, Franciotto Orsini (des Ursins), que chérissait Laurent de Médicis, auquel Politien adressa ses lettres *de Ponderibus et Mensuris*, et qui, après la mort d'Adrien VI, fut un moment sur le point d'être élu pape, tant les cardinaux avaient de confiance dans ses lumières et sa piété (4) !

On voit que dans un vague pressentiment des luttes que

(1) Fabroni, Vita Leonis X, p. 125.

(2) Igneus auri fulgor mihi tuæ sapientiæ prorsus cardinalitiæ symbolum semper erit, et adamantis gratissima lux nunquam nominis tui gloriam repræsentabit. — Epist. Erasmi, lib. XXXI, p. 578. — Londini, 1642, t. I, in-fol.

(3) Oldoinus in Ciac., t. III, p. 409.

(4) Francis. Sansovinus, in Historiâ de familiâ Ursinâ. — Ughelli, in Italiâ sacrâ. — Oldoinus, in Ciac., t. III, p. 400-401.

l'Église soutiendra bientôt, et comme illuminé d'une lumière céleste, Léon X a cherché dans l'élu les mœurs unies à la science des lettres divines. Ce sont de grands maîtres en théologie que Cajetan, l'auteur du *de Pontificatus institutione divinâ*, *de Invocatione sanctorum*, *de Potestate papæ et concilii;* Adrien d'Utrecht, professeur à Louvain, à qui nous devons les *Quæstiones* et le *Supra computum hominis agonizantis;* Alexandre Cesarino, célébré par Paul Manuce comme un des hommes les plus versés dans la science des livres saints (1); et Jacobatio (2), qui dans les questions dogmatiques a toute l'autorité d'un apôtre (3), et dont le livre *de Concilio* obtint l'insigne honneur de faire partie des actes du concile de Latran.

Quelques jours après cette promotion de cardinaux, que Rome accueillit avec de grands témoignages de joie, tous ces princes de l'Église se trouvaient rassemblés à la même table dans une des salles du Vatican que Raphaël achevait de peindre (4).

Si vous quittez l'Italie, et qu'après avoir traversé le Rhin, vous fassiez route pour la Saxe, vous trouverez une autre table dressée dans une auberge de Wittemberg. Là quelques moines assis parlent de Rome. Celui que les convives écoutent en silence se nomme Martin Luther : voici ce qu'il raconte à ses disciples :

« En Italie comme en France, tous les diseurs de messes sont de véritables ânes qui n'entendent pas le latin, et en Italie, pas même la langue maternelle qu'ils sont chargés

(1) Qui majorem aut juris civilis aut sacrarum litterarum cognitionem sit consecutus, neminem constat.

(2) Oldoinus, Add. ad. Ciac., l. c., p. 381.

(3) Vir namque apostolicæ sanctionis consultissimus. — Steph. Joanninensis, in Medicea Monarchiâ.

(4) Fabroni, l. c., p. 127.

d'enseigner aux autres (1). Les Italiens sont des gens sans Dieu (2).

» Vous savez, mes amis, que je vis il n'y a pas longtemps la face du pape; maintenant c'est autre chose qu'il nous montre (3).

» Je vous le dis : Tibère l'empereur, ce méchant garnement, était un ange, comparé à tout ce qui fait partie de la cour de Rome (4).

» Écoutez-moi bien :

» En ce temps-là il y avait un homme qui avait si grande envie d'être pape, qu'il se donna au diable pour obtenir la tiare. Il fit donc un pacte avec Satan, et dit au diable : Je me donne à toi, je t'appartiendrai, mais seulement quand j'aurai célébré la messe à Jérusalem. Or il fut nommé pape : comme il célébrait la messe dans une chapelle qui se nommait Jérusalem, le diable parut qui dit au célébrant : Sais-tu comment s'appelle cette chapelle? La chapelle de Jérusalem. Et alors le pape se rappela le pacte qu'il avait fait avec le malin esprit, et quand il eut achevé la messe, il dit : Je vais mourir, qu'on me coupe en morceaux; si les corbeaux emportent mes chairs et laissent mon cœur, c'est

(1) Darnach sagten sie, wie die Messpfaffen in Italia und in Gallia ungelerte Esel weren, die kein recht Latein verstunden, haben auch ihre recte Muttersprache in Italia nicht gelernt, die doch Andern sollen fürstehen und sie leren. — Tisch-Reden, Eisleben 1567, in-folio, p. 607.

(2) Lebet Italia one Gottes Wort iu grossem Aberglauben und Abgötterei. Glaubet weder der Todten Aufferstehung, noch ein æwiges Leben. — Von Wahlen und Italienern. — *Ibid.*, p. 607.

(3) Vir sahen dem Bapst ins Angesicht, jetzund sehen wir im in Ars ausser der Majestat, und ich. Doct. Martinus Luther hab nicht damals gedacht, das ich derselbe Heremit sein sollte.— *Ibid.*, p. 609.

(4) Tiberius der heidnische Keiser, ober wol ein Unflat wære, wie Suetonius schreibet, ist noch ein Engel, gegen dem itzigen Wesen des Römischen Hofes. — *Ibid.*, p. 610.

preuve que j'aurai là-haut obtenu miséricorde. Et il arriva ce qu'il avait prévu : signe qu'il avait été, selon les papistes, pardonné, et que la mort était une expiation du pacte (1). »

Or ce que nous traduisons ici le plus fidèlement possible était fort sérieusement raconté par Luther, qui, dans son récit, n'oublie qu'une chose, le nom du pape. Et les convives croyaient à la parole du docteur qui tenait en ce moment l'Allemagne sous sa main, et la poussait à la révolte, c'est-à-dire à la perdition de sa foi et de sa liberté, car l'une était enchaînée à l'autre.

C'est ici que nous devrions raconter la révolte du moine de Wittemberg contre l'Église. Mais nous avons pensé que nous pouvions sans scrupule intervertir l'ordre chronologique des faits, et tracer aussi complétement que notre cadre nous le permet le tableau du mouvement intellectuel qui va se produire sous Léon X. Luther viendra plus tard, quand rien ne pourra nous distraire du spectacle de cette lutte funeste qu'il doit engager avec l'autorité. Montrons, en attendant, que la vérité, pas plus que le soleil, n'a peur des ténèbres; que pour éclairer l'esprit la papauté appela tout ce qui peut séduire l'imagination, histoire, peinture, musique, sculpture, poésie. Les larmes arrivent toujours trop tôt : n'avons-nous pas le temps de pleurer sur le plus cruel événement de l'histoire moderne, la réformation, c'est-à-dire la guerre au foyer domestique entre le fils et sa mère !

(1) Von einem der sich dem Teufel ergeben, das er Bapst würde. — Tisch Reden, p. 835.

CHAPITRE XII.

THÉOLOGIE. — LINGUISTIQUE.

C'est à tort qu'on reproche à Léon X d'avoir négligé les théologiens. — Professeurs qui enseignent la sainte science au Gymnase. — Mouvement imprimé par le pape à l'étude des langues. — Ambrogio travaille à sa grammaire polyglotte. — Il est chargé d'enseigner le chaldéen à Bologne. — Pagnini traduit le psautier de l'hébreu en latin. — Léon X protége les travaux de l'orientaliste. — Valeriano reçoit des encouragements du pape et s'occupe d'un grand ouvrage sur les hiéroglyphes. — Travaux divers de ce savant. — Réformation du calendrier de Jules-César, entreprise par Léon X.

Nous ne concevons pas le reproche que Pallavicini fait à Léon X d'avoir négligé les théologiens : il nous semble que les faits parlent assez haut! Thomas de Vio, auquel il donna la pourpre romaine, était un des plus habiles thomistes de son époque; Prierias, qu'il avait nommé maître du sacré palais, était, au témoignage d'un protestant (1), versé dans les matières ecclésiastiques; Sadolet, son secrétaire et peut-être son ami, est un des plus illustres exégètes que compte l'école catholique, et Jacobatio, qu'il fit cardinal, n'avait pas son égal dans le droit canon. Il est probable que Pallavicini ne connaissait pas le *Ruolo* de l'archigymnase romain, que l'abbé Gaetano Marini a publié d'après l'original qui existe à Rome. La théologie y tient sa place, la plus belle, la première, comme la nourrice et la maîtresse de toutes les sciences. Trois professeurs montent en chaire pour l'enseigner : le matin, un religieux de l'ordre de

(1) Man hielt ihn für einen grossen Theologen und beredten Prediger. — Iselin, Lexicon, etc., t. III, p. 1017. Basel, 1786, in-folio.

Saint-Augustin; le soir, maître Nicolas de Luna, et les jours de fête, Cyprien Beneti ou Benedeti.

Beneti, Espagnol de naissance, et de l'ordre des Prédicateurs, est auteur de divers traités d'une haute importance (1). Il avait été lecteur en logique au gymnase sous Jules II et sous Alexandre VI : l'université de Paris le comptait au nombre de ses docteurs (2).

On ne prend pas garde, en répétant l'assertion de Pallavicini, que la théologie devait nécessairement s'associer au mouvement imprimé par ce pape à l'étude des langues. Si le poëte épique cherche à s'inspirer dans Homère, dont l'idiome avait une chaire au gymnase romain, le prêtre qui sort de l'école où professent Lascaris et Favorino, si jamais le dogme catholique est attaqué, ira, pour le défendre, puiser des arguments dans les Pères grecs, dont il entend la langue. Et d'où venaient donc la plupart de ces docteurs qui brillèrent au concile de Trente? N'est-ce pas des écoles instituées par Léon X?

C'est à Lascaris que Léon X avait confié la direction de cette imprimerie établie sous les auspices du pontife, et d'où sortirent des commentaires sur les tragédies de Sophocle, des Scolies sur Homère, les opuscules de Porphyre et quelques écrits destinés à éclairer le texte du prince des poëtes grecs (3).

Chigi, le fermier des mines d'alun du saint-siége, avait prévenu Léon X, en montant à ses frais une imprimerie qu'il mit sous les ordres d'hellénistes célèbres. Corneille Benigno de Viterbe (4), l'éditeur du beau Ptolémée qui

(1) De non mutando Paschate. — De primâ orbis sede. — Figuræ quædam de præeminentiâ Logices. — Introductio ad Logicam.
(2) *Voyez* Cat. cod. lat. Bibl. Laur., t. I, p. 270 ; t. II, p. 43.
(3) Hodius, de Græc. ill., p. 258.
(4) Valerianus, de Litt. infel., lib. II.

avait été publié à Rome en 1507, était un de ses protes. Son premier ouvrier se nommait Zacharie Calliergi, Crétois de naissance, qui, à Venise, en 1499 (1), avait surveillé l'impression du grand dictionnaire étymologique de la langue grecque. Au mois d'août 1515, Chigi, le fermier du pape, le protecteur de Raphaël, le banquier des cardinaux, dont il payait généreusement les dettes, et le protecteur de tout ce qui s'occupait de lettres ou d'art, annonçait au monde savant qu'il venait de publier les œuvres complètes de Pindare, in-4°, enrichies de notes et de notules. L'année suivante, il faisait paraître une magnifique édition des idylles et des épigrammes de Théocrite. Reiske, quand il voulut, deux siècles plus tard, publier un Théocrite, fut obligé de rendre hommage à la pureté du texte, au choix intelligent des leçons (2) du Théocrite imprimé par le grand Lombard de Rome. Les éditions laissées par Chigi sont devenues très-rares; il donnait ses livres.

Mais ce n'était pas seulement les lettres grecques que Léon favorisait dans l'intérêt des divines Écritures; il voulut ouvrir aux théologiens les sources jusqu'alors cachées des idiomes de l'Orient.

Un des chanoines de l'église de Saint-Jean-de-Latran, Thésée Ambrogio, descendant de la famille des comtes d'Albonèse (3), parlait un grand nombre de langues mortes et vivantes; à quinze ans, il entendait, dit-on, le grec comme Musurus de Crète, et le latin comme Érasme (4). A l'exception du latin et du grec, il apprit seul toutes les autres langues, ainsi qu'il le dit lui-même (5). Il avait étu-

(1) Fabricii, Biblioth. græca, t. x.
(2) In præfat., p. 12, édit. de Vienne et Leipsig, 1765.
(3) Celso Rosini, Lycæum Later., lib. XVII, p. 312.
(4) Mazzuchelli, Scrit. d'It., t. II, p. 699.
(5) In reliquis omnibus, de quibus in hâc nostrâ variarum littera-

dié les lettres à Milan, et le droit à Pavie, sous Étienne Ottone et And. Bassignana (1). Il se trouvait à Rome, en 1512, à l'ouverture du concile de Latran. Le monde chrétien avait répondu à l'appel de Jules II. La ville sainte était pleine de savants, venus pour prendre part aux travaux de l'assemblée. L'Inde y comptait divers missionnaires envoyés par le prêtre Jonas ou Jean ; la Syrie et la Chaldée étaient représentées par Joseph, prêtre ; Moyse, moine-diacre, et Élias, sous-diacre. Le cardinal de Sainte-Croix chargea le chanoine de traduire du chaldéen en latin la liturgie de l'Église orientale : malheureusement il ne manquait à Ambrogio, pour remplir les ordres du cardinal, que la connaissance même de l'idiome, qu'il étudia et apprit en quelques mois. Puis il se mit à l'œuvre liturgique, qu'il acheva fort heureusement. Pendant qu'il s'occupait de ce travail, Ambrogio donnait au sous-diacre Élias des leçons de latin, et en retour en recevait de syriaque. Léon X, qui cherchait à répandre en Italie le goût des langues orientales, envoya le philologue enseigner le chaldéen à Bologne.

Ambrogio n'avait pas voulu de la pourpre, que Léon X lui avait offerte. Il quitta Rome, emportant de beaux manuscrits chaldéens qu'il devait à la munificence du pape et de divers cardinaux. Après deux ans de professorat à Bologne, Ambrogio, que Schelhorn appelle le restaurateur du syriaque (2), revint à Rome, rappelé par Sa Sainteté, qui fournit au savant les types nécessaires pour l'impression du psautier chaldéen. Il allait le mettre sous presse, quand survint la mort de son protecteur, puis le sac de Rome par le

rum harmoniâ locuti sumus, ego ipse (novit Deus quia non mentior) αὐτοδίδακτος extiti. — Introd. in chald. linguam, p. 177.

(1) Tiraboschi, t. VII, p. 1057.

(2) Primus syriasmi in Italiâ, imo in omni Europâ restaurator. Am. litt., t. XIII, p. 232.

connétable de Bourbon. Il partit pour Pavie, abandonnant au soldat du vainqueur ses trésors d'archéologie sacrée et le manuscrit de son psautier, fruit de si longues veilles et qui, perdu, fut retrouvé dix ans après, en 1534, dans la boutique d'un charcutier.

Cette perte, qui aurait jeté dans le désespoir tout autre qu'Ambrogio, n'interrompit qu'un moment ses doctes labeurs. Son dessein était de publier une grammaire polyglotte : chaldéenne, syriaque, arménienne, etc.; magnifique ouvrage que Mazzuchelli regarde comme le premier essai en ce genre qu'ait produit l'Italie. On n'a rapporté qu'imparfaitement le titre du livre (1) d'Ambrogio. Comme un assez grand nombre d'érudits, tels que Reuchlin et Pic de la Mirandole, il croyait à une science cabalistique dont l'homme pouvait se procurer la notion à l'aide de quelques formules magiques. Sur les rives rhénanes, l'abbé de Spanheim, Trithemius, évoquait les esprits de l'air, qui soudain accouraient, disait-il, et lui livraient des arcanes qu'il n'a pas publiés. On trouve dans la grammaire d'Ambrogio une conjuration ou *præceptum*, et la réponse du démon. Le bon chanoine les a données en toutes lettres avec les caractères démoniaques qu'il a figurés exactement et qu'il transmit à Postel (2).

(1) Introductio in chaldaicam linguam, syriacam atque armenicam et decem alias linguas. Characterum differentium alphabeta, circiter quadraginta, et eorumdem invicem conformatio. Mystica et cabalistica quàm plurima scitu digna. Et descriptio ac simulachrum Phagoti Afranii. Theseo Ambrosio ex comitibus Albonesii J. V. Doc. Papien. Canonico regulari Lateranensi ac sancti Petri in Cœlo aureo Papiæ præposito auctore. 1539 excudebat Papiæ Joan. Maria Simoneta Cremonen. In canonicâ sancti Petri in Cœlo aureo, sumptibus et typis auctoris libri. Anno à virginis partu 1539. Kal. Martii.

(2) Verum cùm in dignoscendis variarum linguarum characteribus ac litterarum figuris, propenso semper animo versarer, nolui etiam hoc scribendi genus prætermittere intactum, et roganti Postello impertivi. *Ibid.*, p. 213.

Plaignons ces intelligences, et ne les blâmons pas trop sévèrement, ce serait de la cruauté. La science aussi porte au cerveau ; mais quand le monomane, délaissant l'espace et de retour sur cette terre, recouvre sa raison pour protester de sa soumission aux décisions de l'Église, pourquoi nous montrerions-nous plus sévères que Jules II ou Léon X ? Laissons dire à Trithemius : — Tu me demandes comment j'ai connu les secrets enfermés dans ma stéganographie ; écoute, ce n'est pas l'homme qui me les a livrés, c'est Dieu lui-même (1) ; pourvu que ce savant soit tout prêt comme un pauvre petit enfant à écouter la voix du père ; et Trithemius et Ambrogio déclarent que le père n'a qu'à parler.

Sante Pagnini (Santès Pagninus) ne donna pas, comme Ambrogio, dans les rêveries de la cabale. Un voyageur, le père Esprit Rotier, inquisiteur de la foi à Toulouse, qui passait à Lyon en 1541, au mois d'août, au moment où la ville éplorée célébrait les funérailles de l'illustre étranger, voulut savoir pourquoi les cloches de toutes les paroisses sonnaient à la fois ; pourquoi trois cents hommes vêtus de noir tenaient un flambeau à la main ; pourquoi tout ce peuple répandu dans les rues semblait si triste. On lui répondit que Lyon enterrait le bon religieux dont la voix, non moins que la piété, avait préservé la province du venin des nouveautés luthériennes (2). C'est à ses exhortations que la ville devait cette léproserie qui s'élevait sur les bords de la Saône, et qui avait été fondée en partie par les dons de riches marchands florentins (3). Pagnini pensait au corps et à l'âme.

(1) Gasparis Schotti è Societate Jesu, Schola steganographica, Norimbergæ, 1680, in-4o, p. 25.

(2) Quétif et Echard, Script. ord. Prædicat., t. II, p. 114.

(3) On lit dans un acte consulaire du 9 septembre 1534 (archives de Lyon) : Les échevins font offrir deux *porsons* de vin de Bourgogne à

Ce moine, de l'ordre de Saint-Dominique, était né à Lucques en 1470. Au couvent de Fiesole, près de Florence, il avait reçu des leçons de Savonarole. L'écolier avait pris à son maître tout ce qu'en bon chrétien il pouvait lui dérober. Symphorien Champier dit que le frère était doux quand il exhortait, véhément quand il reprenait, grave quand il prouvait, abondant quand il louait, et qu'il usait, pour réprimer les mauvais instincts populaires, tantôt du frein, tantôt de l'éperon (1).

Pagnini, savant orientaliste, l'homme trilingue, comme le nomme le poëte Voulté (2), avait conçu le projet de donner une version latine de la Bible d'après le texte hébreu. Il employa, comme il le dit, vingt-cinq ans à ce grand travail, conférant tous les manuscrits qu'il avait en son pouvoir (3). Quand sa version fut achevée, il vint à Rome. Il n'y avait qu'un souverain qui pût faire les frais d'une semblable publication, encore fallait-il que le prince comprît l'utilité de cette traduction. Pagnini trouva dans Léon X un protecteur et un juge. Il a raconté son entrevue avec le saint-père :

« Le pape, dit-il, qui savait que j'avais traduit en latin

frère Sanctis, jacobin prêcheur florentin, en faveur des prédications qu'il a faites et fait journellement en faveur des pauvres, mêmement que par son moyen quelque homme de bien florentin fait faire à Saint-Laurent, pour les pauvres portefaix, bâtiments et édifices qui excéderont en dépense 5 à 6 mille livres.

(1) Erat in exhortando dulcis, in redarguendo vehemens, in probando gravis, in persuadendo fidelis, in laudandis virtutibus copiosus; in flectendis populi animis nunc fræno, nunc calcaribus utebatur. — Quétif et Echard, t. II, p. 115.

(2) Ergo abiit Sanctes, patriæ lux, ille trilinguis
Quem summi excepit regia sacra Jovis.

(3) Collatis igitur inter se multis, iisdemque probatissimis Hebræorum exemplaribus quantâ maxime valuit diligentiâ et fide, omne vetus Testamentum ex Hebraïcâ veritate latinati donavit. — Sext. Senensis, in Bib. Sanct.

les deux Testaments, témoigna le désir de voir mon ouvrage. Quand il en eut parcouru quelques pages : — Je veux, dit-il, que le manuscrit soit recopié à mes frais, et à mes frais imprimé (1). »

On conçoit la joie du savant. Quelques mois après, caractères, papier, ouvriers, tout était prêt; et l'année suivante, paraissait le psautier, accompagné de commentaires rabbiniques (2).

La mort de Léon X suspendit l'impression de la version latine de Pagnini. Heureusement un cardinal se chargea de la dette du pontife, et l'œuvre du dominicain put enfin paraître, non point à Rome, qui méritait à tant de titres d'avoir les prémices de l'œuvre, mais à Lyon, cette cité gallo-italienne, qui avait conféré à Pagnini le titre de citoyen (3).

La version de Pagnini, qu'elle mérite les éloges exagérés de Huet et de Touron (4), ou la critique amère de Richard Simon, n'en est pas moins un glorieux témoignage en faveur de l'écrivain qui s'applique à d'aussi graves études, puis de la papauté qui les encourage et les protége si noblement. Luther a dit que la papauté tenait la Bible sous clef. La réponse de la papauté est péremptoire: elle paye pour la répandre. Il est une version des livres saints que l'Église

(1) Leo X me cùm Romæ agerem accito, quam olim elucubraveram utriusque Testamenti translationem, ut sibi ostenderem benignè et perhumaniter injunxit. Is cùm vidisset aliquot quatenriones et ex iis cætera suo præclaro perpendisset ingenio : volo, inquit, ut meis impensis totus transcribatur liber, et typis exactè revisus excudatur. — Scriptores ord. præd., t. II, p. 115.

(2) *Voir* un opusc. du Père Contini sur ce sujet, dans les Nov. Racc. d'opusc., t. XXXI.

(3) Veteris et Novi Testamenti nova translatio, Lugd., 1528, in-4o.

(4) Le Long, Bibl. sacra, t. I, p. 286, Parisiis, 1723.

aime et vénère, c'est celle de saint Jérôme. Quand on nous dirait qu'un pape a refusé d'approuver une version dans la langue dont s'est servi l'immortel docteur, aurions-nous le droit d'en être surpris ? Et pourtant voici un pauvre frère de l'ordre de Saint-Dominique qui veut entrer en lice avec le glorieux écrivain, et donner au monde une traduction nouvelle de la Bible, quand l'esprit, pendant tant de siècles, s'est nourri de la parole du vieux Père. Et il se trouve que trois papes, l'un après l'autre, et grands par des mérites divers, Léon X, Adrien VI et Clément VII, prennent sous leur patronage l'auteur et son livre ! Remarquons bien, dans l'intérêt du saint-siége, que la version de Pagnini est en latin, écrite dans un idiome qui peut être compris en Italie, en Allemagne, en France, en Espagne, en Angleterre, dans tout le monde catholique.

Quand le latin aura fait son temps; quand le florentin, pour nous servir de l'expression de Bembo, sera devenu la langue de toutes les intelligences, alors la Bible paraîtra dans l'idiome vulgaire; seulement l'autorité voudra lire la version nouvelle avant d'en permettre l'impression, et elle aura bien raison. Attendons quelque temps; un Espagnol du nom de Servet voudra reproduire le travail du dominicain; mais en marge de son édition il ajoutera des notules où il répandra le venin de ses doctrines : et l'autorité ne s'alarmerait pas ! Mais c'est un sacrilége que va commettre Servet. Qui donc lui a permis de compléter, d'éclaircir le vocable latin dont se sert Pagnini ? Le père de cette parole latine est mort, et il ne reviendra pas pour la défendre : et voilà ce qui enhardira Servet !

Le mouvement imprimé par Léon X à l'étude des langues se répandait dans toute l'Italie. C'est le moment où le cardinal Ximenès met sous presse les premières livraisons de sa

Bible polyglotte (1); Guidacerio le Calabrais, sa grammaire hébraïque, beau travail qu'il devait refaire en 1539 à Paris, où il était professeur (2), et François Rosi de Ravenne, la Philosophie mystique d'Aristote, traduite de l'arabe (3). Ces trois ouvrages portent en tête de la première page le nom de Léon X, à qui ils sont dédiés. Cette étude passionnée des langues mortes servait admirablement le progrès des sciences exactes. A Rome, on s'occupait de traduire les Éléments d'Euclide et des traités d'arithmétique qu'on devait à des Arabes; les mathématiques étaient en honneur dans les universités du continent italien.

Il est certain qu'avant Léon X le gymnase romain possédait déjà une chaire spéciale de mathématiques. Copernic les enseignait à Rome vers 1500; mais Léon X est le premier qui ait attaché d'honorables émoluments au titre de professeur de cette science, et qui ait porté le nombre des maîtres à deux, un pour le matin et l'autre pour le soir : le premier maître, Lucas de Burgo, de l'ordre des frères mineurs, recevait annuellement 170 florins d'or; le second maître, Antoine de Fermo, 70 (4).

Le professeur d'astrologie n'avait que 100 florins. C'était, à ce qu'il paraît, Pierre d'Arezzo, chanoine de sa ville natale, et que Léon X, le 3 septembre 1513, avait nommé notaire du palais de Latran et comte palatin. André Sansovino avait fait le dessin de la maison qu'habitait ce

(1) Histoire du cardinal Ximenès, par messire Esprit Fléchier. Amsterd. 1700. — Le cardinal dépensa des sommes énormes pour l'achat de manuscrits, en toutes langues, des livres saints. — Iselin, allgem. Lexicon, in-folio, t. IV, art. Ximenès.

(2) Tafuri, Scrittori del Regno di Nap., t. III, part. I, p. 353. — Gaillard, Hist. de François Ier, in-12, t. VII, p. 310.

(3) Roscoë, t. II, p. 283.

(4) Gaëtano Marini, l. c., p. 46.

savant, que Vasari appelle un astrologue illustre. A cette époque, l'astrologie avait des chaires dans presque toutes les universités d'Italie, et à Rome comme ailleurs. A Padoue, l'astrologie fut longtemps regardée comme la pierre angulaire de l'édifice universitaire (1). Léon X, dans son enfance, avait du goût pour les spéculations astrologiques; c'est une faiblesse d'esprit qu'il conserva longtemps et que son historien Paul Jove blâme, mais sans amertume, parce qu'elle était, dans ce siècle, partagée par les hommes de la plus haute intelligence (2). Décriée par l'université de Paris, condamnée par le concile de Trente, et proscrite par Sixte-Quint (3), l'astrologie fut bannie de l'Italie, toutefois après avoir rendu de véritables services à l'astronomie et peut-être plus encore à la poésie. Tous ceux qui s'adonnent à l'étude des astres trouvent ordinairement dans la magnifique contemplation des sphères célestes quelque chose de divin qui ennoblit, inspire et remue leur âme. Marsile Ficin, Politien, Benivieni, ces grands astrologues, quittaient le ciel pour célébrer la Divinité. Du reste, cette alliance de la science et de la poésie n'est point un phénomène en ce siècle, mais bien comme une loi et une condition ordinaire du génie. Ruccellaï se sert, dans son poëme sur les Abeilles, de miroirs grossissants qui l'aident à faire des observations de physique; Varchi l'historien étudie la propriété des nombres en traduisant Euclide; Fracastor laisse un moment son beau poëme pour combattre les épicycles et aplanir la route au système de Copernic (4); Celio Calcagnini, après avoir

(1) Tanquam necessariissimus.

(2) Vita Leon. X, l. III. — Gauric., de Nativit., tract. II.

(3) G. Marini, l. c., p. 45.

(4) Fracast. opera, p. 57. — Libri, Hist. des sciences math. en Italie, t. III, p. 100.

écrit une ode latine, s'occupe de soutenir le mouvement de la terre et la fixité du soleil (1); Pierio Valeriano, qui a cherché aux soupers de Goritz l'explication d'un hiéroglyphe égyptien, retourne à son habitation en rêvant à des vers sur la rose; Machiavel se distrait de son travail sur l'art de la guerre en improvisant des satires; Sadolet rassemble les éléments d'un travail exégétique tout en célébrant le retour à la lumière de quelques statues antiques; Raphaël d'Urbin écrit des sonnets sur le verso de ses dessins; Michel-Ange quitte son ciseau et son pinceau pour prendre la plume et jeter sur la première feuille de papier de délicieuses fantaisies de poëte.

Ces poëtes philosophes, historiens, médecins, astronomes, étaient si nombreux les jours de réception au Vatican, que Valeriano s'est pris de pitié pour Léon X, dont il déplore l'infortune. Il nous montre cette tourbe de versificateurs s'abattant comme autant de mouches importunes et venant troubler le saint-père à table, au lit, dans son palais, à la promenade, à l'église, la nuit et le jour (2).

Valeriano, qui se moque ainsi de ses confrères en Apollon, était poëte latin. Il cherchait à imiter, dans ses vers, Horace et Properce, dont il avait fait une heureuse étude. Il aimait le monde créé, et plus d'une fois il y

(1) Quòd cœlum stet, terra autem moveatur, traité qui parut avant celui de Copernic.

(2) . . . Viden' ut turba importuna poetæ
Quàm primùm nostro illuxit Leo Maximus orbi,
Hunc, miserè affligunt quocumque in limine; nunc in
Porticibus, nunc in tecto et penetralibus imis,
In speculâ, in luco citreorum, alioque recessu?
Sive is res duras et magna negotia versat,
Et quæ omnes nunc invadunt incendia terras,
Sive cibum capit, etc.

— Sermo cui titulus est Simia, ad Leonem X. Poemata varia, p. 57, Lugd., in-fol., 1626.

trouva des images dont il se servit pour rappeler la brièveté de tout ce qui vit ici-bas. Sa délicieuse strophe sur Rosine a dû vraisemblablement inspirer Malherbe : tous deux usent de la même comparaison pour peindre la rapidité avec laquelle se fanent et la rose et la jeune fille qui en porte le nom (1).

Né à Bellune, en 1477, Valeriano avait de bonne heure changé son nom de Gianpietro, en celui de Pierio, ou Pierius. Il eut des maîtres renommés, Georges Valla, Jean Lascaris et Marc-Antoine Sabellico (2). Chassé de sa patrie, en 1509, par l'irruption des Impériaux, il alla chercher un asile à Rome. Nous n'avons pas besoin de dire que ce fut un prince de l'Église qui lui donna l'hospitalité. A cette époque, la maison des prélats romains est, suivant l'expression d'un humaniste, le port où abordent les lettres fugitives. Jean François de la Rovère, archevêque de Turin, logea l'exilé dans le château Saint-Ange (3). Pour un poëte, c'était un séjour inspirateur que ce vieux môle d'Adrien d'où l'œil pouvait errer sur les campagnes de Rome, voir le Soracte en hiver tout couvert de neige, la campagne verdoyante au printemps, les longs méandres du Tibre aux eaux jaunissantes, et le pont Saint-Ange incessamment traversé par des flots de peuple. Non loin de là était la demeure du cardinal Jean de Médicis, où Valeriano passait souvent la soirée. Le cardinal, devenu pape, n'oublia pas le neveu d'Urbain Bolzani, l'un de ses précepteurs : Pierio eut

(1) *Ad Rosinam.*

Es rosa, ferque rosam roseo pro fronte ligatam,
Indicium rosei verticis ipsa rosa est.
Unus odor flori et fronti, color unus et unus
Est decor : amborum vita eadem ut sapias.

(2) Hieroglyp., l. 46, ep. nuncup.

(3) Tiraboschi, t. VII, p. 862.

part aux libéralités du pontife, et fut choisi pour diriger les études d'Alexandre et d'Hippolyte de Médicis (1).

A Rome vivait un Allemand du nom de Jean Goritz, qui exerçait l'office de juge, et dont la maison était le rendez-vous de toutes les célébrités. A certains jours de l'année, à la fête de Sainte-Anne, entre autres, il donnait un repas splendide auquel il invitait les artistes, les prélats, les étrangers de distinction (2). Le repas achevé, les convives se rassemblaient dans les jardins contigus à la maison, et alors commençaient, sous la présidence de Bembo ou de Sadolet, et quelquefois de Goritz lui-même, des lectures sur divers sujets littéraires. C'est à l'ombre des hêtres de ce beau jardin que Flaminio (Marc-Antoine) et Jérôme Vida aimaient à rêver; c'est en présence de ces inscriptions antiques dont il était rempli, que Pierio Valeriano conçut l'idée de son grand ouvrage sur les Hiéroglyphes (3).

C'était la première fois que la science essayait d'expliquer ces énigmes gravées sur le granit depuis plusieurs milliers d'années. Valeriano crut avoir trouvé l'alphabet de cette écriture symbolique que nous ont léguée les Égyptiens; il s'est mépris sur la valeur des signes; mais qui oserait accuser de présomption vaniteuse un savant qui avait passé des années en contemplation devant des obélisques?

Du reste, il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas la valeur phonétique de chacun des signes attachés sur la pierre par les Égyptiens, que Valeriano s'est proposé de déterminer;

(1) Val., Hexam. in epist. ded. ad Cath. Galliæ reginam; Ven. 1550.

(2) Tiraboschi, l. c., t. VII, p. 143.

(3) Joannis Pierii Valeriani Bellunensis Hieroglyphica, seu de Sacris Ægyptiorum aliorumque gentium litteris commentarii, in-folio, Lugduni, 1526. — L'ouvrage a été traduit en français sous le titre de : *Commentaires hiéroglyphiques*, ou *images des choses*, mis en français par Gabriel Chappuys, Tourangeau, in-fol., Lyon, 1576.

il n'a pas cherché à deviner la lettre mais l'idée ou le symbole; et il n'a pas seulement poursuivi l'emblème chez l'Égyptien, mais chez les Grecs et les Romains.

Ne parlons pas de la patience monacale, de la sagacité gauloise, de la science linguistique qui brillent dans son œuvre. Quelque chose de plus merveilleux, c'est la connaissance que notre savant possède de tout ce qui touche à la civilisation des peuples anciens. On dirait qu'il est d'un autre monde, et qu'il habita, si le système de Pythagore n'était pas une chimère, quelque âme qui se promenait autrefois dans les catacombes de Memphis, ou sur la Via Sacra de Rome, car il sait aussi bien son Égypte que son Italie. Quand il se trompe, et cela lui arrive, c'est avec tant de candeur, qu'on l'admire encore. Léon X protégea les recherches de l'antiquaire, et ce n'est ni la faute de Valeriano, ni celle du pontife, si l'alphabet égyptien ne fut pas trouvé à cette époque; l'Égypte n'était pas ouverte, et c'était là seulement qu'on pouvait espérer de le déchiffrer.

Quand il avait cherché jusque dans le silence des nuits l'origine ou la signification d'une allégorie antique, travail fastidieux d'érudit, Valeriano s'occupait d'une physiologie du lettré (1). La thèse qu'il se proposait de développer est bien triste : il voulait prouver que quiconque ici-bas veut se livrer aux Muses est dévoué fatalement à l'infortune. Rien de plus douloureux à parcourir que les pages où il a rassemblé avec la minutieuse patience d'un Allemand tous les genres de malheur qui sont venus fondre de son temps sur les hommes illustres qu'il avait connus et aimés. Il semble qu'un livre comme celui de Valeriano ne devait pas être écrit à la cour d'un prince qui allait à la recherche d'un humaniste comme d'un trésor; qui lui donnait des lettres de

(1) Contarenus, sive de litteratorum infelicitate, libri duo.

noblesse, un appartement au Vatican, un jardin, une maison, une prébende, un évêché, un chapeau de cardinal. Valeriano aurait pu se citer comme un exemple des faveurs qui attendaient, sous Léon X, tout homme qui cultivait les lettres. Mais Valeriano met parmi les infortunes dont le ciel afflige quiconque essaye d'écrire les accidents nombreux de cette vie : la chute d'un cheval, la mort au milieu d'un repas, le naufrage en pleine mer, le coup de lance sur le champ de bataille, la fièvre, la phthisie; et, sous ce rapport, on ne voit pas pourquoi l'homme de lettres échapperait à la loi commune (1).

Vraiment Valeriano est un ingrat! « Mais sans ces lettres que vous calomniez, mon noble ami, aurait pu lui dire Sadolet, où donc serais-je? à Modène, dans l'officine de mon père le médecin. Et Bembo? enterré dans un des fauteuils du sénat de Venise, patricien comme son père, et, comme lui, sans gloire ni renommée. Et vous-même vous n'assisteriez pas aux soupers de Goritz; vous ne nous expliqueriez pas à la lueur des flambeaux ce langage muet écrit sur la pierre en lettres dont vous seul avez le secret; vous seriez encore au service de ces seigneurs de Venise (2) dont vous étiez obligé de supporter la mauvaise humeur. »

Belle âme, du reste, plus encore que beau talent, Valeriano s'est peint dans chacun de ses ouvrages. C'est là qu'il faut l'étudier pour comprendre les louanges que ses contemporains lui ont décernées; il n'avait pas d'ennemi. Ainsi que Sadolet, il avait conservé la longue barbe du siècle dernier, celle qui allait si bien à Jules II, formée de trois touffes s'amincissant à l'extrémité, comme le pape la porte dans le

(1) D'Israeli's Calamities of authors, 2 vol. in-8o, pref.
(2) Valer., De vitæ suæ calamitate :

Patriciis igitur servire coegit egestas.

tableau peint par Raphaël, et qu'on admire au palais Corsini à Rome. Valeriano, quand sous Léon X vint la mode des mentons rasés, ne voulut pas couper sa barbe, et comme on riait quelquefois lorsqu'on le voyait passer, il crut faire taire les moqueries en prenant la défense de la barbe. Il soutient que la barbe est l'honneur du menton, comme les branches sont l'ornement de l'arbre (1). Cet ingénieux badinage ne parut qu'après la mort de Léon X. On croit que Valeriano s'occupa de la réformation du calendrier. Le calendrier, établi sous Jules-César par Sosigènes, est fondé sur la révolution annuelle du soleil en trois cent soixante-cinq jours et six heures. Après quatre ans, ces six heures donnant un jour, il fut décidé qu'à la fin de cette période on compterait ce jour entier, et que l'année dès lors serait formée de trois cent soixante-six jours. Il y avait une erreur dans le calcul de l'astronome d'Alexandrie, une erreur de onze minutes sur la période entière des six heures; de sorte que dans l'espace de cent trente-quatre années, ces onze minutes formaient un jour de vingt-quatre heures. Il fallait une réforme : elle fut présentée au pape Jean XXIII, en 1412, par le cardinal d'Ailly, puis portée au concile de de Constance en 1414, au concile de Bâle en 1436 et 1439 (2). Nicolas V s'en occupa à son tour. Jean de Novare avait présenté à Jules II un projet de réformation. Le but du savant était de déterminer l'époque précise de la Pâque. La fête de la Résurrection de Jésus-Christ avait été fixée par le concile de Nicée au dimanche qui suivait le quatorzième jour de la lune de mars; mais les 1257 années

(1) Quòd ornamenti causâ sit à naturâ producta, re ipsâ constat. Nam veluti arbores natura frondibus, ita viros ad eorum dignitatem uberius augendam barbâ ornari voluit. — Pro Sacerdotum barbâ.

(2) Origines et raison de la liturgie catholique, par M. l'abbé Pascal, art. Calendrier.

écoulées depuis 325, époque de la première réforme opérée par le concile, plaçaient l'équinoxe du printemps au 10 ou au 12 de mars, au lieu du 21 du même mois. Jules II comprit donc l'importance du travail de Jean de Novare (1). Léon X chargea les Pères du concile de Latran de s'occuper de la correction des tables alors en usage.

Il écrivit aux évêques et aux patriarches de la catholicité de lui adresser, dans un délai de quatre mois, les observations des astrologues et des théologiens. Il fit la même prière au roi de la Grande-Bretagne, Henri VIII (2); les directeurs des académies de l'Italie devaient lui transmettre le résultat de leurs recherches. C'est alors que l'évêque de Fossombrone, Paul de Middlebourg, écrivit un traité en vingt-trois livres, sous ce titre : *De rectâ Paschæ celebratione* (3); Basile Lapi, religieux de l'ordre des Augustins, son *de Ætatum computatione et dierum anticipatione* (4), et Antoine Dulciati son *de Calendarii correctione*. Ces trois ouvrages sont dédiés au souverain pontife, qui les remit à la commission nommée par le concile. Grégoire XIII devait terminer l'œuvre que la mort ne permit pas à Léon X d'achever. L'idée de la soustraction de dix jours de l'almanach en usage est due à Lilio. Pour prévenir une anticipation semblable à l'avenir, l'astronome calabrais (5)

(1) Roscoë, t. IV, p. 92.

(2) Rymer, Fœd., t. VI, pars I, p. 119.

(3) En adressant son livre à ce concile, l'évêque engageait les Pères à corriger le nombre d'or, *qui diuturnitate temporis jam factus est plumbeus*. — Fabric., Bibl. med. et inf. ætat., t. V, p. 217. *Voir*, sur les travaux de la réforme du calendrier entreprise par le concile de Latran, Sanctorum Concil. et Decret. Collectio nova, ed. J. Mansi, t. VI, in-folio. Lucæ, 1752.

(4) Ab. Ximenes, Introductio ad Gnomon. Floren., p. 102 et seq.

(5) Maffei, Verona ill., parte II, p. 293. — Tafuri, Scritt. napol., t. III, parte 2, p. 465.

voulut que les cycles dont le nombre ne serait pas divisible par 4 fussent des années communes : elles étaient bissextiles dans le calendrier de Jules César (1).

(1) La réforme proposée par Lilio et adoptée par Grégoire XIII fut attaquée par beaucoup de protestants et même par quelques catholiques. Ugolino Martelli l'a défendue admirablement dans deux ouvrages qu'il publia à Lyon, l'un en latin en 1582, sous ce titre : *De anni integrâ in integrum restitutione, unâ cum apologiâ quæ est sacrorum temporum assertio*; l'autre en italien, sous le titre de : *La Chiave del calendario gregoriano*. — *Voyez* Salvino Salvini, Fasti consol., p. 23, 211.

CHAPITRE XIII.

L'HISTOIRE.

État de Florence à la mort de Julien de Médicis. — Léon X consulte *Machiavel* sur la forme de gouvernement à introduire à Florence. — Plan donné par le publiciste. — Léon X refuse de l'accepter, parce qu'il anéantirait les libertés de la cité. — Vie intérieure de Machiavel. — A quelles conditions il offre de rentrer au service de Médicis. — Son livre du Prince. — Machiavel historien. — *Paul Jove* entreprend d'écrire l'histoire générale de son époque. — Il fait le voyage de Rome pour lire quelques fragments de son ouvrage à Léon X. — Encouragements qu'il reçoit de Sa Sainteté. — Ce qu'il faut penser de la vénalité de Paul Jove. — L'historien dans sa villa du lac de Côme. — *Guichardin* a un véritable avantage sur ses rivaux pour écrire l'histoire. — Il est nommé avocat consistorial par Léon X. — Il veut brûler son histoire au moment de mourir. — Ses préjugés contre la cour de Rome. — Belles qualités de son livre.

MACHIAVEL.

Comment Valeriano n'a-t-il pas placé Léon X dans sa galerie des lettrés que le sort poursuivit de ses rigueurs? Il n'en est pas qui aient été plus cruellement éprouvés dans leurs affections. Après son père, c'est son frère qu'il perd : il pleurait hier son frère Julien, aujourd'hui c'est Laurent son neveu que le ciel lui ravit.

A la mort de ce prince, Florence se trouva dans une périlleuse situation. Un moment on craignit que le parti des Frateschi ne se réveillât, et que l'autorité de la maison de Médicis ne fût ébranlée et peut-être anéantie. On conseillait à Léon X de s'emparer du pouvoir, d'imiter Jules II, et de réunir la Toscane aux États de l'Église. Un délégué du pape aurait, en qualité de légat, gouverné Florence. Des esprits plus généreux voulaient qu'il rendît à la république ses

vieilles institutions populaires. L'un et l'autre de ces avis étaient dangereux. En confisquant la Toscane au profit du saint-siége, Léon X se brouillait avec la France, avec Venise, avec Naples et l'Empire, qui n'auraient pas souffert une semblable usurpation. A Florence, du reste, le poignard de Boscoli n'était pas perdu, mais seulement égaré. Comment restituer à la république ces antiques privilèges dont elle avait fait toujours un si funeste usage? Une ville comme Florence, où chaque riche citoyen, sous les yeux même du peuple, élève impunément des palais qui ressemblent à des forteresses, n'est pas faite pour être libre. Jetez les yeux sur ces masses de pierre, qu'on dirait élevées les unes sur les autres par quelque Titan, vous reconnaîtrez la ville des nobles, la ville de la force individuelle, la ville de l'homme bardé de fer, mais jamais la ville de la liberté, qui ne se cache pas derrière des pierres. Entre ces murailles épaisses, vous trouverez des bourgeois des sept arts majeurs, des juges et des notaires, des marchands de draps étrangers, des changeurs ou banquiers, des fabricants d'étoffe de laine, des médecins et des épiciers droguistes, des fabricants de soieries et des merciers, des fourreurs et des pelletiers, qui sont arrivés à la fortune, de la fortune au pouvoir, mais pas un véritable républicain. A Florence, remarque ici un publiciste distingué, le caractère fondamental de la liberté est l'élection, et pourvu que les habitants de la cité aient le droit d'élire les magistrats et la faculté de parvenir, à leur tour, aux magistratures, ils ne s'embarrassent guère de tracer des limites à un pouvoir qu'eux-mêmes, d'un jour à l'autre, peuvent être appelés à exercer (1).

Après la conspiration de Boscoli, Machiavel, rentré dans la vie civile et négligé par les Médicis de Florence, s'occu-

(1) M. Avenel, Revue universelle, t. I, 3e liv. 1837, p. 412.

pait, dans son habitation de la Strada, près de Casciano, de son traité du Prince, et des Discours sur Tite-Live qui ne devaient voir le jour qu'après sa mort (1). Léon X savait que Machiavel, au camp, en ambassade, dans ses voyages, à Florence, partout où le sort l'avait conduit, s'appliquait à étudier les formes diverses des gouvernements, les mœurs des peuples, le génie des époques, comparant les institutions anciennes aux institutions modernes, cherchant les causes diverses de l'agrandissement et de la chute des vieilles et des nouvelles dynasties, et la raison apparente ou mystérieuse de la conduite de tout ce qui, sous le nom de pape, d'empereur, de roi, de duc, de capitaine, occupait la scène, en Italie, depuis l'expédition de Charles VIII. Il savait que Machiavel avait eu pour ami, pour confident, pour protecteur, Savonarole, César Borgia, Jules II. Plus d'une fois, comme nous l'avons vu, il avait eu recours à Vettori, l'ambassadeur de Florence, pour obtenir du secrétaire de Soderini des renseignements sur la conduite que le saint-siége devait tenir en quelques circonstances difficiles. L'ambassadeur, ami de Machiavel, ne dissimulait pas : il nommait, avec toute la franchise permise à un diplomate, celui qui demandait les renseignements; Machiavel savait fort bien le nom du personnage caché derrière Vettori. Or Léon X, en cette occasion, s'était servi du diplomate pour cousulter le publiciste sur la forme du gouvernement à introduire à Florence. Machiavel dut, selon nous, être plus étonné de la confidence du pape que du pardon même qu'il en avait obtenu. C'est la première fois qu'un prince demande des conseils politiques à celui qui voulait le chasser et le tuer peut-être. Avant de connaître la réponse de

(1) M. Périès, Histoire de Machiavel, en tête des œuvres de l'écrivain florentin, t. I, p. 186. Paris, 1823, in-8o.

Machiavel, nous en faisions une mentalement. Il nous semblait que le complice de Boscoli devait dire à Sa Sainteté : Très-saint-père, Florence veut être libre; rendez-lui le gouvernement dont elle jouissait quand les marchandises du monde commerçant s'entassaient dans les boutiques de la rue Callimala ; qu'elle n'ait d'autres maîtres que les maîtres de l'art de la laine; affranchissez-la, et votre nom sera béni. C'eût été le langage d'un républicain : Machiavel ne le tint pas. Il est probable que Léon X connaissait l'ancien secrétaire de Florence, homme de plaisir, amoureux de la table (1), où il restait beaucoup plus de temps qu'il ne convient à un Spartiate; impatient de cet état d'obscurité et de gêne où il était obligé de vivre, et disposé à faire le sacrifice de principes politiques qui l'empêchaient de rentrer dans l'administration du pays.

Il est certain que Sa Sainteté avait lu la correspondance de Vettori avec Machiavel. Une lettre de l'ancien secrétaire de la république avait dû la frapper vivement : c'est celle où l'écrivain, en retraçant quelques scènes de cette vie toute champêtre qu'il mène forcément à sa villa de la Strada, fait une profession de foi politique qui devait tôt ou tard amener une réconciliation entre les Médicis et le confident ou, si l'on veut, le complice de Boscoli. Qu'on nous permette d'en citer quelques fragments. C'est dans ces pages, qu'un hasard providentiel livre au grand jour pour le malheur du cœur humain, qu'il faut étudier Machiavel; là se trouve le meilleur commentaire qu'on ait fait de son traité du Prince (2).

(1) Era amatore de' piaceri della tavola, e mangiatore alquanto lauto e smodato. — Corniani, Secoli della letteratura Italiana, t. IV, p. 35. Brescia, 1806, in-8o. — Varchi ajoute : « Che alla somma intelligenza dei governi, degli stati e delle cose del mondo, non seppe aggiugnere la gravità della vita. »

(2) Cette lettre, trouvée à Rome dans la bibliothèque Barberini, a été

« J'habite ma villa, et depuis mes derniers malheurs je ne suis pas allé vingt fois à Florence..... Jusqu'à ce moment, je m'étais amusé à dresser des piéges aux grives, je me levais avant le jour, je tendais des gluaux et j'allais avec un paquet de cages sur le dos, ressemblant à Gito lorsqu'il revient du port chargé des vivres d'Amphitryon. Le moins que je prenais de grives était deux, le plus sept. C'est ainsi que j'ai passé tout le mois de septembre..... Maintenant, voici la vie que je mène : je me lève avec le soleil, je vais dans un de mes bois que je fais couper, j'y demeure deux heures à examiner l'ouvrage qu'on a fait la veille et à m'entretenir avec les bûcherons, qui ont toujours à se plaindre de quelque malheur arrivé à eux ou à leurs voisins... ... Lorsque je quitte le bois, je me rends auprès d'une fontaine, et de là à mes gluaux, avec un livre sur moi, soit Dante, soit Pétrarque, soit un des petits poëtes tels que Tibulle, Ovide, Catulle. Je lis leurs plaintes passionnées et leurs transports amoureux, et je me rappelle les miens, et je jouis un moment de ce doux souvenir. Je m'en vais ensuite à l'hôtellerie qui se trouve sur le grand chemin; je cause avec les passants, je leur demande des nouvelles de leur pays, j'apprends un grand nombre de choses, et je remarque la diversité qui existe entre les goûts et les esprits de la plupart des hommes. Sur ces entrefaites, arrive l'heure du dîner; je mange avec ma famille le peu de mets que me fournissent ma pauvre petite villa et mon chétif patrimoine. Le repas fini, je retourne à l'hôtellerie; j'y trouve ordinairement l'hôte, ainsi qu'un boucher, un meunier et deux charbonniers. Je m'encanaille avec eux le reste de la jour-

pour la première fois imprimée à Milan par M. Ang. Ridolfi en 1810, dans son ouvrage qui a pour titre : *Pensieri intorno allo scopo di Nicolò Machiavelli nel libro Il Principe*. Elle se trouve dans l'édition italienne des œuvres du publiciste, publiées à Florence chez Passigli, Borghi et comp. 1831, in-8°, 2 vol., p. 872.

née, jouant au cricca, au cric-crac. Il s'élève mille disputes, à mille emportements se joignent des injures, et, le plus souvent, c'est pour un liard que nous nous échauffons et que le bruit de nos querelles se fait entendre jusqu'à Casciano.

» Le soir venu, je m'en retourne au logis et j'entre dans mon cabinet. Je me dépouille dès la porte de ces habits de paysan, souillés de poussière et de boue; je me revêts d'habits de cour ou de mon costume, et, habillé d'une manière convenable, je pénètre dans l'antique sanctuaire des grands hommes des temps passés..... Je m'entretiens avec eux; je leur demande compte de leurs actions; ils me répondent, et, pendant quatre heures, j'échappe ainsi à l'ennui, aux chagrins, à la pauvreté. Et comme Dante a dit : Il n'y a point de science si l'on ne retient ce que l'on a entendu, j'ai noté tout ce qui, dans leurs conversations, m'a paru de quelque importance, et j'en ai composé un opuscule *de Principatibus*, où je plonge autant que je puis dans les profondeurs de mon sujet, recherchant quelle est l'essence des pouvoirs, de combien de sortes il en existe, comment on les acquiert, comment on les maintient et comment on les perd. Mes services doivent convenir à un prince, et surtout à un prince nouveau; voilà pourquoi je veux dédier mon livre à la magnificence de Julien.

» Je me consume et ne puis rester plus longtemps dans la même position sans que la pauvreté me rende l'objet de tous les mépris. Je voudrais que les seigneurs de Médicis commençassent à m'employer, dussent-ils d'abord ne me faire retourner que des pierres..... chacun devrait tenir à se servir d'un homme qui a déjà acquis, aux dépens des autres, l'expérience qu'il possède. On ne devrait pas non plus douter de ma fidélité..... (1). »

(1) Trad. de M. Périès.

Voilà l'homme qui, hier, armé du poignard de Brutus, en menaçait les oppresseurs de sa belle Florence. Il ne peut plus vivre dans l'obscurité; la pauvreté lui pèse comme un insupportable fardeau. A tout prix, il faut qu'il rentre en grâce à la cour de ses « tyrans. » Ce qu'il leur demande, c'est un emploi dans la république, une place à leurs festins, un rang dans leur cortége; et s'ils jugent tout cela trop beau, une pierre de leurs palais à rouler en leur honneur. Comment tant d'obséquiosité, car envers un si beau génie nous n'oserions nous servir du mot propre, n'a-t-elle pu trouver grâce auprès de Léon X? Comment expliquer les refus humiliants que Machiavel essuie, le silence obstiné du pape? C'est que dans sa villa de la Strada, dans les bois où il rêve de poésie, à la table de son aubergiste, et jusque dans ce cabinet où il évoque les ombres des sages anciens, Machiavel sert deux maîtres : le maître présent, c'est-à-dire le pape, tout-puissant à Florence; le maître futur, c'est-à-dire le Boscoli qui tôt ou tard renversera la puissance des Médicis. Son cœur est républicain, sa plume est monarchique.

Ainsi donc le génie pas plus que le laurier ne préserve de la foudre. Machiavel tombe, tout comme son compatriote est tombé trois siècles auparavant. Dante, exilé, voudrait revoir sa patrie, mais les Guelfes veillent sous les armes pour défendre Florence. Alors le poëte, dont Dieu n'a pas daigné écouter les ardentes prières, lève les yeux sur l'empereur Henri VII, « baise, comme il le dit, la terre, » où se sont posés les pieds de son glorieux seigneur, de son très-puissant triomphateur, et il lui crie : « Pourquoi donc tardes-tu?..... Tu ignores donc que ce n'est pas dans les eaux du Pô, ni dans les eaux du Tibre que se désaltère cette bête cruelle qu'on appelle Florence, mais dans les eaux de l'Arno qu'elle empoisonne! C'est la vipère dans le ventre

de sa mère!..... Éventre la mère pour arracher et tuer la vipère (1)..... »

Voyons donc le plan de constitution que le publiciste a tracé :

« Deux formes de gouvernement peuvent être introduites à Florence : la monarchie et la république. La monarchie est impossible dans tout État où règne l'égalité civile. Florence offre tous les éléments propres au développement du principe républicain. Pour fonder une république, il faut satisfaire trois classes d'individus : la noblesse, la bourgeoisie, le peuple. La chute du dernier gouvernement ne peut être attribuée qu'à la faute que le pouvoir commit en écartant des emplois des hommes qui, par leur naissance, leur fortune ou leurs talents, doivent briller au premier rang. » Dans la combinaison de Machiavel, les places importantes sont dévolues aux hommes de vieille race, et c'est Sa Sainteté qui dirige les choix. La bourgeoisie fait partie intégrante de l'État; seulement Sa Sainteté a soin de se réserver la nomination des bourgeois comme membres du conseil des Deux-Cents. Puis vient le peuple. Il faut lui rendre ou du moins promettre de lui rendre une partie de ses attributions : par exemple, rouvrir pour lui la salle des Mille ou des Six-Cents au moins, et lui laisser le droit de nommer à toutes les magistratures, excepté à celles des Soixante-cinq, des Deux-Cents, et du tribunal de la Balia, droit qui appartiendra exclusivement au pape. Et afin que Sa Sainteté soit sûre que ses partisans feront partie des conseils populaires, elle désignera huit *accoppiatori* ou scrutateurs qui dépouilleront les votes en secret, et pourront faire tomber le sort sur ceux qu'elle aura désignés.

« Au fait, s'écrie Machiavel, content de son travail, dans

(1) M. Avenel, l. c., p. 420.

le plan que j'ai l'honneur de soumettre à Sa Sainteté, tous les pouvoirs lui sont livrés. Elle fait la paix, elle fait la guerre, elle rend la justice, elle rédige les lois, elle nomme les chefs de l'État, elle dirige les élections (1). »

On pourrait penser que cette constitution imaginée par Machiavel est un piége tendu à la papauté, si l'écrivain ne s'était réservé une place de secrétaire dans ce prodigieux gouvernement, où la vie et les libertés de tout un peuple sont abandonnées au bon plaisir d'un seul homme. Léon X fut plus libéral que Machiavel. Il comprit parfaitement que le secrétaire livrait Florence à l'anarchie; que, le pontife étant mort, pas un Médicis ne pourrait garder le pouvoir. Il laissa donc aux Florentins la constitution qu'il avait trouvée en vigueur lors de son retour de l'exil, mais tempérée par quelques règlements qui limitaient l'action populaire dans l'administration des affaires.

Le livre du Prince, qui devait populariser le nom du publiciste, était achevé depuis plusieurs années, mais ne parut que longtemps après la mort de Léon X. Dans cet ouvrage, où la politique est érigée pour la première fois en véritable science, il ne faut pas chercher autre chose qu'une suite de formules à l'usage des gouvernements, auxquelles Machiavel a voulu donner une valeur dogmatique. On explique de deux manières les prétendus mystères dont on dit que l'historien enveloppe sa pensée : — L'écrivain, dit-on, semblable au Spartiate qui, pour dégoûter de l'ivrognerie, exposait aux regards un esclave ivre, pousse à la liberté en montrant la tyrannie dans toute sa nudité; — le républicain avancé donne aux maîtres momentanés de Florence des leçons qui, réduites en pratique, auront bientôt

(1) Discorso sopra il riformare lo stato di Firenze, fatto ad istanza di Papa Leone X.

mis fin à là tyrannie qu'ils font peser sur sa patrie (1). L'apologiste du secrétaire florentin ne voit donc pas qu'il fait de Machiavel tout à la fois un rhéteur et un lâche. Il n'est ni l'un ni l'autre. Machiavel est l'homme de la force brutale, de la ruse, de la fraude, du mensonge, quand le pouvoir a besoin de mauvaises passions pour réussir; de la clémence, de la générosité, de la liberté, de toutes les nobles inspirations, quand le pouvoir, pour vivre, a besoin de faire de la vertu : la nécessité c'est son Dieu, l'homme à la tête du gouvernement ne doit pas en avoir d'autre. Règne-t-il de la veille seulement, il faut qu'il use de clémence, parce que la clémence rallie les partis. Quand il aura gouverné quelque temps, il pourra, s'il en est besoin, répandre le sang, mais d'abord goutte à goutte. Vivre, voilà toute sa loi; qu'il vive, n'importe à quel prix. Et la preuve que ce ne sont pas de vains jeux d'esprit ou un piége tendu aux Médicis que les maximes du Prince, c'est que vous les retrouvez ailleurs aussi effrontément exprimées. Qu'on lise attentivement les chapitres 9, 14, 40 du Ier livre des Discours sur Tite-Live, on y verra toute la doctrine du Prince.

Le moraliste a flétri le chapitre 18, où Machiavel fait un précepte, en matière de gouvernement, de l'hypocrisie, du parjure et de la fraude.

Cette triple condition de vie qu'il impose à tout pouvoir,

(1) L'una è che zelantissimo egli della libertà della sua patria, volle porle innanzi agli occhi in tutta la sua orribilità l'aspetto difforme della tirannia, per eccitarla sempre più all' odio et all' aborrimento della medesima. L'altra che essendo nemico il Machiavelli, e per principj e per riportate offese, della famiglia de' Medici, ed indirizzando egli le sue lezioni ad un principe della stessa, abbia voluto persuaderlo a metterle in pratica, spinto dall' ambizione di dilatare il suo dominio, dal che invece a lui ne derivasse danno e rovina. — Vita di Nicolò Mach., op. ed. di Firenze. 1782, t. I, pref.

de quelque source qu'il émane, est indiquée dans le chapitre 13 du livre II des Discours sur Tite-Live (1).

Et qu'on ne nous dise pas que son catéchisme politique ne s'adresse qu'au monarque : le peuple doit en observer les enseignements, s'il veut se perpétuer au pouvoir; car, comme dit l'écrivain, l'art de tromper n'est pas moins nécessaire au desposte qu'au républicain, et Rome le mettait habilement en pratique, quand elle se vantait de se faire des alliés des peuples qu'elle réduisait en esclavage (2).

Il ne faudrait pas, afin de justifier le traité du Prince, qu'on s'autorisât du privilége que Clément VII accorda à Blado pour l'impression des œuvres du publiciste. Clément VII, Florentin dans l'âme, voulait honorer, dans Machiavel, l'homme de génie. Du reste, il pensait que des livres qui pour être entendus ont besoin du silence et de la réflexion ne peuvent guère troubler la société (3). L'œuvre du Spinosa politique n'était pas alors comprise : peut-être que la pa-

(1) Che gli uomini di piccola fortuna non vengono a gradi, senza la forza e senza la fraude.

(2) L'arte d'ingannare non è meno necessaria al principe che alle repubbliche, e Roma non potè usar nel principio il maggior inganno di pigliare il modo di farsi compagni i popoli circonvicini, poichè sotto questo nome se gli fece servi. — Cap. 13, l. II.

(3) Cette édition, donnée par Blado avec le privilége de Sa Sainteté, contenait l'histoire de Florence, le traité du Prince, la vie de Castruccio Castracani, le récit de la mort de Vitellozzo Vitellozzi, et les Discours sur la 1re décade de Tite-Live.

Ambroise Catharin Politi, dominicain, puis évêque, dans un vol. in-fol. de mélanges, publié à Rome en 1552, a inséré le traité suivant : *de Libris à christiano detestandis et à christianismo penitus eliminandis :* on y trouve un chap. qui a pour titre : *Quàm execrandi sunt Machiavelli Discursus et institutio sui Principis.* — Le cardinal Pole (Quirini, Diat. ad Epist. Polit., t. I, p. 265), s'élève avec force contre les maximes du livre du Prince. — Girolamo Muzio dans son *Gentiluomo*, le père Ant. Possevin dans sa *Bibliotheca*, Th. Bozzio dans le *De Ruinis gentium*, ont attaqué et réfuté Machiavel.—Paul IV et le concile de Trente l'ont condamné.

pauté prenait pour un caprice d'artiste une pensée toute sérieuse (1).

C'est à ce pape lettré que Machiavel dédia son Histoire de Florence, un des beaux monuments de la langue italienne. Le secrétaire ne nous a pas trompés en nous disant, dans sa lettre à Vettori, qu'il évoque les grandes ombres de l'antiquité qui accourent à sa voix ; il a dû plus d'une fois, quand il composait son livre, réveiller Tacite. L'exposition de son histoire est digne du biographe d'Agricola. Comme Tacite, Machiavel est grave, solennel, sobre d'ornements ; et, s'il y eût songé, il aurait pu sans doute nous rendre les livres des Annales que le temps ou l'incurie des hommes a détruits. Personne mieux que lui n'aurait pu comprendre ou deviner les mystères de la vie impériale : et comme il les aurait décrits ! Voyez-le dans son traité qui a pour titre : *De l'art de la guerre;* ne diriez-vous pas qu'il a passé toute sa vie dans les camps? Lorsqu'il fait de la stratégie, il semble écrire sous la dictée de d'Alviane ou de Pierre de Navarre. C'est lui qui fit comprendre aux Italiens toute l'importance de l'infanterie.

Il est probable que Bossuet, quand il conçut le plan de son discours, avait sous les yeux le premier livre de l'Histoire de Florence, qui n'a pas de modèle dans toute l'antiquité. L'Italie a raison de s'enorgueillir d'un écrivain qui reste maître de chaque sujet qu'il traite : émule de Lucien dans l'*Asino d'Oro* et les *Capitoli;* supérieur, au témoignage de Voltaire, à Aristophane dans la Mandragore ; rival de Plaute dans la Clizia ; plus ingénieux que Berni dans les

(1) L'abitudine che Machiavelli avea di scrivere in certo qual modo all' azzardo, e senza un disegno ed un fine preciso, potea ragionevolmente far nascere qualche dubbio, e questo ancora nella corte romana, sulla sincerità delle sue intenzioni. — Luigi Bossi, Ann. alla Vita di Leone X, t. x, p. 49, nota.

Decennali. Son style sait prendre tous les tons : concis, serré, grave dans ses œuvres de politique; abondant, pittoresque dans son histoire; vif, rapide dans sa Vie de Castruccio Castracani; brillant, élégant dans ses comédies; facile, rempli de naturel dans sa correspondance amicale avec Vettori. C'est l'homme le plus complet qu'ait possédé l'Italie, et qui seul a mérité cet éloge gravé sur son tombeau de Santa Croce :

Tanto nomini nullum par elogium.

Paul Jove.

Clément VII, ce grand protecteur des lettres, traita Paul Jove plus favorablement encore qu'il n'avait traité Machiavel, et lui conféra le riche évêché de Nocera.

On ne saurait disconvenir que l'expédition de Charles VIII en Italie n'ait été favorable au mouvement des études historiques. Avant cette époque, quelques essais ont été tentés, pour ressusciter cette science, par Paulin de Piero, Dino Compagni et Jean Villani, à Florence; par Dandolo à Venise; par Æneas Sylvius, que ses talents firent élever à la papauté; par Poggio et Léonard d'Arezzo. Mais ces tentatives, louables sans doute, ne furent point heureuses. Sous la plume de ces écrivains, l'histoire est tantôt une légende, tantôt un journal, tantôt un simple résumé d'événements qu'ils enregistrent sans méthode, sans critique, sans inspiration. A l'apparition de Charles VIII, l'Italie est le champ de bataille où luttent les nations les plus puissantes du monde; le canon et l'épée ont cessé de décider seuls de la victoire : la parole, aidée quelquefois de l'éloquence des Grecs anciens, et, il faut le dire, de la duplicité des Hellènes modernes, est une autre puissance qui combat au moyen

des protocoles, des manifestes, des instructions, et qui a ses chefs comme l'arme matérielle à les siens. Grâce aux lettres, ressuscitées par les Médicis, l'humaniste n'est plus relégué dans un monde invisible ; il peut se mêler à toutes les scènes qui se jouent autour de lui ; il peut y prendre même une part active, à l'instar de Machiavel, sous Jules II ; en étudier les causes, en faire connaître les acteurs, comme Paul Jove et Guichardin.

Avouons que ces lettrés ont de glorieux priviléges, puisqu'un pape comme Léon X vient demander une constitution politique au commensal d'un aubergiste de village, au compagnon d'un charbonnier : il est vrai que cet homme s'appelait Machiavel.

Paul Jove donc avait entrepris d'écrire le récit de cette grande expédition de Charles VIII. Le premier livre de son histoire était à peine achevé, qu'il eut envie de faire le voyage de Rome, et d'en lire quelques fragments à Léon X. C'était un des élèves de P. Pomponace (1), un écolier d'imagination, de beaucoup de mémoire, et qui s'était occupé de grec et de latin et même de médecine (2). Paul Jove venait à Rome sans aucune lettre de recommandation : il n'eut besoin que de décliner son nom, celui de son précepteur, et le sujet de sa demande, pour obtenir une audience du pape. S'il eût été ambassadeur, le maître des cérémonies l'aurait fait attendre ; mais toutes les portes du Vatican s'ouvraient à qui se recommandait des Muses. Il eut donc son audience dans l'appartement de Sa Sainteté, ce jour-là rempli de lettrés. Paul Jove lut plusieurs pages de ses annales, et, la lecture finie, Léon X affirma qu'après Tite-Live, aucun historien ne lui semblait plus éloquent que Paul Jove (3).

(1) Elog. vir. lit. ill., p. 44. Venet., 1546.

(2) Calcagnini Op., p. 101.

(3) Confessò che dopo Livio non avea trovato il più elegante et il

L'écrivain ne tarda pas à recevoir, comme encouragement, le titre de chevalier, une pension, la chaire de philosophie au gymnase romain (1); en attendant d'autres récompenses qu'il eût obtenues si la mort n'était inopinément venue surprendre Léon X. Clément VII acquitta la dette de son cousin. Paul Jove obtint successivement un logement au Vatican, la dignité de chantre de l'église de Côme, et l'évêché de Nocera. Depuis sa réception au palais de Léon X, il s'était mis avec ardeur au travail, encouragé d'ailleurs par Sadolet et Bembo. L'œuvre s'avançait : elle était presque achevée, quand Rome fut assiégée par le connétable de Bourbon. Les soldats pillèrent la maison de l'évêque. Il lui restait un trésor qu'il avait caché, avec son service de table, dans l'église de la Minerve. En fouillant ce sanctuaire, deux officiers espagnols, Herrera et Gamboa, découvrirent la cassette. Gamboa prit l'argenterie; Herrera s'empara du manuscrit, qu'il se hâta de porter à l'auteur, et dont il demandait un prix élevé. Paul Jove ruiné, n'ayant pas de quoi payer la rançon de son livre, s'adressa à Clément VII, qui, tout aussi pauvre, proposa à l'officier espagnol Herrera un bénéfice à Cordoue en échange du manuscrit : le marché fut accepté (2). L'histoire de Paul Jove n'était pas rachetée trop chèrement. Paul Jove est un historien philosophe qui ne se contente pas, comme on a fait jusqu'alors, d'exposer des faits, mais qui cherche à les expliquer : il apprécie les mœurs, les coutumes, les institutions des peuples divers dont il parle (3); et

più eloquente scrittore. — Tiraboschi, St. della lett. It., t. VII, p. 888.

(1) Lettera dell' abate Gaetano Marini... nella quale s'illustra il ruolo de' professori dell' archiginnasio romano, in-4°, p. 47.

(2) Tiraboschi, t. VII, p. 390.

(3) Quod de Jovio rogas, senex satis belle historiam condit in quà non modo res gestas, sed mores et instituta non modò regum, sed prope omnium gentium prosequitur, suo quodam dicendi genere grandi ac bene sonante. — Aon. Palearius, Ep., ep. 17, lib. I. — Celio

ces peuples, c'est le monde entier. Il a décrit avec un soin extrême le passage des Français à travers les Alpes sous la conduite de François Ier; et, dans le récit de cette glorieuse expédition, son style s'anime, se colore, et semble se précipiter comme nos soldats en attaquant et en franchissant les pics de glace que la nature leur opposait pour barrière. Il est malheureux que nous ayons perdu cinq livres de ces annales, les plus fertiles en grands événements : nous aurions voulu voir comment il aurait peint Jules II.

Jamais historien n'eut moins soin de sa réputation que Paul Jove. Il se représente languissant dans le repos, parce que personne ne s'offre pour l'acheter ; il a besoin de manger deux fois par jour, la soupe à chaque repas, et de se chauffer de la Saint-François à la Saint-Grégoire; et en vérité, dit-il, bien fou qui s'alambiquerait la cervelle à ses dépens (1).

Ailleurs il se vante de donner aux uns de riches brocarts, aux autres un mauvais sarrau, et il s'écrie dans un accès d'humeur presque gasconne : Malheureux qui me provoquent, je vais faire venir ma grosse artillerie, et nous verrons à qui restera la victoire (2) !

Il parle dans une de ses lettres de la plume d'or et de la belle encre dont il va se servir pour raconter la vie de Henri II, roi de France (3).

Il serait difficile de défendre l'honneur d'un écrivain qui se vante ainsi de sa vénalité: qui sait? peut-être y a-t-il de la forfanterie jusque dans cette prétention à la malignité? Il

Calcagnini Op., p. 101. — Sadoleti Ep. fam., t. I, p. 212, 351; t. II, p. 194.

(1) Lett. de' principi, t. III, p. 100. Ven., 1577. — Tiraboschi, l. c., t. VII, p. 893-894.

(2) Tiraboschi, t. VII, p. 894. — Lett. de' principi, t. III, p. 12.

(3) Lettere, t. III, p. 41.

nous semble à nous, qui avons lu ses ouvrages, qu'il vaut mieux que sa réputation. Un historien qui prend plaisir à mentir n'en appelle pas, comme Paul Jove, en tête de son livre, au témoignage de ceux dont il écrit la vie (1), et, avant de publier son œuvre, il n'a pas soin de l'adresser à l'un des capitaines les plus illustres de l'époque, qu'il veut consulter sur la guerre où fut engagée Venise (2). Il loue franchement la bravoure de nos soldats quand ils viennent pour la seconde fois, sous François Ier, envahir le Milanais; il prend parti pour le duc d'Urbin qui se révolta contre le saint-siége; il dit à haute voix les défauts de Léon X, ménage les Frateschi, ennemis des Médicis, proclame la générosité, la vertu, le courage, partout où il les trouve, et appelle du nom de monstre, Christiern, roi de Danemark. Il est vrai, comme le remarque Thomas, que Christiern, ce Néron du Nord, était alors détrôné et enfermé dans une cage; mais la cage pouvait être brisée d'un jour à l'autre (3).

Des libéralités de Clément VII, des présents des princes étrangers, et du revenu de son évêché, où il n'avait jamais résidé, Paul Jove avait acheté la villa Pliniana, sur les bords du lac de Côme, dont il avait fait un palais ou plutôt un musée. Il a décrit sa maison de campagne en poëte, en peintre, en archéologue: c'est un morceau achevé de style que cette description.

(1) Absoluto tandem opere, id in publicum edere non dubitem, magnum herclè incorruptæ veritatis argumentum, quandoquidem plerique eorum qui hæc bello paceque gesserunt adhuc vivant, ac idcirco gravi existimationis meæ cum periculo mentiontem refellere possint. — Jov., Præf. Historiæ, ad Cosmum Medicen.

(2) Admonet me fama nominis tui..... ut historiam nostrorum temporum, quam summâ diligentiâ conscripsi, nec priùs publicem quàm te consulam. D. Bart. Liviano. — Gaet. Morini, p. 111.

(3) Essai sur les Éloges, t. I. — Œuvres compl., Paris, Belin, 1819, in-8o, p. 144.

On voit à travers les blanches eaux du lac d'énormes tronçons de colonnes, des pyramides à demi brisées, des fragments nombreux de statues antiques; au milieu, une île remplie de pommiers, séjour de cette vierge toujours jeune que les Grecs nommaient Écho, qui répond par deux fois quand on l'interroge; près des bords, et pendante sur la colline, une villa rafraîchie par de doux zéphyrs; dans cette habitation rurale, une salle à manger où président Apollon et les Muses; à côté, une salle dédiée à Minerve et ornée des statues de Pline l'Ancien, de Cécilius, de Rufus Cellinius, d'Attilius le Grammairien; puis la bibliothèque, formée de livres choisis, l'appartement des Sirènes, la salle des trois Grâces.

Dans le lointain, ce sont des montagnes qui s'inclinent en rampes verdoyantes, étincellent au soleil, et dont les fleurs portent jusqu'au lac de Côme leurs doux parfums; dans les vallées, des vignes, des pins, des oliviers, des myrtes, des orangers, des arbres de toutes sortes; sur le dernier plan, des rocs de granit à la tête chenue, des neiges éternelles, des glaciers aussi vieux que le monde; et au-dessus de ce paysage, le pavillon lumineux du ciel de l'Italie.

C'est dans cette retraite que Paul Jove composa son livre des Éloges (1), véritable musée où il a fait entrer le grand capitaine et le philosophe, le théologien et le poëte, l'orateur et le médecin, des empereurs et des doges, des moines et des reines. Quand on apprit que l'évêque avait conçu l'idée d'un semblable livre, chacun voulut avoir l'honneur de figurer dans sa galerie. Hercule Gonzague lui envoya les portraits du Mantouan et de Pomponace; un Musulman, celui de Mahomet, par Gentile Bellini; Vasari, les bustes

(1) Elogia virorum ab avorum memoriâ publicatis ingenii monumentis illustrium.

des principaux personnages de l'antiquité; Fernand Cortez, une émeraude en forme de cœur, sans doute pour que Paul Jove fît usage de sa belle plume en le peignant; et l'Arétin s'envoya lui-même, après avoir posé devant le Titien, afin que l'historien épargnât au moins la figure de celui qui se nommait le fouet des princes (1).

GUICHARDIN.

Comme Paul Jove, Guichardin a raconté les événements dont l'Italie avait été le théâtre depuis l'expédition de Charles VIII; mais il a plus d'un avantage sur son rival : d'abord, la plupart des faits dont il donne le récit, il les a vus; puis la langue dont il se sert est l'idiome vulgaire; enfin, les charges politiques dont l'ont investi ses maîtres ont dû lui livrer des secrets qu'un autre ne pouvait connaître.

Il était fils de Pierre Guichardin, citoyen de Florence, que l'empereur Sigismond avait décoré du titre de comte palatin (2). Bien jeune, nous le trouvons à Pise, à Ferrare, à Padoue, étudiant le droit civil, et à Florence, après qu'il a reçu le grade de docteur, expliquant les Institutes de Justinien. C'est un jeune homme grave, studieux, austère dans ses mœurs, sévère dans ses vêtements, sobre à table, et ardent au travail (3). Il avait à peine trente ans quand la

(1) On consultera sur Paul Jove : Thuanus, lib. II; — Imperialis, Musæum; — Ghelini, Theatrum, etc.; — Bodin, Méthode hist.; — Cardani, Apol. Neronis; — Boissard, Icon.; — Maresii epist.; — Freher, Theat.; — Bayle, Dict. hist.

(2) Manni, Elog. di Guicciardini, El. Tosc., t. II, in-fol., p. 306.

(3) Tra le cose che diconsi di Guicciardini, non deve ommettersi il suo amore straordinario per lo studio, per il quale si assicura che egli passasse gli intieri giorni senza mangiare, nè dormire. — Luigi Bass., Ann. all. Vita di Leone X, t. X, p. 111.

république lui confia l'ambassade d'Espagne; il s'acquitta de cette mission avec tant de bonheur, que le monarque lui fit présent d'un service d'argenterie d'un grand prix (1). A l'élévation de Léon X, il fut chargé de complimenter le nouveau pape; le discours qu'il tint à Sa Sainteté était plein de noblesse; la cour de Rome en fut enchantée, et Léon X, en présence des cardinaux, témoigna tout son contentement à l'orateur. Plus tard, en 1515, lorsque le pape passa par Florence pour se rendre à Bologne, où François Ier et sa suite étaient attendus, Guichardin eut l'honneur de le complimenter, à Cortone, au nom de la république. Le lendemain, il fut nommé avocat consistorial de Sa Sainteté.

Pour comprendre le prix de cette faveur, il faut savoir que Guichardin était un des habitués des jardins Rucellaï; républicain de cœur, partisan des Frateschi, et favorable à Savonarole; âme honnête, du reste, qui n'aurait jamais pris le poignard de Boscoli pour affranchir son pays, et incapable de trahir la confiance même d'un pape, quoiqu'il ressemblât à ces vieux sénateurs de Venise, toujours en arrêt contre la politique de Rome (2). Léon X connaissait parfaitement les opinions de Guichardin, et il n'hésita pas à lui confier le gouvernement de Modène et de Reggio. Guichardin exerça cet emploi en homme habile; revêtu d'une double autorité, il sut se faire respecter et aimer, comme gouverneur militaire et comme administrateur civil. Adrien VI n'eut pas peur des talents littéraires de l'historien, et Clément VII les récompensa plus généreusement encore que

(1) Roscoë, t. III, p. 193.

(2) Contra questi Pontefici fu più specialmente amaro, così per quell' usato rancore che i ministri di lungo servigio concepiscono contra i padroni da cui non ottennero le mercedi sperate, come forse perch' egli riconosceva da loro la perdita della libertà nella sua repubblica. — Pallav., Ist. del. con. di. Tr., lib. II, c. II, n° 8, all. ann. 1521.

ses deux prédécesseurs, en le nommant président de la Romagne.

Quelque temps avant de mourir, Guichardin fit appeler un notaire auquel il dicta ses dernières volontés. Comme le moribond gardait le silence sur l'histoire qu'il laissait en manuscrit, le notaire lui demanda ce qu'il fallait en faire. — La brûler ! répondit Guichardin (1).

Les intentions de l'auteur ne furent pas exécutées, heureusement pour la gloire de son nom et de l'Italie. L'ouvrage, qui ne contenait d'abord que seize livres, fut imprimé par A. Guichardin, neveu de l'historien, en 1561. Il y manque un grand nombre de passages et des chapitres entiers, entre autres celui qui a pour titre *Des Droits du saint-siége sur Parme et Plaisance* (2), que l'auteur vraisemblablement n'aurait jamais publié, et que des éditeurs ennemis de la papauté ont rétabli dans les éditions postérieures Il y avait dans cette âme, si belle, si noble, un vieux levain de haine, non pas contre le souverain, mais contre la cour de Rome. En lisant quelques-unes de ses lettres, on surprend dans Guichardin de petits mouvements de vanité indignes d'un homme pareil. Il est possible qu'il ait pensé que la papauté n'avait pas assez généreusement (3) payé les services qu'il lui avait rendus ; de là des boutades d'humeur contre Léon X, et même contre Clément VII : c'est une faiblesse qu'il a

(1) Qui cùm historiam illam suam tantopere nunc omnibus probatam, imperfectam ac minimè expolitam relinqueret, mandaverat diligenter, ut occultaretur vel potius interrogatus à scribâ dum testamentum componeret, quid de illâ statueret ; magno et constanti animo respondit : Comburatur. — Ep. Rucellai Pietro Vettori.

(2) Istoria del dominio della santa sede sopra Parma e Piacenza. — Fontanini, della Eloq. Ital., p. 591-592. Roma, in-4o, 1736.

(3) Molti furono i beneficj e gli onori che dalla santa sede ottenne il Guicciardini ; ma forse non ne ottenne tutti quelli che a lui pareva di meritare. — Font., Bibl., t. II, p. 212.

rachetée bien souvent par l'expression d'une franche admiration pour les vertus de ces deux grands pontifes.

Il est presque aussi difficile de se défendre de la flatterie que de la malignité : quelquefois la malignité n'est qu'une flatterie déguisée envers un parti. En niant les droits du saint-siége sur Parme et Plaisance, Guichardin croyait faire sa cour aux Florentins, aux Vénitiens, à tous ceux qui feignaient d'avoir peur de l'ambition de la cour de Rome. On lui reproche d'avoir parlé en termes trop amers des Français (1) : nous concevons la haine du républicain contre l'étranger; mais nous ne voudrions pas qu'elle l'aveuglât au point de ne lui faire voir dans Charles VIII qu'un prince difforme (2). Bezzuoli, le grand peintre de Florence, est tombé dans un excès contraire : il a donné à ce monarque une véritable tête grecque.

Juste Lipse a accusé Guichardin de prolixité (3). Le récit de la guerre de Pise est d'une longueur démesurée; Boccalini en a fait une critique ingénieuse, en feignant que le sénat de Laconie imposa comme châtiment à un Spartiate qui avait employé trois mots quand deux auraient suffi, de lire en entier cette description, supplice auquel il préféra les galères (4).

Mais que sont ces taches, comparées aux beautés dont étincelle son histoire? Nul parmi les anciens n'a semé sa narration de réflexions plus profondes : Guichardin est un

(1) Ei non dimostra una leale imparzialità istorica ragionando di Francesi, di Francesco della Rovere, della corte di Roma e di suoi concittadini addetti a partito diverso dal suo. — Corniani, l. c., t. IV, p. 195.

(2) La Popelinière, Histoire des histoires, l. VIII.

(3) Vitia duo propria hujus ævi non effugit, quòd et justo longior est et quòd minutissima quæque narret parùm ex lege aut dignitate historiæ. — Lipsius in notis ad 1 lib. Pol., ch. IX.

(4) Boccalini, Ragguagli di Parnasso. Cent. I, ragg. VI.

historien philosophe qui exerce la raison encore plus que l'imagination. L'étude des lois lui a donné du calme et de l'austérité; on s'aperçoit aisément, en le lisant, qu'il a suivi Savonarole au couvent de Saint-Marc, car il fait à chaque instant intervenir la Providence dans la conduite des choses humaines. Comme il a vécu sur le champ de bataille, au sénat, au milieu du peuple, parmi les grands, il a sur ses rivaux une incontestable supériorité : il parle avec connaissance de cause de toutes les matières qu'il traite. Nourri des écrivains antiques, de Tite-Live surtout, il aime avec trop de passion la harangue : quelques-unes de celles qu'il met dans la bouche de ses personnages sont de véritables chefs-d'œuvre. On cite surtout celle de Gaston de Foix avant la bataille de Ravenne; elle n'a qu'un défaut, c'est d'être trop longue. A vingt-quatre ans, quand on est Français et qu'on a devant soi l'ennemi, on ne perd pas son temps à faire des phrases. L'antiquité a porté plus d'une fois malheur aux historiens de la renaissance. Ce malheur était inévitable.

CHAPITRE XIV.

POÉSIE. — POÈTES.

L'art, à la renaissance, ne pouvait pas éviter de tomber dans le paganisme. — L'*Arioste* à Rome est reçu par le pape. — Ce qu'il aurait voulu obtenir de Sa Sainteté. — Bulle du pape contre ceux qui réimprimeraient le Furioso. — L'Arioste à Ferrare. — *Berni* est présenté à Léon X par Bibbiena. — Académie nouvelle qu'il fonde à Rome. — Caractère de la poésie de Berni. — La satire de Berni a d'heureuses influences sur les mœurs des lettrés. — *Vida*, que Giberti conduit à l'audience de Sa Sainteté, est encouragé et récompensé. — Le pape applaudit à l'idée de la Christiade. — Jugement sur ce poëme. — Vida dans son évêché. — *Sannazar* partage l'exil de son souverain, vient en France, et retourne en Italie après la mort de Frédéric. — Son poëme sur l'Enfantement de la Vierge. — Ses églogues. — Sannazar à Naples. — *Ferreri*, *Postumo* et autres poëtes, protégés par Léon X. — État des mœurs à Rome.

L'Arioste.

Nous revenons toujours à Savonarole; Savonarole est plus qu'un moine, c'est une idée. Comme il se plaignait éloquemment en chaire du matérialisme païen qui s'était introduit à Florence jusque dans la poésie, cette langue angélique qui, pour parler au chrétien, n'aurait dû, disait-il, employer jamais que des images chrétiennes! Le zèle emportait le prédicateur, qui ne comprit pas assez que le sensualisme qu'il déplorait était une fatalité à laquelle l'art ne pouvait malheureusement échapper. Voyons ce qui se passe. L'intelligence, qui veut connaître les phénomènes de la pensée, l'analyse des

opérations de l'entendement, vient attendre sur les bords du Lido l'une de ces barques qui conduisent chaque jour à Venise quelque Hellène fugitif : à l'un de ces Grecs chassés violemment de Constantinople, elle emprunte Platon ; à l'autre, Aristote, les deux grandes divinités de l'imagination et de la raison. Pour étudier l'histoire, elle n'a que Tacite, Tite-Live, Xénophon, Thucydide; pour comprendre et reproduire les miracles antiques de la parole sur la multitude, il faut qu'elle s'attache à Démosthène, à Cicéron ; veut-elle chanter en vers, Virgile, Homère, Horace, Ovide doivent l'inspirer; a-t-elle envie de jouer sur la scène quelques-uns des ridicules de la société, il faut qu'elle lise Aristophane, Plaute ou Térence; comme le frère de Saint-Marc, est-elle chargée de donner une constitution au peuple florentin, tout d'abord on lui demandera si elle connaît la législation romaine; à l'imitation de Pontano, essaye-t-elle de mettre en dialogue les sottises des lettrés, de toute nécessité il faut qu'elle aille à l'école de Lucien.

Suivons cette intelligence : la voici en contemplation devant un de ces fragments de marbre achetés si cher par Laurent le Magnifique, qui l'a placé dans son musée de Saint-Marc; mais ce marbre est grec; l'artiste qui le fouilla, Grec, et l'individualité qu'il représente, grecque encore. Si l'intelligence voyageuse, comme elles le sont toutes à cette époque, veut aller à Rome pour assister aux fouilles du Campo Vaccino, que verra-t-elle sortir de terre sous la pioche du fossoyeur? une colonne du temple de la Paix, une statue de Vesta, une frise de l'arc de Sévère, des dieux de l'enfer, du ciel, des eaux, de l'air, tout le monde idolâtre. Esprit et matière, œuvres émanées du cerveau ou faites de main d'homme, édifices et livres, tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle respire, tout ce qui tombe sous la vue ou sous le sens dans l'empire de

l'art, est issu du paganisme. Comment, dans cette atmosphère païenne, garderait-elle la robe chrétienne qu'elle reçut au baptême? cela était difficile. Sous cette couche de poussière mythologique, elle va trouver l'art, et l'art sous des formes dont le christianisme ne peut encore lui offrir, en Italie du moins, que d'imparfaits rudiments : est-il donc surprenant que, pour dérober à l'antiquité ses secrets, l'intelligence se soit faite païenne?

Écoutons le cardinal Bessarion écrivant à « Démétrius et Andronic, fils du sage Gémiste : »

« J'ai appris que notre père et précepteur, s'étant dépouillé de tout ce qu'il avait de terrestre, s'est envolé vers les cieux, dans un lieu de pureté, pour y danser, avec les dieux célestes, la danse mystique de Bacchus. Je me félicite d'avoir eu commerce avec un si grand homme. La Grèce n'en a point produit de plus sage depuis Platon, si vous en exceptez Aristote ; de sorte que, si l'on veut admettre le sentiment de Pythagore sur la descente et le retour éternel des âmes, je ne ferai point de difficulté d'avancer que l'âme de Platon, engagée par les liens indissolubles du destin, pour achever la période de ses révolutions, avait choisi Gémiste pour sa demeure (1). »

Nous voudrions savoir ce que Savonarole aurait pensé de Bessarion, s'il eût connu cette épître ; assurément il en aurait fait un païen et aurait brûlé la lettre dans le même bûcher qui consuma, par son ordre, les œuvres de Boccace et d'Ovide. Il aurait eu tort peut-être; Bessarion, trop plein de son vieil Homère, dont il veut ressusciter la langue en Italie, parle comme un prêtre de l'antique Samos, parce qu'il a besoin de raviver dans l'âme des fils de Gémiste cette

(1) In Leonis Allatii Diatribâ de Georgiis, p. 392. — Entret. sur divers sujets d'histoire, par la Croze. Cologne, 1740, in-12, p. 386-387.

flamme qui s'alluma au foyer de la Grèce antique. Dira-t-on qu'il croyait à Bacchus, à Pythagore, qu'il écrivait une profession de foi? Non, sans doute! Bessarion faisait de la mythologie dans son épître, tout comme Jean d'Udine en faisait sur les murs du Vatican : c'est la forme dont l'un et l'autre poursuivaient la réhabilitation. Si un saint évêque a dû succomber au paganisme, attendons-nous à trouver dans les poëtes de la renaissance, italiens et latins, toutes les folies de langage dont n'a pu se préserver une âme chrétienne comme celle de Bessarion. Quand donc Léon X encourage une littérature où domine l'élément païen, après les protestations qu'il a faites au concile de Latran contre le naturalisme, ne nous hâtons pas de le condamner; étudions son époque, et si, à l'aide de cet élément profane, il a su donner aux lettres et aux arts une impulsion profonde, croyons que mieux qu'un autre il connaissait l'instrument dont il se servait.

Quand sur cette muraille de soixante pieds, toile que le pape avait livrée à Michel-Ange pour peindre le jugement dernier, nous vîmes, pour la première fois, Caron conduisant les âmes dans sa barque, notre foi murmura contre le grand artiste; mais nous nous rappelâmes bientôt les vers de Dante, qui place le nautonnier dans son enfer (1).

Ainsi, l'un des premiers, Dante a consacré la formule païenne.

Parmi les poëtes qui brillèrent à la cour de Léon X, et qui sacrifièrent trop malheureusement au paganisme, tous ne méritent pas également d'attirer notre attention. S'il en est dont la gloire n'aura pas de fin, on en compte beaucoup d'autres qui firent un moment quelque bruit en Italie, mais

(1) Ed ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo
Gridando : guai a voi, anime prave!

dont la renommée n'a pas mérité de traverser les Alpes. A ceux-là, quelques mots de souvenir suffiront. Tiraboschi, en exhumant leurs noms, n'a pu leur donner l'immortalité. C'est en vain que l'Arioste s'écrie : « Dis-moi que tous les jours je pourrai m'entretenir avec Bembo, Sadolet, Paul Jove, Cavallo, Blosio, Molza, Vida et Tibaldeo (1). »

Bembo, Sadolet, Vida, Paul Jove, Molza peut-être, n'avaient pas besoin du poëte pour vivre dans l'éternité; mais Blosio et Tibaldeo, qui oserait leur dire : Lève-toi et marche?

En 1513, l'Arioste avait fait le voyage de Rome, pour joindre sa voix à celle des lettrés qui célébraient comme un bonheur public l'exaltation de Léon X. Le pape connaissait l'Arioste, qu'il avait vu plusieurs fois à Ferrare; et, s'il faut en croire le poëte, le cardinal de Médicis lui aurait fait de brillantes promesses (2) qu'il ne tint pas lorsqu'il fut devenu pape. Quelles étaient ces promesses?

Il est facile de comprendre l'Arioste; il attendait, dit-on, un chapeau de cardinal. Rolli attribue le refus de Léon X au ressentiment, dont le pape avait hérité de Jules II, contre le duc Alphonse, protecteur de l'Arioste (3). Du reste, le poëte ne nous a pas mis dans la confidence de toutes ses espérances. Il venait à Rome aussi pour obtenir de Sa Sainteté une bulle contre ces forbans qui, sous le nom de li-

(1) Dimmi ch' al Bembo, al Sadoletto, al dotto
Giovio, al Cavallo, al Blosio, al Molza, al Vida
Potrò ogni giorno, e al Tibaldeo far motto. — Sat. VII.

(2) E più volte e legato, ed in Fiorenza
Mi disse, che al bisogno mai non era
Per far da me al fratel suo differenza. — Sat. IV.

(3) Arvea quel papa ereditato da Giulio II l'odio contra Alfonso duca di Ferrara. Sicchè promovendo l'Ariosto al cardinalato, questi come uomo onorato e fedelissimo al suo duca, sarebbe contrario a' suoi disegni. — Rolli, Ann. alla Sat. IV.

braires, traitaient les auteurs comme les lansquenets leurs prisonniers. Il achevait en ce moment son *Furioso*, cette épopée romanesque qui devait donner au monde poétique un second Homère. Le pape embrassa tendrement l'Arioste (1), et lui promit une bulle, dont il paya la moitié des frais. On conçoit la mauvaise humeur et le serment du poëte de ne pas revenir dans une ville où, pour toute récompense, il reçoit sur les joues un baiser pontifical.

A-t-il dit toute la vérité? nous en doutons. Ce n'est point un froid baiser qui nous aurait valu de sitôt ces beaux vers que nous écoutons dans un ravissant silence, mais bien, comme le remarque ici Gabriel Simeoni, les ducats dont le pape fit don à l'auteur pour imprimer le *Furioso* (2). Simeoni a raison, et l'Arioste lui-même a reconnu plus tard les bienfaits de Sa Sainteté. Il lui écrivait de Ferrare, en 1520: « Je serais bien ingrat si je n'avouais les services signalés que m'a rendus Votre Béatitude (3). » En fait de services, ce sont les dons pécuniaires que prisait l'Arioste, parce que, comme il le dit ailleurs, avant qu'Alphonse l'eût fixé définitivement à Ferrare, il menait une vie fort dissipée.

Le Furioso, achevé vers la fin de 1515, parut à Ferrare en 1516, in-4°, chez Mazzoccho, qui le premier fit usage en cette ville de caractères grecs (4). Le poëte eut soin de placer en tête de son œuvre la bulle de Léon X, qui punit d'une amende de cent ducats tout imprimeur assez hardi

(1) Piegossi a me dalla beata sede;
La mano, e poi le gote ambe mi prese.
E'l santo bacio in amendue mi diede. — Sat. III.

(2) Leon. X donò all' Ariosto per fornire il suo libro più centinaja di scudi. — Gabriel Simeoni, Note sur la satire de l'Avarice.

(3) Finalmente parendomi troppo mancare al mio debito ed essere ingrato alle obligazioni grandissime che io havea a V. Santità. — Baruffaldi, la Vita di M. L. Ariosto, in-4°, Ferrara, 1807, doc. XII, p. 280.

(4) Baruffaldi, l. c., p. 170.

pour reproduire le Furioso sans la permission de l'auteur (1). On a pu s'étonner avec quelque raison que le chef de l'Église prît tant de souci d'un poëme où La Fontaine a trouvé le sujet de quelques-uns de ses contes. Il est certain que le Roland de 1515 ne ressemble pas à celui que nous avons si souvent traduit; il n'avait d'abord que quarante chants; l'Arioste le fit reparaître, en 1532, en quarante-six

(1) Voici le texte de la bulle donnée par Léon X :

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem. Singularis tua et pervetus ergà nos familiamque nostram observantia, egregiaque bonarum artium et litterarum doctrina, atque in studiis mitioribus, præsertimque poeticis elegans ac preclarum ingenium jure prope suo a nobis exposcere videntur, ut que tibi usui futura sunt, justa præsertim et honesta petenti, ea tibi liberaliter et gratiosè concedamus. Quamobrem cum libros vernaculo sermone et carmine quos Orlandi Furiosi titulo inscripsisti, ludicro more, longo tamen studio et cogitatione, multisque vigiliis confeceris, eosque conductis abs te impressoribus ac librariis edere cupias; cùm ut curâ diligentiâque tuâ emendatiores exeant, tum ut si quis fructus eà de causâ percipi possit, is ad te potiùs, qui conficiendi poematis laborem tulisti, quàm ad alienos deferatur, volumus et mandamus, ne quis, te vivente, eos tuos libros imprimere aut imprimi facere, aut impressos venundare, vendendosve tradere ullis in locis audeat, sine tuo jussu et concessione. Qui contra mandatum hoc nostrum fecerit, admiserit, is universæ Dei Ecclesiæ toto orbe terrarum expers excommunicatusque esto; necnon librorum omnium amissione ac ducatorum centum (quorum quinquaginta fabricæ divorum apostolorum Petri et Pauli de Urbe, reliqui quinquaginta tibi et accusatoribus executoribusque pro ratâ ascribantur) pœnis plectatur. Mandantes proptereà universis et singulis venerabilibus fratribus archiepiscopis et episcopis eorumque in spiritualibus vicariis generalibus, et aliis ad quos spectat, in virtute sanctæ obedientiæ, ut præmissa servari omnino faciant, contrariis non obstantibus quibuscumque. Dat. Romæ apud sanctum Petrum, sub annulo piscatoris, die Martii M. D. XVI. pontificatûs nostri anno quarto.

A tergo.

Dilecto filio Ludovico de Areostis Ferariensi.

JACOBUS SADOLETUS.

chants, avec des épisodes que la morale a dû flétrir (1).

On connaît le mot intraduisible que l'on prête au cardinal d'Este, qui venait d'achever la lecture du Furioso : « Où diable, seigneur Arioste, avez-vous pris toutes ces extravagances (2)? » Le mot a fait fortune aux dépens du prélat : il est probable qu'il ne s'en est jamais rendu coupable. D'abord, mieux qu'un autre, Hippolyte d'Este, poëte et musicien (3), devait être sensible aux magnificences de toutes sortes que la muse de l'Arioste a répandues dans son ouvrage. Trente ans s'étaient écoulés depuis l'apparition de l'Orlando innamorato de Bojardo, et trente-quatre depuis celle du Morgante de Pulci. Il connaissait ces deux ouvrages, et on le fait parler comme si les géants, les fées, les paladins, les enchanteurs, venaient d'être trouvés par l'Arioste. C'est une impertinence qu'il n'a pas dite, et d'autant plus invraisemblable que, vaniteux comme il l'était, il devait être flatté des fines louanges que le poëte donne à la maison d'Este. Si les archives de cette famille pouvaient un jour se perdre, on les retrouverait dans le Furioso de l'Arioste.

A Ferrare, où il venait de se fixer, notre poëte avait trouvé la médiocrité, c'est-à-dire le bonheur. Nous le voyons remuer des vers, des pierres et des fleurs. Les vers étaient ceux de son Orlando, les pierres, celles de la petite

(1) Ginguené, Histoire littéraire d'Italie, t. IX, p. 363. — La prima edizione è rarissima; e vi si trovano moltissime variazioni e cangiamenti che poi nelle altre fece l'Ariosto, e perciò si rende molto instruttiva e curiosa. — Haym, Notizia de' libri rari, p. 112.

(2) Messer Lodovico, dove mai avete pigliato tante coglionerie? — Ginguené, t. IX, p. 355.

(3) Maximam noctium partem studiis dabat; nunquam tam occupatus fuit, quin librum et librarium pretio haberet. — Aless. Guarini, cité par Baruffaldi, p. 124.

maison qu'il se bâtissait, et les fleurs, celles du jardin, un des ornements de l'habitation. On dirait, en lisant son poëme, que les vers ne devaient pas plus coûter à l'Arioste qu'à quelques-uns de ses héros les grands coups d'épée qu'ils s'amusent à distribuer. Il n'en est rien pourtant. A cette imagination de fée, l'expression n'arrivait qu'après de longues fatigues de cerveau, que prouvent assez les nombreuses ratures dont son manuscrit est couvert. Il n'est pas de stances qu'il n'ait soumise à la critique éclairée de ses nobles amis de Rome, Bibbiena, Navagero, Flaminio, Bembo.

Sa maison était petite, mais propre, et reluisante au soleil. On connaît l'inscription latine qu'il avait fait placer sur la façade de l'édifice :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parva meo sed tamen ære domus.

Il en avait été l'architecte; car il ne se mêlait pas seulement de poésie : il faisait le Vitruve, et présidait à l'œuvre dont il avait donné le dessin. Comme on s'étonnait que l'artiste qui, dans son poëme, avait bâti tant de palais enchantés se fît une demeure si modeste, il répondit en riant que les vers coûtaient moins cher que la pierre. Cette pierre était à lui, au moins ; elle ne devait rien à personne, car il l'avait payée de ses deniers. A côté était un petit jardin qu'il aimait à bouleverser, et auquel il faisait violence, comme à sa muse quand elle était rebelle. Son fils nous le représente traitant son parterre comme son poëme, défaisant le lendemain ce qu'il avait construit la veille, se regardant comme le père de chaque fleur qu'il avait semée, et dont il ne connaissait souvent pas la racine. Un jour qu'il se penchait pour assister à l'éclosion de capriers, il fut

fort étonné de voir sortir de terre une tige de sureau (1).

BERNI.

Croirait-on que Bembo conseillait à l'Arioste d'écrire le Roland en latin? L'Arioste répondit au secrétaire de Sa Sainteté qu'il voulait chanter en toscan. Il eut raison : qui le lirait aujourd'hui, s'il avait imité Sannazar et Vida? Berni, qui choisit la langue italienne, naquit dans le château de Lamporecchio, petite ville de Toscane. Bien jeune encore, il s'asseyait dans le chœur de Santa-Maria del Fiore, à côté de ces chanoines néoplatoniciens qui tous aimaient les lettres. Le cardinal Bernard de Bibbiena devina les talents poétiques de Berni, le conduisit à Rome, et le présenta d'abord à Sa Sainteté, puis aux humanistes qui formaient le cortége de Léon X. Après la mort du cardinal, Berni passa, en qualité de secrétaire, au service de Giberti, évêque de Vérone et dataire du pape. Quand nous trouvons un homme en faveur à la cour pontificale, d'avance nous sommes sûrs qu'il doit cultiver les lettres; et

(1) Nelle cose de' giardini teneva il modo medesimo che nel far de' versi, perchè mai non lasciava cosa alcuna, che piantasse, più di tre mesi in un loco; e se piantava anime di persiche, o sementi di alcuna sorte', andava tante volte a vedere se germogliavano, che finalmente rompeva il germoglio; e perche aveva poche cognizioni d'erbe, il più delle volte presumeva che qualunque erba che nascesse vicina alla cosa seminata da esso, fosse quella; la custodiva con diligenza grande, sin tanto che la cosa fosse ridotta a termini, che non acadeva averne dubbio. Mi ricordo che avendo seminato de' capperi, ogni giorno andava a vederli, e stava con una allegrezza grande di così bella nascione : finalmente trovò che eran sambuchi. — Baruffaldi, l. c., p. 199.

Les écrivains du siècle de Louis XIV n'ont pas compris l'Arioste, comme on peut s'en convaincre en consultant : — Rapin, Réflex. générales sur la poétique. — Ant. Godeau, préface sur le poëme de Saint Paul. — Balzac, sur l'Infanticide par D. Heinsius. — Jacques Pelletier du Mans, Art poétique, l. I, ch. V, de l'Imitation.

c'est ce que faisait Giberti (1). Berni était une de ces natures insouciantes qui ne songent guère au lendemain. Pour passer son temps, il se mit à instituer à Rome une académie qu'il baptisa du nom d'Académie des vignerons (2).

Les membres de cette société, qui n'avaient pas besoin d'aller chercher au fond d'un verre une inspiration que la muse leur fournissait volontairement, avaient toutes sortes de noms tirés de la vigne : l'un s'appelait le cep, un autre le bourgeon, un troisième la grappe (3). Ce qui nous rassure sur les penchants de cet institut œnophile, c'est que nous y trouvons de véritables buveurs d'eau. Berni représente assez bien notre Rabelais. Il avait la verve drolatique, l'expression aventureuse, la saillie féconde, la gaîté folle de l'auteur de *Pantagruel*. Dans aucune littérature, nous ne connaissons un écrivain qui ait plus d'esprit que Berni (4). C'est le poëte de l'imprévu, de la disparate, de tout ce qu'on nomme caprice. Jamais auteur ne se moqua avec une plus ravissante bonhomie de son lecteur et de son sujet (5).

Un jour il s'amuse à chanter la peste, et il improvise sur

(1) Ginguené, Hist. litt. d'It., t. IX, p. 171.

(2) Mss. inediti, riguardanti a' tempi di Leone. — Bib. Barberini, fasc. 3o, p. 17 e seg.

(3) Ginguené, Hist. litt. d'It., t. IX, p. 172.

(4) Giudichiamo, che non minor lode si debbe a questo poeta nel suo genere, che a ciascuno di qualunque più nobile. — Crescimbeni, Comm. intorno alla sua ist. della volgare poesia, in Ven., 1730, in-4o, 3 vol., p. 25.

(5) Enunciare con tutta l'aria di verità un paradosso ridicolo, il sostenerlo con ragioni frivole e goffe, espresse con sottil grazia; l'adornarlo con strane metafore e con paragoni lontani e talor sublimi; e mostrar più baldanza e sicurezza del proprio assunto, allorchè si rompe in contraddizioni maggiori; io credo sia questo a un di presso quello che costituisce lo stile di Berni. — Cav. Carlo Rosmini, Vita d'Ovidio, t. II, p. 123.

ce sujet quelques centaines de vers d'une adorable bouffonnerie, et qu'il adresse au cuisinier de son bienfaiteur. Ginguené en a traduit quelques fragments que nous allons citer. Il a été plus hardi que nous; traduire Berni, c'est dire en prose la tentation de saint Antoine, par Callot.

« J'ai lu l'histoire d'une certaine Pandore et de sa boîte où étaient renfermées la peste, la fièvre et toutes les maladies qui en sortirent à la fois. Les gens à qui la douleur fait perdre la tête lui jettent volontiers la pierre et lui envoient chaque jour trois cents malédictions. C'est de là, disent-ils, que nous viennent tous nos maux; sans elle nous n'aurions pas tant de drogues à prendre. A la fin, cet amour-propre m'ennuie... Cette Pandore est un mot grec qui signifie tous les dons, et ces gens-là l'ont expliqué tout de travers. Ils ne voient pas que la nature a tout fait, tout opposé, tout mis en équilibre; qu'elle a créé le mal et le bien, les maladies et les remèdes; elle inventa la peste parce qu'il en fallait. Nous étions expédiés tous tant que nous sommes, bons et méchants, si elle ne l'inventait pas, tant les gueux se multipliaient sur la terre. L'histoire dit comment la peste nous en délivra. De même que dans les corps mal constitués, lorsqu'il s'engendre de la bile, des flegmes et d'autres mauvaises humeurs, si l'on veut manger, dormir, aller et se porter bien, il faut s'exécuter de bonne grâce et évacuer largement; de même le monde, ce corps énorme, qui plus il est grand, plus il engendre d'humeurs, a souvent besoin d'être recuré à fond; et la nature, qui se sent de la plénitude, prend de la peste en médecine, comme de la rhubarbe ou du séné. Elle se purge par ce moyen; je crois que c'est précisément ce que les médecins appellent une *crise*. Et nous, pauvres imbéciles, nous faisons alors la grimace dès qu'on dit que la peste est dans le pays : nous nous lamentons comme si l'on nous tuait; nous qui devrions la

choyer, la payer à tant par mois, l'entretenir comme un capitaine dont on se sert pour toutes les expéditions que l'on veut... La peste est une épreuve, une pierre de touche qui réduit les amis à un pour cent. Elle fait d'eux ce que le vent fait de la graine... Veux-tu être promptement tiré d'affaires? meurs de la peste, maître Pierre; au moins tu n'auras pas autour de toi des notaires qui veulent dresser ton testament, ni n'entendras pas cette formule : « Comment vous trouvez-vous? » la chose la plus tourmentante du monde. Qui meurt de la peste ne meurt pas à la moderne; il n'a pas de dépenses à faire pour son enterrement (1). »

Berni a des chutes qui ressemblent à celle de Scarron dans le sonnet sur son pourpoint :

« Manger de la viande grillée et salée (2), sans boire; tomber de fatigue et ne pouvoir s'asseoir; avoir le feu à ses côtés et la bouteille loin de soi; payer promptement et recevoir sou à sou; prêter à fonds perdus; assister à une fête et n'y voir goutte; suer en janvier comme en août; avoir

(1) Hist. litt. d'Ital., t. IX, p. 187-189.

(2) ..... E mangiar carbonata senza bere,
Essere stracco, e non poter sedere,
Havere il fuoco presso e 'l vin discosto,
Riscuotere a bell' agio, e pagar tosto,
E dare ad altri per havere a havere;
Essere a una festa, e non vedere,
E sudar di gennajo come d'agosto;
Havere un sassolin in una scarpetta,
E una pulce dentro a una calza
Che vadi in giù e 'n sù per istafetta;
Una mano imbrattata e una netta,
Una gamba calzata, e una scalza;
Esser fatto aspettare, et haver fretta;
Chi più n' ha, più ne metta,
E conti tutti i dispetti, e le doglie :
Che la maggior di tutte è l'haver moglie.

—Opere burlesche di Francesco Berni e d'altri, in Utrecht, al Reno, 1726, 3 vol. in-12.

un petit caillou dans son soulier, et une puce dans ses bas qui va et vient comme une estafette ; avoir une main propre et l'autre sale, une jambe couverte et l'autre nue ; être obligé d'attendre quand on est affairé : ajoutez et ajoutez encore ; comptez tous les dépits et tous les ennuis ; le plus grand tourment est d'être marié... à une méchante femme, ajoute en note le poëte (1).

S'il faut inventer pour vivre, Berni ne mourra jamais ; il a trouvé le rire. Avant lui, les satiriques de Florence et de Naples exposaient, comme au pilori, des figures barbouillées de suie ou de boue. Ange Politien, écrivain parfumé dans ses écrits et dans ses vêtements, n'a rien de mieux à donner à son rival qu'une lèpre d'hôpital. Pontano, le secrétaire du roi de Naples, pour se moquer d'un humaniste qui l'offense, le loge dans un bouge de Gomorrhe. Berni comprit autrement la théorie de l'ironie ; sa plaisanterie n'offense ni l'œil ni l'oreille ; il ne va pas chercher ses images dans une léproserie ou dans une ville dévorée par le feu du ciel, et l'on peut toucher sans compromettre sa santé ou sa pudeur la main qu'il égratigne. On devine, sans qu'il ait besoin de nous l'apprendre, que l'inspiration lui est venue à table, au milieu d'un cercle d'amis joyeux, ou le matin, dans son lit, la fenêtre de son appartement entr'ouverte, en respirant les parfums de ce petit jardin qu'il aimait tout autant que l'Arioste aimait son parterre de Ferrare (2).

Nous comprenons l'influence qu'un esprit délicat comme le sien dut avoir sur les mœurs littéraires de son époque, qu'il adoucit et corrigea. Avant lui, l'humaniste est un pédant grossier, tout hérissé de grec et de latin, qui se fâche

(1) Cattiva, s'intende.
(2) Orland. innam., l. II, c. I, st. 5, 6, 7.

comme un portefaix de l'ancienne Rome, et dont la colère a je ne sais quelle mauvaise odeur qui porte au cerveau. Berni lui apprit à se mettre en colère sans pécher contre le catéchisme ou la civilité (1).

C'est à lui que doivent probablement naissance ces saillies poétiques que le peuple attache souvent comme des actes de folle vengeance sur les murs de Rome, pendant la tenue d'un conclave (2); ces boutades humoristes connues en Italie sous le nom de brindisi, et ces arrêts, sous forme de sentence, dont la gravité doctorale déguise (3) adroitement le ridicule. Nous concevons le penchant de Léon X pour cette ironie poétique qui faisait la guerre aux travers humains sans toucher aux personnes (4).

Berni fit école à Rome. Jean de la Casa, Ange Firenzuola, Fr. Molza, Pierre Nelli ont marché sur ses traces, mais n'ont pu le faire oublier. Comme tous les imitateurs, ils ont exagéré les défauts du modèle. Le maître n'est que caustique, le disciple s'est fait libertin. Berni lui-même donna plus tard, dans ses Capitoli, de tristes exemples de dérèglement d'esprit; il était vieux alors. Ses amis se réunissaient ordinairement dans les jardins d'Uberto Strozzi, de Mantoue, qui possédait à Rome une belle villa (5). Sébastien del Piombo, le peintre, et d'autres artistes en faisaient

(1) La manière de ce maître a été fort bien appréciée par M. Panizzi, dans sa Dissertation sur la comédie improvisée. — Foreign Rev., 1829.

(2) Le succose composizioni poetiche che i Romani produssero durante i conclavi, debbono alla Bernesca Accademia la sua origine. — Mss. della Bibl. Barberini, fasc. 3, p. 17 e seg.

(3) Leone X non poteva saziarsi dell' interna compiacenza che provava del suo felicissimo incremento, e del suo pronto operare a dilatamento della civiltà che formava la principal cura del cuore del papa. — Mss. Barberini.

(4) Ginguené, Histoire litt. d'Italie, t. IX, p. 172.

(5) Ginguené, Histoire litt. d'Italie, t. IX, p. 172.

partie, et probablement Michel-Ange. Sébastien disait à Berni : « Buonarotti ne cesse de répéter que son marbre n'a pas comme vos vers la puissance de donner l'immortalité (1). » La poésie burlesque inventée par Berni ne fit pas seulement fortune en Italie, elle traversa les Alpes. Au delà des Pyrénées, elle semble avoir inspiré Cervantès ; au delà des mers, Sterne ; au delà des rives du Rhin, quelques-uns des réformateurs.

Quand on assiste à ce grand combat des théologastres de Wittemberg contre les moines de Cologne, il est impossible de ne pas reconnaître que l'Italie a prêté, dans cette lutte, plus d'une arme au protestantisme. Au moment où Luther vint en Italie, le rire était déjà à la mode : Pontano s'en servait. Il est probable que dans le couvent des Augustins, où il se tenait caché, quelques-unes des facéties du Napolitain seront tombées dans les mains du Saxon.

Son Eckius, son Edmondanus, son Hogstraet, son Latomus, sont calqués sur les héros des satiriques italiens. Luther n'a pas trouvé un seul péché que les Napolitains n'aient imaginé, mais pour s'amuser ; tout au plus peut-il se vanter d'avoir introduit dans ses dialogues Satan, auquel n'avaient guère pensé ses devanciers. Il est malheureux qu'il ait trop tôt traversé les Alpes ; Berni lui aurait enseigné, peut-être, l'art de rire sans grimacer ; mais nous doutons qu'il eût voulu profiter des leçons du maître. C'est justement cette grimace qui faisait de l'effet sur ses auditeurs habituels : le paysan de la montagne du Poltesberg n'aurait pas compris, à cette époque, la fine plaisanterie de Berni ; la grossièreté de l'image était, à ses yeux, une preuve de plus de l'inspiration du Saint-Esprit. Eck, sur les rives de la

(1) E dice che la vita de' suoi marmi non basta a fare il vostro nome eterno come lui fanno i vostri divini carmi.

Mulda, passait pour un damné; sur les bords de l'Arno, ou sur le quai de la Chiaja, le malheureux, immolé par Politien ou Pontano, pouvait se promener sans crainte d'être insulté par la multitude; le poëte ne jouait pas, comme Luther, le rôle d'apôtre.

On ne connaîtrait pas Berni, si l'on ne voyait en lui qu'un satirique qui, selon Crescimbeni, ne reconnaît d'autres maîtres, dans son genre, que Dante et l'Arioste (1). Gravina remarque avec raison qu'il a, dans plusieurs de ses pièces, la grâce de Catulle (2). La Crusca le range parmi les *testi* de la langue italienne (3). Foscolo préférait l'Orlando innamorato refait par Berni, au Furioso de l'Arioste. Son style a quelquefois la douceur de la musique (4).

Vida.

Un jourGiberti (Jean-Mathieu), l'évêque de Vérone, lisait à Léon X quelques pages du poëme des Échecs : *De Ludo*

(1) Crescimbeni, l. c., p. 25.

(2) Gravina, Rag. poet., lib. II, § 24.

(3) Hallam, Histoire de la littérature de l'Europe pendant les XVe, XVIe et XVIIe siècles. Paris, 1839, t. I, in-8o, p. 422.

(4) Cominciano i Poeti dalla destra
Parte dell' anno, e fanno venir fuori
Un castron, coronato di ginestra.
Cuopron la terra d'erbette e di fiori;
Fanno ridere il cielo e gli elementi.
Voglion ch' ognun s'impregni e s'innamori :
Che i frati all' hora usciti de' conventi,
Ai Capitoli lor vadano a schiera
Non più a due a due, ma a dieci a venti.
Fanno che 'l pover asin si dispera
Ragliando dietro alle sue innamorate,
E così circonscrivon Primavera.
— Capitolo 1o della peste, p. 13, Op. In Venetia, per Dominico Giglio.

Scacchiae (1). Le pape écoutait attentivement, émerveillé du bonheur d'expression avec lequel l'auteur avait rendu des détails techniques qui semblaient rebelles à l'art du versificateur. Tout à coup, à la vue de ces pions qui se meuvent, parlent, agissent comme les héros de l'*Énéide*, le pape s'écria qu'il fallait avoir un Dieu dans le corps pour animer ainsi une figure taillée dans le bois (2). Il voulut connaître le nom du thaumaturge, et il apprit qu'il s'appelait Jérôme Vida, chanoine du monastère de San Pietro del Po, à Crémone, sa ville natale; que, depuis la mort de Jules II, il habitait Rome, où il cultivait les sciences théologiques; qu'il était d'une conduite exemplaire, simple dans ses goûts, passionné pour l'étude, et cherchant ses inspirations sous les beaux pins dont les jardins de Martial étaient remplis. Le lendemain Giberti présentait son favori à Léon X. Vida n'ignorait pas qu'il allait trouver dans Sa Sainteté un poëte et un amateur d'échecs. Il n'est pas étonnant qu'il tremblât. Mais il se rassura bien vite quand il entendit le pape réciter quelques vers de l'élégie sur la mort de Séraphin Aquilano, début de la muse de Crémone. On causa de poésie pendant quelque temps. Léon X, malgré toutes ses sympathies pour l'antiquité, croyait le moment venu où le poëte devait quitter cet Hélicon, vieux de plusieurs mille ans, pour gravir le Golgotha. « Il y avait, disait-il, une épopée magnifique enfermée dans la crèche de Bethléem, la *Christiade* (3), c'est-à-dire le monde échappant au démon; l'humanité coupable rentrant en grâce auprès de Dieu et réhabilitée par le sang de Jésus; la croix, symbole et in-

(1) Faballi, Orat. de Vidà.

(2) Porrò res adeo nova et explicatu difficillima tantâ carminum majestate atque elegantiâ exponi haud potuit, nisi ab eo qui divino ingenio præditus sit. — Fabroni, p. 174-175. — Faballi, Orat. de Vidâ.

(3) Fabroni, l. c., p. 175.

strument de civilisation. Arrière les livres païens ! Il n'y a qu'un livre que le chrétien doive ouvrir pour y chercher des sujets dignes d'un enfant de Dieu. » Cette idée grande et majestueuse sourit au poëte, qui promit à Léon X une épopée chrétienne, et sur-le-champ se mit à l'œuvre ; « œuvre périlleuse, comme il le dit, et qu'il n'aurait jamais entreprise si deux grands papes de la famille des Médicis, Léon X et Clément VII, ne lui eussent, l'un indiqué le sujet du poëme, l'autre assigné le terme où devait paraître l'épopée (1).

Le pape avait compris qu'au poëte biblique il fallait un monde qui ne ressemblât pas à celui de la Rome antique, une sorte de Thébaïde où la divinité mythologique ne posât jamais le pied, à l'abri de la poussière et des distractions des grandes cités ; une retraite pleine de beaux arbres, d'eaux écumeuses, de doux silence. Il l'eut bien vite trouvée. Le prieuré de Saint-Sylvestre, à Frascati (2), était vacant : il y nomma Vida, et Vida se mit en route après avoir pris congé, d'abord de Sa Sainteté, puis de Giberti, son protecteur ; puis de Bembo et de Sadolet, qui probablement enviaient son bonheur. Ils avaient raison, car il venait de trouver « des arbres touffus, des sources d'eaux vives, des cascades, de la mousse, un notus frémissant à travers le feuillage de ces pins qui viennent si bien sous le soleil de Rome (3). » Que pou-

(1) Quisquis es, auctor te admonitum vult se non laudis ergo opus adeo periculosum cupidè aggressum ; verùm et honestis propositis præmiis à duobus summis pontificibus demandatum scito : Leone X prius, mox Clemente VII, ambobus ex Etruscorum Medicum clarissimâ familiâ, cujus liberalitati atque industriæ, hæc ætas litteras ac bonas artes, quæ planè extinctæ erant, excitatas atque reviviscentes debet. — Præfatio ad Christ.

(2) Tiraboschi, St. della lett. it., t. VII, p. 1433.

(3) Me me rura juvant mea,
Optatoque diu perfruor otio,
Per te quod peperi mihi,
Giberte, ô animi sola quies mei,

vait-il désirer de plus ? C'est là, dans ce fortuné séjour, que le poëte commença sa *Christiade*. Quand il était content de lui, il prenait le chemin de Rome, allait droit au Vatican, et demandait à parler à Sa Sainteté. En qualité d'humaniste, il avait ses libres entrées au palais pontifical. On assure que, lorsqu'il entendit l'invocation du premier chant, Léon dit tout haut :

> Cedite, romani scriptores, cedite, graii !
> Nescio quid majus nascitur Iliade (1).

Distique, du reste, dont on a salué chaque poëme épique né depuis Homère, qui restera toujours sans rival.

Il ne faut pas prendre à la lettre le compliment de Léon X : comme humaniste, le pape n'était pas infaillible. Sans doute il y a dans l'œuvre de Vida de grandes beautés, et des beautés diverses, de style, de pensées, d'idées ; mais, à tout prendre, l'eût-il écrit dans la langue italienne, avec cette pureté de diction que possédaient Berni, l'Arioste, Bembo, nous doutons qu'il eût détaché un seul diamant de la couronne d'Homère. Toutefois il ne faut pas oublier que le Tasse a copié presque textuellement de Vida la peinture de l'assemblée des démons qui ouvre le 4e chant de la *Jérusalem délivrée*, et la harangue de Pluton. C'est la plus belle louange qu'on puisse faire du talent de Vida. Ailleurs, il emprunte à l'un des hymnes du prieur une déli-

> Pro quo mille adeam neces.
> Nunc æstus vacuum glandifero juvat
> Evitare sub ilice ;
> Nunc audire noti murmura garruli ;
> Densas per nemorum comas
> Haud longè scatebris fontis ab algidi.

(1) M. Souquet de la Tour, la Christiade de Vida, in-8o. Paris, 1826, Préf.

cieuse comparaison, ou plutôt un véritable tableau : le vase enduit de miel que le médecin présente aux lèvres du malade (1).

La grande image du Pandémonion que Milton avait tirée du Tasse appartient à Vida : on connaît cette strophe de *la Jérusalem :*

Chiama gli abitator dell' ombre eterne.

On en retrouve l'expression dans le poëme de *la Christiade* :

..... Ecce igitur dedit ingens buccina signum
Quo subito intonuit cæcis domus alta cavernis
Undique opaca, ingens; antra intonuere profunda,
Atque procul gravido tremefacta est corpore tellus (2).

Ce que personne n'aurait pu dérober à Vida, c'est son inaltérable douceur de caractère, sa piété sans faste, son

(1) Haud secus admotâ qui morbis arte medentur,
Ne gustu horrescat languens medicamen amarum
Melle linunt super; et dulci sub cortice condunt.
Hym. 5, v. 151.

(2) Raynouard, Journal des Savants, mars 1820, p. 146.—De l'All., par Madame de Staël, 2ᵉ partie, t. I, ch. 12. — Salfi, Hist. litt. d'Ital., t. X, p. 270.

Le Tasse a fait d'autres emprunts à Vida, que M. Raynouard indique dans le Journal des Savants :

CHANT IV, STANCE XXXII.

Come per acqua o per cristallo intiero
Trapassa il raggio, e nol divide o parte;
Per entro il chiuso manto osa il pensiero.
Si penetrar ne la vietata parte.

Vida avait dit dans un hymne adressé au Christ :

Quale vitrum radiis penitus sol transit adactis,
Illæsoque domûs subit interiora metallo,
Intimaque illustrans penetralia lumine vestit.

amour pour son vieux père, sa reconnaissance pour Giberti son protecteur, son culte pour Léon X. Au milieu de toutes les séductions de la nature qui l'enchaînèrent plus tard à Frascati, il aimait en imagination à revoir les lieux de sa naissance, à baiser au front sa mère, à presser sur son cœur les blancs cheveux de son père. Il a peint en vers touchants les angoisses d'un fils à leurs derniers instants (1). Le poëte paraît dans cette scène suprême au moment où, comme l'oiseau voyageur, il rentre dans le nid paternel, pour jouir de la surprise de ses parents, leur montrer les marques de dignités que lui conféra son souverain, leur crier : « Me voici ! » et tomber dans leurs bras. Les souvenirs de piété filiale reviennent souvent dans les récits de Vida, et portent véritablement bonheur au poëte, qui possédait une qualité assez rare chez les écrivains de sa nation, la mélancolie (2).

Quand il aimait, c'était de toute la force de son âme. Un jour Giberti venait de quitter Rome pour aller au loin remplir des missions dont le pape Clément VII l'avait honoré. Ce fut un coup terrible pour le cœur de Vida, qui ne put dire adieu à son noble ami : les sanglots l'étouffaient. Après les larmes viennent les vers, et ils sont attendrissants : « Reviens, dit Vida, reviens bien vite ; peut-être que, lorsque tu seras de retour, j'aurai dépouillé mon enveloppe mortelle ; mais je ne te quitterai pas : mon âme t'accompagnera sur les montagnes de neige et sur les pics

(1) Gelelmi Vidæ et Leonæ Oscasalæ parentum manibus. — Vidæ op. Genevæ, 1605, in-16, p. 541.

(2) Heu genitor mihi adempte, repens, heu mater adempta ;
Non ego vos posthac, non amplius ora videbo,
Cara : semel saltem ah ! licuisset utrumque tueri,
Ante obitus, vestrâque oculos saturare figurâ
Congressuque frui, farique novissima verba.

de glace. Si, dans ta patrie, ma tombe s'offre à tes regards, donne à mon ombre un souvenir; car je ne te demande pas des larmes, ce serait trop de vanité! Tu diras : J'aimai jadis cette poussière, et la terre me sera légère, et je dormirai en paix dans la mort (1). »

Vida eut un jour une tentation belliqueuse. Léon X encourageait les princes chrétiens à se liguer contre les Turcs. Le poëte rêvait déjà la chute du croissant, et dans sa joie il voulait s'associer à ce triomphe des armes chrétiennes.

« Oui, disait-il à Léon X, j'irai où m'appelleront Bellone et Mars; le païen est revenu. De mon glaive flamboyant j'enfoncerai les escadrons ennemis.—J'ai du cœur, du sang, de l'audace, du sang-froid : le barbare tombera sous mes coups (2). »

Vida se rappelait qu'il avait étudié à l'école de Jules II. Nommé par Clément VII évêque d'Albe, dans le Montferrat, un jour, du haut des tours de son église, il voit venir les Français, qui se jettent en furieux sur la ville, emportent le rempart, surprennent les Impériaux qui fuient de toutes parts. L'évêque n'a pas peur; il avait fait ses campagnes dans son poëme des *Échecs*. Il réunit les habitants, les harangue, fait sonner la charge, repousse les Français et

(1) Mî sat erit tacito tecum si pectore dices :
Et nostri non est expers hic pulvis amoris :
Tum mihi terra levis, placidâ tum in morte quiescam.
Jo. Matthæo Giberto ; Op., p. 539.

(2) Ibo quò Bellona vocabit et Mars
Hostium irrumpens cuneos ahenâ
Luce coruscos.
Est mihi pectus, mihi sanguis, est vis
Vivida, est præsens animus, trementes
Barbari bellum, atque cadent meâ sub
Cuspide reges.
Leoni X, Pont. max., l. c., p. 536.

délivre la cité. Mais bientôt la famine se fait sentir dans Albe, qui manque de pain ; l'évêque vend jusqu'à son dernier vêtement pour en procurer aux malheureux, et, de peur que le fléau ne vienne de nouveau affliger la ville, il sème des fèves dans les champs voisins et jusque dans le jardin de l'évêché, et s'adressant à la terre : « O terre bienfaisante ! dit-il, garde-toi de tromper la semence que ma main te confie. Du haut de mon palais, je promènerai bientôt les yeux sur la plaine, et mon cœur battra de joie à la vue des malheureux, dont l'un cueillera, l'autre mangera, un autre encore emportera sur ses épaules ces vertes dépouilles (1). »

Les fèves prospérèrent : au printemps suivant, le champ désolé était couvert de milliers de petites fleurs blanches, gage assuré d'une abondante moisson, et le bon évêque bénissait la Providence. Il était sûr que ses pauvres ne mourraient pas de faim. A midi, la cloche du palais sonnait, et l'on voyait arriver les commensaux ordinaires de Vida, des indigents auxquels il distribuait la nourriture quotidienne, puis il se mettait à table. Il ne mangeait qu'une fois par jour, et jamais de viande ni de poisson. Il avait écrit au-dessus de sa salle à manger : « *Étranger, si tu n'as pas peur d'un plat de légumes, viens, assieds-toi près de moi* (2). » L'étranger n'acceptait pas l'invitation (3).

(1) M. Souquet de la Tour, la Christiade de Vida, in-8o. Paris, 1826, Préface.

(2) Hospes, si olus dapesque inemptas non piget
Cœnare, mecum accumbe, personam exue;
Naturâ disces quantuli indigeat cibi,
Ne transmarinis sit opus apparatibus.
— In cœnaculo villæ suæ Roncianæ.
Marci Hiero., Vidæ crem. Alb. ep. Op. Genevæ, 1605, p. 555.

(3) V. Cæs. Scalig. in Hyper., seu lib. VI Poetices. — Olaus Borrichius, Dissert. III de poet. lat., no 117. — René Rapin, Réflex. sur la poésie.

SANNAZAR.

En 1501, toute une famille de princes se trouvait réunie sur le rocher d'Ischia : c'étaient Frédéric d'Aragon, roi de Naples, qu'Alexandre VI venait de priver de ses États, qu'il partageait entre les rois de France et d'Espagne (1); la reine Isabelle sa femme et ses nombreux enfants; la sœur de ce prince, veuve de Mathias Corvin, roi de Hongrie, et sa nièce Isabelle, veuve de Jean Galéas, duc de Milan.

Naples venait de tomber dans les mains des Français, et le monarque, abandonné de ses sujets, était réduit à conclure avec d'Aubigny un traité en vertu duquel il put se retirer dans l'île d'Ischia. Le cœur se serre en voyant si lâchement trahi un prince comme Frédéric, qui s'appliqua pendant son règne à faire fleurir les arts, à protéger les lettres, à soulager l'indigence, à rendre bonne justice à ses sujets. Qu'avait-il fait pour mériter une si noire ingratitude? L'histoire en a vainement cherché les motifs. La devise de Frédéric était : Oubli du passé : *Recedant vetera;* et il avait bien souvent pardonné.

Dégoûté de la royauté, il voulut la quitter comme il l'avait prise, sans peur et sans reproche. Il aurait pu continuer une lutte où le courage ne lui aurait pas fait défaut; il préféra le repos au trône. Muni d'un sauf-conduit de Louis XII, il quitta les rochers d'Ischia, et fit voile pour la France, où, sous le nom de duc d'Anjou, il devait recevoir un tribut annuel de 30,000 ducats. Que les flots et les vents soient propices au vaisseau qui porte le dernier rejeton

(1) Dumont, Corp. dip., vol. III, p. 1. — Bibl. degli Scritt. Napol. — Giambattista Crispo da Gallipoli, Vita di Sann. Nap. 1720.

de cette maison d'Aragon, à laquelle Naples dut pendant tant d'années ses splendeurs! Si vous jetez les yeux sur le pont du bâtiment, vous apercevrez d'abord le prince que Giannone regarde comme le restaurateur des lettres antiques, gloire qu'il partage avec Ferdinand son père (1); puis quelques rares domestiques fidèles au malheur, car Frédéric a laissé sa famille à Ischia (2); et, près de l'exilé, un poëte qui a vendu deux belles terres patrimoniales pour subvenir aux besoins de son maître : c'est Sannazar (Jacopo Sannazzaro) qui s'exile avec celui qu'on nommait hier Frédéric d'Aragon, et qui salue Naples en beaux vers.

« Parthénope mes amours, douce sirène, adieu; jardins enchantés, demeure des Hespérides, adieu; adieu, Mergellina, n'oublie pas Sannazar, et reçois cette guirlande, tribut des regrets d'un maître qui n'a rien autre à te donner. Salut, ombre de ma mère! salut, ombre de mon père! acceptez l'hommage de mon encens. Vierge de Fornello, ne taris pas pour moi ton fleuve favori, et que le sommeil me rende l'image et la fraîcheur de tes eaux absentes; qu'il accorde à mon corps fatigué de chaudes ombres et un doux zéphyr; que les autres fleuves répètent ton agréable murmure, car je pars pour l'exil, exilé volontaire (3). »

Qu'étaient devenus ces jours heureux où le poëte, pour

(1) Principe cotanto saggio di molte lettere adorno, che a lui non men che a Fernandino suo padre, deve Napoli il ristoramento delle discipline e delle buone lettere. — Lib. XXIX, cap. 4.

(2) Vie de Sannazar, par le marquis de Valory, en tête de l'Enfantement de la Vierge. Paris, 1838, in-8°, p. 44-45.

(3) Parthenope mihi culta, vale; blandissima siren,
Atque horti valeant, Hesperidesque tuæ;
Mergellina, vale, nostri memor; et mea flentis
Serta cape, heu domini munera avara tui.
Maternæ salvete umbræ, salvete paternæ!.....
Epigr., lib. III, ep. 7, edente Comino.

amuser Ferdinand et son fils Frédéric, improvisait dans la langue des lazzaroni de petits drames à l'imitation de ceux que joue Polichinelle dans les baraques de la place du Largo di Castello! Des palais des princes ils passaient bien vite dans la rue, où le peuple s'amassait pour les entendre. Les historiens de cette époque ne parlent qu'avec transport d'une *farsa* qu'il composa à l'occasion de la conquête de Grenade, et qui fut jouée en 1492, en présence d'Alphonse, duc de Calabre, au château Capuano (1).

C'est une étude curieuse que celle de cette farsa, où l'on trouve en germe la comédie italienne, dont Bibbiena, dans sa *Calandra*, peut passer pour le créateur. En plus d'un passage, on reconnaît le malheureux penchant de Sannazar pour la satire. Il traite Mahomet, un des héros de la pièce, comme il traita plus tard Politien.

Frédéric avait choisi pour exil la ville de Tours : il y resta jusqu'en 1503, époque de sa mort. De ce petit nombre de serviteurs montés avec leur prince sur le vaisseau napolitain, un seul fut jusqu'à la fin fidèle au malheur. Ce fut encore notre poëte, qui, après avoir fermé les yeux de son maître, quitta Tours et prit le chemin de l'Italie, emportant avec lui divers manuscrits d'Ovide, de Gratius, d'Olympius Némésien, de Rutilius Numantianus, de Martial, d'Ausone, de Solinus (2). Il retrouva sa belle Parthénope, et sa Mergellina (Mergoglino), assise sur la colline du Pausilippe, et cette petite source dont il aimait à entendre le murmure, et où le pêcheur venait si souvent autrefois se désaltérer (3).

(1) De Angelis, Biograp. universelle, art. Sannazar.

(2) Salfi, Continuation de l'hist. d'Italie, par Ginguené, t. x, p. 90.

(3) Est mihi rivo vitreus perenni
Fons, arenosum prope littus, unde
Sæpe discedens sibi nauta rores
Haurit amicos.

Le vainqueur avait respecté la maison du proscrit. Ce fut un jour de fête pour Naples et les membres de l'Académie de Pontano, que celui où Sannazar leur fut rendu. On vit arriver pour embrasser l'exilé : Jérôme Carbone, Thomas Fusco, Rutilio Zenone, le duc Antoine Carbone, Cariteo, André Matheo, Pierre Summonte.

L'Arcadie, qu'il commença fort jeune et termina en France (1), parut à Naples en 1504, un an après le retour de l'auteur dans sa patrie. C'est un roman mêlé de prose et de vers, ainsi que l'Ameto de Boccace et les Asolani de Bembo, et où Sannazar emploie fort heureusement le vers que les Italiens appellent *sdrucciolo* (2); il fit une vive sensation en Italie.

Florence, qui n'aimait rien de ce qui venait de Naples, applaudit néanmoins à l'heureuse pureté de style dont Sannazar avait fait preuve dans son poëme. D'habiles connaisseurs, entre autres Tiraboschi, disent qu'après trois siècles l'Arcadie est restée comme une des belles inspirations de la muse italienne.

Le vers de Sannazar est harmonieux, souple, gracieux, trop élégant peut-être. Le naturel n'est pas la qualité de l'auteur. Sannazar aime à briller, et ses bergers ressemblent un peu à ceux de Fontenelle. Aux époques de renaissance littéraire, l'écrivain fuit la simplicité avec le même soin qu'il aurait mis en d'autres temps à la chercher. Sannazar imite beaucoup plus qu'il ne crée, et plus l'imitation est apparente, plus il croit au succès. Il est heureux quand on le compare à quelqu'une des gloires des âges primitifs de la littérature : il faut qu'il descende de Virgile au moins.

(1) Elle fut publiée à Venise en 1502, sans l'aveu du poëte. — De Angelis, Biographie univ., art. Sannazar.

(2) Salfi, Contin. de l'histoire litt. d'Italie, par Ginguené, t. x, p. 92-93.

Le plus grand reproche qu'on parut adresser à l'Arioste, c'est que sa poétique ne se trouvait pas dans Aristote, que ses héros ne ressemblaient pas à ceux d'Homère, et que ses mondes étaient inconnus des anciens. A ce Christophe Colomb de l'épopée romanesque, on faisait un crime des terres nouvelles qu'il avait découvertes.

Il faut reconnaître que Sannazar a cherché sincèrement, sinon dans l'expression, du moins dans la fable, à donner une physionomie nouvelle à l'églogue. Dans Virgile, c'est un drame pastoral qui, d'ordinaire, a pour horizon l'ombre de ces beaux pins qui, depuis dix-huit siècles, élèvent leur parasol de verdure dans les campagnes de Rome. Avant Sannazar, d'autres s'étaient essayés dans la poésie bucolique, particulièrement Benivieni, chanoine de Florence, qui fit de ses bergers de véritables platoniciens (1). Sannazar, comme le remarque l'Arioste, imagina d'enlever les Muses à leur montagne et de leur donner pour habitation le sable de la mer (2).

L'idée est peut-être neuve, mais n'est pas heureuse : d'abord le poëte a rétréci le cadre de ses drames ; la mer, même avec son espace immense, ne saurait fournir cette variété inépuisable d'images que donne le spectacle de la vie du pasteur, au milieu des vallons, des montagnes et des forêts. Ensuite le pêcheur, qu'il emploie comme acteur, est un être que beaucoup de ses lecteurs n'ont pu voir et qui ne doit intéresser que médiocrement. Chacun de nous peut vérifier l'exactitude des peintures de Virgile et de Théocrite :

(1) Ridono i prati, ove le luci sole
Floria mi volge, e incoronar si vede
L'erba di bianche, e pallide viole.
Egloghe co' loro argomenti. Fir. 1481.

(2) Giacopo Sannazar ch' alle Camene
Lasciar fa i monti ed abitar le arene.
Furioso, St. 17, dern. chant.

vienne le printemps, les champs sont à nos portes. Mais le héros de Sannazar, qui donc ira le chercher sur la mer? Toutefois, remarque M. Charpentier, il y a des effets ravissants dans ces coups de filet lancés au soleil couchant sur des flots rougeâtres; dans cette petite barque qui s'avance orgueilleusement vers le rivage, avec sa pêche miraculeuse; dans cette vie du batelier, au bruit des orages. Sannazar les a rendus souvent en peintre et en poëte (1). Scaliger ne l'a peut-être pas flatté en le plaçant immédiatement après Virgile (2).

C'est, dit-on, après l'un de ces repas littéraires qu'il avait institués pour célébrer la fête de Virgile, et si bien décrits par Alessandro d'Alessandri, que Sannazar vint écouter Égidius de Viterbe, que Léon X devait décorer de la pourpre romaine. L'orateur prêchait ce jour-là sur la Vierge; Sannazar, en l'entendant, conçut l'idée, dit-on, de son poëme en l'honneur de Marie. Quelques fragments de cette épopée, lus à Rome, avaient donné une grande idée des talents de l'écrivain. On savait que Sannazar n'avait pas toujours pris ses sujets dans le monde qu'habite la mère de Dieu; que plus d'une fois il s'était mis en scène, même dans son Arcadie, avec de terrestres beautés dont il avait trop vivement célébré les charmes.

A Rome donc, on fut heureux d'apprendre que Sannazar cherchait à faire oublier des folies de jeune homme, par trop poétiques, en chantant, à la manière de Vida, les mystères de la foi chrétienne. L'intention était louable, et les encouragements du saint-siége ne pouvaient manquer

(1) Hos omnes ingenuitate, simplicitateque dictionis, et bucolici affectus amœnitate superavit, vir ingenii perelegantis, et blandissimâ scribendi dulcedine commendatissimus Sannazarius. — De sermone pastorali.

(2) In carmine pastorali solus legi dignus omnium qui post Virgilium scripsere. — Scaliger.

au poëte. Léon X, au moment où la voix d'un moine venait de troubler l'Église, était heureux que le dogme catholique trouvât un défenseur parmi les humanistes séculiers, et, comme il le dit, un David pour frapper au front un nouveau Goliath, et pour apaiser de sa sainte lyre les fureurs d'un autre Saül (1).

Il est manifeste que le pape cherchait à encourager toute pensée religieuse, qu'elle se traduisît en vers, comme chez Vida ou Sannazar; en prose, comme chez Sadolet; en couleur, comme chez Raphaël d'Urbin; en marbre, comme chez Sangallo; en airain, comme chez Sansovino. C'est le poëte théologien qu'il protége dans Sannazar, qui doit venir au secours de l'Église menacée par un moine allemand. A cet athlète de la foi, il promet son amour et l'affection du saint-siége (2).

Nous pensons, avec Érasme, que le poëte eût mérité plus de louanges encore, s'il avait sacrifié moins souvent au paganisme dans un sujet tout chrétien (3). Qui pourrait pardonner, quand il s'agit de mystères tels que ceux qu'il célèbre, aux vers sibyllins que Marie porte dans ses mains;

(1) Gratulamur itaque tibi quòd... nobis ipsis imminente hinc Goliade armato, hinc Saule à furiis agitato, affuerit pius David, illum fundâ à temeritate, hunc lyrâ à furore compescens. — Dilecto filio Sincero Sannazario, Leo Papa X.

(2) Tu ita tibi persuadeas volumus nos te et tua omnia perindè ac nostra complexuros esse, nec nos, nec hanc sanctam sedem unquam tui vel affectûs vel operæ immemores futuros. — Dilecto filio..... Leo papa X. Le poëte dédia plus tard son livre à Clément VII, qui lui écrivit une lettre de félicitations qu'il terminait ainsi : « Tantam tibi habemus gratiam, quantam capere grati et memoris pontificis tanto devincta officio mens potest, sicut et re ipsâ tibi ostendere parati sumus et ut experiare etiam adhortamur. » Sans le sac de Rome par les soldats du connétable de Bourbon, il est probable que le poëte eût reçu le chapeau de cardinal. — Crispo, Vita del Sannazzaro, p. 26 et nota 68.

(3) Plus laudis erat laturus si materiam sacram tractâsset aliquanto sacratius. — Ciceronianus, Tolosæ, 1620, p. 90.

à ces Néréides qui forment le cortége du Christ; à Protée racontant les merveilles de la Rédemption? Mais peut-être Sannazar avait-il le droit de se servir des divinités païennes pour chanter le triomphe du christianisme, au moment où les dieux du vieux monde étaient mis en fuite par un morceau de bois, couvert, il est vrai, du sang de Jésus. C'est l'ingénieuse réflexion de l'un des biographes du Napolitain (1).

Nous reconnaissons avec Flor. Sabinus que Sannazar est toujours resté chaste, quoiqu'il ait abordé avec hardiesse tous les détails du mystère de l'enfantement de Marie (2); nous comprenons que cette langue latine qu'il parle si purement ait pu séduire l'oreille d'un pape, et qu'Égidius de Viterbe, cet esprit si religieux, ait écrit à l'auteur : « Lorsque je reçus votre divin poëme, je voulus connaître tout de suite cette merveilleuse création. Dieu seul, dont le souffle l'inspira, peut vous récompenser dignement, non pas en vous donnant les champs Élysées, fabuleuses retraites des Linus et des Orphée, mais la bienheureuse éternité (3). »

Avant que le souhait du bon Égidius s'accomplît, Dieu réservait au chantre de Marie de cruelles épreuves. Cette demeure aérienne pendante comme un nid d'oiseau sur les flancs du Pausilippe, et qu'avaient respectée les Français lors de l'invasion de Naples, fut saccagée plus tard par les Impériaux (4). Sannazar supporta ce malheur en véritable chrétien; il refit sa demeure. La belle urne où, à l'imitation des anciens, il s'amusait à déposer un caillou blanc ou noir, suivant que le ciel avait fait pour lui le jour heureux ou néfaste, fut remplacée par une petite chapelle dédiée à

(1) Valory, l. c., p. 92.
(2) Fl. Sabinus, Linguæ latinæ Scriptorum Apologia. Bas., 1540.
(3) Valory, p. 106. — Roscoë, t. III, p. 294, note 3.
(4) Crispo, Vita del Sannazaro, p. 28, e nota 75.

la Vierge, et où plus tard Ange Poggibonsi érigea au poëte un magnifique mausolée sur lequel Bembo (1) écrivit ces deux vers :

> Da sacro cineri flores ; hic ille Maroni
> Sincerus musâ proximus ut tumulo.

Ne troublons pas les cendres du chantre de l'Arcadie en lui reprochant une épigramme contre Léon X, « qu'on aura glissée furtivement, dit Fontanini, avec quelques autres peut-être, dans les œuvres du poëte. Le courtisan, jusqu'à la mort, d'un roi déchû, n'a pu calomnier Léon X, son protecteur (2).

M.-Ant. Flaminio.

A Seravalle on citait un professeur de belles-lettres distingué, Jean-Antoine Zarabini, qui se faisait nommer Flaminio depuis qu'il avait été reçu membre de l'académie de Venise (3). Pendant la guerre qui désola l'Italie, après le traité de Cambrai, Jean-Antoine fut dépouillé de ses propriétés et chassé de sa patrie. Le cardinal Riario vint au secours de l'humaniste, en ouvrant sa bourse au proscrit. Jules II fit mieux : il lui rendit Seravalle (4). Or Flaminio

(1) Il y a une lettre charmante de Bembo à Sannazar, datée de Venise, 1505, qu'on trouvera dans le Recueil latin des épîtres du cardinal, lib. IV, p. 144. Venise, 1552.

(2) Fontanini, Bibl. ital., t. I, p. 453. — Sur Sannazar, outre Salfi, Corniani, Tiraboschi, on consultera Lil. Gregor. Gerald., Dialog. de poetis sui ævi ; P. Jovius in Elog. Act. Sinc. Sannazari ; de Balzac, Dissert. sur la tragédie d'*Hérode* de Dan. Heinsius ; Rapin, Réflex. sur la poétique, 2e part.; Olaus Borrichius, Diss. tertia de poet. lat.

(3) Tiraboschi, t. VII, parte 4, p. 1408. — Jean Ang. Gradenigo a écrit la vie de J. A. Flaminio, qui a été insérée dans la Nuova Raccolta d'Opuscoli, etc.

(4) Tirab., t. VII, p. 1409.

avait un fils, Marc-Antoine, auquel il dit un jour : « Pars, mon enfant, non pas pour une ville obscure, mais pour Rome; va trouver, non pas un pontife ordinaire, mais Léon X, le prince le plus éclairé du monde, et porte-lui ce poëme, que je viens d'écrire pour exhorter Sa Sainteté à faire la guerre aux Turcs; porte-lui nos sylves, que j'ai dédiées au cardinal de Sainte-Marie *in viâ latâ* (1). »

Le jeune homme partit.

Supposons que l'enfant, il n'avait que seize ans, se fût présenté au palais de l'empereur d'Allemagne, du roi de France, du roi de la Grande-Bretagne, de Sa Grâce l'électeur de Saxe, il est probable que la garde lui en eût défendu l'entrée; mais le pape, c'est-à-dire le plus grand monarque de l'époque, ne ressemble pas aux autres souverains. Le Vatican s'ouvrit donc à Marc-Antoine Flaminio, qui se mit à lire, en présence d'un grand nombre de cardinaux, le dithyrambe contre les Turcs.

Le pape voulait garder l'enfant, dont il se proposait de confier l'éducation à des maîtres habiles; mais on ne put vaincre l'obstination du père. Marc-Antoine, rappelé, fut obligé de quitter Rome; il y revint bientôt, et cette fois avec un bagage poétique tout personnel. Le pape était alors à sa villa Magliana, où Flaminio lui fut présenté de nouveau : « Nous nous reverrons à Rome, mon ami, dit Sa Sainteté à l'écolier (2). » Léon X voulait jouer le rôle de précepteur, et s'assurer si Flaminio comprenait les vers aussi bien qu'il les lisait. L'épreuve eut lieu, et Flaminio s'en tira glorieusement. Il répondit aux questions de Sa Sainteté avec une présence d'esprit, une sûreté de goût, un choix d'ex-

(1) Neque ad Antistitem aliquem gregarium, sed totius terrarum orbis principem et virum doctissimum Leonem pont. max. — Joann. Ant. Flam., epist., in op. M. A. Flam. ap. Com., 1727, in-8°, p. 296.

(2) Tiraboschi, t. VII, parte 4, p. 1411.

pressions qui ravirent l'assemblée. Le pape, puisant à pleines mains des ducats d'or dans cette bourse qu'il portait toujours à ses côtés, s'écria :

Macte novâ virtute, puer, sic itur ad astra.

« Tu seras un jour, ajouta-t-il, non-seulement la gloire de ton père, mais l'ornement de l'Italie (1)! » Cette fois le père n'y put plus tenir : il céda son fils à Léon X, qui lui donna pour maître Raphaël Brandolini (2). A partir de ce moment, chaque jour se vérifie de plus en plus la prophétie du pape : l'enfant croît en sagesse et en talent; il a pour amis encore plus que pour protecteurs le comte Balthasar Castiglione, le seigneur le plus accompli de son siècle; Jean-Mathieu Giberti, évêque de Vérone, qu'on est sûr de trouver toutes les fois qu'une jeune muse a besoin de guide; Sannazar, le chantre de la Vierge; Fracastor, peut-être le premier latiniste du siècle : à dix-huit ans il publiait des poésies, qu'il mettait sous la protection et sous le patronage d'un humaniste célèbre, Michel Marulli. Le pape voulait fixer à Rome ce jeune homme, dont il avait prédit les succès, et qui relevait un véritable talent par des mœurs virginales. Marc-Antoine aurait aidé Sadolet dans ses fonctions de secrétaire de Sa Sainteté (3), poste brillant qu'aurait envié Sannazar lui-même, et que notre poëte refusa pour ne pas désobéir à son père. Après la mort de Jean-Antoine, il ne put plus résister aux instances des car-

(1) Video enim te magnum tibi nomen comparaturum, ac non genitori et generi tuo solum, sed et toti Italiæ ornamento futurum. — Joann. Ant. Flam., in op. M. A. Flam., p. 297.

(2) Mazucchelli, Scritt. d'Ital., t. VI, p. 2019. — Ginguené, Biograph., art. *M. A. Flaminio*.

(3) Roscoë, t. III, p. 339.

dinaux, qui voulaient s'attacher le poëte qu'aimait Léon X. Contarini le choisit pour l'accompagner à Worms, au fameux congrès religieux qui se tint dans cette ville en 1540, et où Flaminio se serait trouvé à côté de Mélanchthon et de Calvin ; mais il souffrait de cette maladie de poitrine que l'air tiède de Naples avait une fois guérie (1). Plus tard, nous le trouvons à Trente en compagnie du cardinal Réginald Pole, et toujours le même, cachant sa vie, aimant l'ombre et la solitude, et refusant la place de secrétaire du concile qu'on lui offre à plusieurs reprises. « Ange aux mœurs d'or, » a dit Tiraboschi, que le protestantisme jaloux voudrait, mais en vain, nous disputer, car il nous appartient à tous les titres : par sa soumission filiale surtout à l'Eglise sa sainte mère.

N'en croyons pas M. Sismondi (2) : la mélancolie, chez les Italiens, n'est pas toute dans l'imagination ; Flaminio était poëte par le cœur (3).

Nul, parmi les écrivains de la renaissance, n'a su comme lui peindre les peines de l'âme. Il a des traits de mélancolie que Goëthe ne désavouerait pas, comme dans ce petit tableau où il montre son cœur consumé par la douleur, ainsi que l'olivier par le feu (4). Et peut-être ne trouverait-on pas dans l'œuvre du maître hollandais le plus fini deux têtes d'une grâce aussi ravissante que celles de ces deux jeunes filles, l'une qui sourit et l'autre qui pleure, chantées par Flaminio (5).

(1) *Voir* son élégie : Pausilippi colles, etc.

(2) Hist. litt. du midi de l'Europe, t. II, p. 211, in-8o, 1813.

(3) *Voyez*, comme preuve, son élégie sur le sommeil, insérée dans les *Delitiæ poet. ital.*

(4) Nunquam remittit anxius dolor, nunquam
Meos ocellos recreat quies dulcis.
Ut pinguem olivam lentus ignis absumit,
Sic cor misellum et cura sæva mœroque.

(5) Vidisti nitidas per candida lilia guttas
Ludere, cùm tenui decidit imber aquâ?

Ferreri. — Postumo. — Colocci, etc.

Lisons les biographes de Léon X, le plus complet de tous, Roscoë; qu'ont-ils cherché à nous faire connaître? le souverain presque toujours, le pape bien rarement. Dans ce long cortége de lettrés qu'ils font défiler devant nos yeux, qui donc aura consacré sa lyre à Dieu? ils ne nous le disent pas; en sorte qu'on prendrait le Vatican beaucoup plus pour un temple païen que pour la résidence du vicaire de Jésus-Christ. Et pourtant la prière a parmi ces illustrations poétiques plus d'un heureux interprète.

A quelques pas de Lyon, à l'endroit où les eaux bleues et vertes du Rhône et de la Saône se mêlent sans changer de couleur, court une colline toute verte au printemps, tout odorante au mois de mai, et çà et là trouée de grottes naturelles que tapisse une mousse luisante. C'est dans une de ces cryptes qu'au murmure d'un filet d'eau tombant des parois de la montagne, un poëte rêvait à la faute qu'il avait commise à Pise en se mettant au service du schismatique Carvajal. C'était Zacharie Ferreri, qui tout à coup apprit que le cardinal de Médicis venait d'être nommé pape. Alors

Et rorem de puniceis stillare rosetis
Cùm spirat nascens frigora blanda dies?
Hæc facies, hæc est Ligurinæ flentis imago.
Aspicis ut læti surgunt per gramina flores,
Explicat ut virides arbor ubique comas;
Ut meliùs fulgent soles; ut nubila cœlo
Diffugiunt, terris diffugiuntque nives?
Hæc facies, hæc est Lidiæ ridentis imago.

Delitiæ ital. poet., in-16, t. I, p. 1016-1017.

M.-Ant. Flaminio a mis en vers trente psaumes. De Thou dit, au sujet de cet ouvrage : « Divinam Davidicorum psalmorum majestatem primus inter suos, cum aliquâ laude, latinis versibus expressit. »

il n'a plus peur : il reverra l'Italie, il obtiendra sa grâce ; car il n'est pas possible que le souverain pontife, qui lui aussi a vécu dans l'exil, ne pardonne pas au proscrit, quand le proscrit se repent en vers latins (1).

Ferreri, qui tantôt, étendu sur un lit de mousse, célébrait dans un poëme de mille hexamètres, fruit de trois journées de travail, selon Alex. Lelio, le bonheur du genre humain, auquel le ciel avait donné pour pontife Léon X, venait de quitter Lyon pour se rendre à Rome. Le pape s'était plaint bien souvent de la barbarie des hymnes qu'on chantait dans nos églises, et où la quantité n'était pas même respectée (2). Il pria Ferreri de corriger, et au besoin de refaire nos chants sacrés. Ferreri se chargea de cette œuvre difficile, et chaque semaine il venait réciter à Léon X quelques pages de son travail (3), nous n'oserions dire de son inspiration. En lisant les hymnes sur la fête de la Transfiguration, sur la sainte Trinité, sur la Vierge Marie, on comprend les éloges que Léon prodiguait au poëte (4). Toutefois nous doutons que Sa Sainteté eût laissé publier le recueil de Ferreri tel qu'il parut à Rome en 1525. L'auteur était un Bembiste qui cherchait toujours ses images dans les odes d'Horace, et ne s'occupait de l'An-

(1) Zachariæ Ferrerii Vicentini, Lugdunense somnium de Leonis X P. M. ad Summum Pontificatum divinâ promotione. — Carm. ill. poet. ital., t. IV, p. 270, Florentiæ, 1719, in-8o.

(2) Vides, mi lector, quos passim canunt in templis hymnos, uti sunt omnes ferè mendosi, inepti, barbarie referti, nullâque pedum ratione, nullâ syllabarum mensurâ compositi. — Préface des Hymnes de Ferreri, signée par Marinus Becichemus Scodrensis, Patavinæ Acad. Rhetor.

(3) Zachar. Ferrerii, Vic. Pont. Gardiens., Hymni novi ecclesiastici, juxta veram metri et latinitatis normam. — On lit à la fin du vol. in-8o : Impressum Romæ hoc divinum opus ædibus Lud. Vicentini et Lautitii Perusini. Kal. feb. 1525.

(4) Singulos quidem hymnos prout à me quotidie prodibant, legit ac probavit. — Pref.

cien et du Nouveau Testament que pour y trouver le mystère ou le thème.

Il faut voir avec quel bonheur Léon X sait répandre ses bienfaits ! Ferreri méritait sans doute une récompense : il le nomme d'abord à l'évêché de Guardia, dans le royaume de Naples, et plus tard, en 1520, il l'envoie en qualité de nonce apostolique en Allemagne, parce qu'il sait le zèle que déploya Zacharie au conciliabule de Pise, dont il était le secrétaire (1). C'est une triste page dans la vie de l'écrivain, mais qu'il a bien expiée depuis par sa soumission à l'Église. Pourquoi tenir à l'écart un enfant indocile qui avait eu le malheur de contrister la vieillesse de Jules II, mais qui se repent et pleure ? Si Ferreri eût voulu se réconcilier avec Jules II, le pape aurait oublié les égarements du secrétaire de Carvajal, mais il ne lui aurait peut-être pas donné une ambassade. Un poëte, Postumo, qui n'avait point épargné Jules II, et qui s'était même bravement battu contre les troupes pontificales dans la guerre avec les Bentivogli, obtint son pardon au prix d'une élégie (2). Il est vrai que l'élégie était écrite en beau latin.

Postumo reparaît dans la querelle de Léon X avec Guidubald, fils de François-Marie, duc d'Urbin, et, comme sous Jules II, il en est quitte pour implorer en vers son absolution. Seulement, en habile courtisan, il a soin de comparer le doux repos dont jouit l'Italie sous Léon X, avec l'état de la Péninsule sous le règne d'Alexandre VI et de Jules II. Or, comment récompenser et les vers et le repentir du poëte ? Postumo habitait à Pesaro une vieille maison dont il avait

(1) On conserve au château Saint-Ange les actes du concile de Pise, écrits sur parchemin, et où se trouve la signature de Ferreri. — Ab. Marini, degli Archiatri pontefici, t. I, p. 245.

(2) Ad Julium secundum Pont., ut subjectis et victis parcat hostibus. — El., lib. I, p. 15.

hérité de ses pères, et qui tombait en ruine. Léon X la fit relever, et l'écrivain de s'écrier qu'Amphion vient de faire un nouveau miracle ; car, aux sons d'une lyre, sa maison, à lui poëte, est sortie de terre. Cette fois, la comparaison, toute païenne qu'elle est, ne peut être blâmée, même dans un chrétien célébrant le miracle opéré par le vicaire de Jésus-Christ (1).

Sur le chemin de Rome à l'Acqua-Vergine (2), André Colocci, qui changea son nom en celui de Colotius Bassus, avait une villa remplie de débris antiques. C'est là que se rassemblaient les archéologues. Le maître de la maison, désigné souvent sous la double épithète de *Sanctissimus* et de *Doctissimus*, avait recueilli les restes de l'Académie romaine, dispersés depuis la mort de Pomponio Leto. Assis sur des cippes, des tronçons de colonnes, des fragments de corniches, ces savants, dont plusieurs étaient cardinaux, dissertaient, dans ce musée en plein vent, tantôt sur la leçon d'un manuscrit, tantôt sur un passage de Vitruve, tantôt encore sur les vers de quelque poëte arrivé la veille à Rome. Colocci y lisait quelquefois des élégies pleines d'une grâce toute catullienne (3). Or le poëte avait eu l'honneur d'adres-

(1) Pro citharæ meritis tribuit Leo maximus aurum,
Jussit et hinc vati tecta nitere sui.
Quippe Amphionii non ficta est fabula muri,
Si domus hæc blandæ structa canore lyræ est.
— *Guidi Posthumi Sylvestri eleg.*, lib. I, p. 7, ed. Bon. 1524.

(2) Hortuli Colatiani ad Aquam Virginem siti, maximâ vetustorum monumentorum copiâ instructissimi, quæ primis illis temporibus quibus antiquitatis studium caput extollere cœpit, unus Angelus Colotius sanctissimus doctissimusque vir, eo in loco summâ cum diligentiâ hinc inde collegit, magnam mihi inscriptionum multitudinem suppeditârunt. — On. Panv. Fast., l. II. Apud Ubaldini, Vita Col., p. 31.

(3) Le poesie latine del Colocci sono, per eleganza, per grazia, uguali a quelle de' più colti poeti di questa età. — Tirab., t. VII, p. 1350.

ser une pièce de vers à Sa Sainteté. La récompense ne se fit pas attendre : quatre mille scudi (1), que l'auteur employa sur-le-champ à l'achat de statues nouvelles et de marbres nouveaux. C'était de l'argent bien placé. Léon X ne se crut pas quitte envers Colocci : il lui donna la survivance de l'évêché de Nocera.

Postumo, Colocci et la plupart des poëtes faisaient partie des soupers littéraires de Bembo; c'était un véritable Parnasse que la table du secrétaire pontifical, où les dieux étaient extrêmement mêlés. Grâce aux contacts journaliers des intelligences, l'humaniste change insensiblement de nature et cesse d'être disputeur. La satire disparaît des livres; si vous voulez la trouver, il faut la chercher sur la statue de Marforio. L'ironie vit bien encore, mais fine, enjouée, et point sanglante comme autrefois à Naples et à Florence. Berni et ses disciples nombreux s'amusent aux dépens de l'humanité, mais jamais de l'homme. Le nom propre est banni du pamphlet. Savonarole, en ce moment, n'aurait fait qu'une médiocre sensation à Rome, où sa parole, sans cesser d'être éloquente, aurait passé pour trop amère et pour injuste assurément. La vie du lettré, c'est une remarque qui n'a point échappé à Roscoë, est honnête, décente; ses écrits ne sont pas déshonorés par l'insolence ou l'obscénité. S'il vous prend envie jamais de connaître les poëtes que Léon X recevait au Vatican, vous serez émerveillé de cette chasteté de style qui règne dans leurs écrits. Pour plaire à leur illustre maître, ils chantent tout ce qu'il aime avec passion : la paix dans la cité, la paix dans le menage, et la paix aux champs. Il n'en est pas un seul, et le nombre en est bien grand, qui n'ait dans son recueil quelque bel hymne à Dieu ou à la Vierge. Quand on prend pour sujet d'un poëme Jésus sur le Golgo-

(1) Lancelloti, Vita di A. Colocci.

tha, ou Marie à Bethléem, c'est que le siècle est religieux. Il est incontestable qu'une révolution s'est opérée dans les mœurs de la société romaine depuis l'avénement au trône de Léon X. Les grandes familles des Ursins et des Colonne, qui, sous Alexandre VI, nous donnaient trop souvent le spectacle des luttes sanglantes, ont fait trêve à leurs querelles (1). Ce qu'il leur faut à cette heure, ce sont des statues, des livres, de monuments, des médailles, des tableaux; la richesse a cessé d'être un titre à l'admiration, si celui qui la possède ne sait pas, comme Chigi, s'en servir pour glorifier les lettres. Le peuple lui-même prend part à ce mouvement intellectuel, qu'il admire et comprend; et nous le voyons fermer ses ateliers pour entendre un ternal qu'improvise Accolti (2), ou pour aller au Vatican admirer une fresque de Raphaël. Si, sous Léon X, la peinture avait eu le tort de déserter la voie mystique du maître ombrien, du moins on ne peut lui reprocher, dans les grandes œuvres que lui commande la papauté, d'avoir sacrifié au paganisme, ainsi qu'on le faisait encore à Florence.

(1) Dicam et aliud sanctæ tuæ pacis opus inauditum. Deducimus de more senatores. Urbs omnis Columnensem comitatur : ventum erat ad Columnensium domum divite gazâ et festâ fronde cultam; ecce apparent portæ ornamenta, ubi vidimus utriusque senatoris insignia Ursinorum atque Columnensium, quo spectaculo nihil à multis sæculis vidit urbs Roma gratior. — Egidius Viterbiensis.

(2) Ariosto, Orl. fur., cant. XLVI, 5, 10.

CHAPITRE XV.

PEINTURE. — RAPHAEL.

§ I. Jean Santi, le père de Raphael.

Colbordolo habité par les ancêtres de Raphaël. — Jean Santi, son père, exerce avec succès la peinture à Urbin. — Son amour pour Raphaël. — Il consacre son habitation à la sainte Vierge, qu'il peint à fresque, aidé, dit-on, par son enfant. — Mort de Jean Santi. — Jugement sur ce peintre.

Colbordolo, petite ville du comté d'Urbin (1), possédait, au moyen âge, une forteresse dont il ne reste que quelques débris épars sur le dos de la montagne où jadis elle s'élevait. De ces ruines la vue s'étend sur des collines plantées d'oliviers et coupées par deux rivières, l'Isauro et l'Apsa, dont les eaux, après avoir arrosé les plaines de Pesaro, vont se jeter dans l'Adriatique. C'est dans ce bourg démantelé que vivait, au quatorzième siècle, Sante, dont les descendants portèrent un moment le nom de Sante ou Santi. Plus tard, à l'époque de Vasari, on traduisit d'après la mode italienne le nom latin de Sanctius en celui de Sanzio, que porta si glorieusement Raphaël (2).

En 1446, Sigismond Malatesta vint avec les troupes du pape ravager le territoire du comte d'Urbin et incendier Col-

(1) Au commencement du quinzième siècle, Urbin ne formait pas encore un duché.

(2) Rafael von Urbino und sein Vater, von J. D. Passavant, Leipzig, in-8o, 2 vol. et atl. 1839. C'est un livre remarquable, et dont nous nous sommes aidé dans nos recherches sur Raphaël.

bordolo. Peruzzolo, petit-fils du vieux Santi, fut obligé d'abandonner sa patrie et d'aller s'établir dans la capitale de la province, où il mourut en 1457. Santi, son fils, qui s'était mis à faire le métier de courtier pour nourrir sa famille, fut heureux dans son commerce (1). En 1450, le 21 octobre, nous le voyons acquérir, au prix de 240 ducats, une pièce de terre appartenant à Pierre-Antoine Paltroni, secrétaire du comte; quelques mois plus tard, le 30 avril 1451, une belle prairie arrosée par des eaux vives; et deux ans après, une maison à double corps de logis (2), dans là Contrada del Monte, nom de la rue qui partait du marché et venait aboutir au sommet du monticule.

C'est dans cette maison que naquit Raphaël. De ce belvéder qu'on prendrait pour un anneau de la chaîne des Apennins, le regard a toutes sortes de magiques spectacles : le matin, le soleil qui sort de l'Adriatique; au milieu du jour, des forêts étincelantes de feux; le soir, des jeux variés d'ombre et de lumière. De l'ouest à l'est on aperçoit les montagnes onduler comme autant de vagues au-dessus d'une mer orageuse : on reconnaît le Furlo à ses larges échancrures, qui rappellent la brèche de Roland de nos Pyrénées; à l'ouest, sur le pre-

(1) Santi était un *treccone*, comme on dit en Italie, vendant toutes sortes de petits objets, une espèce de mercier. M. Passavant a extrait d'un registre de la confrérie de Ste-Marie de la Miséricorde quelques notes curieuses : dans ce livre, p. 16, on lit : Sancte de Peruzino de Colbordole, a dì xv Ag. 1456, bolognini septanta quatro per più cose tolte da la sua boteghа.

P. 132, 1462, Giugno 25, per doy fune e per aguti e per altre cose tolte de la sua botegha, bol. 30.

Dans le grand-livre de la confrérie, 1463-1479, p. 89 : A dì 4 Maggio, 1466, per fune, vischio, maschioli e altre cose tolte a la sua bothega, bol. 92, a Sancte da Peruzino gia de Colbordole.

(2) Ces deux maisons, qui ont pour n°s 275 et 277, existent encore, et appartiennent à M. Bonifoschi, descendant des Albini.

Tous deux les ont puisées vraisemblablement à la même source : dans le spectacle qui se déroulait à leurs regards, de leur observatoire inspirateur de la Contrada del Monte.

Santi ne fut point élevé en artiste : il ne fréquenta aucune de ces écoles où, sous la direction de Squarcione et de Verrochio, l'écolier doué de quelque imagination faisait de si rapides progrès. Heureusement il vivait dans une ville où chaque église, chaque couvent offrait quelque œuvre d'ancien maître, depuis Jules de Rimini, qui peignait au commencement du quatorzième siècle, jusqu'à Pierre della Francesca. Pierre demeura près de Santi pendant une partie de l'année 1469, aux frais de la confrérie du Corpus Domini, chargée de payer la pension du peintre du borgo di San Sepolcro (1). Parmi les artistes qui laissèrent une trace ineffaçable de leur passage à Urbin, il faut citer Octavien di Martino Nelli, qui exécuta, en 1407, dans l'église de Santa Maria Nuova, à Gubbio, une fresque qu'on a mise sous verre pour la préserver des ravages du temps. Octavien, si l'on en croit la chronique, était disciple d'Oderigi, ce miniaturiste que Dante, qui écrivit à Gubbio deux chants de sa Divine Comédie (2), a placé dans son purgatoire (3).

A l'époque dont nous parlons, les peintres flamands faisaient fréquemment le pèlerinage de l'Italie, pour venir y étudier les principes de l'art. Les confréries des grandes

(1) 1449 Aprile 8, Bolognini 10, dati a Giovanni di Sante da Colbordolo, per fare le spese a Mtro Piero del Borgo ch'era venuto a vedere una tavola per farla a conto della Fraternità. Reg. de la conf., B., p. 51.

(2) A Gubbio, sur la maison Minelli, on a placé cette inscription pour rappeler le séjour du poëte florentin : Hìc mansit Danthes Alighierius, poeta et carmina scripsit. Federicus Fallutius virtuti et posteritati posuit.

(3) O, diss' io lui, non se' tu Oderisi,
L'onor d'Agobbio, e l'onor di quell' arte
Ch' alluminar è chiamata in Parisi?

cités accueillaient avec distinction ces hôtes étrangers, et leur commandaient des tableaux d'autel qu'elles payaient généreusement : c'est ainsi que les frères du Saint-Sacrement d'Urbin donnèrent à maître J. de Gand 250 florins d'or pour le travail dont il s'était chargé, en peignant un maître-autel que le couvent lui avait demandé (1).

Santi connut van Eyck, qu'il cite avec admiration, et qu'il désigne le plus souvent, dans sa chronique, sous le nom du *grand Johannes*. Il fut émerveillé de l'habileté que ce maître mettait à reproduire les objets naturels, de façon à tromper le regard. Santi ressemble au spectateur placé pour la première fois devant une œuvre de Gérard Dow; ce qui le frappe, c'est l'art de rendre la nature morte, où van Eyck paraissait n'avoir pas de rivaux : il faut l'écouter alors; il est poëte à la manière justement de celui qu'il veut louer :

« Qui pourra jamais imiter le coloris clair, limpide, transparent d'un rubis, et sa vague splendeur? Qui pourra peindre un soleil du matin ou le miroir d'une eau encadrée dans les fleurs et des fruits? Quel peintre sut jamais reproduire la blancheur du lis, la fraîcheur d'une rose? Cette merveille est trouvée (2). »

(1) Page 73, 1474. A maestro Giusto da Guanto depintore per florini 250 d'oro lui o promessi, per la sua fatica per depingere la tavola della Fraternità, etc.

Quelquefois le comte d'Urbin venait en aide à la Fraternité, pour l'aider à payer les travaux des peintres.

Dans le registre déjà cité on lit, p. 75, 1474 : Marzo 5. Fiorini 15 d'oro dati dal conte Federico per aiuto della spesa della tavola a Guido di Mengaccio per la Fraternità.

(2) Chi serra (sara) quel che possi el chiar colore,
Lucide e trasparente de un Rubino
Contrafar mai, o el suo vago splendore?
Chi è quel che possi el sol in sul mattino
Dipingere mai, o un spechiar del' acque

Santi, rendons-lui cette justice, ne connaissait pas jalousie de métier : il louait en beaux termes ses riva Un artiste de cette nature devait être heureux, et il le fu toutes sortes de bonheurs. D'abord, son atelier de la C trada del Monte ne désemplissait pas de visiteurs. C'e peine s'il pouvait suffire aux nombreuses demandes confréries d'Urbin et des villes voisines, où sa réputat de peintre doreur était si bien appréciée. Nul ne sa rehausser d'or comme lui les ailes d'un séraphin : auss voit-on occupé sans cesse à dorer des anges pour les frè du Saint-Sacrement (1). C'était enfin une notabilité de ville avec qui le prince Frédéric ne craignait pas de caus Quand il eut, après de longs travaux, amassé quelq centaines de ducats, il songea sérieusement à se mari Il fit choix d'une jeune fille du pays, la belle Magia, l'uni enfant d'un marchand nommé Baptiste Ciarla. On croit q l'a peinte sous les traits de l'une de ces madones que pinceau aimait à reproduire. En effet, les vierges de Sa ont toutes un véritable air de famille : front large, ch vigoureuses, œil noir, quelque chose d'un peu mascu comme la beauté romaine. Raphaël s'est souvent inspiré

Cum fronde e fior, vicini al lor contino?
Qual mai si excellente al mondo nacque
Che un bianco giglio facci, o fresca rosa
Cum quel bel pur che a natura piacque?
El paragon se trova.....

(1) On lit dans le registre de la confrérie du *Corpo di Cristo* :

P. 127, 1486, novembre 12, ducati doi d'oro a Giohe de Sante comprar l'oro per andorare gli angioli alla Fraternità.

16, verso, 1487, Giugno 10 fior. 3 1|2 per depingere e andorare li gioli, a Giohan de Sante.

P. 130, 1487,..... per depingere e andorare li angioli a Giohan Sante.

P. 201, verso, 1493, febr. 4, per manifattura de Candelieri a Gio de Sante, fior. 2, bol. 30, den. 5.

type inventé par son père; seulement dans ce bel œil noir il a mis une prunelle mobile; sous ces chairs rosées, du sang; dans cette carnation luxuriante, de la vie, et dans tout le profil, un idéal que Santi n'aurait jamais trouvé : c'est un homme de métier que Santi, et presque jamais d'inspiration.

Le vendredi saint 1483, Magia mit au monde un enfant qui, selon la pittoresque expression de M. Passavant, devait être un jour la plus brillante étoile du firmament de l'art (1). Santi voulut qu'il portât le beau nom de Raphaël, ainsi que s'appelait ce séraphin qu'il avait peint si souvent pour les frères du Saint-Sacrement.

Si l'on en croit Vasari, Santi ne voulut pas que son enfant reposât sur les genoux d'une autre nourrice que Magia, qui devait faire passer dans le sang de Raphaël quelque chose de sa douceur maternelle. François Venturini venait de faire imprimer à Urbin, par Maître Henri de Cologne, une grammaire latine; ce fut lui, dit Maffei, que Santi choisit pour donner des leçons à Raphaël : Michel-Ange de Florence était un élève de Venturini (2).

Santi aimait son fils comme il aimait sa femme : avec passion. Il l'a placé dans quelques-uns de ses cadres, entre autres sous les traits d'un enfant à genoux en contemplation devant la sainte Vierge et son divin fils, dans un tableau qui, d'Urbin, a passé au muséum de Berlin. On ne saurait en douter, c'est bien là Raphaël avec ses cheveux noirs, son bel œil, son cou de cygne et sa peau rosée; avec

(1) Als der leuchtendste Stern am Künstlerfirmamente, p. 21, t. 1.

(2) La grammaire se termine ainsi : Impressus Urbini per magistrum Henricum de Coloniâ, imperante duce Guidubaldo cum illmo D. Octaviano Ubaldino, anno salutiferæ incarnationis, M. CCCC XCIIII. Ce même imprimeur avait publié, l'année précédente, le Tractatus de Paleis et Olivis.

cette fleur de carnation et de coloris que l'âge ne fit qu'épanouir.

Santi ne quittait pas un seul moment son bien-aimé. Lui commandait-on au dehors quelque tableau d'église, alors la petite famille se mettait en chemin, dans une voiture couverte, s'arrêtant à chaque église qu'elle trouvait sur sa route, pour aller passer quelques instants en contemplation devant un tableau de vieux maître. Santi expliquait à son enfant le sujet du cadre, le procédé mécanique du peintre, sa pensée intime, ses défauts ou ses qualités.

Si vous traversez l'Ombrie, interrogez la première jeune fille que vous trouverez, et demandez-lui si elle connaît Dante Alighieri, Torquato, Tasso, Lodovico Ariosto, Niccolò Machiavelli, Micael-Angelo; elle hochera la tête en signe d'ignorance : prononcez ensuite le nom de Raphaël, vous la verrez sourire : un seul souvenir des gloires de l'Italie est resté dans toutes les intelligences, celui du peintre d'Urbin. Dans l'Ombrie, c'est quelque chose de plus qu'un artiste : c'est un être inspiré, une sorte de génie céleste, comme un ange qui communiquait avec ses semblables à l'aide de la couleur. Là, il n'est pas d'église de village, pas de presbytère, pas de maison noble qui ne se vante, bien souvent à tort, de posséder au moins un dessin de cet adolescent merveilleux. Un jour son père, qui avait une vive foi à Marie, voulut consacrer à la Mère des anges la maison qu'il habitait. Jamais il ne fut mieux inspiré; sa madone, peinte à fresque, était si belle, si pure de dessin et si suave d'expression, que, Jean étant mort, on dit hautement que Raphaël avait aidé son père dans cette œuvre magistrale (1). Pourquoi pas? l'enfance du grand homme

(1) On lit dans le journal du pape Clément X, attribué à Origo et Lancisi, au sujet de leur entrée à Urbin en 1703 : Alla pendice detta Contrada del Monte vedranno la casa dove nacque il gran Raffaelo. En-

est presque toujours prodigieuse. Mozart, ce Raphaël de la musique, à dix ans quittait ses compagnons de jeu pour courir au piano et improviser des mélodies qui arrachaient des larmes de joie à son vieux père.

Raphaël eut le malheur, bien jeune encore, de perdre son père. Jean mourut dans les plus tendres sentiments de piété, le 1er août 1494, et fut enseveli dans l'église de Saint-François, qu'il avait dotée de si beaux ouvrages; regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et pleuré surtout de son fils bien-aimé, et de son élève fidèle, Evangelista da Piano di Melito (1). Magia Ciarla, sa première femme, était décédée trois ans auparavant. Il institua dans un testament, fait deux jours avant son décès, en présence de maître Ambroise Barocci, sculpteur et lapidaire de Milan, de son élève Evangelista, et de Tomasso di maestro Trojano Alberti, pour héritiers universels, Barthélemy son frère, et Raphaël son fils. A Bernardina, qu'il avait épousée en secondes noces, il laissa, *jure restitutionis*, les 60 florins qu'elle avait apportés pour douaire dans la communauté, quelques bijoux de prix et une partie de sa garde-robe.

Que si maintenant nous voulons apprécier comme artiste Jean Santi, nous trouverons en lui un digne représentant des peintres qui fleurirent vers la fin du quinzième siècle; systématique dans l'ordonnance de ses tableaux, ainsi que ses

treranno in detta casa e vi osserverano una piccola imagine dipinta nel muro da Raffaelo allora giovinetto.

Dans l'Almanacco del Metauro, Ancona, 1813, la madone est regardée comme l'œuvre de Santi. L'imagine di una madonna a fresca ben conservata che dicesi opera del padre di Raffaelo e ricorda la forza dell' antica scuola.

La fresque a beaucoup souffert depuis qu'on l'enleva du mur extérieur pour la transporter dans une chambre de la maison. De malheureuses retouches ont gâté l'œuvre du maître.

(1) Pungileoni, Elogio storico di Giov. Santi, p. 136.

devanciers; attaché aux formes traditionnelles léguées par l'école de Giotto, mais cherchant dans les détails à se rapprocher davantage de la nature, à reproduire plus fidèlement la vie réelle qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Il est aisé de s'apercevoir des efforts du maître, dans quelques-unes de ses compositions, pour se créer une personnalité, et quitter la voie d'imitation où tous ses rivaux s'étaient engagés, et marchaient avec plus ou moins de gloire. Santi lutte, et souvent avec bonheur, pour s'affranchir du joug de ces types que les peintres se lèguent comme un héritage. C'est un homme de réaction, qui n'avait pas assez de génie pour être complétement réformateur. Il est grave, sévère, touchant. Ce qu'il exprime avec le plus de bonheur, c'est la figure de l'enfant : comme dessinateur, il est loin d'égaler Mantegna, plus loin encore, comme peintre d'expression, de François Francia. Vous ne trouvez point en lui le jet si hardi de Luca Signorelli, ni le ton solennel de son ami Melozzo de Forli. Toutefois son nom ne saurait périr : d'abord, parce qu'il fut le père de Raphaël; ensuite, parce que, comme artiste, il a laissé des œuvres remarquables de sentiment religieux et de style.

CHAPITRE XVI.

PEINTURE — RAPHAEL.

§ II. Raphael sous le Pérugin.

Raphaël part pour Pérouse. — Pierre Vanucci, surnommé le Pérugin, donne des leçons à Raphaël. — Progrès de l'écolier. — Raphaël retourne à Urbin, puis part pour Città di Castello. — Raphaël à Florence, où il étudie les œuvres de Masaccio. — Influence de Léonard de Vinci sur la manière de l'Urbinate. — Le symbolisme de Dante. — Œuvres que Raphaël peint à Florence. — Castiglione. — Sentiment chrétien répandu dans toutes les créations de Sanzio.

Vers la fin de 1500, un enfant descendait la grand'rue d'Urbin, et prenait le chemin de Pérouse. Si quelques peintres de l'époque, Luca Signorelli ou Timothée Vitti, avaient rencontré le voyageur de quinze ans aux cheveux bouclés, à l'œil noir, au front éblouissant de blancheur, à la tête coiffée d'une petite casquette coquettement rabattue sur l'oreille, aux épaules négligemment couvertes d'un manteau de drap de Venise, présent de son bon oncle Ciarla, peut-être auraient-ils demandé la permission au serviteur qui l'accompagnait de prendre un croquis de cette figure d'ange; mais assurément ni l'un ni l'autre ne se seraient doutés que l'enfant portait dans sa valise le pinceau qui devait bientôt doter le monde du Mariage de Marie, de la Vierge à la Chaise, de l'Héliodore du Vatican, et de la Transfiguration.

Raphaël, donc, avait quitté sa ville natale, et s'acheminait à pied vers Pérouse, où vivait Pierre Vanucci della Pieve, pour prendre des leçons de ce maître illustre. Ce fut

une heureuse inspiration que le choix du Pérugin par Simon Ciarla, l'oncle maternel du fils de Jean Santi. A cette nature d'enfant, douce, reveuse, il fallait un maître comme Vanucci. La gloire de ce peintre était grande dans l'Ombrie. A cette époque, on citait de lui trois tableaux presque aussi beaux d'expression que de coloris, qu'il avait tout récemment achevés : son Christ sur la croix, que possède l'église Saint-Jean de la Calza de Florence; Jésus au tombeau, qui appartient au palais Pitti, et l'Ascension, que Vasari regarde comme le chef-d'œuvre du maître, et qui, de Saint-Pierre de Pérouse, vint, en 1815, décorer le musée de Lyon : magnifique témoignage de reconnaissance de Pie VII envers la cité qui l'avait si pieusement accueilli (1).

Il y avait dans le talent de Vanucci quelque chose de tendre qui devait séduire l'imagination de Raphaël. Le Pérugin avait fait une étude approfondie des anciens peintres, et s'était approprié l'expression de douceur céleste qu'ils avaient su donner à leurs physionomies bibliques. Sa Vierge est souvent divine, et ses têtes d'apôtres, soit qu'elles regardent le ciel, soit qu'elles nagent dans un limbe lumineux autour de Marie et de son Fils, soient qu'elles contemplent le mystère de la croix, sont des créations idéalisées. Il paraît que ces figures de bienheureux, d'anges et d'enfants surtout, que Vanucci excellait à peindre, charmèrent Raphaël. Dans la sacristie de Saint-Pierre, à Pérouse,

(1) Ce tableau, donné en 1815 par Pie VII comme un témoignage d'amour du souverain pontife envers les habitants de cette ville, s'élevait au-dessus du maître-autel à Pérouse, et de chaque côté du chœur le peintre avait représenté dans d'autres tableaux la Vierge, les apôtres, etc. D'après le contrat, qui existe encore, le Pérugin avait reçu du chapitre la somme de 500 ducats d'or pour exécuter ces divers travaux. — B. Orsini, Vita, Elogio e Memorie dell' eg. pittore Pietro Perugino. Perugia, 1804, p. 140.

on conserve comme une relique un petit cadre où, sur fond d'or, il a reproduit l'enfant Jésus et le petit saint Jean qu'on trouve dans le tableau que Vanucci avait peint pour Santa-Maria des Fossi de la même ville. Il est impossible de copier avec un goût plus pur la manière d'un professeur. Vanucci dut sourire en se voyant ainsi revivre dans l'œuvre de son élève (1).

Raphaël, comme les séraphins de son maître, avait des ailes et ne pouvait rester longtemps emprisonné dans les langes d'une imitation plastique. Il faut rendre cette justice à Vanucci, qu'il donna bien vite la clef des champs à ce captif volontaire : il le choisit pour second. C'est Raphaël qui a dessiné la tête de saint Joseph dans la Nativité que le Pérugin exécuta pour l'église des Minori Riformati della Spineta, près de Lodi, et qui se trouve aujourd'hui dans la galerie du Vatican. Cet essai était quelque chose d'heureux ; Pierre en fut si content, qu'il lui laissa la direction d'une Résurrection destinée à l'église des Franciscains de Pérouse. Les deux gardes endormis, les deux autres qui s'enfuient quand le Christ secoue la pierre du tombeau, sont de Raphaël. Le dessin de ce double groupe, de la main de l'adolescent, appartenait à la collection de sir Thomas Lawrence. Ce sont des études où l'influence de l'école ombrienne se fait visiblement sentir, mais où l'écolier a laissé des traces de son individualité : une transparence de tons peu familière à son maître ; un soin attentif de la forme, trop négligée jusqu'alors ; une attention plus sérieuse donnée aux lignes et aux contours. Ce qui prouve la déférence du professeur pour l'élève, c'est que, dans son tableau, le Pérugin a laissé le modèle avec les vêtements inventés par Raphaël, tandis que,

(1) L'Académie de Venise possède un livre d'esquisses où, sous les nos 6, 7, 43, 44, on trouve des études de David, d'Isaïe, de saint Sébastien, faites par Raphaël d'après le Pérugin.

dans son carton, il donnait aux figures un costume tout historique.

Raphaël paya sa bienvenue en mettant le maître et l'écolier dans le même tableau. Le garde endormi, dans la force de l'âge, c'est le maître ; l'autre garde qui sommeille, mais dans toute la fleur de la jeunesse, c'est l'écolier.

Au moment où tout souriait à l'enfant, où professeurs et disciples le choyaient à l'envi, où il inscrivait son nom dans des œuvres que Vanucci plaçait dans l'endroit le plus apparent du temple catholique, au-dessus du maître-autel, une fâcheuse nouvelle vint l'arracher à ce qu'il y a de plus doux pour un artiste en cette vie, la gloire. Le trouble s'était glissé dans sa famille; sa belle-mère allait manquer de pain; on disputait à la veuve de Santi une portion de l'héritage qu'il lui avait laissé en mourant (1).

Raphaël embrasse son maître, dit adieu à ses camarades, quitte Pérouse, et prend le chemin de sa ville natale, où bientôt Bernardina put vivre à l'abri du besoin, grâces aux 26 florins qu'on dut lui payer, en outre de sa pension ordinaire.

Ces affaires domestiques réglées, il se remit en route, non plus pour Pérouse, que le Pérugin avait quittée momentanément, mais pour Città di Castello, où, le lendemain de

(1) Pungileoni, Notizie, etc. On lit dans la minute du notaire Federico di Paolo, di Monte Guiduccio d'Urbino, le 17 juin 1495 : Condemnamus dictum D. Bartholomæum... ad dandos pannicellos... pro sustentatione puellæ Elisabethæ, obligando dictum D. Bartholomæum ad alimentandum dictam donnam Berardinam, ut possit in domo mariti stare juxta testamentum.

1499, juin 3. Conventio inter Do. Berardinam.... D. Bartholomæum et Raphaelem occasione legati facti per Joannem Sanctis super alimentis, victu et vestitu dictæ Do. Berardinæ... Venerunt ad infra scriptam transactionem... dare et solvere florenos viginti sex, etc...

son arrivée, il se mettait à peindre; car peindre, c'était vivre pour Raphaël. L'église de la Sainte-Trinité avait besoin d'une bannière; il s'en chargea. D'un côté de la toile, il peignit la sainte Trinité; de l'autre, la création de l'homme. L'artiste, dans cette double composition, s'est inspiré de son maître et de son père; presque toutes les figures principales sont dans la manière du Pérugin, tandis que deux petits anges, l'un qui regarde le ciel, l'autre qui regarde la terre, sont une réminiscence de Santi. Ce qui appartient à Raphaël, dans cette étude, c'est une pensée toute philosophique, qui dénote déjà le peintre des chambres du Vatican. Adam est plongé dans le sommeil; derrière notre premier père se dressent des rochers qui projettent des ombres épaisses autour des personnages, symbole de la chute qui bientôt obscurcira l'œuvre du Créateur.

Ce tableau, que Raphaël signa de ses initiales, fit du bruit dans la ville. Les augustins vinrent demander au peintre un tableau dont ils avaient fixé le sujet. Ils voulaient un saint Nicolas de Tolentino debout au milieu des nuages, et couronné des mains de Dieu et de la Vierge; Satan, sous les pieds du thaumaturge, entre deux anges, faisant flotter un rouleau de papyrus où seraient écrites en lettres d'or les vertus du bienheureux. L'idée est poétique assurément et fait honneur aux moines; l'exécution fut digne du sujet. Le tableau n'existe plus malheureusement.

Rien n'égale la fécondité de notre peintre : partout où il passe il laisse quelque glorieux souvenir. Presque toutes les œuvres de ce maître de dix-huit ans sont de véritables merveilles : c'est, par exemple, le Mariage de la Vierge, ce Sposalizio, auquel le musée de Brera, à Milan, n'a rien à comparer; chef-d'œuvre de grâce, de chasteté et d'expression, dont le graveur Longhi a su reproduire en partie l'ineffable beauté; c'est une petite Vierge, bijou

inestimable, que possède le musée de Paris; c'est le Couronnement de Marie, si souvent repris par les peintres d'Urbin, et toujours avec un nouvel amour, et qu'on admire au Vatican; c'est la Vierge de Staffa, devant laquelle tout amateur qui traverse Pérouse doit aller s'agenouiller, dans la maison du comte dont elle porte le nom; ce sont des esquisses, des caprices, des arabesques, mille fantaisies d'artiste, qu'il laissait tomber, avec autant de grâce que d'insouciance, partout où il séjournait quelques heures, et que Lawrence, qui en possédait plusieurs, n'aurait pas échangées, comme il le disait souvent, contre la couronne d'Angleterre.

Avouons aussi, avec Schelling, que Raphaël vint à une époque heureuse où l'amour de l'art exalte toutes les imaginations. Grâces aux Médicis, l'apparition d'une œuvre de Masaccio est un événement dans Florence, où Léonard de Vinci est traité royalement, comme Charles VIII, et où les lettrés n'éprouvent pas plus de joie à la découverte d'une sylve inédite de Politien que Pomponio Leto en trouvant, dans les ruines de Rome, une belle inscription lapidaire. Ce mouvement intellectuel a gagné l'Italie tout entière. A chaque vierge nouvelle que produit Raphaël, c'est un murmure nouveau d'admiration, aussi nécessaire, ajoute le philosophe allemand, à la vie de l'artiste que le souffle du printemps à la plante (1).

N'oublions pas que dans cette Ombrie, où Raphaël peint en ce moment, Platon accoutuma les esprits à chercher le principe divin dans l'harmonie matérielle de la création, comme Dante leur enseigna l'emploi du symbolisme dans la manifestation de l'art: philosophe et poëte sont donc les auxiliaires, les instruments et les commentateurs des succès

(1) Ueber das Verhältniss der bildenden Künste zu der Natur.

du peintre ; car s'il a dérobé à Platon sa grâce, son rêve et sa poésie, à Dante il a pris sa figure de femme emblématique. Nous verrons bientôt, dans les loges du Vatican, comment Raphaël a su faire usage du mythe antique. Si, en quelques-unes de ses peintures sacrées, il introduit la mythologie des Grecs ou des Romains, ce n'est pas par un penchant classique pour les divinités de la fable, mais parce qu'à l'exemple de Dante, la figure païenne est un symbole sensuel à l'aide duquel il a mis en relief quelque chaste enseignement du christianisme.

Toutefois jusqu'alors les œuvres de Raphaël sont encore humaines, parce qu'en général la spontanéité leur manque ; c'est de la lumière, mais dont la source est dans le cerveau du Pérugin. Même dans les traits à la plume et au crayon que l'artiste éparpille sur le papier, et que Venise a recueillis si dévotement, vous reconnaissez la main du professeur. On dirait que l'écolier veut suivre le précepte de Virgile, en s'attachant aux traces de son maître ou de son Dieu. Et ce n'est pas seulement le sujet qu'il emprunte, mais la disposition des groupes, le jeu des ombres, l'horizon, le feuillage, le ciel. Cette imitation est telle, que, placé devant une œuvre de l'enfance de Raphaël, on se met à murmurer le nom du Pérugin. Ce n'est qu'après un examen plus réfléchi, à quelque rayon transparent qui illumine l'œil, les lèvres ou le front de la Vierge, qu'on reconnaît l'erreur. Du reste, ce rayon divin s'arrête tout juste au cou de la madone ; la vie s'est réfugiée tout entière dans la figure de Marie, et le corps, sous ses draperies diverses, n'accuse presque pas de forme. On voit que l'écolier n'a pas encore contemplé le nu ; que la statue antique, au défaut du modèle vivant, n'a pas posé devant lui. Plus tard, il comprendra, à Florence et à Rome, la nécessité d'étudier les types matériels. Raphaël, comme tout esprit d'élite, sent bien qu'il doit échapper au

cette fleur de carnation et de coloris que l'âge ne fit qu'épanouir.

Santi ne quittait pas un seul moment son bien-aimé. Lui commandait-on au dehors quelque tableau d'église, alors la petite famille se mettait en chemin, dans une voiture couverte, s'arrêtant à chaque église qu'elle trouvait sur sa route, pour aller passer quelques instants en contemplation devant un tableau de vieux maître. Santi expliquait à son enfant le sujet du cadre, le procédé mécanique du peintre, sa pensée intime, ses défauts ou ses qualités.

Si vous traversez l'Ombrie, interrogez la première jeune fille que vous trouverez, et demandez-lui si elle connaît Dante Alighieri, Torquato, Tasso, Lodovico Ariosto, Niccolò Machiavelli, Micael-Angelo; elle hochera la tête en signe d'ignorance : prononcez ensuite le nom de Raphaël, vous la verrez sourire : un seul souvenir des gloires de l'Italie est resté dans toutes les intelligences, celui du peintre d'Urbin. Dans l'Ombrie, c'est quelque chose de plus qu'un artiste : c'est un être inspiré, une sorte de génie céleste, comme un ange qui communiquait avec ses semblables à l'aide de la couleur. Là, il n'est pas d'église de village, pas de presbytère, pas de maison noble qui ne se vante, bien souvent à tort, de posséder au moins un dessin de cet adolescent merveilleux. Un jour son père, qui avait une vive foi à Marie, voulut consacrer à la Mère des anges la maison qu'il habitait. Jamais il ne fut mieux inspiré; sa madone, peinte à fresque, était si belle, si pure de dessin et si suave d'expression, que, Jean étant mort, on dit hautement que Raphaël avait aidé son père dans cette œuvre magistrale (1). Pourquoi pas? l'enfance du grand homme

(1) On lit dans le journal du pape Clément X, attribué à Origo et Lancisi, au sujet de leur entrée à Urbin en 1703 : Alla pendice detta Contrada del Monte vedranno la casa dove nacque il gran Raffaelo. En-

est presque toujours prodigieuse. Mozart, ce Raphaël de la musique, à dix ans quittait ses compagnons de jeu pour courir au piano et improviser des mélodies qui arrachaient des larmes de joie à son vieux père.

Raphaël eut le malheur, bien jeune encore, de perdre son père. Jean mourut dans les plus tendres sentiments de piété, le 1er août 1494, et fut enseveli dans l'église de Saint-François, qu'il avait dotée de si beaux ouvrages; regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et pleuré surtout de son fils bien-aimé, et de son élève fidèle, Evangelista da Piano di Melito (1). Magia Ciarla, sa première femme, était décédée trois ans auparavant. Il institua dans un testament, fait deux jours avant son décès, en présence de maître Ambroise Barocci, sculpteur et lapidaire de Milan, de son élève Evangelista, et de Tomasso di maestro Trojano Alberti, pour héritiers universels, Barthélemy son frère, et Raphaël son fils. A Bernardina, qu'il avait épousée en secondes noces, il laissa, *jure restitutionis*, les 60 florins qu'elle avait apportés pour douaire dans la communauté, quelques bijoux de prix et une partie de sa garde-robe.

Que si maintenant nous voulons apprécier comme artiste Jean Santi, nous trouverons en lui un digne représentant des peintres qui fleurirent vers la fin du quinzième siècle; systématique dans l'ordonnance de ses tableaux, ainsi que ses

treranno in detta casa e vi osserverano una piccola imagine dipinta nel muro da Raffaelo allora giovinetto.

Dans l'Almanacco del Metauro, Ancona, 1813, la madone est regardée comme l'œuvre de Santi. L'imagine di una madonna a fresca ben conservata che dicesi opera del padre di Raffaelo e ricorda la forza dell' antica scuola.

La fresque a beaucoup souffert depuis qu'on l'enleva du mur extérieur pour la transporter dans une chambre de la maison. De malheureuses retouches ont gâté l'œuvre du maître.

(1) Pungileoni, Elogio storico di Giov. Santi, p. 136.

devanciers; attaché aux formes traditionnelles léguées par l'école de Giotto, mais cherchant dans les détails à se rapprocher davantage de la nature, à reproduire plus fidèlement la vie réelle qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Il est aisé de s'apercevoir des efforts du maître, dans quelques-unes de ses compositions, pour se créer une personnalité, et quitter la voie d'imitation où tous ses rivaux s'étaient engagés, et marchaient avec plus ou moins de gloire. Santi lutte, et souvent avec bonheur, pour s'affranchir du joug de ces types que les peintres se lèguent comme un héritage. C'est un homme de réaction, qui n'avait pas assez de génie pour être complétement réformateur. Il est grave, sévère, touchant. Ce qu'il exprime avec le plus de bonheur, c'est la figure de l'enfant : comme dessinateur, il est loin d'égaler Mantegna, plus loin encore, comme peintre d'expression, de François Francia. Vous ne trouvez point en lui le jet si hardi de Luca Signorelli, ni le ton solennel de son ami Melozzo de Forli. Toutefois son nom ne saurait périr : d'abord, parce qu'il fut le père de Raphaël; ensuite, parce que, comme artiste, il a laissé des œuvres remarquables de sentiment religieux et de style.

CHAPITRE XVI.

PEINTURE — RAPHAEL.

§ II. Raphael sous le Pérugin.

Raphaël part pour Pérouse. — Pierre Vanucci, surnommé le Pérugin, donne des leçons à Raphaël. — Progrès de l'écolier. — Raphaël retourne à Urbin, puis part pour Città di Castello. — Raphaël à Florence, où il étudie les œuvres de Masaccio. — Influence de Léonard de Vinci sur la manière de l'Urbinate. — Le symbolisme de Dante. — Œuvres que Raphaël peint à Florence. — Castiglione. — Sentiment chrétien répandu dans toutes les créations de Sanzio.

Vers la fin de 1500, un enfant descendait la grand'rue d'Urbin, et prenait le chemin de Pérouse. Si quelques peintres de l'époque, Luca Signorelli ou Timothée Vitti, avaient rencontré le voyageur de quinze ans aux cheveux bouclés, à l'œil noir, au front éblouissant de blancheur, à la tête coiffée d'une petite casquette coquettement rabattue sur l'oreille, aux épaules négligemment couvertes d'un manteau de drap de Venise, présent de son bon oncle Ciarla, peut-être auraient-ils demandé la permission au serviteur qui l'accompagnait de prendre un croquis de cette figure d'ange; mais assurément ni l'un ni l'autre ne se seraient doutés que l'enfant portait dans sa valise le pinceau qui devait bientôt doter le monde du Mariage de Marie, de la Vierge à la Chaise, de l'Héliodore du Vatican, et de la Transfiguration.

Raphaël, donc, avait quitté sa ville natale, et s'acheminait à pied vers Pérouse, où vivait Pierre Vanucci della Pieve, pour prendre des leçons de ce maître illustre. Ce fut

L'image de cette cité, l'Athènes de l'Italie, obsédait la pensée de Raphaël. Il subissait alors cette force mystérieuse qui pousse le génie hors de ces sphères étroites, où il mourrait faute d'aliment inspirateur, pour lui livrer le monde, sa véritable patrie.

Or, à cette époque, Florence était une cité où toute intelligence, qu'elle s'occupât de philosophie, de poésie, de peinture, de sculpture, de lettres ou d'art, était sûre de trouver une source abondante d'inspirations ; au besoin, de la louange et des critiques, double foyer où, suivant Goëthe, vient s'alimenter la flamme du génie (1).

Raphaël n'y devait rencontrer que des admirateurs.

Deux maisons lui furent d'abord ouvertes : celle de Taddeo Taddi, l'humaniste, et celle de Baccio d'Agnolo, architecte sculpteur. Dans l'une, il devait trouver la vie matérielle; dans l'autre, la vie psychologique.

Baccio d'Agnolo était l'architecte le plus occupé, ce qui ne veut pas dire le plus habile de Florence. Les banquiers et les usuriers, deux expressions que Savonarole regardait comme synonymes, ne pouvaient loger que dans une habitation dont il avait dressé le plan. Il faut dire, à sa louange, qu'il recevait admirablement, les artistes surtout. Parmi ceux qui fréquentaient les salons du sculpteur, Vasari cite André Sansovino, Filippino Cronaca, Benedetto da Majano, Antoine et Julien de Sangallo et François Granacci. Michel-Ange y venait aussi, mais plus rarement. Raphaël, dans ce monde d'intelligences, étonnait par sa parole poétique, par ses belles manières, et surtout par sa modestie. Nasi, riche bourgeois florentin, rechercha et obtint l'amitié du peintre

(1) . . . . Vaterland
Und Welt muss auf ihn wirken. Ruhm und Tadel
Muss er ertragen lernen.

d'Urbin. Ce fut pour lui que Raphaël composa la Vierge au Chardonneret.

Taddeo Taddi s'occupait de lettres, mais par délassement ; c'était le correspondant de Bembo, le premier latiniste du siècle. Il s'éprit tellement de Raphaël, qu'il lui offrit la table et le logement, que l'artiste accepta, mais qu'il paya généreusement : le logement, au prix d'une madone que lord Francis Egerton acheta de nos jours 30,000 francs; la table, par le don d'une autre vierge qui fait aujourd'hui un des ornements du belvédère de Vienne : la première était un reflet du Pérugin ; la seconde, une inspiration de Léonard.

Aux soirées de Baccio d'Agnolo venait un marchand retiré qui, n'ayant plus rien à faire, s'était fait amateur, et dont le cabinet possédait une magnifique Sainte Famille de Fra Bartolomeo, qu'on admire aujourd'hui au palais Corsini, à Rome, et un tableau de Michel-Ange qu'on voit à la tribune de Florence. Raphaël fit le portrait de cet opulent bourgeois, nommé Angelo Doni, et celui de sa femme, la belle Maddalena, tous deux à la manière du peintre de Mona Lisa.

Vers la fin de 1505, il eut envie de revoir Urbin, sa patrie, alors le séjour d'une brillante réunion de lettrés. A Florence, il avait étudié le procédé matériel des vieux maîtres; à Urbin, il allait s'initier à la philosophie de l'art. On faisait, chez le duc Guidubald, un véritable cours d'esthétique comme dans une université d'Allemagne. Castiglione, l'auteur du *Livre du Courtisan*, nous a conservé quelques-unes de ces causeries, où des hommes comme Bembo et Bibbiena disputaient sur l'essence du beau, à la manière de Platon.

Nous avons essayé de donner une idée des théories esthétiques de Bembo.

Ailleurs, toujours dans ce Livre du Courtisan, il s'agit de décrire quelques-uns des caractères de la beauté matérielle, et l'un des interlocuteurs défend aux dames de montrer leurs dents. Le Pérugin, Francia, Luca Signorelli ont pratiqué le précepte de Castiglione; aucune de leurs vierges n'ouvre la bouge. Raphaël imita ses devanciers jusqu'à ce qu'il eût vu les madones de Léonard. Plus loin, l'écrivain nous montre les Italiennes occupées à éclaircir leurs sourcils, à brûler les cheveux qui leur tombent sur le front. Raphaël, avant de venir à Urbin, connaissait cet artifice féminin : à peine si l'on aperçoit une ligne noire au-dessus de l'œil de ses vierges, dont le front dégagé s'épanouit dans toute sa blancheur. C'est ainsi qu'un livre oublié peut nous donner le secret de procédés qu'on serait tenté d'abord de regarder comme un caprice indifférent d'artiste.

Il ne faut pas qu'on s'y trompe, Raphaël était un homme d'étude, un observateur curieux de la nature visible, un ardent travailleur. Il ne portait pas plus des madones que La Fontaine ne portaît des fables : il eut du génie, surtout parce qu'il eut de la patience.

Ce que nous ne saurions assez remarquer à l'honneur de notre artiste, c'est le sentiment chrétien, auquel il est resté fidèle. Il a peint par le cœur; sa beauté, telle qu'il l'a conçue et produite chez son père, chez le Pérugin, à Urbin, à Florence, est pleine de pureté céleste. Savonarole, du haut de sa chaire évangélique, ne cessait de reprocher aux artistes, avec une amertume éloquente, de prendre pour type de leurs vierges quelqu'une de ces femmes de comptoir dont Florence offrait alors un si grand nombre. Le dominicain eût mis sur l'autel, au lieu de les brûler sur la place publique, les vierges de Raphaël : nul artiste n'a créé autant de madones, et il n'en est pas une, sous quelque forme qu'il l'ait peinte, avec la paupière baissée, ou l'œil

fixé sur son divin enfant ; au pied de la croix, ou couronnée dans le ciel par la sainte Trinité ; portée sur les nuages par des anges, ou assistant à l'ensevelissement de Jésus, devant laquelle il ne faille s'agenouiller. Mais tandis que les maîtres de la vieille école épuisaient tout ce qu'ils avaient de poésie à idéaliser la tête de Marie, lui, cherchait et réussissait à imprégner non-seulement la tête, mais le corps entier d'une beauté divine. Chez les peintres de l'Ombrie, cette beauté ne joue comme un rayon qu'autour de la figure ; le galbe est souvent commun ou défectueux. Chez Raphaël la beauté, comme le sang, circule dans toutes les veines.

Ne parlons pas des diverses manières de Raphaël, qui n'en eut jamais qu'une seule, qu'il embellit et agrandit, suivant la remarque de Puccini (1), jusqu'au moment de sa mort. Ce qui semble un changement n'est qu'un progrès : Raphaël nous le dira bientôt : il a un type tout formé, un idéal reconnaissable dans tout ce que son angélique pinceau a produit depuis dix ans.

« On a fait à des conquérants, dit M. Delécluse, l'honneur de les considérer comme instruments de la vengeance céleste : pourquoi ne dirait-on pas que Raphaël a été la main choisie de Dieu pour exciter l'attention de l'homme à se porter sur toutes les modifications des beautés visibles (2) ? »

L'éloge pourrait être accepté si le peintre n'avait cherché ses inspirations que dans le christianisme.

Quoi qu'il en soit, gloire à ces moines qui ont accueilli,

(1) Il cavaliere Puccini in una postilla Ms. avverte saggiamente che il Sanzio abbellì la sua maniera e l'ingrandì, ma che non la variò, avendo egli fino al termine della sua vita perfezionato e nobilitato sempre quella che erasi formata in principio. — Ann. alla vita di Raffaello d'Urbino, p. 517, t. I, Opere di G. Vasari. Firenze, 1832, 1838, in-8o.

(2) M. Delécluse, l'Artiste, 12 décembre 1841, p. 379.

fêté et protégé Raphaël et inscrit son nom parmi les confrères du Saint-Sacrement (1) ! Aussi, quand en Italie nous rencontrions sur notre chemin un de ces bons pères, augustin, dominicain, camaldule, franciscain, nous étions toujours tenté de l'arrêter et de secouer un des pans de sa robe, pour voir s'il n'en tomberait pas encore quelqu'un de ces beaux tableaux qu'ils inspiraient et payaient si bien à Raphaël adolescent.

(1) On lit dans le livre de la confrérie du Corpus Dni. d'Urbin : Liber fratrum fraternitatis corporis Christi de Urbino, p. 3, 1514 ; 1 Marzo, Rafaello de Gio, de Santi depintore.

CHAPITRE XVII.

PEINTURE. — RAPHAEL.

§ III. Raphael sous Jules II.

Bramante présente Raphaël à Jules II. — Le pape lui confie les chambres du Vatican. — La Segnatura. — Invention et exécution de l'institution du sacrement de l'eucharistie (dispute du saint sacrement). — L'École d'Athènes. — La Vierge au Donataire. — Le tableau d'Héliodore.

Ce fut Bramante qui présenta Raphaël à Sa Saifiteté. Le pape poursuivait alors une idée conçue déjà par Nicolas V. Du Vatican il voulait faire une ville assez vaste pour loger le pontife et sa maison, les cardinaux, les prélats, les fonctionnaires ecclésiastiques, les ambassadeurs étrangers, et les artistes de grand nom.

S'il faut en croire Pâris de Grassis, Jules refusa d'occuper les appartements qu'Alexandre VI avait habités. En vain son maître des cérémonies lui proposait de faire enlever les portraits de son prédécesseur; Jules resta sourd à toutes les objections de Pâris (1).

Force fut donc de disposer, pour la demeure du nouveau pape, les appartements de l'étage supérieur, dont les murs avaient été en partie peints, sous Nicolas V, par Pierre della Francesca, Bramantino da Melano, Luca Signorelli, Barthélemi della Gatta, et Pierre Pérugin.

(1) *Voy.* Notices et extraits des Mss. de la bibliothèque du Roi, t. II, p. 662. — Et Fiorillo's Geschichte der Mahlerey in Italien, p. 97.

L'appartement *della Segnatura* était alors presque nu. Antoine Razzi y avait peint seulement quelques scènes de mythologie. C'est là, comme on sait, que le pape signait les ordonnances relatives aux besoins spirituels de l'Église. Raphaël eut l'idée d'y représenter en quatre compartiments : la théologie, la philosophie, la poésie, la jurisprudence, c'est-à-dire les quatre cercles où la vie intellectuelle s'agite le plus ordinairement. On dirait une conception de Dante ; l'idée en est magnifique, et l'exécution répond à la pensée.

Jetons rapidement un regard sur cette composition allégorique (1).

La scène se passe tout à la fois dans le ciel et sur la terre, mais l'action est une. Au ciel, le Christ est le centre ou le héros du poëme, comme sur la terre; au ciel, le Christ Dieu ; sur la terre, le Christ homme, mais en chair dans les espèces du pain et du vin. L'artiste a voulu exprimer la rédemption de l'homme par l'institution de l'Eucharistie. Il ne s'agit donc pas ici, comme on l'a trop souvent répété, d'une dispute sur le sacrement d'amour, mais bien de l'apothéose du sang versé sur le Golgotha.

Le ciel s'ouvre à vos regards, et dans toute sa gloire : Dieu le père, Dieu le fils, Dieu le Saint-Esprit ; la Vierge, les chœurs des anges et des séraphins. C'est le Christ qui, dans le tableau, attire et domine l'attention ; car il faut que le poëte-peintre chante et dessine le sacrifice de la croix, c'est-à-dire l'effusion du sang divin pour le salut de l'humanité. A côté du Christ, vous voyez Adam, notre premier père, dans l'attente du Rédempteur qui rachètera la faute du premier homme par une immolation volontaire ; à ses côtés, saint Jean le bien-aimé, qui doit raconter l'Incarnation du Verbe ; David, souche terrestre du Sauveur du monde ; la Vierge

(1) Rafael von Urbino, t. I; Rafael unter Julius II, p. 136.

sa mère dans l'attitude de l'adoration ; Étienne, qui mourra le premier de la mort du martyre, pour attester la vérité du sacrement divin.

A gauche, voici saint Paul armé de son glaive flamboyant, souvenir de la mort qu'il subit pour confesser son maître, et symbole des armes spirituelles que le Christ lui donna pour frapper au cœur toute doctrine qui voudrait blasphémer ou nier le sang de Jésus; Abraham, qui tient le couteau sous lequel va tomber Isaac, image de celui qui percera le flanc du Sauveur; saint Jacques, l'un des trois témoins de la Transfiguration sur le Thabor, et qui représente l'Espérance, comme saint Pierre la Foi, et saint Jean la Charité ; Moïse avec le livre de la loi ancienne ; à ses côtés, saint Étienne et saint Laurent, diacres martyrs de la nouvelle loi.

Maintenant, si de ces hautes sphères où le sang divin est si poétiquement glorifié vous jetez les yeux sur cette terre qu'il purifia de ses souillures, vous le verrez recueilli dans un ciboire d'or placé sur l'autel de la nouvelle alliance. Des deux côtés, de lumineuses figures s'inclinent dans une contemplation d'amour et de foi; c'est d'abord saint Jérôme, traducteur des livres saints; puis, à ses côtés, saint Ambroise, qui composa le *Te Deum*, l'œil et la main levés sur saint Augustin, qui dicte à son disciple vraisemblablement quelques pages de la Cité de Dieu. En face du docteur, Grégoire Ier est assis dans une chaise épiscopale, et revêtu de ses ornements pontificaux. Le Père de l'Eglise tourné vers saint Jérôme, c'est, assure-t-on, saint Bernard, qui montre des deux mains le saint ciboire. En face de saint Ambroise, ce théologien à longue barbe, dont le geste a quelque chose de magistral, se nomme Pierre Lombard, le maître des sentences, qui a si doctement écrit sur le sacrement de l'autel. Plus loin sont Scot et Thomas d'Aquin, les deux lumières de l'ordre des Franciscains et des Dominicains.

Derrière Innocent III, qui tient dans la main gauche son livre sur la messe, on aperçoit Dante, que Raphaël, fidèle à la tradition, a placé parmi les docteurs en théologie. Il y avait bien longtemps que Benozzo Gozzoli avait déjà représenté le Florentin dans le chœur de l'église des Franciscains de Monte Falbo, avec cette inscription : *Theologus Dantes nullius docmatis expers*. Jules II permit à Raphaël de peindre au milieu de ce sénat de théologiens la grande et noble figure du frère Jérôme Savonarole, non point comme martyr de la vérité, et en haine d'Alexandre VI, mais parce que Jules II savait avec quel amour le frère parlait du sacrement eucharistique, et que, sur le bûcher, il avait mangé le pain des anges avant de mourir dans les flammes.

Comme art divin destiné à traduire aux regards, à l'aide de la couleur, l'amour ineffable du Sauveur dans la sainte Cène, la peinture ne pouvait être oubliée par Raphaël. Elle est représentée, dans le cercle théologique, par Fra Angelico de Fiesole, le dominicain, qui priait avec son pinceau, comme d'autres avec leurs lèvrès.

Il faut lire, dans M. Passavant, l'ingénieuse explication qu'il donne de chacun des cercles symboliques où le peintre a mis en action la théologie, la philosophie, la poésie, la jurisprudence, ces quatre reines du monde intellectuel. On croirait entendre un professeur padouan du quinzième siècle dévoilant en chaire les mystères enfermés dans les poëmes de Dante. Non plus que le Florentin, Raphaël n'a dit à personne le mot de quelques-uns de ses emblèmes.

Ce qui ressort des savantes études de M. Passavant sur Raphaël, c'est que ce peintre était doué d'un esprit philosophique que nous ne lui aurions jamais soupçonné. On ne comprend pas que cet adolescent qui voyage, à la manière de Pic de la Mirandole, sur les grandes routes, et qui n'a dû, dans cette vie nomade, que chercher à reproduire les phénomènes

naturels qu'il avait sous les yeux : le coucher du soleil, les jeux lointains des ombres et de la lumière, l'étoile du ciel, la fleur du buisson, le plumage de l'oiseau, la transparence de l'eau, quelque type inconnu de beauté virginale, conçoive une suite d'allégories philosophiques aussi belles que celles qu'il a produites dans ses *stanze*. Faut-il croire, avec M. Delécluse, à quelque inspiration céleste? Mais Raphaël ressemble à tous les jeunes gens de son âge, et vous le surprendrez bien plus souvent un pinceau qu'un livre d'heures à la main. Il est vrai de dire pourtant qu'il a passé plusieurs mois à la cour d'Urbin, dans la société de Bembo, de Castiglione, et qu'il était un des membres les plus assidus de cette académie où, plusieurs fois pendant la semaine, on discutait *de omni re scibili*. Qui donc nous empêcherait de croire qu'une nature si richement organisée a recueilli soigneusement, et s'est ensuite approprié tous ces beaux enseignements de philosophie, d'archéologie, d'histoire, de peintures de mœurs antiques, qu'on faisait passer sous ses yeux dans ce Sunium italique? Si vous l'avez remarqué, nul en peinture n'a été plus soucieux de se former une couronne de tous les diamants qu'il trouvait sur celles des anciens maîtres : il en doit à Fra Angelico, à Léonard de Vinci, à Fra Bartolomeo, à Michel-Ange, au Pérugin, à Santi, à Masaccio. Pourquoi donc ne se serait-il pas assimilé les connaissances philosophiques de Bembo, l'érudition de Castiglione et la science biblique de Sadolet? Pour Raphaël, écouter c'était apprendre.

Du reste, ce qu'on ignore, c'est qu'il était poëte. Il s'est avisé de griffonner sur le dessin d'une de ses figures de la Théologie un sonnet, et ce sonnet, sans valoir l'esquisse, ne manque pas de grâce (1).

(1) L'esquisse et les vers se trouvent au Musée britannique à Londres. — Passavant, t. I, p. 523.

Il est curieux d'assister aux transformations successives de ce génie merveilleux. D'abord, c'est un peintre de madones, qui ne se plaît qu'à reproduire la même figure. Partout où il passe, on vient à lui pour lui commander une vierge. L'artiste se met à l'ouvrage, et, quelques jours après, la vierge est finie; mais on ne connaît pas Raphaël, lui-même s'ignore peut-être; il a besoin qu'un pape le devine. A Jules II, il faut une épopée toute chrétienne, que le peintre écrira sur les murailles du Vatican. Raphaël obéit, et de chacune de ses figures il fait un type que les peintres qui viendront après lui devront nécesairement reproduire. Et cette œuvre, nous ne parlons encore que du tableau de la Théologie, brille non-seulement par la riche variété des airs de têtes, par la beauté des figures, par l'agencement harmonieux des groupes, par la simplicité des attitudes, par une ineffable poésie répandue sur l'ensemble comme un rayon céleste, mais encore par la richesse des tons. Il est des têtes, celle de saint Grégoire entre autres, aussi chaudement coloriées qu'aucune des figures du Giorgion ou de Rubens.

Le progrès se manifeste plus glorieusement dans l'École d'Athènes. Cette fois encore, on dispute à l'artiste l'idée du tableau : on veut qu'elle ait été connue et indiquée à Raphaël par son illustre ami le comte de Castiglione, qui se trouvait alors à Rome. Cela peut être; Castiglione, dans tous les cas, n'a pu fournir au peintre qu'un thème décoloré. Il a donné l'argile que Raphaël a pétrie et animée. Dites à un artiste de présenter le développement successif des anciennes écoles de philosophie; il vous répondra sans doute que par la parole seule on pourrait en tracer l'histoire; et s'il a étudié l'antiquité, il vous donnera sur-le-champ l'analyse de chacune des doctrines professées par les maîtres anciens. Raphaël avait une tâche bien plus difficile : c'était,

à l'aide de la couleur, de faire percevoir tout à la fois par la chair et par l'esprit, c'est-à-dire par l'œil et par l'âme, la personnalité intellectuelle de chaque sage; pose, figure, vêtements, devaient offrir une idée de l'homme intérieur. Il ne s'agit pas ici d'un procédé mécanique, au moyen duquel tout ouvrier, pour peu qu'il ait une médaille, établira la ressemblance du personnage. L'image véritable gît ailleurs que dans les traits, elle repose dans l'âme; c'est un portrait moral qu'il doit produire, suivant la méthode des maîtres anciens. Ainsi que l'observe judicieusement M. Passavant, Raphaël a matérialisé l'idée. Le génie de chacune des puissantes individualités qu'il a rassemblées dans son cadre, son intelligence, son âme, son moi enfin, sont indiqués admirablement dans leurs traits divers; c'est de la peinture historique et philosophique, parlant à la fois à l'esprit et au sens: à l'esprit, par la connexion idéale des caractères des personnages qu'il a voulu représenter; aux sens, par la forme extérieure dont il les a revêtus. Comme œuvre technique, jamais la peinture n'a rien produit d'aussi beau.

Il est vrai que, cette fois, Raphaël a profité de la contemplation du plafond de la Sixtine. Il avait été introduit dans l'atelier de Michel-Ange peu de temps avant que cet artiste eût achevé son œuvre (1).

Quand on suit Raphaël au sortir du Vatican pour l'accompagner dans le monde romain, on ne sait s'il mérite plus d'être admiré qu'aimé. La gloire qu'il s'est faite par ses œuvres ne l'enivre pas : dans ses moments de loisir, il a toutes sortes de doux souvenirs pour Urbin, sa patrie, pour son vieil et bon oncle Simon Ciarla, pour son admirable maître, le Pérugin, dont Michel-Ange eut le malheur de

(1) Malvasia, Felsina pittrice, Bologna, 1678, t. II, p. 48. — Passavant, t. I, p. 530.

méconnaître le génie; pour François Françia, son compagnon chéri, qui lui envoie son portrait comme on ferait à un frère. Raphaël veut lui donner le sien à son tour, et il lui annonce cette nouvelle dans une lettre charmante :

« Je reçois à l'instant, mon cher Francesco, votre portrait, que m'apporte Barzotto, et dans un état parfait de conservation : je vous remercie du cadeau. L'ouvrage est admirable; on dirait qu'il vit : en le voyant, je crois être près de vous et vous entendre. Ayez un peu de patience, et ne me grondez pas si je tarde tant à vous envoyer le mien. C'est que la besogne dont je suis surchargé m'a empêché de le terminer plus tôt. J'aurais bien pu, pour aller plus vite, le faire exécuter; mais je ne le veux pas. Vous me pardonnerez, j'en suis sûr; car vous savez bien ce que c'est que d'être esclave, comme nous le sommes, des grands seigneurs.... Continuez de m'aimer, comme je vous aime, de tout cœur (1). »

Tous les amis, et ils sont nombreux, que Raphaël s'est faits à Rome, ont part à ses libéralités : pour Paul Jove, l'évêque de Nocera di Pagani, dans le royaume de Naples, il peint la madone connue sous le nom de la maison d'Albe; pour un inconnu, la Vierge au diadème; pour un de ses Mécènes, la madone dite d'Aldobrandini. Raphaël excelle à célébrer l'amour maternel, amour chaste, ineffable, qui remplit le cœur de Marie.

Mais un homme plus heureux que Jules II, dont Raphaël, à cette époque, reproduisit si magnifiquement les traits, c'est Sigismond Conti de Fuligno : et personne ne saurait lui envier son bonheur, car il en est digne, d'abord parce qu'il était de cette famille des Conti d'Agnani qui donna au monde catholique Innocent III (2); ensuite parce que c'était

(1) Seguite d'amarmi, come io vi amo di tutto cuore.

(2) *Voy.* Carlo Fea, Nuova descrizione de Monet. ant., Roma, 1819,

un docte écrivain dont Santi a célébré le talent littéraire; enfin parce que, camérier ou secrétaire intime de Jules II, il aimait les arts comme son royal maître. Raphaël fit donc pour Sigismond cette Vierge au Donataire, chef-d'œuvre que les trois épithètes imaginées par Voltaire, pour célébrer le talent poétique de Racine, ne loueraient qu'imparfaitement.

Jules II, heureux et fier de l'œuvre de la Segnatura, mit un autre appartement du Vatican à la disposition de Raphaël : c'est la salle d'Héliodore. Il y avait là des fresques de Bramantino da Melano et de Pierre della Francesca, que le pape ordonna d'effacer. Raphaël fit prendre, par ses élèves, des copies de quelques portraits d'hommes célèbres, que Jules Romain offrit plus tard à Paul Jove.

Le premier sujet exécuté par Raphaël est l'expulsion d'Héliodore du temple de Jérusalem, dont, par ordre de Séleucus, il venait dérober les trésors. C'est un drame qui saisit l'âme du spectateur, étranger même à la connaissance de l'Ancien Testament. Onias, le grand prêtre, est prosterné dans le sanctuaire, implorant la protection céleste contre le spoliateur; le peuple, campé dans le lieu saint, s'émeut et tremble, quand tout à coup apparaît, sur un coursier rapide, un cavalier à l'armure d'or, qui marche droit à l'impie, le renverse et le foule aux pieds : des messagers célestes le suivent à travers les airs, brandissant leurs armes vengeresses. Héliodore, couché par terre avec ses trésors, semble, par son regard, s'humilier sous le coup qui le frappe ainsi subitement, tandis que plusieurs de ses gardes, incapables de deviner ce qui se passe dans les hauts lieux, lèvent leurs armes pour frapper les hérauts de la colère divine. La figure d'Héliodore, tout à fait dans la manière du Giorgion, est chaudement colorée.

p. 72.—P. Casimirio, Memorie d'Ara Cœli, Roma, 1736, p. 242.— Pungileoni, p. 111.

Le tableau d'Héliodore, quelque beau qu'il soit, est inférieur au miracle de Bolsena. Un prêtre, qui doutait de la présence réelle, célébrait la messe (1263), quand, au moment de la communion, l'hostie consacrée se couvre de sang. Les fidèles qui assistent à ce prodige témoignent, par leurs attitudes diverses, leur religieux effroi. Quatre soldats suisses agenouillés près de la chaise du pape Jules II, que l'artiste a placée dans son tableau, restent seuls étrangers et insensibles à ce grand coup du ciel : leur figure toute tudesque forme, par l'insensibilité dont elle est empreinte, un contraste dramatique avec la physionomie si différemment émue des autres spectateurs. Toutes les têtes sont autant de magnifiques portraits qui vivent et respirent; la parole même ne leur manque pas : vous la saisissez dans leur regard, sur leur lèvre et dans leur geste. Du sang, il y en a partout, jusque sur les mains. Mengs a dit, en parlant du Titien : « Sa chair paraît être composée de sang, d'humeur vitale, de muscles et de veines (1). » Raphaël lutte ici contre tous les prodiges de coloris opérés plus tard par l'école vénitienne, et il en triomphe. Les fresques de la Scola de Sant'Antonio, peintes à Padoue par le Titien, ne peuvent supporter aucune comparaison avec la fresque du miracle de Bolsena.

A cette époque, Raphaël fut obligé d'interrompre un moment ses travaux : Jules II venait de mourir. Si l'on eût écouté la voix d'Ulrich de Hutten, qui conseillait à l'empereur de dépouiller la papauté de sa souveraineté temporelle, le monde n'admirerait aucune des merveilles qu'étalent si glorieusement les murs du Vatican : sans la papauté, nous ne connaîtrions qu'imparfaitement Raphaël et Michel-Ange.

(1) Réflexions sur la Beauté, etc., art. VI, p. 116, in-4°. — Œuvres complètes de Raph. Mengs, Paris, 1786.

CHAPITRE XVIII.

PEINTURE. — RAPHAEL.

§ IV. Raphael sous Léon X.

Raphaël est nommé par Léon X intendant des travaux de l'église de Saint-Pierre.— — Lettre de Sa Sainteté à l'artiste.—Plan de Raphaël. — Marco Fabio Calvi l'aide dans ses recherches et ses travaux. — L'architecte de Saint-Pierre est chargé par le pape de la surveillance des ruines de l'ancienne Rome. — Salles du Vatican auxquelles travaille le peintre. — L'incendie du Bourg. — Les loges. — Les tapisseries de la chapelle pontificale. — Raphaël imagine de ressusciter les monuments de l'ancienne Rome. — Lettre qu'il écrit à ce sujet à Sa Sainteté.—Raphaël peint le tableau de la Transfiguration. — Il tombe malade et meurt. — Causes de cette mort subite. —Funérailles du grand artiste. — Léon X vient, dans l'église de la Rotonde, baiser la main du peintre. — Découverte, sous Grégoire XVI, du corps de Raphaël. — Ce peintre a réhabilité la forme en l'idéalisant.

Ordinairement, au sortir du Vatican, Raphaël allait jeter un coup d'œil sur la maison qu'il se faisait bâtir dans le Borgo Nuovo, et dont il dirigeait les travaux avec Bramante, son ami et son parent. Cette habitation devait être digne du grand artiste qui, peintre et architecte, en avait conçu le plan. Elle se composait de deux étages : le premier étage reposait sur six colonnes doriques ; cinq fenêtres s'ouvraient dans toute la largeur, encadrées dans des colonnettes ioniques, surmontées de corniches arrondies ou angulaires, genre d'ornementation dont Raphaël aimait à faire usage, à l'imitation des anciens architectes romains. La fenêtre du milieu était ornée des armes de Léon X : six médaillons en relief rehaussaient encore la beauté de cet édifice. Sous Alexandre VII, quand le Bernin imagina cette

colonnade qui fait aujourd'hui le plus bel ornement de la place de Saint-Pierre, le pape acheta la maison au prieur de Malte 7,163 scudi et 34 bajochi, et la fit démolir.

Jamais artiste n'avait été aussi heureux que Raphaël, si le bonheur se compose d'odes et de sonnets, de bruit et de gloire, d'honneurs et de fêtes. A l'exception d'un seul homme, Michel-Ange, qui le boudait à Florence, tout ce que l'Italie comptait d'intelligences d'élite lui était attaché. Quand, après le couronnement de Léon X, l'Arioste vint à Rome, sa première visite fut pour le saint-père, la seconde pour le peintre d'Urbin (1). Plus tard, Bramante, étant près de mourir, le fit appeler, et, devant le pape, qui venait bénir son architecte, le désigna comme seul capable de continuer les travaux de la basilique de Saint-Pierre.

Léon X ne cachait pas qu'il voulait une œuvre merveilleuse. L'artiste eut l'honneur de présenter à Sa Sainteté un modèle qui excita l'admiration universelle. Quelques jours après, il était nommé intendant en chef des travaux de Saint-Pierre (2).

Ce fut Bembo qui rédigea le bref (3) que Raphaël reçut au commencement d'août 1514, bien qu'il se fût mis à l'œuvre dès le mois d'avril. Les titres du peintre à l'admiration du monde y sont noblement rappelés.

(1) Passavant, t. I, p. 211.

(2) Petri Bembi epist. Leonis max. nomine scriptarum, libri XV. Lugd., 1538, in-8o, p. 192.

(3) Raphaël entra en fonction, comme architecte de St-Pierre, le 1er avril 1504, ainsi que cela résulte des registres de l'administration des travaux de cette église, Mss. G. II, 37, Bibl. Chigi. — Maestro Rafaele d'Urbino deve havere ducati 1500 per sua provvisione d'anni cinque cominciati a dì 1 Aprile 1514 e finiti a dì 1 Aprile 1519, a ducati 300 l'anno, come appare nel conto di M. Simone Ricasoli. — D. 1500.

A dì Maggio 1520 duc. 300 per sua provvisione di un anno finito primo Aprile 1520 pagatili da M. Simone de Ricasoli.— Sc. 300. — C. Fea, Notizie intorno Rafaele, p. 9.

« Raphaël d'Urbin, disait Léon X, ce n'est pas seulement comme peintre que vous vous êtes acquis parmi les hommes une gloire immortelle; Bramante, avant de mourir, proclamait vos talents en architecture, et vous désignait pour continuer l'œuvre qu'il avait si glorieusement commencée. Les plans que vous nous avez présentés attestent votre rare capacité, et comme tout notre désir est d'achever ce saint temple avec toute la magnificence possible, nous vous nommons intendant de Saint-Pierre avec 300 ducats d'or par an, qui vous seront payés par notre trésorier à des époques convenues, ou de mois en mois si vous le préférez.

» N'oubliez pas, nous vous en conjurons, qu'il s'agit dans ces fonctions d'assurer l'honneur de votre nom; de fonder, jeune encore, votre gloire à venir; de répondre dignement à la bienveillance toute paternelle que nous vous portons, à la célébrité du temple que vous allez édifier, à notre vénération pour le prince des apôtres (1). »

Nous n'avons pas oublié ce Simon Ciarla qui aimait si tendrement son neveu; c'est à lui que Raphaël donna la première nouvelle de sa bonne fortune. Simon, dans sa petite habitation de la contrada del Monte, ne se doutait ni du bonheur ni de la gloire de son enfant chéri : il le croyait apparemment un excellent broyeur de couleurs, et il avait jeté les yeux, depuis quelque temps, sur une belle fille d'Urbin, qu'il voulait lui donner en mariage.

« Carissimo, lui écrit Raphaël, ne vous inquiétez pas de moi; je vous dirai que je suis bien content de n'avoir pas accepté la main de celle que vous me destiniez : je n'en serais pas où je suis si je vous avais écouté; car figurez-vous que j'ai en propriétés pour plus de 3,000 ducats, et un re-

(1) Raphaello Urbinati, Ep. Bembi, ep. XIII, lib. IX.

venu de 50 scudi d'or, sans compter que Sa Sainteté m'a confié la direction des travaux de Saint-Pierre, avec un traitement de 300 ducats l'an ; puis on me donne pour mes œuvres tout ce que je demande : j'ai 1,200 ducats pour peindre une nouvelle stanza au Vatican. Vous voyez, mon bon oncle, que je vous fais honneur, à vous, à ma famille et à mon pays. Vous savez si je vous aime ; aussi, quand j'entends prononcer votre nom, c'est comme si j'entendais celui de mon père. Vous saurez que le cardinal de Santa-Maria in Portico veut me donner une de ses parentes (1) ; et, avec votre agrément et celui de mon oncle Barthélemy Santi, j'ai promis d'être agréable à Son Éminence. Je ne puis manquer à ma parole. Sachez que si François Buffa peut là-bas trouver de bons partis (2), il ne m'en manquera pas ici ; et, si je voulais, je pourrais épouser à Rome une fille de bonne famille et de bonne réputation, qui m'apporterait en dot 3,000 ducats. Et impossible de demeurer ailleurs ! d'abord, par amour pour l'église de Saint-Pierre, dont j'ai entrepris la construction ; puis, parce que j'occupe maintenant le place de Bramante ; ensuite, parce qu'il n'y a pas au monde de ville plus illustre que Rome ! »

Le pape avait adjoint à Raphaël Julien de Sangallo et fra Giocondo de Vérone, tous deux employés déjà par Bra-

(1) Suivant Richardson, cette lettre appartenait au cardinal Albani ; Carle Maratte, dans son Traité de la peinture, t. III, p. 462, en a donné une copie. Depuis l'original ne s'est plus retrouvé ; Pungileoni en avait trouvé une seconde copie dans une chronique d'Urbin de Lucantonio Giunta, du XVIIe siècle. Giunta l'avait tirée de la bibliothèque du duc d'Urbin. — Passavant, p. 531. — Pungileoni, Elogio storico di Raffaello Santi, p. 158.

(2) C'était la nièce de Dovizi de Bibbiena qui avait déjà marié une autre nièce, Chiaretta ou Marietta, fille de son frère Pierre, à Bernardin Peroli d'Urbin, grand trésorier de l'armée du pape ; il lui avait donné en dot 5,000 ducats. — Pungileoni, p. 160, 166, 241.

mante; mais, usés par l'âge et le travail, fra Giocondo, obligé d'aller passer l'hiver à Florence pour recouvrer la santé, y mourut en 1518, et Sangallo cessa, vers la même époque, d'être porté sur les registres de l'administration. Raphaël resta donc seul chargé des travaux de la basilique. Le modèle original d'après les plans de l'artiste est perdu : nous n'en possédons que la description, que Serlio a donnée dans ses Règles générales d'architecture (1).

Raphaël avait imaginé une croix latine avec une coupole à l'intersection des deux bras de la croix. Le vaisseau avait trois nefs, chacune des ailes cinq chapelles, chaque pilier une niche; le chœur et les tribunes latérales étaient également ornés de niches, dont chacune reposait sur un évidement soutenu par deux piliers et douze colonnes accouplées par quatre. La façade avait trois entrées principales. Le portique, exhaussé par des marches, reposait sur trente-six colonnes, trois dans la profondeur, douze sur la largeur, disposées de manière à ce que les lignes intérieures et extérieures fussent toujours doubles.

Les maîtres de l'art donnent de grands éloges à la simplicité de ce plan, que quelques-uns préfèrent à celui de Michel-Ange, parce qu'il se rapproche davantage de la sévérité antique. Il fallait d'abord consolider les quatre piliers qui devaient supporter la coupole, élevés par Bramante, et qui reposaient sur un sol trop faible pour supporter un poids aussi grand. Ce fut un travail difficile que l'étayement des voûtes souterraines : des mois se passèrent à cette œuvre, en sorte que, les fonds consacrés par Léon X à l'édification de Saint-Pierre étant absorbés par les travaux de fondation, Raphaël ne put exécuter le dessin qu'il avait conçu.

(1) Regole generale d'architectura, Venezia, 1545. — Botani, dans sa Templi Vaticani Historia, Romæ, 1696, a donné le dessin du plan de Raphaël.

Il fut plus heureux dans le plan de la cour du Vatican; celui que Bramante avait laissé avant de mourir semblait à Léon X plus grandiose que beau. Il fit appeler son artiste chéri, qui, quelques jours après, présenta à Sa Sainteté un modèle en bois dont tout le monde fut charmé. Cette cour aujourd'hui est un des ornements de Rome.

Raphaël, dans quelques-unes de ses lettres, nous montre avec quel soin éclairé le pape étudiait les travaux qu'il avait inspirés ou commandés. A chaque instant il était obligé de quitter son ouvrage pour aller dire à Léon X les progrès matériels d'un édifice ou d'une peinture. Le pape voulait tout voir de ses yeux, le dessin surtout, dont il discutait avec Raphaël le choix ou la convenance. Souvent il arrivait à l'improviste avec quelqu'un de ses serviteurs, et, mêlé à la foule des travailleurs, il excitait leur zèle par ses louanges ou ses libéralités. Raphaël, pour répondre aux encouragements du pape, passait les nuits à étudier.

Il y avait alors à Rome un savant en haillons qui aidait puissamment l'architecte dans ses recherches à travers l'ancien monde des empereurs : il se nommait Marco Fabio Calvi. Calcagnini, protonotaire apostolique, nous a laissé quelques curieux détails sur cet homme, qui semblait avoir hérité de la stoïque indépendance de Pomponio Leto, et dont les vêtements tombaient en lambeaux comme les ruines du Colisée.

« Fabio de Ravenne, dit-il, est un vieillard d'une probité antique. On ne sait si l'érudition en lui l'emporte sur l'amabilité. Grâce à sa science, Hippocrate a cessé de s'exprimer dans le jargon ridicule du moyen âge, et parle maintenant en fort beau latin. Ce saint homme a horreur de l'or : il a sur la cassette de Sa Sainteté une pension mensuelle, qu'il distribue le plus souvent à ses parents ou à ses amis, se contentant, pour vivre, d'herbes et de racines. Il

mène la vie d'un pythagoricien, et loge dans un trou, vrai tonneau de Diogène, où il végète en feuilletant des livres. Aussi a-t-il gagné à ce métier une maladie grave. Il est en ce moment le pensionnaire de Raphaël, qui le nourrit et le choie comme un enfant. Raphaël est un artiste riche et le favori de Léon X. A un cœur excellent il unit un génie admirable. C'est peut-être le premier de nos peintres, sous les rapports théorique et pratique. Architecte d'un rare talent, il a des inventions que les plus grands génies n'auraient jamais trouvées : j'en excepte peut-être Vitruve, dont, au reste, il ne produit pas seulement les idées, mais qu'il réfute et corrige avec tant de convenance, qu'on ne saurait l'accuser de jalousie. Il exécute en ce moment une œuvre merveilleuse : je ne parle pas de la basilique de Saint-Pierre, dont il dirige les travaux, mais de cette Rome antique qu'il veut faire revivre à nos regards dans toute sa grandeur et toute sa magnificence, en abaissant les terrains, en fouillant les décombres, en restituant aux ruines leur physionomie primitive. Le pape est tellement content, qu'il en fait un envoyé du ciel qui a reçu d'en haut la mission de ressusciter la ville éternelle. Et quelle rare modestie, quelle affabilité ! Comme il aime à prendre conseil, comme il écoute les objections, comme il se rend avec grâce quand on lui a montré son erreur ! Il honore Fabio comme son père et comme son maître ; il le consulte, et l'écoute en véritable disciple (1). »

C'est pour Raphaël que Fabio avait traduit, dans ce tonneau dont parle Calcagnini, l'Œuvre architecturale de Vitruve. Si l'on en juge par les notes marginales du manuscrit, car la traduction n'a point été imprimée, Raphaël

(1) Calcagnini protonotarii apostolici Opera aliquot, Basileæ, 1544, p. 100.

avait profondément étudié les préceptes de l'écrivain antique (1).

Sur ces ruines où le noble vieillard aimait à se reposer pour respirer un peu de soleil, de toutes les substances de la création la seule à laquelle il fît la cour, les Romains posaient souvent un marteau sacrilége; la pierre volait en éclats que ramassaient des ouvriers pour construire des maisons particulières. Léon X, averti par la clameur publique, se hâta de mettre un terme à cette spoliation de vandale.

Il écrivit à Raphaël :

« Comme il importe, pour la construction du temple romain dédié au prince des apôtres, que la pierre et le marbre soient tirés du sol même de la ville plutôt que des environs, et que Rome en recèle dans son sein une grande quantité, dont on se sert arbitrairement pour élever des habitations privées, je vous charge, vous l'architecte de Saint-Pierre, de la surveillance de toute espèce de ruines qu'on trouvera à dater de ce jour, soit à Rome, soit hors des murs de la ville, dans un rayon de mille pas, et dont vous ferez l'acquisition, si elles vous conviennent, pour la construction du saint temple. Je veux donc que quiconque trouve de ces marbres ou de ces pierres, dans l'espace indiqué, vienne vous en avertir sur-le-champ. Qui enfreindra cet ordre trois jours après sa promulgation, sera passible d'une amende qui ne pourra être moindre de cent ducats d'or. Et comme nous avons appris que des tailleurs de pierre se servent, dans leur

(1) Ce manuscrit est aujourd'hui à la bibliothèque de Munich. Il est annoté en divers endroits de la main de Raphaël.

A la fin du xe liv., p. 273, on lit : Fine del libro di Vitruvio Architecto, tradotto di latino in lingua et sermone proprio et volgare da Marco Fabio Calvo in Roma, in casa di Raphaello de Giovanni di Sancte da Urbino, et a sua istantia. — Passavant.

ignorance, de marbres ornés souvent d'inscriptions antiques, anéantissant ainsi des documents dignes d'être conservés dans l'intérêt des lettres et de la belle latinité, nous défendons à tous ceux qui exercent ce métier à Rome de mutiler aucune de ces vieilles pierres sans votre permission expresse, sous peine d'une amende égale à celle qui a été ci-dessus mentionnée (1). »

Ce bref, que Rome connut bientôt, causa la joie la plus vive aux humanistes, aux peintres, aux statuaires et à tous les artistes. A partir de cette époque, le palais pontifical, qui ne comptait que quelques rares statues : le groupe de Laocoon, découvert en 1506 (2) ; l'Apollon du Belvédère, que Jules II avait acquis lorsqu'il n'était que cardinal (3); le torse d'Hercule, que Michel-Ange regardait comme une merveille; l'Ariane célébrée par Castiglione (4), l'Antinoüs, les groupes du Nil et du Tibre, s'enrichit chaque jour de quelque nouvelle découverte.

Mais Léon X n'abandonnait pas la grande pensée conçue par son prédécesseur; il voulait que Raphaël achevât la peinture des salles du Vatican : deux restaient encore à peindre. Cette fois, il s'agissait de raconter, à l'aide de la couleur, l'intervention divine dans l'établissement du christianisme.

C'est la grande image de la papauté, représentée par Léon III, que l'artiste évoquera. C'est le : *Exsurgat Dominus, et dissipentur inimici ejus*, traduit à la manière de Raphaël.

(1) Petri Bembi. Ep., ep. II, p. 223.

(2) Carlo Fea, Notizie intorno Rafaele, p. 50. — Sadol. op., t. III, p. 245, Veronæ, 1738.

(3) Passavant, l. c., p. 247-248.

(4) Fabroni, Vita Leon. X, p. 306. — *Voyez* Pungileoni, Elog. storico di Timoteo Viti, Urbino, 1835, p. 103.

Les neveux d'Adrien Ier accusaient Léon III. Charlemagne rassemble dans l'église de Saint-Pierre de nombreux évêques, des docteurs et des savants, pour juger la conduite du pape. Au moment où il s'apprête à demander l'opinion des assistants, une voix se fait entendre, qui crie : « Il n'appartient à personne de juger celui qui juge les autres ! » et Charlemagne s'incline. Au bas du tableau, on lit ces paroles du livre divin : « A Dieu et non aux hommes de juger les pontifes (1). »

C'est l'infaillibilité du pape mise en action.

Dans la seconde fresque, Léon III pose le diadème sur le front de Charlemagne.

C'est le droit de la tiare sur les couronnes temporelles.

Raphaël a placé dans son tableau les deux figures de Léon X et de François Ier, en signe de l'alliance contractée entre ces deux souverains, à Bologne, dans l'hiver de 1515 à 1516. Un page tient la couronne de fer de Lombardie, debout, à côté de l'empereur des Romains agenouillé devant le pape. Sous les traits du page, Raphaël a représenté le jeune Hippolyte de Médicis, que Léon aimait tendrement.

La troisième fresque raconte la défaite des Sarrasins à Ostie. Ils allaient envahir les États pontificaux, quand Dieu soulève une tempête qui brise leurs vaisseaux et engloutit dans les eaux de la Méditerranée les hordes barbares. Le pape, sous les traits de Léon X, est assis sur le rivage, les regards tournés vers le ciel, pour le remercier de l'assistance qu'il lui a si miraculeusement prêtée. Des prisonniers sont enchaînés à ses pieds, tandis que des canots arrivent, dans le lointain, portant d'autres captifs. La joie répandue sur la figure du pontife forme un poétique contraste avec

(1) Passavant, l. c., t. I, p. 259-260.

l'abattement et le désespoir empreints sur les traits des vaincus.

Le plus bel ornement de cette salle est l'incendie du Bourg, que Raphaël exécuta de sa main.

En 847, un violent incendie éclate tout à coup dans le quartier habité par les Saxons et les Lombards, et qui s'étend du Vatican au mausolée d'Adrien. L'église de Saint-Pierre est menacée, les flammes commencent à l'envelopper, lorsque Léon IV apparaît, fait le signe de la croix, et le feu obéissant s'éteint.

Comme pensée, ce tableau est admirable; le peintre a su y jeter un intérêt dramatique : on assiste vraiment à un incendie. Ici c'est une famille plongée dans un sommeil profond, tout à coup réveillée par un sifflement des flammes, et qui, de tout ce qu'elle possédait, n'a pu sauver qu'un enfant à la mamelle; ailleurs, des hommes, des femmes qui, ne comptant plus sur aucun secours, regardent tristement le pape, dont la prière seule peut apaiser le Ciel; plus loin, deux femmes, au type tout romain, descendant peut-être de ces Sabines par qui Rome fut repeuplée, et qui apportent de l'eau pour éteindre les flammes, deux des belles figures qu'ait créées Raphaël, et traitées aussi savamment qu'aucune de celles du Jugement dernier; ailleurs, une pauvre mère, qui ne songe qu'à son premier-né, que le père dispute aux étreintes maternelles; plus loin, un jeune homme qui se sépare de ce qu'il a de plus cher au monde, et ne songe qu'à sauver son père, tandis que son fils court à côté de lui, et qu'une vieille femme s'occupe d'emporter quelques futiles objets, mais qu'un long usage lui a rendus chers. Raphaël a voulu montrer qu'il pouvait lutter avec Michel-Ange. Il essaye ici le nu, et l'on voit qu'il l'a étudié tout à la fois dans les livres, sur le corps vivant et dans les œuvres de son rival. Si Buonarotti possède une

science plus approfondie des détails anatomiques, si ses contours respirent une vie plus apparente, si ses muscles sont plus énergiquement attachés, si la charpente osseuse de ses personnages a plus de relief; en revanche, Raphaël est plus vrai.

Buonarotti a fait l'homme à son image; être idéal, type exceptionnel, nature toute gigantesque : l'homme de Sanzio n'a rien de conventionnel; il se meut et vit selon les lois ordinaires de la nature; il sort de la famille des êtres créés de Dieu; il ressemble, dans sa structure, à tout ce que nous voyons autour de nous. C'est le fils d'Adam, dans les différents âges de son existence mortelle : enfant, avec les grâces naïves du corps dans ses premiers développements; adulte, avec une exubérance de vie, qui ruisselle dans tous ses membres, ainsi que la sève dans les branches du jeune arbre; vieillard, avec ses muscles relâchés et ses fibres amollies (1).

Un jour qu'il visitait avec son disciple, Jean d'Udine, les bains de Titus, la pioche du maçon rencontra tout à coup quelques arabesques merveilleuses d'inspiration fantasque : Raphaël était dans l'extase. Peu de temps après, Jean d'Udine apportait à son maître un cahier rempli de toutes sortes de figures, comme le fiévreux en rêve la nuit dans son délire, comme nous en voyons le jour sur un ciel nuageux. Restait à donner à ces monstres aux mille formes la vie apparente que l'antiquité avait trouvée. Pour l'artiste, ce fut l'affaire de quelques jours. Raphaël fut si content de son élève, qu'il le chargea de reproduire ces caprices sur divers segments des loges du Vatican, sa Bible à lui, comme l'appelle l'École.

(1) Passavant, l. c., p. 263. — Lettera di Michel-Angiolo Buonarotti, trovata da Ciampi, Firenze, 1834, p. 7.

A l'imitation de Dante dans la Divine Comédie, Raphaël tenta, dans les peintures des loges, la combinaison des deux éléments chrétien et païen. Ainsi, dans l'histoire de la création du premier homme, le chérubin des livres saints est prosterné en contemplation devant la majesté de son Créateur, tandis qu'autour d'Adam on voit des Amours luttant contre des Harpies : image de l'homme tombé du ciel, et luttant misérablement, après son péché, contre la grâce divine. Dans l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe, il a figuré des monstres tels que la nature n'en produisit jamais. Ailleurs, ce sont des figures d'invention pour expliquer Salomon, ou les joies de la famille. M. Passavant, qui a étudié si habilement le génie des peintures de Raphaël, insiste avec raison sur leur caractère symbolique, et il montre que celui qui n'est pas initié à cette philosophie de l'art, dont Dante est le père, risque de se tromper en attribuant au naturalisme de la renaissance cet amour du mythe qui brille éminemment dans les créations de Raphaël, et qui, bien loin d'être la glorification de l'antiquité fabuleuse, n'est destiné qu'à faire ressortir par le contraste la vérité chrétienne.

Dans l'Église byzantine, on suspendait, aux grandes solennités, sur les piliers des nefs, des tapisseries ornées d'or et de soie. Le pape avait rêvé, pour sa chapelle, une décoration qui l'emportât sur celle des basiliques grecques. Il chargea Raphaël de dessiner les sujets des tapisseries. L'artiste les tira des Actes des Apôtres, et les traça sur des cartons qu'il coloria lui-même avec le plus grand soin. Richardson (1), Lanzi (2), Bottari et d'autres juges compétents

(1) Richardson, Traité de la peinture, p. 439, vol. III. — Bottari, Note al Vasari.

(2) Anche in questi arazzi l'arte ha tocco il più alto segno, nè dopo essi ha veduto il mondo cosa egualmente bella. — Lanzi, Storia Pittorica, t. I, p. 401.

regardent ces cartons non-seulement comme l'œuvre la plus admirable de Raphaël, mais comme l'expression la plus sublime de l'art. Il y en avait douze. Sept existent encore, en Angleterre, dans le palais de Hampton-Court, préservés par une glace de l'impression de l'air, et par un poêle perpétuellement allumé dans la salle, de l'humidité de l'atmosphère. Léon X les avait envoyés en Flandre, où les plus habiles ouvriers devaient les reproduire sur des tapisseries tissues d'or et de soie. Panvinio porte à cinquante mille couronnes d'or la somme que le pape paya aux artistes flamands (1). Ils méritaient ce titre, car le jour de saint Étienne, le 26 décembre 1519, où les tapis furent exposés dans la Sixtine, Vasari raconte que Rome fut tentée d'attribuer ces beaux ouvrages à un prodige plutôt qu'au travail d'une main d'homme. Malheureusement les dessins étaient restés en Flandre (2), où Charles Ier les fit acheter au dix-septième siècle, et où Charles II, un moment, fut sur le point de les vendre à Louis XIV, qui avait chargé son ambassadeur d'en faire l'acquisition. Après la mort de Léon X, son successeur Adrien VI oublia de les réclamer.

Un moment notre peintre fut distrait de son œuvre des loges par une idée aussi grande qu'ingénieuse, et que lui inspira sans doute André Fulvio. Il s'agissait pour lui de rappeler à la vie ce qu'il nommait le cadavre de la vieille Rome; de rendre à la ville ses édifices sacrés et profanes, ses palais, ses naumachies, son colisée, ses arcs de triomphe, ses colonnes, ses jardins, ses places et ses rues; de sorte que Virgile ou Horace, rappelé à la lumière, eût reconnu la cité d'Auguste. Ce miracle devait lui coûter beaucoup de temps, l'achat d'immenses ateliers, de grandes dépenses en frais de voyage : le pape promit tout, à l'exception du temps,

(1) Panvinio, Vite de' ponteflci, t. II, p. 495.
(2) Richardson, l. c., t. III, p. 459.

que Dieu seul pouvait accorder à l'artiste, mais qui était jeune et plein de santé, et qui avait trouvé un procédé graphique à l'aide duquel il pouvait relever en une journée plus de ruines qu'un dessinateur en un mois. C'est assis sur l'une de ces ruines qu'André Fulvio avait songé à refaire l'ancienne Rome; et sur-le-champ il s'était mis à l'ouvrage, communiquant à Raphaël chacune de ses descriptions, dont l'artiste traçait aussitôt le dessin (1).

Il semble, en vérité, que quiconque touche aux débris de Rome y trouve des trésors cachés : Pomponio Leto, le mot d'un grand nombre d'énigmes historiques; Fulvio, la traduction de passages obscurs de Vitruve; Sadolet, des odes splendides; Jules II et Léon X, de magnifiques statues; Jean d'Udine, de ravissantes arabesques; et Raphaël, de la poésie. On en jugera par les fragments de la lettre qu'il écrit à Sa Sainteté :

« Depuis que je me livre à l'étude des antiquités, en m'aidant, dans mes investigations, des écrivains qui les ont décrites, et en comparant l'œuvre à la description, je pense avoir acquis quelque connaissance en architecture. Si la joie que j'éprouve à la vue de tous les prodiges de science opérés par nos ancêtres est vive, ma douleur ne l'est pas moins lorsque je contemple le cadavre de cette cité, autrefois la reine du monde, à cette heure si misérablement mutilé. Si la piété envers nos parents, envers notre patrie, est un devoir sacré,

(1) Antiquitates urbis per Andream Fulvium, antiquarium, nuperrimè editæ. Romæ, 1527, in-folio.

On lit dans cet ouvrage : « Ruinas urbis... ab interitu vindicare ac litterarum monumentis resarcire operam dedi, quæ jacerent in tenebris nisi litterarum lumen accederet; priscaque loca per regiones explorans observavi, quas Raphaël Urbinas (quem honoris causà nomino) paucis ante diebus quàm e vità decederet (me indicante) penicillo finxerat : tametsi nullum ingenium ad attollendam urbem satis est, nec ejus faciem qualis ante fuerit exprimendam. »

ne suis-je pas obligé d'employer tout ce que j'ai en moi de puissance pour conserver le dernier souffle, la dernière étincelle de vie, à cette Rome, qui fut autrefois la patrie de tout ce qui porte le nom de chrétien, et un moment si grande, qu'on put la croire, seule sous le ciel, au-dessus des coups de la fortune; seule, en dépit des lois de la nature, exempte du trépas? Mais il semble que le temps, jaloux de la gloire des mortels et se défiant de son pouvoir destructeur, ait fait pacte avec les Barbares, qui, à sa lime rongeante, à sa morsure venimeuse, ont uni le fer, le feu et tous les instruments de destruction. Alors on vit tomber, sous les assauts de cette rage impie, toutes ces merveilles de pierre dont il ne reste plus, à cette heure, qu'un squelette privé de chair et de sang. Mais que parlons-nous des Goths, des Vandales, lorsque ceux que la nature avait placés, comme pères et tuteurs, à la garde de ces reliques, ont eux-mêmes contribué à leur destruction! Que de pontifes, très-saint-père, qui, revêtus de la même dignité que vous, mais n'en possédant ni la science, ni l'imagination, ni l'esprit, dons supérieurs qui vous élèvent presque jusqu'à Dieu, ont travaillé, eux aussi, à ruiner les vieux temples de la Rome antique, ses vieilles statues, ses vieux et glorieux édifices!... Cette Rome moderne, qui étale avec tant de splendeur ses palais, ses églises, ses monuments civils et religieux, a été, je n'ose le dire, construite avec la chaux de marbres antiques! Je ne puis songer, sans un déchirement de cœur inexprimable, à tout ce que j'ai vu depuis onze ans, à Rome, de colonnes et de temples abattus et ruinés (1)... »

Cette lettre, dont on voudrait faire honneur à Castiglione (2), et qu'on dirait écrite en quelques passages par

(1) La lettre est insérée en entier dans Passavant, t. I, p. 539-548.

(2) Ab. Francesconi (Dan.) Congettura che una lettera creduta di Baldassare Castiglione, sia di Raffaello d'Urbino. Firenze, 1799.

Benvenutto Cellini, tant l'artiste y dit librement sa pensée, montre avec quel amour Raphaël avait étudié la vieille Rome. Quand l'édifice qu'il voulait dessiner n'offrait plus que des débris imparfaits, il avait, dit-on, recours à un instrument de son invention qui lui en livrait sur-le-champ toutes les proportions ; « instrument merveilleux, nous dit Paul Jove, et dont Raphaël malheureusement n'a pas voulu donner le secret. » En quelques minutes, l'artiste restituait (1) une ruine, à peu près comme Cuvier, au moyen de son anatomie comparée, reconstituait un animal perdu. Au moment même où il présentait à Sa Sainteté le spécimen d'un édifice rétabli d'après le procédé qu'il avait trouvé, il songeait à donner une histoire complète de l'art chez les anciens, et laissait dans des manuscrits que la mort ne lui permit pas d'achever des notes dont Vasari s'est heureusement servi (2).

Léon X était insatiable. A peine son artiste favori com-

(1) Novo quodam ac mirabili invento. — Francesconi, Discorso, p. 24.

(2) ... Nel che fare mi sono stati, come altrove si è detto, di non piccolo ajuto gli scritti di Lorenzo Ghiberti, di Domenico Ghirlandajo e di Raffaello da Urbino.— On parait croire que quelques-unes des gravures en bois représentant d'anciens monuments romains, et qu'on trouve dans les Antichità di Roma, d'André Fulvio, Venise, 1588, ont été faites d'après les dessins de Raphaël.

D'après Vasari, Raphaël envoya jusqu'en Grèce des artistes chargés de lever aux frais du trésor pontifical des dessins d'antiques monuments.

Winkelmann, dans ses Anmerkungen über die Baukunst der Alten, p. 375, s'exprime ainsi : J'ai sous les yeux quelques dessins du grand Raphaël, représentant le temple de Cori, mesuré fort exactement. Il ajoute, p. 130 : Ces dessins se trouvent avec d'autres dans la collection du riche seigneur de Stosch, et forment un volume de 20 et quelques pages. M. Passavant cite comme de Raphaël le dessin d'un torse de Vénus antique qui faisait partie du cabinet de sir Th. Lawrence, et d'après Bartsch, P. G. XIV, nos 199 à 230, quelques gravures de Marc-Antoine, la statue d'Ariane et le bas-relief avec deux faunes portant un enfant dans une corbeille.

mençait-il une œuvre, qu'il lui en demandait une autre. Raphaël se prêtait à toutes les fantaisies du pape; mais si sa gloire y gagnait, sa santé en souffrait visiblement, car ce n'était pas seulement la main qui travaillait, mais le cerveau qui s'épuisait. Il était aisé de s'apercevoir que chez ce sublime artiste l'intelligence finirait par tuer le corps. Pendant qu'il s'amusait à crayonner les profils de la ville antique, quittant cette vie si pénible d'atelier pour passer quelques douces heures avec les vieux Romains qu'il aimait si tendrement, il reçut de Léon X l'ordre de décorer la grande salle qui conduit aux appartements du pape dans le Vatican. Cette fois, il avait à retracer la domination visible de l'Église sur les puissances de la terre, d'après quelques-uns des actes de la vie de Constantin.

Sébastien del Piombo, que Michel-Ange mettait, comme coloriste, au-dessus de Raphaël, avait, d'après un carton de son ami, peint à l'huile sur l'une des murailles de la chapelle Borgherini, à Saint-Pierre in Montorio, une Flagellation qui avait obtenu un grand succès (1). Raphaël voulut imiter ce procédé. En conséquence il fit préparer le plâtre et exécuter à l'huile par Jules Romain et François Penni les deux figures allégoriques de la Justice et de la Charité. C'était un essai qu'il tentait, et dont les artistes romains devaient être juges; mais la mort vint le surprendre sans qu'il pût compléter sa pensée. Ses élèves achevèrent, sous Clément VII, une œuvre que le temps avait interrompue (2).

« Rome, dit ici Vasari, était dans l'enthousiasme, et proclamait que Raphaël avait vaincu Michel-Ange (3). »

(1) Passavant, t. I, p. 318, note.

(2) Passavant, der Saal Constantin's. — Rafael von Urbino, t. II, p. 365-366.

(3) Mentre che lavorava costui (Sebastiano del Piombo), queste cose in Roma, era venuto in tanto credito Raffaello nella pittura, che gli

Michel-Ange, pour faire taire ces bruits, résolut d'entrer en lice avec Raphaël, et de s'aider dans cette lutte du talent de Sébastien del Piombo. Deux hommes donc, pour vaincre l'Urbinate : l'un Buonarotti, « l'ange » de l'Arioste, qui dessinera le sujet; l'autre Sébastien, ange aussi, mais dans le coloris, qui peindra le tableau.

Deux toiles avaient été préparées : sur l'une, Sébastien peignit la Résurrection du Lazare (1); sur l'autre, Raphaël retraça l'une des scènes les plus sublimes du Nouveau Testament : la Transfiguration du Christ. Les deux tableaux terminés, on les mit en présence dans la salle du Consistoire. L'épreuve ne pouvait être douteuse : Sébastien était un maître habile, un coloriste éblouissant qui étonnait le regard, mais qui ne disait rien à l'âme. Il n'y eut qu'une voix dans Rome pour décerner la palme à Raphaël.

Bien que l'artiste ait pris son sujet dans l'Évangile, il est difficile de nier que, dans le choix de sa composition, il n'ait obéi, comme il l'a fait si souvent, au symbolisme mis en pratique par Dante; il a voulu personnifier deux images : la nature divine dans la Transfiguration du Christ sur le Thabor; l'Humanité déchue dans le démoniaque. Considérée sous ce point de vue, la pensée du peintre est admirable d'unité, tandis qu'autrement il y aurait deux actions dans le même cadre : d'abord la Transfiguration, et puis la possession de l'enfant. Nous savons bien que des hommes comme Rutgers, Fuseli (2), MM. Viardot et Constantin ont com-

amici ed aderenti suoi dicevano che le pitture di lui erano, secondo l'ordine della pittura, più che quelle di Michelagnolo, vaghe di colorito, belle d'invenzioni e d'arie più vezzose e di corrispondente disegno; e che quelle del Buonarotti non avevano, dal disegno in fuori, niuna di queste parti. — Vasari, Vite, ec., vol. I, p. 719.

(1) Fu contrafatta e dipinta con diligenza grandissima, sotto ordine e disegno in alcune parti di Michalagnolo. — Vasari, t. I, p. 720.

(2) Roscoë, t. IV, p. 291, note.

battu victorieusement ce dualisme apparent ; mais l'objection est bien plus facile à réfuter, si l'on soutient, avec M. Passavant, que l'artiste, en s'inspirant du poëte florentin, a voulu mettre en présence deux signes pour exprimer une même idée (1).

Il est aisé de s'apercevoir, en examinant attentivement le tableau de la Transfiguration, de la coopération de Jules Romain à l'œuvre du maître. Sandrart avait entendu le vieux Michel-Ange Cacoselli raconter que, lorsque Jules peignait la tête du possédé, Raphaël avait pris le pinceau des mains de son disciple, et touché l'œil et la bouche du démoniaque pour lui donner une vie que Jules n'avait pu réussir à formuler (2).

Un peintre qui, dans un long séjour à Rome, passa devant cette toile dix-huit cents heures, ainsi qu'il nous le raconte, M. Constantin, a décrit avec une patience enthousiaste les beautés toujours nouvelles que l'œil découvre dans ce tableau. La Transfiguration, à son avis, est le chef-d'œuvre de toutes les écoles, le dernier terme de la puissance humaine en peinture, la limite qui, dans l'art, sépare l'homme de l'ange. C'est l'opinion d'un bon nombre d'artistes (3), bien que des critiques dont le témoignage est d'un grand poids, M. Delécluse par exemple, préfèrent à la Transfiguration la Vierge au Donataire (4). Pour nous, oserons-nous le dire ? nous trouvons dans cette œuvre admirable les signes d'une transformation malheureuse, peut-être

(1) Passavant, t. I, p. 319, 320.

(2) Passavant, t. II, p. 358.

(3) Della trasfigurazione dirò quel tanto che Sallustio disse delle mercature degli armamenti della potenza di Cartagine : meglio è tacerne che dirne poco. — Paolo Mazio, del Purismo nella pittura, Roma, 1843.

(4) L'Artiste, p. 387, 12 décembre 1841.

même d'une chute prochaine de Raphaël. Il nous semble que l'expression, où le peintre n'avait pas encore de rival, n'est pas aussi belle que dans ses autres tableaux. Ici, ce qui d'abord attire le regard, ce n'est ni le Christ, ni le démoniaque, ni les apôtres, mais cette Romaine aux formes demi-viriles, dont Raphaël étale les belles lignes dorsales avec une complaisance sensuelle. Jusqu'alors, en contemplant une œuvre de Raphaël, on sentait plus qu'on ne voyait; ici, tout au contraire, l'œil est plus occupé que l'esprit. Évidemment c'est une route nouvelle où le peintre paraît vouloir s'engager. S'il vit encore quelque temps, il est à craindre qu'il ne tombe dans l'exagération de la forme; et cette funeste révolution sera provoquée peut-être par l'admiration qu'excite le torse de sa belle Romaine. C'est pour la ligne savante qui coupe si harmonieusement le dos de cette femme, pour son profil gréco-romain, pour l'anatomie de ses bras, pour ses chairs luxuriantes, qu'on se passionne à Rome. On n'a pas l'air de faire attention à la figure du Christ, non plus qu'aux têtes des apôtres. Qui sait? dans l'intérêt de la gloire du peintre, la mort était peut-être une récompense au lieu d'un châtiment.

Tant de travaux devaient à la fin tuer Raphaël. Vingt ans après la mort de l'artiste, Fornari de Reggio assignait, dans un opuscule, d'autres causes à ce trépas subit (1); et Vasari, qui ne cachait pas ses prédilections pour Michel-Ange, répétait avec une complaisance maligne lès détails donnés par le critique (2). Depuis, dans le monde artiste, il est presque de foi que Raphaël succomba aux excès d'une passion qu'il ne cherchait pas à cacher. M. Passavant a cru devoir venger le peintre d'une accusation posthume qui n'a

(1) Osservazioni sopra il Furioso dell'Ariosto.

(2) Ultimamente per continuar fuor di modo i suoi amòri, se ne morì in età di 37 anni, l'istesso dì che nacque.

pour garantie qu'un biographe comme Vasari. Il nous montre l'artiste, la veille même où il se mit au lit (1), parcourant les ruines de Rome pour lever les plans des édifices antiques, puis travaillant, pour se distraire de ses longues courses, au tableau de la Transfiguration ; et, le soir, rentrant dans sa maison, où il trouve son vieux Fabio Calvi, cet homme de stoïque vertu, qu'il regarde comme un père et dont il écoute pieusement les conseils. Il invoque en faveur de l'artiste le témoignage de Celio Calcagnini, de Marc-Antoine Michiel de Ser Vettor (2), qui, dans diverses lettres, parlent avec honneur des mœurs du peintre. Il cite encore, pour nous mettre en défiance contre le récit de Fornari, ce que Paul Jove et André Fulvio racontent de la conduite exemplaire de Raphaël.

N'est-il donc pas plus probable, avouons-le, de supposer, avec André Fulvio, que l'activité infatigable de son tempérament, que l'ardeur incessante de son cerveau, que des travaux de nuit et de jour, que des études prolongées le soir à la lampe allumée par Fabio Calvi, que de longues courses à travers la vieille Rome usèrent avant le temps une constitution altérée si puissamment, du reste, par ce poison qu'on nomme la gloire, et qui a tué avant le temps un si grand nombre de beaux génies ?

Aux premières atteintes de la maladie, Raphaël, averti par un pressentiment secret, comprit qu'il lui fallait dire adieu pour toujours à ce monde dont il était l'orgueil. Il laissait beaucoup d'œuvres inachevées, que la main d'un autre devait terminer : il chargea de ce soin Jules Romain et François Penni, ses disciples, auxquels il laissa comme récompense, ou plutôt comme souvenir, tout ce qu'il possé-

(1) Passavant, t. I, p. 554.

(2) Marc Antonio Michiel de Ser Vettor, notizia d'opere di disegno, da un anonimo, ec. da Jacopo Morelli, Bassano, 1800, p. 210, note 128.

dait d'objets précieux. Il institua pour légataires universels les parents qu'il avait à Urbin, et disposa des biens de son père en faveur de la confrérie de Sainte-Marie de la Miséricorde : il devait ce souvenir de reconnaissance aux bons pères qui avaient fait en partie la fortune de Jean Santi. Il donna sa belle maison de la place Saint-Pierre au cardinal Bibbiena, son ami plus encore que son protecteur. Longtemps avant sa mort, il avait manifesté le désir d'être enterré à Sainte-Marie de la Rotonde, le Panthéon d'Agrippa, dans un petit caveau pratiqué, de son vivant et d'après ses dispositions, près d'un autel où devait s'élever la statue de la Vierge, qu'il chargea Lorenzetto d'exécuter. Toute sa vie, Raphaël avait eu pour Marie un amour d'enfant. Il affecta, dans son testament, mille scudi à l'acquisition d'une maison dont les revenus étaient destinés à l'entretien de cette chapelle et au traitement du prêtre qui la desservirait : ce chapelain devait, chaque mois, dire douze messes pour le repos de l'âme de l'artiste. Il choisit pour exécuteurs testamentaires Balthasar Turini de Pescia, dataire, et Jean-Baptiste Branconio d'Aquila, camérier de Sa Sainteté, ses vieux et intimes amis (1).

Ces dispositions terrestres réglées, l'artiste se confessa, et reçut les sacrements de l'Église avec les plus tendres sentiments de foi et de piété.

Pendant le cours de la maladie, qui dura quinze jours, Léon X envoya souvent demander des nouvelles de son bien-aimé. Rehberg raconte, d'après le récit d'un contemporain, que le pape, informé par ses médecins que tout espoir de sauver Raphaël était perdu, se préparait à partir

(1) Carlo Fea, Per la invenzione seguita del sepolcro di Raffaele Sanzio da Urbino nel Pantheon di M. Agrippa, in settembre e ottobre del 1833. Roma, 1833, p. 17.

pour donner sa bénédiction au moribond, quand un messager vint lui annoncer que Raphaël rendait le dernier soupir. Ce récit n'a rien d'invraisemblable : jamais âmes ne furent si bien faites pour se comprendre et s'aimer; et si Dieu eût fait de Léon un artiste; nul autre que Léon n'aurait fermé les yeux à Raphaël.

Ce fut le vendredi saint 1520, entre neuf et dix heures, qu'il mourut, à l'âge de trente-sept ans, le jour même de l'anniversaire de sa naissance (1).

Le corps fut exposé dans la maison que Bramante avait fait construire pour Raphaël, sur un catafalque éclairé par de nombreuses lampes, afin que Rome tout entière pût contempler une dernière fois les traits de son adorable artiste; car, suivant la coutume italienne, le mort avait la face découverte.

Léon X, dit Pâris de Grassis (2), voulut qu'on rendît d'insignes honneurs aux restes du peintre, l'orgueil du saint-siége, la gloire de Rome. Longtemps avant le départ du funèbre cortége pour la Rotonde, la foule se pressait autour du corps de Raphaël; l'un baisait les franges du drap mortuaire; un autre touchait la main qui avait peint tant de chefs-d'œuvre; un autre posait ses lèvres sur ce front que le génie d'Apelles avait animé pendant dix-sept ans. Le cortége prit le chemin du château Saint-Ange. Il était précédé d'une foule de chars, de chevaux, d'hommes armés; puis venaient les confréries de la ville sur deux lignes étincelantes de flambeaux; ensuite tout ce que Rome possédait de peintres, de statuaires et d'architectes, d'une main tenant un cyprès, de l'autre un cierge allumé; après,

(1) *Voir* dans Passavant, App. XVI : Ueber Rafael's Tod und die Ausdeckung seines Grabes, t. I, p. 554 et suiv.

(2) Burcard e Paride Grassi, Giornali inediti, nº 37, Mss. Barberini.

les cardinaux, les prélats, le clergé, enfin le corps de Raphaël, soutenu par quatre cardinaux (1) en habit violet : les coins du poêle étaient tenus par le cardinal-doyen, l'archichancelier, le camerlingue et le dataire. A la suite du corps marchaient à pied le gouverneur, le trésorier et toute la magistrature de Rome. Le cortége était clos par la garde suisse, derrière laquelle se pressait un peuple immense. Des fenêtres et des balcons, les femmes jetaient des fleurs sur les restes du glorieux artiste : pas un œil qui ne versât des pleurs; c'était comme un deuil immense et une calamité publique.

Après que chacun des assistants eut répandu l'eau sainte sur le corps du défunt, on le déposa dans la niche pratiquée près de l'autel de la Vierge; puis on boucha l'entrée du caveau à l'aide d'une pierre sur laquelle on grava l'inscription que Bembo avait écrite en l'honneur de Raphaël (2).

Le corps resta exposé dans l'église pendant trois jours. Au moment où l'on s'apprêtait à le descendre dans sa dernière demeure, on vit arriver le pape, qui se prosterna, pria quelques instants, bénit Raphaël, et lui

(1) Sostenuto da quattro cardinali in abito violaceo. — Paride Grassi.

(2) D. O. M.
Raphaeli. Sanctio. Joann. F. Vrbinati.
Pictori. eminentiss. veterumq. æmulo.
Cujus. spiranteis. prope. imagineis. si.
Contemplere.
Naturæ. atque. artis. fœdus. inspexeris.
Jvlii. II. et Leonis. X. Pontif. Max. X.
Picturæ. Et. architect. operibus.
Gloriam. auxit.
Vixit. annos. XXXVII. integer. integros.
Quo. die. natus. est. eo. esse. desiit.
VIII. id. Aprilis. MDXX.
Ille hic est Raphaël timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

prit pour la dernière fois la main (1), qu'il arrosa de ses larmes.

Bientôt s'éleva sur l'autel de la Vierge la statue dont Raphaël avait confié le travail à Lorenzetto (Lorenzo Lotti), et devant laquelle le peuple romain vint prier : elle a reçu le nom de Madone del Sasso; c'est une œuvre médiocre.

Raphaël, comme on l'a vu, avait assigné dans son testament une somme de 1,000 scudi à l'acquisition d'une maison dont les revenus annuels serviraient à faire célébrer douze messes par mois pour le repos de son âme (2). Ses exécuteurs testamentaires achetèrent donc dans la rue des Coronari (fabricants de chapelets) une petite maison qui existe encore, mais où l'on ne voit plus, comme autrefois, le portrait du peintre qui servait d'enseigne. Pendant près de trois siècles, le chapelain célébra dévotement la messe votive pour Raphaël; mais, en 1805, l'archiprêtre Carbonara voulut rétablir la maison, qui tombait en ruines : les frais exigés pour la reconstruction absorbèrent en partie les revenus de cette maison, qui rend à peine aujourd'hui quel-

(1) ..... Si prostrò dinanzi l'estinto Raffaello, et baciogli quella mano, tra le lagrime, che avea dato a Roma o all' Italia tanti pittorici portenti. — Paride Grassi, Mss. Barberini.

(2) Mr. Charles Falconieri, dans son opuscule qui a pour titre *Memoria intorno il rinvenimento delle ossa di Raffaello Sanzio*, Roma, 1833, in-8°, a recueilli dans le « Registro di patenti » les lignes suivantes : « Relazione del celebre pittore Raffaello Sanzio di Urbino sepolto in questa chiesa, e collegiata di santa Maria ad martyres della Rotonda di Roma. Il celebre Raffaello Sanzio da Urbino principe dei pittori fece fabbricare nella nostra collegiata..... una capella sotto l'invocazione della B. Vergine del Sasso, e terminata assegnò per dote di essa due case unite e poste nella strada dei Coronari in luogho chiamato Panico, col peso di celebrare in perpetuo 12 messe al mese per l'anima di esso Raffaello, come dal suo testamento che si dice rogato l'anno 1520 per gli atti dell' Appocelli, oggi Andrea Gabrielli Not. A. C. : quel testamento per diligenza usata non si è potuto rinvenire, nè appresso d. notaro, nè da altri.

ques scudi (1) ; en sorte que la voix du prêtre ne peut plus s'élever, comme autrefois, pour recommander à la miséricorde divine celui que Léon X pleura si amèrement (2). Espérons que la prière de Castiglione, quand il apprit la mort de son ami, aura été exaucée ! « En vérité, disait le noble comte, je suis bien à Rome, mais c'est comme si je n'y étais pas, parce que mon pauvre petit Raphaël me manque. Que Dieu ait pitié de cette belle âme (3) ! »

Depuis plus de trois siècles, les restes du peintre reposaient dans le caveau de l'église de la Rotonde, « ensevelis moins profondément encore que le génie de l'artiste, » suivant la belle expression d'Overbeck (4), quand une discussion s'éleva tout à coup sur l'identité du crâne, que l'Académie de Saint-Luc croyait prosséder. La société montrait aux visiteurs ce crâne comme appartenant à Raphaël. Quelques hommes érudits prétendaient que les restes tout entiers du peintre d'Urbin reposaient dans une église de Rome : on avait oublié généralement le nom de l'édifice. Le sculpteur Fabris demanda au gouvernement la permission d'ouvrir, ou plutôt de chercher la tombe de Raphaël. Grégoire XVI l'accorda, et, le 9 septembre 1833, les investigations commencèrent dans la Rotonde : le 14, on découvrit les restes authentiques de Raphaël.

Rome était représentée à cette exhumation de son grand peintre par toutes sortes de célébrités européennes : le cardinal Zurla, le chevalier Camucini, Horace Vernet, le sculpteur Fabris. M. Overbeck était là présent, attendant avec une anxiété religieuse le moment où apparaîtrait à son

(1) Passavant, t. I, p. 560.

(2) La sua morte amaramente lo fece piangere.— Vasari, t. II, p. 33.

(3) Io son sano, ma non pare essere a Roma, perchè non vi è più il mio poveretto Raffaello. Che Dio abbia quell' anima benedetta ! — Lettere del conte Baldassare Castiglione. Padova, 1769, t. II, p. 74.

(4) Lettre à M. Veit, directeur de l'Institut des arts à Francfort-s.-l.-M.

regard l'image, ou ce je ne sais quoi qu'on appelait autrefois Sanzio.

« Je ne vous dirai pas, écrit-il dans une lettre toute poétique au directeur de l'école des beaux-arts de Francfort-sur-le-Mein, l'émotion qui nous saisit à la vue de ce squelette que les assistants reconnurent pour celui de Raphaël. On comprendra le frisson qui nous agita tous tant que nous étions : c'était lui, c'était Raphaël (1) ! »

Ainsi le crâne de l'Académie de Saint-Luc devait quitter sa demeure de verre : ce n'était plus qu'un crâne vulgaire, celui du chanoine de la Rotonde, Desiderio d'Adjutorio, fondateur, en 1539, de la congrégation des Virtuosi du Panthéon.

Le squelette était long de sept palmes et demi (cinq pieds deux pouces); la tête était tournée vers le côté droit de l'autel; le crâne était parfaitement conservé; seulement l'eau, en s'infiltrant, pendant les inondations du Tibre, dans le caveau, avait légèrement corrodé l'occiput. A en juger d'après le modèle en plâtre moulé par le sculpteur Fabris, le front était saillant, mais étroit, d'une hauteur ordinaire; les dents d'une grande blancheur et au nombre de vingt-neuf; les mains fort belles (2).

Goëthe a écrit que, « de tous les artistes, Raphaël est le seul dont on voudrait avoir fait tout ce qu'il a fait (3) ; » au point de vue plastique, dirons-nous. Cherchez dans cette vie

(1) *Voir* la lettre d'Overbeck, insérée dans la Vie de Raphaël par Passavant, pag. 562, 564, t. I[er].

(2) *Voyez* Avv. D. Carlo Fea : per la invenzione seguita del sepolcro di Raffaelle Sanzio da Urbino. Roma, 1833, in-4o. — Carlo Falconieri Siciliano, Memoria intorno il rinvenimento delle ossa di Raffaello Sanzio, Roma, 1833, in-8o. — Allgemeine Zeitung, 10 Nov.; Museum 18 nov. 1833, et la notice : Rafael's Grab, insérée dans l'Appendix de la vie de Raphaël par Passavant, t. I, p. 558-570.

(3) Er hat eben immer gemacht, was andere zu machen wünschten. —Ital. Reise, p. 160.

si courte, et pourtant si pleine, il n'est pas une pensée qui ne soit poétique. Jamais il ne s'est servi de la matière que pour l'idéaliser. Il aima la forme, sans doute; mais à la forme, même païenne, il ne sacrifia pas la pensée.

On peut dire de la peinture ce qu'on a dit de la littérature : qu'elle est l'expression de la société; car peindre, c'est écrire en couleur. Au quinzième siècle, quand la vie est tout absorbée en Dieu, le peintre ne peut la reproduire que dans la manifestation ordinaire, la prière. Aussi sa composition est-elle toute spiritualiste; la matière n'y entre que comme un accident, qu'il dédaigne ou qu'il néglige; c'est l'âme seule qu'il veut traduire aux regards. De là son indifférence systématique pour le corps ou tout ce qui peut le rappeler. Mais quand la société sortit du cloître pour apparaître dans l'intérieur du ménage, sur la place publique, dans le tribunal, dans ce qu'on nomme la vie réelle, le peintre dut comprendre que l'homme, qui jusqu'alors n'avait formulé qu'une unité, était double désormais, et qu'il devait le représenter en corps et en âme. Alors on sentit la nécessité d'étudier le phénomène extérieur, et la forme dut avoir son culte. Cimabue de Florence, et Duccio de Sienne, surent animer de quelque étincelle de vie les types engourdis de l'école byzantine; Giotto, Simon di Martino et quelques autres s'essayèrent dans une voie nouvelle. S'ils restèrent fidèles aux représentations traditionnelles de leurs devanciers, obligés de peindre des événements et des personnages pris dans la légende des cloîtres, ils cherchèrent à mettre en scène l'esprit et le corps de leurs personnages. Ces tentatives de réhabilitation de la forme, poursuivies depuis par Giotto, Masaccio et quelques peintres florentins, n'eurent de résultat que sous Léonard de Vinci, qui, possédant une science profonde de l'anatomie, exprima beaucoup mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors la vie organique. Il fallait un peintre comme Raphaël, doué d'une

exquise sensibilité, porté de sa nature à la contemplation, amoureux des rêveries, initié au symbolisme de Dante, pour réhabiliter la forme à force d'idéalisation, et faire resplendir le phénomène visible sans tomber dans le naturalisme, quand il faisait de la peinture chrétienne.

Si la forme n'eût eu pour représentant qu'un artiste comme Léonard, si éminent du reste, mais infatué du paganisme, peut-être n'eût-elle pas séduit autant d'esprits; mais, quand on la vit reproduite avec tant d'amour par un peintre de l'école du Pérugin, il n'est pas étonnant qu'on se passionnât pour tout ce qu'il y avait en elle de merveilleux. Par elle on fascinait le regard, par elle on attirait la foule, par elle on subjuguait les sens, par elle on faisait du bruit dans le monde; mais comme il était impossible de dérober à Raphaël son pinceau pour orner le vêtement de cette fée visible, Raphaël mort, ce qu'on tâcha de reproduire ce fut sa couleur seulement. On ne comprit pas que cet artiste, qui voyait dans chaque objet créé un reflet de la Divinité, n'avait jamais fait la faute d'effacer sous l'ornement l'origine céleste que chaque objet créé portait en lui. Raphaël écrivait à Castiglione : « Pour formuler ma beauté, j'ai mon type dans l'esprit (1). » C'est d'après cet idéal qu'il composait ses madones. Il savait que la peinture, en se servant de couleurs et de lumières, substances tout à fait immatérielles, devait avant tout représenter la vie de l'âme, élément principal du christianisme. L'idéal produit dans la tête de sa Vierge, tout le reste, vêtement, pose, perspective, paysage, n'était destiné qu'à relever la beauté spirituelle dont il imprégnait la figure de Marie. Ses disciples, ses successeurs tombèrent

(1) Ma essendo carestia e di buoni giudicj, e di belle donne, io mi servo di certa idea che mi viene nella mente. — *Voyez* Nuova scelta di lettere, etc., de Bernardino Pino. Venezia, 1582.—Passavant, t. I, p. 533.

dans une exagération contraire à celle qu'on avait si justement reprochée à ses devanciers. Chez les maîtres anciens, l'homme n'est qu'une unité : il n'a qu'une âme; de son enveloppe terrestre ils ne font aucun cas. Ils ne veulent pas voir que le Christ a pris un corps, et que l'art, en représentant l'homme, doit à la fois exprimer ce dualisme; et c'est ce qu'a fait si heureusement Raphaël. Sous les successeurs de Sanzio, l'homme a perdu son âme; ce n'est plus que de la matière organisée qu'ils s'étudient à embellir de toutes sortes de manières, tombant ainsi dans un naturalisme qui fait de la peinture un métier au lieu d'un art (1).

(1) Sur Raphaël, on consultera : H. H. Fuessli, dans le Allgemeine Künstler-Lexikon, Zürich, 1814. — G. Ch. Braun, Raphael Sanzio's Leben und Werke, Wiesbaden, 1815. — Friedrich Rehberg, Raphael aus Urbino, München, 1824. — Quatremère de Quincy, Histoire de la Vie et des Ouvrages de Raphaël. Paris, 1824, in-8o. — E. F. von Rumohr, Ueber Raphaël von Urbino, und dessen nähere Zeitgenossen, Berlin, 1831, in-8o. — G. K. Nagler, Raphaël als Mensch und Künstler, München, 1836, in-8o. — D. Franz Kugler's Handbuch der Geschichte der Malerei in Italien, Berlin, 1837, in-8o.

CHAPITRE XIX.

PEINTRES ET ARTISTES DIVERS. — GUERRE CONTRE LES TURCS.

Protection accordée à Jules Romain par Léon X. — Cet artiste achève la salle de Constantin. — La bataille de Maxence. — Léonard de Vinci vient à Rome. — Accueil que lui fait Sa Sainteté. — Sansovino. — La papauté, tout en favorisant l'art, ne néglige pas les intérêts du christianisme. — Ses divers appels aux princes catholiques pour se croiser contre les Turcs. — Æneas Sylvius (Pie II). — Léon X prêche la sainte croisade.

Parmi les jeunes artistes qui formaient le cortége accoutumé de Raphaël, il en était un que le maître aimait plus que tous les autres, parce qu'il était vif, affable, gracieux, conteur élégant, amoureux de son art, et patient autant qu'assidu au travail. Quand il eût été le fils de Raphaël, dit Vasari, qui fait un si beau portrait de Jules Romain (Pippi (1)), il n'en aurait pas été plus chéri. Raphaël lui avait confié, comme au plus habile de ses disciples, la direction des travaux des loges du Vatican. C'est Jules qui peignit la création d'Adam et d'Ève, l'Arche de Noé, le Sacrifice, Moïse trouvé sur les eaux par la fille de Pharaon. Il avait aidé son maître dans le travail de la chambre di Torre Borgia; on lui doit en partie les peintures à fresque de la Farnésine. Enfin Raphaël, au moment de mourir, l'avait chargé d'achever la salle de Constantin. Léon X avait accepté Jules Romain.

(1) Fu dolcissimo nella conversazione, gioviale, affabile, grazioso e tutto pieno d'ottimi costumi. — Vasari, Vita di Giulio Romano, p. 706, ed. di Fir., t. I.

C'était un peintre d'une imagination puissante, mais d'une fougue désordonnée, tenant beaucoup plus de Michel-Ange que de Raphaël, et qui en toute chose ne voyait que la forme; coloriste chaud et amoureux de l'effet. Ne lui demandez pas une de ces têtes si ineffables de chasteté, comme les sait rêver et peindre Raphaël; on croirait qu'il n'a jamais ouvert la Bible, et surtout le livre divin des Évangiles. S'il a besoin d'un personnage, il préférera le chercher dans l'Olympe plutôt que dans le Ciel des chrétiens; ses enfants, quand il en peindra, comme dans la Farnésine, seront des génies aux formes arrondies, aux chairs fleuries, à la figure mutine, éveillée, de vrais amours de théâtre. Mais commandez-lui une bataille; alors vous verrez le mouvement qu'il y jettera : il sera poëte, et vous entraînera dans la mêlée. Vous entendrez le hennissement des chevaux, le cliquetis des armes, le cri des mourants, les acclamations du vainqueur, l'écroulement des tours, un bruit assourdissant de coups de lance et de dague. La bataille recommencera pour vous; après dix siècles, elle revivra, dans chacun de ses épisodes, avec une effrayante vérité.

Le grand poëme mural où la papauté avait voulu que la peinture chantât en couleur l'ancienne et la nouvelle loi, le christianisme avant et après la révélation, n'était pas achevé quand mourut Raphaël. Le peintre devait raconter, dans la quatrième salle du Vatican, la victoire de ce gibet où l'Homme-Dieu avait été cloué pour racheter le monde. Cette croix, que le paganisme regarda longtemps comme une folie, devait un jour porter en lettres de feu l'arrêt de mort du paganisme. Qui mieux que Raphaël pouvait décrire aux yeux cette apparition surnaturelle? Au moment où la renaissance, protégée par la papauté, nous livre à chaque heure du jour quelque débris de ce que le paganisme appelait ses dieux, il est beau d'assister aux développements de

cette pensée toute chrétienne, qu'un pape guerrier comme Jules II, ou artiste comme Léon X, poursuit avec tant de persévérance : le triomphe visible de l'Église narré par tous ces arts à la fois dont l'antiquité nous livra les secrets. La papauté ne se cache pas : elle protége la sculpture, représentée par Phidias; la peinture, représentée par Apelles; la poésie, représentée par Homère et Virgile; la philosophie, représentée par Platon et Aristote. Elle accueille toutes les lumières profanes venues d'Orient, elle va les chercher en Grèce comme en Égypte, et, une fois à Rome, elle s'en sert pour la glorification de l'œuvre du Christ. Elle fait élever des temples imités de l'antique, qu'elle dédie au prince des apôtres; elle relève une colonne païenne qu'elle met sous la protection d'un disciple de Jésus; elle convertit le Panthéon en une église chrétienne, et dans sa demeure à elle elle veut que partout l'œil lise en toutes sortes de beaux caractères le triomphe de notre Dieu.

Raphaël avait fait le dessin de l'apparition de la croix dans les airs, et du carton de la bataille contre Maxence. Son intention, comme nous l'avons dit, était d'exécuter à l'huile les peintures diverses de la salle de Constantin; deux figures, celles de la Justice et de la Charité, avaient été traitées par ce procédé. Plus tard, on s'aperçut que la peinture à l'huile n'avait ni le brillant ni la fermeté de la peinture à fresque, qu'elle ternissait facilement et tombait dans le noir. Alors Jules Romain, Jean François Penni, Jean de Lione et Raphaël del Colle, firent abattre les plâtres préparés par Raphaël, mais en conservant comme des reliques précieuses les deux figures allégoriques de la Justice et de la Charité, peintes par le grand maître.

C'est Jules Romain qui voulut traiter seul la bataille contre Maxence, et c'est certainement une des plus belles œuvres de ce peintre. Grâce à lui, on assiste véritablement à

la dernière lutte des deux cultes, représentés, le paganisme, par ce terrible Maxence, le dernier des Romains; le christianisme, par Constantin, l'homme choisi de Dieu pour étouffer le polythéisme. Le duel est terrible. Le coursier qui emporte l'empereur est aiguillonné par un éperon divin, tant il marche vite; à peine si les soldats qui portent la bannière où flotte le signe de la croix peuvent le suivre dans sa course à travers la plaine. Dans le fond, on voit venir deux cavaliers qui tiennent à la main les têtes sanglantes de chefs ennemis, un troisième qui montre du doigt Maxence, que son cheval entraîne vers un torrent. Constantin, au-dessus duquel plane un groupe d'anges protecteurs, lève son javelot pour frapper au cœur son rival, tandis que dans le lointain on entend le son des trompettes qui annoncent la défaite des païens. La bataille est gagnée ; les ennemis du Christ fuient dans un pêle-mêle affreux : les uns essayent de franchir le pont qui va manquer sous leurs pas; les autres traversent le torrent dans des canots où la flèche chrétienne vient les atteindre; il en est qui se jettent avec leurs pesantes armures dans la rivière, tâchant, mais en vain, de s'accrocher à la barque qui porte leurs compagnons, et qui, surchargée déjà, menace de s'engloutir sous la vague furieuse. Il est manifeste que Raphaël a dessiné les épisodes de cette lutte terrible; on le devine à quelques traits empreints de son génie mélancolique; par exemple, à ce vieux guerrier qui dans le porte-enseigne d'un parti ennemi a reconnu le cadavre de son fils.

Léon X avait à Florence entendu souvent parler de Léonard de Vinci; il connaissait quelques tableaux de ce maître : il n'est donc pas étonnant qu'il désirât l'attirer à Rome. Léonard, de son côté, était bien aise de voir si Michel-Ange et Raphaël méritaient la renommée qu'ils avaient acquise. Le vieux peintre florentin voulait, avant d

mourir, défier ces beaux génies; et certes l'auteur de la Cène avait des droits incontestables à se mesurer avec quiconque au monde se mêlait de manier le pinceau. C'était plus qu'un peintre. Pendant que Raphaël se livrait à la composition d'un traité de myologie, que Michel-Ange dessinait les planches anatomiques de son ami Columbus, il avait étudié, dans l'Anthropotomie de Marc-Antoine della Torre, toute la charpente osseuse du corps humain. C'était aussi une nature privilégiée qui ne savait pas seulement broyer admirablement de la couleur, mais qui possédait en maître l'architecture, la sculpture, la musique, l'hydrographie, la mécanique, et qui aurait, au besoin, célébré en beaux vers chacune de ces sciences diverses. Seulement l'âge commençait à glacer cette main glorieuse qui avait exécuté la tête du Christ dans le tableau de la Cène, sainte Anne et la Vierge, fondé une académie à Milan, trouvé le moyen de canaliser le Tésin, produit ses admirables traités sur la perspective, la lumière et l'anatomie, élevé de colossales statues, et écrit à Louis Sforce : « Item, en peinture je puis faire ce que l'on désirera, tout aussi bien que qui que ce soit (1). »

L'artiste avait donc quitté Milan vers la fin de septembre 1513, comme il le raconte lui-même (2), avec quelques-uns de ses disciples : Jean Boltraffio, François Melzi, Salaino, Lorenzo et Fanfoja.

En route il eut le bonheur de trouver Julien de Médicis, son protecteur, qui se rendait à Rome. Julien, ainsi que tous ceux de sa famille, protégeait les arts : il aimait Léonard. C'était pour lui une bonne fortune que la rencontre d'un homme tel que le Florentin, qui, pour abréger les longueurs

(1) M. Delécluze, l'Artiste, 31 octobre 1841, p. 28.

(2) Passavant, t. I, p. 218. — Codex B. Bib. Ambrosienne, aujourd'hui à la bibliothèque des Beaux-Arts, à Paris.

du chemin, avait des secrets qu'aucun peintre de son époque n'avait possédés. Il formait, à l'aide de la cire, qu'il pétrissait entre ses doigts aussi finement que le marteau peut étirer l'or, des papillons, des fleurs, des têtes d'ange (1), sur lesquels il soufflait, et que le vent emportait comme autant de bulles de savon. Certainement si un voyageur, en passant, avait couru après ces fantaisies ailées, il n'aurait jamais soupçonné qu'elles étaient l'œuvre du peintre du Cénacle.

Léon X attendait avec impatience le Florentin, qu'il accueillit en pape. Quelques jours après, à une nouvelle audience, Léonard recevait de la bouche même du pontife la commande de divers tableaux, et, entre autres, de cette Sainte Famille qu'on admire aujourd'hui dans la galerie de Saint-Pétersbourg (2).

Léonard voulait prouver au pontife, et peut-être encore plus à ses rivaux, que l'âge n'avait point encore engourdi les doigts qui avaient produit la Ginevra Benci. Et en effet, dit ici M. Passavant, cette Sainte Famille montre que si Léonard pouvait être vaincu par Michel-Ange, ce n'était ni par la perfection du dessin, ni par le fini du modelé. Nous aimons Raphaël, qui vient au-devant de son rival à cheveux blancs, lui presse les mains, le loue en beaux termes, et le regarde sur-le-champ comme son ami. Raphaël était alors dans toute sa jeunesse et dans toute sa gloire : le Prométhée florentin, c'est le nom que Lomazzo donne à Léonard, dut être heureux de ces témoignages d'admiration. Nous nous attendions à voir Michel-Ange embrasser le représentant de l'école florentine, et prendre la figure inspirée de Léonard pour la placer dans quelques-uns de ses tableaux, ainsi qu'il

(1) Passavant, p. 219. — Vasari, p. 450, t. I, ed. Florence.
(2) Passavant, t. I, p. 219. — Vasari, Ann., p. 452, t. I.

faisait de toute créature humaine qu'il admirait : il n'en fut point ainsi, malheureusement pour Buonarotti, qui chercha querelle au vieux maître, et le força de quitter Rome d'abord, et ensuite Florence en 1519, lors du concours pour le plan de la façade de la basilique de Saint-Laurent; concours où il le vainquit, du reste, glorieusement.

Raphaël, qui ne connut jamais l'envie, protégea Luca della Robbia, qui fit pour Léon X, sur *terra invetriata*, les armoiries qui ornent les appartements du Vatican (1). Un grand artiste que le pape employa et traita magnifiquement, c'est André Contucci, si connu sous le nom de Sansovino, et qui termina quatre bas-reliefs de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, commencés par Bramante. Sansovino sut faire vivre le bronze.

La papauté, en se faisant homme dans l'intérêt de l'art, qu'elle traitait en grand seigneur, ne négligeait pas la cause des peuples dont Dieu lui confia la conduite.

Nous ne connaissons pas de plus beau spectacle que celui qu'elle donne au monde chrétien pendant plusieurs siècles, en convoquant tous ceux qui reçurent le saint baptême, empereurs, rois, ducs, princes, peuple, à se croiser contre les Turcs. Il ne se passe pas un jour sans que sa voix dénonce les conquêtes de l'islamisme menaçantes pour la religion du Christ. A tous ceux qui voudront combattre l'infidèle, soit l'épée, soit l'obole à la main, elle promet toutes les récompenses spirituelles qu'elle peut accorder. On peut dire que la papauté fait en quelque sorte l'office de journaliste : grâce à cet œil qu'elle tient toujours ouvert sur l'Orient, dès que le Turc avance d'un seul pas, la chrétienté en est avertie. A tous les chrétiens elle ne dit pas seulement : Ne laissez pas perdre ce sang précieux qui

(1) Roscoë, t. IV, p. 301, 302. — Vasari, t. I, p. 227.

coula sur le Golgotha; l'infidèle est à vos portes, renversant la croix du Sauveur, le sanctuaire sacré, la tombe de vos évêques; mais : Si le croissant triomphe, c'en est fait de la civilisation, de l'humanité, de l'art; la barbarie sera votre tombeau. La papauté a ses pontifes, qui prient du haut de la chaire de saint Pierre; ses missionnaires, qui parcourent le monde; ses saintes filles qui pleurent, ses ambassadeurs qui négocient; ses poëtes même, comme le Mantouan, qui appellent aux armes dans la langue de Virgile. On dirait que le monde catholique est frappé de vertige et de cécité; il laisse venir les Turcs, et affecte de ne pas croire aux prophéties de la papauté. Les Turcs marchent, et cette fois ils sont à Constantinople (1453). « Seule, crie l'évêque de Sienne aux monarques germains rassemblés à Francfort, seule au milieu des cités grecques, Constantinople était restée debout, asile des lettres, séjour de la sagesse antique, forteresse de la philosophie (1) : la voilà couchée à terre. »

Les princes daignent à peine jeter un regard de pitié sur la pauvre esclave.

Les Turcs marchent : la papauté ne perd pas courage. Elle fait convoquer une diète à Augsbourg; ses ambassadeurs gémissent et attendrissent ceux qui les écoutent; mais les pleurs sont bien vite séchés : nul ne veut partir pour la sainte expédition; le peuple dit que ses maîtres cherchent à le voler (2).

Ænéas Sylvius vient d'être élu pape, après la mort de Calixte III, qui, comme ses prédécesseurs, a prêché la

(1) M. Verdière, Essai sur Ænéas Sylvius Piccolomini, in-8°, 1843, p. 47.

(2) Dicebantque eos corrodere aurum velle, non bellum gerere. — Comm. Pii II, t. I, p. 41.

croisade (1). Il sait que les contrées par où pénètrent les Turcs sont le chemin qu'avaient pris autrefois les hordes barbares pour envahir l'Italie. Il convoque une diète à Mantoue. Cette fois les oreilles des princes et des peuples ne sont plus sourdes : la Hongrie promet quatre mille hommes, l'Allemagne quarante mille, la Bourgogne six mille, les Italiens une belle marine, les prélats le dixième de leurs revenus, les séculiers le trentième, les juifs le vingtième (2).

Bessarion est chargé de presser l'envoi des secours promis par l'Allemagne; mais il arrive au moment où les princes sont malheureusement divisés par des querelles intestines.

Les Turcs marchent. Alors Pie II rassemble ses cardinaux : « Frères, leur dit-il, le moment de mourir est arrivé; ne disons plus aux princes : En avant! disons-leur : Venez. Quand ils verront le vicaire de Jésus-Christ, vieux et infirme, partir pour la guerre sainte, ils rougiront de rester chez eux. Allons mourir (3). Notre place sera sur la poupe d'un vaisseau, sur le sommet d'un rocher : nous lèverons les mains vers Dieu; en face de nous, nous placerons le corps de Jésus-Christ; nous lui demanderons la victoire. Vous viendrez avec nous, mes frères, à l'exception des vieillards. »

Les cardinaux s'inclinent en signe d'assentiment.

Et à l'heure dite, le pape, après avoir fait sa prière au pied de l'autel des saints Apôtres, remontait le Tibre dans une barque et arrivait à Ancône, où l'attendaient un grand

(1) Conclave Callisti III, Mss. Bib. du Roi, no 5153, cité par M. Verdière.

(2) Schmidt, Hist. des Allemands, t. v.

(3) Fortasse cùm viderint Jesu Christi Vicarium, senem et ægrotum ad bella vadentem, eos pudebit manere domi.

nombre de croisés, trente mille environ, tous hommes du peuple, pauvres, déguenillés, sans pain et sans armes. Et qui donc en prendra le commandement? Le pape regardait tristement le cardinal Carvajal, qui, comprenant Sa Sainteté, s'inclina en s'écriant : « Me voici : je suis prêt à suivre l'exemple du souverain pontife, qui va donner sa vie pour moi comme pour les autres. » Le pape souriait de joie et de pitié, car le malheureux Carvajal n'avait plus qu'un souffle de vie; ses dents claquaient continuellement, par l'effet du froid qu'il avait souffert dans la guerre contre les Turcs (1).

Le 14 août 1464, on vit un beau spectacle sur la mer Adriatique : douze galères vénitiennes s'avançaient à pleines voiles sur une seule ligne. Pie II est heureux; encore un peu de temps, et du haut de son navire il bénira ceux qui viennent au secours de la chrétienté menacée. Mais la nuit il se sentit suffoqué; le lendemain, tous les cardinaux entouraient le lit du moribond, qui récitait le Symbole des Apôtres, demandait aux assistants pardon des fautes qu'il avait pu commettre, attirait doucement à lui le cardinal de Pavie, lui passait les bras autour du cou, et d'une voix éteinte murmurait : « Mon fils, fais le bien, prie pour moi... (2) » et mourait.

Les Turcs marchent. Sixte IV fait prêcher contre eux une croisade. Puis vient Innocent VIII, qui assigne à cette sainte guerre tous les revenus de l'Église de Rome, n'en retenant que la plus petite partie pour l'entretien de sa maison; puis Alexandre VI, puis Jules II, qui prient et exhortent, et ne sont pas écoutés (3).

(1) M. Verdière, Essai sur Ænéas Sylvius Piccolomini, p. 151.

(2) Commentaire du card. de Pavie, l. I, p. 361.—M. Verdière, l. c., p. 153-154.

(3) Raynald. ad ann. 1479, 84, 87, 93, 1500, 1503.—De Burigni, Vie d'Érasme, t. II, p. 321-324.

Un jour le soleil, en se levant, éclaira l'étendard du prophète sur les rivages italiens (1). Alors les monarques chrétiens croient avoir assez fait pour l'honneur du Christ, en prêtant à son vicaire quelques lances ou quelques sequins. Les Turcs marchent. Il faut entendre Égidius de Viterbe, au commencement du concile de Latran, sous Jules II, pour se faire une idée des terreurs des peuples de la péninsule. « Entendez-vous, Pierre? Entendez-vous, Paul? Entendez-vous, protecteurs de la ville de Rome? Voici venir le Turc, qui va désoler l'Église fondée par votre précieux sang; voyez-vous cette terre sacrée qui, cette année, a été arrosée de plus de sang que de pluie (2)! »

Alors Égidius pleure, prie, implore la pitié de la chrétienté, et, comme ceux qui sont venus avant lui, prophétise la ruine de l'homme et de l'humanité, si sa voix n'est pas entendue. Jules II, ainsi que Nicolas V, Calixte III, Pie II, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, promet des indulgences, car il n'a pas d'autres trésors à donner à qui se croisera contre le Turc.

Comment croit-on que répondent à cet appel quelques-uns de ces Teutons qui sont venus en Italie s'échauffer au soleil des splendides intelligences que cette terre produit? Ulrich de Hutten appelle un autre Brutus pour frapper un autre Jules; car, dit-il dans son langage d'énergumène, « Rome est menacée de mort toutes les fois qu'elle a pour maître un Jules (3). »

Et pour effrayer ses compatriotes, il se met à tracer le

(1) Nicol. Reusner, de Bello Turcico orationes et consultationes, vol. II. Lips. in-4°, 1596, p. 272.

(2) Hoc anno plus cruoris hausisse quàm pluviæ, minus imbrium bibisse quàm sanguinis.

(3) Julius est Romæ, quis abest? date numina Brutum :
Nam quoties Romæ est Julius, illa perit.

portrait du pontife romain. Ne dirait-on pas d'un Sarmate? « Poitrine recouverte de fer, barbe touffue, chevelure ondoyante, œil louche, caché sous un front protubérant, lèvres d'où tombent des paroles de flammmes *tartaréennes* (1). »

« Point d'or, dit-il ailleurs, pour combattre le Turc! Ah! oui, il faut se croiser, mais contre Rome : Rome, où l'on ne trouve qu'avocats, auditeurs, notaires, procureurs, bullistes, juristes, gens aux nombreux domestiques et qui s'engraissent de nos sueurs et de notre sang... Brisons leur joug insolent; brisons nos chaînes, Teutons (2)! »

Les plaintes qu'exhala plus tard la papauté, toujours dans ce même concile de Latran, semblent reproduire l'angélique douceur de celui qui en est le représentant. Léon X fait un appel tout à la fois au patriotisme et à la piété des princes; il voudrait les voir s'unir dans une pensée commune de charité pour refouler au loin ces hordes barbares qui vont bientôt effacer de la terre la religion du Christ, c'est-à-dire la civilisation elle-même (3).

(1) Qui chalybe et duris amicitur Julius armis,
Terribilis barbâ, terribilisque comâ.
Cui torvos horrore oculos frons occulit atrox,
Tartareæ ignescunt cujus in ore minæ.

(2) Manch Advokat und Auditor,
Notarius, Procurator,
Die Bullen geben, sprechen Recht,
Dero jeder hat sein G'sind und Knecht,
Und nehmen täglich ein
Von Teutschen unser Schweiss und Blut,
Ist das leiden, und ists gut?

Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum. —Klag'und Vermahnung gegen die übermässige, unchristliche Gewalt des Papsts in Rom.—Ulrichi ab Hutten, equitis germani, opera quæ extant omnia, ed. Herm. Munch., Berolini, 1821, in-8o.

(3) Objurgatio cum exhortatione ad capienda arma contra infideles, ad reges et principes christianos.

Parmi les Pères du concile, l'archevêque de Patras attirait tous les regards. Aaron, dans l'antiquité judaïque, n'avait pas une barbe plus belle de blancheur. Ne lui demandons pas de ces mouvements oratoires qui entraînent et qui subjuguent; sa parole est éloquente de douceur; c'était une âme tendre qui, ayant beaucoup souffert, avait trouvé d'ineffables ravissements dans sa piété envers Marie. Il parla contre les Turcs, mais sans emportement. Il voulait qu'on eût recours à la Reine des anges, et, pour la fléchir, il lui offrait les larmes que tant de mères privées de leurs enfants par la cruauté des infidèles avaient répandues devant Dieu. Il parlait à l'assemblée de sa cithare qui ne savait plus que gémir; il se comparait à Job, qui ne pouvait plus que pleurer (1).

Mais Dieu s'est enfin laissé fléchir; les prières de la papauté ont été entendues; c'est qu'elle a prié dans les larmes, à travers les rues de Rome, sur la tombe des martyrs, les pieds nus et la corde au cou : Maximilien Ier, l'empereur, s'est attendri et vient d'appeler l'Allemagne aux armes.

Que fait Hutten? Couché sur son lit de douleur par la maladie qu'il a contractée dans les camps, il se soulève, demande une plume et écrit au peuple qui se pressait pour apporter son obole : « Ne donne pas cette obole; n'écoute pas, je t'en prie, ces légats que Rome envoie dans les quatre parties du monde pour demander l'aumône : c'est le lait des nations qu'elle veut tarir; c'est à la mamelle des rois qu'elle veut s'enivrer (2). »

(1) Et ego quidem jam septuagenarius, cujus cithara versa est in luctum, et organum cum Job in vocem flentium.

(2) Verùm sub hoc prætextu, per hanc fictam pietatem, sub hoc umbrato nomine expoliare imperitiorem populum, sugere lac gentium, inebriari mamillâ regum vult. — Oratio de non dandis decimis, Opera Hutteni, t. II.

Alors la papauté va frapper, comme une mendiante, à la porte de tous les palais : Ouvrez-moi, dit-elle, au nom de Jésus, et donnez-moi un homme ou une obole.

Léon X écrit au roi d'Angleterre :

« Le moment va venir où vivre ne sera pas un poids insupportable : mon cœur est dans la joie, car j'apprends que Maximilien, empereur d'Allemagne, François I[er], roi de France, Charles, roi d'Espagne, s'entendent pour faire la guerre aux Turcs. Le Turc jusqu'à cette heure a mis à profit nos dissensions; de jour en jour il devenait plus formidable : enfin, grâce à Dieu, il est sur le point d'être arrêté dans sa marche. Je vais envoyer aux princes chrétiens des légats, tous revêtus de la dignité de cardinal, grands et nobles personnages, pour presser l'envoi du secours que les princes nous ont promis... Vous ne serez pas le dernier à prendre part à cette glorieuse croisade; il y va de votre honneur. Que vous dirai-je encore, Dieu, notre maître à tous, vous parle ; écoutez sa voix (1). »

— « Non, non, crie un moine saxon, n'écoutez pas la voix de Léon X... Moi, Martin, je m'adresse à tous mes chers enfants dans le Christ; je les conjure de prier pour nos pauvres princes allemands : ne nous engageons pas dans cette croisade contre les Turcs, et ne donnons pas au pape un seul denier (2). Plutôt mille fois le Turc ou le Tar-

(1) Itaque sperare jam incipio, non longissimè abesse illud tempus quo vivere nos non pudeat..... Ad te regesque reliquos mittere legatos decrevi ex iis qui cardinales sunt, magnos et claros viros, quibus ea sola cura sit quæ ad bellum pertinet apud vos procurandi, ut celeriùs omnia confici atque testatiùs possint..... Plura non dicam, res enim satis per se ipsa loquitur, vel Deus dominus noster potiùs te pro se alloquitur. — Epist. Bembi, nomine Leonis X scriptæ, ep. XXI, lib. 14.

(2) Ich Martinus, bitte alle Christen, wolten helfen Gott bitten, für solche elende, vorblendte teutsche Fürsten, dass wir ja nit folgen wider den Türcken zu ziehen, oder zu geben. — Luther's Werke, t. II. Zu Jena, durch Donatum Richezenheim, anno 1556, fol. 435, b.

tare que la messe (1) ! Faut-il vous le dire à haute et intelligible voix ? je ne conçois pas plus la guerre faite à un Turc qu'à un chrétien (2). »

Léon X ne se décourage pas ; il ordonne de nouvelles prières pour que Dieu touche le cœur des rois, et il écrit à François Ier :

« Les Turcs ne discontinuent pas leurs préparatifs ; s'ils ne peuvent cet été, comme on le pensait, mettre en mer leur grande flotte, nous savons qu'ils se préparent à infester nos mers de leurs pirates... Je vous en conjure, équipez au plus tôt votre flotte, afin que vos vaisseaux, réunis aux miens et à ceux du roi d'Espagne, puissent donner la chasse à nos ennemis communs... (3). »

Et un docteur en théologie monte en chaire, et parle ainsi :

« Point de guerre au Turc, je vous en conjure, mes bien-aimés : le Turc peuple le ciel de bienheureux, et le pape peuple l'enfer de chrétiens (4). Mais les cloîtres et les universités dans le royaume papiste valent beaucoup moins que les Turcs (5) ! Voulez-vous faire la guerre au Turc ?

(1) Ja vil lieber den Türcken und Tattern leyden, dann dass die Mess solt bleiben. — Tisch-Reden, Eisleben, durch Urbanum Gaubisch, anno 1667, fol. 352, b.

(2) Et ut liberè animum meum aperiam, hoc apertè de me prædico, quòd tam invitus Turcam gladio impeterem quàm christianum fratrem. — In confutatione determinat. Doctorum Paris. impressâ Norinbergæ, 1525.

(3) Da operam ut tuis in locis idonea quàm celerrimè classis conficiatur ; quâ cum meâ et cum Hispaniæ regis, à quo idem petimus, classe conjunctâ et consociatâ, et hostibus irî obviam possit. — Ep. Bembi, ep. XVI, lib. 14.

(4) Der Türck macht den Himmel voll Heiligen. Der Papst aber füllet die Höll mit eitel Christen. — T. II, Witt., fol. 508 ; gedr. durch Hans Lufft, 1548.

(5) Die Klöster und Universitätem im Papstumb seind ärger dann alle Tirannei dess Turckens. — T. VI, Witt, fol. 243.

soit, mais commençons par la papauté : ma foi, si le Turc s'avisait de prendre le chemin de Rome, je ne pleurerais pas (1). »

Léon X lève de nouveau les yeux au ciel, il prie encore ; il faut que le Seigneur se laisse fléchir : c'est à François Ier qu'il adresse de nouveau ses supplications :

« Prenons garde, lui dit-il, qu'au jour du jugement le Seigneur ne nous condamne comme des serviteurs indignes qui ont abusé des dons qu'il nous fit, et qu'il ne nous accuse d'insouciance et de lâcheté, nous à qui il confia le soin de son troupeau.

» Voici venir le loup chassé par la faim, qui a soif de cette sainte rosée dont les pauvres brebis furent baignées au baptême; il sort de sa tanière; attention, veillons à la garde du troupeau évangélique (2) ! »

Alors un prêtre se lève, qui, d'une voix qu'il dit inspirée, crie à tous les chrétiens :

« Faire la guerre aux Turcs, c'est faire la guerre à Dieu (3).

» Je n'ai jamais regardé Mahomet comme l'antechrist;

Wollen wir wider den Turcken streiten, so lasst uns am Papstumb anfangen. — T. VI, Witt, fol. 577.

(1) Würd der Turck auff Rom zichen, so sehe ichs nicht ungern. — Tisch-Reden, p. 136.

(2) Itaque ne à Domino supremâ die quasi servi nequam talentis ab eo traditis malè usi deprehendamur, aut etiam ne jam nunc quidem tanquam indignos, quibus gregem suum regendum fovendumque permiserit, idem nos ignaviæ atque inertiæ redarguat et condemnet Dominus : antequam lupus fame rabidus sanguinemque ovium rore baptismatis respersarum sitiens, qui jam e sylvâ siccis faucibus est egressus, eas prædatum et depopulatum veniat, paremus ipsi quæ paranda sunt. — Bembi Ep., ep. XVII, lib. 15.

(3) Wider den Türcken streiten ist eben so vie, als Gott widerstreben. — T. II, Witt., fol. 536, a.

le pape, c'est autre chose, voilà le véritable antechrist (1).

» Qui a des oreilles, entende! et se garde de s'enrôler contre les Turcs tant qu'il y aura un pape sous la voûte du ciel (2). »

Le moine, le théologien, le prêtre, c'était Martin Luther.

Les Turcs marchent; ils seront bientôt sous les murs de Vienne : la papauté continue de prier.

(1) Ich halte den Mahomet nicht für den Antechrist; aber der Papst ist der rechte Antechrist. — T. II, Witt., fol. 354.

(2) Wer Ohren hat zu hören, der hör, und enthalt sich von Türckenkrieg, so lang des Papsts Name unterm Himmel noch was gilt. — In Assert. art. 34.

Consulter, sur l'opinion de Luther touchant la guerre contre les Turcs, un vol. in-4° que nous avons trouvé à la Vaticane : Zwölf unterschiedliche Tractätlein auss D. Martin Luther's seinen selbst eignen Schriften zusammengetragen, durch M. Conradum Andreä Jacobi, Andreä Seliger Gedächtniss leiblichen Bruder. Ingolstadt, 1600, in-4°.

CHAPITRE XX.

CAUSES DE LA RÉFORME.

Pouvoir de l'empereur d'Allemagne. — Ce qu'étaient les nobles à l'époque de la Réforme, — et les évêques et les moines. — Peu d'institutions pédagogiques au delà du Rhin. — Ignorance du peuple. — L'ivrognerie répandue dans la société. — Dépendance mutuelle des ordres. — Combien l'appel à la liberté fait par Hutten et Luther devait favoriser la révolte religieuse.

Pour comprendre le succès de la parole de Luther en Allemagne, il nous faut connaître les éléments dont la société germanique était alors composée, et peut-être sera-t-on moins surpris des triomphes du moine.

Nous nous figurons d'abord que rien n'était plus facile à l'empereur que d'imposer silence au frère augustin; mais l'empereur n'avait pas la puissance qu'il possède aujourd'hui. Les princes reconnaissaient, il est vrai, la juridiction impériale; mais lorsqu'il s'agissait ou de leur honneur, ou de leur foi, ou de leur vie, la constitution leur permettait d'en appeler à un tribunal spécial, véritable cour des pairs, formée de juges ayant le même rang que les prévenus. Dans la dévolution d'un fief, *ad manum imperii* (1), comme s'exprimait le droit écrit, celui qui se croyait lésé par la sentence du souverain pouvait porter l'affaire devant une chambre supérieure, la chambre ou le tribunal de l'Empire (2). Les villes possédaient des priviléges en vertu desquels elles déclinaient toute espèce de tribunal étranger,

(1) Schrötter's, Oesterr-Staatsrecht, l. I, p. 96.
(2) Schmidt, Hist. des Allemands, t. v, p. 535.

c'est-à-dire établi par l'empereur. La sentence rendue, il fallait la faire exécuter ; et c'est alors que la volonté impériale éprouvait le plus de difficultés ; tellement, que le souverain, pour ne pas voir son autorité méconnue, était obligé d'abandonner le rôle de juge pour prendre celui d'arbitre (1).

Il faut rendre justice aux efforts de Maximilien Ier pour améliorer les mœurs nationales ; malheureusement ces tentatives louables ne furent pas couronnées d'un grand succès. Les nobles formaient une caste nombreuse qui vivait de spoliations. Les historiens qui ont vu de près les grands seigneurs teutons s'accordent à les peindre comme de vrais larrons. Campano, nonce en Allemagne, les représente cherchant à prouver, à force de rapines, que Dieu les avait faits d'illustre race (2). Poggio nous dit que parmi eux le vol était un titre de gloire. Ils avaient un vocabulaire où certains mots du langage usuel changeaient de signification : ils appelaient chevalerie ce que le peuple, dans son idiome, nommait brigandage (3). Le grand chemin nourrissait les membres de cet ordre nouveau. Un archevêque de Cologne avait élevé un magnifique château : l'intendant, à qui Sa Grâce ne voulait donner aucun gage, s'avisa de lui demander « comment il ferait pour vivre? » Le prélat se contenta de lui montrer du doigt les quatre routes qui venaient aboutir au palais (4). On voit encore dans la Souabe, en

(1) Schmidt, t. v, p. 536.

(2) Patientissima Germania est et potentissima, et nobilissima, sed ea tota nunc unum latrocinium est, et ille inter nobiles gloriosior qui rapacior. — Ap. Freh., Rer ger. script., t. II, p. 291.

(3) Germani atque Alemanni, quibus census patrimonii ad victum suppetit, et hos qui procul urbibus aut qui castellis et oppidulis dominantur, quorum magna pars latrocinio deditur, nobiles censent. — Poggio, ap. Pet. de Andlo, de Imp. Rom., l. II, cap. XI, p. m. 112.

(4) Quem cùm officiatus suus interrogans de quo castrum deberet

Saxe et sur les rives du Rhin, des ruines d'anciens donjons, en granit, d'où le maître s'élançait ainsi qu'un oiseau de proie sur le passant. Quand il l'avait détroussé, comme faisait Frédéric de Neumagen des marchands qui descendaient la Moselle, il disait qu'il venait de percevoir son droit de péage.

Ce n'était pas seulement sur le voyageur qu'ils prélevaient ainsi des impôts forcés : quand leurs celliers étaient vides, que leurs meutes aboyaient de faim, que leurs bouffons de table menaçaient de les quitter; alors ils partaient de nuit avec leurs gens, armés de pied en cap, se ruaient sur le premier palais d'évêque qu'ils trouvaient, et le dévalisaient de la cave au grenier. Un de ces évêques s'écrie douloureusement : « Les nobles mes voisins s'arrogent violemment, à l'envi les uns des autres, mes droits de prince, et non-seulement ils troublent ma juridiction, mais ils l'énervent et la détruisent (1). » A peine dans toute l'Allemagne trouve-t-on un diocèse dont l'évêque n'ait été plus d'une fois forcé de prendre les armes pour s'opposer aux attaques des nobles et à l'insolence des bourgeois. La position du prélat allemand est singulière : s'il veut se défendre les armes à la main, les nobles et les bourgeois crient au scandale; s'il se laisse dépouiller, les chapitres le blâment hautement. Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que l'évêque, en lutte perpétuelle avec ceux qui dépendent de lui, au temporel ou au spirituel, car il est prince et prêtre, ne quitte pas

retinere, cùm annuis careret redditibus, dicitur respondisse : quatuor viæ sunt trans castrum situatæ. — Gesta Baldewini, arch. Trev. apud Bal., Misc., t. I, p. 101.

(1) Nobiles circumvicini episcopatùs mei violenter jura certatim occupant, jurisdictionem meam non solùm impediunt, sed quantùm in ipsis est, ipsam enervare funditùs moliuntur. — Ap. Cenni, t. II, l. 3, p. 444.

le gantelet de fer, tient sa monture toujours sellée, ses armes toujours nettoyées, pour s'en servir contre ceux qui l'attaqueront dans ses droits. Muller parle d'un évêque d'Eischtœdt, vertueux prélat du reste, qui portait une lourde cotte de mailles, et une longue rapière bavaroise dont le manche était formé d'un crâne d'homme. Ce n'est pas le prêtre qu'il faut accuser, mais l'époque, la société. Il ne nous conviendrait pas d'être plus sévère que le savant Æneas Sylvius, une des lumières de l'Église au quinzième siècle, qui ne s'effarouche pas de voir Thierri, archevêque de Cologne, combattre à la fois en soldat et en capitaine, et, de retour dans son diocèse, remplir tous les devoirs de sa charge sacerdotale (1).

Malheureusement tous les évêques ne ressemblaient pas à Thierri, et Æneas Sylvius nous le dit ailleurs, en nous peignant quelques-uns de ces grands seigneurs mitrés qui ont des écuries pleines de chevaux, des chenils remplis de chiens de chasse, des tables splendidement servies, et ressemblent à cet Hibosadam des Écritures, intendant de la cuisine, et qui minait les murs de Jérusalem (2).

En Allemagne, comme en Italie, les ordres religieux s'étaient multipliés au moment de la réforme; mais, il faut le dire, rien ne ressemble moins en général à une cellule italienne qu'une cellule allemande. Dans l'une habite ordinairement, comme nous avons pu le voir, la science unie à la piété; le moine italien est théologien, philosophe, historien, peintre et sculpteur. Érasme ne pouvait jeter les yeux sur les rayons de la librairie de son ami Alde Manuce sans y

(1) Qui etsi plurima pro defensione ecclesiæ suæ eventa bella gessit, in quibus modò strenui militis, modò fortissimi ducis officium implevit, nunquam tamen domi sacerdotalia munia aut ejusdem administrationem neglexit. — Æneas Syl., Op., p. 342.

(2) Æneas Sylv., Op., p. 1061.

rencontrer des grammaires, des lexiques, des traités de pédagogie, des éléments de sciences astronomiques et mathématiques, écrits par des moines. Ce n'est point en Italie qu'Ulrich de Hutten aurait pu publier ses *Epistolæ obscurorum virorum* : on n'aurait compris ni son mauvais latin ni ses saillies. En Allemagne, il n'en est point ainsi : le moine a trop souvent négligé les sciences, parce qu'il n'a pas près de lui un pape pour les prêcher; son supérieur ecclésiastique est un être symbolique, moitié prêtre, moitié laïque, qui est obligé d'étouffer la lumière intellectuelle que Dieu a mise en lui, s'il veut veiller, dans l'intérêt de ses ouailles, à la conservation de cette vie matérielle qu'on leur dispute à chaque instant. Or, qu'on lise l'histoire, les peuples barbares n'ont presque jamais opposé de résistance à ceux qui leur proposèrent de changer de religion (1).

L'Allemagne, qui possédait plusieurs universités, comme celles de Prague, de Vienne, de Cologne, de Bâle, d'Ingolstadt, d'Erfurt, manquait d'écoles élémentaires : l'instruction n'y était pas gratuite ainsi qu'en Italie.

C'est à cette absence d'institutions pédagogiques qu'il faut attribuer ce vice ignoble répandu dans toutes les classes de la société : l'ivrognerie. « Chaque nation a son démon familier, a dit Luther; celui qui possédera l'Allemagne jusqu'à la consommation des siècles, c'est le démon de la bouteille (2). » Au seizième siècle encore, celui qui enivrait un convive jusqu'à lui faire perdre la raison et à le laisser mort-ivre sous la table, se vantait, au rapport de l'historiographe de Nuremberg, de ce haut fait comme d'une victoire sur l'ennemi (3). Maximilien, cet empereur qui

(1) Maleville, Discours sur l'Influence de la réformation de Luther, in-8o, p. 55, Paris, an XII.

(2) Spangenberg, Adels-Spiegel, p. II, p. 492.

(3) Quæ plerisque Germaniæ populis cædium et multorum malorum

ambitionnait la double gloire de restaurer les mœurs et l'éducation du peuple allemand, demanda, lors de la diète, en 1495, que les ordres de l'Empire travaillassent à supprimer les santés nombreuses qu'on portait à chaque repas. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut que les villes où régnait cette coutume conserveraient leurs priviléges, que d'autres villes ne pourraient réclamer. Ces toasts trouvèrent un singulier avocat, le démon, qui se servit de Hans de Schwartzenberg (1), en guise de secrétaire, pour faire l'apologie du vin, et apprendre au monde que les peuples qui s'enivrent sont francs, loyaux, sincères, hardis, fidèles et robustes; tandis que les buveurs d'eau, le diable évidemment veut parler des Italiens, sont mous, efféminés, et ne savent ni porter une pesante armure, ni garder un secret.

Campano, légat du saint-siége à la diète de Ratisbonne, en 1471, fait une triste peinture de l'état intellectuel de l'Allemagne à cette époque : pays malheureux, dit-il, plongé dans une épaisse barbarie, et où quelques esprits à peine s'occupent de lettres (2). Trente ans plus tard, ces ténèbres où Campano avait laissé l'Allemagne n'étaient pas encore dissipées; au delà du Rhin, on trouve des savants, mais qui font peu de cas des lettres, qu'ils regardent comme inutiles. Hutten s'en est moqué dans son dialogue qui a pour titre : *Nemo et nullus*. Qu'étaient devenus ces temps où la cour des empereurs de Souabe était l'asile et le rendez-vous

causa est, dum certà lege et artibus poculorum vicissitudine inter se contendunt, et tanquam de hoste parta victoria sit virtute et gloriâ, de eo quem insensatum et velut mortuum reddiderint, gloriantur. — Celtes, urbis Norimb. descriptio.

(1) Hans von Schwarzenberg's Büchlein wider das Zutrinken ; Sendbrief der Stände der Hölle an die Zutrinker, p. 90.

(2) Incredibilis ingeniorum barbaries est; rarissimi litteras nôrunt, nulli elegantiam.—Papiensis Epist., p. 377. Hallam, l. c., t. IV, p. 355, note.

des poëtes? A ces hommes inspirés avaient succédé les fous, meuble nécessaire des grandes maisons (1). Le nombre s'en était tellement accru, que la diète d'Augsbourg, en 1500, se vit forcée d'ordonner qu'ils ne pourraient porter désormais les armes, la bannière et l'écusson d'autres personnes que de celles qui les entretenaient (2).

Quand on suit attentivement Luther en chaire, à table ou dans sa cellule, on voit arriver incessamment, sous sa plume ou sur ses lèvres, un mot bien capable de remuer les masses, le mot d'indépendance. Il l'inscrit dans son livre *de Libertate christianâ;* il le place en tête de son traité *de Captivitate Babylonicâ;* il le glisse souvent dans sa correspondance avec ses frères. Hutten, dans sa première lettre au moine augustin, donne à son épître pour devise : *Vive, libertas* (3); et Mélanchthon semble lui-même avoir deviné l'effet magique de cette expression, lorsqu'il nous représente le chevalier Ulrich partant pour aller trouver Ferdinand, le frère de Charles-Quint, afin de préparer la délivrance de l'Allemagne (4).

Plaçons ici la remarque importante d'un historien :

« A la vérité, nous dit Schmidt, on aspirait plus à la liberté politique qu'à la liberté religieuse; mais l'une et l'autre sont si étroitement liées, et l'esprit humain est si accoutumé, de sa nature, à procéder par voie d'analogie, qu'il n'est point étonnant qu'on ait passé de l'une à l'autre, et même qu'on les ait confondues. »

Il est certain que l'émancipation religieuse devait produire

(1) Schmidt, l. c., t, v, p. 525.

(2) *Ibid.*

(3) Vindicemus communem libertatem, liberemus oppressam jam diu patriam.

(4) Huttenus ad Ferdinandum Caroli fratrem proficiscitur, viam facturus libertati. — Ep. Mel., ed. Elzev., p. 325.

l'émancipation politique; or, à cette époque, chacun, en Allemagne, se croyait esclave, et l'était peut-être : l'empereur, de la diète et des princes; les princes et la diète, des nobles; les nobles, des évêques; les évêques, des villes; les villes, du sacerdoce et de l'Empire. Tous les pouvoirs étaient confondus : dans le recez de la diète de Cologne, en 1512, lors de la déposition de Jules II par le conciliabule de Pise, l'empereur, au lieu de parler au nom de l'Église, d'invoquer les secours de l'autorité ecclésiastique, se pose en défenseur de la communauté chrétienne, et comme ayant droit de chercher les moyens d'éteindre le schisme (1).

Le clergé, qui travaillait à s'affranchir de plus en plus de la dépendance civile, en appelait, pour soutenir ses prétentions, à la bulle d'Innocent III, qui voulait qu'en cas de litige la partie demandant que son affaire fût jugée par un tribunal ecclésiastique forçât la partie adverse à l'y suivre; tandis qu'un rescrit de Guillaume de Saxe, de 1446, statuait que personne, de quelque qualité qu'il fût, noble ou roturier, ne citât devant un tribunal sacerdotal son adversaire, pour une contestation de la vie commune.

On voit donc quel effet devait produire l'appel à la liberté, que Luther fit retentir en chaire. La liberté, c'était : pour l'empereur, suivant le sens que Hutten donnait à cette expression, la délivrance du joug du pontife romain, le droit de veiller, de ses propres yeux, sur le salut de l'Église allemande, l'affranchissement des taxes de la chancellerie romaine; pour les nobles, la conquête des grands chemins, qui leur appartiendraient en toute propriété, avec tout ce qui les traverserait, homme de pied ou cavalier, marchandises ou denrées; pour les villes, la sécularisation d'un grand nombre d'abbayes, dont les biens allaient passer à la com-

(1) Sammlung der Reichsabschiede, 2 p., p. 137.

mune; pour certains prélats, hommes de camp bien plus que de presbytère, l'absolution du recel des produits des indulgences, qu'ils gardaient dans leurs mains (1); pour les pauvres paysans attachés à la glèbe, comme ceux qui se révoltèrent en Franconie, le droit de pêcher dans l'étang de leur seigneur, de couper l'herbe de ses prés, de cueillir l'épi de ses champs ou le raisin de ses vignes; puisqu'il est, disent-ils, comme eux enfant du même père, qu'il se chauffe au même soleil, qu'il aspire le même air, et que, bien plus, ils travaillent quand il dort, qu'ils font l'office de sa monture, qu'ils bêchent, ensemencent, plantent et arrosent pendant qu'il est à table avec ses courtisans.

A ces causes diverses, qui hâtèrent le triomphe de Luther, ajoutons le mouvement imprimé à l'esprit humain par l'invention de l'imprimerie; le discrédit où étaient tombés certains moines de Cologne, depuis leur malheureuse lutte avec Reuchlin; les querelles des théologiens et des humanistes; les sarcasmes d'Érasme contre diverses pratiques des catholiques; les fureurs de Hutten contre les Italiens, et nous comprendrons Myconius, qui nous dit que « la parole de Luther marchait comme si elle eût été portée sur les ailes d'un ange. » Seulement Myconius se trompait sur la nature du séraphin : ce n'était point un ange de lumière, nous en avons pour garant un historien protestant : Hume affirme que la logique ne fut pour rien dans les progrès du luthéranisme (2).

(1) Æneas Sylv., de Mor. Ger., Op., p. 1049.

(2) Histoire de la maison de Tudor sous Henri VII, ch. III. — Maleville, l. c., p. 55.

CHAPITRE XXI.

LA RÉFORME. 1518.

Famille, naissance et premières années de Luther. — Luther au cloître. — Il reçoit les saints ordres. — Son voyage à Rome. — Il prend ses grades en théologie. — Léon X publie les indulgences. — Albert, archevêque de Mayence, charge Tetzel de les prêcher en Allemagne. — Luther se déclare contre les indulgences. — Thèses qu'il affiche sur l'église de Tous-les-Saints à Wittemberg. — Bruit qu'elles excitent. — Luther cité à Rome refuse d'obéir au pape. — Belle conduite de Léon X envers le moine augustin. — Luther à Augsbourg devant le cardinal Cajetan. — Il quitte la ville après avoir fait afficher son appel au pape. — Bulle de Léon X. — Ce qu'en pense Luther.

§ 1er. Les indulgences.

Martin Luther naquit le 10 novembre 1483 à Eisleben, petite ville de la haute Saxe. Hans, son père, était un pauvre paysan du village de Mœhra ou Moerke, dans le comté de Mansfeld; sa mère, Marguerite Lindemann, une servante de bains, l'un et l'autre gagnant leur vie, Hans à labourer la terre, Marguerite à porter du bois sur les épaules. « Bonnes » gens, disait Martin, qui ont eu bien du mal pour me » nourrir, et dont la race va s'éteignant de jour en jour en » Allemagne (1). »

Bien jeune, Martin quitta Mansfeld où sa famille était venue s'établir, car elle mourait de faim à Mœhra. Le havre-sac sur le dos, le bâton de pèlerin à la main, le cœur gros de larmes qu'il avait répandues en embrassant ses

(1) Colloquia mensalia, t. II, p. 17. — Mathesius, Conc. p. 1. De Luth. — Cochlæus in Act. Lutheri.

parents, il prit le chemin de Magdebourg, ayant pour compagnon de route un autre enfant du même âge à peu près, et nommé Jean Reinick. Tous deux, confiés à la garde du bon Dieu, allaient fréquenter ces saintes écoles où l'écolier payait sa nourriture et son éducation, la vie du corps et de l'âme, à l'aide des petites aumônes qu'il recueillait, sous les fenêtres des riches, en chantant, deux fois par semaine, un de ces cantiques, tout empreints de chaste poésie, que l'Allemagne catholique garde soigneusement, mais que l'Allemagne réformée a malheureusement effacés de ses livres de prières. La charité des habitants de Magdebourg (1) s'épuisa bien vite : c'était une ville de commerce. Martin chantait vainement de cette belle voix dont il fut longtemps si fier; pas un petit grœschel ne tombait dans sa casquette. L'enfant dut se résoudre à quitter Magdebourg pour prendre le chemin d'Eisenach, petite ville de la Thuringe, et que sa mère avait autrefois habitée (2). Comme il entrait dans la cité, il voulut tenter la pitié des habitants, et, d'une voix que le besoin rendait pénétrante, il se mit à chanter un noël sous une fenêtre d'assez belle apparence. La fenêtre s'ouvrit tout aussitôt, et une femme parut qui fouilla dans son tablier, en tira deux ou trois pièces de monnaie qu'elle jeta, le rire sur les lèvres, au mendiant, qui les ramassa et pleura en signe de reconnaissance et de joie. A la vue de ces larmes, Cotta, c'est le nom de la femme charitable, se sentit émue, fit signe à l'écolier de monter, et lui promit de

(1) Ukert, Biogr. de Luther, t. II, p. 66.

(2) Isenacum enim penè totam parentelam meam habet et illic ab eis sum agnitus et hodie notus, cùm quadriennio illic litteris operam dederim.—Dom. Georgio Spalatino, 1520, epist. Lutheri.—Dr. Martin Luther's Briefe, Sendschreiben und Bedenken,..... von Dr. Wilhem Martin Leberecht de Wette, Professor der Theologie zu Basel, Berlin, 1825, t. I.

ne pas l'abandonner. Cotta tint sa promesse : l'enfant eut donc son coin à la table de la veuve, du papier, des livres, des vêtements, et, pour se récréer, une belle flûte que lui donna la bonne dame. Luther, quand plus tard il eut pour adversaires le pape et l'empereur, n'oublia ni la petite fenêtre d'Eisenach, ni le sourire de la pieuse veuve, ni le liard qui tombe à terre, et dont il achetait, le soir, ce pain qu'il appelle éloquemment « le pain du bon Dieu, *panis propter Deum*, le grain de millet du passereau, la manne de l'Israélite dans le désert (1). »

L'université d'Erfurt jouissait d'une réputation méritée : elle avait, à cette époque, des maîtres célèbres, entre autres Jodocus Truttvetter (2). Martin avait obtenu de son père la permission d'achever ses études dans cette ville; c'est là que l'écolier ouvrit une Bible pour la première fois. Ses yeux tombèrent sur l'histoire d'Anne et de son fils Samuel, qu'il lut avec un ravissement de cœur inexprimable; mais d'autres avant lui, en Italie surtout, avaient lu ce livre inspiré que la réforme a la prétention d'avoir révélé aux chrétiens. N'avons-nous pas vu Savonarole, sous ses rosiers de Damas, en expliquer à ses frères les divins enseignements? « Mon Dieu, s'était écrié Luther, à la vue de ce précieux volume, je ne voudrais, pour toute fortune, qu'un semblable trésor! » Mais tout l'argent que Hans, son père, gagnait en une année au travail des mines, n'aurait pas suffi pour en faire l'acquisition : c'était un de ces beaux manuscrits rehaussés d'or et de cinabre, ornés de miniatures coloriées; l'œuvre d'un moine, ou d'un ange plutôt. Dès ce moment Luther se dégoûta du droit qu'il étudiait avec ardeur, et ne

(1) Ulenberg, Historia de vitâ, moribus, rebus gestis, studiis, etc., Dr. Martini Lutheri, in-12, Col., 1622, p. 5.
(2) Epist. Luth. Spalatino : Mss. bib. Jenæ.

voulut plus dormir sans avoir feuilleté sa chère Bible. L'étude lui avait échauffé le sang, il tomba malade tout à coup, se mit au lit, et fit sa prière comme si sa dernière heure était venue, lorsqu'un prêtre parut à son chevet pour le réconforter et lui prédire qu'il ne mourrait pas. Alors l'âme malade reprit courage, le corps recouvra ses forces, et le mal s'enfuit. « Dieu vous aime, puisqu'il vous châtie, » lui avait dit le bon prêtre (1).

Malheureusement l'écolier ne comprit pas le don de Dieu. Et parce que l'humanité lui avait vendu jusqu'à l'air du ciel, il se crut en droit de murmurer contre la Providence. Il avait apporté en naissant le germe de deux mauvais penchants, l'orgueil et la colère, contre lesquels il n'essaya pas même de lutter. « Sans la superbe, disait-il, on ne saurait rien faire de beau, et le Christ et les martyrs n'ont été mis à mort que parce qu'ils se posaient en contempteurs de l'ancienne sagesse (2). » Pour excuser ses emportements, il renvoyait à Jésus, qui traitait ses ennemis de sépulcres blanchis. « D'ailleurs, ajoutait-il, qu'est-ce que la parole divine? le glaive, la guerre, la ruine, le scandale, le poison, l'ours du grand chemin, la lionne dans la forêt (3)? » Où étiez-vous, petite Bible d'Erfurt, quand Luther parlait ainsi?

Il avait fait connaissance, en philosophie, d'un jeune homme nommé Alexis, qui fut un jour à ses côtés frappé

(1) Ukert, l. c., t. I, p. 318. — Michelet, Mémoires de Luther, t. I, p. 246.

(2) Quis enim ignorat quin sine superbiâ possit quicquam novi produci? Cur enim Christus et omnes martyres occisi sunt, nisi quia superbi et contemptores inclytæ sapientiæ visi sunt? — Johanni Lango, 1517. Dr. de Wette, l. c., t. I, p. 73.

(3) Gladius est (verbum Dei), bellum est, ruina est, scandalum est, perditio est, venenum est, etc. — Ad Georg. Spalatinum, febr. 1517. Dr. de Wette, l. c., t. I, p. 417.

de la foudre. Au bruit de ce tonnerre qui lui enlevait son ami, Luther s'épouvante, ferme ses livres, invoque l'assistance de sainte Anne, et fait vœu d'embrasser la vie monastique. La nuit venue, il quitte sa chambre, sans rien dire à ses professeurs, et va frapper à la porte du couvent des Augustins. Il emportait avec lui un Plaute et un Virgile, dont il n'avait pu se séparer.

Au cloître, la vie de Luther est véritablement édifiante : il veille, il jeûne, il prie, il se mortifie, il pratique les rigueurs cénobitiques jusqu'à compromettre sa santé. Il avait peur de tomber, comme Alexis, dans les mains de Dieu sans avertissement. Ses nuits étaient agitées par des visions funèbres : il croyait entendre la voix du mort qui lui commandait de faire pénitence. Il était aisé de s'apercevoir des tourments auxquels cette pauvre âme était en proie. Un jour qu'il entendait la messe au couvent, et que le célébrant prononçait ces mots de l'Évangile : *Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum*, il se leva et s'écria : *Ah! non sum ego, non sum ego* (1)! Les tentations de la chair, l'orgueil et la colère étaient revenus. Pour réprimer ces deux passions, ses maîtres l'obligeaient à balayer les dortoirs, à fermer les portes du couvent, à monter l'horloge, à mendier de porte en porte dans la ville, une besace sur le dos. Il eut pour professeur de théologie Carlstadt, qu'il regarda pendant deux ans comme un savant incomparable (2), et pendant vingt ans comme un pédant de collége qui pour deux gouldes, dix francs de notre monnaie, conférait le grade de docteur (3).

(1) Lingæus, in Vitâ Lutheri, p. 4.
(2) Noster Carolstadius homo studii incomparabilis. — Suo integerrimo Spalatino, 18 jan. 1518. Dr. de Wette, l. c., t. 1, p. 87.
(3) Tisch-Reden, p. 575.

Le 2 mai 1507, Luther reçut les ordres sacrés à Erfut. Le prélat ordinant, Lasph, lui demanda s'il promettait de vivre et de mourir dans le sein de l'Église catholique, apostolique, romaine, et de lui obéir comme à sa mère : et Luther inclina la tête, et prononça à haute voix son serment d'amour et d'obéissance. Ce fut un beau jour que celui de son ordination, à laquelle il s'était préparé par des prières ardentes. Il avait invité à cette cérémonie Jean Braun, « prêtre du Christ et de Marie, » vicaire d'Eisenach (1), et son vieux père, qui ne voulait pas que Martin entrât dans les ordres, et qui résista longtemps aux sollicitations des frères du couvent et aux larmes de son fils. « Dieu veuille, disait le mineur, que Martin ne se soit pas trompé sur sa vocation ! » Même après le saint sacrifice, il avait conservé rancune à son enfant. On s'était mis à table, Hans à côté de Martin : tout à coup le père se leva, et s'adressant aux maîtres en théologie, invités au repas : « N'est-il pas écrit dans l'Écriture, demanda-t-il : Père et mère honoreras ? — Oui, cela est écrit, » répondirent les convives. Hans prenant alors son verre : « Allons, trinquons, dit-il à son fils, et que Martin nous aime un peu mieux. » Le soir la paix se fit ; Hans tira de sa poche vingt belles gouldes, fruit de ses épargnes, et qu'il remit, en signe de réconciliation, au fils désobéissant (2). En montant les degrés de l'autel pour célébrer sa première messe, Luther avait été saisi d'un tremblement dans tous les membres. Arrivé au canon, sa frayeur était si grande, qu'il fut sur le point d'interrompre le saint sacrifice (3). Quelle crainte

(1) Sancto et venerabili Christi Mariæque sacerdoti, Johanni Braun, Isenacensi vicario, 22 apr. 1507. De Wette, l. c., t. I, p. 3, 4.

(2) Mathesius, l. c., fol. 3. — Colloquia mensalia, t. II, fol. 13.

(3) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer, in-8°, p. 26.

agitait donc son âme? S'il eût aimé, aurait-il été obsédé par de semblables terreurs? C'est qu'il doutait déjà; c'est qu'il savait bien qu'il ne tiendrait pas la promesse qu'il venait de faire à l'Église catholique. Nous avons toujours regretté que Marguerite Lindemann, sa mère suivant la chair, n'eût pas assisté à l'ordination de Martin. En Allemagne, le nouveau prêtre devait danser, après sa première messe, avec sa mère, au milieu des assistants formés en rond (1). Qui sait? peut-être que l'enfant n'aurait pas voulu contrister de ses doutes celle qui l'avait nourri de son lait. Une autre femme manquait à cette auguste cérémonie, la pauvre veuve d'Eisenach : est-ce que Cotta était morte? Nous aurions voulu la voir agenouillée dans l'église d'Erfut : sa prière pour Martin fût montée au ciel comme un doux encens.

La réputation du frère augustin commençait à se répandre en Saxe : on le disait théologien habile; il avait paru quelquefois en chaire, où sa parole avait été remarquée. Wittemberg voulut l'avoir pour professeur de philosophie. Nous ne comprenons pas l'empressement du moine à accepter l'offre de l'université wittembergeoise, lui qui jusqu'à ce jour n'a pas caché ses dédains pour Aristote; lui qui se rit publiquement de la scolastique, qui compare l'argument à l'âne d'Abraham (2), et qui regarde la dialectique comme une science nuisible au théologien (3). Il partit d'Erfurt sans dire adieu à son ami Braun, qui se fâcha et qu'il essaya d'apaiser en termes de rhéteur : il disait que « l'a-

(1) Michelet, l. c., p. 7. C'est Luther qui révèle cette particularité dans ses Tisch-Reden, Francf., 1568, in-fol., p. 281-282.

(2) Suo Spalatino, 29 janv. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 127.

(3) Cæterùm quæris quatenus utilem dialecticen arbitrer theologo : ego sanè non video quomodo non sit noxia potiùs dialectice vero theologo. — Suo Spalatino, 29 janv. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 127.

quilon n'avait point éteint dans son âme le feu sacré de la charité (1). »

C'est en 1510 qu'on place le voyage du professeur à Rome, où ses supérieurs l'avaient envoyé pour traiter certaines affaires de son ordre. Lisez la correspondance de Luther, nulle part vous ne trouverez une ligne sur cet événement de la vie de notre moine. Si dans les Propos de table (Tisch-Reden) il ne nous avait entretenu souvent de ce voyage, on pourrait douter de son séjour à Rome. Le moyen de croire à son récit, quand nous le voyons affirmer sérieusement qu'en fouillant les décombres d'un couvent de nonnes on découvrit enfouis en terre 6,000 crânes d'enfants nouveau-nés (2); qu'un pape, pour faire niche au diable, auquel il s'était vendu et qui venait réclamer sa proie, s'était fait couper en morceaux (3); qu'Égidius de Viterbe, notre savant théologien, et un autre moine, avaient été trouvés un jour étranglés dans leur lit pour s'être moqués du pape (4); que les Italiens possèdent des poisons si subtils, que leur émanation tue celui qui se regarde dans une glace (5); que personne en Italie ne sait parler latin; qu'à Rome on est athée. Et où donc a-t-il passé son temps à Rome? Dans les églises? mais il n'a donc pas entendu les magnifiques prédications de Cajetan? Au Quirinal? mais il n'a donc pas demandé le nom de tous ces lettrés qui se rendent le soir chez Sadolet? Au palais pontifical? mais il n'a donc pas pris garde à ces robes rouges portées si glorieusement par Gri-

(1) Quasi denique frigidus aliquis et superbus aquilo omnem calorem charitatis extinxerit. — Dom. Joh. Braun, 1509, 17 mart.— De Wette, l. c., t. 1, p. 5.

(2) Tisch-Reden, p. 464.

(3) *Ibid.*, p. 607.

(4) *Ibid.*, p. 608.

(5) Die einen konnten vergiften und umbringen, wenn er nur in einem Spiegel sähe. — Tisch-Reden, p. 607.

mani, auquel Érasme dédia sa paraphrase de l'épître de S. Paul aux Romains (1); par Schinner, que notre Batave a si souvent loué (2); par Vigerio, qu'on regarde comme un saint? Au Vatican? mais il n'a donc pas levé les yeux pour admirer les peintures de Raphaël, ces gloires éternelles de l'art chrétien? A l'ancien Agonale? mais c'est là qu'habite un cardinal de vingt-sept ans, du nom de Jean de Médicis, qui jeûne plusieurs fois la semaine, et dont les mœurs sont celles d'un anachorète. Peut-être qu'il a voulu épier l'héroïque Jules II de retour de l'une de ces guerres qu'il a soutenues ou entreprises dans l'intérêt de la nationalité italienne : mais il ne l'a donc pas vu parcourant à pied les rues de Rome, visitant les malades dans les hospices, les prisonniers dans leurs cachots, posant la première pierre d'édifices consacrés à recueillir les vieillards impotents, les femmes en couches, les pestiférés, les veuves et les orphelins? Dans son amour pour les livres, il aura visité les bibliothèques : mais, à la Vaticane, Inghirami a dû lui montrer l'histoire d'Anne et de Samuel, écrite non pas en latin, comme dans la Bible d'Erfurt, mais en langue vulgaire par le moine Malerbi, et avec l'approbation du saint-siége, qui n'a jamais caché la parole de Dieu. Que parle-t-il de ténèbres et d'athéisme? de ténèbres dans un pays qui, depuis vingt ans, a produit seul plus de livres que l'Europe tout entière? d'athéisme dans une ville où chaque maison est vouée à un bienheureux; où l'image du Christ, de la Vierge, d'un apôtre, d'un saint orne la façade de tout édifice particulier? Luther a répété jusqu'à trois fois qu'il n'aurait pas voulu pour mille gouldes n'avoir pas fait le voyage de Rome : et nous aussi nous ne voudrions pas pour l'un de ces

(1) Epist. XII, l. 29. — De Burigni, Vie d'Érasme, t. I, p. 467.
(2) Erasmi Epist., ep. 68, lib. XXX.

chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture que les paysans, excités par ses doctrines, brisèrent dans la Souabe, qu'il n'eût pas visité la ville éternelle, parce qu'en nous racontant ce qu'il n'y a jamais vu, il nous a appris à nous défier de sa parole (1).

A son retour de Rome, Luther prit à Wittemberg ses grades de docteur en théologie. Un moine d'Erfurt, M. Joh. Nathin, se plaignit, au nom de son couvent, de l'ingratitude de Luther, qui répondit au reproche de ses frères dans deux lettres amères dont il ne tarda pas à se repentir (2). Le voyage en Italie ne l'avait pas guéri de son penchant à la colère : il en revint la tristesse et le doute dans le cœur ; et, pour montrer qu'il avait vu Rome, il ne trouva rien de mieux que de la calomnier. Ainsi avait fait avant lui le chevalier Ulrich de Hutten ; ainsi Érasme à son tour, et Rodolphe Agricola : c'est le Nord qui décrie le Midi, et, après quatorze siècles, un peuple vaincu qui se venge de ses anciennes défaites en déchirant son oppresseur : le vainqueur s'était servi de l'épée ; le vaincu se sert de la plume. La guerre va donc recommencer : de l'encre d'abord, puis du sang.

Jules II était mort : Léon X, son successeur, publia en 1516 des indulgences qu'il permit de prêcher en Allemagne, et dont le produit devait être employé à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre, cette merveille de Bramante que

(1) Pendant son séjour à Rome, Luther logea au couvent des Augustins. La bibliothèque de la Vaticane possède divers autographes du réformateur : deux lettres en langue latine, datées de Wittemberg, 1516, et signées F. M. Luder ; trois en allemand, signées M. Luther, et la paraphrase de fables d'Ésope en allemand.

(2) Unde et binas ad vos direxi litteras stupidas. — Rev. et rel. Patribus et Fratribus, Andreæ Lohr priori, et senioribus conventûs Erfurdiensis, ordinis Eremitarum. 15 janv. 1514.—De Wette, l. c., t. I, p. 12.

Raphaël avait ordre de terminer (1). On a dit que l'or des pardons était destiné à la sœur du pontife; c'est une calomnie dont s'est spirituellement moqué l'homme qui eut le plus d'esprit après tout le monde, Voltaire (2). On ajoute que Léon X avait enlevé aux augustins, pour la donner aux dominicains, la promulgation des indulgences : comme si Jules II ne l'avait pas déjà confiée aux frères mineurs. Enfin un écrivain réformé, que nous avons peut-être trop loué, Ranke, prétend qu'Alexandre VI avait le premier déclaré officiellement qu'au pape appartenait le droit de délivrer les âmes du purgatoire : or qui ne sait que Jean VIII en 878, et Jean IX en 900, avaient publié des indulgences, *in suffragium defunctorum?* Mabillon est une autre autorité que Ranke (3). N'oublions pas de remarquer avec M. de Maistre cette belle loi qui a mis deux conditions indispensables à toute indulgence ou rédemption secondaire : mérite surabondant d'un côté, bonnes œuvres et pureté de conscience de l'autre : sans l'œuvre méritoire, sans l'état de grâce, point de rémission de peines.

Albert, archevêque de Mayence, commissaire pontifical du saint-siége, délégua pour prêcher les indulgences en Allemagne (4) un moine de l'ordre de Saint-Dominique,

(1) Raph. Maphei Volaterrani Brevis, sub Julio II et Leone X, historia; Cod. vatican., no 2377.

(2) Maleville, discours sur l'influence de la réforme de Luther, p. 46. — En Allemagne, à Nuremberg par exemple, en 1456, le produit des indulgences devait être employé à faire la guerre aux Turcs. C'était de l'argent bien placé. — Schmidt, Hist. des Allemands, t. VI, p. 218. — Neueste Sammlung der R. A. J., p. 212.

(3) Mabill., Præfat. ad sæcul. V. Benedict., p. 415. — Perrone, Prælectiones theologicæ, t. I, in-8o, 1842, Paris.

(4) Seckendorf, Comm. de Lutheranismo, sect. II, p. 24 et seq. Lipsiæ, in-fol., 1690. — L'Observateur du Rhin, Revue catholique de l'Est., no 32, août 1843.

Jean Tetzel, homme de vive foi, de mœurs exemplaires, amoureux des disputes théologiques; mais qui, pour triompher de son adversaire, n'employait jamais que l'argument aristotélicien qu'il laissait tomber comme du plomb sur toute intelligence rebelle, et de l'image et de la couleur faisait fi encore plus que Luther du syllogisme. C'était dans un corps de moine la scolastique sèche et aride et ne s'adressant qu'à la raison. Sa thèse était belle, il prêcha donc avec succès. Dans ses discours il vantait l'œuvre et glorifiait le libre arbitre. Or, à cette époque, Luther ne se cachait pas : il enseignait que toute œuvre, quelque pure qu'elle soit, l'aumône elle-même, est une offense à Dieu, un péché digne des feux éternels. Il soutenait encore que la créature, clouée par la chute d'Adam au mal comme le galérien à son boulet, reste esclave de ses sens déréglés, et ne peut opérer que l'iniquité : ver de terre, qui en voulant sortir de la fange, son berceau et son sépulcre, pour chercher le soleil, insulte à son Créateur (1). Voilà les désolantes doctrines qui percent à chaque ligne de sa correspondance, longtemps avant son duel avec Rome. Ce qui apparaît encore, et sans voile, dans les premières épîtres du moine, c'est un insigne mépris pour ce qu'il appelle dans son langage novateur les romanistes; une colère insultante pour ces maîtres en théologie que l'école nommait ses anges; un besoin immense de nouveautés; le doute avec son cortége ordinaire de petites passions criailleuses; une incessante aspiration vers l'inconnu; une volonté fixe de sortir à tout prix, même par la révolte, de l'obscurité du cloître; l'orgueil

(1) Atque ut clarè dicam : quoties sacrificare vel operari voles, scito sine omni scrupulo firmiter credens, tale opus tuum prorsus non posse Deo placere, quantumque bonum, magnum, laboriosum fuerit, sed reprobatione dignum. — Suo Georgio Spalatino, 15 febr. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 90.

enfin de l'ange déchu sous les dehors de l'humilité de Job. Avec de telles dispositions, toute question portée publiquement en chaire pouvait servir à Luther de signal ou de prétexte pour s'insurger contre l'autorité. Aussi, à peine Tetzel a-t-il prêché, que le Saxon se prépare au combat : la lutte va donc commencer. Il nous faudra, dans le peu d'espace qui nous reste, décrire fidèlement ce drame si varié que Luther a pris soin lui-même de raconter, mais à sa manière. Ce ne sera pas notre faute si notre héros ne ressemble pas à celui dont un éloquent écrivain a publié les Mémoires : ruse et violence, voilà ce que nous trouverons le plus souvent sous cette robe noire d'augustin.

Luther avait annoncé qu'il prêcherait, à son tour, sur les indulgences (1). Il monta donc en chaire, et avec lui le rire y monta pour la première fois. Ce n'était plus la prédication ancienne, mais une conversation entre l'orateur et l'assistant; de l'ironie, du sarcasme, de l'esprit, des jeux de mots, des bouffonneries même; une langue particulière et qu'on n'avait jamais encore parlée dans le lieu saint, toute remplie d'images prises dans la vie commune du peuple et jusque dans l'atelier de l'ouvrier; enfin des insolences contre l'enseignement catholique que J. Hüss sur son bûcher se serait à peine permises.

« As-tu de l'argent de reste, disait-il, donne à celui qui a faim, cela vaudra beaucoup mieux que de donner pour élever des pierres.

» Je te dis que l'indulgence n'est ni de précepte, ni de conseil divin.

» Que les âmes soient délivrées du purgatoire par la vertu de l'indulgence, c'est ce que je ne sais pas; c'est ce que je ne crois pas.

(1) Sermon vom Ablass und der Gnade.

» Ce que je te dis fera tort à leur boutique; que m'importent leurs bourdonnements? Cerveaux creux qui n'ont jamais ouvert la Bible, qui n'entendent rien aux doctrines du Christ, ne se comprennent pas eux-mêmes, et s'abîment dans leurs ténèbres (1). »

Comme il descendait de chaire, un frère tira le prédicateur par le pan de sa robe, et en hochant la tête : — Savez-vous, lui dit-il, que vous avez été bien hardi; n'allez pas nous faire un mauvais parti avec les dominicains.

— Cher père, répondit Luther, si cela vient de Dieu, laissez, cela ira; si cela ne procède pas de son saint nom, cela tombera (2).

Or celui qui parle ainsi magistralement contre l'enseignement séculaire de l'Eglise n'a cessé de répéter qu'au début de la lutte, il ne savait pas au juste ce qu'on appelait indulgence.

Voici quelque chose de plus hardi que le discours même; c'est la publication de l'œuvre, en langue vulgaire, sans l'approbation de l'évêque (3). L'effet parmi les populations en fut si prodigieux, que l'évêque de Brandebourg, effrayé, envoya l'abbé de Lehnin pour le conjurer de ne pas réimprimer

(1) Luthers' Werke, von Walch, t. xv, p. 474.

(2) Ist es nicht in Gottes Namen angefangen, so ist es bald gefallen; ist es aber in seinen Namen angefangen, so lasset denselben walten. — Anmerkungen über Dr. Franz Volkmar Reinhard's Reformationspredigten von Dr. Berthold, t. i, p. 273 et seq.

(3) Quelques écrivains, plus amis de Luther que de la vérité, placent l'impression du sermon sur les Indulgences en 1518. Voici ce que le moine écrivait à Spalatin au mois de novembre 1517 : Abbas Leninensis nomine D. episcopi Brandenburgensis litteras ad me attulit, referens mihi mandato ejusdem episcopi nostri optare se et petere, etc..... de Indulgentiis *sermonem vulgarem editum* valdè nollet, et deinceps non edendum, nec vendendum rogavit.

le sermon, et de renoncer à publier les thèses qu'il avait l'intention de soutenir contre Tetzel. Luther, tout confus, répondit à l'envoyé de Sa Grâce qu'il préférait obéir plutôt que de faire des miracles. Et le soir même il adressait à Lang, de l'ordre des Augustins, à Erfurt, de nouveaux paradoxes : dans sa lettre, il traitait ceux qui le blâmaient de piètres critiques, de Zoïles, de niais et d'imbéciles, et déclarait formellement qu'il se moquait de leurs arrêts, et qu'il passerait outre, puisqu'il avait Dieu pour lui (1).

Ces thèses, véritable programme de révolte, devaient être affichées sur l'un des piliers de l'église de tous les Saints à Wittemberg, le 31 octobre 1517. L'intention de Luther était de publier ses propositions en langue allemande, afin que le peuple lui-même prît part au débat; tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il les écrirait en latin. Le 31 octobre donc, le portier du couvent des Augustins affichait le manifeste de frère Martin, et le lendemain, jour de grande solennité dans l'église catholique, tout ce qui portait une robe de bure, c'est-à-dire qui entendait la langue de Virgile, put lire :

Que le pape n'a pas d'autres pouvoirs que le simple curé de village;

Que les prêcheurs empochent la pièce qui tinte dans le bassin et en font leur profit;

Qu'il faut envoyer au diable quiconque croit qu'avec une indulgence on peut compter sur son salut;

Que les trésors de l'Évangile sont des filets où l'on pêchait autrefois des hommes de richesse;

(1) Non itaque volo, eam ex me expectent humilitatem (id est hypocrisin) ut priùs eorum concilio et decreto mihi utendum esse credant quàm edam; nolo quòd hominis industriâ aut consilio, sed Dei fiat, quod facio. 11 nov. 1517.

Que le trésor des indulgences est un filet où l'on pêche aujourd'hui la richesse des fidèles (1).

Cependant, « sur mon salut, disait plus tard Luther, je ne savais pas plus ce qu'était en ce temps-là une indulgence que le pauvre diable qui venait me consulter (2). » Alors pourquoi tout ce bruit qui émeut l'Allemagne, contriste son évêque, trouble les âmes, et effraye l'empereur lui-même? Au fond, Luther sait bien ce qu'il fait; c'est une révolte qu'il veut, mais il dissimule. A son évêque, qui montrera la lettre aux dignitaires de l'empire et à tous ceux qui ont une puissante épée à leur côté, il écrit : « Mais que Votre Grâce ne s'y trompe pas, je dispute et n'affirme pas; que l'Église prononce, et je me soumets (3). » Mais à Spalatin, qui se gardera bien de le répéter, il dit : « A vous, mon cher, et » à nos amis, je déclare d'avance que l'indulgence n'est » qu'une jonglerie; c'est mon opinion, et en la soutenant, je » sais bien que j'ameute contre moi six cents Minotaures, » Rhadamanthotaures, Cacotaures (4). »

C'est un homme habile que Luther : pour perdre ses adversaires dans le monde allemand, il se sert du rire et de la calomnie. Il ne se contente pas de changer Tetzel en animal fabuleux; il écrit à l'archevêque de Mayence que le dominicain enseigne que les âmes sont arrachées des flammes du purgatoire dès que le grœschel est tombé dans le bassin du quêteur; que la contrition est inutile à quiconque achète des pardons; enfin, il prête à son adversaire une proposition effrontée où Marie, l'essence de la pureté, sert de compa-

(1) Löscher's vollständige Reformations-Acta, t. I, p. 438.

(2) So wahr mich mein Herr Christus erlös't hat, wus'te ich nicht, was der Ablass wäre. — Luth. op., t. VII, Alt. p. 462.

(3) Hieronymo, Ecclesiæ Brandenburgensis episcopo, 22 maij 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 112-115.

(4) Excitavi in me sexcentos Minotauros, imò et Rhadamanthotauros et Cacotauros. — Spalatino, 16 febr. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 92.

raison pour établir la miraculeuse vertu de l'indulgence (1). Cherchez dans les écrits de Tetzel cette phrase scandaleuse, vous ne la trouverez nulle part. N'est-il pas malheureux que des catholiques naïfs se soient eux-mêmes chargés de répandre la calomnie de Luther?

Mélanchthon raconte que le dominicain fit allumer, sur la grande place de Jutterbock, un brasier où il jeta le sermon de l'augustin : cela n'est pas non plus. Et la preuve que Mélanchthon nous trompe, c'est que Luther n'a parlé nulle part de cet exploit de son adversaire : or, les belles colères que cet incendie lui aurait fournies ! Ce que nous pouvons affirmer, c'est que Tetzel essaya de réfuter Luther dans un écrit (2) que Bossuet n'aurait pas avoué sous le rapport du style, mais qu'il eût signé comme enseignement dogmatique. Pour en finir, Tetzel proposait fièrement à Luther la double épreuve de l'eau et du feu ; Luther n'accepta ni l'une ni l'autre. Il répondit au dominicain : « Je me moque de tes cris comme des braiements d'un âne! Au lieu d'eau, je te conseille du jus de la vigne; au lieu de feu, hume le fumet appétissant d'une oie rôtie (3) : viens à Wittemberg, si le cœur t'en dit. Moi, docteur Martin Luther, à tout inquisiteur de la foi, à tout mangeur de fer rouge, à tout pourfendeur de rochers, savoir faisons qu'on trouve ici bonne hospitalité, porte ouverte, table garnie, soins empressés, grâce à la bienveillance de notre duc et prince l'électeur de Saxe (4)! »

(1) Dom. Alberto... 31 oct. 1517. — De Wette, l. c., t. I, p. 68.

(2) Vorlegung, gemacht von Bruder Johann Tetzel, Predigerordens Ketzermeister, wider einen vermessen Sermon von zwanzig irrigen Artikeln, Päbstlichen Ablass und Gnade belangende.

(3) Ut pro aquâ liquorem vitis, et pro igne fumum culinæ ex anseribus assis appetat.

(4) Löscher's Reformations-Urkunden, t. I, p. 537.

Cherchez donc, dans tous les couvents d'Allemagne, un moine qui osât répondre à un semblable défi.

A la lecture de ce cartel, les écoliers de Wittemberg se prirent d'un grand éclat de rire, et, ayant rencontré sur leur chemin un frère qui apportait dans sa besace huit cents *Contre-Thèses* de Jean Tetzel, ils se jetèrent sur le malheureux commissionnaire, lui arrachèrent les feuilles fraîchement imprimées (1), puis, au son d'une trompe, annoncèrent dans les rues qu'à deux heures après midi on brûlerait en place publique les propositions de maître Tetzel, inquisiteur de la foi, bachelier en théologie, et prêtre de l'ordre de Saint-Dominique. A deux heures, la flamme brillait sur la place de l'Université, et un écolier, coiffé d'un bonnet doctoral, la figure couverte d'un masque, jetait les thèses au feu, en criant : *Vivat Luther, pereat Tetzel !* Pendant plus d'une semaine on n'entendit dans les rues de Wittemberg que les mêmes cris. Tout ce peuple d'écoliers imberbes et à cheveux blancs croyait avoir conquis la liberté, parce qu'il avait brûlé une feuille de papier noircie d'encre d'imprimerie. Le temps n'est pas éloigné où mettre en doute à Wittemberg l'infaillibilité de Luther sera puni de l'exil : Carlstadt, qui répète *vivat Luther, pereat Tetzel*, le premier, éprouvera les colères de ce dieu nouveau que des enfants viennent de donner à l'Allemagne.

Les thèses du Saxon, et le bruit douloureux qu'elles excitaient, traversèrent bientôt les Alpes et allèrent émouvoir Rome. Ce fut un maître du sacré palais, un théologien à cheveux blancs, Priérias ou Mazzolini, né à Prierio dans le Montferrat, qui jeta le premier cri d'alarme en Italie contre les doctrines nouvelles (2). On a dit, en invoquant quel-

(1) Ulenberg, Historia de Vitâ Lutheri, p. 20. — Seln., Vita Lutheri, p. 5-6. — Epist. Luth. Joh. Lango, 21 mart. 1518.

(2) R. P. Fratris Sylvestri Prieratis ord. prædicatorum et sacræ theo-

ques quolibets de l'augustin, que le *rustique* Priérias (il avait reçu le nom de Sylvestre au baptême) n'était pas fait pour se mesurer avec un homme de la force de Luther, bien que des protestants aient reconnu les talents de l'écrivain (1). Mais Priérias, eût-il possédé l'éloquence de Démosthène, n'aurait pu triompher de son adversaire. Comment venir à bout d'un moine qui, pressé trop vivement, et pour éviter de répondre aux plaintes des catholiques, fait comme la taupe, rentre dans son trou, se cache sous son capuchon, et, d'une voix emmiellée, murmure à Spalatin : Comprenez-vous, père en Dieu, qu'ils ont le courage de soutenir que, dans mes disputes, j'ai offensé l'autorité du pape, moi qui n'aime par goût que les petits réduits, moi qui sais par expérience qu'il ne faut pas lever la tête au soleil plus haut que le mouron ? Ah ! de grâce, mon père, servez-moi de colombe, et portez mes folies aux pieds de Léon X, ce pontife si bon; je le prends pour juge : que le saint-siége prononce (2) !

A cette lettre il avait joint une belle épître au pape qu'il terminait par ces lignes que Priérias aurait volontiers signées :

logiæ professoris in præsumptuosas Martini Lutheri conclusiones de potestate Papæ, dialogus. — On a dit que Léon X avait été lui-même mécontent du zèle outré de Priérias ; c'est une sottise qu'on a débitée d'abord à Wittemberg : il est facile de la réfuter. En 1520, Léon X, par une bulle (21 juillet), défend de rien imprimer *sine cedulâ ipsius Sylvestri*. Priérias est auteur de divers traités, entre autres de celui qui a pour titre : *De juridicâ et irrefragabili veritate Romanæ Ecclesiæ, romanique Pontificii, lib. III, Romæ*, 1520, etc., où il établit ces deux propositions : *Ecclesia Regnum est ; Ecclesia regnum monarchicum.*

(1) Comparer le jugement de Luther sur l'intelligence de Priérias avec l'opinion du savant éditeur des œuvres de Hutten, M. Munch, et d'Iselin dans son grand Lexique.

(2) Semper anguli fui amator... oportet et corchorum inter olera videri... hunc enim expecto judicem à romanâ sede pronuntiantem. — Johanni Staupitio, 30 maii 1518. De Wette, l. c., t. 1, p. 118.

« Tès-saint-père, me voici prosterné aux pieds de Votre Béatitude, moi et tout ce que je suis, et tout ce que j'ai : vivifiez, tuez, appelez, rappelez, approuvez, réprouvez ; votre voix, c'est la voix du Christ qui repose en vous, qui parle par votre bouche. Si j'ai mérité la mort, je suis prêt à mourir (1). »

Eh bien, oui, nous l'avouons, Léon X se laissa prendre à ces douces paroles ; il crut à l'amour filial de Luther, à l'obéissance de son enfant, au repentir du petit moine, et il s'endormit un moment. Qui donc oserait blâmer ce sommeil? Il est certain que Léon X n'avait pas le don de seconde vue. Si Dieu le lui avait accordé, le pape aurait surpris Luther interrompant sa lettre au père des fidèles, pour composer un petit livre ascétique sur la mort d'Adam et la résurrection du Christ dans l'homme (2), où il parle insolemment du pouvoir des clefs ; puis montant en chaire pour dénigrer l'excommunication. Il faut l'entendre ce moine superbe, quand le bruit se répand, à Wittemberg, que le pape, dont les yeux se sont dessillés, va le citer à Rome! Il joue le martyr, il rêve un bûcher, et écrit à Wenceslas Linck : « Je suis prêt, que la volonté de Dieu soit faite ! Que m'enlèveront-ils? un corpuscule frêle et brisé ; c'est une ou deux heures au plus qu'ils me déroberont ; mais mon âme, elle est à moi, ils ne me l'ôteront pas!... La mort, c'est le lot du chrétien qui proclame la parole de Dieu : le Christ notre époux est un époux de sang (3). » Mais ce courage fastueux tombe bientôt, et, pour désobéir à la citation avec toutes les apparences d'une soumission filiale aux ordres du souverain pon-

(1) Beatissimo Patri, 30 maii 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 122.

(2) Vom rechten Verstand, was Adam und Christus sei, und wie Adam in uns sterben, und Christus in uns erstehen soll ; imprimé à Wittemberg en 1518, par Joh. Grünenberg.

(3) Wenceslao Linko, 15 jul. 1518. — De Wette, l. c., t. I, p. 130.

tife, il imagine un subterfuge indigne d'un homme de cœur. Spalatin son ami demandera un sauf-conduit à l'électeur Frédéric, que Sa Grâce refusera, et alors, disait Luther, mon excuse est toute trouvée (1) : et cela se fit comme il le demandait. Rassuré désormais sur ce voyage à Rome, Luther n'a plus peur du pape. En même temps qu'il proteste de son respect pour l'autorité hiérarchique dans les lettres qu'il écrit aux prélats allemands et à ses maîtres temporels, il met sous presse deux pamphlets en réponse à Priérias : dans l'un, il déclare que si la doctrine enseignée par le maître du sacré palais, et mise sous les yeux de Léon X, est avouée par Rome, Rome est la Babylone en écarlate, et la cour romaine la synagogue et l'école de satan; dans l'autre il s'écrie : Puisque nous avons des cordes, des glaives et du feu pour châtier les voleurs, les meurtriers et les hérétiques, eh bien! pourquoi ne les emploierions-nous pas pour châtier le pape, les cardinaux, les évêques et toute la racaille de la Sodome romaine, empoisonneurs de l'Église de Dieu? pourquoi ne baignerions-nous pas nos mains dans leur sang, afin de nous sauver nous et nos neveux (2)?

N'avons-nous pas raison de regretter que Luther n'ait jamais eu près de lui sa mère : comment aurait-il osé lever les yeux sur Lindemann après avoir écrit d'aussi horribles paroles?

L'électeur Frédéric, alors à la diète d'Augsbourg, et l'université de Wittemberg, demandèrent à Léon X que l'affaire fût jugée en Allemagne; le pape y consentit par une bulle du 23 août 1518, et délégua pour examiner les opinions nouvelles le cardinal de Saint-Sixte, Thomas de

(1) Quod ubi mihi negaverit, sicut scio mihi negaturum, justissima fuerit mihi exceptio et excusatio non comparendi in Romà. — Spalatino 21 aug. De Wette, l. c., t. I, p. 133.

(2) Opera Lutheri, Jenæ, t. I, p. 60.

Vio, si connu sous le nom de Cajetan, et alors légat du saint-siége près de la diète germanique (1). « Si Luther se repent, disait le pape à son ambassadeur, pardonnez-lui; s'il s'opiniâtre, interdisez-le (2). »

Nous avons dit ce qu'était Cajetan : un des oracles de la science théologique en Italie, un exégète habile qui toute sa vie avait médité l'Écriture, un homme de cœur, par-dessus tout ennemi de la violence. Il devait échouer, car, deux jours avant de paraître devant le légat, Luther avait formellement déclaré — qu'il préférait la mort à la rétractation (3).

Luther s'était mis en route pour Augsbourg, accompagné de Wenceslas Linck, docteur en théologie et prédicateur de l'église conventuelle des augustins à Nuremberg. Le 13 octobre 1517, il se présenta chez le légat, suivi du prieur de Sainte-Anne, de Wenceslas Linck et de trois religieux de son ordre. Le cardinal vint au-devant du moine, qu'il embrassa tendrement. Luther se jeta aux genoux du nonce en protestant qu'il était prêt à désavouer les paroles qu'on lui reprochait, si on pouvait lui montrer qu'elles étaient coupables.

Cajetan le releva : — Mon fils, lui dit-il, mon intention n'est pas de disputer; je vous demande, par ordre de Sa Sainteté, que vous rétractiez vos erreurs (4).

— Montrez donc, répondit Luther, en quoi j'ai péché. — Encore une fois, reprit Cajetan, je ne suis pas votre juge; vous avez promis de vous en rapporter, en enfant soumis, au jugement de Sa Sainteté : le pape vous condamne, rétractez-vous !

(1) L'Observateur du Rhin, 1er oct. 1843.

(2) Roscoë, Vie de Léon X, t. III, p. 168.

(3) Malo enim perire quàm ut revocem benè dicta.—Ph. Melanthoni, 11 oct. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 146.

(4) Friderico Electori, 19 novemb. 1518.—De Wette, l. c., t. I, p. 175-187.

Luther s'obstinait et demandait qu'on lui signalât les propositions condamnables qu'il avait enseignées. Cajetan en cita deux que le moine voulut défendre. L'entretien dura plus d'une heure : malgré lui, le cardinal disputait. A la fin il se ressouvint de la promesse qu'il avait faite, et la rappelant en riant à Luther :

— Finissons, ajouta-t-il : voulez-vous vous rétracter, oui ou non?

Luther demanda trois jours pour répondre. Mais, le lendemain 14, il retourna chez le cardinal, accompagné de Staupitz, de quatre conseillers impériaux et d'un notaire, et remit au nonce une note où il protestait de son respect pour l'Église romaine, désavouait toute parole imprudente qu'il aurait pu prononcer, et se soumettait lui et ses écrits au jugement du saint-père et des universités de Bâle, de Fribourg, de Louvain, et de Paris surtout, mère et patronne des bonnes études (1).

— Vous rétractez-vous? répéta Cajetan.

Luther resta muet. Alors Staupitz s'approcha du cardinal, et demanda comme une grâce que Luther pût se défendre par écrit.

— Et devant témoins, ajouta le moine.

Le cardinal hocha la tête en signe de refus; mais Staupitz insista.

— Eh bien! soit, reprit le nonce, je vous entendrai (2).

Luther apporta le lendemain une thèse qu'il avait passée

(1) Dans une assemblée générale tenue aux Mathurins, le 15 avril 1521, la Sorbonne condamna 113 propositions de Luther. — Du Boulay, Historia universitatis parisiensis, t. VI, p. 116. Luther publia contre les sorbonistes sa Sentence magistrale, où il les traite d'ânes et d'antechrist. — Du Boulay, t. VI, p. 127.

(2) Epistola Thomæ Cajetani ad D. Fridericum. — Pallavicini, Storia del concilio di Trento, cap. IX, p. 79.

la nuit à rédiger, et où, s'appuyant de l'autorité de Panormita (Tudeschi), il soutenait qu'en matière de foi, le simple fidèle est supérieur au pape, s'il a pour lui l'autorité et la raison. Amère dérision qui fit hausser les épaules au cardinal... — Voyez donc, disait Cajetan en montrant du doigt le passage de Panormita, cité par Luther : vous voudriez que je misse sous les yeux de Sa Sainteté de si odieuses paroles (1) !

— Mais, reprit Luther avec un dépit marqué, qu'on lise donc; après tout, je n'affirme pas, je dis que je m'en rapporte au jugement du pape.

— Frère, frère, comme vous vous emportez, reprit Cajetan..... Puis se rapprochant du moine, dont il prit les deux mains : Allons, ajouta-t-il, il en est temps encore, j'intercéderai pour vous auprès de Léon X..., rétractez-vous. Luther garda le silence. — Eh bien! dit le nonce, tout est fini, ne revenez plus.

On se sépara : mais, après le souper, Cajetan eut un entretien avec Staupitz et Linck, qu'il décida, au nom de Léon X et du repos de la Saxe, à tenter de ramener Luther. En entendant ces voix amies, le moine fondit en larmes, et promit d'écrire au cardinal une belle lettre, bien affectueuse, toute filiale; et il l'écrivit en effet, mais après avoir déclaré en termes formels, dans un billet à Spalatin, qu'il préparait un appel au futur concile, qu'il ne se rétracterait pas d'une syllabe, et qu'il allait publier sa réponse au cardinal pour le confondre aux yeux du monde chrétien, s'il continuait de procéder par la violence comme il l'avait fait jusqu'à cette heure (2).

(1) Nous avons vainement cherché ce passage dans les œuvres du canoniste.

(2) Appellationem autem paro quotidiè, ne syllabam quidem revocaturus : edam autem responsionem meam ei oblatam, ut per orbem con-

Puis, de la même plume dont il s'était servi pour tracer ces lignes incroyables, il écrit à Cajetan :

« Je reviens à vous, mon père; je suis ému, mais je n'ai plus de crainte; ma crainte s'est changée en amour : vous auriez pu employer la force, vous n'avez eu recours qu'à la charité... Je l'avoue maintenant, j'ai été violent, hostile, insolent envers le nom du pape... J'en suis affecté, repentant, et je vous demande pardon; je dirai mon repentir à qui voudra m'entendre... Quant à la rétractation, mon révérend et doux père, ma conscience ne me permet en aucune manière de la donner. Je vous supplie en toute humilité de porter cette question sous les yeux de Sa Sainteté, afin que l'Église prononce (1). »

Le 20 octobre, de grand matin, Luther sortit d'Augsbourg par une petite porte qu'un des conseillers impériaux lui fit ouvrir, et un portier du couvent des Carmes affichait sur les murs de la cathédrale l'appel du pape mal informé au pape mieux informé; et le moine arrangeait d'avance un autre appel, l'appel au futur concile, dans le cas où le pape, de sa pleine puissance ou tyrannie, le condamnerait sur le premier appel (2).

Le 30 octobre, Luther rentrait à Wittemberg. A Nuremberg, il connut la bulle où le souverain pontife exposait la doctrine de l'Église touchant les indulgences; le nom du moine augustin n'y était pas même prononcé. Alors, oubliant tant de promesses si souvent réitérées, il se décide à

fundatur, si vi processerit, ut cœpit. 14 oct. 1510. De Wette, l. c., t. i, p. 149.

(1) Reverendissimo, etc., Domino Thomæ, tituli sancti Sixti cardinali, 17 oct. 1518. — De Wette, l. c., t. i, p. 162-163.

(2) Interim hic positus aliam parabo appellationem ad futurum concilium, in eventum quo hanc priorem appellationem de plenitudine potestatis, imò tyrannidis refutaret Papa. — 31 oct. Spalatino. De Wette, l. c., t. i, p. 166.

jeter le gant à Léon X lui-même, et le langage dont il se sert pour formuler sa déclaration de guerre n'est pas moins prodigieux que sa conduite :

« Quel que soit le polisson, dit-il, qui, sous le nom de Léon X, essaye ainsi de me faire peur, qu'il sache bien que je comprends la plaisanterie. Si la bulle émane de la chancellerie, je leur ferai savoir bientôt leurs impudentes témérités et leur impie ignorance (1). »

Aurions-nous pensé que ce pauvre petit enfant qui mendiait, à Magdebourg, le pain du bon Dieu, écrirait jamais de ce style?

(1) Quisquis ille fuerit nebulo qui, sub nomine Leonis X, tali me terrere proposuit decreto, intelliget me posse quoque nugas intelligere; aut si verè etiam à curià emanavit, docebo eos suas impudentissimas temeritates et iniquissimam ignorantiam. — Spalatino, 31 oct. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 166.

CHAPITRE XXII.

LA RÉFORME. 1519—1520.

Léon X charge Miltitz d'une mission auprès de Luther.—Leur entrevue à Altenbourg. — Luther promet d'écrire au pape. — Lettre qu'il adresse à Sa Sainteté. — Comment il trompe Léon X et Miltitz. — Belle conduite de la papauté envers le moine révolté. — Dispute à Leipzig de Luther et d'Eck. — Les doctrines de l'augustin sont réfutées par un grand nombre d'universités. — Emportements de Luther. — Sa lettre insolente au pape. — Il est condamné à Rome. — Bulle de Léon X. — Luther la fait brûler à Wittemberg. — La révolte est consommée.

§ 2. Rupture de Luther avec Rome.

Nous l'avouons : au tribun qui remue l'Allemagne de sa parole enflammée, nous préférons le moine en robe de bure agenouillé, à la lueur des étoiles, sur la tombe des martyrs : c'est que la prière a des parfums qui du cœur remontent à Dieu, et que la révolte dessèche l'âme. Et puis ce nouvel Arminius, comme on l'appelle à Wittemberg, malgré le trouble qu'il traîne après lui, n'est qu'un fils ingrat qui fait pleurer sa vieille mère, cette sainte Église, qui fut pour lui si bonne, qui le nourrit de son lait le plus pur, qui lui apprit à parler, à lire, à penser, qui lui donna le pain des anges et l'onction divine.

Elle ne désespère pas de ramener son enfant égaré. Nous l'avons vue, dans son ingénieuse charité, épuiser pour l'attirer à elle tout ce qu'elle a de trésors maternels : les conseils, la prière, les supplications, les larmes même. La robe rouge du cardinal Cajetan a peut-être fait peur à Luther; Rome va faire choix d'un autre négociateur. Léon X a confié

une mission de réconciliation à Miltitz, justement parce que Miltitz a toujours été ennemi des disputes théologiques, et qu'il ne s'est jamais occupé de ce qui remue le monde catholique, l'indulgence. C'est un de ces Allemands tels que les aime Luther, et dont on connaît bien le caractère à Rome; un Misnien aux gais propos, un joyeux convive, une sorte d'habitant des montagnes, vif, âpre parfois, mais d'une franchise à toute épreuve.

Miltitz et Luther se rencontrèrent plusieurs fois, d'abord à Altenbourg, à la manière des vieux Germains, le verre en main. A table, on est bien plus sûr de venir à bout du moine que sur un banc d'écolier. Le vin du Rhin, qu'il aime de prédilection, ou la bière d'Eimbeck, dissipe ses humeurs noires, le met en verve et en gaîté : dans cet état il est confiant et doux; impossible à lui de voir un ennemi dans un convive qui lui rend raison, et boit à la santé de cette belle Allemagne qu'il préfère à tous les pays : or Miltitz était un patriote exalté. On s'embrassa, on se fêta, et on sortit de table bons amis : Miltitz pleurait de joie. Luther venait de lui promettre de vivre en paix, de choisir pour juge l'archevêque de Salzbourg, de ne plus prêcher désormais sur les indulgences, et d'écrire au souverain pontife une lettre de soumission (1). Luther ne demandait qu'une chose à Miltitz, c'était qu'on imposât silence à Tetzel : Miltitz le promit.

Mais la table d'Altenbourg est desservie; le keller a emporté la bière mousseuse d'Eimbeck et le vin rosé du Rhin; Miltitz a pris le chemin de Coblentz, et Luther celui de Wittemberg. Quelques jours se sont à peine écoulés depuis la rencontre des deux Allemands. Voyons donc ce que le moine pense du négociateur dont il a serré la main si affectueusement et qu'il a embrassé sur les deux joues : — Miltitz, c'est

(1) An den Kurfürsten Friedrich, Jan. — De Wette, l. c., p. 209.

un menteur, un trompeur, qui m'a dit adieu en me donnant un baiser de Judas, en versant des larmes de crocodile, que j'avais l'air de ne pas comprendre (1). Il venait, armé de soixante-dix brefs apostoliques, pour me prendre et me conduire captif dans son homicide Jérusalem, la Babylone empourprée (2). » Et Miltitz, sur toute sa route, faisait l'éloge de son compagnon de table : pauvre Misnien, tu n'étais pas né diplomate!

Luther, aux yeux du monde, tenait à remplir la promesse qu'il avait faite à l'envoyé du pape : il écrivit donc à Sa Sainteté, le 3 mars (les dates sont des arrêts) :

« ..... Que Votre Sainteté daigne prêter une oreille miséricordieuse à la pauvre petite brebis du troupeau du Christ, et comprendre mes bêlements.

» Charles de Miltitz, le conseiller de Votre Béatitude, cet homme de probité, m'a formellement accusé, en votre nom, auprès de l'illustre prince Frédéric, d'irrévérence envers l'Église romaine... Ah! très-saint-père, devant Dieu et devant la création, j'affirme que je n'ai jamais eu, ni autrefois ni maintenant, la pensée d'ébranler ou d'affaiblir l'autorité du saint-siége. Je confesse que la puissance de l'Église est au-dessus de tout : au ciel, sur la terre, rien n'est au-dessus de l'Eglise, Jésus excepté. Que Votre Sainteté n'ajoute aucune foi à ceux qui parlent autrement de Luther (3). »

On pourrait croire, en lisant notre récit, que c'est un roman contre la réforme, exhumé de la poussière de quelque

(1) Sic amico discessimus etiam cum osculo (Judæ scilicet); nam et inter exhortandum lacrymabatur. Ego rursus dissimulabam has crocodili lacrymas à me intelligi. 2 febr. 1519. — Sylvio Egrano. De Wette, l. c., t. I, p. 216.

(2) Staupitzio, 20 febr.— De Wette, p. 231.

(3) Beatissimo Patri Leoni X... 3 mart. 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 233-235.

couvent catholique, que nous reproduisons : il n'en est rien, notre parole est sérieuse, autant que nos textes son vrais.

Nous venons de dire que Luther, sur la proposition de Miltitz, avait pris pour arbitre souverain l'archevêque de Salzbourg; mais il ne tarda pas à se repentir de la parole qu'il avait donnée. Voici ce qu'il pensait des évêques : « Ils m'appellent superbe, audacieux, ces évêques; mais que sont-ils donc, ces hommes-là, pour savoir ce qu'est Dieu, ou ce que nous sommes (1)? »

Prosterné jusqu'à terre, il a déclaré qu'il n'avait pas même voulu toucher du doigt à l'autorité du souverain pontife, et dix jours après, le soir, car la nuit lui porte malheur, il écrit à son confident habituel dont il a desséché le cœur : « Faut-il que je vous le dise à l'oreille? En vérité, je ne sais si le pape est l'Antechrist en personne ou son apôtre, tant le Christ, c'est-à-dire la vérité, est corrompu et crucifié dans les bulles papales (2)! »

Mais contemplons un moment cette grande imáge de la papauté, objet des sacriléges insultes de Luther.

Il y a près de trois ans qu'un moine jette le désordre dans la société, trouble le sanctuaire, agite les consciences, désole les couvents, bouleverse l'Allemagne, arrête la marche de l'esprit humain. Et pourquoi? A-t-il découvert une seule vérité? Toutes les erreurs qu'il remue en chaire et dans ses livres sont vieilles de plusieurs siècles; Érasme le lui dira bientôt, en prenant la défense de la liberté humaine, et plus tard Henri VIII, en vengeant nos sacrements : seulement il a su parer l'erreur et lui donner un splendide

(1) Geor. Spalatino, 12 Feb. 1519. De Wette, l. c., t. 1, p. 224.

(2) In aurem tibi loquor; nescio an papa sit antichristus ipse vel apostolus ejus; adeò miserè corrumpitur et crucifigitur Christus (id est veritas) ab eo in decretis. — Spalatino 13 Mart. 1519. De Wette, l. c., t. 1, p. 239.

vêtement. Averti à diverses reprises par l'épiscopat, le clergé, les ordres monastiques de l'Allemagne, il a feint de ne pas comprendre ce concert de murmures et de plaintes, et il a continué de marcher dans la révolte. Rome est alors intervenue, et nous sommes témoins de tout ce qu'elle a fait pour ramener Luther. Elle a réclamé l'intervention de l'archevêque de Mayence : Albert a parlé et n'a point été écouté; elle a prié l'évêque de Brandebourg d'intercéder en faveur de la vérité outragée : Scultet a fait partir pour Wittemberg l'abbé de Lehnin, mais Luther s'est moqué de l'envoyé; elle a donné à Cajetan pleins pouvoirs pour terminer la querelle, mais Luther a jeté de la boue sur la robe rouge du cardinal; elle vient de faire partir pour l'Allemagne Miltitz, qui croit avoir triomphé du moine, mais Luther a livré à de poignants brocards le messager du pape; elle est allée chercher, jusque dans le fond de leur cellule, des robes de la même couleur que celle que porte le grand agitateur, mais Staupitz et Spalatin ont échoué complétement : tiare, diadème, hermine ducale, soutane blanche et noire, il a tout souillé de son encre corrosive. Que restait-il à faire à la papauté? Au couvent de Jutterbock vivaient, dans la pratique de toutes les vertus, des moines franciscains qui, troublés dans leurs prières, et craignant pour le salut de l'âme de ce frère qui cherche le Seigneur dans le bruit, se rassemblent et, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit, extraient des écrits du Saxon quatorze propositions qu'ils défèrent, comme hétérodoxes, à l'évêque de Brandebourg. Rome espère que la voix de ces hommes simples touchera le cœur de Luther : elle se trompait encore. Parmi les propositions qui avaient scandalisé ces candides intelligences, était celle-ci : Que l'autorité du laïque, se fondant sur l'Écriture, est supérieure à celle du pape, du concile et de l'Église elle-même. Citons le passage tout entier de la

lettre de Luther aux franciscains; on ne nous croirait pas sur parole, et on aurait raison : « Oui, je le dis, au laïque armé de l'autorité il faut croire plus qu'au pape, plus qu'au concile, plus qu'à l'Église elle-même. C'est la doctrine des juristes, et de Panormita c. Significasti; c'est la doctrine catholique défendue par Augustin; et jamais personne au monde n'a dit le contraire, à l'exception de ces téméraires hérétiques du couvent de Jutterbock, qui, avec un front de prostituée, déclarent coupables, absurdes, hétérodoxes, les sacrés enseignements des Pères qu'ils n'ont jamais lus. N'est-ce pas là blasphémer contre l'Esprit Saint (1)? »

En proclamant la souveraineté du moi ou du sentiment intime, Luther a fait toute une révolution. La raison l'a pris au mot, et l'anarchie est entrée dans l'Église d'Allemagne. Carlstadt n'écoute déjà plus la voix de son disciple, il marche quand Luther lui dit de s'arrêter; Mélanchthon hésite, a peur de l'avenir et se couvre les yeux pour ne pas voir l'abîme que creuse son maître. Sur la montagne de l'Albis, un curé a répondu à l'appel de la révolte; mais, pour renverser l'édifice catholique, Zwingli s'y prend d'une tout autre manière que le Saxon. Luther dit : Cette pierre doit être conservée, c'est le Seigneur qui l'a posée de ses mains; Zwingli dit : Brisons-la, car elle a été apportée par Satan. La réforme n'a

(1) Quòd laico habenti auctoritatem, plus sit credendum quàm papæ, quàm concilio, imò quàm Ecclesiæ, hoc etiam juristæ docent ut Panormitanus c. Significasti : et adeò est catholicum ut Augustinus in multis locis hoc pro regulâ habeat legendi autores. Nec fuit aliàs tam fœdus hæreticus qui hoc negaret, nisi novi isti hæretici omnium temerariissimi Jutterboccenses Observantini, qui fronte suâ meretriciâ sacratissimas Patrum doctrinas, quas numquam legerunt, pronuntiant pestiferas, absurdas, alienas à catholicâ doctrinâ. Nonne hoc est in Spiritum sanctum blasphemia? — Venerabilibus patribus conventûs Jutterboccensis, ordinis Minorum, 15 maii 1519. De Wette, l. c., t. I, p. 268.

que trois ans de vie, et elle est déjà décrépite. N'est-ce pas un véritable esclavage que Luther a fondé sous le nom de cette raison individuelle, rayon de lumière qui prend sa source dans un misérable cerveau d'homme! Voyez de quel poids il pèse sur la pensée! A ces moines de Jutterbock dont il n'a pu mesurer l'intelligence, et qui veulent interpréter, autrement qu'il ne l'a fait, un verset des Écritures, il dit: Vous êtes des hérétiques, des blasphémateurs, des fils de perdition. Et comment donc! s'ils procèdent dans leur interprétation en vertu du même principe, et surtout si ce qu'il vient de trouver dans le livre saint est vrai: que nous appartenons tous également au sacerdoce, et que l'Ecriture ne fait aucune différence entre le laïque et le prêtre, que le prêtre s'appelle évêque ou pape (1)? Les princes se laisseront prendre les premiers à ces nouveautés, non pas qu'ils croient le moins du monde que le pape soit l'Antechrist, mais parce qu'ils sont las de payer à la chancellerie romaine des redevances annuelles; non pas qu'ils regardent les moines rebelles à Luther comme des blasphémateurs du Christ, mais parce qu'ils savent bien que la première conséquence du libre examen sera la sécularisation des couvents, qu'ils dépouilleront de leurs richesses. Érasme a trouvé l'une des causes des progrès de la réforme: « C'est que le peuple, dit-il, aime à prêter l'oreille à des prédicateurs qui lui enseignent que la confession est chose inutile (2).» Calcagnini en indique une seconde: « Soyez tranquille, le sang du Christ suffit pour obtenir le salut éternel (3). » Mélanchthon

(1) Scriptura sancta nihil discernit inter eos, nisi quòd ministros, servos, œconomos appellat, qui nunc papæ episcopi dominique jactantur; nam verum est hos æqualiter sacerdotes esse. — De Libertate Christianâ, t. I. Op. Lutheri, p. 390.

(2) Epist. Erasmi, lib. XXVI, ep. 28.

(3) Epist. Erasmi, lib. XXI, ep. 54.

signale la troisième : « On ne s'est attaché à Luther que parce qu'il nous a délivrés des évêques (1). » Et Luther, en riant, a trouvé la meilleure de toutes : « C'est l'ostensoir qui a fait le plus de conversions parmi les grands. » L'ostensoir, avec ses beaux rayons d'or, était la prime offerte à l'apostasie. Il est malheureux que le sanctuaire, en Allemagne, eût à cette époque autant de diamants; car chaque pierre précieuse causait la perte d'une âme.

Quand on contemple les portraits nombreux du docteur peints par Lucas Cranach, et répandus dans tous les musées protestants de l'Allemagne, il est aisé de deviner les penchants de Luther. Cette figure empourprée, sur le front de laquelle se croisent deux ou trois veines toujours gonflées, dénote un caractère enclin à la colère. Luther aimait avec passion la dispute, parce qu'il trouvait moyen d'y briller par des audaces heureuses d'expression : de la langue il se moquait comme de son adversaire; et quand, pour faire rire un auditoire, l'idiome populaire lui faisait défaut, il forgeait un barbarisme. A la vue des pleurs que répandait l'Église d'Allemagne, un docteur d'Ingolstadt, Eck se sentit ému jusqu'aux entrailles et résolut, après avoir consulté ses supérieurs, et Rome d'abord, d'entrer en lice avec le Saxon. Ce mouvement de compassion est d'un bon cœur et fait honneur à Eck. Le congrès théologique eut lieu à Leipzig : il dura plusieurs semaines. Mélanchthon lui-même a confessé que le moine catholique s'y montra splendide dans ses argumentations (2). La dispute finie, il avoue qu'il

(1) Quem nullâ de causâ amant, nisi quia beneficio ejus sentiant se episcopos excussisse. — Melanth. Epist., epis. Camerario, lib. IV, ep. 106.

(2) Cæterùm apud nos magnæ admirationi plerisque fuit Eccius ob varias ingenii dotes. — Opera Luth., t. I, p. 303. Epist. Ph. Melanthonis de Lipsicâ disputatione.

ne savait à qui donner la victoire (1) Eck eut donc raison de se vanter de son triomphe ; car aujourd'hui le protestantisme est d'accord avec le docteur sur la plupart des points contestés par Luther. Dans quelle bourgade réformée trouverait-on, à cette heure, une âme assez malheureuse pour nier la liberté de l'homme? Nous ne cachons pas notre bonheur : nous sommes heureux d'avoir exhumé de la poussière, où le protestantisme avait intérêt à les tenir ensevelis, les titres d'Eck à l'admiration du monde catholique (2).

Les thèses déférées, commme il avait été convenu, aux quatre grandes universités européennes, furent solennellement condamnées. Luther avait déclaré qu'il s'en rapporterait au jugement des maîtres en théologie ; mais, l'arrêt prononcé, revinrent les colères du moine. Pendant plusieurs semaines, il n'est pas une de ses épîtres où l'on ne voie un de ces pauvres docteurs apparaître, tantôt affublé du bonnet de théologastre, tantôt de la peau d'un âne, tantôt des deux ailes velues de la chauve-souris, tantôt des défenses du porc-épic ou des attributs d'un animal qu'on ne trouve pas même dans la fable, et dont il s'est fait le créateur (3).

(1) Quorsùm inclinàrint res mihi sanè non est in proclivi judicare... non pronuntio uter vicerit. — Defensio Melanthonis contra Eccium.

L'éloge que A. Menzel, historien protestant, fait d'Eck, mérite d'être cité :

Zu Ende des Jahres 1518 hatte Johann Eck, als mehrfacher Sieger in Disputationen berühmt, mit nicht gemeiner Belesenheit in Kirchenvätern und Kanonisten, Fertigkeit im lateinischen Ausdruck und Gewandtheit in den Künsten der Redekunst begabt, zu Wittenberg eine Disputation mit And. Carlstadt verabredet. — Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 43-51.

(2) Voir le t. I de notre Histoire de Luther.

(3) Voir, pour les injures prodiguées par Luther aux Universités : Lettres à J. Lang, 16 oct., à Spalatin, 20 nov., à Eck., 1 nov., à Spalatin, 18 déc. 1520.

Mais il a bien d'autres images à son service que ces mauvaises figures de rhéteur ivre : écoutons-le, c'est le rôle de prophète qu'il joue : « Je ne veux pas que d'un glaive on fasse une plume : la parole de Dieu, c'est la tempête... Le pape, c'est l'Antechrist, le fils de perdition qu'attend le monde : tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il prescrit sent l'Antechrist... L'Esprit Saint me pousse..... je ressemble au Christ, qu'on pendit sur un gibet parce qu'il avait dit : Je suis le roi des Juifs... Il faut ou renoncer à la paix, ou renier la parole divine : le Seigneur est venu apporter la guerre et non la paix... Malheur à la terre (1) ! »

Eck était parti pour Rome, après le duel de Leipzig. Miltitz l'y avait précédé, apportant aux pieds du trône pontifical les paroles de paix prononcées à Altenbourg et à Liebenwerda par Luther. Mais le pape avait appris de tous les points de l'Allemagne combien Miltitz avait été cruellement joué, et les fureurs de Luther contre l'autorité.

Et, quelques jours après, arrivait à Rome une lettre adressée par Luther au pape, et que ni Wiclef, ni Jean Huss, ni Jérôme de Prague, n'auraient osé tracer ; que deux hommes seuls alors pouvaient signer : Luther et Hutten. Citons-en quelques fragments. En les lisant, n'oublions pas que la main qui formait ces caractères, hier encore touchait celle de Miltitz en signe de bonne amitié, la pressait sur son cœur, et que les lèvres d'où va tomber tant de fiel prononçaient des paroles de soumission et d'obéissance au saint-siége (2) :

« ..... Vous ne sauriez le nier, mon cher Léon, le siége

(1) Voyez tous ces textes rapportés dans notre Histoire de Luther, t. II.

(2) Epistola Lutheriana ad Leonem summum pontificem ; Liber de Libertate Christianâ.

où vous êtes assis... surpasse en corruption et Babylone et Sodome. C'est contre cette Rome impie que je me suis révolté. Je me suis ému d'indignation en voyant qu'on se jouait si indignement, sous votre nom, du peuple de Jésus-Christ; c'est contre cette Rome que je combats et que je combattrai tant qu'un souffle de foi m'animera : non pas que je croie que mes efforts prévaudront contre la tourbe d'adulateurs qui règnent dans cette Babylone impure; mais, chargé du soin de veiller sur mes frères, je voudrais qu'ils ne fussent pas la proie de toutes ces pestes romaines. Rome est une sentine de corruption et d'iniquité. Il est plus clair que la lumière que l'Église romaine, de toutes les églises la plus chaste autrefois, est devenue une caverne fétide de voleurs, un lupanar de débauche, le trône du péché, de la mort et de l'enfer, et que sa malice ne pourrait monter plus haut, quand l'Antechrist y régnerait en personne.

» Vous, Léon, vous voilà comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel au milieu des lions, comme Ézéchiel au milieu des scorpions... Les jours de Rome ont été comptés : la colère de Dieu a soufflé sur elle. Elle hait les sages, elle craint la réforme, elle ne veut pas qu'on mette un frein à sa fureur d'impiété. On dira d'elle ce qu'on a dit de sa mère : Nous avons prévenu Babylone, elle ne peut être guérie, laissons-la...

» Le siége de Rome n'est pas digne de vous : il devrait être occupé par Satan... N'est-il pas vrai que, sous ce vaste ciel, il n'y a rien de plus corrompu, de plus inique, de plus pestilentiel que Rome? Vraiment Rome surpasse en impiété le Turc lui-même; elle, autrefois la porte du ciel, est aujourd'hui la gueule de l'enfer...

» Comme je ne veux pas venir à vous les mains vides, je vous offre un petit traité, gage de mon amour pour la paix : présent de peu de valeur, si vous considérez la forme

de l'ouvrage ; bien précieux, si vous vous attachez à l'esprit du livre (1). »

Ce petit livre avait pour titre : *De Libertate christianâ.* C'est là que Luther résume les points principaux de son symbolisme : la justification sans l'œuvre, et l'impossibilité même de la foi avec l'œuvre ; la sujétion de la créature au démon, même quand elle prie, pleure ou se repent ; l'esclavage du moi ; l'impeccabilité de l'âme qui n'a pas cessé de croire ; l'infusion du sacerdoce dans l'humanité, comme de l'esprit dans le corps, et d'autres doctrines aussi prodigieuses, et dont l'école protestante elle-même a depuis longtemps fait justice.

Maintenant que la révolte a son programme, nous conjurons, au nom de l'Esprit de vérité, toute âme chrétienne de nous dire si jamais sectaire se montra aussi violent que Luther? Mais Jérôme de Prague, sur son bûcher, ne s'est pas permis de semblables insolences ! et nous n'en avons révélé qu'un petit nombre. Il en est d'enfouies dans la correspondance et dans les pamphlets du Saxon, que nous n'oserions reproduire, et qui souilleraient toute intelligence créée à l'image de Dieu. Encore si le moine marchait au soleil ; mais il se cache, le plus souvent, pour murmurer à l'oreille de quelque complaisant des infamies qu'au grand jour il affirme sur son honneur n'avoir jamais écrites. Comment se fait-il qu'un ministre de Berlin, M. de Wette, ait eu le courage de réunir de nombreuses lettres du réformateur, véritable manifeste de violence, de mauvaise foi, de

(1) La lettre de Luther à Léon X porte, dans l'édition des œuvres du docteur imprimées à Iéna, la date du 6 avril 1520. En tête d'une 2e édition en anglais de la Vie de Léon X, Roscoë établit que c'est la vraie date de cette lettre si outrageante envers la papauté, et que Seckendorf veut que Luther n'ait écrite qu'après la promulgation de la bulle.

déloyauté. On parle de réfuter Luther ; comment ? avec les armes ordinaires da la science théologique ? Mais à quoi bon ? Ses lettres sont là : rapprochez-les, et Luther, mieux qu'on ne le fera jamais, mieux que Bossuet, réfutera Luther. A l'aide de cette correspondance, un écolier ferait, au besoin, dans quelques heures, du moine saxon un Père de l'Église.

La justice devait avoir son tour. Léon ouvrit l'Évangile : à chaque ligne, la condamnation du moine était écrite en caractères inspirés. Le vicaire de Jésus-Christ parla : son langage fut magnifique, même sous le point de vue humain. C'est Accolti qui rédigea la bulle que le pape fulmina le 15 juin 1520.

Ce fut pour la Saxe révolutionnaire un coup de foudre que la publication de la bulle de Léon X. Luther ne la redoutait pas : il pensait qu'il aurait le bonheur d'endormir encore quelque temps la vigilance du saint-père, et de tromper le monde catholique par ces beaux semblants de soumission à Rome qu'il affectait au dehors du couvent, et surtout dans sa correspondance avec les princes saxons, qui ne se croyaient pas si près d'une révolution. Au premier moment, Luther eut l'air de croire que la bulle colportée en Allemagne était apocryphe ; il s'était fait d'avance son thème : « Je m'arrangerai, disait-il à Spalatin, comme si la bulle n'était qu'un mensonge, bien que je sache pertinemment que ce n'est rien moins qu'une fable. » Et il ajoute ce vœu homicide : « Ah ! si César était un homme, il se ruerait, au nom du Christ, contre tous ces Satans (1). »

On comprend assez que la comédie jouée par Luther n'avait qu'une chance éphémère de vie et de succès : l'Alle-

(1) Agam tamen presso nomine papæ tanquam in effictam et mentitam bullam, quanquam credo veram et propriam esse eorum. O utinam Carolus vir esset, et pro Christo Satanas aggrederetur ! — Georgio Spalatino, 11 oct. 1520. De Wette, l. c., t. I, p. 494.

magne n'était pas frappée de cécité intellectuelle; elle savait à quoi s'en tenir sur le rôle que le moine essayait de jouer. Ulrich de Hutten, qui parlait du moins franchement, venait de pousser un cri de fureur qui avait retenti dans tout le pays germanique. Il s'était pris à Léon X lui-même, dans sa sauvage colère, et il avait attaqué le caractère de Sa Sainteté en style de lansquenet. « C'est toi, X, écrivait-il en s'adressant au pape, qui as volé la Germanie; l'Évangile t'a toujours déplu, tyran que tu es : tu as avalé l'Allemagne; tu la rendras, Dieu aidant. Tu as soufflé, extorqué notre argent... Qu'appelles-tu la liberté de l'Église? la faculté de nous voler. Il n'y a que toi d'hérétique. Léon X, n'oublie pas que mon pays nourrit contre toi des lions, si ses aigles ne suffisent pas : Léon, tu es devenu lion, tu voudrais nous dévorer... » Le reste ne peut se traduire. Nous le donnerions, si notre plume, comme nos doigts et notre intelligence, n'obéissait en toute soumission aux conseils d'une sagesse supérieure.

Hutten, du reste, il faut lui rendre cette justice, voulait qu'au lieu de paroles sonores, on aiguisât contre Rome une épée à large poignée, et qu'on en finît avec Léon X et Albert de Mayence par une croisade armée. Cet Albert, archevêque de Mayence, avait prêté à diverses fois, au poëte malheureux, 400 ducats, que Hutten n'avait jamais payés qu'en remercîments (1).

Luther ne pouvait garder le silence : il le rompit, et avec éclat. Pendant plus de trois mois, la bulle de Léon X le

(1) Voir dans les œuvres de Hutten : In laudem reverendissimi Alberthi, archiepiscopi Moguntini, Ulrichi de Hutten equitis panegyricus. —Bulla Decimi Leonis contra errores Martini Lutheri et sequacium. — Conquestiones ad Imperatorem. — Diologi varii : Bullicidii, Monitores, etc. Pour comprendre l'histoire de la réforme saxonne, il faut absolument connaître les œuvres de Hutten.

tourmente, au couvent, à Wittemberg, la nuit et le jour. Il ne parle que de la bulle, il ne voit que la bulle : ce fantôme l'empêche de dormir.

« Enfin, dit-il, il m'a été donné de la voir, cette chauve-souris, et dans toute sa beauté..... Qui a écrit cette bulle, je le tiens pour l'Antechrist. Je la maudis, cette bulle, comme un blasphème contre le Christ, fils de Dieu. *Amen.* Je reconnais, je proclame, en mon âme et conscience, comme autant de vérités les articles que la bulle condamne. *Amen.* Je voue aux flammes de l'enfer tout chrétien qui la recevra. *Amen.* Voilà comme je me rétracte, bulle, fille d'une bulle de savon. Mais dis-moi donc, ignare Antechrist, tu es donc bien bête pour croire que l'humanité va se laisser effrayer! S'il suffisait, pour condamner, de dire : Ceci me déplaît; non, je ne veux pas : mais il n'y a pas de mulet, d'âne, de taupe, de souche, qui ne pût faire le métier de juge. Quoi! ton front impudique n'a pas rougi d'oser ainsi, avec des paroles de fumée, se prendre aux foudres de la parole divine (1)! »

Le 10 décembre 1520, s'élevait à Wittemberg, près de la porte orientale, un vaste bûcher; tout autour étaient des échafauds de bois, disposés en gradins comme à l'amphithéâtre antique. A dix heures du matin se mirent en marche, d'un rendez-vous convenu, une foule d'écoliers, de membres de l'université, de frères du couvent des augustins, de moines noirs et de marchands de la cité : multitude joyeuse qui venait, par ordre de Luther, assister au spectacle que le docteur avait annoncé publiquement plusieurs jours

(1) Adversùs execrabilem Antichristi bullam; Opera Lutheri, t. II, p. 80. On ne connaîtra qu'imparfaitement Luther, si, pour le juger, on n'a recours qu'à ses œuvres latines : il faut le lire en allemand, et surtout avoir sous les yeux sa correspondance publiée par le D. de Wette.

d'avance. Bientôt on vit venir Luther revêtu des insignes universitaires, tenant sous le bras la bulle de Léon X, diverses décrétales de papes, et les constitutions nommées *extravagantes*. Quelques disciples suivaient le maître, tenant en main les écrits d'Emser, de Priérias, d'Eck et de tous ceux qui étaient entrés en lice avec le Saxon. A la vue de Luther, le peuple poussa de longs cris de joie. Le moine imposa silence de la main et de la voix à la multitude, et fit signe à un bedeau d'allumer le feu. Quand la flamme brilla, il prit la bulle, qu'il montra aux spectateurs, et la jeta sur le brasier, en criant : « Tu as troublé le sein de Dieu; que le feu éternel te trouble. » — *Amen*, répondit en chœur la voix du peuple. Et le moine se retira, accompagné de maître et d'écoliers nombreux, qui criaient : *Vive Luther!*

Il était midi, l'heure du dîner en Allemagne. Le repas fini, un chariot parut, tiré par des bœufs, et portant des bacheliers en habit de théâtre. Le cocher tenait une pertuisane longue de quatre coudées, à laquelle était attachée, en guise de fouet, la bulle du pape, dont il se servait pour exciter l'attelage; un héraut d'armes portait un bouclier où la cédule pontificale était traversée d'outre en outre par la lame d'une épée. Devant le char marchaient des trompettes qui faisaient retentir l'air de leurs fanfares. On apporta des fagots pour renouveler la flamme; mais, comme le brasier n'était pas assez ardent, quelques enfants escaladèrent la toiture d'un marchand de tuiles, et en arrachèrent les bardeaux qu'ils jetèrent dans la fournaise; la flamme eut bientôt plus de six pieds de hauteur. Alors les assistants se forment en rond, dansent autour du bûcher, et à un signal donné jettent la bulle dans le feu, pendant que le cercle des spectateurs criait d'une voix nasillarde : « Une messe pour la pauvre bulle (1)! »

(1) Ces détails sont tirés d'une relation officielle imprimée à Wittem-

L'électeur de Saxe, le sénat, les bourgmestres, nul ne vint inquiéter cette farce sacrilége, que le docteur eut le courage d'annoncer au monde comme une victoire glorieuse :

« L'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1520, le 10 décembre, à neuf heures du matin, ont été brûlés à la porte orientale de Wittemberg, en face de l'église de la Sainte-Croix, tous les livres papistes, les rescrits, les décrétales de Clément VI, les extravagantes et la nouvelle bulle de Léon X, afin que les papistes sachent qu'il ne faut pas un grand courage pour brûler des livres qu'on ne peut réfuter (1). »

Le lendemain, l'Erostrate monte en chaire et jette ces mots à ses nombreux auditeurs : « Hier je fis brûler en place publique les œuvres sataniques du pape : il vaudrait mieux que ce fût le pape qui eût rôti, je veux dire le siége de Rome. Abomination sur Babylone (2) ! »

Nous connaissons un cantique qu'on chantait, avant la venue de Luther, dans toute l'Allemagne catholique ; en voici quelques strophes :

« Dans la vallée de Sarnen croissent çà et là de belles fleurs où se jouent les couleurs les plus variées : là s'élève, au milieu de prairies verdoyantes, la cabane du pasteur : on l'aperçoit, riante et paisible, au milieu de taillis ombragés...

» Écoute le chant merveilleux de l'oiseau sur le tilleul ; vois-le voltiger gaîment dans le feuillage : la flèche du chasseur va le percer ; adieu ses chants, adieu ses plaisirs !

berg et que nous avons trouvée à la bibliothèque Angelica. Coll. Passionei, 168e vol. Elle a pour titre : Exustio Antichrist. decretalium.

(1) Georgio Spalatino, 10 décemb. De Wette, l. c., t. I, p. 532.

(2) Parùm esse hoc deflagrationis negotium : ex re fore ut papa quoque, hoc est sedes papalis, concremaretur. — Luth. opera, t. II, p. 320, Ienæ, 1600. — Exustionis Antichristianarum decretalium acta.

» Dans les montagnes de Sarnen règne un air pur; l'alouette y chante avec l'aurore; maintes sources d'eaux vives y jaillissent : dans leur gaîté, les bergers ornent de fleurs leurs chapeaux; ils poussent des cris de joie : « Ah! tout va bien pour nous (1)! »

Allemagne infortunée! tu ne rediras plus ce cantique. Un de tes enfants vient de percer au cœur de l'une de ses flèches tout ce qui chantait chez toi de si beaux hymnes au Seigneur : la cloche dans le campanile gothique, appelant à la prière du soir; la croix placée comme un phare lumineux sur le sommet de l'église; la vierge de bois dans un cadre de feuillage sur le bord du chemin; l'encens qui s'exhalait à la grand'messe avec la prière et montait jusqu'au trône de l'Éternel; le portrait du saint patron que le paysan plaçait en sentinelle à l'entrée de ses champs; le bénitier où la jeune fille trempait son doigt avant de s'endormir; la couronne d'immortelles que l'enfant posait sur la tombe de son père; les statues de nos saints rangées en forme de bataillon céleste autour du chœur de nos temples; la verrière coloriée, cachant sous ses demi-jours à tout œil profane l'âme qui voulait prier en silence, et jusqu'à l'image du Dieu fait homme qui tombera bientôt sous les coups des iconoclastes pleins de l'esprit de Luther, leur apôtre.

Oui! la parole nouvelle que le moine vient de faire entendre est une parole de mort, puisqu'elle a brisé l'unité, et desséché toutes les sources de la vie spirituelle!

(1) Le bienheureux Nicolas de Flue, par Goerres. Nous nous servons de la traduction de M. Nève.

CHAPITRE XXIII.

LA RÉFORME.

Rôle que le Rire joua dans le drame de la réforme. — Usage que Luther en fit dans sa polémique avec Tetzel, Eck, Alved et le pape. — Le démon de Luther. — Le dialogue. — Ulrich de Hutten. — Mélanchthon s'associe à Luther. — Dialogue contre la Sorbone. — Le pape Ane. — Caricatures de Nuremberg. — Images qu'inspire la papauté.

§ 3. — Du rire, employé par la réforme comme instrument de propagande.

Il nous semble qu'on n'a pas suffisamment étudié le rôle que le Rire joua dans le drame de la réforme. Un moment il fut en chaire, dans le dialogue, dans la polémique dogmatique, un grand instrument de prosélytisme. Le bois et la pierre s'en servirent pour parler au regard et achever l'œuvre insurrectionnelle. Luther comprit la puissance de ce symbolisme, et, dès le début de son duel avec le représentant de l'autorité, il l'employa pour tuer son adversaire. A ses yeux, « le syllogisme aristotélicien n'est qu'un âne qu'il faut avoir soin d'attacher au bas de la montagne, quand on veut, comme Abraham, sacrifier sur les hauts lieux (1). »

Cet adversaire, ce fut d'abord Tetzel, dominicain fort peu rieur de sa nature, versé, quoi qu'on en ait dit, dans la science des divines Écritures, mais qui, ne marchant jamais sans un attirail d'arguments dérobés aux maîtres de

(1) Suo Spalatino, 29 jun. 1518. — De Wette, l. c., t. I, p. 127.

l'école, ne pouvait atteindre le fils du mineur de Mœhra, qui, selon un écrivain protestant, « va, vient, brise la haie qu'il ne peut franchir, et escalade monts et vaux à la façon du diable (1). »

Refuserez-vous un peu de pitié à ce pauvre moine qui vient d'entrer à Jutterbock au son des cloches, portant sur un coussin de velours la bulle de pardons de Léon X, et qui se voit arrêté dans son chemin, non, comme Héliodore, par quelque resplendissante épée, à tout prendre il n'y a pas de honte à fuir devant un ange, mais par un moine qui va chercher son bouclier, comme il le dit lui-même, au fond d'une marmite (2)? Encore si Martin lui avait jeté un argument scolaire, mais point : au lieu d'encre, c'est avec du vin qu'il veut lui barbouiller la figure. L'entendez-vous? le maître de la sainte théologie, l'inquisiteur de la foi, l'envoyé d'Albert de Mayence, prince du Saint-Empire, transformé en pourfendeur de rochers! Pauvre Tetzel, cherche dans Durand, dans Scot, dans Pierre Lombard, dans le divin Thomas, tu ne trouveras rien pour répondre au moine augustin. Garde-toi bien de te mettre en colère, la colère t'est défendue par ton catéchisme! N'ouvre pas la bouche pour rire, ton rire aurait une odeur d'école! Ne te frotte pas le front pour faire tomber de ton cerveau, à l'imitation du Saxon, quelque grotesque image, tes supérieurs t'interdiraient! Que voulez-vous donc qu'il fasse? Qu'il descende dans la tombe pour secouer de leur linceul tous ces dieux de la scolastique qui dorment là depuis des siècles? Mais il n'a pas le don de la création; ce n'est pas lui qui pourra donner la vie, le mouvement, la parole à tous ces cadavres.

(1) Almanach für Luthers Verehrer, Erfurt, 1837.

(2) Ut pro aquâ liquorem vitis et pro igne fumum culinæ ex anseribus assis appetat.

Vous voyez déjà quel auxiliaire Luther a trouvé dans le Rire !

Le Rire, en Saxe, aura toute les sympathies de ces écoliers turbulents, bien aises de ne voir dans Aristote qu'un pédant de collége qui a fait son temps ; — de ces humanistes séculiers, si jaloux de la robe sacerdotale ; — de ces gantelets de fer, sûrs désormais qu'ils ont un dieu nouveau pour applaudir aux coups de dague dont ils frappent l'épaule monacale ; — et surtout de ce peuple bourgeois, qui a vécu jusqu'à présent en dehors d'une lutte dogmatique où dès ce jour les tenants parleront une langue intelligible : car le Rire s'exprime en allemand. Voilà les quatre figures qui vont prendre part à l'insurrection prêchée par Luther : l'indiscipline représentée par des écoliers, — la force brutale par les seigneurs, — la science poétique par les humanistes, — l'avenir par ce peuple, dont Luther se vante d'émanciper la raison.

A partir de ce jour, le Rire fut le compagnon habituel du docteur. La logique était-elle impuissante, Martin appelait son second, qui arrivait sur-le-champ, et la lutte n'était pas longue.

Scultet, son évêque, humaniste fleuri, mélange de finesse italienne et de gravité teutonne, essaye d'adresser au moine quelques timides conseils (1) ; — le Saxon l'éconduit en le comparant à une femme en travail qui accouchera bientôt d'un monstre (2).

Eckius, le docteur d'Ingolstadt, qui, à Leipzig, a porté pendant quatorze jours le poids d'une discussion théologique où, suivant Mélanchthon, il a fait preuve d'une rare habileté (3), veut défendre la primauté du pape ; — l'au-

(1) Löscher's Reformations-Urkunden, t. IV, p. 537.

(2) De Wette, Luther's Briefe, t. I, epist. Spalatino.

(3) Melanthon's Bericht über die Leipziger Disputation, an Œcolampadius.

gustin lui crie : Raca, vessie emplie de vent, *gloriaceus*, *glorianus*, *gloriensis et gloriosus* (1).

Alved se présente avec ses arguments tirés en partie du consentement des peuples catholiques, qui toujours ont reconnu dans le pontife romain l'élu du Christ : — Retire-toi, lui dit-il, bœuf par la tête, bœuf par le nez, bœuf par la bouche, bœuf par le poil (2).

Les théologiens de Leipzig s'avancent en masse pour barrer le chemin au Saxon. — Arrière, leur crie-t-il, ânes, ânissimes, perânissimes, superânissimes.

On vient de lui apprendre qu'à Rome on a préparé contre lui une bulle foudroyante, bulle magnifique, l'œuvre littéraire du grand théologien Accolti. A cette nouvelle il bondit, et, dans sa colère, il trouve des images qu'aucune langue ne saurait reproduire et des paroles de courtisane. Puis sa voix se tait, il n'est pas content parce que son lecteur n'a pas souri,

Et il écrit :

« On dit que l'âne ne chante si mal que parce que, dans sa gamme musicale, il commence toujours par une note trop haute. Notre bulle eût bien mieux chanté, si d'abord elle n'avait pas posé sur le ciel sa bouche blasphématrice (3). »

Puis, l'Elbe coulant à ses pieds, il y jette la parole du pape en ces termes : Bulle, tu n'es qu'une bulle de savon : nage donc dans ces flots ! *Bulla est, in aquâ natet* (4). Et tous les écoliers répandus le soir autour de sa chaire s'en

(1) Spalat. 13 oct. 1818. De Wette, l. c., t. I, p. 346.
(2) Epist. Luth. Spalatino, 1520.
(3) Adversùs execrabilem Antichristi bullam. — Opera Lutheri, t. II, p. 88-91.
(4) Epist. Luth. John. Greffendorf, 30 oct. 1520. De Wette, l. c., t. I, p. 519.

vont, au sortir de sa leçon, crier dans les rues de Wittemberg : *In aqua natet!*

C'est ici le moment de parler d'un filon nouveau de rire, que Luther vient de trouver en enfer. Le Satan qu'il va évoquer n'est pas cet ange déchu qui transporte le Fils de Dieu sur la montagne. Il ne ressemble point à ce roi de l'abîme, dont la figure, dans Milton, est aussi splendide que la parole. Vous ne sauriez le comparer non plus à ce Méphistophélès de Goëthe, qui tente Marguerite dans des songes poétiques, et que Scheffer, avec son imagination allemande, a reproduit si heureusement sur la toile. C'est un type dont il a tout l'honneur : un démon créé à son image, bavard comme une pie, mauvaise langue comme un portier, sale comme un marmiton, grossier comme un portefaix italien. C'est tantôt le polichinelle napolitain, avec sa double gibbosité; tantôt notre paillasse de la place publique, avec sa face enfarinée; tantôt arlequin, la figure enduite de suie.

Si Luther répudie l'anthropomorphisme, c'est pour changer son démon en crapaud, en lézard, en singe, en chauve-souris.

Et le rôle répond à la forme.

La vie de Luther est un combat perpétuel avec le diable qu'il a rêvé. Quelquefois, après avoir échappé, par une sorte de miracle, aux agaceries de sa femme, il allait se cacher dans sa chambre de travail, respirant avec délices le parfum des fleurs qu'il entretenait sur sa fenêtre; écoutant, dans une douce extase, le bruit d'une gouttelette d'eau qui tombait de la fontaine de son jardin; enivrant sa poitrine altérée de cet air embaumé qui traversait le Poltersberg, ou caressant affectueusement le chien qu'il avait amené de sa prison de la Wartbourg. Alors il se prenait à s'entretenir avec ce monde visible; il disait à la fleur : Pauvre violette!

combien tes couleurs seraient plus vives si Adam n'eût pas péché! — à la goutte d'eau : Où vas-tu, au sortir de ce bassin? te mêler aux flots de l'Océan, comme l'homme à l'infini en quittant cette terre; — à l'air de la montagne : Ah! vent du nord et du midi, porte à mon Créateur mes aspirations intimes; — au chien de sa « Pathmos » : Toi aussi, tu as vu bien des livres : en es-tu plus savant?

Et bientôt son démon l'arrachait à ces douces rêveries, mais un démon qui n'a touché ni ces fleurs, ni cette eau limpide, ni cet air des hauts lieux.

« Pécheur entêté, lui disait le diable, Dieu ne te pardonnera pas (1).

— Son Fils a pris mes péchés, répondait le moine au tentateur; ils ne m'appartiennent plus. N'as-tu plus rien à me dire? Va-t'en. N'es-tu pas content? tiens, mon drôle, voici de quoi te savonner la figure (2). »

Et il se penchait vers sa table de nuit.

Vous pensez bien que le Satan de Martin n'avait garde d'attendre cette pluie immonde; il s'enfuyait.

Puis il revenait à tire-d'aile, et il bourdonnait : « Tu seras condamné dans l'autre vie.

—Pas vrai, te dis-je, répétait le Saxon. Tiens... *in manum sume crepitum ventris, cum istoque baculo vade Romam.* »

S'il reparaissait, Luther prenait un grand verre qu'il emplissait de vin jusqu'au bord, et il buvait, buvait encore : car boire, disait-il, c'est le meilleur moyen d'échapper à Satan (3).

Presque toutes les puissantes imaginations de la Renaissance sont légendaires : Luther beaucoup plus qu'un autre.

(1) De Wette, D. Luther's Briefe, t. IV, p. 188.

(2) So hab ich auch geschissen und gepinkelt, daran wische dein Maul und heisse dich wohl damit. — Tisch-Reden.

(3) Novemb. Joh. Weller.

Il y a dans ses Propos de table une foule d'historiettes, racontées, du reste, avec une naïveté charmante, où son diable se cache sous les eaux pour saisir la jeune fille qui vient laver son linge; — près du berceau du nouveau-né, pour changer l'enfant qui dort; — à table, pour taxer la messe d'idolâtrie; — derrière un docteur catholique, pour lui souffler un argument hérétique; — au chevet du pauvre Érasme, pour saisir l'âme du Batave (1). Ces démons sont bavards à se boucher les oreilles, et ont toujours sur les lèvres quelques propos drôlatiques que Luther a soigneusement recueillis.

Au sortir de son cabinet de travail, Luther montait souvent en chaire, où l'Ironie venait s'asseoir à ses côtés.

Son auditoire était admirablement constitué pour le Rire. Il y avait là, autour de la chaire de l'église de Tous-les-Saints, des moines qui avaient jeté bas le froc pour obéir, dit le prédicateur lui-même, à des exigences gastriques; des religieuses échappées du couvent, et qui attendaient, comme une sorte de Messie, l'époux qu'on leur avait promis; des électeurs à moitié ivres du vin dérobé dans quelque caveau monacal; des chevaliers qui, à l'instar de Sickingen, allaient sur la grande route, à la chasse d'un « gibier encapuchonné; » des écoliers qui avaient brûlé en place publique Aristote, et surtout de ces bons buveurs qui vidaient d'un trait une pinte de bière en se lamentant sur l'intempérance des chartreux.

Ce n'est pas nous qui avons tracé cette facétieuse nomenclature, mais Luther lui-même. Or, que le Rire descende, comme une langue de feu, sur tous ces auditeurs, vous êtes bien sûr d'une expansive gaîté qui circulera à travers les nefs du temple, pendant les bouffonnes improvisations du prédicateur contre les « papistes. »

(1) Tisch-Reden, p. 61, 305, 517, 619, 625 n.

Le dialogue est, de toutes les formes littéraires, celle que le Rire adopta de préférence en Allemagne, dans le duel entre la réforme et le catholicisme. Le fond en était léger : les détails seuls brillaient par la broderie. C'était un conciliabule de moines, une thèse de théologiens, une aventure nocturne de dortoir, un festin de prêtres, une visite de médecins entre deux grilles. L'action était prise dans les mœurs conventuelles, dans la vie sacerdotale ou dans le régime scolaire. La scène se passait ordinairement dans quelque vieille sacristie. L'acteur portait presque toujours un capuchon, un rabat, une soutane noire, violette ou rouge. Il parlait latin, mais un latin de frère portier; où bien allemand, mais un allemand de tabagie. L'écrivain, plus hardi qu'Aristophane lui-même, nommait en toutes lettres le malheureux qu'il voulait jouer, ou se contentait d'ôter ou d'ajouter une lettre au nom du personnage. En sorte que le peuple n'avait pas besoin de commentaire pour deviner le poëte : au marché, il voyait passer à ses côtés le comédien malencontreux; à l'église, il l'entendait chanter au lutrin; en chaire, il l'écoutait parler; à l'école, il le trouvait expliquant Aristote ou saint Thomas : le programme du dialogue était comme une affiche de spectacle.

Ici le Rire va revêtir une autre figure : Hutten remplace Luther.

Ulrich de Hutten, né en 1488 au château de Steckelberg, en Franconie, est une de ces organisations excentriques que le moyen âge a produites en abondance. Il ressemble à Salvator Rosa (1).

Il était poëte, orateur, théologien et guerrier. On le voit,

(1) L'estate all' ombra, il pigro verno al foco,
Tra modesti desii, l' anno gli vede
Pinger per gloria, et poetar per gioco.
—Satira della pittura.

dans quelques-uns de ses livres, la tête ceinte de laurier, les cheveux flottants, la poitrine couverte d'acier, la main armée d'une de ces grandes épées telles qu'en portaient les soldats de Charles le Téméraire à la bataille de Morat. Sur le trépied d'Apollon, il improvisait des vers où parfois manquait la mesure, mais brûlant comme du feu; sur le champ de bataille, il frappait d'estoc et de taille; à table, il buvait sans s'enivrer. Il aimait les femmes plus encore que le vin : heureux si, dans l'intérêt de sa santé et peut-être de sa gloire, il n'eût courtisé que les Muses!

Ulrich, qui avait parcouru l'Allemagne, la France (1), l'Italie, buvant, guerroyant, chantant, aimant, avait recueilli dans sa vie nomade de poëte, d'homme d'armes et de galant aventurier, une foule de joyeusetés, de lazzi et de concetti, dont il adornait son style, à la manière de notre Rabelais. Pantagruel n'use pas du mot propre avec plus de délices.

Un jour qu'il retournait dans sa verte Franconie pour se guérir d'une maladie qui n'a rien de poétique, bien que Fracastor l'ait chantée en vers harmonieux, il trouva sur son chemin un morceau de bois de gaïac qu'il essaya de dissoudre dans de l'eau, et qu'il avala en guise de remède; et le mal gaulois ou napolitain qu'il traînait avec lui, en expiation de son péché, cessa momentanément de le tourmenter.

Alors, dans la joie de cette cure miraculeuse, il se mit à célébrer la vertu de cette substance ligneuse en un traité que Mayence imprima vers 1519 (2). Or, à qui croyez-vous qu'il va dédier ce livre? Peut-être à quelque joyeux compagnon de corps de garde ou d'infortune? Point! « A son

(1) Epist. Bud. Erasmo.
(2) Ulrichi de Hutten eq. de guaici medicinâ, liber unus; Moguntiæ.

révérend père en Christ, Albrecht, prêtre de la sainte Église romaine, du titre de Saint-Chrysogone, cardinal, archevêque de Mayence et de Magdebourg. » L'épigramme serait meilleure si les mœurs du prélat n'avaient été louées par un moine qui n'aimait guère les robes rouges, par Luther lui-même.

On ne sait, en lisant le *De Guaiaci medicinâ*, s'il faut rire ou rougir de cette confession de lépreux. Le malade fait de son corps comme de ses livres : il montre toutes ses plaies, et dit jusqu'aux remèdes qu'il faut employer pour les guérir. Dans son enthousiasme pour sa découverte, il remercie le ciel et s'écrie : « Si les Égyptiens mettaient jadis l'ail au rang des dieux, comment n'adorerais-je pas le bois de gaïac (1)? » C'est qu'il a tant souffert et qu'il souffre tant encore! « Ah! Monseigneur, raconte-t-il piteusement, si vous saviez tout l'argent que j'ai dépensé, les tortures que les chirurgiens m'ont fait subir (2); le sang que ces imbéciles de médecins m'ont tiré! » Seulement il ne dit qu'à demi la cause de son mal; il en attribue l'origine à des phénomènes physiques : à l'insalubrité de l'air, aux miasmes des eaux, et surtout à la conjonction de Saturne et de Mars.

L'historien serait bien malheureux s'il ne provoquait ici qu'un sourire d'étonnement. Il y a bien autre chose qu'une facétieuse épigramme de caché dans cette dédicace : le signe

(1) Quòd si pro diis coluerunt alium et cepas Ægyptii, cur non adorem guaiacum?

(2) Ubiquid refert sæpè declaratum a me priùs dicere quantam ego pecuniam curando hoc morbo locaverim? Quas torturas, quæ supplicia sub chirurgicis exhauserim? Quas cruces tulerim? Quantum mihi virium ex medicorum inscitiâ deperierit? Non immensum hoc mihi existimandum est, potuisse restitui ex morbo in quo non solùm dolores passus sum acerbiores quàm ut in his vivendum fuerit, sed fœditate etiam tantâ fui, ut omnium prope rerum ipsum me ægerrimè tulerim? — Præfat.

visible d'une révolution religieuse qui va venir. Le jour où le pouvoir laissa le nom d'un évêque en tête d'un livre destiné à célébrer les vertus anti-syphilitiques du bois de gaïac, il était aisé de pressentir les destinées du sacerdoce : le prêtre était abandonné. Le peuple n'avait pas besoin d'une autre manifestation ; il avait compris la pensée de ses maîtres temporels.

Seulement, à ce peuple toujours à l'avant-garde d'une révolution, il fallait un langage plus intelligible : Ulrich le parla dans ses Dialogues. C'est là qu'il règne véritablement sans rival. Pour trouver un satirique auquel on puisse le comparer, il faut remonter jusqu'à l'antiquité grecque. De Thou a fait de Hutten un autre Lucien. C'est souvent, en effet, en tenant compte de la différence plastique de l'idiome, la même verve, la même causticité, et peut-être le même miel de paroles harmonieuses ; seulement la forme doit être différente. Comme Lucien s'adresse à l'esprit cultivé du philosophe, quand chez lui l'idée est indécente, le mot est ordinairement gazé ; tandis que de Hutten, parlant à la multitude, s'étudie, au contraire, à dépouiller le signe de toute espèce de vêtement. Il y a dans ses Dialogues des scènes qui ressemblent assez à ces peintures qu'on trouve sur les murailles de certaines maisons de Pompéi. Quelques-uns de ses personnages, comme Eckius, s'amusent, pour faire rire, à jeter bas jusqu'à la feuille de figuier de nos premiers pères. Nous nous garderons bien d'introduire notre lecteur dans ce *Musée défendu ;* qu'il lise le *Conciliabulum Theologistarum adversùs Germaniæ et bonarum litterarum studiosos*, *Coloniæ celebratum*, et il aura une idée de l'effronterie du Rire, en Allemagne, à l'époque de la réforme (1).

(1) Dialogi septem festivè candidi : — Momus. Carolus. Pietatis et superstitionis pugna. Conciliabulum theologistarum adversùs bonarum

Quelquefois le Rire, pour remuer plus ardemment la fibre populaire, se met à évoquer l'image mélancolique de la patrie. A la haine de Hutten contre la pourpre romaine, et qui déborde en sarcasmes si poignants, il est aisé de deviner le poëte de race teutonne. On serait presque tenté de lui pardonner sa fanatique colère, tant il y a dans son âme de flamme patriotique! C'est qu'il aime jusqu'à l'idolâtrie l'herbe, la fleur, la glace, la neige, la blonde fille de sa chère Allemagne! c'est qu'il nourrit en son cœur un mépris profond pour les descendants de ces Romains qui vinrent brûler jusqu'à son toit de chaume; c'est qu'il croit au cygne que Jean Huss, le prêtre bohême, apercevait à travers les flammes de son bûcher; c'est qu'il rêve un Hermann spirituel qui viendra briser le joug que Rome fait peser, à ses yeux, sur la Germanie : alors chez lui le Rire est fou, insolent, épileptique, comme dans le dialogue qui a pour titre : « Comment Jules, qui après sa mort voulait forcer l'entrée du Paradis, a été repoussé par le portier Pierre, bien que de son vivant il se fît appeler du nom de saint, et que, vainqueur dans tant de guerres sur cette terre, il crût être un jour le maître du ciel (1). »

On a dû remarquer, dans l'histoire religieuse ou politique des nations, que la Providence a rarement manqué de placer, à côté de ces organisations tempêtueuses qui ont pour mission ou châtiment de troubler l'harmonie du monde moral,

litterarum studiosos. Apophthegmata Vadisci et Pasquilli de depravato Ecclesiæ statu. Huttenus captivus. Huttenus illustris. — Auctore s. Abydeno Corallo ger. in-8o. Ite in universum orbem.

(1) *Julius*, dialogus viri cujuspiam eruditissimi. Quomodò Julius II, P. M., post mortem cœli fores pulsando, ab janitore illo D. Petro intromitti nequiverit, quanquam, dum viveret, Sanctissimi atque adeò Sanctitatis nomine appellatus, totque bellis feliciter gestis præclarus, dominum cœli futurum se esse speravit. Interlocutores Julius, Genius, D. Petrus.

quelqu'une de ces natures aimantes vers qui l'âme se sent attirée par d'irrésistibles sympathies. Ainsi fait-elle dans notre univers physique, en jetant au pied du Grindelwald le myosotis au diadème bleu de ciel; sur le versant du Grimsel abrupt, le rhododendron à l'ombelle purpurine. Entre Hutten et Luther, comme pour nous consoler, elle mit Mélanchthon, ce « cygne aux blanches ailes, qui va poser son nid au milieu des lotos grecs, à l'ombre du palpier iduméen ou du hêtre italique. » Dans ce drame que nous nommons la Réforme, où gronde sans cesse le tonnerre, où l'humanité ne marche qu'à travers la sombre lueur des éclairs, où l'azur du ciel est obscurci par d'éternels nuages, où l'oiseau cesse de chanter, l'étoile de briller, la rose de fleurir, elle suscite ce beau jeune homme qui, un moment, moment bien court (1)! aima tout ce qui fait battre le cœur, tout ce qui charme l'oreille, tout ce qui enchante le regard : poésie, musique et peinture.

Mélanchthon s'essaya, lui aussi, dans le dialogue; il voulut faire rire, mais son rire fut tourmenté.

Voici le sujet de sa colère :

La Sorbonne avait condamné divers articles de la symbolique wittembergeoise. Mélanchthon prit la défense de son maître bien-aimé; son pamphlet eut peu de succès dans le monde théologique. Luther imagina de venir au secours de Philippe : le maître et le disciple se réunirent, et de concert

(1) Sur la fin de ses jours, Mélanchthon avait épousé toutes les vieilles haines de Luther : à propos de la prophétie du moine sur la papauté, voici ce qu'écrivait Mélanchthon : — Sed nostrum est orare Deum patrem, in nomine filii sui Dom. nostri Jesu Christi, ut compleat et ad exitum perducat epitaphium seu *prophetiam* illam quam de seipso Rev. pater Dr. Martinus vaticinavit hoc versu :

Pestis eram vivus, moriens ero mors tua, papa.

—Hist. de Vitâ Luth.

composèrent ce *Ludus* où l'on reconnaît évidemment la complicité littéraire de Mélanchthon, bien qu'il ne porte que le nom du Saxon. C'est une scène où l'on joue perpétuellement sur le mot, et par conséquent dont tout le sel est dans le vocable latin : *O vos rudes et vos Sorbonici*, dit Mélanchthon; la Sorbonne répond : *rudes*, proposition offensante, si par rudes vous entendez ces pieux serrés dont on fabrique l'auge des porcs. *Spectabilis Domine decane!* La Sorbonne se récrie : *de cane!* nous ne sommes pas progéniture canine, entendez-vous !

Ces tristes concetti firent sourire quelques blanches barbes de sorbonnistes, mais le peuple resta froid, cela devait être.

Alors le cygne, dont Menzel nous a parlé, eut le courage de souiller son beau plumage pour amuser les passants.

A Nuremberg, la ville des flèches ailées, des clochetons transparents, à côté de cette maison travaillée comme une dentelle où naquit Albert Durer, était un atelier de graveurs qui avant la Réforme gagnaient leur vie à peindre, sur une planche de buis, ces fleurs aux corolles épanouies, ces séraphins aux ailes déployées, ces vierges aux blanches tuniques, ces pères éternels à la barbe soyeuse, et ces mille figures dont l'art aujourd'hui peut à peine reproduire les charmants caprices. La guerre déclarée aux images par Carlstadt avait nui à leur commerce. L'atelier fermé, les ouvriers, ou les poëtes plutôt, se mirent à parcourir l'Allemagne. Quelques-uns arrivèrent à Wittemberg, où Luther ne tarda pas à utiliser leur talent. Leur couteau, car ils ne se servaient pas d'un autre instrument pour évider le bois, catholique d'abord, se fit luthérien pour ne pas manquer d'occupation : le grand artiste était là, qui avec sa verve intarissable leur fournissait chaque jour de nouveaux sujets. Mélanchthon, pour se venger peut-être du peu de succès de son *Ludus adversùs sacrilegam Sorbonam*, aida son maître

dans la composition d'une caricature dont la vue seule devait faire rire, aux dépens de la papauté, tous les buveurs de bière de l'auberge de l'Aigle-Noir, à Wittemberg. On se mit à l'œuvre. Luther, qui savait un peu de dessin, traça le croquis de l'image. Callot n'eût pas mieux fait.

Donc représentez-vous une sorte de monstre tel que le fiévreux en imagine dans ses rêvasseries nocturnes, ayant une tête d'âne; la main droite semblable au pied d'un éléphant, la main gauche à celle d'un homme; le pied droit fait en forme de sabot de bœuf, le pied gauche d'un griffon; le ventre d'une femme enceinte; les bras, le cou, les jambes squammeuses; le bas des reins terminé par un dragon qui jette des flammes.

C'est le fameux pape-âne, Papst-Esel, qui défraya, pendant de si longues années, la conversation de tous ceux qui prédisaient la chute du catholicisme (1).

On avait fait courir le bruit que l'original avait été trouvé au fond du Tibre, par un véritable miracle de Dieu, qu'on mettait en tiers dans cette farce de Tabarin. Un de ces ouvriers nomades de Nuremberg prit le dessin, qu'il reproduisit fidèlement sur le bois.

Puis Mélanchthon se chargea de la légende, qui montait, descendait et s'enroulait, avec toutes sortes de caprices bouffons, autour de l'image.

Cette légende est elle-même un véritable tour de force d'imagination.

« Le dragon qui sort du *podex* papal, jetant par la bouche des flammes, signifie les menaces, les bulles virulentes, les blasphèmes que le pape et sa séquelle vomissent sur cette

(1) Deutung der Zwo greulichen figuren, Papst-Esels zu Rom und Mönch-Kalbs zu Freiberg, in Meissen gefunden. Witt. — Le même pamphlet parut en latin; on le trouve dans les Opera Lutheri, t. II, p. 392 et seq.

terre au moment où ils s'aperçoivent que leur destin est accompli. »

Puis vient, comme dans nos complaintes rurales, la moralité; elle est bouffonne par son sérieux :

« Chrétiens qui me lirez, ne méprisez pas un si grand prodige. Le doigt de Dieu est ici dans cette peinture si fidèle de l'Antechrist : Dieu a eu pitié de vous; il a voulu vous tirer de la sentine du péché à l'aide de cette image miraculeuse. »

La gravure parcourut bientôt l'Allemagne réformée. Attachée à l'aide d'une épingle à la fenêtre des cabarets, étalée sur l'échoppe du libraire aux foires de Francfort, collée en guise d'illustration dans quelque pamphlet contre Rome, partout elle excitait le Rire : c'était une prophétie contre la papauté, traduite en signes visibles.

Le mouvement iconologique une fois donné, la caricature remplaça le dialogue; le sermon bachique, la discussion aristotélicienne : on n'attaqua plus le moine par des arguments bibliques, qu'il pouvait repousser. Un morceau de bois amassé dans un buisson, et sur la fibre ligneuse, polie comme la pierre à aiguiser, quelques linéaments taillés à l'aide d'un couteau de cuisine, et le capuchon fut livré aux moqueries populaires.

Le Rire en voulait surtout à la papauté; il inspira Luther, qui cette fois cessa d'avoir recours à Mélanchthon.

Deux images sorties tout entières de son cerveau obtinrent un succès prodigieux.

Dans la première, le pape est assis sur son trône pontifical, dans toute la splendeur de ses vêtements : de chaque côté de sa face se dressent deux oreilles d'âne. Autour de la tête du vieillard, nagent, glissent, volent dans le vide, une myriade de démons. L'un d'eux est allé ramasser dans la

table de nuit d'un père du couvent un emblème immonde qu'il pose sur la cime de la triple couronne.

L'autre, connue sous le nom de la Truie papale, représente le pontife assis sur une truie aux larges flancs, aux mamelles gonflées, que le cavalier pique à coups d'éperon. D'une main il bénit ses adorateurs : une vieille édentée, un paysan qui ressemble à l'un de nos niais de mélodrame ; de l'autre il présente l'emblème que nous n'osons nommer : la truie lève le grouin, flaire avec délice ; le pape, impatienté, crie à l'animal :

— Vilaine bête, veux-tu bien marcher ! au concile ! au concile (1) !

Il fallait bien raconter les prodigieuses imaginations du génie réformateur, si nous voulions donner une idée du Rire, dans l'une des représentations matérielles de l'art. L'historien ne saurait être blâmé parce qu'il a soulevé, comme le fils du patriarche, un pan de la tunique luthérienne. Serait-ce simplement pour dérider quelques fronts moroses qu'il aurait étalé aux regards ces bouffonnes nudités ! A Dieu ne plaise ! L'histoire, cette fille de la vérité, porte aussi un miroir où Hutten apparaît avec son dialogue obscène, Luther avec ses causeries trempées de vin et de bière, Mélanchthon avec sa légende comico-sérieuse, pour nous montrer jusqu'où peut s'abaisser l'intelligence qui n'écoute que le mensonge ! Voyez combien la parole, ce beau don du Seigneur, a été par eux souillée ! En vérité, s'il est une âme qui dût rester pure, c'était celle de cet adolescent, qui porte dans l'œil, sur les lèvres, sur la figure, quelque chose de raphaélique ; de ce professeur parfumé de langue grecque, qui verse chaque jour à ses auditeurs le nectar ho-

(1) Sau, du musst dich lassen reiten.

mérique; de cet hôte d'un monde idéal qu'habitent les ombres de Platon et d'Aristote; du commensal d'Érasme et du correspondant de Sadolet! Pour plaire à je ne sais quelles exigences terrestres, pour amuser un peuple d'écoliers et de marchands, le malheureux Mélanchthon consent à jeter de la boue à la face de cette royauté spirituelle qui civilisa le monde!

Pendant que Luther, Mélanchthon et Hutten s'étudient ainsi à dégrader la papauté, que fait cette fille du ciel? Elle inspire Bramante qui pose les fondements de l'église de Saint-Pierre, Raphaël qui peint la transfiguration, Michel-Ange qui trace sur les murs de la Sixtine la création de l'homme: ces images valent bien celles que la réforme a produites!

Retournons à Léon X.

CHAPITRE XXIV.

DERNIERS ÉVÉNEMENTS. — MORT DE LÉON X, 1521.

Les ordres d'Allemagne se rassemblent à Nuremberg pour donner un successeur à Maximilien Ier. — Charles d'Autriche et François Ier briguent l'empire. — Conduite politique du saint-siége. — Charles est élu. — Rivalité des deux princes. — État des esprits dans le duché de Milan. — Schinner reparaît sur la scène. — Léon X écoute les propositions de Charles-Quint. — Les hostilités éclatent. — Les Français sont chassés de Milan. — Parme et Plaisance rentrent sous la domination de l'Église. — Le pape quitte la Magliana pour aller à Rome et rendre grâces à Dieu du triomphe des confédérés. — Il tombe malade et meurt.

Après la mort de Maximilien, les ordres se rassemblèrent à Nuremberg, conformément à la bulle d'or, pour élire un empereur. Jamais l'Europe n'avait paru aussi attentive à un spectacle électoral donné par l'Allemagne : c'est que jamais, non plus, deux semblables rivaux n'avaient été en présence : le roi de Naples, Charles, et le roi de France, François Ier. L'Allemage était elle-même agitée sérieusement ; le nouveau maître qu'on allait lui imposer pouvait lui ravir au dedans ses franchises, au dehors compromettre son repos. Et pourtant, ce trône germanique, si envié, donnait à l'élu plus de splendeur que d'autorité réelle : au delà du Rhin, souverain ayant la préséance sur tous les autres monarques ; en deçà, instrument ou esclave d'une foule de ducs et de princes, d'évêques et de cités, de marchands et de nobles qui lui laissaient le titre, mais exerçaient les prérogatives de la royauté (1). Cet état de servitude avec les apparences du

(1) Guicch., l. XIII. — Gaillard, Hist. de François Ier, in-8o, t. I, p. 271.

pouvoir n'a point échappé aux historiens ; l'un deux, Pierre-Martyr d'Anghiera, a peint la fastueuse misère de celui qui s'appelait le roi des Romains. « Voyez, demande-t-il, qu'est-ce donc que cette dignité impériale? l'ombre d'un arbre gigantesque ; un rayon de soleil qui perce le vitrage pour illuminer l'appartement ; essayez d'arrêter au passage un de ces rayons lumineux, puis d'en faire un habit de soie, ou de vous en servir à table en guise de mets (1) ! »

C'est cependant pour cette ombre stérile tombant de la cime d'un arbre, pour cette gouttelette de lumière qui ne peut servir à aucun besoin de la vie commune, que tant d'ambitions s'agitaient en Europe. La politique de Rome se dessina nettement en cette conjoncture. Léon X ne pouvait, sans danger, soutenir les prétentions de l'un des deux compétiteurs à l'empire ; ce qu'il devait essayer, c'était de les faire échouer l'un et l'autre.

En Allemagne, quelques électeurs d'une grande influence étaient disposés à refuser leurs votes aux deux rivaux, et à choisir pour maître un homme de race germanique. Ce projet souriait au pape, qui envoya Robert des Ursins, archevêque de Reggio, à François I[er] pour l'engager, afin de faire manquer l'élection de Charles, à soutenir de son crédit un prince teuton incapable d'inquiéter ou le saint-siége ou la France. Le projet, dit Roscoë, était admirablement conçu, mais il devait échouer (2).

(1) Ut verum fateamur, dicite, quid est esse imperatorem, dicite ; estne aliud quicquam quàm altissimæ arboris umbra ? Est solis radius per fenestram intrans qui domum illuminet ; apprehendite manu, si potestis, ejus luminis unciolam quam inde auferatis ; parate vobis ex eâ luce, quibus induamini, sericeas vestes, replete mensas ? — P. Mart. de Ang., Ep. 654.

(2) Roscoë, t. III, p. 406. — Ut regem Neapolitanum, cujus regni proprietas ad Ecclesiam romanam spectat, nullo pacto in Romanorum regem eligant, obstante sibi defectu inhabilitatis et ineligibilitatis, ex

L'ambition eut sur François I[er] plus d'empire que la voix de l'envoyé du saint-siége : il voulait à tout prix la couronne impériale.

Les deux prétendants prirent pour négociateurs auprès des électeurs des ministres d'une rare habileté. François I[er] choisit Bonnivet, esprit souple et délié, qui avait fait ses preuves de diplomate en Angleterre ; et Fleuranges, qui connaissait les affaires d'Allemagne, maniait la phrase avec autant d'adresse que l'épée, et à table buvait comme un Allemand. Charles jeta les yeux sur Érard de la Mark, évêque de Liége, à qui François avait fait manquer le chapeau de cardinal (1), et qui joignait à la prudence du serpent, comme on le disait alors, l'astuce du renard ; et sur le comte Henri de Nassau, un des beaux seigneurs de l'époque. Les ministres du roi de France voyageaient avec des chariots remplis d'or (2), et les poches chargées de lettres de change qu'ils espéraient escompter à Nuremberg. Les chariots furent bientôt vides ; mais quand les lettres furent présentées au comptoir des marchands, personne ne voulut les accepter. Les Fugger, qui avaient plus de confiance en Charles qu'en François I[er], avancèrent cent trente mille florins au roi d'Espagne, qui ne leur donna pas même sa signature pour garantie. C'est qu'Allemands de sang et de cœur, ils préféraient au monarque français un prince qui parlait leur langue et avait été élevé en Allemagne (3).

Le nonce du pape à la diète était Thomas de Vio, dominicain versé dans les sciences théologiques, et que le pape

Const. Clem. quarti. — Gold., Const. imp., t. I, p. 429. — Giannone, p. 10.

(1) Robertson, Hist. de Charles-Quint, t. I, p. 340, 1843.

(2) Et avoient toujours avec eux 400,000 écus qu'archers portoient en brigandins et en bougettes. — Mém. de Fleuranges, p. 248. — Simonde Sismondi, Hist. des Franç. t. XVI, p. 98.

(3) Schmidt, Hist. des Allemands, t. VI, p. 182 et suiv.

avait élevé récemment à la dignité de cardinal. Son rôle était bien simple : il devait observer attentivement les mouvements des deux prétendants, et traverser leur élection. Robertson admire ici la politique de la cour romaine : seul de tous les monarques, Léon lisait dans l'avenir. Il y avait un égal danger pour l'équilibre européen dans le triomphe de l'un des deux rivaux : le premier, déjà roi d'Espagne et du nouveau monde ; le second, duc de Milan et seigneur de Gênes. Le pape avait prédit que l'élection de l'un de ces souverains compromettrait la liberté de l'Europe, l'indépendance du saint-siége et le repos de l'Italie. Avec François I[er], plus de barrières de glace pour séparer l'Italie de la France ; avec Charles, maître de l'Espagne et de Naples, plus de mer entre les États de l'Église et les possessions de ce monarque. Cajetan, fidèle aux instructions de sa cour, dut rappeler aux électeurs la constitution qui excluait du trône impérial les rois de Naples, et le danger qu'il y aurait à donner le titre de roi des Romains à un jeune prince maître du Milanais (1).

Un moment on crut que la politique de Rome l'emporterait. La plupart des électeurs, justement alarmés des périls que signalait le nonce du pape, étaient décidés à repousser les deux compétiteurs. L'électeur de Trèves (2), n'ayant pu réussir à faire nommer son candidat, le roi de France, proposa aux membres de la diète de porter leurs voix sur l'un des grands vassaux de l'empire. Les États offrirent la couronne à Frédéric, descendant de Witikind, qui si longtemps avait défendu contre Charlemagne les dieux et la liberté de son peuple (3).

(1) Robertson, t. I, p. 336. — Goldast., Const. imp., Francf., 1673, . I, p. 439.
(2) Schmidt, l. c., t. VI, p. 190 et suiv.
(3) Maleville, l. c., p. 47.

Frédéric refusa. Tous les historiens ont célébré le désintéressement de ce prince, qui rejette une couronne que se disputent les plus puissants monarques du monde; mais peut-être dans ce refus entrait-il moins de générosité que de sagesse. Frédéric ne possédait en Saxe que le cercle électoral et une partie de la Thuringe. Mieux qu'un autre il connaissait le prix réel d'une couronne, la vie agitée qu'avait menée Maximilien Ier, ses luttes avec les ordres germaniques, ses querelles avec la France et ses combats en Italie. Le char funèbre que ce prince, sur la fin de ses jours, traînait à sa suite, était un symbole trop éloquent de l'instabilité des choses de ce monde, pour qu'un homme qu'on appelait du nom de sage se laissât prendre au piége de la royauté. Comment soutenir la guerre qui éclaterait après l'élection, avec des revenus bornés comme les siens, quand Maximilien, qui tirait des subsides si abondants de ses possessions de la Bourgogne, n'avait pas même de quoi payer la solde arriérée des Suisses?

Il paraît que, frappés de la générosité de Frédéric, les électeurs le prièrent d'une commune voix de nommer au trône vacant (1). Frédéric opina pour le roi d'Espagne. Le 5 juillet, l'archevêque de Mayence proclama, dans l'église de Saint-Barthélemy, Charles d'Autriche empereur d'Allemagne. Le nonce de Sa Sainteté, conformément aux instructions qu'il en avait reçues, voulut, dit Robertson, se faire un mérite auprès du futur empereur, en lui offrant volontairement, au nom de Léon X, une dispense pour réunir la couronne impériale à celle de Naples (2).

(1) Gaillard, Hist. de François Ier, t. I, p. 301.

(2) Gaillard, l. c., t. I, p. 340. — Giannone, Hist. de Naples, t. II, p. 498. — Gregorio Leti, Vie de l'empereur Charles-Quint, Amsterdam, 1708, t. I, p. 104. — Sandoval, Historia de la vida del emperador Carlos V. En Pamplona, 1614, t. I, p. 139 et suiv.

Charles reçut cette nouvelle sans manifester la moindre émotion, comme si, dit Pierre-Martyr, il eût tenu déjà sous ses pieds le monde entier (1). On ne comprit pas d'abord, en Allemagne non plus qu'en France, ce qui avait valu à Charles une si haute dignité. A peine âgé de dix-huit ans, et jusqu'alors sous la tutelle de Chièvres, son gouverneur, il n'avait révélé aucun de ces talents supérieurs qui présagent un grand prince : mais l'impassibilité qu'il montra quand les envoyés allemands vinrent lui faire hommage de la couronne frappa d'admiration l'Europe entière. A quelques jours de là, il montrait, dans un tournoi, qu'au besoin il saurait se servir de la lance pour défendre ses droits. A Valladolid, il permit à son écuyer de rompre une lance avec lui, et il le désarçonna. A son tour il l'attaqua en champ clos, et brisa trois fois le fer de son adversaire, sans que le mot *Nondùm*, gravé sur son écusson, eût été seulement égratigné. Sickingen n'eût pas mieux fait : Charles avait gagné ses éperons de chevalier (2).

Le pape n'était pas sans crainte sur les dispositions du nouvel empereur à l'égard du saint-siége : Charles aurait-il pour l'Église la déférence de Maximilien? et quel parti prendrait-il envers ce moine augustin qui troublait en ce moment l'Allemagne? Le jour où Charles serait couronné, Rome saurait si définitivement elle pouvait compter sur le dévoûment du prince.

Charles ne perdit pas un moment, et partit pour Aix-la-Chapelle, que la bulle d'or avait désignée pour le couronne-

(1) Res digna visu, sine ullà ostentatione tantum honorem suscepit. Rex, jam Cæsar, quidquid in humanis præstare fortuna potest visus est nihili facere; tanta est ejus gravitas et animi magnitudo, ut habere sub pedibus universum præ se ferre videatur. — Pet. Mart. Ep., ep. 648.

(2) Schmidt, l. c., t. VI, p. 199.

ment. Georges Sabinus a décrit en véritable poëte les merveilles de la cérémonie. Quand la couronne impériale eut été posée sur le front du jeune monarque, aux acclamations de tous les assistants, l'archevêque de Cologne s'avança en habits pontificaux, et s'adressant à l'empereur : « Promettez-vous, lui dit-il à haute voix, de travailler saintement au triomphe de la foi catholique; de défendre et de protéger les Églises d'Allemagne; de soutenir loyalement les intérêts de l'Empire; d'être le père et le tuteur des veuves et des pauvres; de rendre au pontife de Rome l'obéissance qui lui est due? »

A chacune de ces questions, Charles se contentait d'incliner la tête; à la dernière il leva la main, et la posant sur le côté droit de l'autel : « Je le veux ainsi, dit-il, et je compte, pour remplir ma promesse, sur l'aide de Dieu et les prières des chrétiens : que Dieu et ses saints me soient en aide! »

Alors l'archevêque se tournant vers les électeurs : « Voulez-vous, leur dit-il, reconnaître Charles, ici présent, pour maître et pour souverain, l'aider, lui être soumis, lui obéir, suivant le précepte de l'Apôtre : Que toute âme soit soumise aux puissances? » *Fiat*, *fiat*, crièrent tous les assistants (1).

(1) Finitâ litaniâ pro regis salute, rogat ab eo archiepiscopus Coloniensis an fidem catholicam operibus justis servare? an ecclesiarum tutor et defensor? an regnum efficaciter secundùm justitiam defendere vellet? an jura regni dispersa congregare? an viduarum, miserabiliumque personarum pius defensor et judex futurus? an Romano denique pontifici debitam subjectionem exhibere velit? Ubi hæc omnia facturum adpromiserit, ductis ad altare positisque super dextrum cornu duobus digitis, conceptis verbis hoc modo jurat : Sic volo, et in quantùm divino fultus fuero adjutorio precibusque christianorum fidelium adjutus valuero, omnia præmissa fideliter adimplebo; sic me Deus adjuvet et sancti ejus. Tum regresso rege, Coloniensis ad circumstantes principes conversus, quærit : an velint tali principi ac rectori se subjicere, ipsiusque regnum firmare, fide stabilire, adjussionibusque illius

Fidèle à son serment, Charles, quelques mois après son couronnement, convoquait une diète à Worms pour réprimer les doctrines de Luther. Mais les prédictions de Léon X ne devaient pas tarder à s'accomplir : l'Italie, ainsi qu'il l'avait prévu, allait servir de champ clos au duel entre les deux rivaux.

Avec son sang allemand, la maison de Bourgogne avait transmis à Charles sa vieille haine contre les Français. L'empereur gardait rancune au jeune prince qui avait voulu monter sur le trône d'Allemagne, retenait un duché appartenant au duc de Bourgogne, et s'était fait un nom glorieux à Marignan. Il lui en fallait un à lui, roi d'Espagne et de Castille, empereur élu des Romains, empereur d'Allemagne, et à qui Fernand Cortez venait de donner le Mexique.

François I[er], de son côté, avait ressenti cruellement l'affront que lui avaient fait les ordres allemands, en lui préférant un jeune homme à peine émancipé, de taille médiocre, au teint blafard, aux cheveux rouges, dont la lèvre inférieure pendait sur le menton, qui traînait péniblement ses mots, et ressemblait à une momie (1), digne fils de Jeanne la Folle et incapable comme sa mère (2). En apprenant l'élection de Charles, François I[er] avait déclaré qu'en qualité de duc de Milan, il ne souffrirait pas que l'empereur se fît couronner à Rome autrement que Sigismond et Frédéric III (3), c'est-à-dire sans armes. Or Charles, à Valla-

obtemperare, juxta Apostoli præceptum dicentis : Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit? Tum ad rogata : Fiat, fiat, conclamant. — Goldast., DD. NN. Imperatorum, etc., Statuta et rescripta... Francf., 1607, in-fol., p. 11.

(1) Carolus staturâ quadratâ, sed mediocri, capillo flavo, colore niveo, labro inferiore parto, latiore atque in mentum proeminente facie oblongâ ac subtristi, sermone raro, gestu moderato. — Petrus Martyr.

(2) Simonde Sismondi, Hist. des Français, t. XVI, p. 95.

(3) Pet. Mart. de Ang., epist. 735.

dolid, avait montré qu'il savait trop bien se servir de sa lance pour la jeter aux pieds de son rival : une lutte était inévitable.

Léon X suivait avec soin les mouvements de ces deux princes. L'Italie devait avoir encore quelques mois de repos ; car Charles était trop occupé en Allemagne à fonder son autorité, et François I[er] en France à surveiller la guerre allumée dans les Ardennes et le duché de Luxembourg, pour qu'ils vidassent de sitôt leur querelle. Ce que la papauté devait faire, dans la prévision d'un conflit plus ou moins éloigné, c'était de se tenir prête à tout événement. Faible et désarmée, elle courait de grands risques ; puissante et sur ses gardes, elle pouvait faire acheter son alliance, rester maîtresse de ses mouvements, et faire pencher la balance partout où elle pèserait de cette double force dont elle seule réunissait les éléments, la force divine et la force humaine. La civilisation avait tout à gagner dans la grandeur mondaine de Rome. Si vous ôtez à Rome l'épée dont se servit si heureusement Jules II, que deviendra-t-elle? vassale du roi de France ou tributaire de l'empereur d'Allemagne : alors le mouvement intellectuel à la tête duquel s'est noblement placée la papauté s'arrête tout aussitôt ; le pinceau s'échappe des mains de Raphaël, le ciseau de celles de Michel-Ange ; Marc-Antoine Raymondi jette son burin ; le gymnase romain est fermé, les travaux de Saint-Pierre sont abandonnés, les chants de Vida et de Sannazar interrompus, les histoires de Guichardin et de Paul Jove inachevées, les livres politiques de Machiavel livrés peut-être aux flammes, et la marche de l'esprit humain suspendue. La papauté est, au seizième siècle, le soleil du monde intellectuel : qu'aucun corps étranger ne vienne s'interposer entre l'astre et les intelligences qu'il éclaire, car autrement il y aurait obscurcissement, et ténèbres peut-être.

Dans l'intérêt de son existence temporelle, et bien plus encore dans l'intérêt de la civilisation, la papauté avait raison de se mettre à la tête, pour le diriger, de tout mouvement qui pouvait agiter l'Italie. L'évêque de Pistoie, Pucci, partit avec une somme de 19,000 écus d'or pour lever en Suisse un corps de six mille hommes. Le cardinal de Sion, Schinner, l'attendait pour l'aider de toute son influence. Elle vivait toujours en Suisse cette influence, grande, révérée, et accrue, s'il était possible, dans ces derniers temps, par la pieuse résignation avec laquelle le prélat avait obéi aux ordres du souverain pontife, qui lui avait prescrit le silence et la retraite. Mis au ban de la papauté, pour ainsi dire, Schinner avait donné un bel exemple au monde catholique, en se courbant, comme un enfant, devant la parole de son maître, certain que tôt ou tard il sortirait de ce repos qui enchaînait et ses mains et son cerveau.

Milan commençait à se lasser des Français. « Tandis, dit un historien qui n'est pas suspect, que Louis XII avoit ménagé le Milanois comme un ancien héritage auquel il étoit affectionné, François Ier n'y avoit vu qu'une riche province qui pouvoit plus payer que toutes les autres (1). » — « On estimoit, ajoute messire Martin du Bellay, le nombre de ceux que le sieur de Lautrec avoit bannis de l'Etat de Milan aussi grand que celui qui estoit demeuré; et disoit-on que la plus grande part avoient été bannis pour bien peu d'occasion, ou pour avoir leurs biens; qui estoit cause à nous donner beaucoup d'ennemis qui depuis ont été moyen de nous chasser de l'État de Milan, afin de rentrer dans leurs biens. Auparavant que le maréchal de Foix fût venu lieutenant du roi au duché de Milan, estoit, comme dit est, le seigneur de Lautrec venu en France; le seigneur de Téligny,

(1) Simonde Sismondi, Hist. des Rép. ital., t. XIV, p. 476.

sénéchal de Rouergue, demeura en son lien, audit duché, lieutenant du roi; lequel avoit, par sa sagesse et gracieuseté, gaigné les cœurs des Milanois, si que le pays estoit en grande patience; mais le seigneur de Lescun arrivé, et le sénéchal de retour, les choses changèrent: aussi firent les hommes d'opinion (1). »

Les proscriptions durèrent longtemps. Lescun, qu'on nommait alors le maréchal de Foix, confisquait les biens des bannis, lançait ses soldats après les malheureux échappés à ses poursuites, et les faisait pendre quand il pouvait s'en emparer. C'était un véritable proconsul, fastueux, colère, irritable au dernier point, n'écoutant que sa mauvaise tête, méprisant les réprimandes que lui adressa plus d'une fois son maître; bon capitaine du reste, dit Brantôme, mais pourtant plus hardi et vaillant que sage et de conduite. A la fin, les mécontents devinrent si nombreux, qu'ils se réunirent, coururent aux armes, et formèrent de véritables guérillas qui attaquaient sur les grandes routes les gens du roi de France (2). Ces proscrits, riches citoyens de Milan, semaient partout la défiance et la haine contre les Français. Il était difficile qu'on ne crût pas aux plaintes d'hommes dont les biens avaient été confisqués sans forme de procès, et la tête mise à prix, parce qu'ils « s'avisoient de l'iniquité du gouverneur. » Leurs plaintes arrivèrent jusqu'à Rome: ce fut Jérôme Morone, chancelier de Milan, exilé lui aussi, mais exilé volontaire, qui se chargea de plaider la cause des bannis. La voix de cet homme d'État, éloquente mais passionnée, ne pouvait manquer de faire une vive impression sur l'esprit de Sa Sainteté: quand un magistrat se plaint d'un soldat, presque toujours il est écouté.

(1) Mémoires de Messire du Bellay, l. II, p. 159. — Simonde Sismondi, Hist. des Rép. it., t. XIV, 476-477.

(2) Gaillard, Hist. de François Ier, t. I, p. 377 et suiv.

Le pape était personnellement mécontent du gouverneur Lautrec, qui, sans respect pour l'autorité du saint-siége, disposait à son gré de tous les bénéfices, les conférait à des sujets indignes ou incapables (1), et défendait, sous des peines sévères, les appellations à la cour de Rome. Ces témérités, que François I[er] eût été le premier à réprimer, s'il les eût connues plus tôt, blessaient au cœur Léon X. Le pape s'en était plaint d'abord par ses ambassadeurs à la cour de France, puis à ses cardinaux, quand il vit que les réparations promises se faisaient toujours attendre.

Quelques-uns des proscrits milanais qui fuyaient l'oppression s'étaient rassemblés à Busseto, petite place appartenant à Christophe Pallavicini. Lescun, irrité, députe le Crémonais Cardino à Pallavicini, pour se plaindre d'une protection accordée, au mépris du droit des gens, à des sujets révoltés. Pallavicini conçoit des soupçons, fait appliquer à la question l'envoyé, qui confesse, vaincu par les tourments sans doute, des projets d'assassinat. Pallavicini, ne pouvant trouver des juges qui condamnassent sans procédure Cardino, s'érige en dictateur, prononce la sentence et livre le coupable au bourreau. Une semblable énormité ne pouvait rester impunie. Les bannis se hâtent de quitter Busseto, avec eux Pallavicini, et se sauvent à Reggio (2).

C'était une place démantelée et qui n'aurait pu résister à une attaque sérieuse. Le maréchal de Foix croyait qu'à la première sommation, le gouverneur allait lui livrer les bannis : il se trompait. Ce gouverneur était Guichardin le Florentin, qui, bien que républicain, avait prêté serment de

(1) Paul Jove, Vie de Léon X, p. 356.
(2) Gaillard, Hist. de François Ier, t. I, p. 381.

fidélité au pape, et qui n'était pas disposé à le trahir. Lescun lui demande une entrevue; le gouverneur l'accorde, en indiquant pour le lieu du rendez-vous la porte de Parme. Le maréchal, qui se défie de Guichardin, fait poster à la porte de Modène un corps de troupes, pour en barrer le chemin aux bannis, s'ils avaient envie de s'échapper. Pendant que le maréchal, qui s'est fait accompagner de quelques gentilshommes, échange des paroles de reproche avec l'historien, la porte de Modène s'ouvre afin de laisser passer une voiture de farine, et les soldats français se précipitent pour pénétrer dans la place; mais on les repousse. Alors de toutes parts le cri de : trahison ! se fait entendre : on court aux armes, on attaque la suite du maréchal, qui, sans le sang-froid du gouverneur, allait chèrement expier l'imprudence de ses gens; trop heureux d'échapper à la vengeance populaire, grâce aux efforts de son généreux ennemi.

Cette violation du territoire de l'Église était pour le pape un motif ou un prétexte de rupture avec la France. Le maréchal, pour réparer sa faute, se hâta de dépêcher La Motte-Grouin à Sa Sainteté; mais le pape refusa d'agréer les excuses du lieutenant de François Ier. Il assembla le consistoire, se plaignit amèrement de la conduite de ce monarque, dénonça comme un attentat au droit des gens la violation du territoire de Reggio, excommunia son ennemi, et déclara que, dès ce moment, l'alliance avec la France était rompue, et qu'il agréait les propositions que don Manuel, ambassadeur de Charles-Quint, faisait au saint-siége.

Ces propositions étaient tout à fait dans l'intérêt de la papauté (1). Charles-Quint, si Sa Sainteté voulait joindre

(1) Giannone, Hist. du royaume de Naples, la Haye, 1742, in-4o, t. IV.

ses troupes à celles de l'empereur, afin de chasser les Français de l'Italie et de rétablir François Sforce à Milan (1), promettait de restituer Parme et Plaisance au domaine de l'Église, d'aider le pape dans sa lutte contre ses vassaux rebelles, de donner une pension de mille ducats au cardinal de Médicis sur les revenus de l'archevêché de Tolède, et d'augmenter le cens qu'il payait au saint-siége pour le royaume de Naples (2).

La malheureuse invasion de Reggio détermina la rupture de Rome avec la France (3). Un historien contemporain dont l'opinion est d'un grand poids, M. Daru, trouve dans l'état de l'Église d'Allemagne, à cette époque, le motif d'un rapprochement naturel entre le pape et l'empereur. La Saxe était pleine du bruit que produisait la parole de Luther; les doctrines du moine faisaient chaque jour de nouveaux progrès; quelques princes mêmes étaient séduits : or, un seul homme pouvait mettre fin au schisme, c'était l'empereur; le pape vint à lui.

Charles-Quint était à la diète de Worms, quand il reçut en même temps la nouvelle de la signature du traité d'alliance défensive et offensive entre les deux cours, et de l'irruption des Français en Navarre. Il ne put réprimer un vague sentiment de crainte, car il prévoyait que la lutte dont le signal venait d'être donné ferait le malheur de de l'empereur ou du roi (4). Les historiens favorables à Charles-Quint, tels que Maffei, Guichardin, Polydore

(1) Sleidan, Comm., l. VIII.

(2) Schmidt, t. VI, p. 279. — Gaillard, Histoire de François Ier, t. I, p. 389-390. — Le traité est rapporté dans Rynaldi, p. 336 et suiv., t. XX.

(3) Giannone, l. c., t. IV, p. 14.

(4) Ut brevi vel ipse miser imperator, vel Franciscus miser Francorum rex futurus esset. — Laur. Aleander. — Rynaldi, Ann. eccl., t. XX, p. 339.

Virgile, croient que le signal des hostilités fut donné par François Ier; mais le monarque s'est justifié de cette infraction aux traités dans une lettre qu'il fit parvenir au saint-père (1) : c'est un débat entre deux têtes couronnées difficile à juger. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'invasion de la Navarre par François Ier, provoquée ou non, était un coup de maître; si le monarque en eût fait la conquête, il serait resté paisible possesseur du Milanais, et la guerre aurait eu nécessairement l'Espagne pour théâtre. La noblesse tout entière était hostile à Charles-Quint; elle avait vu de mauvais œil l'élection de ce prince à l'empire, parce qu'elle craignait l'influence, dans les conseils du souverain, d'hommes étrangers aux mœurs espagnoles. François Ier avait dû compter sur les antipathies des deux peuples (2).

La fortune seconda d'abord les Français, qui traversèrent les Pyrénées et pénétrèrent en Espagne sans difficulté. Pampelune n'arrêta qu'un moment le vainqueur : le commandant s'enfuit à la première sommation (3). Restait la citadelle défendue par un jeune homme d'un rare courage. Placé sur la brèche, il animait ses compagnons de la voix et du geste, et de sa longue épée menaçait les assiégeants; autour de lui se pressaient d'autres combattants du même âge à peu près, et résolus de s'ensevelir sous les ruines de la forteresse plutôt que de traiter avec l'ennemi, quand un éclat de pierre et un boulet de canon vinrent à la fois frapper le noble Espagnol aux deux jambes : il s'appelait Don Inigo. Le lendemain la citadelle capitulait, et Don Inigo

(1) Apologetica, cujusdam famæ regiæ studiosi, epistola. — Freher, Germ. rer. script., t. III, p. 342, 356.

(2) Responsio christianiss. Gall. Reg. ad orationem quâ Cæsar in eum Romæ invectus est. — Freher, l. c., *ibid.*

(3) Hist. de Navarre, par Anth. Favin Parisien, advocat au parlement de Paris, in-fol., 1612, p. 705.

était transporté dans le château de son père. Les médecins appelés crurent d'abord que les blessures étaient mortelles, et que le malade expirerait au milieu des souffrances de l'opération. Il les supporta cependant avec un courage héroïque et ne mourut pas. Pour tromper les longues heures de la convalescence, Don Inigo demanda quelques livres; on lui en apporta : c'étaient des romans de chevalerie qu'il ferma aussitôt, et les *Fleurs des Saints*, qu'il ouvrit et dévora. La nuit venue, il s'endormit plus doucement que de coutume, et eut des visions. Il crut que la terre s'agitait, que le lit où il reposait dansait sur ses pieds, et, frappé de terreur, il se mit à prier; alors sa petite chambre s'illumina d'une blanche lumière, et sur des nuages odorants il vit Marie la reine des anges qui lui souriait tendrement (1).

« Estant remis en santé, dit le Parisien Favin, sans déclarer à personne le secret de ses conceptions, il fait un pèlerinage à Notre-Dame de Mont-Serrat... et là, ayant quitté son espée, son poignard, son génet et son habit séculier, il prend un meschant roquet de toile, et se déguisant ainsi sans dire d'où il estoit, il s'adonne à la dévotion, à macérer sa chair, ne vivant que d'aumône. »

Il est malheureux que l'expédition de la Navarre ait été confiée à Lesparre, bon soldat comme tous les capitaines dont se servait François Ier, mais qui n'entendait rien à l'art de la guerre. S'il se fût contenté de jeter des garnisons dans les diverses places fortes de ce pays, et surtout s'il avait eu soin d'annoncer publiquement qu'il avait envahi la Navarre non pas pour la réunir à la France, mais pour la restituer aux enfants de Jean d'Albret, qui la réclamaient comme leur patrimoine, en vertu du traité de Noyon que Charles d'Autriche avait signé, alors les esprits ne se

(1) Orland., Hist. Soc. Jes., l. 1. — Maffei, in Vitâ S. Ign., l. 1, p. 2.

seraient point émus en Espagne, et il serait resté maître du pays. Mais, enivré par ce facile triomphe, il marche en avant, se jette dans la Castille et va mettre le siége devant Logrogno, commandée par Don Pèdre Velez de Guevara (1). Alors tous les Castillans de sang noble ou roturier se réunissent pour arrêter le vainqueur; partout on court aux armes; en quelques jours vingt mille hommes sortis des villes, des villages et des montagnes, se présentent pour barrer le passage à Lesparre, qui, au lieu d'attendre de Pampelune 6,000 Navarrais qu'on enrôlait pour lui porter secours, s'en va, avec autant d'imprudence que de courage, se heurter contre des masses compactes, est mis en déroute, et tombe avec ses principaux officiers dans les mains du vainqueur. Il avait employé environ trois semaines à conquérir la Navarre, il la perdit en moins de quinze jours (2).

Cependant tout se préparait en Italie pour de grands événements. Le pape donna le commandement de ses troupes à Frédéric, marquis de Mantoue, qui renvoya aussitôt à François Ier le cordon de St-Michel dont il avait été décoré (3).

Guichardin eut le titre de commissaire général près de l'armée pontificale; le commandement des forces alliées fut confié à Prosper Colonne, ce vieux soldat qui depuis près de vingt ans n'avait pas quitté les camps; encore plein de verdeur malgré ses blessures et son âge, très-beau sur un

(1) Favin, Hist. de Navarre, p. 706.

(2) Robertson, l. I, p. 405. — Mémoires de du Bellay. — « Cestuy-ci aveugle d'avarice fit un traict qui causa la perte de ce reyaume; il fist que tous ceux qui s'en voudroient retourner en France le pouvoient en rendant la moitié de la paye et mist cet argent dans sa bouge. » — Favin, p. 706.

(3) Simonde Sismondi, Rép. it., t. XIV, p. 475. — Roscoë, t. IV, p. 333.

champ de bataille, plus admirable dans une redoute. Au commencement du mois d'août 1520, toutes ces troupes vinrent prendre position sur la Lenza, à cinq milles de Parme (1). L'armée alliée était forte de six mille Italiens, de deux mille Espagnols, venus des environs de Gênes dont ils n'avaient pu s'emparer, de deux mille autres partis de Naples sous la conduite de François d'Avalos, marquis de Pescaire, de six mille Allemands et de deux mille Suisses environ (2).

Schinner était heureux; voici le moment venu où, dociles à ses conseils, le pape et l'empereur paraissent avoir compris le danger de laisser plus longtemps les Français en Italie. Il a repris cette croix de légat que Jules II lui avait donnée, et qu'il portait à la bataille de Marignan. Depuis cette journée funeste, que de chagrins il a dévorés! Ses montagnards l'ont abandonné, Henri VIII n'a pas voulu l'écouter, et il a vu, dans le Valais, son château de Martigny ruiné par Georges Supersax. C'est en philosophe, ou plutôt en chrétien qu'il a supporté les reproches de Léon X, l'ingratitude de ses paysans, les fureurs de ses ennemis, les triomphes des Français; il a cherché dans la prière des consolations contre la mauvaise fortune. A Sion, où il vit dans l'exil, il s'est remis, en attendant des jours meilleurs, à feuilleter le livre de Boèce, son vieil ami, qui sait si bien guérir les maladies de l'âme. Il a peu d'espoir de revoir Rome; aussi a-t-il fini par vendre à Léon X la maison qu'il possédait sur l'Esquilin, et qu'il avait prêtée à Sa Sainteté pour y loger les humanistes romains. Ne le croyez pas malheureux dans ses montagnes de la Suisse. Toutes les joies ne lui ont pas été ravies : un jour il reçoit

(1) Simonde Sismondi, l. c., t. XIV, p. 475.
(2) Pauli Jovii, Vita Alf. Pescarii, t. II.

une lettre d'Érasme; une autre fois, un voyageur qui passe à Sion lui remet une belle et longue épître de Sadolet; un soir, c'est un humaniste qui, en traversant les Alpes, comme Longueil (Longolius), est dévalisé, et auquel il donne généreusement sa bourse. Mais le plus grand bonheur qu'il ait éprouvé de sa vie, c'est quand le pape revient à lui, et qu'il peut reprendre sa croix et sa cuirasse. Les montagnes de l'Appenzell, les deux Mythen et le lac de Wallenstadt retentissent du bruit du cor alpestre. C'est un appel, le dernier qu'il fait à ses montagnards, et les Suisses accourent en foule. Les soldats qu'il improvise traversent le Pont-du-Diable, l'Urnerloch, et arrivent dans le Modénais. Déjà Prosper Colonne en compte dans son armée plus de dix mille (1).

Mais Lautrec en avait à lui seul près de 20,000 qui semblaient devoir lui rester fidèles (2); car la diète helvétique, en rappelant ses soldats dans leurs foyers, menaçait de châtiments ceux qui violeraient leur serment, en se battant contre les Français. Le cardinal n'a pas peur de la diète; qu'elle arrache du sol valaisan jusqu'à la dernière pierre de ce château épiscopal qu'a renversé Supersax, que lui importe, s'il peut chasser les Français de l'Italie, rétablir les Sforce, et rendre à l'Église Parme et Plaisance? C'est la ruse cette fois qu'il emploie. Il a des émissaires qui se glissent dans l'armée de Lautrec, qui parlent aux Suisses, excitent leurs défiances, leurs jalousies, leurs colères, et parviennent à les séduire. La désertion se met bientôt dans les rangs de ces soldats mercenaires qui accusent le général de lenteur, d'incapacité, d'orgueil, et de parjure : il leur avait promis une solde arriérée de plusieurs mois, l'argent n'arrivait

(1) Simonde Sismondi, Rép. it., t. XIV, p. 482.
(2) Leo, Hist. d'Italie, t. I, p. 575.

pas (1). Mais ce n'était pas la faute du général français, qui pressait inutilement l'envoi des 30,000 ducats qu'il avait demandés, et que la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, avait reçus et dépensés. Alors les Suisses, malgré les protestations de Lautrec, quittent le camp français, et passent avec armes et bagages dans le camp des alliés, où les cardinaux de Sion et de Médicis, légats du saint-siége, les attendaient, la crosse en main, insigne de leur dignité (2).

Il n'y avait pour Lautrec, compromis par une semblable défection, qu'un parti à prendre : c'était de se retirer derrière l'Adda, afin de couvrir Milan, que les alliés voudraient enlever. C'est ce qu'il fit résolument. Il est difficile d'expliquer comment il se laissa tromper par Prosper Colonne, qui passa la rivière sans coup férir. Au moins aurait-il dû s'avancer avec toutes ses forces pour harceler et inquiéter l'ennemi, s'il n'avait pu l'empêcher de traverser l'Adda; mais il reste l'arme au bras dans son camp, et se contente de détacher Lescun, son frère, qui, avec un misérable corps d'infanterie, quatre cents lances et cinq à six pièces de canon, va tenter d'arrêter les confédérés dans leur marche sur Milan. La partie n'était pas égale, et Lescun, malgré toute sa bravoure, devait succomber. Après d'inutiles prodiges de valeur, il fut forcé d'opérer sa retraite sur Cassano.

Lautrec, ayant appris par ses coureurs la défaite de son frère, se hâta de regagner Milan à marches forcées. Pour effrayer les habitants, il livra au bourreau un vieillard, Christophe Pallavicini, dont il s'était emparé quelques mois auparavant, et que Léon X avait vainement réclamé, en promettant en échange un chapeau de cardinal à l'une des

(1) Simonde Sismondi, l. c., t. XIV, p. 484.
(2) Roscoë, t. IV, p. 338.

créatures de Lautrec : imprudence ou cruauté qu'un historien français de cette époque a justement flétrie (1).

Milan, du reste, était fatigué de la domination française : à la première sommation des alliés, il se rendit, sans même essayer de se défendre. Depuis l'expédition de Charles VIII, l'esprit national italien avait fait de grands progrès ; le joug de l'étranger, qu'on subissait d'abord avec joie, était devenu dur et pesant : Jules II commençait à être compris.

Il faut bien avouer que cette haine pour l'étranger est due à la papauté, qui, depuis Alexandre VI, travaille à rendre odieux aux Italiens tout ce qui porte le nom de Barbare. Réduite à ses seules forces, il est certain que la papauté n'aurait pas pu opérer la délivrance du sol : aussi s'allie-t-elle à Charles-Quint pour refouler les Français au delà des Alpes ; mais avec une arrière-pensée, qu'on a taxée de ruse et qui n'est que du patriotisme, celle de tourner ses armes, avec la grande confédération italique, contre les Espagnols, dont elle se servait pour instrument ; puisque, comme l'a remarqué si justement M. Libri, l'asservissement de l'Italie devenait inévitable le jour où François Ier et Charles-Quint la choisiraient pour champ de bataille (2).

(1) Fama est Leonem Palavicino affinem fuisse, certè pro eo intercessisse eo animo ut rem suam agi diceret, nec cessâsse galerum purpureum offerre Menaldo, quem gratiâ multùm valere sciebat apud Lautrecum, modò ex reis eximeret Palavicinum ; fuisse Lautrecum, ut nemo nascitur vitiorum expers, naturâ acerbiorem, et qui ægrè à susceptâ sententiâ divelliretur. Itaque spretis pontificiis promissis in reum lege agi jussisse, unde in Gallos pontifex inexpiabile odium conciperet. — Arnoldi Feroni, regii consiliarii, de Rebus gestis Gallorum libri IX, Lut., 1550, in-folio, p. 64.

(2) Hist. des sciences mathématiques, t. III, p. 8. — Gloriosum illum quidem fuisset liberare Italiam externis dominis, ad quod avertendum periculum omnes cogitationes, omnes curæ et omnia studia Laurentii patris tantâ cum nominis sui famâ spectârunt. — Fabroni, Vita Leon. X, p. 159.

Léon X était à sa maison de campagne de la Magliana, quand un courrier vint lui apporter la nouvelle de la restitution au domaine de l'Eglise de Parme et de Plaisance, ces deux bras de l'exarchat de Ravenne, selon l'expression de Jules II (1). Que dieu accorde encore quelques jours de vie au pontife, et dans toute l'Italie il ne restera pas une lance étrangère !

Il partit le 25 novembre de la Magliana pour Rome, où il avait hâte de remercier le ciel, au pied des autels, du triomphe que venait d'obtenir le saint-siége. Le peuple l'attendait aux portes de la ville, des couronnes d'olivier à la main. Partout, sur son passage, éclataient des transports d'amour. De grandes réjouissances eurent lieu pendant trois jours. Pâris de Grassis vint demander à Sa Sainteté si elle jugeait convenable de rendre à Dieu de solennelles actions de grâce. « Que vous en semble? » dit le pape. « Très-saint-père, répondit le maître des cérémonies, quand la guerre éclate entre des princes chrétiens, l'Église n'a pas coutume de célébrer la défaite du vaincu, à moins toutefois que l'Église n'en retire quelque avantage. » Le pape sourit, et répondit : « J'ai recouvré un beau trésor ! — Alors, répliqua Pâris, nous remercierons Dieu (2). » Le pape convoqua le consistoire pour le mercredi 27, et, se trouvant incommodé, se retira dans sa chambre à coucher.

Les médecins furent appelés, mais l'indisposition leur parut sans danger : c'était un catarrhe, que l'humidité de la villa Magliana avait développé, et qui bientôt prit un caractère funèbre. Le pape avait de la peine à respirer, il se mit au lit ; la nuit fut mauvaise et agitée. Le dimanche matin,

(1) Campi, Stor. eccl. di Piacen., t. I, lib. VI, p. 189. — Ragioni della sede apost. sopra il ducato di Parma et Piacenza, da M. Antonelli segretario del S. Collegio.

(2) Parid. de Grassis, Diarium ineditum.

1er décembre 1521, on le vit lever les yeux au ciel, joindre les mains, murmurer quelques mots d'une prière ardente, puis retomber sur son oreiller et mourir (1) : le catarrhe l'avait suffoqué. Il achevait sa quarante-sixième année ; il avait régné huit ans huit mois et dix-neuf jours.

Jamais la mort d'un pape n'avait encore excité d'aussi vifs regrets. Le peuple se jeta, dans les premiers transports de son aveugle colère, sur l'échanson de Sa Sainteté, Barnabé Malespina, qu'il accusait d'avoir empoisonné le pape dans une coupe de vin (2). On le traîna au château Saint-Ange ; mais l'arrivée du cardinal de Médicis rendit la liberté au malheureux échanson. On avait cherché des preuves, et on n'avait trouvé que des rumeurs populaires. Les funérailles du pontife furent simples et modestes : Antoine de Spello prononça l'oraison funèbre ; mais les pleurs du peuple furent plus éloquents que les paroles du camérier.

Au bruit de cette mort si soudaine, Érasme écrivit d'Angleterre :

« La chrétienté vient de perdre un de ses plus beaux ornements. »

Quatre siècles parmi les soixante qui se sont écoulés depuis que Dieu créa le monde ont reçu le nom d'un homme.

Cet homme s'appela Périclès, Auguste, Léon X et Louis XIV.

(1) Paul Jove, Vie de Léon X, in-12, p. 372.
(2) Paul Jove, *ibid.*

CHAPITRE XXV.

L'HOMME INTIME.

Portrait de Léon X. — Chagrin du pape, quand il est obligé de punir. — Combien il était libéral. — Établissements de charité qu'il fonde à Rome. — Les lettrés persécutés en appellent au pape. — Reuchlin et Érasme. — Piété de Léon X. — Henri VIII lui dédie l'*Assertio septem sacramentorum*. — Les épîtres familières du pape. — Combien elles attestent de zèle pour la religion. — Calomnies des protestants répétées par les catholiques. — On doit à Léon X l'institution de diverses cérémonies religieuses. — Vie intérieure du pape. — Son goût pour la musique. — Léon X à table, à la chasse, à Viterbe et à la Magliana. — Conclusion.

Quittons le Vatican : ne parlons plus du pape, ni du souverain temporel, mais essayons de faire connaître l'homme privé.

On dit que, peu de temps après la mort de Léon X, un de ses vieux serviteurs s'arrêta devant le portrait qu'en avait fait Raphaël, et qu'on trouve à Florence au palais Pitti, et s'agenouilla pour baiser la main de son maître, comme si le sang y circulait encore. C'est que jamais en effet peintre flamand ne mit plus de vie réelle dans une tête. C'est bien là cette figure de Médicis, au coloris vénitien ; ces chairs blanches et mates de tous les hommes de sa race ; cet œil myope qui semble s'échapper de son orbite ; ce front d'une pureté limpide ; cette large tête reposant sur deux épaules évasées ; ces mains un peu trop féminines, aux doigts ornés de camées antiques ; et dans tous les traits cet air d'angélique bonté qui charmait ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, avant même qu'il eût pu les séduire

par le doux son de voix que les poëtes de l'époque comparaient à de la musique. On n'a pas besoin de connaître le personnage qu'a voulu représenter le peintre, pour deviner que ces lèvres n'ont dû s'ouvrir que pour bénir ou pardonner. Luther est un aussi grand artiste que Raphaël; en quelques mots il a peint Léon X : *Mitis ut agnus*, a-t-il dit, doux comme un agneau (1).

Deux ou trois fois pendant le cours de son pontificat, Léon X dut user de rigueur envers de grands coupables, comme dans la conspiration des cardinaux. Ce jour, il souffrait dans l'âme et dans le corps, il ne mangeait plus; des larmes involontaires tombaient de ses yeux, et la nuit il priait pour raffermir son courage ébranlé. Il y avait lutte entre le prince et le père (2) : il fallait bien que la justice fût satisfaite; mais le combat était long et douloureux. L'expiation consommée, alors Léon X, de son plein mouvement, se laissait aller à ses instincts innés de bonté : il saisissait une solennelle occasion pour témoigner à celui qui l'avait offensé que le cœur du juge ne conservait plus aucun ressentiment. C'était le prêtre qui, la grille du confessionnal fermée, ne se rappelle plus les péchés du pénitent. Au milieu du saint sacrifice, quand, à la voix du célébrant, Dieu descend sur l'autel, il se levait, marchait droit à celui dont la faute était désormais couverte, l'attirait dans ses bras, l'embrassait avec effusion, et, au nom du sang divin, lui promettait de ne pas garder souvenir du passé; et il tenait religieusement sa parole (3).

(1) Beatissimo patri, etc. De Wette, l. c., t. I, p. 497-506.

(2) Es pius in primis, horres crudelia cuncta;
Suppliciis jussis illacrymare soles.

— J. B. Pio, dans la dédicace du Rutilius de 1520, Bononiæ, in-4o.

(3) Voyez dans ce vol. le chapitre qui a pour titre Conspiration des cardinaux.

Dans plus d'une page de notre histoire nous avons raconté les libéralités du pontife envers les gens de lettres. Ces libéralités, souvent trop fastueuses, avaient leur récompense dans ce monde, où elles étaient chantées en vers et en prose, sur la toile et sur la pierre ; car la reconnaissance n'est pas toujours muette. Mais il est des bienfaits qui tombaient dans l'ombre, sur des êtres obscurs, et entre trois témoins, sans compter Dieu : le pape, son maître des cérémonies et le solliciteur, et dont Rome ne parla qu'après la mort du pape. Chaque matin, qu'il sortît du Vatican pour se promener, ou qu'il restât dans son cabinet d'étude, Pâris de Grassis avait ordre d'emplir de pièces d'or et d'argent une grande bourse (1) que Léon X tenait suspendue à ses côtés, et où il puisait à pleines mains, pour secourir le mendiant qui se présentait en haillons; l'exilé qui, chassé de sa patrie dans ces temps de déchirements politiques, venait à Rome chercher un refuge, car Rome alors, comme aujourd'hui, était l'asile des grandes infortunes ; l'écolier qui manquait de livres nécessaires pour achever ses études ; le vieux professeur qui n'y voyait plus et dont l'âge avait affaibli les forces. En vain des voix prudentes essayaient-elles de faire comprendre au saint-père que ses libéralités devaient avoir un terme; il n'écoutait personne et retombait sans cesse dans ses habitudes d'enfance : la prodigalité. A ceux qui le tourmentaient trop vivement il répondait par toutes sortes de belles sentences tirées des livres saints ou des écrivains profanes : refuser le faisait souffrir. Un jour, un de ses secrétaires qu'il aimait comme tous ceux qu'il avait attachés à son service, Bianchi,

(1) Purpuream enim crumenam quotidiè aureis nummis sibi repleri jubebat ad incertas exercendæ liberalitatis occasiones. — Aug. Oldoini, Add. ad. Ciaconium, t. III, p. 326.

lui demandait dans une supplique écrite en termes pressants une faveur que les canons faisaient un devoir au pontife de refuser. — Et si j'accordais le transfert du bénéfice, dit-il au solliciteur, qu'est-ce que cela vous rendrait? — Deux cents écus d'or, répondit le serviteur. — Eh bien! reprit le pape, les voilà; et il déchira la supplique (1).

Une autre fois on lui parlait d'un poëte qui faisait admirablement les vers latins et qui mourait de faim. — Comment donc, dit en riant le pape, moi qui, dans ma vie, ai secouru tant de piètres rimeurs, j'aurais pu oublier ce chantre divin? Tenez, tenez, voilà pour le poëte; et il donnait sans compter.

A Rome, dans les États de l'Église et dans d'autres provinces italiennes, Léon X nourrissait un grand nombre de prêtres, de religieuses, de vieux militaires et d'exilés (2).

En montant sur le trône, il trouva sa capitale remplie de mendiants que les guerres avec l'étranger avaient réduits au plus affreux dénûment, et qui souvent tombaient morts de faim au coin d'une borne; son cœur se sentit ému de pitié, et il fonda l'hospice des incurables de Sainte-Marie (3), destiné à recevoir les infirmes et les malades atteints d'affections que l'art regardait comme inguérissables. Par ses ordres, des hommes de confiance étaient chargés de parcourir la ville, d'aller à la découverte des pauvres et des malades, qui trouvaient dans cette léproserie tous les secours de l'art et de la charité (4).

(1) Aug. Old., l. c., t. III, p. 327.

(2) Augusti Oldoini, ad Ciac., l. c., t. III, p. 326.

(3) Hospitalis B. Mariæ de populo et S. Jacobi in Augustâ de urbe erectio in archi-hospitale pauperum infirmorum incurabilium, cum privilegiorum largitione, t. I.—Magnum bullarium Romanum, Luxemburgi, in-fol. 1727, p. 561.

(4) B. P. Natalis Alexand. Historia ecclesiastica veteris et novi testamenti, 1714, in-fol., t. VIII, p. 54.

On lui doit l'établissement d'un monastère sous le vocable de sainte Marie-Madeleine (1), asile ouvert aux filles repenties qui, voulant pleurer les désordres d'une vie passée dans le libertinage, s'amendaient, et, réconciliées avec Dieu et la société, trouvaient dans cet hospice les soins de l'âme et du corps, le pardon de leurs fautes, et l'oubli du passé. Le monastère était administré par les frères de l'Archi-charité, entretenu par les dons du souverain, les aumônes des fidèles, les quêtes faites dans les églises, et les biens des matrones mortes sans tester.

Cette confrérie de l'Archi-charité avait été instituée par le cardinal Jules de Médicis, pour venir au secours des pauvres honteux et des débiteurs insolvables, dont le nombre était si grand à Rome (2). Des visiteurs choisis par le conseil d'administration avaient pour charge de fouiller les greniers, afin d'y découvrir quelque pauvre âme honteuse de sa misère, et qui, n'osant tendre la main aux passants et révéler sa gêne au curé de la paroisse, était exposée à mourir de désespoir ; ou bien encore l'ouvrier jeté en prison par un créancier qu'il ne pouvait payer, même au prix d'un travail de nuit et de jour. La confrérie veillait aussi sur les morts. Il arrivait souvent qu'on promenait de porte en porte le cadavre d'un indigent, afin de recueillir quelques pièces de monnaie destinées à l'ensevelir. Dans les temps de maladie épidémique, la charité et la pitié, trop souvent sollicitées, avaient fini par ne plus s'émouvoir ; alors le corps était conduit au cimetière sans croix ni flambeau. Léon X vint au secours de l'institution par des dons et d'utiles règlements,

(1) Bullarium, l. c., t. I, p. 607.

(2) Approbatio archiconfraternitatis charitatis nuper in urbe institutæ ad pauperum mendicare erubescentium carceratorumque subventionem, ac mortuorum sepulturam. — Bullarium, l. c., t. I, p. 600.

une lettre d'Érasme; une autre fois, un voyageur qui passe à Sion lui remet une belle et longue épître de Sadolet; un soir, c'est un humaniste qui, en traversant les Alpes, comme Longueil (Longolius), est dévalisé, et auquel il donne généreusement sa bourse. Mais le plus grand bonheur qu'il ait éprouvé de sa vie, c'est quand le pape revient à lui, et qu'il peut reprendre sa croix et sa cuirasse. Les montagnes de l'Appenzell, les deux Mythen et le lac de Wallenstadt retentissent du bruit du cor alpestre. C'est un appel, le dernier qu'il fait à ses montagnards, et les Suisses accourent en foule. Les soldats qu'il improvise traversent le Pont-du-Diable, l'Urnerloch, et arrivent dans le Modénais. Déjà Prosper Colonne en compte dans son armée plus de dix mille (1).

Mais Lautrec en avait à lui seul près de 20,000 qui semblaient devoir lui rester fidèles (2); car la diète helvétique, en rappelant ses soldats dans leurs foyers, menaçait de châtiments ceux qui violeraient leur serment, en se battant contre les Français. Le cardinal n'a pas peur de la diète; qu'elle arrache du sol valaisan jusqu'à la dernière pierre de ce château épiscopal qu'a renversé Supersax, que lui importe, s'il peut chasser les Français de l'Italie, rétablir les Sforce, et rendre à l'Église Parme et Plaisance? C'est la ruse cette fois qu'il emploie. Il a des émissaires qui se glissent dans l'armée de Lautrec, qui parlent aux Suisses, excitent leurs défiances, leurs jalousies, leurs colères, et parviennent à les séduire. La désertion se met bientôt dans les rangs de ces soldats mercenaires qui accusent le général de lenteur, d'incapacité, d'orgueil, et de parjure : il leur avait promis une solde arriérée de plusieurs mois, l'argent n'arrivait

(1) Simonde Sismondi, Rép. it., t. XIV, p. 482.
(2) Leo, Hist. d'Italie, t. I, p. 575.

pas (1). Mais ce n'était pas la faute du général français, qui pressait inutilement l'envoi des 30,000 ducats qu'il avait demandés, et que la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, avait reçus et dépensés. Alors les Suisses, malgré les protestations de Lautrec, quittent le camp français, et passent avec armes et bagages dans le camp des alliés, où les cardinaux de Sion et de Médicis, légats du saint-siége, les attendaient, la crosse en main, insigne de leur dignité (2).

Il n'y avait pour Lautrec, compromis par une semblable défection, qu'un parti à prendre : c'était de se retirer derrière l'Adda, afin de couvrir Milan, que les alliés voudraient enlever. C'est ce qu'il fit résolument. Il est difficile d'expliquer comment il se laissa tromper par Prosper Colonne, qui passa la rivière sans coup férir. Au moins aurait-il dû s'avancer avec toutes ses forces pour harceler et inquiéter l'ennemi, s'il n'avait pu l'empêcher de traverser l'Adda; mais il reste l'arme au bras dans son camp, et se contente de détacher Lescun, son frère, qui, avec un misérable corps d'infanterie, quatre cents lances et cinq à six pièces de canon, va tenter d'arrêter les confédérés dans leur marche sur Milan. La partie n'était pas égale, et Lescun, malgré toute sa bravoure, devait succomber. Après d'inutiles prodiges de valeur, il fut forcé d'opérer sa retraite sur Cassano.

Lautrec, ayant appris par ses coureurs la défaite de son frère, se hâta de regagner Milan à marches forcées. Pour effrayer les habitants, il livra au bourreau un vieillard, Christophe Pallavicini, dont il s'était emparé quelques mois auparavant, et que Léon X avait vainement réclamé, en promettant en échange un chapeau de cardinal à l'une des

(1) Simonde Sismondi, l. c., t. XIV, p. 484.
(2) Roscoë, t. IV, p. 338.

créatures de Lautrec : imprudence ou cruauté qu'un historien français de cette époque a justement flétrie (1).

Milan, du reste, était fatigué de la domination française : à la première sommation des alliés, il se rendit, sans même essayer de se défendre. Depuis l'expédition de Charles VIII, l'esprit national italien avait fait de grands progrès ; le joug de l'étranger, qu'on subissait d'abord avec joie, était devenu dur et pesant : Jules II commençait à être compris.

Il faut bien avouer que cette haine pour l'étranger est due à la papauté, qui, depuis Alexandre VI, travaille à rendre odieux aux Italiens tout ce qui porte le nom de Barbare. Réduite à ses seules forces, il est certain que la papauté n'aurait pas pu opérer la délivrance du sol : aussi s'allie-t-elle à Charles-Quint pour refouler les Français au delà des Alpes ; mais avec une arrière-pensée, qu'on a taxée de ruse et qui n'est que du patriotisme, celle de tourner ses armes, avec la grande confédération italique, contre les Espagnols, dont elle se servait pour instrument ; puisque, comme l'a remarqué si justement M. Libri, l'asservissement de l'Italie devenait inévitable le jour où François Ier et Charles-Quint la choisiraient pour champ de bataille (2).

(1) Fama est Leonem Palavicino affinem fuisse, certè pro eo intercessisse eo animo ut rem suam agi diceret, nec cessâsse galerum purpureum offerre Menaldo, quem gratiâ multùm valere sciebat apud Lautrecum, modò ex reis eximeret Palavicinum ; fuisse Lautrecum, ut nemo nascitur vitiorum expers, naturâ acerbiorem, et qui ægrè à susceptâ sententiâ divelliretur. Itaque spretis pontificiis promissis in reum lege agi jussisse, unde in Gallos pontifex inexpiabile odium conciperet. — Arnoldi Feroni, regii consiliarii, de Rebus gestis Gallorum libri IX, Lut., 1550, in-folio, p. 64.

(2) Hist. des sciences mathématiques, t. III, p. 3. — Gloriosum illum quidem fuisset liberare Italiam externis dominis, ad quod avertendum periculum omnes cogitationes, omnes curæ et omnia studia Laurentii patris tantâ cum nominis sui famâ spectârunt. — Fabroni, Vita Leon. X, p. 159.

Léon X était à sa maison de campagne de la Magliana, quand un courrier vint lui apporter la nouvelle de la restitution au domaine de l'Eglise de Parme et de Plaisance, ces deux bras de l'exarchat de Ravenne, selon l'expression de Jules II (1). Que dieu accorde encore quelques jours de vie au pontife, et dans toute l'Italie il ne restera pas une lance étrangère !

Il partit le 25 novembre de la Magliana pour Rome, où il avait hâte de remercier le ciel, au pied des autels, du triomphe que venait d'obtenir le saint-siége. Le peuple l'attendait aux portes de la ville, des couronnes d'olivier à la main. Partout, sur son passage, éclataient des transports d'amour. De grandes réjouissances eurent lieu pendant trois jours. Pâris de Grassis vint demander à Sa Sainteté si elle jugeait convenable de rendre à Dieu de solennelles actions de grâce. « Que vous en semble? » dit le pape. « Très-saint-père, répondit le maître des cérémonies, quand la guerre éclate entre des princes chrétiens, l'Église n'a pas coutume de célébrer la défaite du vaincu, à moins toutefois que l'Église n'en retire quelque avantage. » Le pape sourit, et répondit : « J'ai recouvré un beau trésor ! — Alors, répliqua Pâris, nous remercierons Dieu (2). » Le pape convoqua le consistoire pour le mercredi 27, et, se trouvant incommodé, se retira dans sa chambre à coucher.

Les médecins furent appelés, mais l'indisposition leur parut sans danger : c'était un catarrhe, que l'humidité de la villa Magliana avait développé, et qui bientôt prit un caractère funèbre. Le pape avait de la peine à respirer, il se mit au lit ; la nuit fut mauvaise et agitée. Le dimanche matin,

(1) Campi, Stor. eccl. di Piacen., t. I, lib. VI, p. 189. — Ragioni della sede apost. sopra il ducato di Parma et Piacenza, da M. Antonelli segretario del S. Collegio.

(2) Parid. de Grassis, Diarium ineditum.

1er décembre 1521, on le vit lever les yeux au ciel, joindre les mains, murmurer quelques mots d'une prière ardente, puis retomber sur son oreiller et mourir (1) : le catarrhe l'avait suffoqué. Il achevait sa quarante-sixième année ; il avait régné huit ans huit mois et dix-neuf jours.

Jamais la mort d'un pape n'avait encore excité d'aussi vifs regrets. Le peuple se jeta, dans les premiers transports de son aveugle colère, sur l'échanson de Sa Sainteté, Barnabé Malespina, qu'il accusait d'avoir empoisonné le pape dans une coupe de vin (2). On le traîna au château Saint-Ange ; mais l'arrivée du cardinal de Médicis rendit la liberté au malheureux échanson. On avait cherché des preuves, et on n'avait trouvé que des rumeurs populaires. Les funérailles du pontife furent simples et modestes : Antoine de Spello prononça l'oraison funèbre ; mais les pleurs du peuple furent plus éloquents que les paroles du camérier.

Au bruit de cette mort si soudaine, Érasme écrivit d'Angleterre :

« La chrétienté vient de perdre un de ses plus beaux ornements. »

Quatre siècles parmi les soixante qui se sont écoulés depuis que Dieu créa le monde ont reçu le nom d'un homme.

Cet homme s'appela Périclès, Auguste, Léon X et Louis XIV.

(1) Paul Jove, Vie de Léon X, in-12, p. 372.
(2) Paul Jove, *ibid.*

CHAPITRE XXV.

L'HOMME INTIME.

Portrait de Léon X. — Chagrin du pape, quand il est obligé de punir. — Combien il était libéral. — Établissements de charité qu'il fonde à Rome. — Les lettrés persécutés en appellent au pape. — Reuchlin et Érasme. — Piété de Léon X. — Henri VIII lui dédie l'*Assertio septem sacramentorum*. — Les épîtres familières du pape. — Combien elles attestent de zèle pour la religion. — Calomnies des protestants répétées par les catholiques. — On doit à Léon X l'institution de diverses cérémonies religieuses. — Vie intérieure du pape. — Son goût pour la musique. — Léon X à table, à la chasse, à Viterbe et à la Magliana. — Conclusion.

Quittons le Vatican : ne parlons plus du pape, ni du souverain temporel, mais essayons de faire connaître l'homme privé.

On dit que, peu de temps après la mort de Léon X, un de ses vieux serviteurs s'arrêta devant le portrait qu'en avait fait Raphaël, et qu'on trouve à Florence au palais Pitti, et s'agenouilla pour baiser la main de son maître, comme si le sang y circulait encore. C'est que jamais en effet peintre flamand ne mit plus de vie réelle dans une tête. C'est bien là cette figure de Médicis, au coloris vénitien ; ces chairs blanches et mates de tous les hommes de sa race ; cet œil myope qui semble s'échapper de son orbite ; ce front d'une pureté limpide ; cette large tête reposant sur deux épaules évasées ; ces mains un peu trop féminines, aux doigts ornés de camées antiques ; et dans tous les traits cet air d'angélique bonté qui charmait ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, avant même qu'il eût pu les séduire

par le doux son de voix que les poëtes de l'époque comparaient à de la musique. On n'a pas besoin de connaître le personnage qu'a voulu représenter le peintre, pour deviner que ces lèvres n'ont dû s'ouvrir que pour bénir ou pardonner. Luther est un aussi grand artiste que Raphaël; en quelques mots il a peint Léon X : *Mitis ut agnus*, a-t-il dit, doux comme un agneau (1).

Deux ou trois fois pendant le cours de son pontificat, Léon X dut user de rigueur envers de grands coupables, comme dans la conspiration des cardinaux. Ce jour, il souffrait dans l'âme et dans le corps, il ne mangeait plus; des larmes involontaires tombaient de ses yeux, et la nuit il priait pour raffermir son courage ébranlé. Il y avait lutte entre le prince et le père (2) : il fallait bien que la justice fût satisfaite; mais le combat était long et douloureux. L'expiation consommée, alors Léon X, de son plein mouvement, se laissait aller à ses instincts innés de bonté : il saisissait une solennelle occasion pour témoigner à celui qui l'avait offensé que le cœur du juge ne conservait plus aucun ressentiment. C'était le prêtre qui, la grille du confessionnal fermée, ne se rappelle plus les péchés du pénitent. Au milieu du saint sacrifice, quand, à la voix du célébrant, Dieu descend sur l'autel, il se levait, marchait droit à celui dont la faute était désormais couverte, l'attirait dans ses bras, l'embrassait avec effusion, et, au nom du sang divin, lui promettait de ne pas garder souvenir du passé; et il tenait religieusement sa parole (3).

(1) Beatissimo patri, etc. De Wette, l. c., t. I, p. 497-506.

(2) Es pius in primis, horres crudelia cuncta;
Suppliciis jussis illacrymare soles.

— J. B. Pio, dans la dédicace du Rutilius de 1520, Bononiæ, in-4o.

(3) Voyez dans ce vol. le chapitre qui a pour titre Conspiration des cardinaux.

Dans plus d'une page de notre histoire nous avons raconté les libéralités du pontife envers les gens de lettres. Ces libéralités, souvent trop fastueuses, avaient leur récompense dans ce monde, où elles étaient chantées en vers et en prose, sur la toile et sur la pierre ; car la reconnaissance n'est pas toujours muette. Mais il est des bienfaits qui tombaient dans l'ombre, sur des êtres obscurs, et entre trois témoins, sans compter Dieu : le pape, son maître des cérémonies et le solliciteur, et dont Rome ne parla qu'après la mort du pape. Chaque matin, qu'il sortît du Vatican pour se promener, ou qu'il restât dans son cabinet d'étude, Pâris de Grassis avait ordre d'emplir de pièces d'or et d'argent une grande bourse (1) que Léon X tenait suspendue à ses côtés, et où il puisait à pleines mains, pour secourir le mendiant qui se présentait en haillons ; l'exilé qui, chassé de sa patrie dans ces temps de déchirements politiques, venait à Rome chercher un refuge, car Rome alors, comme aujourd'hui, était l'asile des grandes infortunes ; l'écolier qui manquait de livres nécessaires pour achever ses études ; le vieux professeur qui n'y voyait plus et dont l'âge avait affaibli les forces. En vain des voix prudentes essayaient-elles de faire comprendre au saint-père que ses libéralités devaient avoir un terme ; il n'écoutait personne et retombait sans cesse dans ses habitudes d'enfance : la prodigalité. A ceux qui le tourmentaient trop vivement il répondait par toutes sortes de belles sentences tirées des livres saints ou des écrivains profanes : refuser le faisait souffrir. Un jour, un de ses secrétaires qu'il aimait comme tous ceux qu'il avait attachés à son service, Bianchi,

(1) Purpuream enim crumenam quotidiè aureis nummis sibi repleri jubebat ad incertas exercendæ liberalitatis occasiones. — Aug. Oldoini, Add. ad. Ciaconium, t. III, p. 326.

lui demandait dans une supplique écrite en termes pressants une faveur que les canons faisaient un devoir au pontife de refuser. — Et si j'accordais le transfert du bénéfice, dit-il au solliciteur, qu'est-ce que cela vous rendrait? — Deux cents écus d'or, répondit le serviteur. — Eh bien! reprit le pape, les voilà; et il déchira la supplique (1).

Une autre fois on lui parlait d'un poëte qui faisait admirablement les vers latins et qui mourait de faim. — Comment donc, dit en riant le pape, moi qui, dans ma vie, ai secouru tant de piètres rimeurs, j'aurais pu oublier ce chantre divin? Tenez, tenez, voilà pour le poëte; et il donnait sans compter.

A Rome, dans les États de l'Église et dans d'autres provinces italiennes, Léon X nourrissait un grand nombre de prêtres, de religieuses, de vieux militaires et d'exilés (2).

En montant sur le trône, il trouva sa capitale remplie de mendiants que les guerres avec l'étranger avaient réduits au plus affreux dénûment, et qui souvent tombaient morts de faim au coin d'une borne; son cœur se sentit ému de pitié, et il fonda l'hospice des incurables de Sainte-Marie (3), destiné à recevoir les infirmes et les malades atteints d'affections que l'art regardait comme inguérissables. Par ses ordres, des hommes de confiance étaient chargés de parcourir la ville, d'aller à la découverte des pauvres et des malades, qui trouvaient dans cette léproserie tous les secours de l'art et de la charité (4).

(1) Aug. Old., l. c., t. III, p. 327.

(2) Augusti Oldoini, ad Ciac., l. c., t. III, p. 326.

(3) Hospitalis B. Mariæ de populo et S. Jacobi in Augustâ de urbe erectio in archi-hospitale pauperum infirmorum incurabilium, cum privilegiorum largitione, t. I.—Magnum bullarium Romanum, Luxemburgi, in-fol. 1727, p. 561.

(4) B. P. Natalis Alexand. Historia ecclesiastica veteris et novi testamenti, 1714, in-fol., t. VIII, p. 54.

On lui doit l'établissement d'un monastère sous le vocable de sainte Marie-Madeleine (1), asile ouvert aux filles repenties qui, voulant pleurer les désordres d'une vie passée dans le libertinage, s'amendaient, et, réconciliées avec Dieu et la société, trouvaient dans cet hospice les soins de l'âme et du corps, le pardon de leurs fautes, et l'oubli du passé. Le monastère était administré par les frères de l'Archi-charité, entretenu par les dons du souverain, les aumônes des fidèles, les quêtes faites dans les églises, et les biens des matrones mortes sans tester.

Cette confrérie de l'Archi-charité avait été instituée par le cardinal Jules de Médicis, pour venir au secours des pauvres honteux et des débiteurs insolvables, dont le nombre était si grand à Rome (2). Des visiteurs choisis par le conseil d'administration avaient pour charge de fouiller les greniers, afin d'y découvrir quelque pauvre âme honteuse de sa misère, et qui, n'osant tendre la main aux passants et révéler sa gêne au curé de la paroisse, était exposée à mourir de désespoir ; ou bien encore l'ouvrier jeté en prison par un créancier qu'il ne pouvait payer, même au prix d'un travail de nuit et de jour. La confrérie veillait aussi sur les morts. Il arrivait souvent qu'on promenait de porte en porte le cadavre d'un indigent, afin de recueillir quelques pièces de monnaie destinées à l'ensevelir. Dans les temps de maladie épidémique, la charité et la pitié, trop souvent sollicitées, avaient fini par ne plus s'émouvoir ; alors le corps était conduit au cimetière sans croix ni flambeau. Léon X vint au secours de l'institution par des dons et d'utiles règlements,

(1) Bullarium, l. c., t. I, p. 607.

(2) Approbatio archiconfraternitatis charitatis nuper in urbe institutæ ad pauperum mendicare erubescentium carceratorumque subventionem, ac mortuorum sepulturam. — Bullarium, l. c., t. I, p. 600.

et, grâce au pontife charitable, la société put donner chaque dimanche un pain de plusieurs livres aux pauvres de la ville de Rome.

Il est un moment dans l'histoire de l'esprit humain, au seizième siècle, où la pensée qui craint d'être persécutée se réfugie sous la blanche soutane du pape : c'est ce que fit Reuchlin, dans sa querelle avec Pfefferkon. Il avait publié sur la conservation des livres judaïques des opinions qui déplurent aux moines de Cologne. A Dieu ne plaise que nous condamnions le zèle du dominicain Hogstraet, homme de conviction et de foi ! Reuchlin, le grand humaniste teuton (1), à la vue des flammes où l'on a jeté comme hétérodoxe son *Speculum oculare*, se rappelle qu'au delà des Alpes, à Rome, vit un pontife qui aime les saintes lettres avec passion, et il lui demande des juges, comme Pic de la Mirandole, notre philologue nomade, en avait demandé à Innocent VIII et à Alexandre VI. Léon lit la supplique, et désigne Grimani, le protecteur d'Érasme, et d'autres belles intelgences, pour terminer le procès. Le représentant de l'école de Cologne est cité à comparaître, mais il ne vient pas, et le pape alors, tout en réservant les droits de la vérité, qu'a peut-être offensée Reuchlin, ordonne que l'affaire reste en suspens. Si Léon X eût vécu plus longtemps, il est permis de croire qu'il eût exigé quelques cartons dans l'œuvre de l'humaniste allemand ; Reuchlin se serait soumis aux ordres de Sa Sainteté, et tout aurait été fini. Comment suspecter la foi d'un savant qui, dans la dédicace de son Traité de la Cabale (2) au souverain pontife, écrit ces belles lignes :

(1) Niceron, Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, t. XXV, p. 139-140. — Crenii, Animad., pars III, p. 307.

(2) Joannis Reuchlin Phorcensis. LL. Doct. de Arte Cabalisticâ, ib. III, Leoni X dicati, Hagenau, 1517, in-4o.

« Va, mon livre, reconnais l'autorité suprême de celui qui juge le monde (1)? »

Érasme lui aussi avait pris pour juge Léon X. Il avait quitté Rome, traversé la mer, et fait son entrée à Londres, où venait de le devancer une lettre du pontife. Le pape écrivait à son fils Henri VIII : — Je vous recommande mon cher Érasme : j'ai toujours aimé les bonnes lettres. Cet amour inné en moi, l'âge n'a fait que l'accroître, parce que j'ai remarqué que ceux qui les cultivent sont attachés de cœur aux dogmes de notre foi, et qu'elles sont l'ornement et la gloire de l'Église chrétienne (2).

(1) Totum hunc librum tuæ subjicio autoritati, cujus in arbitrium collata est totius mundi censura. — Ib. sub fine.

(2) 10 julii, 1515.

LÉON X ET ÉRASME.

« Il existe des livres qui sont, je ne dirai pas tolérés, mais encouragés par l'Université, que nous avons traduits, mis en latin, Dieu sait quel latin ! quand nous étions au collége, que nous avons mis aussi en français quand ils étaient en latin. Or quelques-uns de ces livres ont été condamnés par le souverain pontife. Et dans ces livres ne croyez pas qu'il y eût des énormités, des pensées monstrueuses. Je pourrais vous parler par exemple des Dialogues d'Érasme, qui ont été condamnés par Léon X. »

Voilà ce que M. Jules Favre a dit à la tribune en 1850.

Les Colloques d'Érasme, *Colloquia familiaria*, n'ont jamais été condamnés par Léon X, par la raison toute simple qu'ils ne parurent qu'en 1524, trois ans après la mort du pape. Ils couraient manuscrits dans le monde latin, quand un humaniste du nom de Honolius s'en procura une copie qu'il vendit à Froben de Bâle. L'œuvre subreptice fut imprimée, mais toute souillée de solécismes et d'interpolations ridicules qui froissèrent plus vivement l'amour-propre que l'orthodoxie de l'écrivain. Erasme, pour apaiser les lettrés, et peut-être aussi les moines, se hâta de donner une édition expurgée de ses Colloques, qui parurent le 1er août 1524, avec une dédicace à Jean Erasmius Froben, son neveu.

Jeté à profusion dans la cellule monacale, le livre des Colloques y causa une vive émotion ; le syndic de la Sorbonne, Beda, requit bientôt la condamnation d'un ouvrage aussi dangereux, disait-il, que les plu

Dans divers chapitres de notre ouvrage, nous avons montré de quel zèle Léon X était animé pour les intérêts

mauvais pamphlets de Luther. La Sorbonne s'assembla le 26 mai 1526, et censura les termes peu discrets avec lesquels l'auteur parle des religieux, des vœux que l'on fait aux saints, des pèlerinages, de la confession, des ordonnances de l'Église, de la prière des morts. Elle accusait Érasme de renouveler les erreurs d'Arius et de Wiclef.

Déférés à l'Université, les Colloques encoururent la réprobation des Facultés de droit et de médecine; en 1518, au mois de juillet, ils furent interdits dans tout le royaume, condamnés au concile de Sens, que présidait Antoine Duprat, chancelier de France, et proscrits de nouveau quelques années plus tard par la Sorbonne, après la mort de l'auteur.

En Angleterre, l'autorité ecclésiastique en défendit la lecture. « La vente de mes Colloques, écrivait Érasme à Wolsey, vient d'être prohibée en Angleterre, cela m'étonne! Que Votre Grandeur commette quelqu'un pour juger le livre. Si l'on y trouve quelque chose de répréhensible, je suis prêt à le désavouer et à l'effacer. »

Il faut avouer que certains passages de ces Colloques familiers étaient bien faits pour scandaliser des âmes pieuses. « Il y a des gens, dit le satirique, qui ont recouvré la santé en se revêtant de la robe d'un jacobin : la même fortune leur serait arrivée s'ils se fussent couverts du manteau de quelque coquin : *Lenonis pallio.* Ailleurs, dans le dialogue qui a pour titre : *Le Repas profane et le repas religieux,* le philosophe tourne en ridicule l'abstinence, le jeûne et les fêtes. Ces plaisanteries déplurent à Vivès, qui en témoigna son mécontentement à son ami. Erasme crut se justifier en affirmant que le Repas religieux lui avait été volé, et qu'on l'avait imprimé à son insu. Dans le dialogue sur les Pèlerinages, la mère du Christ écrit de sa main à un luthérien une lettre pour le féliciter de ce qu'il enseigne, suivant la doctrine de son Maître, qu'il est inutile d'invoquer les saints.

Malgré le décret de la Sorbonne, l'arrêt de l'Université, la censure de l'archevêque de Sens, la prohibition de Wolsey, les Colloques continuèrent pendant seize ans d'être étalés, vendus et enseignés en Italie. Quand on les brûlait en Espagne, ainsi que Chenard nous l'apprend dans une lettre citée par Colomiez, à Modène, Petro Lauro les traduisait en italien. Que faisait-on à Rome? on les laissait circuler librement; ils restaient dans les mains des écoliers. Ce n'est que sous Paul III qu'une commission d'études décida qu'on devait bannir des écoles le livre d'Érasme « comme capable de faire de mauvaises impressions contre la bonne doctrine dans l'esprit des jeunes gens. »

En apprenant cette décision, Melanchthon écrivait à Camerarius :

« Le ridicule décret! on y défend de lire dans les classes les Col-

de la religion. A tout prendre, il eût pardonné peut-être à quelques épigrammes d'Érasme contre le froc, car il savait que, pour le philosophe, rire était vivre, et le pape ne voulait la mort de personne ; mais il se fût montré inflexible pour la moindre offense envers la religion. Les poëtes eux-mêmes ont célébré la vive piété du pontife (1).

En Angleterre comme en France, on rendait justice aux sentiments religieux du souverain. Aussi, quand, après l'apparition de la *Captivité de Babylone* par Luther, Henri VIII voulut prendre la défense du dogme catholique outragé par le moine augustin, il dédia son livre, *Assertio*

loques d'Érasme. Le pape avait choisi pour juges des héros tels que Aléandro et Sadolet. »

Or, veut-on connaître les héros de Melanchthon? Aléandro, au témoignage d'Alde Manuce, qui lui a dédié son édition de l'Iliade d'Homère, savait aussi bien le grec et l'hébreu que s'il fût né à Athènes ou sous la tente d'un Israélite ; homme d'une rare modération d'esprit, ajoute Érasme lui-même : *Vir modestus, humanus ac suavissimus* (*Epist.*, t. I, p. 636).

Sadolet avait plus d'une fois demandé pour l'auteur des Colloques le chapeau de cardinal. Érasme, en cent endroits de ses œuvres, célèbre les louanges de l'humaniste, et Melanchthon lui-même a reconnu bien souvent et hautement proclamé les lumières et les vertus de celui qu'il appelait son ami.

M. Jules Favre a dit encore : « Quant à moi, j'ai traduit au collége les Dialogues d'Érasme. Dans l'Université, non-seulement les Dialogues d'Érasme ne sont pas prohibés, mais ils sont permis : ils sont un livre classique dans les colléges. »

Nous ignorons si l'Université a pu adopter comme livre classique des Colloques où Jules Scaliger a trouvé plus d'une offense aux lois de la latinité; ce qu'il y a de certain, c'est que de cet *elenchus* décoré du titre de Colloques on a depuis longtemps fait disparaître les énormités qu'on avait si justement reprochées à l'œuvre primitive.

(1) Ambitio quæ vestibulis innixa potentûm est,
Non tibi legitimo vana curule dedit :
Sed pietas, sed sancta fides studiumque Minervæ,
Unicus et veræ relligionis amor. J. B. Pio.

septem sacramentorum (1), à Sa Sainteté. C'est un beau volume in-4° sur vélin, écrit par un calligraphe d'une rare habileté, par quelque moine peut-être, qui devait porter sa tête sur l'échafaud pour la gloire de cette sainte Eglise dont Henri se disait alors le fils soumis. Le roi s'est fait peindre sur la première page du manuscrit : c'est bien là le bel Henri, un des princes les mieux faits de son époque, aux vêtements tels qu'il les aime, rehaussés de vives couleurs (2). Il est dans l'attitude de la dévotion, à genoux : Léon X, sur son trône, sembleé couter l'enfant qui vient offrir à son père le livre qu'il a composé pour la gloire du Christ. L'acte d'hommage est signé de la main du prince, d'une main ferme comme celle d'un martyr qui confesserait sa foi. A la fin du volume sont ces deux vers :

Anglorum rex, Henricus, Leo decime, mittit
Hoc opus, et fidei testem, et amicitiæ.

Puis un nouvel acte de foi, c'est-à-dire une nouvelle signature.

La récompense ne se fit pas attendre : un autographe du pontife que l'on conserve dans les archives de la couronne d'Angleterre, et où Léon X donne au prince le titre de : Défenseur de la foi, que les monarques anglais continuent de porter; de cette vieille foi pour laquelle tant de catholiques allaient bientôt monter sur l'échafaud (3).

Il n'est pas de pontife qui ait reçu autant de dédicaces

(1) La première édition du livre royal parut à Londres, *in Ædibus Pynsionanis*, 1521.

(2) Einer der schönsten Männer seiner Zeit.—Rudhart, l. c., p. 180.

(3) Pontificis Litteræ quibus subscripsère XXVII cardinales, datæ sunt mense octobris, an. 1521.—Fabroni, l. c., Adn., p. 291.

que Léon X, en prose et en vers (1). Le livre qui paraissait sous le patronage du pape était sûr d'un brillant accueil dans le monde lettré. Léon X lisait avec un soin extrême les ouvrages qu'on voulait lui dédier; il les lisait en théologien et en écrivain. Plus d'un poëte lui dut le redressement d'un vers boiteux; plus d'un latiniste, l'indication d'un solécisme : son oreille était d'une grande sévérité. On montre en Italie, dans diverses bibliothèques, des notes ajoutées à la marge d'un livre, des ratures officieuses, d'heureuses substitutions de mots qui attestent le goût et la science linguistique du royal censeur. A cette Allemagne, qui se vantait déjà d'être plus latine que le Latium même, quand elle poussait par la voix de Luther ce cri de révolte qui émut si douloureusement les âmes, Léon X opposa un des humanistes qui avaient fait à Rome l'étude la plus approfondie de la langue de Cicéron, et la chrétienté eut une bulle qui, sous le rapport de l'art, restera comme un modèle de style. Comparez l'œuvre de Luther répondant au pape à la composition d'Accolti; comme le Saxon est mesquin ! L'exorde de la bulle du pape est un tableau à la manière de Michel-Ange (2) !

Un moment encore revenons à ces lettres écrites par Léon X, et publiées par Bembo; c'est là que brillent toutes les qualités du pontife. Il faut étudier le pape quand il dispense ses royales faveurs. Avant de se décider, il attend, il écoute, il prend conseil; souvent, c'est loin de Rome, dans un couvent obscur que ses regards s'arrêtent pour chercher quelque pauvre frère, qu'il destine, non pas

(1) Voir les dédicaces d'Érasme, de Reuchlin, de Jean-François Pic, en tête de son *Examen vanitatis doctrinæ gentium et veritatis Christianæ disciplinæ*, etc. Voir encore : *Petri Galatini libell. de morte consolatorius*, Mss. Vat., nº 3190.

(2) Voir la bulle *Exsurge, Petre*, etc.

à briller dans le monde, mais à édifier l'Église par ses vertus.

Il s'agit de donner un remplaçant temporaire au vicaire général de l'ordre des Augustins, Égidius de Viterbe, jusqu'à ce que l'ordre en chapitre solennel ait conféré lui-même cette dignité à l'un de ses membres.

C'est sur un moine habitant Venise qu'est tombé le choix de Léon X. Gabriel n'a jamais rien demandé ; toute son ambition est de mourir dans ce silence des saintes lettres qu'il a choisi volontairement. C'est tout à la fois un ordre et une prière que le pape adresse au bon religieux. — Allons, lui dit-il, courage, acceptez la dignité dont je vous revêts de mon propre mouvement, et que je ne vous permets de refuser sous aucune prétexte (1).

Mais Gabriel refuse en s'excusant sur l'amour qu'il a voué à l'obscurité, sur sa pauvre petite intelligence qui redoute les grandeurs, sur sa santé souffrante qui succomberait sous le fardeau. Et le pape réfute une à une, avec une grâce charmante, les objections du religieux. « Que parle-t-il de sa pauvre petite intelligence ? mais la lettre qu'il vient d'écrire est un beau témoignage d'élévation et de force d'esprit ; de sa santé souffrante ? mais Dieu n'est-il pas là pour donner à son serviteur la force du corps et de l'âme ? de son amour pour la solitude ? mais qui se cache ainsi est bien digne d'être donné en exemple au monde ; de son amour pour l'obscurité ? mais qui sait se commander à soi-même est fait pour commander aux autres. »

Alors Gabriel courbe la tête, et obéit. Et voyez comme le pape avait bien jugé l'homme : le jour de l'élection venue, le frère eut l'unanimité des suffrages.

(1) Scire te planè volo, nullam me tibi hujus muneris rejiciendi facultatem permissurum. — Epist. Leon. X, lib. XVI, 1518, p. 523.

A cette heureuse nouvelle, le pape écrit au moine :

« Je me réjouis, non pas que vous ayez obtenu une dignité que vous avez toute votre vie dédaignée, mais des suffrages qui vous ont décerné le généralat. Oh! heureux événement! Mais c'est un véritable miracle que cette unanimité de votes! Vous voilà revêtu d'une grande magistrature; je suis heureux que vos frères aient eu de vous la même opinion que je m'en étais formée. Adieu, bonne santé; crainte de Dieu et amour de la justice (1). »

Tel est ce Léon X qu'a tant calomnié le protestantisme! Est-ce là le pape des Propos de table de Luther, ne pensant qu'à remuer des pierres, à construire des palais, à peindre les murailles de ses chapelles? Reconnaît-on là le pontife mis en scène par les graveurs de Nuremberg, entouré d'hommes de plaisirs, marchant escorté d'artistes, sans cesse penché sur le marbre, fouillant la terre, exhumant les statues antiques, et en adoration perpétuelle devant la matière?

A la vue des splendeurs matérielles dont Léon X avait doté Rome, le protestantisme a feint de sourire, et pour décrier le pape, en a fait un artiste; il s'y était pris d'abord autrement : Un jour que Hutten passait sur la place de St-Pierre, il vit la papauté travaillant à élever un temple au prince des apôtres, et il écrivit : « Les pierres émigrent la nuit, je vous le dis sérieusement; les princes chrétiens sont tourmentés pour contribuer à l'édification d'une basilique à laquelle deux ouvriers seulement travaillent, et l'un des deux est boiteux (2). » Quelques années après qu'Ulrich de Hut-

(1) Tu valebis, et Deum timebis et justitiam diliges. — Ep. Leonis X, lib. XVI, p. 532.

(2) Lapides noctu migrant, nihil hic fingo. Principes romani imperii, imò orbis totius cuncti sollicitantur pro æde Petri in quâ duo tantùm opifices operantur, et alter claudus. — Ulr. de Hutten.

ten avait trouvé cette facétie, que l'Allemagne prit au sérieux, l'église s'élevait à cinquante pieds au-dessus du sol. Alors le protestantisme imagina quelque chose de plus étrange peut-être : ce fut d'accuser la papauté d'avoir pris la place de l'ouvrier boiteux, et de ne s'occuper, en véritable manœuvre, qu'à poser des pierres les unes sur les autres, quand l'âme des enfants du Christ périssait faute de nourriture spirituelle. Grâce à Dieu, nous avons prouvé que le noble culte qu'elle avait voué à l'art ne la détourna pas un seul instant de son devoir envers l'humanité. La correspondance de Bembo existe, qui manifeste, à chaque ligne, le zèle de Léon X pour la religion, son amour pour l'Église, sa préoccupation à défendre le dogme catholique, sa tendresse pour les pauvres, sa sollicitude pour le salut des âmes, sa foi vive et éclairée. Tel nous l'avons vu au concile de Latran, tel nous le trouverons dans ses épîtres familières ; c'est le même travail qu'il poursuit : la réformation des mœurs publiques, la paix parmi les princes chrétiens, le bon exemple dans le sanctuaire.

Encore si les protestants seuls s'étaient trompés sur le caractère de Léon X ; mais les catholiques eux-mêmes se sont fait plus d'une fois étourdiment l'écho des clameurs de nos frères égarés. Ils pensent avoir formulé un arrêt historique, quand ils ont répété, comme des plagiaires, que le pape montra trop souvent une insouciance coupable pour les intérêts de la religion. A ces âmes abusées, disons simplement : Ouvrez et lisez la correspondance du pape, et vos yeux seront dessillés. Même dans une lettre insignifiante à quelques égards, on trouve le pape fidèle aux leçons du divin Maître, et tâchant de ramener au bercail du pasteur la brebis perdue. En achevant la lettre que nous citions tout à l'heure, et qu'il adressait à Gabriel, l'image de l'un de ses enfants rebelles se présente au souvenir du pontife, qui laisse tom-

ber sur Luther ces lignes si pleines d'affectueuse tendresse :

« Et maintenant, il faut que je mette à profit votre zèle. Un prêtre en Allemagne, Martin Luther, comme vous le savez, tente d'entraîner les âmes dans la révolte, en prêchant de nouveaux dogmes. Employez, pour le ramener à la vérité, votre autorité de général de l'ordre, vos conseils et vos frères ; tâchez d'apaiser cet homme. Si vous vous hâtez, il sera facile d'éteindre une flamme naissante ; si vous différez, je crains bien que lorsque nous tenterons d'éteindre l'incendie, nos secours n'arrivent trop tard. Mais pourquoi tous ces conseils ? Est-ce que votre sagesse, votre piété, vos lumières, ne vous disent pas assez la conduite que vous avez à tenir ? Tout ce que je puis vous recommander, c'est d'employer à cette œuvre de réconciliation, objet de tous mes désirs, et vos pensées, et vos soins, et votre zèle, et votre temps (1). »

Il est dans la vie de Léon X des pages où l'on se dirait transporté au moyen âge, cette époque d'enthousiasme religieux. Sélim, à la tête de ses hordes tartares, faisait chaque jour un nouveau pas en Europe. Pour arrêter cet autre Attila, le pape, à l'aide de ses légats, remuait les cours chrétiennes : et partout on promettait à l'homme qui représentait à la fois le christianisme et la civilisation, des soldats et de l'argent ; mais les secours promis n'arrivaient pas. En Allemagne, un poëte s'était mis en tête de lutter avec le pape, et conseillait à l'empereur, aux princes, aux diètes, de refuser leur concours au père des fidèles ; et la voix du poëte était plus puissante que celle du vicaire de Jésus-Christ. Alors, dit un historien philosophe, on vit à Rome le souve-

(1) Tantùm hoc mando, ut omnem tuam mentem, cogitationem, studium, operam, omnem denique cùm diligentiam, tùm laborem adhibeas, ut quod volumus consequamur. — Epist. Leonis X, lib. XVI, 1518, p. 525-526.

rain pontife marcher nu-pieds et appeler sur son peuple, par des gémissements et par des larmes, la protection céleste. Ses prières furent plus efficaces que ses négociations : Sélim mourut avant d'avoir pu exécuter ses projets (1).

C'est à Léon X que nous devons en partie l'institution de ces belles cérémonies religieuses qui, chaque année, pendant la semaine sainte, attirent un si prodigieux concours d'étrangers à Rome. On ne saurait dire la majesté avec laquelle officiait le pontife, le recueillement qu'il gardait pendant la célébration du saint sacrifice (2). On le voyait, les mains jointes, l'œil fixé à terre ou sur l'autel, prier constamment. Il n'accompagnait et ne portait jamais le saint sacrement que la tête découverte (3). Il assistait tous les dimanches au sermon, mais il voulait que le prêtre ne parlât pas plus d'une demi-heure, conformément à la décision du concile de Latran (4). Musicien habile, il faisait chercher dans toute l'Europe les maîtres de chant les plus célèbres, les instrumentistes les plus renommés, pour célébrer le service divin. Il appela de Florence Alexandre Mellini, poëte et musicien, pour accoutumer ses chapelains à garder la tonique dans la psalmodie des psaumes, et la mesure dans le chant syllabique des hymnes ou des proses : car son oreille souffrait quand on brisait le rhythme ou qu'on offensait la prosodie.

Zacharie Ferreri nous a dit ailleurs que sous Jules II

(1) Gaillard, Histoire de François I[er], t. I, p. 257.

(2) Non però si vogliono tralasciare il gran decoro e la maestà con cui esercitò sempre le sacre funzioni sopra tutti gli antecessori.—Pallavicini, Conc. di Trento, l. X, c. XI.

(3) Vesperâ, in vigiliâ corporis Christi, papa fuit semper nudo capite in processione portans sacramentum. — Parid. de Grassi, Diarium ineditum.

(4) Voyez le chapitre I de ce volume.

les hymnes qu'on chantait à Rome outrageaient souvent à la fois la grammaire et la quantité. Léon commanda au poëte des chants sacrés où la mesure et la syntaxe sont rigoureusement observées, mais que gâte trop malheureusement l'image païenne. Cet étrange amalgame d'idées chrétiennes et d'expressions mythologiques ne fut pas la faute du pape, mais bien de l'époque elle-même, ainsi que nous l'avons ailleurs remarqué. Il paraît que de Grassis ou un autre avait composé tout exprès pour le service des chapelles pontificales un rituel où le cérémonial romain était minutieusement décrit. Le manuscrit tomba dans les mains de Christophore Marcello, archevêque de Concyre, qui le fit imprimer à Venise en 1515, et le dédia à Sa Sainteté.

Pâris de Grassis voulait absolument qu'on punît ce qu'il appelait un crime de lèse-majesté pontificale (1); mais le pape, qui connaissait mieux l'antiquité ecclésiastique que son maître des cérémonies, bien loin de condamner, approuva l'archevêque, qui livrait ainsi à la piété des fidèles une liturgie dont jamais Rome n'avait fait un secret (2).

Léon X se levait de bonne heure, et faisait sa prière à genoux ; quand la maladie dont il est atteint l'avait fait souffrir la nuit, il prenait un luth suspendu à la muraille de sa chambre à coucher, et se mettait à jouer. Il estimait que la musique est un présent du ciel, qu'elle adoucit le caractère, et qu'elle élève l'âme à Dieu. Il la regardait, après les lettres, comme la plus efficace consolation de l'homme dans l'exil. Il aimait à converser sur les principes de l'art musical (3), et démontrait ses théories en s'accompagnant sur le

(1) Rebatur reum esse violatæ pontificiæ majestatis. — Fabroni, l. c., p. 207.

(2) Id., ib.

(3) Disputabat etiam libenter de tonis et chordis, totâque numerorum proportione, habebatque in ipso cubiculo in quo cubabat, instrumen-

luth. Les musiciens comme les humanistes venaient chercher fortune à Rome, où le pape les accueillait avec empressement. C'est à Léon X que le Florentin Pierre Aaron dédia le livre qui a pour titre : *il Toscanello in musica*. Aaron nous apprend dans son épître dédicatoire que, voulant se faire un sort, car il était pauvre, il vint à Rome et se livra avec ardeur à l'étude des sciences musicales, jusqu'à ce que la mort lui eût ravi son généreux protecteur (1).

Le professeur Thibaut, dans son beau livre sur la musique, a dit : « L'Église catholique avait, selon son système, plus que toutes les autres, les plus pressantes raisons de conserver intacts les chants primitifs nommés ambrosiens et grégoriens, chants vraiment célestes, mélodies sublimes, ravissantes intonations qui ont été créées par le génie dans les temps primitifs du christianisme, et qui saisissent l'âme plus profondément que beaucoup de nos nouvelles compositions combinées pour l'effet (2.) »

Nous n'avons pas besoin de dire que les chants empreints d'une simplicité sévère n'étaient pas plus du goût de Léon X que de son siècle. A cette époque, tous les esprits étaient emportés comme à leur insu vers l'effet : c'était l'effet qu'on cherchait en poésie, en peinture, en sculpture, en musique, et Léon X, sorti du monde brillant de Florence, ne put échapper à cette loi commune que subissait l'intelligence. Un frère s'était rencontré dans un couvent, Savonarole, qui avait tenté de rendre au choral religieux sa forme primitive ; mais il ne vécut pas assez de temps pour opérer cette révolution, que le Nord devait poursuivre plus heureusement. Le clergé, si rigoureux à Rome, plus qu'ailleurs peut-être, pour tout ce

tum quo se exerceret, et dictorum suorum rationem redderet. — Fabroni, l. c., p. 206.

(1) Doctor Burney's, Hist. of music, vol. III, p. 154.

(2) M. Laurens, Revue du Midi, 1843, p. 298.

qui tient au rite, laissa introduire la musique mondaine dans l'église; la psalmodie, avec son ordonnance uniforme, ne pouvait plaire à ce peuple qui allait admirer sur les murs du Vatican les arabesques de Jean d'Udine; à la Farnésine, l'Alexandre de Soddoma, et plus tard, dans diverses chapelles, les peintures de Jules Romain. Ce n'est pas dans une église de Rome à la renaissance qu'on aurait chanté une litanie de la Vierge sur le mode du sixième ton des psaumes; or Léon X, pas plus que tout ce qui l'entourait, n'était porté de sa nature au beau simple.

Cette passion pour la musique suivait le pape jusqu'à table : à la fin de ses repas, on appelait des musiciens qui exécutaient diverses mélodies en s'accompagnant sur la guitare ou sur un autre instrument. Ce repas ressemblait assez à ceux que Vida donnait aux étrangers dans son évêché d'Albe. Les légumes y figuraient en abondance; le mercredi, pas un plat de viande ne paraissait sur la table; le vendredi, on n'y servait que des racines; le samedi, il était de règle qu'on ne mît pas le couvert, le pape jeûnant ce jour-là (1). Léon X mangeait peu et ne buvait que de l'eau. Paul Jove, qui plus d'une fois eut l'honneur de s'asseoir à la table du pontife, nous dit que l'amour des lettres et des arts était si vif en lui, qu'il ne voulait pas que le temps du repas fût perdu pour l'instruction des convives : il indiquait un sujet souvent religieux, auquel tout le monde prenait part (2). Quelquefois l'entretien roulait sur un livre récem-

(1) Itemque animo verè pudico, die Mercurii carnes non edere, die autem Veneris nihil gustare præter legumen et olera, ac die demum Saturni cœnâ penitus abstinere incorruptâ lege instituisset.—Paul Jov., Vita Leonis X, lib. IV.

(2) Tanto studio tenebatur, ut ne ipsum quidem epularum tempus sine nostrâ utilitate prætervolare sinat. — Matt. Hercul. ap. Fabroni in Adn., 83.

ment paru, et dont Sa Sainteté indiquait les défauts ou les mérites (1).

Le soir, la conversation se renouait, vive, animée, pleine de saillies, de mots heureux, de traits d'esprit que le pape échangeait avec ses hôtes. Il savait, avec une adresse infinie, amener la discussion sur les poëtes profanes, qu'il avait tant aimés dans sa jeunesse, et dont il citait par cœur de longs fragments. C'était tour à tour un professeur, mais sans pédanterie, analysant les beautés d'un passage de Virgile avec un goût qu'eût envié Politien; un archéologue déchiffrant une inscription avec l'érudite intelligence de Pomponio; un philosophe discutant comme Benivieni l'influence de Platon sur la restauration des lettres; un autre Castiglione exposant ses théories sur les lois du beau; et quand ses convives portaient une robe rouge, un nouveau Sadolet tout plein des Pères de l'Église (2). De ses vastes lectures chrétiennes et profanes, il avait retenu une foule de sentences qu'il amenait avec un à-propos exquis. Tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher s'en allaient émerveillés de ses connaissances variées, de son érudition, de son beau langage. Le peuple l'aimait avec passion, et s'inclinait quand il passait comme devant un saint, parce qu'il admirait en lui des mœurs d'une pureté si éclatante, que la calomnie n'essaya pas même de les ternir : enfant, adolescent, homme fait, il vécut chaste et défia jusqu'au soupçon (3).

(1) Relatum est Sanctitatem tuam ipsam cardinalibus plerisque et amatâ sorore adstantibus, amotâ mensâ, serenâ fronte, ad lassitudinem legisse universa. — Pet. Martyr. ep. 562.

(2) Non de inani levique materiâ loquebatur, sed de Deo, naturâ, sacris, jure, legibus, cæterisque rebus quæ summæ et eruditionis ac perspicacis ingenii dignæ visæ fuerunt. — Matt. Hercul. apud Fabroni, in Adn., 83.

(3) Super omnia tamen est cæteris eximiis virtutibus continentiæ in-

Nous savons les reproches que de sévères moralistes ont adressés à Léon X : ils blâment surtout son amour pour la chasse. Il est certain que le pape aima cet exercice avec une sorte de passion : ses médecins lui en avaient fait un précepte hygiénique (1) ; le repos eût abrégé ses jours (2). Vers la fin de l'été, il commençait ses promenades aux environs de Rome. Quand les pluies avaient rafraîchi l'atmosphère, si chaude dans la Romagne jusqu'à la fin de septembre, il se rendait à Viterbe et s'amusait à chasser aux perdrix, aux faisans, et aux oiseaux de toutes sortes dont le pays abonde; puis il continuait ses excursions, s'embarquait sur le lac de Bolsène, mettait pied à terre dans l'île qui s'élève au milieu des eaux, et pêchait pendant des heures entières. Alexandre Farnèse l'attendait sur le rivage, pour le recevoir dans l'une de ses belles villas, demeures toutes royales, où Léon X, entouré de ses serviteurs, se livrait à un autre plaisir qu'il chérissait par-dessus tout : la conversation, à la nuit tombante, au pied de l'un de ces beaux pins chantés par Virgile. Là il faisait comme Machiavel à Casciano, il évoquait les ombres des grands hommes de l'antiquité : seulement le pape appelait les poëtes, tandis que le publiciste n'interrogeait que les historiens. Dans ces doctes entretiens, Léon X n'était plus qu'un humaniste, dont Bembo pouvait discuter les jugements

credibilis adjecta vis, quæ adeò circumfusas undique sensibus voluptates perdomuit, perfregitque, ut non extra libidinem modò, sed et quod rarò ulli contigit, extra famam libidinis, tam in pontificatu quàm in omni anteactâ vitâ se conservavit, jugiterque conservat.—Matt. Hercul. ap. Fab., in Adn. 84.

(1) Matt. Hercul. ap. Fabroni, in Adn. 84.

(2) Propterea quòd ejusmodi per agros atque saltus pervagatio, dum in equis sumus, ad valetudinem viresque corporis firmandas plurimùm valet; medicique nostri nobis magnoperè suadent ut et motûs et vectationis genere quàm creberrimè utamur.—Epist. Leon. X, Joanni Neroni.

littéraires. Plus de vingt ans après la mort du pontife, Sadolet, dans son évêché de Carpentras, se rappelait avec attendrissement ces heureux instants passés avec son souverain, et des larmes s'échappaient de ses yeux!

Bientôt le pape quittait la maison de plaisance de Farnèse, et s'avançait jusqu'à Civita-Vecchia. « Là, dit Roscoë, qui a copié les récits de Paul Jove, on rassemblait, dans une plaine couverte de broussailles et entourée de collines disposées en amphithéâtre, un grand nombre de bêtes fauves qu'il prenait plaisir à chasser (1). »

On conserve aux archives de Civita-Vecchia une lettre charmante de Léon X au gouverneur du château; elle est datée de Rome le 18 octobre 1518 :

« Mon cher châtelain, dit le pape, je serai, le 24 courant, à Civita-Vecchia, avec une suite nombreuse. Vous me servirez du poisson et un bon dîner : il faut que je fasse figure au milieu de tous ces littérateurs, de tous ces artistes que j'amène avec moi. Je vous rembourserai de mes deniers tout ce que vous aurez dépensé. Je vous recommande bien de faire attention à ce qu'il ne manque rien au repas, car il s'agit de festoyer des hommes de grande importance et que j'aime avec délices. Nous serons cent quarante : que cela vous serve de règle; vous ne pourrez pas prétexter d'ignorance. Je vous donne ma bénédiction. Votre souverain, qui vous aime tendrement (2). »

(1) Roscoë, t. IV, p. 401. — Paul. Jov. Vita Leonis X, lib. IV.

(2) Mio caro castellano : il dì 24 del corrente io sarò in Civita-Vecchia col mio copioso seguito. Vi prego che mi facciate trovare del buon pesce, ed un pranzo compito per me, et per la mia comitiva numerosa. Fatemi fare buona figura con gente stimabile oltremodo, essendo tutti o quasi tutti letterati ed artisti di somma riverenza. Tuttociò che spenderete vi sarà tosto rimborsato da me appena sarò costì. Vi raccomando che non manchi nulla per deliziare cotali uomini, avendoli sommamente cari. Il pranzo lo preparerete nel forte, e saremo 140 individui; tuttociò vi

Les convives qu'il amenait avec lui étaient, entre autres, Bembo, Sadolet, Favorino, Berni et Raphaël (1).

Mais, de toutes les villas hors de Rome, c'était la Magliana dont Léon X préférait le séjour.

A quelques milles du Vatican, sur les bords du Tibre, au pied du monastère de Sainte-Cécile, est une assez vaste plaine, jadis habitée par une peuplade du nom de Manlia (2); tout autour s'étendent des collines autrefois plantées d'arbustes. C'est là que Sixte IV fit élever un magnifique palais, qu'Innocent VIII accrut et embellit; c'est là que Léon X venait souvent se réfugier pour échapper au tumulte de Rome, amenant avec lui des ambassadeurs étrangers, des princes, des grands seigneurs et des artistes, et le plus souvent deux ou trois de ses serviteurs intimes. On savait le jour où le pape viendrait habiter la Magliana; alors le chemin que devait traverser Sa Sainteté était rempli de paysans qui, à la vue de leur souverain bien-aimé, s'agenouillaient pour recevoir sa bénédiction. Sur son passage on élevait des bancs de verdure, des arcs de triomphe tressés de fleurs. Le pontife descendait de cheval ou de voiture, s'asseyait sur un de ces bancs rustiques improvisés par la piété, interrogeait les vieillards, embrassait les enfants, dotait les jeunes filles, payait les dettes des pauvres laboureurs, et s'en allait comblé de bénédictions et de témoignages d'amour.

La Magliana n'existe plus; mais le souvenir de celui qui l'habita longtemps vit toujours. Les paysans montrent

serva di norma, onde non siavi veruna sconcezza per difetto d'ignoranza. Vi benedico, e credetemi il vostro amorevole sovrano.

(1) Memorie di Corneto raccolte e non pubblicate da Casimiro Piero Falsacappa. — Bib. Barberini.

(2) Antonio Nibby, Analisi storico-antiquaria dei dintorni di Roma, t. II, p. 285, 289.

encore le tertre où Léon X venait tenir ses assises villageoises. Ils ne savent pas que celui qui traversa tant de fois ces campagnes aujourd'hui si tristes fut le protecteur des lettres, le Mécène des artistes; que, grâce à sa faveur, plus d'un « cygne au blanc plumage se changea en phénix à la couronne de pourpre, et plus d'un laurier en diadème, » comme dit le poëte (1); qu'il illustra son règne par de splendides monuments, qu'il donna son nom au siècle qui le vit naître : on leur a dit seulement que Léon X répandait la joie partout où il portait ses pas, qu'il aimait les pauvres, qu'il pratiquait la justice, qu'il était le père de ses sujets, et ils ne peuvent prononcer son nom sans attendrissement.

(1) E più d'un cigno candido e canoro
Col capo d'ostro diventò fenice;
Per te vede cangiar Parnasso tutto
Le ghirlande in diademi, e l'ombre in frutto.
Marini.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A

D

E

F



Q

R

S

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

ERRATUM.

Page 319, dernière ligne : *colorée*, lisez *coloriée*.

Poitiers. — Imp. de A. Dupré



